



This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

### Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

- + *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.
- + *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.
- + *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.
- + *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

### About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at <http://books.google.com/>



## A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

## Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

- + *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.
- + *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.
- + *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.
- + *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

## À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse <http://books.google.com>



RFM

Reuben





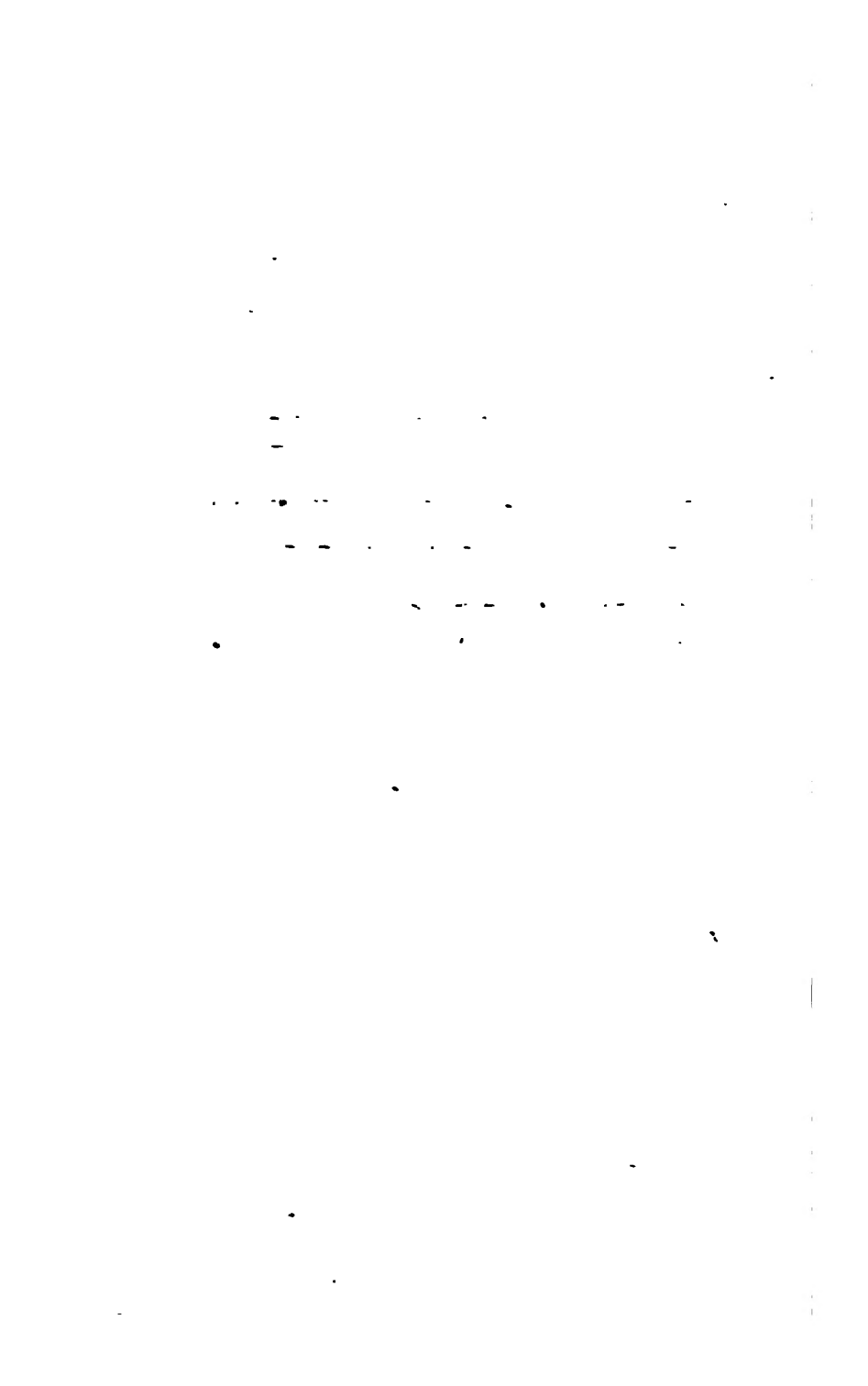


The first of these is the fact that the  
 government has been unable to  
 maintain a stable currency. This  
 has led to a loss of confidence  
 in the government and a  
 consequent loss of support.  
 The second is the fact that  
 the government has been unable  
 to maintain a stable economy.  
 This has led to a loss of confidence  
 in the government and a  
 consequent loss of support.  
 The third is the fact that  
 the government has been unable  
 to maintain a stable society.  
 This has led to a loss of confidence  
 in the government and a  
 consequent loss of support.

The fourth is the fact that  
 the government has been unable  
 to maintain a stable  
 government. This has led to a  
 loss of confidence in the  
 government and a consequent  
 loss of support.

**NOUVEAUX  
SYNONYMES  
FRANÇOIS.**

REF



NOUVEAUX  
SYNONYMES  
FRANÇOIS;

OUVRAGE DÉDIÉ  
A L'ACADÉMIE FRANÇOISE,

*Par M. l'Abbé ROUBAUD.*

TOME TROISIEME.



A PARIS,

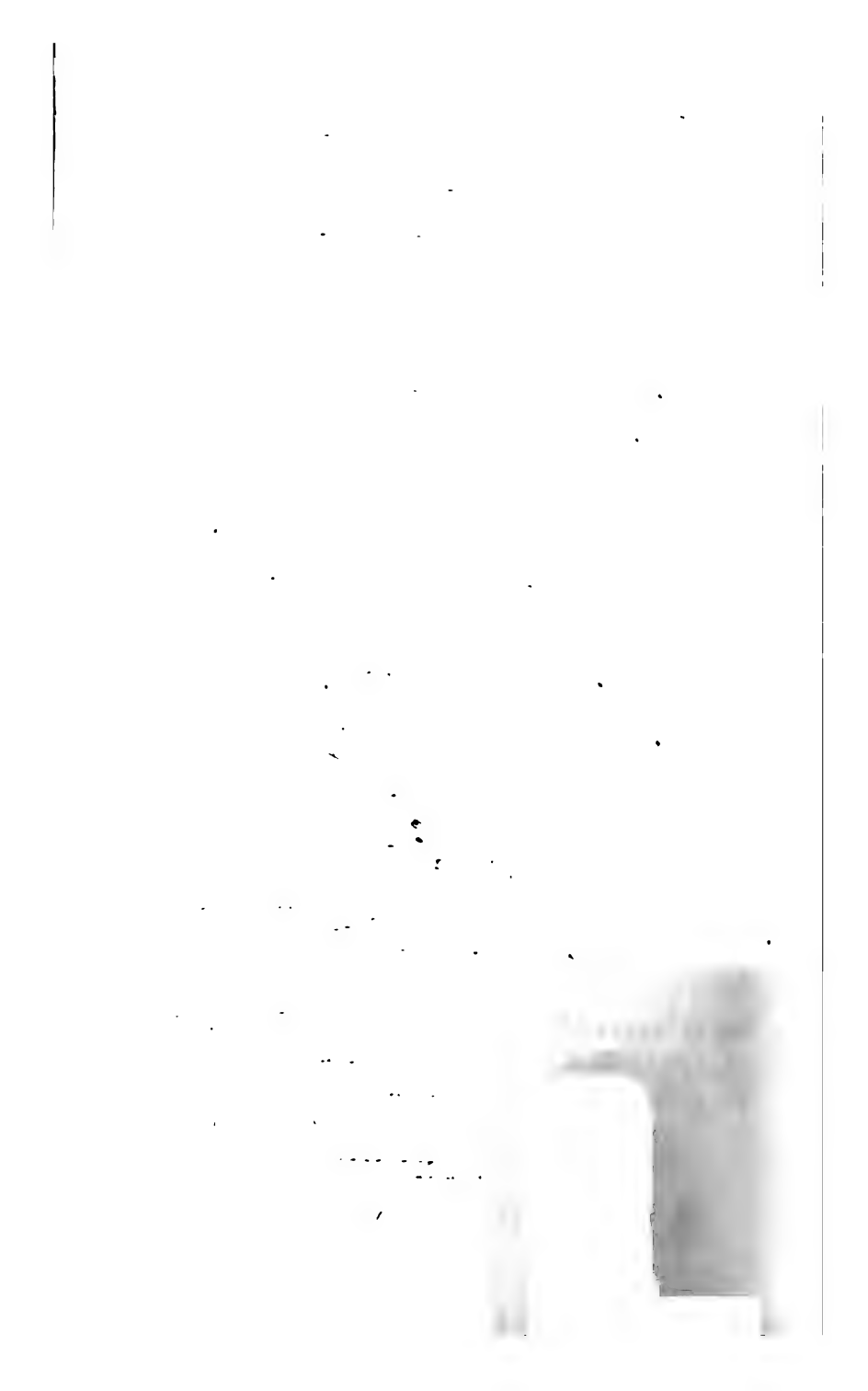
Chez MOUTARD, Imprimeur-Libraire de la Bibliothèque  
MADAME, & de Madame Comtesse d'Artois  
des Mathurins, Hôtel de Clugny.



M. DCC. LXXXV.

*Avec Approbation, & Privilege.*







NOUVEAUX  
SYNONYMES  
FRANÇOIS.

---

L.

---

*Labyrinthe, Dédale.*

*Labyrinthe* ; mot latin , grec , égyptien , est formé de l'article *L* ( le ), de *bire* ( palais ), & de *ein* ( soleil ). Le palais , construit par plusieurs Rois d'Egypte , dans le nome d'Héracléopolis , à l'honneur du Soleil ou d'Hercule , représentoit , par ses divisions & ses subdivisions infinies , celles de la révolution annuelle de cet astre , c'est-à-dire , les mois , les jours , &c. Sur le modele de ce palais , il en fut bâti trois autres , un en Crete , un autre à Lemnos , un troisième en Etrurie ( *a* ). *Dédale* ,

---

( *a* ) Voyez Pomponius Mela , l. 1. c. 9 ; Pline , l. 34. c. 16.

*Tome III.*

A

## 2 SYNONYMES FRANÇOIS.

lément ouvrier, construire celui de Crète ; & le nom de l'ouvrier est donné à l'ouvrage. Mais ce nom grec signifie indifféremment, habile, bien exécuté, artistiquement travaillé, ingénieusement fabriqué. Le mot est forme de *δαί* (habileté, savoir), & de *δαι* grand, élevé.

Selon la valeur primitive, *labyrinthique* désigne le dessin de l'ouvrage : *labyrinthique* marque l'habileté de l'ouvrier. *Labyrinthique* est devenu le nom propre des constructions, des plantations, des lieux dont les tours & les détours sont si multipliés qu'on s'y égare & qu'on ne sait où trouver une issue : il se dit au propre & au figuré. *Dédale*, nom détourné & appliqué de l'ouvrier à l'ouvrage, ne se dit guère que figurément des choses infiniment compliquées, qu'il est difficile de concevoir nettement & de tirer au clair, si ce n'est en poésie ou dans le style relevé. Ain si nous disons le *labyrinthe de Versailles* ; mais le Poète l'appellera fort bien un *dédale*, sur-tout en considérant la curiosité de l'ouvrage.

Pline regarde les grands *labyrintes* de l'antiquité comme les chef-d'œuvres de l'industrie humaine. L'utrace appelle la terre *dédale*, à cause de l'infinie variété & de l'incompréhensible accord de ses merveilles.

*Dédale* est un mot noble ; *labyrinthique* est un mot commun à tous les styles. On dira également le *labyrinthique* & le *dédale* des Loix : on dira plutôt le *labyrinthe* que le *dédale* de la Chambre des députés ; le palais de la Justice est un vaste *dédale* ; les avenues sont quelquefois de tortueux *laby-*  
Les grandes villes sont de vrais *dédales*.

carrières forment quelquefois des labyrinthes singuliers.

*Dédale* ne doit donc être employé qu'en ynné, il ne devrait même l'être qu'en beau ou en bien, puisqu'il exprime l'heureux succès de l'ouvrage. Les Grecs & les Latins ne le prennent qu'en bonne part. Mais ils prennent en mauvaise part *labyrinthe*, figurément appliqué aux embûches, aux affaires, aux choses obscures & difficiles à pénétrer. Ainsi, par un désordre extrême, une affaire qui a beaucoup de branches, est un *labyrinthe* : avec un ordre réel mais impénétrable, un ouvrage plein de savantes combinaisons est un *labyrinthe*. Le corps humain est un *dédale* dans sa construction, dont il est impossible de concevoir entièrement l'art : le cœur humain est un *labyrinthe*, par ses sentimens confus qu'il est impossible de suivre, d'expliquer, d'accorder ensemble. Les Grecs appelaient *labyrinthe* le discours d'un bavard qui n'a ni suite ni fin : Plaute appelle *logi-dædali* le *sermon* adroit qui cache son artifice sous des paroles amusantes.

## Lacs, Reiz, Fila.

Especes de pièges pour surprendre & prendre.

*Le Réseau* L., représente la main qui prend, le filet qui s'étend, le *log*, qui sert à prendre, qui prennent, à saisir, surprendre ; la famille), *lacs*, qui enlace, attache,

enchaîne. *Rets* vient du primitif *rat*, *rad*, lien : d'où l'hébreu *ratham*, lier, *rets*, *filet* ; le celte *raff*, corde, lien ; le theuton *reif*, lien, nœud ; *rat*, lien du mariage ; le gallois *rhwyd*, *filet*, *rets* ; le latin *restis*, corde ; *rete*, filet ; *retæ*, joncs ou arbres qui embarrassent & arrêtent la navigation ; l'espagnol *red*, *filet*, &c. *Filet* vient de fil ; en hébreu *pthil*, fil, corde, ruban, voile. *Fil*, *pil*, *fol*, *pel*, *vel*, fil, poil, cheveu, peau, voile, &c. désignent différens objets qui couvrent, cachent, enveloppent, contiennent, selon la valeur de leur racine commune, *hal*, couvrir, cacher, envelopper, voiler. Le hongrois *halo* signifie *filet*, *rets*.

Ainsi le propre du *filet* est d'envelopper & de contenir : celui des *rets*, d'arrêter & de retenir ; celui des *lacs*, de saisir & d'enlacer.

Les *lacs* sont formés de cordons enlacés, entremêlés, noués. Les *lacs d'amour* sont des chiffres entremêlés, des lettres entrelacées, des cordons noués d'une certaine manière. Les *lacs* du chasseur sont des nœuds coulans. L'ouvrage tissu de ces *lacs* est un *lakis*.

Les *rets* sont formés d'un *lakis*, ou par l'entrelacement de plusieurs cordes ou ficelles jointes ensemble par mailles & à jour. Les *rets* sont des especes de *filets* pour la chasse ou pour la pêche : il y en a de différentes sortes. Le mot *filet* est le genre à l'égard des *rets*, &c. autres especes de pièges tendus aux animaux.

Le *filet* est formé d'un assemblage ou plutôt d'un réseau de fils, de ficelles, de *lacs*, soit pour la chasse & la pêche, soit pour différens autres usages. *Filet* est d'un usage aussi étendu en françois que

*rete* l'étoit en latin ; il a donc donné l'usage de marquer à défigurer certains filars de draps & de peaux. Ainsi nous appelons *filars*, le vilain d'un animal ou enferme les cheveux, & que les Latins appelaient *rete*. Le mot de *filars* est la min-bien appliquée, puisque son idée propre est de confondre & de couvrir.

Au figuré, nous disons qu'une personne est *pâle* dans des lacs, des ruis, des fleuves qu'on lui a rendus, ou bien qu'elle leur a échappé ou qu'elle s'en est tirée, sans trop avoir égard à la différence propre des termes. Cependant c'est sur-tout de cette attention & du choix que dépend l'élegance du discours.

Les *lacs* sont plus fins, plus subtils, moins sensibles, moins compliqués : ils attirent, ils séduisent, ils attachent, selon la valeur & la dérivée propre du mot. Vous tombez dans les *lacs* d'un Sophiste : cette application du mot est ex-cel-lente chez les Latins. Vous êtes pris dans les *lacs* d'une Coquette : une Coquette se prend dans les propres *lacs*.

La Caguerie tendit les lettres vers les autres.  
Compère, de la main, les Soeurs de la Caguerie.



dans les *rets* que dans les *lacs*. Dans l'emploi des *rets*, l'intention est toujours de prendre, de s'emparer, de se rendre maître, comme à la chasse & à la pêche.

Le *filet* est un piège caché ou déguisé, dans lequel on se trouve enveloppé sans pouvoir trouver une issue. Aux propriétés particulières des *rets*, il joint celle d'une capacité qui entoure & renferme comme dans un voile. Ainsi, quand plusieurs objets sont pris & enveloppés à la fois, on dit voilà un beau coup de *filet*.

---

### *Laine, Toison.*

**FILET** délié qui passe par les pores de la peau de certains animaux, tels que les brebis, les moutons, &c., & sert à les couvrir. *Laine*, mot latin, grec, &c., vient du celté *lan*, ce qui couvre, enferme, revêt. *Toison* vient de *tondre*, & c'est la *laine tondue*. Ainsi la *laine* est le vêtement de ces animaux; & la *toison*, leur dépouille.

Une *toison* est la totalité de la *laine* dont l'animal est revêtu; on distingue différentes sortes de *laines* dans une *toison*.

Quoi qu'on en dise, il est infiniment plus avantageux de bien soigner les troupeaux du pays & leurs *laines*, que d'y établir des races plus parfaites, tirées de loin. L'introduction des meilleures brebis étrangères procure à peine deux ou trois belles *toisons* à grands frais.

Lorsque le luxe des Romains étoit à son plus haut période, Columelle (a) atteste qu'ils recher-

---

(a) L. 7. C. 2.

choient les *laines* des Gaules par préférence à celle de tout le reste du Monde connu. Aujourd'hui les *toisons* de nos troupeaux dégradés par un mauvais gouvernement, altérées de main en main par quatre ou cinq revendeurs, ne permettent pas à nos fabriquans de soutenir la concurrence de l'Espagne & de l'Angleterre.

Les nourriciers augmentent le poids des *toisons* par des saletés onctueuses & par un suint artificiel ; effet du resserrement des brebis dans un espace trop étroit : mais ce stratagème mal-adroit diminue le prix & la bonté des *laines*, en altérant leur substance & leur qualité (a).

On coupe, on enleve, on lave, on vend la *toison* ; mais c'est la *laine* que l'industrie prépare & travaille de mille manieres. La *toison* n'est qu'un objet de vente : la *laine* est la matiere mise en œuvre par différens arts. Je veux dire que la *toison* redevient *laine*, ou qu'elle en reprend le nom dans les mains de divers fabriquans.

☉ De *laine*, nom propre de la chose considérée en elle-même ou dans la main de l'industrie, nous avons fait *lainage*, *lainerie*, & même *lanifce*, employé par des sçavans économes ; mots dont je vais, en passant, expliquer les différences par la valeur de leurs terminaisons.

*Lainage* désigne les *laines* en général ou en gros, le genre de matieres, les choses ou les productions de ce genre : un Curé dixme sur le *lainage* ou les

---

(a) Mém. de M. l'Abbé Carlier, Journ. de Physique, Février 1784.

## 8      SYNONYMES FRANÇOIS.

*laines*. Un Négociant fait trafic de *lainage*, c'est-à-dire de *laines* ou de *laineries*. L'ouvrier, appelé *laineur*, *laine* ou donne le *lainage* en tirant les *laines* ou les poils sur la superficie des étoffes. La terminaison *age*, ainsi que je le remarque ailleurs, désigne les actions, les choses d'un tel genre, ou le résultat, le produit de ces actions ou de ces choses, ou leur ensemble, leur tout. L'*ouvrage* est l'action faite ou le travail fait ; *partage*, l'action de faire des parts, ou les parts qui en résultent ; *pâturage* est l'action de pâturer, ou une dénomination tirée de cette action ; *passage*, l'action de passer, où la chose, le lieu propre de cette action ; *abordage*, l'action d'aborder ; *outrage*, action outrée & qui outre ; *fromage* ( au lieu de *formage* ), résultat ou produit de la chose mise dans des formes ; *aunage*, résultat de l'action de mesurer à l'aune ; *assemblage*, action d'assembler, d'arranger ensemble différentes choses ou son produit ; *équipement*, assemblage, ensemble de choses destinées à un genre de service ; *ménage*, toutes les affaires ou les soins de l'intérieur de la maison ; *langage*, espece ou maniere propre & particuliere de parler ; *courage*, sentiment propre & particulier du cœur ; *apanage*, le pain, la chose, le partage assigné aux Cadets pour leur entretien, &c.

La terminaison *erie* est trop amplement expliquée dans un autre article, pour que je m'y arrête ici long-tems. *Lainerie* désigne collectivement toutes sortes de fabrications & de marchandises de *laine*. La terminaison sert particulièrement à dénommer différentes sortes d'art ou d'industrie, *Imprimerie*, *Bonneterie*, *Verrerie*, &c. ; & les ouvrages de ces arts collectivement pris, *la Poterie*,

la *Maçonnerie*, la *Verrerie*, &c. Nous dirons l'*art de la Lainerie*; les Italiens disent simplement l'*art de la Laine*. On fait commerce de *laineries* & de *lainages*: le commerce des *laineries* est celui des ouvrages, des draps, des étoffes, &c. faites avec de la *laine*; le commerce des *lainages* est celui des *laines* brutes ou travaillées, ou des choses de *laine*. Il faut que les *laines* soient manufacturées, façonnées, adaptées par l'industrie à différens usages, pour être *laineries*.

Le *lanifice* semble se confondre avec la *lainerie*; aussi ce mot (emprunté du latin) n'est-il pas établi dans la Langue. Cependant il exprime énergiquement le travail ou la manufacture de la *laine* par la terminaison *fice*, de *fac*, *fic*, faire, produire, travailler, façonner, former, &c. Ainsi l'*artifice* est l'*art de faire* une chose, ou la chose faite avec art; l'*orifice*, le trou fait à un vase, l'entrée d'une chose profonde; le *sacrifice*, une offrande faite à Dieu; le *maléfice*, une action méchamment faite, &c.

Le mot latin *lanificium* signifie ouvrage de *laine*, ou art de la *Lainerie*; & celui de *lanificus*, un ouvrier en *laine*. *Lanifice* est plus propre pour indiquer la fabrication même des *laines*; & *lainerie*, les choses fabriquées de cette matière. Le *lanifice* sera l'*art même* de la *lainerie*, & la *lainerie* l'ouvrage du *lanifice*. *Lanifice* peut encore indiquer tous les genres de soins & de travaux qu'exige la *laine* ou la toison, avant que d'être mise en œuvre; au lieu que *lainerie* ne regarde que la *laine* ouvrée. Je conviens que *lanifice* peut désigner, comme chez les Latins & dans les mots que nous venons de citer, l'ouvrage même

fait de *laine* : mais lorsqu'on a deux mots susceptibles de la même idée, il faut affecter spécialement à chacun son idée particulière & rigoureuse. Enfin *lainerie* est un mot collectif, employé dans un sens indéfini ; ainsi l'on dira qu'un drap de *laine* est de la *lainerie*. Mais si *lanifce* se prenoit pour le drap même, il s'emploieroit dans un sens absolu & déterminé, ce drap seroit un *lanifce* : c'est ce qu'on ne dit pas.

---

### *Lamentable, Déplorable.*

*Lamentable* qui mérite, qui excite des *lamentations*, c'est-à-dire des cris plaintifs, longs & immodérés. *Déplorable*, qui mérite, qui tire des *pleurs* (lat. *ploratus*), c'est-à-dire des larmes accompagnées de cris.

*La, las, lam* sont des cris de douleur, les signes naturels de la plainte. De là notre vieux mot *lais* & le latin *lessus*, qui n'exprime que la plainte ou le gémissement simple. De là le mot latin & françois *lamentation*, qui, par le son le plus élevé, & par la voix prolongée *lam*, ainsi que par allusion à la cause, marquée dans le reste du mot, exprime des cris ou des plaintes très-fortes & soutenues, qui sont causées par une violente affliction. Les *lamentations* ne sont pas de simples *gémissements* : *gem*, autre signe sensible de la douleur, est beaucoup plus foible & moins éclatant que *lam*, qui forme nécessairement un grand cri. Le *gémissement* est une voix plaintive, tendre, pitoyable, inarticulée ; il échappe d'un cœur serré ou oppressé : la

*Lamentation* est l'effusion d'un cœur qui ne peut ni se contenir ni s'arrêter ; elle est grande , sombre , lugubre , opiniâtre. La colombe & la tourterelle *gémissent* , & ne se *lamentent* pas. Cicéron définit la *lamentation* , une douleur exprimée par des cris immodérés & lugubres, *ejulatus* : le *gémissement* , dit le même Philosophe , est quelquefois permis aux hommes ; les *lamentations* ne le sont pas même aux femmes. La *lamentation* se rapproche du *hurlement* , cri élevé , traînant , & effrayant , propre aux loups & aux chiens qui semblent se le tolérer. Le *gémissement* ne marque que la sensibilité : la *lamentation* marque en général une sorte de foiblesse ; mais dans de grandes calamités publiques , les *lamentations* paroîtront justes , naturelles , convenables : il faudroit que , comme celles de Jérémie , elles égalassent les calamités.

On dit , dans l'Encyclopédie , que la force , la continuité , les *gémissemens* distinguent les *lamentations* de la *plainte* qu'on regarde comme un discours , tel que celui d'un homme qui *se plaint pour demander justice*. La *lamentation* est une espèce particulière de *plainte* ; & toute expression vocale de la souffrance , de la douleur , de l'affliction ou du mécontentement , peut s'appeller *plainte* : ainsi l'on dit qu'un malade qui , sans parler , dans le sommeil même , pousse quelque accent douloureux , *se plaint*. On *se plaint* avec des soupirs & des sanglots , comme avec des *gémissemens* & des *lamentations*. Le *soupir* est le simple & douloureux accent d'une voix embarrassée & , plus littéralement , d'une *respiration* gênée ; de *spir* , souffle , *respiration*. Les *sanglots* sont des soupirs redoublés & plus élevés , semblables au hocquet ou au glousse-



## 12 SYNONYMES FRANÇOIS:

ment de la poule, poussés avec une voix entrecoupée, & produits par un mouvement convulsif du diaphragme : quoique ce mot semble être une onomatopée, le latin *singultus* paroît tenir à *singulus*, chacun en particulier, ce qui convient bien à des accens entrecoupés. Enfin, à la *plainte*, on oppose quelquefois le *regret*. La *plainte* est dans la bouche ; le *regret* est dans le cœur. La *plainte* roule sur tout ce qui cause de la douleur, de l'affliction, une peine, un mal : le *regret* ne tombe que sur la perte qu'on a faite, ou sur la privation d'un bien qu'on auroit désiré d'obtenir ; car ce mot signifie *retour vers, regressus*. On *plaint* les autres, on *se plaint* : on *regrette* son ami, les places qu'on a perdues ou qu'on auroit voulu posséder. L'Abbé Girard s'est un peu embarrassé dans l'explication des verbes *plaindre* & *regretter*.

J'oubliois de remarquer que *plainte* vient du lat. *plandus*, mais qu'il n'en a pas conservé l'énergie, puisque le mot latin exprime l'action de se frapper la poitrine ou quelque autre partie du corps, dans une grande affliction : *pla*, *plo*, marque le bruit rendu par un corps frappé fortement. *Plainte* répond plutôt aux mots latins, *questus*, *querela*, *querimonia* ; *questus*, *plainte* simple & ordinaire ; *querela*, *plainte* vive, turbulente, qui demande de l'aide, du secours, ou justice contre quelqu'un ; *querimonia*, complainte grave, longue, soutenue, répétée, *lamentable*.

Il nous reste les pleurs & les cris mêlés, espèce de *plainte* qu'on auroit pu appeller *déploration*. Je demande la permission de me servir de ce mot pour la commodité du discours. Qu'on se rappelle la valeur de la racine *plo* ; qu'on se représente

SECRET

[illegible]

En ce point, une queue d'anguille à présent, fait  
d'un coup, sauter le ruisseau de l'arbre d'un  
côté. L'air d'assombrir le fait pour entrer en  
vous, par ces formes impalpables, des fluides.

gouffrez par les cris par des cris, & ne s'exhalent que par de longues plaintes ou de longs regrets. On en dépense et l'on nous entretient en nous, par des représentations touchantes, une sensibilité vive, qui fait, non seulement des cris, mais encore des larmes amers pour exprimer notre douleur. Le spectacle de la destruction qui semble répandre le deuil sur la nature, & qui le porte au fond de l'âme, avec des larmes d'horreur, est vraiment lamentable : le spectacle de l'humanité souffrante, qui, en proie au malheur & à la douleur, implorant la pitié, arrosant la mort même comme un bienfait, vous brise le cœur, est vraiment déplorable. Une ville qui se renverse sur les habitants, est un objet également déplorable & lamentable.

○ La situation des personnes est déplorable ; leurs cris mêmes sont lamentables. Je veux dire qu'on appelle aussi lamentables les signes propres de la lamentation.

*Lamentable* est un grand mot qui convient proprement aux grands objets. *Déplorable* tombe également, comme la misère, sur toute sorte de malheureux.

J'ai recueilli dans cet article plusieurs mots que j'ai trouvés en mon chemin, mais synonymes, liés au sujet, & propres pour entrer dans un tableau & en éclairer l'objet principal.



lorsqu'il les répand dans le vuide ou le vague des cieux ; il les *darde*, lorsqu'il les jette à plomb sur un objet, le frappe & le pénètre.

Jupiter *lance* la foudre & ne la *darde* pas ; car, quoique la foudre soit bien représentée comme un trait perçant, son effet sensible & propre n'est pas de percer ; elle écrase, elle renverse, elle embrase, elle consume. Cependant, si elle étoit considérée comme un trait subtil qui pénètre, elle pourroit être *dardée* ; mais alors vous en affoiblirez l'idée. On *lance* & on *darde* des feux.

Au figuré, *lancer* est d'un très-grand usage : on *lance* des regards, des eaux, des sarcasmes, des anathèmes, &c. *Darder* ne s'emploie guere qu'au propre : cependant on a dit, *darder* des œillades amoureuses, le trépas, des eaux, & même des pleurs. On auroit mieux dit *darder* des épigrammes, des sarcasmes, & tout ce qui s'appelle trait piquant. *Darder*, pris figurément, marquera plus de véhémence que *lancer*, avec la direction la plus courte & l'intention formelle de frapper. A l'égard de la direction, on *darde* contre & droit ; on *lance* contre, sur, vers, & dans différens sens.

On dit *décocher* un *dard*, & *décocher*, au lieu de *darder*, un épigramme, un trait de satire, de colere. Cette dernière expression n'est que familiere & figurée, elle signifie proprement tirer sur quelqu'un. *Décocher*, c'est à la lettre, tirer de l'arc, ou plutôt tirer ou faire partir une fleche ou un trait avec la corde qui étoit arrêtée dans la *coche* ou l'entaille du bois. Ces circonstances désignent une action préparée, combinée, adroite, avec beaucoup de force & d'effet. Saint-Evremond a dit *décocher un compliment*, & on le dit encore, je ne  
sçais

fais pourquoi, si ce n'est pour désigner la facilité, l'abondance, la légèreté avec laquelle on fait des complimens, comme si on en avoit plein son *carquois*, ou comme si on les avoit là tout ajustés & tout prêts pour les jeter à la tête dans l'occasion & en passant. Saint-Evremond dit : Cet homme est civil jusqu'à l'excès, à chaque porte il vous *décoche un compliment*.

### *Landes, Friches.*

*Lan* signifie étendue ; *land*, dans les *Landes* du Nord, pays, étendue de pays ; *lande*, en françois, terre qui ne produit rien ou qui ne produit que des *lans* ou *landes*, en Bas-Bretton, fens marins, genêts, ou brouillailles, &c. *Frèche*, *zardéls frêz*, n'est qu'une corruption de *frais* & *franche*, selon Du Cange, au mot *friscum*. Il pourroit aussi venir de *fie*, *fri*, franc, intact : si on l'a pris de l'autre origine, il désigne une terre neuve, fraîche, franche, vierge.

*Lande* annonce donc une étendue qui *frèche* ne demande pas. Il y a des *friches* dans les provinces, des *landes* dans des provinces. Les *landes* sont de mauvaises terres qui ne donnent que de misérables productions ; les *friches* sont des terres incultes ou négligées, auxquelles il ne faut rien de la culture. Dans un pays neuf, dans l'Amérique, on ne d'abord les *friches* et les *landes* ; les *friches* sont des terres qui ne sont pas cultivées, mais qui peuvent l'être ; les *landes* sont des terres ingrates, qui ne peuvent être cultivées.



enseigne à cultiver ses *friches* ou à défricher ses bonnes terres. C'est là que l'Agriculture a pris naissance ; c'est là sur-tout qu'elle s'étend & se perpétue. La *lande* est telle par sa nature même ; la *friche* n'est telle que faute de culture.

Je sçais qu'on dit rarement *lande* ou *friche* au singulier : il est vrai que le premier mot annonce beaucoup de terre & de pays, & que le second désigne une sorte de contagion qui s'étend d'une terre à l'autre. Si le champ de mon voisin tombe en *friche*, il travaille à y faire tomber le mien. On prétend, dans un Dictionnaire, qu'on ne dit plus guere des *friches*, quoiqu'on dise tomber en *friche*. On dit des *friches*, & souvent, depuis qu'on a recommencé à parler d'Agriculture, & il faut bien le dire. Mais de l'expression très-usitée, *tomber en friche*, il résulte qu'on entend sur-tout par *friches* les terres qu'on abandonne ou qu'on néglige après les avoir cultivées. Les *landes* existent par elles-mêmes ; les *friches* se forment par notre négligence ou par dégénération.

Si vous voyez des *landes* dans un Empire, priez Dieu pour sa prospérité : priez Dieu pour son salut, si vous voyez des *friches* s'y former.

On demande quels seroient les moyens les plus simples, les plus praticables, les plus efficaces pour cultiver les *landes* d'un pays ? Je réponds qu'il y en a un, & qu'il n'y en a qu'un : rendez dans tous leurs alentours la culture florissante. Avec des *friches* autour d'elles, des *landes* sont à jamais incultivables, sauf un secours miraculeux : mais la bonne culture d'un champ produit celle du champ voisin, & ainsi jusqu'à l'infini.

Puisque vous voulez que la population soit la

richesse d'un Etat, je veux qu'on vous donne cinq cents mille mendiants valides avec leurs bras pour toute ressource, & des *landes* immenses; priez-moi des richesses! Puisque vous voulez en être exciter les défrichemens, songez à la culture actuelle, & laissez aller la richesse au Commerce; vous êtes dispensé de toute autre espèce d'aménagement, vous n'aurez plus de *friches*.

Dans un Etat agricole, un Ministre d'Etat doit de bonne foi, s'il faudroit bien croire cette somme francs pour mettre en valeur une étendue de terres aussi considérables que celles de Brie, & pour cette effrayante & incroyable ignorance, il faudroit que l'autorité à un tel homme pour faire tomber tout à l'heure tout un Royaume en proie. Les Chinois disent qu'il n'y a que des *esclaves* pour gouverner un Etat agricole.

○ La manière d'employer ces termes ne s'exprime, fit bien sentir leur différence. On appelle *les* passages longs, secs, vains, vagues, la structure d'un ouvrage: on dit d'une personne qu'elle a un esprit naturel, mais sans acquiesce le faire valoir. Ce n'est pour le faire valoir, que c'est un esprit et force.

---

### *Languissant, Languissant.*

DANS les adjectifs, la terminaison *ant, ent*, marque ce qui est, l'état d'être tel, la manière d'être, la force, l'habitude, l'abondance, l'usage d'une qualité, d'être en force, en usage, en habitude, qui est en languissant, languissant.

ne fait que languir, qui outre ou affecte la langue.

Ainsi on est naturellement *languissant* ; & on fait artificieusement le *langoureux*. On a bien l'air *languissant*, mais on prend l'air *langoureux*. Votre ami vous dit adieu d'une voix *languissante* ; un galant pousse auprès de sa belle des soupirs *langoureux*. Un malade très-affoibli vous demande des secours d'un ton *languissant* ; un mendiant rusé vous demande l'aumône d'un ton *langoureux*.

S'il n'y a pas de l'affectation dans le *langoureux*, il y a du moins quelque chose d'excessif, d'immodéré, d'habituel, de singulier dans sa manière d'être. Ainsi l'on dira d'un convalescent qu'il est encore, un peu *languissant*, & d'un autre, qu'il est encore tout *langoureux*. Vous trouverez *langoureux* celui qui paroît toujours *languissant*. Il ne suffit pas d'être *languissant* pour être appelé *langoureux*, il faut le paroître par des signes ou des démonstrations frappantes de langueur & d'une langueur assez soutenue, & sur-tout mêlée de plaintes & de marques de sensibilité, &c.

Aussi *langoureux* sert-il à exprimer telle espèce de langueur qu'on attribue à quelque passion violente ; tandis que la langueur, exprimée par le mot *languissant*, ne désigne que l'abattement ou la simple diminution des forces. La femme qui dit : *Oui, Seigneur, je languis, je brûle pour Thésée*, le dit *langoureusement* & non *languissamment*. Un amant est *langoureux* sans être *languissant*. Un discours *langoureux* sera tendre ; & un discours *languissant* seroit froid. Des regards *languissans* sont *langoureux*. Ce dernier terme est du style tendre.

*Lares, Pénates.*

Les *Lares* & les *Pénates* sont, dans la Mythologie, des Dieux ou des Génies tutélaires des habitations, des maisons, des villes, des courtes, de tous les lieux.

Ceux qui prétendent que les *Lares* sont des Génies privés ou attachés aux familles particulières, & les *Pénates* des Dieux publics, protecteurs des contrées ou de la chose publique, contredisant toutes les autorités (a). Il y avoit des *Lares* particuliers comme des *Pénates* privés.

Les Romains avoient des *Lares* & des *Pénates*, que leurs Auteurs ne cessent de confondre. Ils avoient reçu les premiers des Latins ou des Etrusques, & les seconds des Troyens. On dit en conséquence qu'il faut aller chercher l'origine du nom de *Penate* dans la Langue phrygienne, tandis que l'origine du nom de *Lare* doit se trouver dans la Langue latine ou dans l'étrusque; mais *lar* & *pen* sont des mots celtes, & le latin est une Langue celtique. Le celte n'a pas moins de rapport avec le phrygien, que les croyances & les mœurs des peuples Celtiques n'en ont avec ceux de la Phrygie. Quoi qu'il en soit, *pen* est une racine latine

(a) Voyez Arnobe, l. 3, *advers. Gent.*; Macrobe, l. 1, *Satur.* 7, 13; S. Aug. de *Civitate Dei*, l. 1, c. 10, 11, 12, dans ses *Inscriptions*; Servius, sur le *Georgique*, l. 1, v. 48; Vossius, de *Heb.* 1, 12, &c.

très-féconde ; & *lar*, dans l'acception de *lare*, y forme à peine quelques mots. Quant aux Etrusques, il paroît, par Arnobe, qu'ils appelloient ces Dieux domestiques *Consents*. Le culte des *Lares* fut introduit à Rome par le Sabin *Tatius*.

*Lar* signifie habitation, maison, foyer ; en celte, *lar*, habitation, place, sol ; en grec, *laura*, grand bourg ; en oriental, *dur*, *dar*, habitation : racine *ar*, haut, élevé, roide, ce qui désigne bien les bâtimens. *Pen* marque proprement l'élévation, la hauteur, la sommité ; en celte, *pen*, tête, chef, face, ou partie élevée ; en oriental, *phen*, face, élévation, sommet : de là les noms de diverses montagnes, telles que les Appennins. Les Gaulois adoroient le Dieu *Pen* sur les hautes monragnes.

Mais ce mot fert aussi à désigner l'intérieur, le fond, la profondeur ; & c'est dans cette acception que tous les Auteurs anciens & tous les Interpretes ont toujours pris le nom de *Pénates*. Cicéron (a) dit que ces Génies domestiques sont ainsi appelés parce qu'ils résident dans l'intérieur ( *penitus* ), ou parce qu'ils veillent à la provision ( *penus* ) de la maison, &c. ; c'est pourquoi, ajoute-t-il, les Poëtes les appellent *Pénétrales*. *Pen* signifie ce qui pénètre, ce qui est au dedans, ce qui est enfoncé.

Les *Lares* peuvent être particulièrement considérés comme les Dieux protecteurs de l'habitation & de la famille en général ; & les *Pénates*, comme les Dieux tutélaires de la maison intérieure ou de la chose domestique. Les *Lares* gardoient sur-tout

---

(a) *L. 2. de Natur. Deor. 68.*

la maison, des ennemis du dehors; les *Pénates* la préservent des accidens intérieurs.

Les *Lares* latins étoient représentés sur les monumens avec des chiens à leur suite, ou même avec des peaux de chien pour vêtemens: cet animal étoit leur symbole. Les *Pénates* troyens étoient représentés sous la figure de deux jeunes hommes armés de lances & assis: l'appareil militaire les distingue. La vigilance & la fidélité sont l'apanage des *Lares*; la force & la défense sont le partage des *Pénates*. Les *Lares* sont des gardiens qui veillent pour avertir du danger; les *Pénates* sont des défenseurs qui attendent pour le repousser: c'est le même objet présenté par différens noms sous des attributs différens ou dans des fonctions diverses.

Les *Lares* président proprement à la sûreté: tout est en sûreté sous leurs yeux, dit Ovide (a), & c'est pourquoi ils étoient appelés *Præstites*. Les *Pénates* président particulièrement au ménage: selon l'idée de Cicéron, ils étoient ainsi appelés à cause des provisions qu'ils avoient dans leur district, comme les *pourvoyeurs* étoient appelés *Pennatores*. Les *Pénates* seroient donc aussi les Dieux de la nourriture, tandis que les *Lares* l'étoient de la naissance.

Mais c'est assez de ces foibles conjectures pour un sujet si peu important. Les *Lares* des Latins, les *Pénates* des Troyens, les *Consentes* des Etrusques, les *Curetes* des Samothraces, les *Dædyles Idéens* des Grecs, &c., semblent être les mêmes Génies, ou esprits, ou manes diversement qualifiés.

---

(a) *Fast.* l. 2.

Nous disons poétiquement ou familièrement nos *Pénates*, & non pas nos *Lares*, pour nos foyers domestiques. On va revoir ses *Pénates*, on les salue.

---

### *Larmes, Pleurs.*

Du primitif & celte *ac*, eau, & du celte *rum*, *rym*, petit, les Grecs formerent *dacruma*, les Latins *lacryma*, larmes : les Celtes disoient *daigr*. La *larme* est, à la lettre, une goutte d'eau : nous demandons une *larme* ou une goutte de liqueur. De *pla*, onomatopée, cri plaintif, les Latins formerent *planctus*, *ploratus*, plainte, gémissement, lamentation : nous avons donné à *plor*, *pleur*, la signification particulière de *larme*, comme les Italiens à *pianto* : mais le sens primitif & propre du mot est celui d'un cri ou d'un signe éclatant de douleur ; & il n'a été long-temps employé que dans cette acception : *pleur* signifioit un grand deuil.

Corneille a eu tort de dire que *les pleurs d'une amante ont de puissans discours* : mais s'il avoit seulement attribué aux *pleurs* un langage, il n'auroit fait que suivre l'usage ancien & le sens propre du mot. Quand Scipion fit brûler la flotte des Carthaginois dans leur port, ce fut à tous, dit Amyot, un si misérable spectacle, qu'on n'oyoit que *pleurs & lamentations*, ne plus ne moins que si Carthage eût été ruinée de fond en comble. Racine dit : *Seigneur, écoutez les pleurs de Cléofile*. Madame de Sévigné raconte que Mademoiselle, suivant son humeur, *éclatoit en pleurs*, en cris, en plain-

tes, en douleurs excessives. Voilà les *pleurs* avec tout leur cortège.

Larme est donc la dénomination propre de l'humour limpide que la compression des muscles fait fuir du sac lacrymal & découler de l'œil. *Pleur*, mot d'origine de la signification naturelle, désigne une espèce particulière & une abondance de larmes, de larmes abondantes & accompagnées de sang, de flegmes, de lamentations, des éclats de voix plaintifs. Le rire, la joie, l'ardence, comme le chagrin, occasionnent une sécrétion extraordinaire, et sont cause même quelque fois qu'on ne peut s'empêcher de verser ces larmes. Les pleurs continus ou les larmes courantes, sont toujours marquées par un état morbide de l'organe, par une inflammation chronique, les larmes écoules, les larmes visqueuses, les larmes sanguinolentes, les larmes purulentes, les larmes muqueuses, les larmes acides, les larmes salines, les larmes huileuses, les larmes opaques, les larmes troubles, les larmes jaunes, les larmes noires, les larmes blanches, les larmes rouges, les larmes vertes, les larmes violettes, les larmes brunes, les larmes grises, les larmes bleues, les larmes roses, les larmes lavandées, les larmes suaves, les larmes piquantes, les larmes brûlantes, les larmes froides, les larmes chaudes, les larmes humides, les larmes sèches, les larmes collantes, les larmes filantes, les larmes épaisses, les larmes minces, les larmes légères, les larmes pesantes, les larmes douces, les larmes âcres, les larmes salées, les larmes sucrées, les larmes amères, les larmes astringentes, les larmes relaxantes, les larmes toniques, les larmes sédatives, les larmes stimulantes, les larmes calmantes, les larmes excitantes, les larmes tranquilles, les larmes agitées, les larmes paisibles, les larmes tumultueuses, les larmes modérées, les larmes excessives, les larmes rares, les larmes fréquentes, les larmes intermittentes, les larmes continues, les larmes spontanées, les larmes provoquées, les larmes volontaires, les larmes involontaires, les larmes conscientes, les larmes inconscientes, les larmes raisonnables, les larmes irraisonnables, les larmes réfléchies, les larmes précipitées, les larmes préméditées, les larmes improvisées, les larmes concertées, les larmes isolées, les larmes communes, les larmes particulières, les larmes générales, les larmes locales, les larmes universelles, les larmes individuelles, les larmes collectives, les larmes sociales, les larmes politiques, les larmes religieuses, les larmes philosophiques, les larmes scientifiques, les larmes artistiques, les larmes littéraires, les larmes historiques, les larmes géographiques, les larmes météorologiques, les larmes astronomiques, les larmes zoologiques, les larmes botaniques, les larmes minérales, les larmes chimiques, les larmes physiques, les larmes mathématiques, les larmes musicales, les larmes dramatiques, les larmes comiques, les larmes tragiques, les larmes héroïques, les larmes sublimes, les larmes pathétiques, les larmes touchantes, les larmes attendrissantes, les larmes consolantes, les larmes réconfortantes, les larmes encourageantes, les larmes inspirantes, les larmes émouvantes, les larmes bouleversantes, les larmes déchirantes, les larmes glaçantes, les larmes enflammantes, les larmes refroidissantes, les larmes assainissantes, les larmes corrompantes, les larmes purifiantes, les larmes régénératrices, les larmes destructrices, les larmes constructrices, les larmes créatrices, les larmes annihilatrices, les larmes transformatrices, les larmes conservatrices, les larmes destructrices, les larmes réparatrices, les larmes préventives, les larmes curatives, les larmes palliatives, les larmes symptomatiques, les larmes diagnostiques, les larmes pronostiques, les larmes thérapeutiques, les larmes hygiéniques, les larmes prophylactiques, les larmes étiologiques, les larmes pathologiques, les larmes anatomiques, les larmes physiologiques, les larmes psychologiques, les larmes sociologiques, les larmes anthropologiques, les larmes ethnologiques, les larmes linguistiques, les larmes philologiques, les larmes archéologiques, les larmes paléontologiques, les larmes géologiques, les larmes cosmologiques, les larmes théologiques, les larmes philosophiques, les larmes éthiques, les larmes juridiques, les larmes politiques, les larmes économiques, les larmes sociales, les larmes culturelles, les larmes éducatives, les larmes sportives, les larmes artistiques, les larmes littéraires, les larmes historiques, les larmes géographiques, les larmes météorologiques, les larmes astronomiques, les larmes zoologiques, les larmes botaniques, les larmes minérales, les larmes chimiques, les larmes physiques, les larmes mathématiques, les larmes musicales, les larmes dramatiques, les larmes comiques, les larmes tragiques, les larmes héroïques, les larmes sublimes, les larmes pathétiques, les larmes touchantes, les larmes attendrissantes, les larmes consolantes, les larmes réconfortantes, les larmes encourageantes, les larmes inspirantes, les larmes émouvantes, les larmes bouleversantes, les larmes déchirantes, les larmes glaçantes, les larmes enflammantes, les larmes refroidissantes, les larmes assainissantes, les larmes corrompantes, les larmes purifiantes, les larmes régénératrices, les larmes destructrices, les larmes constructrices, les larmes créatrices, les larmes annihilatrices, les larmes transformatrices, les larmes conservatrices, les larmes destructrices, les larmes réparatrices, les larmes préventives, les larmes curatives, les larmes palliatives, les larmes symptomatiques, les larmes diagnostiques, les larmes pronostiques, les larmes thérapeutiques, les larmes hygiéniques, les larmes prophylactiques, les larmes étiologiques, les larmes pathologiques, les larmes anatomiques, les larmes physiologiques, les larmes psychologiques, les larmes sociologiques, les larmes anthropologiques, les larmes ethnologiques, les larmes linguistiques, les larmes philologiques, les larmes archéologiques, les larmes paléontologiques, les larmes géologiques, les larmes cosmologiques, les larmes théologiques.

1. The first of these is the fact that the  
2. second is the fact that the third is the fact that  
3. the fourth is the fact that the fifth is the fact that  
4. the sixth is the fact that the seventh is the fact that  
5. the eighth is the fact that the ninth is the fact that  
6. the tenth is the fact that the eleventh is the fact that  
7. the twelfth is the fact that the thirteenth is the fact that  
8. the fourteenth is the fact that the fifteenth is the fact that  
9. the sixteenth is the fact that the seventeenth is the fact that  
10. the eighteenth is the fact that the nineteenth is the fact that  
11. the twentieth is the fact that the twenty-first is the fact that  
12. the twenty-second is the fact that the twenty-third is the fact that  
13. the twenty-fourth is the fact that the twenty-fifth is the fact that  
14. the twenty-sixth is the fact that the twenty-seventh is the fact that  
15. the twenty-eighth is the fact that the twenty-ninth is the fact that  
16. the thirtieth is the fact that the thirty-first is the fact that  
17. the thirty-second is the fact that the thirty-third is the fact that  
18. the thirty-fourth is the fact that the thirty-fifth is the fact that  
19. the thirty-sixth is the fact that the thirty-seventh is the fact that  
20. the thirty-eighth is the fact that the thirty-ninth is the fact that  
21. the fortieth is the fact that the forty-first is the fact that  
22. the forty-second is the fact that the forty-third is the fact that  
23. the forty-fourth is the fact that the forty-fifth is the fact that  
24. the forty-sixth is the fact that the forty-seventh is the fact that  
25. the forty-eighth is the fact that the forty-ninth is the fact that  
26. the fiftieth is the fact that the fifty-first is the fact that  
27. the fifty-second is the fact that the fifty-third is the fact that  
28. the fifty-fourth is the fact that the fifty-fifth is the fact that  
29. the fifty-sixth is the fact that the fifty-seventh is the fact that  
30. the fifty-eighth is the fact that the fifty-ninth is the fact that  
31. the sixtieth is the fact that the sixty-first is the fact that  
32. the sixty-second is the fact that the sixty-third is the fact that  
33. the sixty-fourth is the fact that the sixty-fifth is the fact that  
34. the sixty-sixth is the fact that the sixty-seventh is the fact that  
35. the sixty-eighth is the fact that the sixty-ninth is the fact that  
36. the seventieth is the fact that the seventy-first is the fact that  
37. the seventy-second is the fact that the seventy-third is the fact that  
38. the seventy-fourth is the fact that the seventy-fifth is the fact that  
39. the seventy-sixth is the fact that the seventy-seventh is the fact that  
40. the seventy-eighth is the fact that the seventy-ninth is the fact that  
41. the eightieth is the fact that the eighty-first is the fact that  
42. the eighty-second is the fact that the eighty-third is the fact that  
43. the eighty-fourth is the fact that the eighty-fifth is the fact that  
44. the eighty-sixth is the fact that the eighty-seventh is the fact that  
45. the eighty-eighth is the fact that the eighty-ninth is the fact that  
46. the ninetieth is the fact that the ninety-first is the fact that  
47. the ninety-second is the fact that the ninety-third is the fact that  
48. the ninety-fourth is the fact that the ninety-fifth is the fact that  
49. the ninety-sixth is the fact that the ninety-seventh is the fact that  
50. the ninety-eighth is the fact that the ninety-ninth is the fact that  
51. the hundredth is the fact that the hundred-first is the fact that  
52. the hundred-second is the fact that the hundred-third is the fact that  
53. the hundred-fourth is the fact that the hundred-fifth is the fact that  
54. the hundred-sixth is the fact that the hundred-seventh is the fact that  
55. the hundred-eighth is the fact that the hundred-ninth is the fact that  
56. the hundred-tenth is the fact that the hundred-eleventh is the fact that  
57. the hundred-twelfth is the fact that the hundred-thirteenth is the fact that  
58. the hundred-fourteenth is the fact that the hundred-fifteenth is the fact that  
59. the hundred-sixteenth is the fact that the hundred-seventeenth is the fact that  
60. the hundred-eighteenth is the fact that the hundred-nineteenth is the fact that  
61. the hundred-twentieth is the fact that the hundred-twenty-first is the fact that  
62. the hundred-twenty-second is the fact that the hundred-twenty-third is the fact that  
63. the hundred-twenty-fourth is the fact that the hundred-twenty-fifth is the fact that  
64. the hundred-twenty-sixth is the fact that the hundred-twenty-seventh is the fact that  
65. the hundred-twenty-eighth is the fact that the hundred-twenty-ninth is the fact that  
66. the hundred-thirtieth is the fact that the hundred-thirty-first is the fact that  
67. the hundred-thirty-second is the fact that the hundred-thirty-third is the fact that  
68. the hundred-thirty-fourth is the fact that the hundred-thirty-fifth is the fact that  
69. the hundred-thirty-sixth is the fact that the hundred-thirty-seventh is the fact that  
70. the hundred-thirty-eighth is the fact that the hundred-thirty-ninth is the fact that  
71. the hundred-fortieth is the fact that the hundred-forty-first is the fact that  
72. the hundred-forty-second is the fact that the hundred-forty-third is the fact that  
73. the hundred-forty-fourth is the fact that the hundred-forty-fifth is the fact that  
74. the hundred-forty-sixth is the fact that the hundred-forty-seventh is the fact that  
75. the hundred-forty-eighth is the fact that the hundred-forty-ninth is the fact that  
76. the hundred-fiftieth is the fact that the hundred-fifty-first is the fact that  
77. the hundred-fifty-second is the fact that the hundred-fifty-third is the fact that  
78. the hundred-fifty-fourth is the fact that the hundred-fifty-fifth is the fact that  
79. the hundred-fifty-sixth is the fact that the hundred-fifty-seventh is the fact that  
80. the hundred-fifty-eighth is the fact that the hundred-fifty-ninth is the fact that  
81. the hundred-sixtieth is the fact that the hundred-sixty-first is the fact that  
82. the hundred-sixty-second is the fact that the hundred-sixty-third is the fact that  
83. the hundred-sixty-fourth is the fact that the hundred-sixty-fifth is the fact that  
84. the hundred-sixty-sixth is the fact that the hundred-sixty-seventh is the fact that  
85. the hundred-sixty-eighth is the fact that the hundred-sixty-ninth is the fact that  
86. the hundred-seventieth is the fact that the hundred-seventy-first is the fact that  
87. the hundred-seventy-second is the fact that the hundred-seventy-third is the fact that  
88. the hundred-seventy-fourth is the fact that the hundred-seventy-fifth is the fact that  
89. the hundred-seventy-sixth is the fact that the hundred-seventy-seventh is the fact that  
90. the hundred-seventy-eighth is the fact that the hundred-seventy-ninth is the fact that  
91. the hundred-eightieth is the fact that the hundred-eighty-first is the fact that  
92. the hundred-eighty-second is the fact that the hundred-eighty-third is the fact that  
93. the hundred-eighty-fourth is the fact that the hundred-eighty-fifth is the fact that  
94. the hundred-eighty-sixth is the fact that the hundred-eighty-seventh is the fact that  
95. the hundred-eighty-eighth is the fact that the hundred-eighty-ninth is the fact that  
96. the hundred-ninetieth is the fact that the hundred-ninety-first is the fact that  
97. the hundred-ninety-second is the fact that the hundred-ninety-third is the fact that  
98. the hundred-ninety-fourth is the fact that the hundred-ninety-fifth is the fact that  
99. the hundred-ninety-sixth is the fact that the hundred-ninety-seventh is the fact that  
100. the hundred-ninety-eighth is the fact that the hundred-ninety-ninth is the fact that  
101. the two hundredth is the fact that the two hundred-first is the fact that  
102. the two hundred-second is the fact that the two hundred-third is the fact that  
103. the two hundred-fourth is the fact that the two hundred-fifth is the fact that  
104. the two hundred-sixth is the fact that the two hundred-seventh is the fact that  
105. the two hundred-eighth is the fact that the two hundred-ninth is the fact that  
106. the two hundred-tenth is the fact that the two hundred-eleventh is the fact that  
107. the two hundred-twelfth is the fact that the two hundred-thirteenth is the fact that  
108. the two hundred-fourteenth is the fact that the two hundred-fifteenth is the fact that  
109. the two hundred-sixteenth is the fact that the two hundred-seventeenth is the fact that  
110. the two hundred-eighteenth is the fact that the two hundred-nineteenth is the fact that  
111. the two hundred-twentieth is the fact that the two hundred-twenty-first is the fact that  
112. the two hundred-twenty-second is the fact that the two hundred-twenty-third is the fact that  
113. the two hundred-twenty-fourth is the fact that the two hundred-twenty-fifth is the fact that  
114. the two hundred-twenty-sixth is the fact that the two hundred-twenty-seventh is the fact that  
115. the two hundred-twenty-eighth is the fact that the two hundred-twenty-ninth is the fact that  
116. the two hundred-thirtieth is the fact that the two hundred-thirty-first is the fact that  
117. the two hundred-thirty-second is the fact that the two hundred-thirty-third is the fact that  
118. the two hundred-thirty-fourth is the fact that the two hundred-thirty-fifth is the fact that  
119. the two hundred-thirty-sixth is the fact that the two hundred-thirty-seventh is the fact that  
120. the two hundred-thirty-eighth is the fact that the two hundred-thirty-ninth is the fact that  
121. the two hundred-fortieth is the fact that the two hundred-forty-first is the fact that  
122. the two hundred-forty-second is the fact that the two hundred-forty-third is the fact that  
123. the two hundred-forty-fourth is the fact that the two hundred-forty-fifth is the fact that  
124. the two hundred-forty-sixth is the fact that the two hundred-forty-seventh is the fact that  
125. the two hundred-forty-eighth is the fact that the two hundred-forty-ninth is the fact that  
126. the two hundred-fiftieth is the fact that the two hundred-fifty-first is the fact that  
127. the two hundred-fifty-second is the fact that the two hundred-fifty-third is the fact that  
128. the two hundred-fifty-fourth is the fact that the two hundred-fifty-fifth is the fact that  
129. the two hundred-fifty-sixth is the fact that the two hundred-fifty-seventh is the fact that  
130. the two hundred-fifty-eighth is the fact that the two hundred-fifty-ninth is the fact that  
131. the two hundred-sixtieth is the fact that the two hundred-sixty-first is the fact that  
132. the two hundred-sixty-second is the fact that the two hundred-sixty-third is the fact that  
133. the two hundred-sixty-fourth is the fact that the two hundred-sixty-fifth is the fact that  
134. the two hundred-sixty-sixth is the fact that the two hundred-sixty-seventh is the fact that  
135. the two hundred-sixty-eighth is the fact that the two hundred-sixty-ninth is the fact that  
136. the two hundred-seventieth is the fact that the two hundred-seventy-first is the fact that  
137. the two hundred-seventy-second is the fact that the two hundred-seventy-third is the fact that  
138. the two hundred-seventy-fourth is the fact that the two hundred-seventy-fifth is the fact that  
139. the two hundred-seventy-sixth is the fact that the two hundred-seventy-seventh is the fact that  
140. the two hundred-seventy-eighth is the fact that the two hundred-seventy-ninth is the fact that  
141. the two hundred-eightieth is the fact that the two hundred-eighty-first is the fact that  
142. the two hundred-eighty-second is the fact that the two hundred-eighty-third is the fact that  
143. the two hundred-eighty-fourth is the fact that the two hundred-eighty-fifth is the fact that  
144. the two hundred-eighty-sixth is the fact that the two hundred-eighty-seventh is the fact that  
145. the two hundred-eighty-eighth is the fact that the two hundred-eighty-ninth is the fact that  
146. the two hundred-ninetieth is the fact that the two hundred-ninety-first is the fact that  
147. the two hundred-ninety-second is the fact that the two hundred-ninety-third is the fact that  
148. the two hundred-ninety-fourth is the fact that the two hundred-ninety-fifth is the fact that  
149. the two hundred-ninety-sixth is the fact that the two hundred-ninety-seventh is the fact that  
150. the two hundred-ninety-eighth is the fact that the two hundred-ninety-ninth is the fact that  
151. the three hundredth is the fact that the three hundred-first is the fact that  
152. the three hundred-second is the fact that the three hundred-third is the fact that  
153. the three hundred-fourth is the fact that the three hundred-fifth is the fact that  
154. the three hundred-sixth is the fact that the three hundred-seventh is the fact that  
155. the three hundred-eighth is the fact that the three hundred-ninth is the fact that  
156. the three hundred-tenth is the fact that the three hundred-eleventh is the fact that  
157. the three hundred-twelfth is the fact that the three hundred-thirteenth is the fact that  
158. the three hundred-fourteenth is the fact that the three hundred-fifteenth is the fact that  
159. the three hundred-sixteenth is the fact that the three hundred-seventeenth is the fact that  
160. the three hundred-eighteenth is the fact that the three hundred-nineteenth is the fact that  
161. the three hundred-twentieth is the fact that the three hundred-twenty-first is the fact that  
162. the three hundred-twenty-second is the fact that the three hundred-twenty-third is the fact that  
163. the three hundred-twenty-fourth is the fact that the three hundred-twenty-fifth is the fact that  
164. the three hundred-twenty-sixth is the fact that the three hundred-twenty-seventh is the fact that  
165. the three hundred-twenty-eighth is the fact that the three hundred-twenty-ninth is the fact that  
166. the three hundred-thirtieth is the fact that the three hundred-thirty-first is the fact that  
167. the three hundred-thirty-second is the fact that the three hundred-thirty-third is the fact that  
168. the three hundred-thirty-fourth is the fact that the three hundred-thirty-fifth is the fact that  
169. the three hundred-thirty-sixth is the fact that the three hundred-thirty-seventh is the fact that  
170. the three hundred-thirty-eighth is the fact that the three hundred-thirty-ninth is the fact that  
171. the three hundred-fortieth is the fact that the three hundred-forty-first is the fact that  
172. the three hundred-f

1. The first step is to identify the problem or question that needs to be answered. This involves understanding the context and the specific requirements of the task.

[illegible][illegible]

\_\_\_\_\_



*larmes* soulagent , & les *pleurs* semblent aigrir la douleur.

Les premiers *pleurs* des enfans , dit J. J. Rousseau , sont des prières ; leur douleur éclatante *implore* notre secours. O sentiment , sentiment , s'écrie-t-il , douce vie de l'ame ! quel est l'infortuné mortel à qui tu n'arraches des *larmes* ?

Le malheureux qui n'a jamais versé des *larmes* , versera des *pleurs* , & pas une *larme* ne tombera sur lui.

La sensibilité , la pitié , la tendresse , les passions douces , répandent des *larmes* : la colere , la fureur , le désespoir , les passions violentes , ne versent que des *pleurs*. Plin l'ancien distingue bien (a) les *larmes* de la miséricorde , de plusieurs autres sortes de *larmes* , & sur-tout de celles que nous appellons *pleurs*. Nous disons des *pleurs de rage* , & des *larmes de joie*. *Lacrumo gaudio* , dit Démée dans les Adelpes.

Andromaque verse des *larmes* ; pour Hermione , il n'y a que des *pleurs*. Andromaque sent couler ses *larmes* ; l'amour maternel les verse pour exciter une pitié généreuse : Hermione ne sentiroit pas jaillir ses *pleurs* ; la fureur qui les excite , les dérobe à la fierté.

Il sied à César d'arroser de *larmes* les cendres de Pompée. Il sied à Cornélie de ne pas verser des *pleurs* , il faut qu'elle vomisse des flammes.

Par une volubilité & une inconséquence assez naturelle de l'esprit , Xercès qui vient de tressaillir d'allégresse à la vue de sa nombreuse armée , fond tout à

---

(a) L. 11 , ch. 37.

[illegible][illegible]

1. NAME: \_\_\_\_\_  
2. ADDRESS: \_\_\_\_\_  
3. CITY: \_\_\_\_\_  
4. STATE: \_\_\_\_\_  
5. ZIP: \_\_\_\_\_  
6. PHONE: \_\_\_\_\_  
7. FAX: \_\_\_\_\_  
8. E-MAIL: \_\_\_\_\_  
9. OTHER: \_\_\_\_\_

1. The first step is to identify the problem or question that needs to be addressed. This involves understanding the context and the specific requirements of the task.

2. Next, it is essential to gather relevant information and data. This can be done through research, consultation with experts, or by analyzing existing resources.

3. Once the information is gathered, the next step is to analyze it. This involves identifying patterns, trends, and potential solutions. It is important to consider all possible factors and their implications.

4. After analysis, the next step is to develop a plan or strategy. This should be based on the findings of the analysis and should outline the steps that need to be taken to address the problem.

5. The final step is to implement the plan. This involves putting the strategy into action and monitoring the progress. It is important to be flexible and adjust the plan as needed based on the results.

\_\_\_\_\_

## 28 SYNONYMES FRANÇOIS.

Comme celui qui s'excite à verser des *larmes* ; paroît peu touché ! comme celui qui s'efforce de retenir ses *pleurs* , paroît navré !

Les *larmes* des femmes, dit un proverbe espagnol , valent beaucoup & coûtent peu. Les *pleurs* des hommes valent peu & coûtent beaucoup.

Le Héros ne connoît guere les *pleurs* : mais s'il ne connoissoit pas les *larmes* , que seroit-ce donc qu'un Héros ? un grand cœur n'est pas foible, mais il est sensible & tendre.

Quelle est cette gloire qui ne s'acquiert que par les malheurs & les *pleurs* du genre humain ? Les trophées de Timoléon , dit Plutarque , ne couvreront pas une robe de deuil , pas une *larme* de tristesse à sa Patrie. Voilà mon Héros.

Sous le berceau que vous baignez de *larmes* , est le tombeau qu'arroseront vos *pleurs*.

Aux *pleurs* des malheureux , allons mêler nos *larmes* : voilà tout le traité de la consolation.

Voyez, dans les Maximes de la Rochefoucauld , le détail que l'Auteur fait de différentes sortes d'hypocrisie dans les afflictions : l'hypocrisie des *larmes* & celle des *pleurs* y sont parfaitement distinguées & caractérisées par les expressions comme par les idées. Les passages seroient trop longs à rapporter ici.

☼ On dit une *larme* , & non pas un *pleur* : voilà pourquoi j'ai dit qu'il y avoit dans les *pleurs* une sorte d'abondance ou de continuité. On a la *larme* à l'œil ; il en tombe une *larme*. Il n'appartient qu'à Bossuet de dire un *pleur* (a) ; & encore ce *pleur*

---

(a) Là commencera ce *pleur* éternel ; là , ce grincement

est une lamentation, suivant le sens naturel du mot. On dit de *grosses larmes*, & non pas de *gros pleurs* : la *larme* a une forme comme la goutte, comme la *larme* batavique, ou celle de Job ; mais les *pleurs* se mêlent & se confondent toujours pour former des ruisseaux : on dit aussi des *larmes de sang* plutôt que des *pleurs de sang* ; parce que le mot *larme* a un rapport particulier à la liqueur qui découle, & que *pleur* ne désigne proprement que l'éclat de la douleur. Mais ces termes sont sans cesse employés l'un pour l'autre, par égard au nombre & à l'harmonie de la phrase ; & la Langue elle-même les confond dans le verbe *pleurer*, qu'elle oblige, par indigence, à désigner également les *pleurs* & les *larmes*. On a dit autrefois *larmes* ; mais ce mot est proscrit : *lacrymer* le lator plutôt conservé, comme *lacrymal*, *lacrymatoire*. *Larmoyer* n'a qu'un sens rétrograd.

---

### *Larves, Lémures.*

ESPRITS ou DÉMONS qui, chez d'autres Peuples anciens, venoient, la nuit, sur la terre, troubler le repos des vivans, &c. Il est à remarquer que les esprits étoient les âmes des morts. Les esprits des méchans, esprits malfaisans, esprits méchants.

---

de dents qui n'aura jamais de son. *Or, les dents d'âne de Gorgones.*

(2) Voyez Ovide, l. 3, Fag. ; Apollonius, l. 1, v. 100. S. Augustin, l. 12, de Civitate Dei ; Spoz. de Angelis & de Spiritibus, Dissertation XVIII.

### 30 SYNONYMES FRANÇOIS.

*larves & lémures* ; & celle des bons , esprits bien-faisans , *lares & pénates* (a). Il n'est pas plus aisé de distinguer les *lémures* des *larves* , que les *pénates* des *lares*.

*Larve* paroît venir , comme *lare* , de *lar* , habitation , & alors c'est un esprit domestique : mais le latin *larva* signifie proprement spectre , fantôme , masque. M. de Gébélín forme le mot de *lémure* des mots orientaux *ur* , lumière , & *hem* , carnage ; & il en fait un *jour de carnage*. Cette définition convient bien aux *lémuries* , fêtes de *lémures* , mais non aux *lémures* mêmes. Le *lémure* seroit plutôt l'apparence ou l'image d'un mort , selon cette origine même : *lem* désigneroit la destruction , la mort , la nuit ; & *ur* , l'apparence de l'objet , du mort , visible pendant la nuit , dans les ténèbres. Si nous prenons *ur* pour le feu qui brûle , & pour le symbole de la destruction , du ravage , de la mort ; & *lem* pour *lum* , lumière , ce qui fait voir , ou pour *lym* , eau , qui rend l'image des objets , & pour le symbole des représentations & des images mêmes des objets , le *lémure* sera également la représentation du mort qui apparôit pendant la nuit , ou l'ame , c'est-à-dire , dans le style des Anciens , un corps aérien ou subtil , image du corps matériel & palpable.

Je présume que les *larves* sont ces spectres , ces fantômes de différentes figures sous lesquelles les esprits ou ames des morts apparôissent aux vivans ; & que les *lémures* sont les images , les ombres des morts eux-mêmes qui apparôissent aux vivans sous

---

(a) Voyez Ovide , S. August. &c. *ubi suprà*.

leur époque annuelle de pays. Je ne m'arrête pas à valuer des termes, et les distinctions annuelles font entre les formes multiples de l'agriculture l'outrage appelé aux différents lieux de croquer aux différents termes, comme le long-pain, les terres foliaires pour les vivants, les à terre pour le avec le meilleur grain des personnes, les terres, comme les terres, foliaires de mal en vivre. Ce font les terres qui en sont appelées comme les éprouvantes, sachant (a), ce font les terres qu'on nous peut croire de mal en vivre, et non à croquer les terres (b).

La fête des morts, célèbre à Rome au mois de Mai, s'appelait *Amoria* ou *Amoralis*, et il n'y étoit pas question de terres. L'usage de cette fête funèbre étoit d'appeler les noms des morts, et non pas, considérés sous ce rapport avec les vivants, devenant des terres. Le sacrifice, en jettant derrière lui des fèves sèches, composait les esprits par ces paroles : *Je ne salue, moi, & les morts, et après un grand chœur, on les prit de lasser les vivants en pain (c)*. Les terres étoient donc proprement les performances des vivants. Il n'y avoit point de terres, soit que les terres fussent compris sous le nom générique de terres des cette fête, soit que par les choses sèches ne fussent pas des objets matériels d'agriculture.

(a) Voyez Apulée, in *Apulei*, lib. 10, p. 10.

(b) Ovide & tous les Romains ont mentionné les terres.

(c) Voyez les Fables d'Ovide; le Livre de l'Épique de *Re rustica*; les Recherches de Spéculative de l'Épique, par M. de Gebelin, T. 1, p. 100.

Ne se pourroit-il pas que les *larves* fussent uniquement regardés comme des victimes condamnées, pour peine de leurs fautes, à errer sur la terre sous des figures hideuses, & à les expier par des transformations analogues, selon l'idée de la métempsychose ; & que les *lémures* fussent employés comme des Ministres des Dieux, chargés d'éprouver les gens de bien, & de punir ou de ramener les méchans par leurs persécutions. Cette différence expliqueroit pour quoi les *lémures* avoient les honneurs particuliers d'une fête, tandis que les *larves* en étoient privés. Dans les *lémuries*, on prioit les ames ; dans les *larvales*, on auroit dû prier pour elles, si cette institution s'étoit accomodée au génie de la Religion.

Apulée dit (a) que, dans l'ancienne Langue latine, *lémure* désignoit l'ame séparée du corps ; & que les *lémures* se divisoient en *lares* ou Génies bienfaisans & en *larves* ou mauvais Démons. Cette distinction paroît assez naturelle. Alors *lémures* seroit un mot générique qui pourroit bien désigner quelquefois l'espece particulière des *larves*, mais par le moyen de quelque modification. Saint Augustin rapporte (b) au contraire que les Platoniciens faisoient des ames des bons les *lares*, & des ames des méchans les *lémures*. Et pourquoi les Romains n'auroient-ils honoré les *lémures* que comme des esprits malfaisans ? Disons que les *lémures* étoient les ames malfaisantes des méchans ; & les *larves*, ces mêmes ames errantes sous l'apparence

---

(a) *De Deo Socratis.*

(b) *L. IX, de Civitate Dei.*

de spectres. Dans un point si obscur, il faut sçavoir s'en tenir aux conjectures sans s'y attacher.

### *Lasciveté, Lubricité, Impudicité.*

PENCHANS, passions, vices relatifs aux plaisirs des sens, à l'amour, à la luxure,

Les mots latins, *lascivus*, *lascivia*, *lascivire*, formés du cri de joie, *la*, & de *cieo*, remuer, ou plutôt de *cineo*, remuer avec vivacité, pétulance, volupté, expriment proprement l'idée de bondir, sauter, folâtrer. Nos mots *lascifs* & *lasciveté* ne désignent qu'une forte inclination aux plaisirs des sens, marquée par des mouvemens particuliers. Le mot latin *lubricus*, signifie glissant ou pente où l'on ne peut se retenir : nos mots *lubrique* & *lubricité* ne désignent que le penchant violent & presque irrésistible d'un sexe vers l'autre : cependant on dit en Médecine, *lubrifier*, pour oindre, rendre glissant : on a dit aussi la *lubricité* de l'air. Il est à observer que *lub* signifie volonté, desir, affection, goût. *Impudicité* marque par la négation *in*, le contraire de la chasteté, de la *pudeur*, de la *pudicité*; & selon la valeur de *pu* & *pud*, il emporte l'idée d'un goût, d'un plaisir sale, deshonnête, honteux dans un sens moral & religieux.

Le *lascif* tressaille à la vue de son objet ou à la seule idée du plaisir; il desire vivement, il jouit voluptueusement. Le *lubrique* est emporté vers son objet; sans frein dans ses desirs, dans ses plaisirs il est sans retenue. L'*impudique* se livre sans pudeur à un objet ou à ses goûts; sans respect pour la



pureté, il se souille de jouissances criminelles.

La *lasciveté* naît d'un tempérament amoureux, irritable, voluptueux. La *lubricité* consiste dans l'extrême pétulance, l'incontinence hardie, l'insatiable avidité de ce tempérament qui dévore son objet avant d'en jouir ; & qui également irrité par la résistance & par la jouissance, va, sans cesse demandant à son objet de nouveaux plaisirs, les provoque par la débauche. L'*impudicité* résulte des sentimens & des mœurs propres à ce tempérament & à ces vices, & contraires à la modération de la Nature & à la sainteté des regles.

La Bergere *lascive*, chatouillée par son penchant, veut être apperçue, poursuivie, & voluptueusement vaincue par son Berger. La *lubrique* Messaline souvent lassée, jamais rassasiée, a donc épuisé les plaisirs & ses forces, sans avoir épuisé ses feux. L'*impudique* Athénien aime mieux encourir l'infamie qui ne lui permet pas d'approcher des temples & de parler en public, que de se sevrer de plaisirs déshonnêtes & défendus.

L'*impudicité* ne regarde que l'homme ; car il a seul des idées & des relations morales. La *lasciveté* lui est commune avec les animaux ; on dit que les moineaux, les boucs, les chats sont *lascifs* : ce mot ne désigne que les sensations & les mouvemens physiques. Dans l'Encyclopédie, on assure que la *lubricité* convient également aux animaux : on le lit dans le Dictionnaire de Trévoux ; par la raison, dit-on, que ce défaut naturel est aussi relatif aux mœurs & contraire à la décence. Mais ne pourroit-on pas dire la même chose de la *lasciveté* ? Dans l'homme tous ces penchans ont un aspect moral : mais cet aspect n'est indiqué par la valeur pro-

pre du terme, que dans l'*impudicité* qui exclut formellement l'idée morale de *pudeur*. Le mot de *lubricité* n'exprime par lui-même qu'une sorte de *lasciveté* qui n'a point de retenue : les animaux *lascifs* à l'excès & avec certaines circonstances physiques & sans moralité, seront donc justement appelés *lubriques*, & avec d'autant plus de raison que la *lubricité* a quelque chose de brutal & de furieux que n'a point la *lasciveté*. Mais comme il n'est donné qu'à l'homme d'outrer à tout excès ce genre de plaisirs, & qu'il est bien rare que l'animal y tombe, c'est au premier que la plus forte qualification est naturellement applicable.

☉ Ce qui dénote la *lasciveté*, la *lubricité*, l'*impudicité*, comme les regards, les gestes, les postures; ce qui excite ces penchans, comme des vers, des livres, des tableaux, tout cela s'appelle *lascif*, *lubrique*, *impudique*.

☉ On avance dans un Dictionnaire, que le mot *impudique* ne se dit plus dans le style noble, parce qu'il présente une idée qui ne l'est pas. Par la même raison, on ne devrait pas dire dans ce style, *viol*, *fornication*, *adultère*, *libertinage*, *débauche*, *crapule*, &c. ; & il en seroit de même de *lascif* & de *lubrique*; car l'idée présentée par ces mots n'est pas noble. Mais l'exemple de tous les Moralistes & de tous les Prédicateurs nous rassure. On ne parleroit donc jamais noblement d'un vice bas, ni honnêtement d'un vice honteux. Perraut reprochoit à Despréaux d'avoir employé dans sa *Satyre sur les femmes*, les mots *luxurieux* & *lubrique*, qu'il trouvoit deshonnêtes, parce qu'ils exprimoient

des choses déshonnêtes. Le grand Arnaud, dans une réponse au Critique, justifie parfaitement le Censeur des mœurs, en Moraliste rigide, en Grammairien philosophe, & en Ecrivain pur. Je n'ai rien à dire après lui. Mais il observe que ces mots étoient un peu vieux; & je dois observer qu'il ne leur est resté aucune trace de vieillesse: Despréaux suffisoit bien pour leur rendre toute leur vigueur.

☀ M. Beauzée dit, à la suite des Synonymes de l'Abbé Girard, que la *luxure* est une habitude, un penchant criminel d'un sexe vers un autre; la *lubricité*, l'influence sensible de ce penchant sur les mouvemens indélibérés; la *lasciveté*, la manifestation extérieure de ce penchant par des actes étudiés & prémédités. Je n'ai pas trouvé des raisons capables de justifier ces dernières assertions.

La *luxure* est un vice, un excès moral, une espèce de péché capital, comme la paresse. Le mot, par la valeur de *lux*, marque l'excès, la surabondance, la surcharge; & par sa terminaison *ure*, ce qui fait, constitue, détermine l'excès. L'habitude, l'état des choses, sont ordinairement distingués par la terminaison *ude*, comme dans le mot même d'*habitude*, & dans *étude*, *solitude*, *servitude*, &c. La *lubricité* & la *lasciveté* sont, comme l'*impudicité*, selon le sens de leur terminaison commune, des qualités de l'agent ou de l'action, & non de simples manifestations ou des influences sensibles. La *lubricité* a, comme la *lasciveté*, des mouvemens très-délibérés; mais elle n'a aucune retenue, selon la constitution du mot. La *lasciveté* a, comme la *lubricité*, des mouvemens très-indélibérés, comme on le voit dans les animaux qui sont *lascifs*, sans étude & sans préméditation.

*Légal, Légitime, Licite.*

*'Al*, terminaison de l'adjectif *lég-al*, signifie ce qui concerne ou regarde, ce qui appartient ou convient à, ce qui a quelque rapport ou relation avec: *banal*, ce qui est relatif ou commun au *ban*, c'est-à-dire, au pays, au district, à la seigneurie, à un peuple: *vital*, ce qui concerne la vie, ce qui y influe: *moral*, ce qui regarde les *mœurs*, ce qui est de cet ordre: *pectoral*, ce qui a quelque rapport avec la *poitrine*, quelque influence sur elle: *lateral*, ce qui est de l'un ou de l'autre côté (*lat-ter*), ou relatif aux côtés de la chose: *brutal*, ce qui convient à une brute: *oriental*, ce qui regarde l'*orient*, ce qui est à l'*orient*, &c.: *lég-él*, ce qui concerne la *loi*, *lex*, *lege*.

[illegible]

REMARKS:

devenu ; *maudit* , *maudite* , ce qui est ou a été *maudit* ; & de même *écrit* , *écrite* ; *introduit* , *introduite* ; *proscrit* , *proscrite* , &c. : *licite* , ce qui est permis par la Loi , laissé à la *volonté* , abandonné au libre arbitre : *li* , *lu* , *lib* , *lic* , *lab* , signifient *volonté* , *liberté* . Ce mot est un terme dogmatique qui emporte une idée morale ou un rapport à une Loi , au lieu que *permis* est un terme générique , usuel , & applicable aux choses qui ne sont point du ressort de la Loi proprement dite ; outre qu'une chose est *licite* dès que la Loi ne l'a point déclarée mauvaise , au lieu qu'il faut une autorisation pour qu'une chose soit *permise* , ainsi que l'a observé M. Beauzée.

*Légal* se dit proprement des *formes* , des observations , des choses prescrites par la Loi positive , sous peine ou de nullité ou d'animadversion de la part de la Loi. *Légitime* se dit proprement des choses fondées sur la *justice* essentielle ou sur la Loi sociale dérivée de la *Loi naturelle* de justice , en un mot , sur un droit qu'on ne peut violer sans tomber dans l'injustice. *Licite* se dit proprement des actions ou des choses que les Loix regardent du moins comme indifférentes , & qu'elles rendroient moralement mauvaises si elles les défendoient.

Mon action est *légale* , lorsqu'elle est faite dans les formes prescrites , & la Loi me la garantit. Mon action est *légitime* , lorsque je ne fais qu'user de mon droit , sans attenter au droit d'autrui , & la puissance doit me la garantir. Mon action est *licite* , lorsqu'elle est autorisée ou qu'elle n'est aucunement défendue , & la Loi me garantit d'animadversion.

C'est la forme qui rend la chose *légale* ; c'est

le *droit* qui rend la chose *légitime* ; c'est le *pouvoir* qui rend la chose *licite*.

Une élection est *illégal*e, si l'on n'y observe pas toutes les conditions requises par la Loi. Une puissance est *illégitime*, si elle exerce la force sans droit, contre notre droit. Un commerce est *illicite*, quoique bon dans l'ordre naturel, si la Loi le défend en vertu d'un droit.

La disposition de vos biens, quoique *légitime* & conforme à la loi de la propriété, n'est pourtant valide qu'autant qu'elle est faite d'une manière *legale*. Une condamnation bien *legale* n'est pourtant pas *légitime*, si elle tombe sur un innocent. Le concubinage, parce qu'il n'est pas *licite*, ne fait que des enfans *illégitimes*, sans des conditions *légales* requises en vertu du droit d'établir des formes qui donnent au mariage l'autorité sociale & qui constituent la *légitimité*.

En fait de restitutions, la compensation est *légitime* : mais elle n'est pas *licite*, si elle n'est *legale* ; c'est-à-dire, que vous y avez droit ; mais votre droit est de la demander aux Tribunaux, & non de la faire par vos mains.

Vous avez peut-être des *legitimes* biens de plusieurs contre quelqu'un, mais sans prouver ni mériter une action *legale* contre lui, & la vengeance personnelle & arbitraire n'est jamais *licite*.

L'intérêt *légal* de l'argent est le taux du Roi, tout autre intérêt plus fort est plus regardé comme *licite*, il seroit *illicite*. L'intérêt de l'argent au taux déterminé par la loi concorde & le libre accord avec certaines conditions ou sans certaines, passe pour *légitime*. L'intérêt *légitime* est celui qu'on est en droit de prendre, selon les principes

de la morale, ou, pour mieux dire, de la justice : l'intérêt qu'il est expressément permis de prendre par les Ordonnances, est *licite* devant tous les Tribunaux : la Loi fixe l'intérêt *légal*.

Considérons d'abord ce qui est *légitime* ; ensuite ce qui est *licite* ; enfin ce qui est *légal* : ainsi procède la vraie probité.

---

### *Légerement, à la Légère.*

*Léger*, peu pesant, est le latin *levis*, *lève*, de la même famille que *lever*, *élever* ; & c'est ce qui se leve facilement, s'élève en l'air, &c. La racine est *lab*, *law*, &c., qui, en celte & dans plusieurs autres Langues, signifie *main*, & sert à désigner l'action de prendre avec la main, de lever, de porter en l'air.

*Légerement* énonce une simple modification de la manière dont les choses sont ou doivent être : *à la légère* désigne un costume différent de celui que les choses ont dans l'état naturel : l'adverbe marque une *particularité* : la phrase proverbiale, une *singularité*. Le premier attribue la légèreté ; l'autre un caractère, une allure, un air, une forme de légèreté remarquable & distinctive. Voy. *A l'aveugle*, *Aveuglement*.

Au sens propre, nous disons *armé*, vêtu *légerement* ou *à la légère*. Les soldats armés *légerement* ont des armes & des vêtements qui ne les chargent point : les soldats armés *à la légère* ont une espèce particulière d'armure qui les distingue. Nos troupes sont aujourd'hui armées *légerement*, en comparai-





fort *à la légère*, qu'elles seront à peine, pour les propriétaires, des bâtimens viagers.

☉ Au figuré, comme au propre, *légèrement* se dit quelquefois en bonne part, par exemple, lorsqu'il signifie *superficiellement* : mais au figuré, nous ne disons *à la légère* qu'en mauvaise part. Cette phrase exprime une légèreté déplacée, tandis que l'adverbe désigne quelquefois une légèreté convenable.

Vous ne parlez que *légèrement* d'une chose que vous ne touchez qu'en passant ; & ce n'est pas en parler *à la légère*, vous faites bien.

Un Panégyriste passe *légèrement* sur les défauts & les torts de son héros ; & certes, il ne le fait pas *à la légère*, il agit avec réflexion & avec adresse.

Dans ces cas-là, il y a opposition entre l'adverbe & la phrase adverbiale. Il y a donc, dans l'un & dans l'autre, des propriétés fort différentes & des différences essentielles.

☉ *Légèrement*, pris au figuré dans le même sens qu'*à la légère*, dénote ou un défaut de réflexion, d'examen, de jugement, ou un défaut d'égards, de ménagement, de bienséance. C'est agir ou inconsidérément ou lestement.

L'adverbe attribue à l'action ou à la personne un défaut, un vice de légèreté : la phrase adverbiale désigne, dans la personne, l'air, le costume, les manières de la légèreté.

L'homme qui ne réfléchit pas, agit *légèrement*. L'homme frivole agit *à la légère*.

Vous parlez *légèrement*, lorsqu'il vous échappe une parole imprudente. Vous parlez *à la légère*,

lorsque vous affectez dans vos discours un ton léger.

Le présomptueux traite les choses *légèrement*; le fat les traite à *la légère*.

L'étourdi prend son parti *légèrement*, il y songe à peine; il se conduit à *la légère*, comme si les choses ne valoient pas la peine d'y songer.

On s'engage *légèrement* (car c'est avant d'entreprendre qu'il faut réfléchir); & alors on se conduit souvent à *la légère*, parce qu'on ne sent pas toute l'importance de l'engagement.

Il y a des hommes superficiels qui sont réduits à traiter *légèrement* les matières; mais en revanche, ils parlent de tout: il y a des hommes légers qui traitent à *la légère* les choses les plus graves; mais aussi délibèrent-ils gravement sur les plus futiles.

### §. Lépreux, Ladre.

Le *lépreux* & le *ladre* sont atteints de la même maladie. La *lepre* est le genre de maladie; la *ladrerie* est cette maladie particulière dont un sujet est actuellement atteint. *Lépreux* est le nom propre & connu des Anciens: *ladre* est une dénomination détournée & corrompue de quelques dialectes celtiques.

Les hommes sont plutôt *lépreux*; & les animaux, *ladres*. La *lepre* est très commune chez les Juifs: la *ladrerie* est très commune parmi les cochons.

Au figuré, *lepre* est une expression pour le *lépre* du péché: *ladre* est une expression pour le *ladre* du péché.

appelle *ladrerie* une vilaine & sordide avarice.

Ces termes présentent la maladie sous des aspects différens. Règle générale : toutes les fois que le même objet a différens noms, chaque nom le distingue par un caractère particulier, comme je l'expliquerai plus au long dans un autre article. Ainsi l'*hydrophobie* est proprement l'horreur de l'eau ; & la *rage* nous annonce une sorte de fureur effrénée.

Le nom de *lepre* vient de l'Orient, comme la maladie qu'il désigne. Les Orientaux appellent cette maladie *bereth*, *bera*, mot qui, précédé de l'article *al*, *t*, a fait *lebre*, *lepre*, *lepra* : *leb* signifie blanc, le blanc ; & la blancheur de la peau est un des premiers caractères de ce mal. Dans les Indes, on fait peu de cas des hommes blancs, parce que cette couleur est, chez eux, l'indice de la *lepre*. Ceux qui tirent ce mot du grec *λεπρω*, le dérivent de *λεπιδ* ou de *λεπίδιον*, écorce, écaille, parce qu'en effet, dans cette maladie, la peau se couvre d'une sorte d'écailles ou d'une vilaine croûte. On n'observe pas que *lep*, en grec, signifie aussi blanc ; *λεπρω*, blanchir ; ainsi *lepidus*, en latin, signifie poli, luisant. Or il est convenable de préférer l'idée propre du mot radical. Le mot *lépreux* indiqueroit donc proprement les premiers degrés de la maladie & le caractère distinctif des *ladres* appelés *blancs* qui ont la face encore assez belle, la peau blanche, le cuir lisse.

*Ladre* désigne au contraire l'état très-avancé de la maladie, celui où le corps, tout couvert d'ulcères ou d'écailles, parvient à un si haut point d'insensibilité qu'on perce avec une aiguille le pognon du malade, ses pieds & jusqu'au gros ten-

don , le plus sensible de tous , sans qu'il en souffre aucune douleur : bientôt les membres se détachent , tombent successivement , & le malade meurt en détail. Il ne seroit pas raisonnable de contester que cet état d'insensibilité & de corruption , soit celui du *ladre*. Nous disons , tant au physique qu'au moral , qu'un homme est *ladre* , lorsqu'il paroît insensible , que rien ne le pique , qu'il souffre tout sans se plaindre. On remarque que les Grecs ont appelé cette maladie *ἡ φαρτρία* , à cause que les *ladres* ne sentent rien & ressemblent à l'éléphant que la dureté de sa peau rend très-peu sensible. Dans cet état , le corps est couvert d'ulceres & au dernier période de la corruption : tel étoit l'état du *Lazare* , c'est-à-dire , du *ladre* ou *lazure* , comme on a dit autrefois ; car *ladre* est une corruption de *Lazare* ; & l'on a dit *Saint Ladre* pour *Saint Lazare* ; & les *ladres* sont appelés *Lazares* dans les Statuts de plusieurs anciens *Lazarets*. Du celtique *laxr* , nous avons fait *ladre* , comme les Latins en ont fait *latro*. Ce mot celtique signifie tuer , mettre à mort : l'insensibilité du *ladre* est une espèce de mort , & la mort absolue s'ensuit bientôt. En général , la racine celtique *lac* , *laz* , *lad* , signifie couper , déchirer , mettre en lambeaux ; & le *ladre* , tout déchiré , pour ainsi dire , par ses ulceres , tombe en lambeaux , & périt.

---

### *Levant , Orient , Est.*

Le *Levant* est littéralement le lieu où le soleil paroît se lever par rapport à un pays : cette dénomination est tirée de *soleil levant*. L'*Orient* est le

lieu du ciel , où le jour commence à luire , la lumière à briller : *or* signifie jour , lumière. L'*Est* est le lieu de l'horizon d'où le vent souffle quand le soleil se leve ; le mot désigne le souffle , le vent , *st* , que le lever du soleil excite.

Le *levant* désigne proprement l'aspect du soleil qui se leve , & l'exposition du lieu qu'il frappe en se *levant* : nous divisons le Globe , un pays , un carré de terre , selon les aspects de cet astre ; le *levant* , le *couchant* , &c. L'*Orient* est la région , la contrée du ciel ou de la terre sur laquelle les astres répandent d'abord leur lumière : nous disons les *pays Orientaux* , la *partie Orientale du ciel* : le mot d'*Asie* désigne l'*Orient* ou les contrées Orientales , & celui d'*Europe* les pays Occidentaux. L'*est* est un des points cardinaux de l'horizon d'où le vent souffle , & déterminé par le lieu du lever du soleil : nous divisons la boussole par l'*est* , l'*ouest* , &c. selon la direction des vents.

Le *levant* appartient proprement à la Sphere , à la Géographie : l'*orient* , à la Cosmogonie , à l'Astronomie ; l'*est* , à la Navigation , à la Météorologie.

La terre qui est immédiatement devant nous & plus près du soleil *levant* , est notre *levant* : mais tout l'espace de terre qu'il éclaire avant nous est d'*Orient* : nous appellons *levant* , une partie de l'Empire Ottoman qui borne d'un côté une partie de l'Europe ; & les vastes contrées des Indes , & autres pays éloignés s'appellent l'*Orient* : tant il est vrai que ce dernier mot a un sens plus vaste. Mais quand il s'agit de diriger notre marche ou de marquer sa direction , nous allons à l'*est* , à l'*ouest* , &c.

Avec ces notions vous expliquez les dénominations



*hud*, eau, humidité. Conformément à leur Langue particuliere, les Navigateurs ont dit, la *mer du sud*, comme la *mer du nord*.

Le *septentrion* est le point cardinal qui répond sur l'horizon au pôle boréal ; & il se dit de la partie du ciel & de celle du globe qui est opposée au *midi* & située entre l'équateur & le pôle. Le *nord* a beaucoup usurpé de son domaine ; car, par exemple, on dit plutôt aujourd'hui, le *nord* que le *septentrion* d'un jardin, d'un édifice ; sans doute parce qu'il est plus commode à dire. *Septentrion*, composé de *septem*, sept, & de *trio*, bœuf, signifie les *sept bœufs* : cette dénomination est tirée des constellations que nous appellons *ourses*, placées vers le pôle arctique, & principalement composées de sept étoiles fort apparentes.

*Septentrion* est aussi le vent qui souffle de ce côté, la bise. Mais en terme scientifique, nous disons plutôt & plus justement le *nord*, le *vent du nord*, avec les Marins. *Nord* vient de l'oriental *nord*, flambeau ; ce flambeau est l'étoile polaire qui servoit de guide aux Phéniciens. C'est toujours la navigation qui donne les noms propres pour distinguer les vents & leur direction.

Je finis cet article par une observation sur deux manieres de parler synonymes. Nous disons les *peuples*, les *pays de l'orient*, de l'*occident*, du *midi*, du *nord*, plutôt que du *septentrion* ; & les *pays*, les *peuples Orientaux*, *Occidentaux*, *Méridionaux*, *Septentrionaux*. Il me semble que la première locution convient mieux pour désigner la position absolue ; & la seconde, la position relative. Je m'explique : les *peuples du midi*, du *nord*, &c., sont réellement au *midi*,  
au

au *nord*, &c. du globe ; & les peuples *Méridionaux*, *Septentrionaux*, &c. sont plutôt au *midi*, au *septentrion*, &c., relativement à celui qui parle & ou au pays dont il parle. L'Allemagne n'est pas au *midi*, ce n'est pas un pays du *midi* ; mais elle est *méridionale* à l'égard des pays plus *septentrionaux*, elle est à leur *midi*. Les provinces *méridionales* de la France sont à *son midi*, & non au *midi absolu*. Les *pays du midi* appartiennent au *midi* ; les *pays méridionaux* regardent le *midi*. J'ai déjà dit que la terminaison *al* signifie ce qui regarde, ce qui est relatif.

Je pourrois encore ajouter une remarque sur un usage introduit, de distinguer, d'une manière particulière, les *peuples du nord* des *peuples Septentrionaux*. On a coutume de prendre les *peuples Septentrionaux* pour ceux qui sont le plus avancés dans le *nord*, sur-tout lorsqu'il s'agit de les distinguer les uns des autres. Le *septentrion* est alors la partie du *nord* la plus reculée ou la plus voisine du pôle.

### *Lever, Hauffer.*

*La*, *lab* est un mot primitif & celtique qui signifie main, & désigne la main, en tant qu'elle prend, ôte, enleve ( & c'est le sens du mot *ab*, changé quelquefois en *ar*) : de là le grec *labo*, prendre ; le latin *levare*, enlever, alléger ; le françois *lever*, & ses composés *élever*, *enlever*, *relever*, &c. *Al* est également un mot primitif formé de la lettre *A*, qui marque la qualité d'*avoir*, la propriété, la possession ; & de la lettre *L*, qui marque l'*élévation*, & qui, primitivement, la repré-



sentoit sous la figure d'une *aile* ; il désigne ce qui a de l'élévation , de la *hauteur*. La lettre T ajoutée à ce mot, marque une grande élévation. D'*alt*, nous avons fait *aut*, *haut*.

Ainsi l'action de *lever* a proprement pour objet d'ôter, de tirer, d'enlever la chose de la place où elle étoit. L'action de *hausser* a pour objet propre de donner plus de hauteur, plus d'élévation, un plus haut degré dans la ligne perpendiculaire, à la chose qu'on *hausse*.

Aussi le mot *lever* ne signifie-t-il, dans une foule de cas, qu'ôter une chose de dessus une autre, détacher une partie d'un tout, prendre ou supprimer ce qui étoit imposé, tirer ce qui étoit dans un lieu, sans aucune idée de *hausser*, de rendre plus haut, de mettre plus haut, caractère distinctif & ineffaçable de ce dernier terme. On *leve* & on ne *hausse* pas l'appareil d'une plaie, le scellé, un siège, une aune d'étoffe, le masque, une sentence, un interdit, des fruits, des rentes, des contributions : on *hausse* & on ne *leve* pas un mur, un plancher, les monnoies, une paye, des gages, les prix des denrées. On ne *leve* que ce qu'on ôte d'une place : on ne *hausse* que ce qu'on élève plus haut.

Il arrive assez communément qu'on *leve* en *haussant* ou plaçant plus haut ; qu'on *leve* pour *hausser* ou donner une certaine hauteur ; qu'une chose *levée* en est plus haute qu'auparavant. En général, dans les cas où *lever*, outre son idée fondamentale, rappelle celle de hauteur, il désigne seulement la hauteur propre, naturelle, ordinaire d'un corps qui, par un simple changement de situation & de direction, la reprend, sans qu'il y ait rien d'ajouté à sa mesure naturelle : tandis que

# SYNONYMES FRANÇAIS

*hausser*, dans les mêmes cas à ne s'élever qu'à  
mande un nouveau degré de hauteur pour  
hauteur que l'objet avoit d'abord, *hausse* un mur.

Vous *levez* ce qui se *baisse* & le *haussez*  
le couvercle ou le *descente* à un autre *vous*  
en changeant seulement le *direction* de la  
fontale qu'elle étoit, devient *verticale*  
n'a que sa hauteur. Si *vous* *haussez* à la même  
une hauteur qu'il n'a point de *direction* de la  
quelque situation que *vous* l'avez *mis* à la  
il faudroit le *hausser*. *Vous* *levez* ce qui *est* *bas*  
on *hausse* ce qui *est* *haut*.

Une échelle est *relevée* à une *vue* *haute*  
pour la dresser & l'*amener* *à* *une* *hauteur*  
n'a pas assez de hauteur *pour* *un* *vue* *haute*  
à votre but, il faut la *hausser*.

Vous étiez assés, *vous* *vous* *levez* à une *hauteur*  
*haussez* pas ; *vous* *êtes* *à* *une* *hauteur* *à* *une* *hauteur*  
hauteur : si *vous* *vous* *hautez* à *une* *hauteur*  
& que *vous* *éleviez* les *yeux* *à* *une* *hauteur*  
pour toucher les *objets* *à* *une* *hauteur* *à* *une* *hauteur*  
*vous* *haussez*, *vous* *vous* *levez* à *une* *hauteur*  
hauteur naturelle.

Le Soleil se *leve* & se *couche* à *une* *hauteur*  
qu'il commence à paraître la *hauteur* *à* *une* *hauteur*  
courir sa carrière accoutumée à *une* *hauteur* *à* *une* *hauteur*  
car il ne *font* pas de *hauteur* *à* *une* *hauteur* *à* *une* *hauteur*  
tracer.

On *leve* la tête *à* *une* *hauteur* *à* *une* *hauteur* *à* *une* *hauteur*  
quand on l'*élève* pour que le *hauteur* *à* *une* *hauteur* *à* *une* *hauteur*  
leur singulière.

Vous *levez* & *vous* *haussez* à *une* *hauteur* *à* *une* *hauteur*  
est le mot propre pour *hausser* à *une* *hauteur* *à* *une* *hauteur*

simple : *hausser* désignera une hauteur qui n'est point ordinaire & qui a quelque chose de remarquable.

Vous *levez* les yeux & vous ne les *haussez* pas ; car vous ne faites que changer leur direction sans changer leur hauteur. Et voilà aussi pourquoi on n'*élève* pas les yeux. Dites *lever les yeux au ciel*, & non *élever les yeux vers le ciel*.

☉ *Elever* est, plutôt que *lever*, synonyme de *hausser*, par la raison qu'il désigne toujours la hauteur. Ce mot désigne même une grande hauteur, une hauteur éminente, ou du moins remarquable, qui met l'objet au dessus de la hauteur commune ; au lieu que *hausser* ne marque qu'une augmentation de hauteur, sans aucun autre rapport, de manière que l'objet peut être encore assez bas.

*Elever* indique, par sa valeur propre, le lieu, la place d'où l'objet part pour aller en haut ; c'est *lever de*. *Hausser* indique proprement la hauteur nouvelle que l'objet acquiert ; car il en avoit déjà. Vous *élevez* un mur, en le prenant à sa base pour le porter à une certaine hauteur : vous le *haussez*, en lui donnant, par une construction nouvelle, plus de hauteur qu'il n'en avoit. On *élève* de bas en haut ; on *hausse* d'un degré à un autre.

*Elever* suppose différens degrés de hauteur que l'objet parcourt par une augmentation progressive, & qu'il laisse au dessous de lui. *Hausser* n'annonce qu'un nouveau degré indéfini de hauteur, sans aucune progression déterminée. Vous *élevez* une pyramide par différens lits de pierres posées les unes sur les autres : vous *haussez* une statue, en la posant sur une base de pierre.

*Elever* est l'opposé d'*abaisser*, mettre en bas, en un lieu bas. *Hausser* est l'opposé de *baissier*, mettre plus bas, au dessous, moins haut.

Je ne dis rien des applications figurées de ces termes ; elles doivent se conformer aux différences de leur sens physique.

---

### *Libéralité, Largesse.*

• LA lettre L sert à désigner la main, le bras, emblème de la puissance, de la faculté, de la *liberté*. La *libéralité* est la vertu qui donne *librement*, gratuitement, généreusement, celle d'un homme *libre*, puissant, noble ; son action est de *livrer*, donner avec la main : le don ou la chose donnée est *une libéralité* ; & c'est ce dont il s'agit ici. De *lar*, grandeur, étendue, en celte, en phénicien, en étrusque, s'est formé le mot *large*, étendu dans un certain sens. La *largeur* est la seconde dimension d'un corps. Au figuré, on a dit *largesse*, pour exprimer les dons faits d'une main *large*, *largâ manu*, disent les Latins, ou la grande étendue de ces dons.

La *libéralité* est un don généreux ; la *largesse* une ample *libéralité*. Ce qu'on donne *libéralement*, n'est pas dû ; ce qu'on donne *largement*, n'est pas compté ou mesuré. Il y aura, si l'on veut, une bonne mesure dans la *libéralité*, une grande mesure dans la *largesse*. S'il y a dans les *libéralités* de l'abondance, il y aura dans les *largesses* de la profusion. Mais de plus, la *libéralité* est toujours un don, tandis que la *largesse* n'est souvent que pro-

fusion dans la dépense. On peut payer *largement* ; sans avoir le mérite de la *libéralité*.

L'économie peut suffire pour des *libéralités* ; pour des *largesses* , il faut de l'opulence.

La vertu de la *libéralité* fait plutôt des *libéralités* que des *largesses* ; elle donne moins pour donner mieux, long-temps, & même davantage.

Ceux-là se trompent, dit Tacite (a), qui prennent pour *libéralité* une *luxueuse largesse* : il y a beaucoup de gens qui savent dissiper & ne savent pas donner. Je hasarde le mot *luxueux*, pour rendre le *luxuriosus* des Latins, pris dans un autre sens que notre mot *luxurieux*.

Les *libéralités* modestes & sages se font avec aisance & noblesse ; les *largesses* ambitieuses & brillantes se font avec éclat & faste.

Une main *libérale* fait un plus beau présent qu'une main *large*, dit Sénèque (b).

Les *largesses* sont de l'argent jetté en l'air ; les *libéralités* sont de l'argent placé.

Dans les occasions d'exercer la charité, la bienfaisance, la bienveillance envers les pauvres, envers un client, envers un ami, on fait des *libéralités*. Dans les occasions d'apparat, des fêtes, des réjouissances, envers la tourbe, la populace, la canaille, on fait des *largesses*.

Les *largesses* publiques ne conviennent qu'à la plus haute grandeur ; les *libéralités* particulières lui conviennent bien davantage. Il ne s'agit pas d'être magnifique, mais *libéral* : il n'y a de *libéral* que le bienfaisant ; sans justice il n'y a point de bienfaisance.

---

(a) *Heil.* 30, 2.

(b) *De Benef.* 1, 7.

Dans les anciennes fêtes nationales , le peuple crioit *largesse* ou *noblesse* ; & des hérauts , en répondant à ses cris , *largesses* , jettoient des médailles d'or & d'argent , appelées *pièces de largesses* , par cette raison. Les Chevaliers assez grands Seigneurs pour tenir cour , faisoient aussi *largesse* (a). Aujourd'hui , c'est plutôt *noblesse* : je dois appeller ainsi la distribution de ces dons , autrefois perdus , aujourd'hui convertis en *libéralités* sages , compatissantes , bienfaisantes , qui délivrent des fers un débiteur impuissant , & sauvent ou récompensent par des établissemens , la vertu de tant de filles laborieuses , & réjouissent l'humanité.

Les *libéralités* secourables font adorer & bénir celui qui les répand , moins pour les dons en eux-mêmes qui souvent lui content peu , que pour le caractère bienfaisant qui détermine son choix. Les vaines *largesses* ne servent , selon la remarque de Cicéron (b) , qu'à faire pousser des cris & des clameurs à une vile populace , à des femmelettes , à des mercénaires qui se les arrachent sans songer à celui qui les fait.

Les *libéralités* sont faites pour soutenir , encourager , attacher. Les *largesses* sont plutôt propres à corrompre , éblouir , avilir.

Philippe de Macédoine , qui sçavoit bien se concilier les esprits par des *libéralités* faites à propos , instruit des *largesses* qu'Alexandre faisoit aux Macédoniens , lui demanda s'il comptoit s'assurer de

---

(a) *Mém. sur l'ancienne Chevalerie* , par M. de St. Palaye  
T. 1, p. 99 & 170.

(b) *De Officiis* , 2, 57.

leur fidélité en les corrompant, & s'il vouloir être regardé comme leur Banquier plutôt que comme leur Roi.

Les Romains, dans le premier âge de la République, ne connoissoient pas même les *libéralités* tirées du trésor public; à peine accordoient-ils une médiocre subsistance aux enfans de leurs Généraux tués sur le champ de bataille, sans leur laisser du pain. Lorsqu'ils souffrirent qu'on fit des *largesses* au peuple pour acheter l'édiilité & autres places, tout fut au pillage; & leurs Empereurs enfin, en épuisant sans cesse le trésor par des *largesses* toujours plus nécessaires, asservirent la tyrannie elle-même à la faim, aux besoins, aux fantaisies, aux volontés de la populace & de la soldatesque.

S'il y a peu de mérite, suivant la remarque de Cicéron (a), à faire des *libéralités*, quand on a sous sa main un trésor, quel mérite y auroit-il, demandoit un Roi, à faire des *largesses*, quand on plonge les mains dans le trésor du peuple?

Le Perse Nourshivan faisoit, avant de régner, de grandes *libéralités* aux gens à talens agréables: ils s'attendoient à de grandes *largesses*, lorsqu'il fut sur le trône. *Autrefois*, dit-il, *je donnois ce qui m'appartenoit; aujourd'hui je donnerois ce qui appartient à mon peuple.*

Le repentir, dit Pline le jeune (b), suit les *libéralités* irréfléchies. Les rapines, dit Cicéron (c), suivent les *largesses* immodérées.

(a) *Ibid*, N. 52.

(b) *Epist.* L. 1, v. 8.

(c) *De Offic.* 2, 54.

Les secours utiles & productifs sont les vraies *libéralités* des particuliers. Les grandes & fructueuses dépenses sont les justes *largesses* des Rois.

Grâces comparoient les Princes qui enrichissent de leurs *largesses* les courtisans, sans *libéralité* pour les services & les besoins de l'utile citoyen, à ces figuiers qui, placés sur un rocher escarpé, portent de fruits, non pour les hommes, mais pour les corbeaux & les milans (a).

Louis XII ne se permit pas des *libéralités* au profit des courtisans ; aussi fut-il joué sur les treteaux comme un vil avaré. Mais il eut la royale *largeesse* de remettre, chaque année, au peuple une portion d'impôt ; aussi fut-il à sa mort appelé, par la voix publique entrecoupée de sanglots, *le Père du peuple*.

○ Qu'on me permette de configner ici mes regrets sur ce qu'on ne dit plus, comme autrefois, *large* dans le sens de *libéral* : il n'est pas moins utile que celui de *largesse*, & moi-même en suis connu le prix. *Autant, dépend l'opulence, que large.* Henri I du nom, Comte de Champagne au douzième siècle, fut surnommé le *large* par son almanac des Ursins dit, sous son règne, que *le roi VI étoit large & abondant à larguer ses vases & donner finances ; & que si un homme venoit voir ceux écus, il se trouveroit malade & y étoit libéral* que c'étoient aussi les expressions d'un almanac dit, dans le premier & second tome de la Bibliothèque d'Agrès, de son maître Charles V de France, *almanac, & d'ailleurs les mots larges & libéraux* ces deux termes & ceux relatifs à eux ont été employés



n'est pas prodigue , & qu'il s'employe très-bien en bonne part.

### *Liberté, Franchise.*

J'AI déjà dit que *li*, *lib* marque la faculté, le pouvoir, la volonté, le plaisir, la *liberté*. La *liberté* est le pouvoir de faire ce qu'on veut, ce qui nous plaît. *Franc*, en allemand *fran*, en angl. *frée*, en anglo-saxon, *frag* & *frac*, en theuton, *franck*, *wranc*, & en holland. *wranckrik*, &c., viennent du nord où l'on adoroit une déesse *Fréa*. Le mot primitif est *frag*, *frac* : c'est pourquoi les *Francs* sont quelquefois appelés *Frañi*, mot pris fort à contresens pour le participe latin de *frango*.

La *franchise* est une sorte de *liberté* ou une circonstance de la *liberté*. Ce mot, l'allemand *frenheit*, l'anglois *fréedom*, &c., signifient *liberté* & *exemption* : l'exemption est donc l'idée propre qui distingue la *franchise* de la *liberté*. Aussi cette idée se retrouve-t-elle dans toutes les acceptions & les applications du mot ; ce qui forme une règle générale pour déterminer le sens propre & essentiel des termes. Ainsi un bien est *franc* & quitte, lorsqu'il n'est chargé d'aucune dette. Un *franc-aleu* ne relève d'aucun Seigneur immédiat. Une liqueur, sans mélange & sans altération, est *franche*. Ce sont des obstacles, des barrières, des difficultés qu'on *franchit* : on s'*affranchit* d'une sujétion. La *Franche-Comté* est ainsi appelée parce que ses habitans étoient exempts de toute imposition, ou parce que les Comtes se déclarerent & se main-



plusieurs de ces peuples étoient exempts de tout tribut & de toute charge, au rapport de Tacite (a); & cette *franchise* les distinguoit & les illustroit avant la *liberté* & l'indépendance.

Il est faux que l'on soit *libre* dès qu'on n'obéit qu'aux Loix ; & si ces Loix sont tyranniques ? la *liberté* n'est que dans la jouissance pleine & entière de ses droits. Il est ridicule de se croire *franc* d'une charge, parce qu'on ne la supporte pas en personne ; & si vous en indemnisez quelqu'un qui la supporte pour vous ? la *franchise* n'est réelle qu'autant que la charge ne retombe pas indirectement sur vous, comme la Taille de votre Fermier y retombe.

La *liberté* regarde également le droit naturel, le droit commun, le droit positif : la *franchise* n'est proprement que du droit positif. La *liberté* sera plutôt dans la règle générale ; la *franchise*, dans l'exception particulière. La *liberté* suppose plutôt un droit ; la *franchise*, un privilège.

La *liberté* est commune à la Nation ; la *franchise* est pour certain ordre de l'Etat ou pour de simples particuliers.

La *liberté* d'exercer toutes sortes de professions

(a) » Omnium harum gentium virtute præcipui Batavi,  
 » non multum & ripâ, sed insulam Rheni amnis colunt:  
 » Catorum quondam populus, & seditione domesticâ in  
 » eas sedes transgressus, in quibus pars Romani Imperii fie-  
 » rent. Manet honos & antiquæ societatis insigne ; nam  
 » nec tributis contemnuntur, nec publicanus atterit :  
 » exempti onëribus & collationibus, & tantum in usum  
 » præliorum sepositi, velut tela & arma, bellis reservan-  
 » tur u. De Mor. Germ. N<sup>o</sup>. 29.

honnêtes est ou doit être commune à toute une Nation ; mais si le droit de travailler n'est plus qu'un droit *royal* qu'il faille acheter , il n'y a réellement plus de *liberté* pour le pauvre sans un privilège de *franchise*. La *franchise* est le complément de la *liberté*.

Divers peuples , en s'incorporant dans une Monarchie , ont stipulé la conservation de leurs *libertés* & de leurs *franchises* ; c'est-à-dire , de leurs droits constitutifs & de leurs privilèges d'exemption.

C'est , pour une Province , une *liberté* que de s'imposer elle-même ; c'est , pour un ordre de Citoyens , une *franchise* que de n'être pas imposé.

L'Eglise Gallicane a conservé ses *libertés* ou le droit de suivre les anciens canons & son ancienne discipline. Le Clergé de France compte , parmi ses précieuses *franchises* , l'exemption de tributs sous le nom d'impôts.

Les villes murées , à force de *franchises* , ont dépeuplé les campagnes ; mais la campagne sera toujours l'asyle naturel de la *liberté*.

Les *libertés* qui tendent à restreindre ou à usurper le droit d'autrui , sont injustes & odieuses. Les *franchises* qui tendent à augmenter les charges d'autrui , ou à surcharger les autres , sont injustes & odieuses.

Les *libertés* sont donc des droits qui augmentent le pouvoir ou diminuent la dépendance ; & les *franchises* , des privilèges qui diminuent les gênes & augmentent les jouissances.

Le mot *franchise* s'applique principalement aux exemptions de droits pécuniaires ; & c'est là sur-

tout que la *franchise* est bien distinguée de la *liberté*.

Les Loix prohibitives ôtent la *liberté* du commerce ; les Loix fiscales en ôtent la *franchise*. Un commerce est *libre* dans tous les ports : il n'est *franc* que dans des ports privilégiés, & ce n'est que là qu'il est parfaitement *libre*. Là j'ai la *liberté* de passer avec ma marchandise, en payant : un autre qui a la *franchise*, passe sans payer.

Nous sçavons par l'Histoire d'Allemagne, que, dans les Monarchies modernes, il y avoit autrefois un ordre particulier de Citadins qui, *libres* sans être nobles, établis à la maniere des anciens Germains, possédoient & cultivoient, autour de leurs habitations, des terres *franches*, une sorte de domaine ; de là tant de rues de *francs Bourgeois* qu'on trouve encore aux extrémités des grandes villes anciennes.

☀ Au moral, la *franchise* est une *liberté* de parler, exempte de toute dissimulation. Dans quelque sens qu'on prenne ce mot, dit M. de Voltaire, il donne toujours une idée de *liberté*. En morale, il désigne une des nuances de la vérité de caractère : c'est une qualité qui fait parler comme on pense, sans rien dissimuler. Elle tient de la *liberté*, mais elle est plus retenue, moins indépendante, & ne va jamais sans quelque *candeur*. Elle est voisine de la *sincérité*, qui empêche de parler autrement qu'on ne pense, & qui observe les ménagemens qu'on se doit & qu'on doit aux autres. La *franchise* franchit facilement cette barrière, pour peu qu'on la presse : elle dégénere en *liberté* outrée ; elle devient imprudence, indiscretion, témérité, selon qu'elle est plus ou moins offensante ou dangereuse.

Ainsi donc le propre de la *franchise*, dans le discours, est d'exclure la contrainte, de passer par-dessus les considérations, de franchir les barrières ou les limites posées par l'usage. Dans le même cas, la *liberté* se prend quelquefois pour une sorte de licence ou d'indépendance, une extension du pouvoir ou du droit de parler, un effort contre une force supérieure.

La *franchise* fait dire ce qu'on pense ; la *liberté* fait oser dire ce qu'on dit. C'est la vérité, c'est la droiture qui inspire la *franchise* : c'est la hardiesse, c'est le courage qui inspire la *liberté*. On parle avec *franchise* à ses amis, à ceux qui demandent des conseils : on parle avec *liberté* à des supérieurs, à ceux à qui l'on doit des ménagemens. S'il faut parler, parlez avec *franchise* : s'il est dangereux de se taire, parlez avec *liberté*. Il convient à celui qu'on interpelle, de répondre avec une *franchise* honnête : il sied à celui qu'on opprime, de s'élever avec une *liberté* noble contre l'oppression. Il faut que la *franchise* ait l'air de la complaisance : il faut que la *liberté* se couvre du respect. Un bon Prince excite la *franchise* de ses Conseillers, & encourage la *liberté* des Magistrats.

### Se Licencier, s'Emanciper.

SE Licencier, se donner congé, ou plutôt prendre la licence, dans l'acception usitée du mot. Licence, abus de la liberté, liberté immédiate : rac. Li, lic. S'émanciper, se mettre hors de toute ou de puissance, ou plutôt prendre une liberté qu'on n'a

pas ou qu'on ne prenoit pas : *émancipation*, action de mettre hors de sa main, de sa puissance : de *man*, main ; *cip*, *cap*, prendre ; *é*, hors, hors de.

Se *licencier* dit manifestement plus que *s'émanciper*. Plus les femmes cherchent à *s'émanciper* & à se *licencier*, dit Bourdaloue, plus elles s'exposeront à des mécontentemens & à des ennuis. Se *licencier* ne se dit qu'en matière morale, quand on sort des bornes du devoir, du respect, de la modestie. *S'émanciper* peut être familièrement dit dans les choses indifférentes qu'on n'avoit pas osé faire, qui ne sont que hardies ; mais à la rigueur, il marque seulement trop de *liberté* au lieu d'une vraie licence. Vous vous *émancipez* beaucoup, pour quelqu'un qui relève de maladie, dit le Dictionnaire de l'Académie.

Qui *s'émancipe*, pourra bientôt se *licencier*.

Celle qui *s'émancipe* devant un sexe hardi, l'invite à se *licencier* avec elle. Une fille qui se met sous la puissance d'un mari, pour *s'émanciper*, trouvera bon mari l'homme qui lui permettra de se *licencier*.

Ce qu'on appelleroit à peine aujourd'hui *s'émanciper* pour une femme, ç'auroit été, il n'y a pas long-temps, se *licencier* avec scandale.

Ceux qui *s'émancipent* en paroles, donnent lieu de croire qu'ils se *licencient* en actions. •

Ne vous *émancipez* jamais avec les Grands, quelque familier que vous soyez avec eux & la première chose dont ils se souviennent toujours, c'est qu'ils sont Grands. Ne vous familiarisez pas avec les Grands, si vous ne voulez pas qu'ils se *licencient* envers vous : ne voyez vous pas que leur familiarité vous honore, & qu'elle a beaucoup à prendre  
sur

sur vous , pour que vous soyez au pair avec eux. On pourroit excepter de la regle , ces hommes doués du rare talent qu'on pourroit appeller *don de familiarité* , qui fait qu'en plaisant à tout le monde , on fait oublier toutes les distinctions : tel étoit ce fameux Gourville qui nous a laissé des Mémoires.

---

*Limer , Polir.*

Ces termes sont expliqués l'un par l'autre dans les Dictionnaires ; & ils se confondent souvent au figuré , quand il s'agit de style & de discours.

Divers Sçavans ont dérivé *lime* de différens mots grecs , de *λίμη* , lime ; de *λεζω* , racler ; de *λαβω* (*lavis*) poli. C'est le celte *lim* , *lem* , aigu , pointu , tranchant ; & l'imitation du bruit que la *lime* rend sous la main en travaillant les métaux. Le celte *pol* signifie tourner , renverser : les Grecs l'ont appliqué à la terre & à une foule d'autres objets dans le sens de cultiver , orner , embellir. Les Latins disoient *des champs polis*. *Polir* est donc un mot bien propre pour désigner la culture de l'esprit , la politesse des mœurs , l'élégance du style.

Le sens propre de *limer* est d'enlever avec la lime les parties superficielles & saillantes d'un corps dur : celui de *polir* est de rendre , par le frottement , un corps uni , luisant , agréable à l'œil.

L'action de *limer* a plusieurs objets différens ; on *lime* pour *polir* , pour amenuiser , pour scier ou couper. L'action de *polir* s'exerce par différens moyens ; on *polit* avec la *lime* , avec l'émeri , avec le polissoir , &c.



*Limer*, pour *polir*, c'est enlever les aspérités, les parties superflues, ce qu'un corps a de rude & de raboteux. *Polir* ajoute à cet effet celui de donner au corps la netteté, la clarté, le lustre qu'exige la perfection. Vous appercevrez les coups de *lime* sur l'ouvrage, si on ne lui a pas donné le *poli*.

*Lime*, au figuré, désigne fort bien la critique qui retranche, réforme, corrige, efface ce qu'il y auroit d'inégal, d'inexact, de dur, de rude dans un ouvrage d'esprit : *poli* désigne bien la dernière façon, la dernière main, la perfection, l'agrément & le brillant qu'il s'agit d'y mettre.

*Polir* fait que le travail de *limer* disparaît. L'exactitude, la correction, la précision, l'égalité, font un style *limé* : le style *poli* a de plus beaucoup d'élégance, une grande pureté, une douce harmonie, quelque chose de brillant ou de lumineux. Bossuet & Corneille ne s'occupent point à *limer* leur style ; Fénelon & Racine *polissent* le leur avec beaucoup de soin.

Bouhours dit : Il faut prendre garde de rien ôter de la substance & de l'agrément du discours, à force de le *limer* & de le *polir*. Voilà l'Ecrivain qui sent la force des termes & les met à leur place. Il faut *polir* & *limer* un ouvrage, dit S. Evremont, afin d'en ôter la *premiere rudesse* qui sent le travail de la composition. Voilà un Ecrivain qui intervertit les termes & néglige son style. Il est clair que *polir* dit plus que *limer* ; qu'il ne s'agit pas de *limer* après qu'on a *poli* ; & qu'on ôte la *premiere rudesse* de la composition en *limant*, au lieu qu'on *polit* pour ôter toute trace de rudesse. Cependant l'Auteur, prévenu d'une mauvaise habitude, retombe dans

la même faute en disant qu'il n'y a que les gensoisifs qui perdent leur temps à *polir* & à *limer* une rime.

---

*Limon, Fange, Boue, Bourbe, Crotte.*

Ces termes désignent également une terre détrempée avec de l'eau, imbibée d'eau, mais non de la même manière ou dans le même état.

Le *limon* est proprement une terre délayée, entraînée, & enfin déposée par les eaux. Les rivières charient & déposent du *limon*. Le *limon* rend l'eau trouble : la liqueur raffise, le *limon* reste au fond. Le sédiment ou le dépôt des liqueurs s'appelle *limon*, *lie*, &c. (mots qui tiennent ensemble par une origine & par une valeur commune). Le *limon* se pétrit : nous sommes tous pétris du même *limon*, du *limon* dont Adam fut formé. Ce mot s'emploie noblement, au figuré, pour exprimer notre origine.

La Nature vous a formé

D'un *limon* moins grossier que le *limon* vulgaire.

Madame Desboul.

*Limon* vient de *li*, *lim*, eau ; d'où le *gros limon*, le latin *limus*, cette terre molle que le vent & le courant d'eau entraînent, disent les Latins ; *li* qui s'opposent à *lustrum*, *boue*, & à *canum*, *bourbe*.

La *fange* est une terre argilleuse, visqueuse, plus épaisse que *l'argile*, & *l'argile* se trouve dans un *Détourment*, *fange*, *boue* épaisse : ce mot figure tout grossier, tout vil, tout bas.

Ce qui est *fange* dans les campagnes , est *boue* dans les villes , c'est-à-dire , plus épais , plus sale , plus noir. M. de Voltaire ne suppose que de la *fange* dans les sillons des champs.

Dans les sillons *fangeux* de la campagne humide ,  
Le Roi marche incertain , sans escorte & sans guide.

*Boue* renchérit sur *fange* ; & c'est pourquoi Port-Royal dit , il m'a *tiré d'un abîme de fange & de boue*. L'homme bas rampe dans la *fange* : l'animal immonde se vautre dans la *boue*. L'homme d'une très-basse origine , est né dans la *fange* : l'homme vil par ses mœurs est une ame de *boue*. *Fange* vient de *fan*, *phan*, qui , dans les Langues orientales comme en celte , en grec , &c. signifie clair , lumineux , & par analogie *eau*. *Fangue* , en vieux françois , signifioit *lac*, marécage : le celte a dit *faneg*. *Fa*, clair ou lumineux , joint à la négative X, a fait , en latin , *fax*, *fex*, trouble , liqueur épaisse , lie , selon M. de Gœbelin. La *fange* est donc proprement une *boue* claire & liquide.

La *boue* est une terre détrempée , plus ou moins épaisse , sale , noire , & puante ; telle que celle qui s'amasse dans les rues des villes , après la pluie. On enleve les *boues* d'une ville : les *Boueurs* les transportent dans des tombereaux ; on rachete les *boues* & lanternes. En fait de bassesse , il n'y a rien au dessous de la *boue*. On traîne dans la *boue* , celui qu'on traite avec la dernière ignominie. Celui qui passe d'un état élevé ou honoré à un état vil & méprisé , tombe dans la *boue*. *Aujourd'hui sur le trône & demain dans la boue* , est une locution qui rapproche les extrêmes. La *boue* a donc physiquement les qualités propres à soutenir & à justifier

les qualifications les plus injurieuses. Ce mot vient de *bo*, *bu*, *bou*, *eau*, eau sale & noirâtre, comme le *brou* des Flamands, le *braw* des Gallois, &c.

La *bourbe* est une *boue* profonde, entassée, très-épaisse, telle que celle qui se forme dans les eaux croupissantes, les étangs, les marais, ou qu'on laisse amonceler dans les campagnes : on y enfonce, on n'y sçauroit marcher, on ne s'en tire pas, on s'y *embourbe* : elle forme un *bourbier*. Vous n'oseriez passer un gué *bourbeux* ou boire une eau *bourbeuse*. La *bourbe* des eaux croupissantes infecte le poisson. *Bor*, *bro*, *brou*, signifie eau, une vilaine eau. Le grec dit *borboros* dans le sens de *bourbe* ; & cette reduplication de *bor* marque très-bien l'épaisseur & l'entassement. Un amas épais de pus s'appelle *bourbe*. Au figuré, une affaire très-embarrassée est un *bourbier*.

La *crotte* est une terre détrempée, *fange*, ou *boue*, une poussière liée par les eaux de la pluie, qui rejaillit quand on y marche pesamment, s'attache aux vêtemens, à la personne, &c., & les salit, les tache, les gâte. C'est dans les rues & autres lieux où l'on marche, qu'il y a de la *crotte* ; on s'y *crotte*, on se *crotte* comme un barbet. C'est la *crotte* qu'un carrosse, un cheval fait rejaillir sur le pauvre passant. Nicod tire ce mot de *crusta*, croûte ; Ménage le dérive de *creta*, terre tenace & gluante. C'est le même mot que *crotte*, excrément : il signifie ordure, saleté, vilainie ; & il vient de l'hébreu *kor*, *kur*, excrément ; en grec, *κωρ*, excrément, ordure, crasse, *scorie*.

*Liste, Catalogue, Rôle, Nomenclature, Dénombrement.*

*Liste*, *lista* en basque & dans la basse latinité, *leisl* en allemand, vient, comme les mots *lisière*, *litre*, *linteau*, &c. du celte *lez*, près, limite, bord (en latin *littus*); & il désigne proprement une bande plus ou moins longue, telle que la lanière de parchemin sur laquelle on écrivoit autrefois les noms des personnes ou des choses qui avoient ensemble quelque rapport commun, comme pour en rappeler seulement la mémoire par un simple trait, tel que le nom de la personne. Nous coupons encore des bandes de papier pour faire des *listes*; & les *listes* ne forment guere sur le papier qu'une certaine bande d'écriture. On dit la *liste* des Juges, la *liste* des morts, la *liste* des visites, la *liste* des bénéfices, la *liste* des emplettes qu'on veut faire, &c. La *liste* est une suite plus ou moins longue de simples & brièves indications, mises ordinairement les unes au dessous des autres.

*Catalogue* est un mot grec qui signifie recensement ou état détaillé; de *logos*, discours, parole; & de *kata* dans le sens de *chaque*, chacun en particulier, distributivement (*singulis*). Le *catalogue* est fait avec un certain ordre, une certaine distribution, un dessein particulier; & même avec des explications & des éclaircissemens: ce n'est pas une simple *liste*; il contient plus d'indication: il est même quelquefois raisonné & accompagné de discours. On a fait un Ouvrage très-sçavant sous

le titre de *Catalogue des Papes*. On dit le *catalogue des Saints*, inscrire sur le *catalogue des Saints* ; ce qui indique les titres & les preuves de la sainteté. On dit le *catalogue d'une bibliothèque* : ce *catalogue* est bien ou mal fait, selon que les indications sont ou ne sont pas justes & suffisantes. Un *catalogue de livres* n'est pas une simple *liste* de noms sans ordre & sans indication particulière. Ainsi le *catalogue* est une sorte d'Ouvrage, fait avec une certaine méthode, pour donner des renseignements sur les objets qu'on y présente en détail & qui forment un ensemble, un tout.

La lettre *R*, les mots *ro*, *rou*, *rot*, désignent le roulement. *Rôle*, autrefois *roole*, est le mot *rotulus*, *rotulum*, de la basse latinité, petit rouleau ; car on rouloit autrefois ces sortes de *listes*, comme toutes les expéditions de Justice, écrites sur des parchemins collés ou cousus à la suite les uns des autres. On dit le *rôle des tailles*, le *rôle des causes à plaider*, le *rôle des soldats*, le *rôle des ouvriers*, &c. Ces applications sont d'autant plus convenables, qu'il s'agit d'objets qui *roulent*, pour ainsi dire, ensemble, qui viennent chacun à leur tour, qui sont renfermés dans un certain cercle. Le *rôle* est une sorte de registre qui marque le rang, le tour, l'ordre à observer à l'égard des personnes qui sont engagées dans le même état, assujetties à la même condition, soumises à une règle commune.

*Nomenclature* signifie manifestation, exposition, dénombrement des *noms*. Les Romains appelloient *Nomenclateurs* ces gens qui se chargeoient d'apprendre aux Candidats les noms de tous les citoyens qu'ils rencontroient, afin que ces sollicitateurs fussent en état de saluer chacun par son nom,

selon la règle très-sensée de la civilisé Romaine. La *nomenclature*, espece de *liste* sèche de mots, a pour objet d'apprendre les mots d'une Langue, c'est-à-dire, les *noms* des choses dans cette Langue; les *noms* des personnes qu'il s'agit de faire connoître; les *noms* qu'on donne ou qu'il convient de donner aux différens genres d'objets considérés & classés dans l'Histoire Naturelle, &c. La *nomenclature* joue sur-tout un grand rôle dans la Botanique. On pourroit définir ce mot, la grande science de la mémoire.

Le *dénombrement* (mot formé de *nombre*) est un compte détaillé des parties d'un certain tout, comme des habitans d'une ville, d'un Empire; & c'est là le cas où ce mot est ordinairement employé. On veut sçavoir fort inutilement, quant à l'objet qu'on a coutume de se proposer, le *nombre* des hommes qu'il y a dans un pays; & on en fait le *dénombrement*. Cependant on fait aussi le *dénombrement* des choses: nous joignons à ce mot celui d'*aveu*, en Jurisprudence féodale, en parlant de la déclaration qu'on donne au Seigneur dominant, de tous les fiefs, droits & héritages qu'on reconnoît tenir de lui. On appelle aussi *dénombrement* en Rhétorique, la division des parties d'un discours, sur-tout dans une narration où l'on fait mention en détail des choses relatives au sujet: j'aimerois mieux dire *énumération*; ce mot est littéraire, & spécialement affecté au discours, au récit, à l'art de parler. Le *dénombrement* semble nous annoncer plutôt le *nombre* des objets; l'*énumération* nous rappelle plutôt la division des parties, ou les particularités de la chose. Vous ne faites pas le *dénombrement* des vertus de votre héros; vous en faites

*l'énumération.* Le *dénombrement* tend à sçavoir la quantité : *l'énumération* tend à rassembler les détails de la chose pour la rendre plus sensible , plus frappante. Laissons à chacun sa Langue.

L'Histoire Romaine dit *cens* pour *dénombrement*, à l'égard des habitans d'une ville, d'un pays, & de leurs biens. Mais le mot *cens*, *census*, signifie proprement estimation, jugement, revenu; & le *cens* avoit pour objet, dans le *dénombrement des citoyens & de leurs biens*, de régler sur leurs déclarations authentiques, la quotité des contributions de chacun selon ses facultés, comme de connoître le nombre des combattans. Nous entendons par *recensement* une nouvelle vérification, en terme de Droit, de finance, de commerce.

L'Abbé Girard se proposoit de joindre aux mots *liste* & *catalogue*, celui de *table*, formé de *tab*, étendre, couvrir, & servant à désigner une étendue large & plate. Nous appellons *table*, un tableau raccourci & méthodiquement disposé pour donner la facilité de voir ou de trouver ce qu'on desire sçavoir. Ainsi nous faisons des *tables astronomiques*, des *tables généalogiques*, mais sur-tout des *tables de livres*. Ces dernières *tables* indiquent, soit par ordre de matieres, soit par ordre alphabétique, les principaux points traités dans un livre, & l'endroit du livre où il est traité : c'est une espece de répertoire & d'indice. Ainsi ce genre de *table* s'appelle quelquefois *index*, mais proprement à l'égard des livres latins. Les Commerçans ou les lecteurs de livres nomment aussi quelquefois *index*, un livre rédigé par ordre alphabétique, qui leur indique les différens articles de leur bibliothèque. L'*index* doit être un bon sommaire



vrage : on a fait jusqu'à des livres sous ce titre : *Index*, mot latin, vient de *dek*, *deik*, doigt ; ce qui montre, ce qui indique : il marque donc quelle est la fin de ce genre de travail.

---

### *Littéralement, à la Lettre.*

DANS le sens littéral, ou conformément à la valeur des termes ou des paroles, *littéralement* désigne le sens naturel & propre du discours ; à *la lettre*, en désigne le sens strict & rigoureux. L'adverbe signifie, selon la force naturelle des termes & la signification grammaticale des expressions : la phrase adverbiale signifie, dans toute la rigueur morale & au pied de la *lettre*.

Il ne faut pas prendre *littéralement* ce qui ne se dit que par métaphore. Il ne faut pas prendre à *la lettre* ce qui ne se dit qu'en plaisantant.

Nous devons entendre *littéralement* les passages de l'Ecriture, le texte des Canons, les Loix, tout ce qui fait autorité, tant qu'il n'y a point de raison naturelle & valable de leur attribuer un autre sens. Mais il ne faut pas toujours les entendre à *la lettre* ; car *la lettre tue ; c'est l'esprit qui vivifie*.

Il n'y a point de traduction plus infidèle que celle qui rendroit *littéralement* la haute Poésie. Il n'y a point de commerce plus triste que celui d'un homme qui prend tout à *la lettre*.

☼ On voit, dans ces exemples, que le mot *littéralement* annonce la fidélité grammaticale la plus

## SYNONYMES FRANÇOIS

exacte ; & la phrase à la lettre, la manière même la plus scrupuleuse.

Vous traduisez *littéralement* ce que vous entendez mot à mot. Vous rapportez à la lettre ce que vous répétez mot pour mot. Dans le premier cas, vous donnez une explication des vides ; dans le second, vous faites le récit le plus véritable.

On rend *littéralement* ou par une simple copie le texte d'un Auteur, lorsque les mots, les phrases correspondantes dans les deux langues ont les mêmes propriétés & font le même effet dans l'une & dans l'autre : on se contente ordinairement par une traduction élégante d'imiter l'auteur, c'est-à-dire que le génie du nouvel Auteur, l'harmonie, le ton, les formes, les images propres de son génie ne peut faire bien parler l'Auteur dans son style & selon l'esprit de la chose, que par un choix des expressions, des périodes, analogues à celles qui font les bons Traducteurs. On se rendra par ces complimens à la lettre, mais en même temps on peut, d'en croire quelques uns, en avoir plus qu'ils ne signifient rien.

○ La *lettre* signifie ici la *lettre littérale*. Et *littéralement* signifie proprement d'une manière *littérale*. C'est plutôt la *lettre*, que la *manière* : un rapport strict et avec le sens, la force, la convention, l'objet du discours, sans que l'on se *littéralement* s'efforce plutôt à exprimer la manière particulière de rendre, de traduire, d'interpréter les mots, les expressions, les phrases, sans les règles & les convenances de l'élocution.

---

*Livre , Franc.*

LA *livre* de poids, divisée en vingt parties, n'est devenue, depuis long-temps, qu'une *livre de compte*, désignant vingt sous. Le *franc*, ancienne monnoie valant une *livre*, n'est plus que la valeur numéraire d'une *livre*. Le *franc* représente proprement la *livre* composée de vingt sous.

Le *franc* est la *livre* propre de France. Il n'y a qu'une sorte de *franc* ; il y a plusieurs sortes de *livres*, la *livre* tournois, la *livre* paris, la *livre* sterling, &c. Il est vrai qu'on distinguoit le *franc* tournois, le *franc* paris, &c., selon l'espece de *livre* que valoient les *francs*, & que le *franc-barrois* est encore une monnoie fictive en usage dans le Barrois & la Lorraine, à l'égard des rentes & des amendes, & absolument étrangere ailleurs & dans tout autre cas. Mais tous ces *francs* n'en étoient pas moins des *livres de France* ; & la dénomination de ces monnoies étoit tirée de leur premiere empreinte, qui étoit l'effigie d'un François à pied ou à cheval. L'Auteur de l'*Essai sur les mœurs & l'Histoire des Nations*, dit, en parlant des anciennes monnoies, un *franc de France* : je n'en connois point d'autre.

Il est donc faux que ces deux mots soient purement synonymes, comme on le répète encore après Bouhours. Les *livres* *sterlings* ne sont pas des *francs*.

On répète encore qu'il n'est peut-être point de mots où la bizarrerie de notre Langue paroisse

davantage que dans l'emploi de *livre* & de *franc*. Jene conviens pas de cette bizarrerie : il ne me paroît pas difficile de montrer que l'usage, dans ses variétés, est fondé en raison.

1°. On ne chiffre, on ne compte que par *livres* dans le commerce, en finances, & dans les comptes ordinaires, & non par *francs*. La raison en est sensible ; on comptoit par *livres* avant qu'il y eût des *francs* ; & quand il y eut des *francs*, il fallut les résoudre en *livres*, comme on y résout les écus. D'ailleurs, il entre dans les comptes compliqués des sous & des deniers ; or c'est la *livre* qui se divise en sous & se soudivise en deniers ; & non le *franc* qui désigne seulement la *livre*, & qui se divisoit en *demi-francs* & *quarts de francs*, inconnus aujourd'hui. Et voilà pourquoi on ne dit jamais *francs*, lorsque dans une somme il y a des fractions : il faut dire *quatre livres dix sous, cinquante livres quinze sous six deniers*. Les sous sont les fractions ou divisions de la *livre* ; ils font la *livre* commune, les deniers font le *sou*. *Franc* ne doit donc être proprement dit qu'en compte rond.

2°. On ne dit pas un *franc*, *deux francs*, *trois francs* : on ne dit pas *une livre*, *deux livres*, si ce n'est quand on fait des comptes ; car alors il s'agit de réduire les sous & toute la somme en *livres*. *Sou* est le mot convenable pour les petites sommes : on compte par sous, jusqu'à un écu, ou trois *livres* : les pieces mêmes d'argent au dessous d'un écu s'estiment par sous, une piece de vingt-quatre, de douze, de six sous. Cette maniere est plus simple & plus commode dans la conversation que toute autre ; il est bien plus naturel de dire *vingt & quarante sous*, comme *dix-neuf & trente-neuf*, ou

vingt-un & quarante-un sous, que de dire un *franc* & une *livre*, pour en revenir ensuite aux sous. On dit *cent sous* & non *cinq francs*, & plutôt que *cinq livres*, peut-être parce que *cent* forme une sorte de nombre plein, & une sorte de période arithmétique. On dit *trois livres* & un écu, ce qui forme une pièce, & une valeur ronde. On dit un écu de *trois livres* & non de *trois francs*, & un écu de *six francs* ou de *six livres* : *trois francs* seroit trop dur à l'oreille.

3°. C'est l'oreille qui défend d'employer *francs* dans certains cas où l'on ne se sert que de *livres* : pourquoi la choquer sans aucune utilité ? La douceur est un mérite dans les Langues : l'oreille est le chemin & du cœur & de l'esprit. Par cette raison, *franc* ne se met pas devant *rente* ; *franc*, *ran*, forment une rude cacophonie. Mais on dira fort bien une rente de *cinquante francs*, *cinquante francs de pension*.

Par la même raison, on ne dira pas *trois francs*, *vingt-trois francs*, *trente-trois francs*, *quarante-trois francs*, &c. ; ni même *un franc*, *vingt-un francs*, *trente-un francs*, &c. La rencontre des voyelles nasales ou le choc des lettres rudes, feroient un effet très-désagréable. De même on ne dira pas *trois cents francs* : on dira *trois cents livres* ou *cent écus*, comme *un écu* ou *trois livres*.

Par la même raison, il vaudroit mieux dire, *cent livres* que *cent francs* ; mais l'oreille est accoutumée à *deux cents*, *cinq cents*, *huit cents francs* ; elle permet donc *cent francs*, quoique le Père Bouhours juge que ce seroit mal parler.

*Cent francs au denier cinq, combien font-ils ? vingt livres.*

*Boil.*

4°. On dit *un sac de douze cents francs, &c.*, & non de *douze cents livres* ; la raison en est que dans ce cas & autres semblables, la *livre* pourroit être prise pour *livre* de poids. Toutes les fois que le mot *livre* peut être équivoque, il faut dire *franc*.

---

### *Livrer, Délivrer.*

J'AI dit que la lettre *L* désigne la main : sous l'emblème de la main, elle désigne la puissance, la faculté, la capacité, la *liberté*, dans les mots *lab*, *lib*. De là, *livrer*, mettre en main, au pouvoir, dans la possession de quelqu'un ; & *délivrer*, remettre dans les mains, au pouvoir, en liberté ou à la libre disposition de quelqu'un.

*Délivrer* a deux acceptions différentes ; la première, celle du latin *liberare*, affranchir, mettre en liberté ; la seconde, celle de *livrer*, mettre entre les mains de quelqu'un, spécialement ce qui étoit retenu, ce à quoi l'on étoit tenu. Ne croyons pas que les différentes acceptions d'un mot soient étrangères l'une à l'autre ; il faut au contraire les interpréter l'une par l'autre : & la justesse de cette règle est sur-tout sensible dans le cas présent. Les deux acceptions du mot *délivrer*, vous retracent l'idée de mettre une chose au pouvoir ou à la libre disposition de quelqu'un, soit par l'action de *livrer* ou transmettre, soit par l'action de *libérer* ou affranchir. Or il est naturel de penser que celui qui *délivre* une chose, la *livre* en se *libérant* ou en s'acquittant, ou se *libère*, s'acquitte en la *livrant* : il

la *livre* d'entre ses mains où elle étoit, entre les mains où elle doit être. La préposition *de*, marque le lieu d'où la chose sort pour être remise & comme restituée au pouvoir ou à la disposition d'autrui. Ménage prend le mot *délivrer* pour le latin *deliberare*; & Du Cange prouve qu'on a dit *deliberare* dans le sens de *livrer entre les mains*: il est encore à remarquer que *délivrer* pourroit, dans le sens de ce mot latin, indiquer une chose *délibérée*, conclue, arrêtée, prescrite, ou convenue. Enfin les Jurisconsultes Romains prennent *libération* pour payement, ou pour adjudication, &c. De toutes ces observations, je conclus que *délivrer*, dans le sens de *livrer*, ajoute à ce dernier, l'idée d'une charge dont on s'acquitte, ou d'un marché qu'on exécute; & cette conclusion s'accorde avec l'usage.

*Livrer* n'exprime donc que la simple tradition d'une main à l'autre, à quelque titre que ce soit. *Délivrer* exprime l'action de *livrer*, dans les formes ou dans les règles, en vertu d'une charge ou d'une obligation dont on s'acquitte à l'égard de la personne qui est en attente ou en souffrance. Vous *délivrez* la chose que vous devez *livrer*. Vous gardez ce que vous ne *livrez* pas: vous retiendriez à la personne ce que vous avez à lui *délivrer*. La *livraison* change la possession de la chose: la *délivrance* acquitte l'un & satisfait l'autre.

On vous *livre* des effets qu'on veut mettre dans vos mains. On vous *délivre* les effets d'une succession que vous recueillez.

Un Marchand vous *livre* la marchandise dont vous lui *livrez* le prix. Un Ouvrier vous *délivre* les ouvrages

ouvrage me vous en avez commandés, & vous en est délivré & notifié.

Ce vous livre la somme que vous empruntez ; vous lui donnez les lettres de change en paiement ou en rachat de votre terre.

Vous livre à quelqu'un des meubles dont vous les faites acheter ; vous lui *délivrez* le legs que le Testament lui a fait.

En la vente à une personne l'effet qu'on vient de lui adjuger à l'enchère, vous le lui *délivrez* comme au plus cher & dernier enchérisseur.

Une ville est livrée au pillage ; un *corps* est livré à la Justice. La paye est *délivrée* aux soldats ; le pain se *délivre* aux prisonniers.

On peut vous *livrer* des papiers qui ne vous appartiennent point, le sac de votre Patrie. On vous *délivre* des papiers, des expéditions, des titres auxquels vous avez droit, ce qui est *hors de* votre possession. *Délivrer* se prend aussi pour *expédier* ; mais alors il n'est pas *hors de* la *livrer*.

Vous *livrez* de la main à la main l'argent que si vous plaît de vous défaire. Le *livreur* vous *délivre* les deniers déposés dans ses mains pour prix de la vente de votre terre.

Il est clair qu'on ne peut pas se *livrer* à soi-même *délivrer*, dans les cas où il y a un *général* à *livrer* ; alors il est opposé à *livrer*. On se *délivre* par la personne qu'on *livre*, ou la *livre* par la vertu d'un traité ou par *raison*.

J'ai parcouru presque toutes les expressions qu'on a coutume de faire du mot *livrer*, l'idée de *livrer* : elles reviennent toutes à une seule.



### *Longuement, Long-temps.*

*Longuement*, disoit Vaugelas, n'est plus en usage à la Cour, où il étoit si usité, il n'y a que vingt ans; c'est pourquoi l'on n'oseroit plus s'en servir dans le beau langage: on dit *long-temps* au lieu de *longuement*.

*Long-temps* ne veut pas dire *longuement*; & je doute que *longuement* ait jamais été employé dans le sens pur & simple de *long-temps*: il y ajoute l'idée d'un augmentatif, bien, très, fort, *plus long-temps* qu'à l'ordinaire, que les autres, que la chose ne l'exige, &c. Ce mot répond au *longiter* (trois fois long, très-long) des Latins, tandis que *long-temps* n'exprime que leur *longum* ou l'idée positive & simple. Il convient aussi bien à notre Langue que *longamente* à l'italien, & *luego* à l'espagnol.

L'Académie observe que *longuement* ne se disoit qu'en plaisantant, & pour marquer qu'un discours, qu'un sermon a ennuyé. Il se dit sérieusement, mais familièrement, & pour l'ordinaire dans un esprit de blâme ou de critique. On dit sans plaisanter, que quelqu'un a prêché *longuement*. On ne plaisante pas, quand on dit dans l'autre exemple rapporté par l'Académie: demeurez ici, tant & si *longuement* qu'il vous plaira; on peut le dire même avec humeur.

*Long-temps* désigne seulement une certaine mesure, une durée de temps, d'existence, d'action: *longuement* exprime, à la lettre, une action faite

d'une *maniere* plus ou moins *longue*, lente, paresseuse, languissante, &c. ; tel est le discours diffus, proluxe, traînant, prolongé au delà des justes limites.

On mange *longuement*, quand on est *plus long-temps* à manger ou à table que les autres.

On est *long-temps* à faire un ouvrage de longue haleine ; si en outre on le fait *longuement*, c'est à ne pas finir.

Vous conviendrez avec Pascal, que vous écrivez *longuement*, quand même vous n'écririez pas *long-temps*, lorsque vous n'avez pas le temps d'être court.

Il n'est guere de Prédicateurs qui ne prêchent *longuement* ; car il en est bien peu qui n'excèdent par la longueur de leur discours la mesure d'attention dont l'auditeur est capable. L'esprit gêné déjà par la contrainte du corps, ne sçauroit être tendu assez *long-temps* vers le même objet, pour ne pas se fatiguer & s'ennuyer d'une révolution continuelle d'impressions & d'idées qui se pressent, se confondent, s'effacent, & ne forment à la fin qu'un chaos. Il n'en faut pas davantage pour que tout le fruit du meilleur sermon soit perdu.

Celui-là parle le plus *longuement*, non pas qui parle le plus *long-temps*, mais qui dit des mots pendant que l'autre dit des choses.

Si vous tournez avec de longs circuits de paroles autour d'une même idée, vous parlez *longuement*, & on ne vous écouterait pas *long-temps*.

Les Athéniens discouroient *longuement* pour l'oreille d'un Spartiate. Les Apophtegmes de Sparte dureront aussi *long-temps* que les plus beaux discours d'Athènes.

#### 84 SYNONYMES FRANÇOIS:

On excuse les défauts d'un Ouvrage , avec le prétexte qu'on n'y a pas travaillé *long-temps* : eh , que ne preniez-vous le temps de bien faire ? Travaillez *longuement* , s'il le faut , que nous importe ? faites bien , voilà ce qu'on vous demande.

*Il faut écrire comme on parle* : oui , à condition que nous n'écrirons pas comme nous parlons ; car nous écririons bien *longuement* ; bien irrégulièrement , bien platement , bien grotesquement , &c. *Il ne faut point parler comme on écrit* : oui , quand on n'écrit point pour parler ; car nous ne supporterions pas *long-temps* une conversation écrite , & par exemple dans le style des Versificateurs qui cadencent les mots , des Poëtes qui chantent , des Orateurs qui déclament , des Logiciens qui argumentent , &c. Tout cela veut dire , *écrivez , parlez naturellement*.

Tant qu'on intéresse ou qu'on amuse , on ne parle pas *longuement* , quoiqu'on parle *long-temps*.

Avec une abondance d'idées , on parle *long-temps* : avec une abondance de paroles , on parle *longuement*.

#### *Lorsque , Quand.*

» Ces font , dit l'Abbé Girard , deux mots de  
 » l'ordre de ceux que la Grammaire nomme con-  
 » jonctions , pour marquer de certaines dépen-  
 » dances & circonstances dans les événemens qu'ils  
 » joignent : mais *quand* paroît plus propre pour  
 » marquer la circonstance du temps , & *lorsque*  
 » paroît mieux convenir pour marquer celle de

» l'occasion. Ainsi je dirois : Il faut travailler *quand*  
 » on est jeune ; il faut être docile *lorsqu'on* nous  
 » reprend à propos. On ne fait jamais tant de fo-  
 » lies que *quand* on aime ; on se fait aimer *lors-*  
 » *qu'on* aime : le Chanoine va à l'église *quand* la  
 » cloche l'avertit d'y aller ; & il fait son devoir  
 » *lorsqu'il* assiste aux offices.

» Cette différence, ajoute-t-il, paroîtra peut-  
 » être futile ; mais pour être délicate, elle n'en est  
 » pas moins réelle ; on peut même se la rendre  
 » plus sensible, si l'on veut. Il n'y a pour cet effet  
 » qu'à substituer, dans les exemples que je viens  
 » de donner, d'autres termes à la place de *quand*  
 » & *lorsque*. L'on verra que des expressions qui  
 » ne marquent précisément que la circonstance du  
 » temps, telles que celles-ci, *dans le temps que*,  
 » *au moment que*, *aux heures que*, conviendroient  
 » parfaitement à la place du mot *quand*, & qu'elles  
 » n'y changeroient rien au sens ; mais qu'elles ne  
 » conviendroient point à la place de *lorsque*, &  
 » qu'elles y altéreroient le sens : au lieu que des  
 » expressions qui marquent d'autres circonstances  
 » que celles du temps, y conviendroient bien à  
 » la place du mot *lorsque*, & n'y conviendroient  
 » pas à la place du mot *quand*. Car enfin, dire  
 » qu'il faut travailler *quand* on est jeune, c'est  
 » dire qu'il faut travailler dans le temps & non  
 » dans l'occasion de la jeunesse. Mais dire qu'il  
 » faut être dociles *lorsqu'on* nous reprend à pro-  
 » pos, c'est dire qu'il faut l'être dans les occasions,  
 » & non dans le temps où l'on nous reprend. De  
 » même en disant, qu'on ne fait jamais tant de  
 » folies que *quand* on aime, on veut dire que le  
 » temps où l'on est amoureux, est celui où l'on

#### 86 SYNONYMES FRANÇOIS.

» fait le plus de folies ; & non que ce soit faire  
 » des folies que d'aimer. Mais en disant qu'on se  
 » fait aimer, *lorsqu'on aime*, on veut dire qu'on  
 » se fait aimer en aimant ; il n'est point alors  
 » question du temps où l'on se fait aimer, mais  
 » de ce qui est propre à se faire aimer, &c. ».

L'explication est claire : mais la distinction, sur  
 quoi est-elle fondée ? Est-il vrai que le mot *quand*  
 exprime proprement la circonstance du temps ?  
 Est-il vrai que le mot *lorsque* marque celle de l'oc-  
 casion ? C'est ce qu'il falloit me prouver d'abord.

L'usage confond si bien la valeur de ces mots,  
 qu'ils sont généralement employés, & par les meil-  
 leurs Ecrivains, tantôt dans un sens, tantôt dans  
 un autre, & même identiquement dans la même  
 phrase, comme dans ces vers de Racine :

Si tu m'aimois, Phédime, il falloit me pleurer,  
 Quand d'un titre funeste on me vint honorer ;  
 Et lorsque, m'arrachant du doux sein de la Grece ;  
 Dans ce climat barbare, on traina ta maîtresse.

Mais l'étymologie nous donne l'intelligence par-  
 faite que l'usage nous refuse : elle démontre que  
 la propriété de marquer la circonstance du temps  
 appartient à *lorsque*, & que toute autre circonf-  
 stance peut aussi être indiquée par le mot *quand* ;  
 ce qui accuse l'Abbé Girard de la plus forte des mé-  
 prises. Et si les différentes acceptions dans lesquelles  
 notre Langue prend quelquefois incontestablement  
 ces mots ou ceux de leur famille, s'accordent avec  
 leur sens originel & le confirment, qu'avons-nous  
 à désirer ou à craindre ?

*Lors* est la même chose que *l'heure*, de l'orien-

## SYNONYMES FRANÇOIS. 87

*tal or*, latin *hora*, italien *ora*, françois *heure*. *Lors* de son élection, de son décès, signifie sans doute, à l'heure, au temps de son décès; & lorsqu'il fut élu, signifie peut-être bien, lors de son élection. *Or* & *ores* signifient présentement comme l'*or* & l'*ora* des Italiens. *Alors* signifie à cette heure, dans ce temps-là; & lorsque est le même qu'*alors que*. *Dès-or-mais*, *dors-en-avant*, signifient d'ici, de ce temps-là à l'avenir. Quelques-uns de ces mots ne se prennent que dans leur sens propre : d'autres ont étendu leur domaine, mais sans perdre leur idée caractéristique, trop fortement empreinte pour être jamais effacée. Donc le propre de *lorsque* est évidemment de marquer la circonstance de temps.

*Quand* désigne précisément la liaison, l'ensemble, comme le mot oriental *cad* prononcé *cand*. La lettre *Q* désigne de même la force unitive, tout ce qui lie; de là *qui*, *que*, *quel*, &c., qui servent à lier ensemble les idées ou les parties d'un discours. La vertu de ce mot est donc d'indiquer un rapport indéterminé entre deux choses, sans aucune idée particulière de temps. Le latin *quando* ne la présente pas davantage; il signifie particulièrement *fois*, *la fois que*, *cette fois*, ou *ce cas*, *cette circonstance*, *cette occasion*. *Quando* se prend même pour *aliquando*, de même que *quando-que*, quelquefois: *quando-cunque*, toutes les fois que, toutefois & quantes, &c.: donc le mot *quand* n'exprime qu'une liaison, un enchaînement, un concours de choses arrivées dans un cas, telle occasion, telle circonstance. Par cette qualité générique même, il devient propre à désigner la circonstance particulière du temps; circonstance que le concours suppose; seul même, il

peut la désigner dans l'interrogation ; car le mot *lorsque* ne peut être employé pour demander *en quel temps* ? On ne dira pas , *lorsque viendrez-vous* ? Il faut donc nécessairement dire , *quand viendrez-vous* ? Pourquoi n'interroge point par *lorsque* ? parce que le mot *que* forme union , & suppose déjà une autre idée , ou une partie de phrase. *Lorsque* signifie *à cette heure* , & non *à quelle heure*.

Il est encore à observer que *quand* se prend encore tantôt pour *quoique* , & tantôt pour *si*. Ainsi vous direz : je ne ferois pas une injustice *quand* la Loi même me l'ordonneroit ; c'est-à-dire quoique la Loi me l'ordonnât , ou mieux , *dans le cas même* où la Loi me l'ordonneroit. *Quand* cet homme ne réussira pas dans son entreprise , quel bien vous en reviendra-t-il ? c'est-à-dire , si cet homme ne réussit pas , *supposé qu'il ne réussisse pas* , *dans le cas* où il *ne réussira pas* , &c. ; il est évident que dans ces exemples , *quand* ne signifie pas *en tel temps* ; il veut dire *en tel cas*. Or , dans ces mêmes exemples , on ne peut pas dire *lorsque* ; & c'est par la raison qu'il ne signifie pas *en tel cas* , & qu'il signifie *en tel temps*. Donc la vertu propre du mot *quand* est de marquer la circonstance *du cas* , puisqu'il la marque dans toutes ces acceptions certaines : donc il doit la marquer également dans les acceptions contestées : donc il la marque évidemment , puisque l'idée commune de toutes les acceptions est l'idée même démontrée par l'étymologie.

Je demande à présent pourquoi le mot *quand* , dans les occasions où il n'est pas synonyme de *lorsque* , est employé pour signifier *en tel cas* , si ce n'est pas là son sens naturel ? Et pourquoi , si c'est là le sens naturel de *lorsque* , ce mot n'y sauroit être employé ?

Voilà les raisons de mon opinion : j'en ai inutilement cherché pour l'opinion contraire. J'observe même que des Gens de Lettres qui adoptent le sentiment de l'Abbé Girard, le contredisent dans les exemples qu'ils citent à côté. Par exemple, ils disent, *quand* je songe à la misère de l'homme, *quand* je pense que l'avarice est une passion générale, &c., est-ce que le mot *quand* marque, dans ces passages, une circonstance de temps ?

J'ai insisté sur cette méprise, parce qu'elle abuse beaucoup d'Ecrivains. On suit l'Abbé Girard, sans sçavoir pourquoi, ou plutôt parce qu'il est commode de croire & de s'épargner l'embarras d'un choix & d'un examen : moi aussi, j'ai suivi la foule, en attendant l'instruction : je la suivrai peut être encore, par une juste défiance de moi-même, en attendant un jugement qui fixe l'opinion ou l'usage.

---

### *Louche, Bigle.*

*Louche* paroît venir de *luscus* (borgne) qui dans la basse latinité a signifié *bigle*, au rapport de Nicod : nous disons *louche* pour trouble & pour amigu. Un vin est *louche*, quand il n'est pas clair ; une construction est *louche*, quand elle ne présente pas un sens clair & net ; & que l'expression qui paroît se rapporter à une chose, se rapporte à une autre. Le *louche* regard de travers, obliquement, si bien qu'on ne sçait pas ce qu'il regarde.

*Bigle*, prononcé *bicle* en Anjou, au rapport de Ménage, *bisclé* en languedocien, est une con-



traction de *bis oculus*, *binus oculus*, comme si l'on disoit *œil double*, *double vue*, défaut qui semble faire voir double, ou regarder en deux endroits. On ne se sert guere que de *louche* : nous oublions de jour en jour notre Langue.

Le défaut propre de *louche* est de tourner les yeux de côté au lieu de regarder directement l'objet, de maniere qu'il paroît regarder d'un côté, tandis qu'il regarde de l'autre. Le défaut propre du *bigle* est de tourner un œil ou les deux yeux en dedans, de maniere qu'ils ont deux directions opposées, & semblent regarder deux objets.

### *Loyal, Franc.*

LA difficulté de trouver un synonyme à *loyal* est une preuve démonstrative de son utilité. Il faudroit, s'il nous manquoit, exprimer l'idée du mot par une phrase. Et s'il y a des personnes *loyales*, comment exprimer leur qualité propre autrement que par le substantif *loyauté* ?

On a coutume de joindre ensemble les deux épithetes *franc* & *loyal* ; homme *franc* & *loyal*, procédé *franc* & *loyal*. Il y a donc des rapports particuliers entre la *franchise* & la *loyauté* ; & la *loyauté* renchérit sur la *franchise*.

La *loyauté* est une *franchise* de mœurs & de manieres, par laquelle l'ame se monte & se déploie, avec cette liberté & cette aisance qui annoncent tout à la fois & la pureté & la noblesse des sentimens. L'homme *franc* est droit & ouvert ; l'homme *loyal* est *franc* avec une sorte de généro-

fié, avec cet abandon de l'homme sûr de lui-même, & qui non seulement ne dissimule rien, mais encore n'a rien à dissimuler de ce qui peut servir à le faire connoître & valoir. L'homme *franc* a le caractère vrai : l'homme *franc* se relève de caractère par une sorte de netteté, par une sorte de noblesse, par une sorte de grâce dans ses manières. Il n'y a rien à dire à l'homme *franc* : vous ne songerez pas qu'il puisse y avoir quelque chose à dire à l'homme *loyal*.

On dit qu'une marchandise est *loyale*, quand elle est bonne, nette, pure, bien conditionnée. Si l'on pouvoir dire qu'elle est *franche*, ce seroit pour marquer qu'on n'y trouve ni mélange, ni alliage, ni apprêt, ni altération. On approuve celle-ci : on loue l'autre.

On dit qu'un cheval est *franc* du collier, quand il tire bien, qu'il va de lui-même, qu'il n'a pas besoin d'être châtié, aiguillonné. On dit qu'il est *loyal*, quand on n'a qu'à lui demander un manège pour qu'il le fasse, qu'il emploie toute sa force pour obéir au moindre signe, & qu'il s'abandonne entièrement à la volonté du Cavalier. On estime le premier : on aimeroit le second.

Les Vocabulistes expliquent le mot *loyauté* par ceux de *fidélité* & de *probité* : ils définissent l'homme *loyal*, un homme plein de probité & d'honneur : ils donnent pour *déloyal*, celui qui n'a ni parole, ni foi, ni loi ; & la *déloyauté* est un délit, perfidie. La *loyauté* est donc une *fidélité*, & par conséquent une *probité* *franche*, c'est-à-dire, pure, noble, généreuse, sans affectation, & pour ainsi dire, sans aucun intérêt personnel.

Cette observation nous conduit à l'idée première du mot, & nous rappelle son vrai synonyme, *féal*. Les vassaux qui avoient prêté serment à leur Seigneur, s'appelloient *féaux* & *loyaux*, comme qui diroit gens vivans sous la *loi* ou selon la *loi* à laquelle ils sont soumis, sous la *foi* & selon la *foi* qu'ils ont promise. On disoit aussi *léal* & *leude*. La *loyauté* est la fidélité, la conformité à la *loi* : la *féauté* est la fidélité, la conformité à *sa foi* : *fidélité* est un terme générique & indéfini. On a dit *légal* & *légalité* dans le sens de *loyal* & *loyauté*, pour fidélité, probité, droiture : mais on n'entend plus par ces mots que la conformité des actes & des opérations avec les dispositions des Loix positives, & spécialement selon les formes prescrites par les Loix.

Le style féodal avoir passé jusque dans la Littérature. Marot disoit :

Or maintenant j'apperceoy *loyauté*,  
 Je voy à l'œil amour & *féauté*,  
 Je voy vertu, je voy pleine lieffe :  
 Tout cela voy : voire mais en qui est-ce ?

Le gouvernement féodal a disparu ; & l'on n'a plus dit *féauté* ; & *féal* n'est guere resté que dans les Lettres de Chancellerie. *Loyauté* n'est plus qu'un vieux mot, mais assez connu : on dit encore *loyal*, mais dans certains cas, & dans le style familier : un Pair, quand on le reçoit au Parlement, promettre de se comporter *comme loyal* & *magnanime Pair*. *Fidèle* & *fidélité* tiennent lieu, en quelque manière, de *féal* & de *féauté* : nous n'avons point de termes qui remplacent *loyal* & *loyauté*,

sur-tout dans l'acception & l'étendue que le langage du Monde leur avoit données.

Nous sçavons que ce qui a les qualités & les conditions requises par la *Loi*, est *loyal* dans le sens propre du mot : il est sensible que celui qui a toutes les qualités & les conditions requises par les *loix de La Société, du Monde*, ou du moins *de son état*, est l'*homme loyal*. Ainsi le Marchand est *loyal*, lorsqu'il exerce sa profession avec la droiture, la probité, l'honnêteté, les bienséances, les formes requises. L'homme du Monde est *loyal*, quand, aux qualités essentielles de la fidélité, de la probité, de l'honneur, il ajoute le désintéressement, la noblesse, la franchise des procédés & des manières dont le Monde fait une sorte de règle de bienséance, de convenance, d'état. L'*homme loyal* ressemble donc beaucoup au *galant homme*, pris, non pas pour l'homme de bonne compagnie ou d'un commerce agréable, mais pour l'homme de probité, d'un commerce aussi facile que sûr.

Le *galant homme* met dans le commerce la droiture, l'honnêteté, la probité que l'*homme loyal* a dans le caractère. Vous avez raison de compter sur des procédés honnêtes de la part du *galant homme* ; il ne vous fautive rien de tant que l'*homme loyal* pour être sûr de ses bienséances & de sa conduite. Confiez sans crainte vos affaires au *galant homme* ; rappelez-vous que l'*homme loyal* qui sera plus sûr pour vous que pour lui, à faire affaire avec le *galant homme* pour le commerce & le gain, pour ainsi dire, que pour le bien & le plaisir de l'*homme loyal* pour le commerce & le gain. La *galant homme* aux de & l'honnêteté. L'*homme loyal* a le caractère d'un être sûr & sûr.

fait naturellement & d'abondance de cœur ce que le *galant homme* fera peut-être par principes, avec réflexion, avec mesure. Le *galant homme* n'a pas cette bonhomie de l'*homme loyal*, qui allie une certaine naïveté dans les manières avec la noblesse des sentimens. Le *galant homme* fait bien ce qu'il doit : l'*homme loyal* le fait, comme si c'étoit son plaisir ; & c'est en effet son plaisir. Vous êtes content du *galant homme* : vous êtes enchanté de l'*homme loyal*.

Je présente bien plutôt la forme que le fond du *galant homme*. La raison en est que le mot *galant* désigne bien plutôt des manières qu'un caractère moral. Le sens propre de ce mot est celui de gai, gentil, agréable, plaisant, réjouissant : *galle*, *galler*, en vieux françois, réjouissance, se réjouir ; grec *gaô*, rire ; osque *gau*, latin *gaudium*, joie, gaieté ; françois *gaillard*, dispos, plein de gaieté.

Qu'est-ce donc que cette dénomination de *galant homme* qui s'éloigne si fort de l'idée propre du mot distinctif, qui, à cause de ses différentes acceptions, n'offre d'abord qu'un sens équivoque, & qui a excité beaucoup de vains débats dans un ordre de gens qui l'ont toujours à la bouche ? Lisez la 449<sup>e</sup> Remarque de Vaugelas. Vous y verrez des gens de la Cour & des *plus galans de l'un & de l'autre sexe* se tourmenter pour donner des notions du *galant*, sans parvenir à une définition ou plutôt à une description exacte : car à la fin, on en fait un composé ( un galimatias ) où il entre du *je ne sais quoi*, ou de la *bonne grace*, de l'*air de la Cour*, de l'*esprit*, du *jugement*, de la *civilité*, de la *courttoisie* & de la *gaieté* : le tout sans contrainte, sans affectation & sans vice. Vaugelas

de ce mot, on n'y a de quoi faire un bonnet homme de la Cour, mais qu'il n'y en a pas assez pour faire un *galant homme*, ainsi que l'avoue l'Auteur.

A l'occasion de cette remarque, l'Académie assigna trois acceptions différentes à la dénomination de *galant homme* : 1°. celle d'homme civil, honnête, poli, de bonne compagnie & de conversation agreable : 2°. celle d'homme habile dans la profession, qui entend bien les choses dont il se mêle, qui a du jugement & de la conduite : 3°. celle d'un homme qui mérite une louange familière ou un compliment flatteur, ou du moins à qui on le fait en lui disant qu'il est *galant*.

Aucune de ces acceptions n'est celle dont nous venons de parler, & dont on veut parler quand on dit qu'un tel est un *galant homme*, un *honnête homme* à qui l'on peut se confier ; qu'un autre s'est tiré d'une mauvaise affaire en *galant homme* & est *homme d'honneur* ; qu'un homme dont l'honnêteté, la probité, la délicatesse ont été mises à l'épreuve, est vraiment un *galant homme*, &c. Que de confusion & d'incertitude, des acceptions si différentes jettent dans le langage ! Avec quelle réserve il faut employer ces termes & ces qualifications équivoques ! Qu'il est louable de les éviter !

---

*Lumière , Lueur , Clarié , Eclat ,  
Splendeur.*

M. d'Alembert a dit : « *Eclat* est une lumière vive & passagère ; *lueur*, une lumière faible &

» durable ; *clarté*, une *lumière* durable & vive ;  
 » ces trois mots se prennent au figuré & au propre :  
 » *splendeur* ne se dit qu'au figuré , la *splendeur*  
 » d'un Empire «.

L'Abbé Girard avoit , ce me semble , mieux dit : » La *lueur* est un commencement de *clarté*,  
 » & la *splendeur* en est la perfection : ce sont les  
 » trois différens degrés de *lumière* ( & l'*éclat* ? )...  
 » Tout le secours de la *lueur*, ajoute-t-il, se  
 » borne à faire appercevoir & découvrir les objets :  
 » ~~la~~ *clarté* les fait parfaitement distinguer & con-  
 » noître ; la *splendeur* les montre dans leur *éclat*  
 » ( dans tout leur *éclat* , dans leur plus grand  
 » *éclat* ) «. C'est avec plaisir que je consacre pres-  
 que uniquement cet article à commenter & à jus-  
 tifier cet Ecrivain.

*Lu* est un mot primitif qui , en arabe , en celte ,  
 en grec , en latin , désigne la *lumière* & ce qui y  
 est relatif. La *lumière* est ce au moyen de quoi les  
 objets sont visibles , ce qui fait le jour , ce qui fait  
 que nous voyons. Les autres mots n'expriment que  
 des modifications & des gradations de la *lumière*.  
 La *lueur* est une *lumière* foible , un commencement  
 de *clarté* , un rayon ; mais ce n'est nullement une  
 propriété de la *lueur* d'être durable ; il est bien  
 plutôt à présumer qu'elle sera *passagère* & *fugitive*,  
 épithète qu'on y joint si souvent , & avec raison ,  
 puisqu'il est dans la nature de ce qui est *foible* de  
 s'évanouir , de se dissiper , de périr bientôt. Un feu  
 follet jette une *lueur* : une *lueur* d'espérance ne se  
 soutient pas ; cependant une *lueur* peut absolument  
 être durable.

De *cal* , chez les Orientaux *hal* , désignant la  
 chaleur & les couleurs , les Celtes firent *cla* ,  
 blanc ,

SYNONYMES FRANCOIS.

... comme les Grecs & les Latins, de la même  
 ... chez les Grecs, ...  
 ... en ...  
 ... couleur, ou de ...  
 ... la terre ou une ...  
 ... qui craint les ombres ; comme ...  
 ... peut fort bien ...  
 ... une ...  
 ... dans une ...  
 ... de ...  
 ... terre ...  
 ... terre ...  
 ...

Elles viennent pleurer les déceptions, mais elles  
 sont également pleines d'optimisme. Elles attendent  
 au 17, les changements de gouvernement. La  
 grande peur, du racisme, les anime et la peur  
 contre l'écroulement du régime. Elles se sentent  
 trahies de la gauche. Elles se sentent trahies  
 par la grande presse, comme au premier jour. Elles se  
 sentent trahies par les médias. Elles se sentent  
 trahies par les médias. Elles se sentent trahies  
 par les médias. Elles se sentent trahies par les médias.

Le 22. 7. 18. del. grande l'homme, grand  
 tout, tout pour un grand, tout pour le  
 grand. Particular. Le grand de la grande  
 autre, un autre enfantant, la grande et  
 la terre & de l'homme. Ce tout le dit et  
 proprement du tout & des autres, qui  
 la peinture de la grande. Au tout, il  
 tout ce tout, magnificence, etc.



Ainsi donc la *lueur* est une *lumière* foible & légère; la *clarté*, une *lumière* assez vive & plus ou moins pure; l'*éclat*, une *lumière* brillante ou une vive *clarté*; la *splendeur*, la plus grande *lumière* & le plus vif *éclat*.

La *lumière* fait voir; la *lueur* fait voir imparfaitement & confusément; la *clarté* fait voir distinctement & nettement; l'*éclat* fait voir facilement & parfaitement, mais quelquefois en affectant trop fortement la vue pour qu'elle puisse le soutenir longtemps ou le fixer; la *splendeur* fait voir tout l'*éclat* de la chose, & avec tant d'*éclat* que les yeux en sont éblouis.

La *lumière* est en opposition directe avec les ténèbres. La *lueur* perce à travers ces mêmes ténèbres. La *clarté* dissipe l'obscurité. L'*éclat* chasse les ombres. La *splendeur* est toute *lumière*.

Dans l'usage figuré de ces termes, on observera les mêmes différences & la même gradation.

### *Luxe , Faste , Somptuosité , Magnificence.*

L'ACADÉMIE & tous les Vocabulistes françois affectent au mot *luxe* l'idée propre d'excès & de dérèglement : *luxus* a la même idée chez les Latins. Tous les mots latins, françois, &c. de la même famille portent le même caractère. Les Moralistes, les Economistes de tous les temps jusqu'à nos jours, ne l'ont jamais autrement envisagé. Au figuré, ce mot exprime un vice du discours, &c. Aussi les Apologistes du *luxe*, lorsqu'ils ont voulu se donner les airs du Paradoxe, ont-ils dénaturé ce terme, en le

réduisant à l'expression des superfluités, des commodités, des jouissances agréables; & il le falloit bien, sans quoi ils n'auroient rien dit que tout le monde n'eût dit ou pensé. Quelques Etymologistes croient que ce mot & celui de *luxure* viennent de *lux*, parce que ces vices énervent le corps: *luxer* & *luxation* tiennent à l'oriental *lux*, déboîter, démettre. D'autres Sçavans font descendre *lux* de *lo*, *laus* élevé, mais en y ajoutant l'idée modificative d'*excès*. Il réunit le double sens de *luc*, qui exprime les deux contraires, lumière & obscurité, éclat & deuil; c'est la définition même du *lux* qui, par l'éclat, produit le deuil, par l'excès le défaut, par la richesse apparente la misère réelle.

*Faste* est le mot *fas*, *fast*, abondant, haut, élevé; c'est ce que l'oriental *phasq* signifie: *fust*, en rheuton, veut dire beaucoup, fort. Notre mot *faîte*, *fastigium*, exprime proprement la plus haute élévation. Ces mots tiennent au radical, *fat*, abondance, excès. Comme ce qui est élevé, est ce qui paroît davantage, les Latins ont attaché à *fastus*, *faste*, l'idée particulière d'apparence, d'ostentation, de gloire.

*Somptuosité* vient de la racine *sum*, *sam*, élevé, grand: d'où les mots latins *summa*, somme, *summatum*, souveraineté, *summé*, grandement, extrêmement; *sumptus*, frais, grand frais; *sumptuosus*, qui est d'une grande dépense; *somptuosité* n'a point d'autre valeur.

*Magnificence*, en latin *magnificentia*, est composé de *mag*, grand, & de *fic*, *fat*, faire, qui exprime l'action apparente, une chose d'éclat, & dérivé de *magni-facere*, estimer grandement, faire grand cas, exalter ou élever fort haut. Tourne cette

famille annonce la grandeur, l'élévation, le prix; la splendeur, la sublimité.

Ces mots désignent donc de grandes, grosses ou fortes dépenses; le *luxe*, une dépense excessive, défordonnée; le *faste*, une dépense d'apparat, d'éclat; la *somptuosité*, une dépense extraordinaire, généreuse; la *magnificence*, une dépense dans le grand & le beau. *Luxe* ne doit être pris qu'en mauvaise part, comme il le fut toujours. *Faste* suit naturellement la même règle; on veut y mettre des exceptions qui n'ont pourtant pas lieu au figuré, quand on dit, par exemple, *faste* de science, de vertu, de douleur, &c. *Somptuosité* a besoin d'idées accessoires, pour qu'il énonce l'excès ou l'abus d'une manière déterminée. *Magnificence* est proprement un terme d'éloge, exprimant une qualité des personnes, il annonce même une vertu noble & sublime; mais aussi la *magnificence* peut tomber dans le *faste* & le *luxe*.

Il y a *luxe* dans les dépenses libres qui, par une grandeur démesurée ou un déplacement pernicieux, attaquant, à l'égard de l'État, les avances de la culture, font avorter la reproduction & dégénérer le revenu; ou qui, à l'égard des particuliers, attaquant leurs fonds ou avances de fortune, détériorent leur condition & consomment leurs ressources. Il y a *faste* dans les dépenses qui, par la parade, l'ostentation, la pompe, ne servent qu'à jeter un inutile éclat, & à éblouir les vues foibles. Il y a *somptuosité* dans les dépenses qui, par leur intensité, leur profusion, leur masse, surpassent les mesures d'une estimation ordinaire & de l'attente, & laissent l'imagination étonnée. Il y a *magnificence* dans les dépenses qui, par leur grandeur,

## SYNOPSIS FLAVIEN

leur hauteur, leur richesse, leur gloire, leur  
beauté, ravissent l'admiration, charment la va-  
riété, & honorent leur qu'on les voit.

Le *luxe* joue la manie de l'opulence : dégrè-  
ment d'esprit & de conduite. Le *faste* joue la gran-  
deur, la majesté : vanité des vanités. La *somptuosité*  
annonce la grandeur & l'opulence : grande  
puissance déployée avec une grande énergie. La  
*magnificence* annonce l'opulence & la grandeur,  
relevées par la manière & par l'objet : c'est, pour  
ainsi dire, la majesté dans toute sa gloire, si des  
ombres étrangères ne l'obscurcissent.

Le *luxe* du jour consiste principalement dans la  
grandeur des petites dépenses, dépenses mesqui-  
nes, futiles, honteuses ou pitoyables, à renouvel-  
ler le lendemain. Le *faste* des Cours consiste prin-  
cipalement dans une multiplication prodigieuse de  
dépenses d'une certaine parade & de dissipation.  
La *somptuosité* de nos ancêtres consistoit prin-  
cipalement dans des consommations immenses qui  
vivifioient le territoire. La *magnificence* royale  
consiste principalement dans de vastes & la-  
ges dépenses qui applanissent toute la surface de  
l'Empire, & rapprochent, par la facilité de la circu-  
lation, toutes les consommations de tous les consommateurs.

Le *luxe* produit la misère, & la misère est  
toute. Dans la decadence, il y a du *faste*,  
mais c'est celui de la ruine. La *magnificence*  
malicieuse raffine & éprouve la fortune, & les  
& les commodes à la *somptuosité* de la  
cence n'est plus dans qu'on se voit en sa  
thème.

Pompes, infatigables, dans la misère.

eût été le maître, avoit malheureusement traîné malgré lui, dans son armée, le *lux*e de Rome ; Pompée & Rome périrent. A la publication de la Bulle d'or, Charles IV, avec tout le *fa*ste d'un Roi des Rois, fut servi à table par des Souverains puissans ; mais ces honneurs étoient vuides de puissance. Nabuchodonosor, par la merveilleuse *somptuosité* de ses ouvrages, éleva Babylone au dessus des Cités les plus renommées de l'Univers : Babylone s'écroula sous le poids de ces mêmes ouvrages. Louis XII exerça pendant tout le cours de son règne & au milieu des guerres les plus dispendieuses, une *magnificence* vraiment royale envers ses peuples ; & ce Prince, simple & modeste, économe jusqu'à être accusé d'avarice, fut le plus magnifique des Rois & le plus glorifié par le plus beau des surnoms.

Considérez le *lux*e épouvantable de ces Rois de Perse, qui promettent les plus grandes récompenses à ceux qui inventeront de nouveaux plaisirs & de nouveaux moyens de dépense ; & vous prédirez les victoires d'Alexandre. Considérez le *fa*ste triomphal de ces Romains qui étalent les dépouilles, les images & le deuil des peuples vaincus ; & transportez-vous ensuite au milieu des ruines immenses qu'ils ont dispersées dans de vastes déserts. Elevez jusqu'au sommet des pyramides d'Egypte vos regards étonnés de leur *somptuosité* ; baissez-les ensuite sur ces monceaux d'ossements humains qui se sont accumulés autour d'elles pour leur construction. Parcourez curieusement toutes les *magnificences* du château de Versailles ; mais regardez ensuite à ses fondemens, & cherchez enfin tout autour les beautés de la Nature.

On a fort bien observé que les Etats ne périssent que par le *luxe* ; puisque l'Histoire a négligé de nous donner le tableau des impôts & leurs proportions avec le revenu territorial, nous n'avons donc point d'Histoire. On dit que le *faste* convient aux personnes qui, par leur état, doivent représenter : je ne sçais si la grandeur, la somptuosité, l'éclat, la magnificence des dépenses nécessitées par l'état ou l'occasion, doivent s'appeller *faste* ; mais je demande si des hommes grands par eux-mêmes ou par leurs actions, un St. Louis, un Duguesclin, un Louis XII, un Henri IV, un Turenne, ont besoin de *faste* ? On loue sans mesure la *somptuosité* d'un Prince dans les établissemens, les édifices, les monumens qu'il élève : est-il donc bien difficile & méritoire de faire avec beaucoup d'argent & sans privation une grande dépense ? Célébrons ces établissemens, si le bien de l'Etat les exige ; si par une grande dépense ils en épargnent de plus grandes ; s'ils sont fondés, placés, distribués, dirigés avec l'économie qui, par une sage & belle ordonnance, fait de plus grandes choses avec beaucoup moins de frais ; en un mot, s'ils payent le capital par des intérêts beaucoup plus forts que ne se font tout autre genre de dépenses. On craint beaucoup, surtout en France, des Grands, la magnificence ; & cependant on ne s'arrête pas à attendre, comme on le voit ailleurs, que la magnificence, étant au-dessus de toutes les autres vertus, soit la source de toutes les autres.

Is not the same as the ...

ily en a jusque chez le bas peuple : il se glisse dans les genres de dépenses les plus communes. Le *faste* ne se trouve proprement que chez les riches , dans leurs bâtimens , dans leurs meubles , dans leurs habillemens , dans leurs équipages & leur train ; mais l'appareil ne convient que dans les fêtes , les cérémonies , les solemnités. La *somptuosité* concerne proprement les festins , les édifices , les monumens , les choses d'éclat : il est peu d'hommes assez opulens pour étaler en tout genre une *somptuosité* habituelle. La *magnificence* ne sied qu'aux Grands qui , aux moyens de faire des dépenses extraordinaires , joignent des titres pour les rendre éclatantes , mais par un usage bien entendu qui les fait estimer , honorer & glorifier , en rendant leur *magnificence* aussi utile qu'agréable au Public.

Accommodez-vous à votre fortune , il n'y aura plus de *luxe*. Méritez la considération , l'estime , la gloire , suivant votre état , vous trouverez le *faste* superflu. Vivez seulement avec vos richesses d'une manière honorable , la *somptuosité* vous restera pour les bienfaits. Dépensez , & dépensez encore avec autant d'intelligence que de grandeur à enrichir vos peuples , & la richesse de votre Empire publiera votre *magnificence* , comme la beauté du Ciel publie celle de la Divinité.



## M.

*Maslé, Jouflu.*

*Maslé*, qui a le visage plein & large. *Jouflu*, qui a de grosses joues.

*Jouflu* n'exprime que l'embonpoint des joues. *Maslé* exprime proprement la grosseur de la partie antérieure du visage, celle des lèvres & des parties voisines : mais par une suite assez naturelle, il a désigné l'embonpoint du visage entier, & enfin celui même de la taille ou du corps.

*M*, *ma*, *mu*, *mo* indiquent proprement les lèvres, la bouche, ses environs : de là, les mots *mâchoire*, *musseau*, *musle*, *menton*, *moue*, &c. : autant d'idées relatives au devant & au bas du visage ou de la figure. *Joue*, en bas-breton *joi*, en italien *gota*, en languedocien *gaoute*, &c., du celt. *code*, élevé, désigne la partie du visage la plus élevée, relevée en bosse, bombée. Le mot *st* indiquant & désignant les fluides, les liquides, & particulièrement le souffle, en lat. *flatus*, a servi à composer, avec *ma* & *jou*, *maslé* & *jouflu*, par la raison très-simple que le *maslé* & le *jouflu* sont des soufflés & bou-soufflés.

On veut que *maslé* ne se dise guère que des femmes, & *jouflu* des enfans. Pour en être restreindre l'emploi propre & naturel des termes, pourquoi l'on nomme qui a un gros visage *maslé* & qui a un gros ventre *jouflu*.



pas *maflé*? pourquoi une personne faite, qui auroit de grosses joues, ne seroit-elle pas *jouffue*? que seroient donc l'un & l'autre? c'est cela ce qui s'appelle de la bizarrerie, & c'est à ce genre de bizarrerie qu'il ne faut pas condescendre.

Qu'on peigne les vents *jouffus*; c'est leur vrai costume. Mais pour quoi ces petits Amours tout *maflés*? en sont-ils plus jolis?

Les Asiatiques & les Africains aiment les *grosses maflées*; c'est leur goût, Je ne sçais si l'on s'est jamais avisé de peindre la beauté *jouffue*.

*Jouffu* est, nous dit-on, un mot familier; & *maflé*, un mot populaire. Cependant le sens propre de ce dernier mot & ses rapports avec plusieurs autres mots de la Langue étant connus, pourquoi seroit-il rejeté de la bouche des honnêtes gens? J'ai bien regret à un grand nombre de ces termes populaires, bannis du beau langage sans être remplacés. Les Dictionnaires en offrent à chaque page: voyez dans celui des rimes, combien de rimes refusées au style noble vont enrichir le bas-comique sur-tout, suivant l'observation de M. Marmontel. Il y a sans doute beaucoup de mots bas, barbares, forgés, contournés, dépourvus de sens & de recommandations, que la délicatesse ne sçauroit adopter. Mais des termes convenables, bons & utiles, des termes qui portent une idée caractéristique, qui peignent un objet particulier, & qui sont seuls à l'exprimer, ce n'est pas la délicatesse, c'est une humeur fantasque qui les renvoye au peuple, c'est la sortise des *Précieuses ridicules*. Comment donc désigner la chose qu'ils expriment? par des mots vagues, par de périphrases? mais les mots vagues ne donnent qu'une idée vague, & non l'idée dis-

restrictive de la chose : mais les périphrases ne sont que de plates longueurs, lorsqu'il ne s'agit que d'exprimer l'idée simple. Désignera-t-on les gens par leurs qualités, lorsqu'il ne faut que dire leurs noms ? Ainsi donc , plutôt que de puiser dans l'abondance du langage populaire ( je ne dis pas sans choix & sans goût ), plutôt que de nous servir de ce que nous avons sous la main, nous resterons pauvres , & nous nous réduirons aux ressources de la misère.

---

### *Magnifier , Glorifier.*

On , certes ! ce n'est pas un mot populaire que *magnifier* , il est bien noble ; & toutefois , qui oseroit s'en servir ? Ainsi , d'un côté , aujourd'hui nous dédaignons les mots populaires ; de l'autre, nous proscrivons des termes distingués : que nous restera-t-il ?

» Ce mot , dit Vaugelas , est excellent & a une  
 » grande emphase pour exprimer une louange extraordinaire. M. Coëffeteau en use souvent après  
 » Amiot & tous les Anciens. Encore tout de nouveau , un de nos plus célèbres Ecrivains (a) ne  
 » fait point de difficulté de s'en servir. Mais avec  
 » tout cela , il faut avouer qu'il vieillit , & qu'à  
 » moins que de l'employer dans un grand ou-

---

(a) L'Auteur , si je ne me trompe , entend parler de M. de Maucroix , qui dit , dans la Traduction des Homélies de Saint Chrysostôme : On *magnifie* la puissance de Dieu & la constance des Martyrs.

» vrage , il auroit de la peine à passer. J'ai une  
 » certaine tendresse pour tous ces beaux mots que  
 » je vois ainsi mourir, opprimés par la tyrannie  
 » de l'usage , qui ne nous en donne point d'autres  
 » en leur place , qui aient la même signification  
 » & la même force «.

L'Académie observe sur cette remarque , que ce mot n'a guere d'usage qu'en parlant de Dieu & des choses saintes. Dans son Dictionnaire , elle le conserve sans lui imprimer la note de vieillesse, comme si elle vouloit nous engager à l'employer à l'égard des objets précédens. C'est ainsi qu'en bornant l'application d'un terme à ce qu'il y a de plus sublime , on lui donne un grand caractère; & cela sert bien à distinguer les genres de styles.

Toutes les anciennes versions du premier verset du *Magnificat*, portent, Mon ame *magnifie* le Seigneur : toutes les traductions nouvelles , Mon ame *glorifie* le Seigneur. Mais si la *gloire* n'est pas la *grandeur*, *glorifier* n'est pas *magnifier*.

*Magnifier*, c'est exalter, célébrer la grandeur , lui rendre le plus grand hommage. *Glorifier*, c'est exalter, célébrer la gloire, rendre gloire. Qui-conque entend les mots de *magnifique* & de *magnificence*, entend celui de *magnifier*. *Ma*, *mag*, en latin *magnus*, désigne la *grandeur*. *Glo*, *gl*, *cl*, signifie éclat, rayon, lumière. *Fier*, dans la terminaison des verbes, est le verbe *faire* ou *devenir*.

S'il falloit exprimer en un seul mot l'action de celui qui tranche du grand , qui joue la grandeur , qui a de grands airs , nous ne dirions pas qu'il *s'exalte*, nous ne dirions pas qu'il *se glorifie*; ce

n'est pas cela. Et si nous disons qu'il se *magnifie* ? cela s'entendrait.

Ces généraux & ces princes qui veulent faire quelque chose de bien, ou qui acquiescent quelques courtoisies à la stature de leurs petits héros, les *regrettent*, ce me semble, plutôt qu'il ne les *glorifient*.

Je ne sçais si de tant de *Très-Hauts & Très-Puissans Seigneurs*, *monseigneurisés* de leur propre grace, il n'y en a pas quelques-uns qui se *magnifient* un peu. Je ne sçais si, depuis que les Gens de qualité se sont fait la loi de descendre de quelque Prince Souverain, il n'y en a pas quelques-uns qui se *glorifient* un peu. C'est une grande illustration que ceux-ci ajoutent à la grandeur.

Je ne propose ces exemples que pour faire sentir la valeur des termes, & l'utilité du mot *magnifier*, sans vouloir le faire descendre si bas. Qu'on le réserve pour les grands ouvrages, comme le demande Vaugelas ; qu'on le réserve pour les choses saintes, comme le dit l'Académie : mais qu'on le conserve. C'est aux Prédicateurs, sur-tout, qu'il convient d'en rétablir l'usage, & d'en orner leurs discours.

### *Maint, Plusieurs.*

*Maint*, dit La Bruyère, est un mot qu'on ne doit jamais abandonner, & qu'on ne doit qu'à y avoir à le joindre dans le style, & qu'on ne doit qu'à qui est françois. Vaugelas remarque que, dans

## VIO SYNONYMES FRANÇOIS.

d'être employé dans un Poëme héroïque , il ne feroit pas bien reçu , si-ce n'est en raillant. Thomas Corneille rapportoit qu'il pouvoit encore figurer avec grace, non seulement dans une Epigramme ou dans un Conte , mais encore dans un Poëme héroïque , sur-tout quand on le répere comme dans ce vers :

*Dans maints & maints combats , sa valeur éprouvée.*

On ne le souffre que dans le style Marotique , & dans l'enjouement de la conversation.

*Maint* signifie *plusieurs* : mais *plusieurs* marque purement & simplement la pluralité , le nombre ; tandis que *maint* réduit la *pluralité* à une sorte d'unité , comme si les objets formoient une exception , un tout séparé du reste , un corps à part. Quiconque sent la force & l'utilité des mots collectifs , doit regretter & recommander celui-là. Il n'y a personne qui ne trouve une différence sensible entre ces deux phrases : *Tout homme est sujet à erreur ; tous les hommes sont sujets à l'erreur.* *Tout* désigne la qualité propre de l'espece , de l'humanité : *tous* ne désigne qu'une qualité commune aux individus , à la généralité. La locution , *maint Auteur* , semble annoncer un nombre d'Auteurs qui forment une sorte de classe , & comme s'ils faisoient cause commune : *plusieurs* n'annonce que le nombre , sans désigner aucun rapport particulier entre eux , si ce n'est qu'ils ont la même opinion , la même marche , le même titre , quelque chose de semblable. Ces mots disent plus que *quelques-uns* , & moins que *beaucoup*.

*Maint* a le privilège rare de se repeter & d'exprimer par sa répétition un assez grand nombre. On dit *maint & maint*, comme *sans & sans*. Ces sortes de licences contribuent beaucoup à donner aux Langues des formes distinctives qui les rendent intraduisibles quant à la grace & au genie; & par-là elles ont quelque chose de précieux. La locution *maint & maint* est si commode, qu'on ne peut, en quelque maniere, s'empêcher de s'en servir de temps en temps, & de dire *mainte & mainte fois*.

La Bruyere regrette également le mot *moult*. *Moult*, dit-il, quoique latin, étoit dans son temps d'un même mérite; & je ne vois pas par où *beaucoup* l'emporte sur lui. *Beaucoup* ne vaut pas *moult*; car il rappelle naturellement l'idée fort étrangere d'un *beau coup*, & nullement celle d'une assez grande abondance; tandis que *moult* vous met sous les yeux la *multitude*.

*Maint* vient de *main*, *manus*, *man*, qui marque la capacité, la contenance, la quantité, le nombre. *Plusieurs*, dérivé de *plus*, vient de *plô*, *put*, *pol*, *multitude*.

### *Maintenir, Soutenir,*

Des édifices anciens se *maintiennent* & se *soutiennent*, comme d'anciennes coutumes. Les lois de fer *maintiennent* & *soutiennent* un prince. Un protecteur *maintient* & *soutient* un prince. Une femme se *maintient* & se *soutient* avec honneur. *Maintenez* & *soutenez* votre cause. *Maintenez*

*nir & soutenir* signifient également *défendre & con-*  
*server.*

*Maintenir*, c'est, à la lettre, *tenir la main* à une chose, la tenir dans le même état : *soutenir*, c'est *tenir* une chose *par-dessous* ou *en dessous*, la tenir à une place. On *maintient* ce qui est déjà tenu & qu'il faut tenir encore pour qu'il subsiste dans le même état : on *soutient* ce qui a besoin d'être tenu par une force particuliere, & qui couroit risque, sans cela, de tomber. Si on *portoit* la chose sur soi ; si on en portoit le poids, on la *supporteroit*. Vous *maintenez* ce que vous voulez qui dure ; vous *soutenez* ce que vous voulez qui soit assuré.

C'est sur-tout la vigilance qui *maintient* : c'est sur-tout la force qui *soutient*. La puissance *soutient* les Loix : les Magistrats en *maintiennent* l'exécution. Vous *soutenez* une famille par vos secours ; vous y *maintenez* la paix par vos soins. On *soutient* ce qui est foible, chancelant : on *maintient* ce qui est variable, changeant.

Celui qui *maintient* sa maison par son économie, la sert peut-être aussi bien que celui qui la *soutient* par son crédit.

L'accord seul des esprits *maintient* celui des cœurs. Si vous voulez être *soutenu*, *soutenez*-vous vous-même.

Celui qui ne *scit* pas se *maintenir* dans la médiocrité, ne *soutiendra* pas l'opulence.

Il faut de la force pour *soutenir* toujours son caractère : il faut de l'habileté pour *maintenir* longtemps son crédit.

Vous *soutenez* des assauts, des efforts : vous *maintenez* les choses dans l'ordre & à leur place. Vous *soutenez* votre droit contre celui qui l'attaque :

taque : vous *maintenez* les prérogatives de votre place, lorsque vous ne les négligez pas.

On *maintient* son dire en insistant, par sa confiance. On *soutient* son opinion, en combattant pour elle avec des preuves.

Ce qui ne se *maintient* pas, change, passe : ce qui ne se *soutient* pas, baisse, tombe.

La santé se *maintient* par le régime : la vie se *soutient* par la subsistance. Par la subsistance, vous vivez : par le régime, vous subsistez dans le même état.

Vous *maintenez* donc la chose dans l'état où elle étoit : vous *soutenez* la chose pour qu'elle soit en bon état. Des Juges vous *maintiennent* dans la possession de vos biens : des amis vous *soutiennent* dans vos entreprises. L'établissement qui reste dans le même état, se *maintient* : celui qui résiste aux choses, se *soutient*. Il s'agit de *maintenir* la paix, plutôt que de *soutenir* des guerres.

*Maintenons* les coutumes, quand elles sont bonnes : mais si elles sont mauvaises, l'ancienneté est-elle un titre pour les *soutenir* ?

Il s'agit plutôt de conserver pour *maintenir*, & de défendre pour *soutenir*.

Une femme se *maintient*, qui conserve sa beauté, sa fraîcheur, ses avantages. Une femme se *soutient*, qui résiste aux accidens, aux attaques, aux ravages du temps.

Il y a des âmes qui *soutiendront* les grands revers : où est l'homme qui se *maintienne* long-temps dans une certaine égalité d'âme ?

Qui se *maintiendra* toujours dans une place où l'on a toujours besoin d'être *soutenu* ?

J'ai parcouru, dans ces exemples, les manières les  
Tome III. H



114. SYNONYMES FRANÇOIS.

plus usitées d'appliquer ces termes : elles reviennent toutes à mes idées.

---

*Mal parler, Parler mal.*

M. Beuzée pense que ces deux expressions ne sont pas synonymes. *Mal parler* tombe, selon lui, sur les choses que l'on dit ; & *parler mal*, sur la manière de les dire : le premier est contre la morale, & le second contre la grammaire.

» C'est *mal parler* que de dire des choses offensantes, sur-tout à ceux à qui l'on doit du respect ; de tenir des propos inconsiderés, déplacés, qui peuvent nuire à celui qui les tient ou à ceux dont on parle. C'est *parler mal* que d'employer des expressions hors d'usage ; d'user de termes équivoques ; de construire d'une manière embarrassée, ou à contre-sens ; d'affecter des figures gigantesques en parlant de choses communes ou médiocres ; de choquer la quantité en faisant longues les syllabes qui doivent être breves, ou breves les syllabes qui doivent être longues.

» Il ne faut ni *mal parler* des absens, ni *parler mal* devant les Sçavans, &c. ».

Pour moi, je ne vois dans ces deux manières de parler qu'une différence de construction sans aucune différence de sens ; & je dirois également, il ne faut ni *mal parler* devant les Sçavans, ni *parler mal* des absens. Il en est de *mal* comme de *bien* : on a dit l'art de *bien parler*, comme l'art de *bien penser*, dans un sens grammatical. *Mal* se met éga-

lement devant ou après mille autres verbes avec la même signification : vous direz *mal enfourner* ou *enfourner mal* une affaire.

M. Beauzée observe lui-même que cette distinction n'a lieu qu'à l'infinitif & dans les temps composés du verbe : ainsi on ne diroit pas *il mal parle*, comme on dit *il a mal parlé*. Je conclus de là que celui qui vient de *mal parler*, *parloit mal*, sans autre différence que celle du mode.

*Mal parler* & *parler mal* se prennent de même moralement & grammaticalement, selon le sujet & les circonstances du discours, avec cette différence que, quand il ne s'agit que de la manière de parler, le verbe n'a pas besoin de régime; mais que quand il s'agit des choses & de leur moralité, le verbe exige un régime après lui. *Mal parler* & *parler mal* sans addition, c'est mal exprimer ou exprimer mal sa pensée; au lieu que vous direz *mal parler* ou *parler mal* des absens, de ses amis, de tout le monde, pour faire entendre qu'on en dit du mal.

Si la manière différente de placer l'adverbe change quelque chose à l'expression, c'est de renforcer l'idée quand il précède le verbe. Alors l'adverbe & le verbe semblent s'incorporer ensemble, comme s'ils ne formoient qu'un mot composé. L'idée de l'adverbe paroît être plutôt coordinative que modificative; & l'expression en est plus énergique. C'est ainsi que plusieurs mots composés de l'adverbe & d'un verbe disent beaucoup plus & avec plus de force que le verbe suivi de l'adverbe. Par exemple, nous disons *mal-traiter* & *traiter mal*; or *maltraiter* annonce un traitement plus dur, plus injurieux, plus violent que *traiter mal*, sans autre

pourtant jusqu'à *outrager*, action qui *oultre* la chose & *oultre* les personnes. Appliquez aux ad-  
verbes construits différemment avec les verbes ce  
que je dis ailleurs des adjectifs placés devant ou  
après les substantifs. Voyez l'art. *Sçavant Homme*  
& *Homme Sçavant*.

### *Mal-avisé, Imprudent.*

*Avisé*, qui voit à la chose, qui voit bien : *avis*,  
ce qu'on croit voir de mieux ; de *vis*, vue, voir,  
viser, & de la préposition à. *Prudent*, qui voit en  
avant, qui apperçoit au loin : *prudent* est comme  
le latin *providens* ; de *pro*, en avant, au loin ; &  
de *vid*, qui voit. La prudence se distingue de la  
sagesse par une connoissance profonde, telle que la  
prévoyance.

Celui qui ne s'avise pas des choses dont il doit  
s'aviser, est *mal-avisé* : celui qui ne voit pas aussi  
avant dans la chose qu'il auroit dû y voir, est *im-  
prudent*. Le *mal-avisé* ne regarde pas assez à la  
chose qu'il fait ; il la fait mal : l'*imprudent* ne sçait  
pas bien la valeur de ce qu'il fait ; il fait mal. Le  
premier n'a pas pris conseil des circonstances & des  
convenances ; il les choque : le second n'a pas ap-  
profondi les conséquences & les suites de la chose ;  
elle tourne contre lui. Celui-là manque d'atten-  
tion, de circonspection, de précaution : ce-  
lui-ci manque de sagesse, d'application, de pré-  
voyance.

Je suis *mal-avisé*, si je laisse passer l'occasion  
que je devrois saisir : si je n'ai pas prévu l'évène-

ment que j'aurois dû prévoir, je suis *imprudent*. Dans ce dernier cas, je ne sçais pas ce que je fais : dans le premier, je ne fais pas ce qu'il faut.

Souvent nous sommes très *mal-avisés* sur nos propres affaires, tandis que nous sommes fort *avisés* sur celles des autres : nous ne voyons pas les nôtres de sang froid, & nous voyons mal. Nous sommes quelquefois plus *imprudents* en agissant avec réflexion, qu'en suivant notre premier mouvement ou notre première idée : il faut délibérer de sang froid, & non que la crainte ou telle autre passion délibère.

Il est des circonstances où nous sommes *mal-avisés* pour avoir pris trop d'avis différens qui nous brouillent l'esprit. Il est des extrémités où la prudence même nous oblige à des démarches *imprudentes* qui nous perdront peut-être.

Le *mal-avisé* qui ne se soucie point de voir les difficultés, est un sot. L'*imprudent* qui ne s'embarrasse point de courir des risques, est un fou.

Il y a beaucoup de gens qui perdent leurs procès pour être *mal-avisés* : il y a beaucoup de gens qui se perdent de réputation pour être *imprudents*. Les uns ne songent pas aux convenances, & les autres aux conséquences.

A dire tout ce qu'on pense, sans sçavoir devant qui on parle, on est fort *mal-avisé*. A dire des choses qui peuvent offenser, à quelqu'un qui peut se venger, on est fort *imprudent*.

Il faut pardonner à un homme simple & droit d'être un peu *mal-avisé* : il faut pardonner à un homme sans usage & sans expérience, d'être un peu *imprudent*. C'est même une grande règle de justice de ne pas juger les personnes sur une règle.

commune à tous, mais de juger chacun selon son caractère & sa manière propre d'être. Celui-ci ne m'offense pas qui me dit des choses que je trouverois très-offensantes de la bouche de tel autre. Tant vaut l'homme, tant vaut l'action.

Quel homme n'est pas quelquefois *mal-avisé* ? mais on l'est plus ou moins essentiellement. Quel homme n'est pas *imprudent* une fois par jour ? mais l'un est plus habile que l'autre à cacher ou à réparer son imprudence.

### *Malicieux, Malin, Mauvais, Méchant.*

Ces termes expriment une disposition à nuire ; à faire du mal.

» Le *malicieux*, dit l'Abbé Girard, l'est par  
» caprice ; il est obstiné ; s'il nuit, c'est de rage ;  
» pour l'appaiser, il faut lui céder «.

Ce n'est pas cela. Si le *malicieux* nuit de rage ; il ne l'est donc point par *caprice* ; car la *rage* n'est point un *caprice*. Mais le *malicieux* ne nuit pas de *rage*. L'enfant qui médite une *malice*, le fait souvent de sang froid ; & la *rage* ne médite point. Votre ami vous fait gaîment une *malice*, & avec aussi peu d'obstination que de colere. Est-ce par la vertu du caprice, de la colere, de l'obstination, que la *malice* supplée à l'âge, suivant un axiome de Jurisprudence ? N'est-ce pas plutôt par une certaine finesse d'esprit que la *malice* désigne ? Quand on dit de quelqu'un qu'il est *malicieux* comme un *singe* ; veut-on dire que le singe soit emporté, obstiné par caractère ? L'attribut du singe, n'est-ce

## SYNONYMES FRANCHES.

pas la ruse accompagnée d'un dessein d'arriver au nuire ? Est-ce qu'il s'agit d'arriver à *malicieusement* ? Il faut le découvrir, le déviner, le deviner, le déconcerter, éviter les pièges, échapper à ses *très* cachées.

Cicéron dit que la *malice* est une manière de nuire ruse & dissimulée. Et on a vu même quelquefois passer pour prudence. Le contraire, *malitiosus*, est synonyme de *très* ruse, *très* méchant. Le propre de la *malice* est de cacher ses desseins & sa marche. Ainsi l'on dit un *homme* *très* *malicieux* : ainsi l'on dit la *malice* du *poète*, pour désigner le venin caché qu'il renferme : ainsi l'on dit qu'on a fait une chose nuisible sans *malice*, sans mauvaise intention. Il y a dans la *malice*, dit un des Auteurs de l'Encyclopédie, de la facilité & de la ruse, peu d'audace, point d'atrocité : le *malicieux* veut faire de petites peines & non causer de grands malheurs ; quelquefois il veut seulement se donner une sorte de supériorité sur ceux qu'il tourmente ; il s'estime de pouvoir le mal, plus qu'il n'a de plaisir à en faire. Disons qu'il y a divers degrés ou plutôt différentes sortes de *malice*, depuis la *malice* agréable jusqu'à la *malice* noire : les Latins disoient *malitia mala*, pour exprimer celle dans laquelle il entroit de la méchanceté. *Malicieux* est donc le plus foible de tous ces termes, puisqu'il ne se prend pas même toujours dans un sens odieux.

» Le *malin*, dit encore l'Abbé Girard, l'est  
 » de sang froid ; il est rusé ; quand il nuit,  
 » c'est un tour qu'il joue : pour s'en défendre, il  
 » faut s'en défier ».

N'est-ce pas le *malicieux* que l'Auteur nous

donne pour le *malin* ? Il a été trompé sans doute par l'abus qu'on fait de ce dernier mot, sur-tout en parlant des enfans. On appelle, & fort mal à propos, *malin* un enfant qui fait des *malices* assez ingénieuses ; & ses *tours malins* ne sont que des *malices* : il n'est donc que *malicieux*. Absolument parlant, un enfant peut être *malin* dans le sens propre du mot ; mais il ne l'est que comme un enfant. Cet abus a également trompé l'Encyclopédiste que j'ai cité plus haut : car il dit que le substantif *malignité* a une toute autre force que son adjectif *malin* ; puisqu'on permet aux enfans d'être *malins*, & qu'on ne leur passe pas la *malignité* ; parce que c'est l'état d'une ame qui a perdu l'instinct de la bienveillance, qui desir le malheur de ses semblables, & souvent en jouit. De cette observation, il falloit conclure que cette application particuliere du mot étoit vicieuse & mauvaise, puisqu'elle dénature le mot.

Mais l'usage n'a-t-il pas pu changer la valeur du terme ? Non, s'il a conservé le mot propre pour exprimer l'idée étrangere à celui-là, & s'il emploie le même terme selon son vrai sens dans toutes ses autres applications ; & voilà une regle pour distinguer l'abus de l'usage. Que les circonstances de la chose ou du discours vous engagent quelquefois à vous relâcher du sens strict & sévère du mot, ce n'est pas à dire qu'il change de sens. Quand vous direz à quelqu'un, par plaisanterie ou par hyperbole, qu'il est *malin* ou *méchant*, *méchant* & *malin* ne cessent pas de signifier ce qu'ils signifient.

Or nous disons l'esprit *malin*, une vertu *maligne*, de *malignes* influences, une fièvre *maligne*, une *maligne* interprétation, &c. ; & la qualité

que nous attribuons alors aux objets , est la *malignité* proprement dite. Nuire est leur propriété, leur but , leur effet naturel ; mais ils nuisent par des moyens subtils & cachés. Il y a dans l'homme *malin* & de la *malice* & de la *méchanceté* : mais sa *malice* est plus malveillante , plus mal-faisante & plus raffinée ou plus profonde que celle de l'homme purement *malicieux* : mais sa *méchanceté* est couverte , dissimulée , artificieuse , sans la brutalité , sans la violence , sans l'abandon de l'homme proprement *méchant*. Les Interpretes Latins disent *malignus*, *quasi malè genitus*, mal né , né pour le mal ; comme *benignus*, *benè genitus*, bien né , né pour faire le bien. Le latin *malignus* est synonyme de malveillant , mal-faisant , inique , pervers , dangereux , funeste. Le *malin* prend plaisir à faire du mal.

L'Abbé Girard poursuit ainsi : « Le *mauvais* l'est » par emportement ; il est violent ; quand il nuit , » il satisfait sa passion : pour n'en rien craindre , » il ne faut pas l'offenser «.

Ne diroit-on pas que l'emportement fait le *mauvais* ? Cependant on peut être *mauvais*, sans être proprement emporté , quoique la dureté , la brutalité , la violence du caractère contribuent à rendre *mauvais* : il y a même des gens emportés , qui sont très-bons. En général , une chose est *mauvaise* , quand elle a quelque vice ou quelque défaut essentiel , ou qu'elle n'a pas les qualités relatives à l'usage qu'on en fait , à l'idée qu'on en a , au service qu'on en attend. C'est ainsi que du pain est *mauvais* , qu'une action est *mauvaise* , que l'air est *mauvais* , qu'un discours , des habitudes , la mine , l'air , des ouvrages , &c. , sont *mauvais*. Le mau-



*vais* ne vaut rien ; il fait du mal. Un homme est *mauvais*, quand au lieu de l'indulgence, de la douceur, de l'humanité, de l'équité, des qualités qui font l'homme bon, il a les vices contraires qui font que, dans l'occasion qu'il y a d'exercer quelque une de ces vertus caractéristiques de l'homme ou de l'espece, il fait du mal.

*Mauvais* est le latin *malus*, qui naturellement a fait dans notre Langue *mauv*, *mauvais* ; & il se prend dans les différentes acceptions du mot latin. Du Cange & Huer le tirent immédiatement de *maleficus*, comme si l'on avoit dit autrefois *mau-fais* : en effet, le Diable que le peuple appelle quelquefois *le Mauvais*, s'appelloit *le Maufès*. Mais il y a le *mal-faisant* ( *maleficus* ), qui n'est que propre à faire du mal, & qui n'en fait que quand on le met en jeu, à l'épreuve, en compromis ; & c'est-là le *mauvais*. Il y a le *mal-faisant* qui, naturellement & par lui-même en activité, fait le mal, travaille à le faire, ou tend violemment à le faire ; & c'est-là le *méchant*. On a dit *mauvaisié* pour exprimer la qualité de *mauvais* : il n'y a pas jusqu'aux enfans qui n'éprouvent souvent le besoin d'un substantif pour désigner la quantité ; & quelque fois ils vont jusqu'à en faire un, comme *mauvaiseté*, qui ne sent pas, comme *mauvaisié*, la barbarie & la corruption. J'ai remarqué que le Diable est appelé *mauvais Ange* ainsi qu'*Esprit malin* : il est sensible que cette dernière qualification désigne ses ruses, ses artifices, ses prestiges, son habile & profonde mal-faisance, dont la première ne rappelle point l'idée (a).

---

(a) Je ne sçais pourquoi de tant d'acceptions qu'on donne

» Le *méchant*, dit enfin l'Abbé Girard, l'est  
» par tempérament; il est dangereux; quand il  
» nuit, il suit son inclination: pour en être à cou-  
» vert, il faut le fuir «.

Le *méchant* est animé de la haine du bien, de  
ses semblables, de ce qu'il doit aimer, de ce qu'il  
doit faire. Il est possible qu'on naisse avec des dis-

à *mauvais*, comme fâcheux, incommode, sinistre, dan-  
gereux, funeste, corrompu, &c., l'Abbé Girard va choisir  
pour faire un article de son livre, l'idée de *cherif*.  
Il y a si loin d'un de ces mots à l'autre, qu'il est plus  
difficile d'en déterminer la différence que la ressemblance.  
L'Auteur leur attribue pour qualité commune, une sorte  
d'inaptitude à être avantageusement placés ou mis en  
usage. Avec une idée si générale & si vague, on trou-  
veroit à un mot des synonymes sans nombre, qu'on seroit  
étonné de voir ensemble. *Cherif* signifie qui n'a point de  
valeur, qui est sans mérite, qui excite la pitié ou le mé-  
pris; ce qui ne nous ramène à *mauvais* que par réflexion  
& par induction: *cherif* est bien plutôt synonyme de  
pauvre, misérable, maigre, petit, que de *mauvais*: car  
le sens propre de *cherif*, italien *castro*, est celui de  
*malheureux castro*, de l'avou de tous les Etymologistes.  
Quant à l'application de ce mot aux choses d'usage, telles  
que les *coffres*, le *linge*, &c. il n'y a aucune raison de pré-  
tendre que *cherif* remplace *mauvais*; & qu'un habit  
*cherif* de peau plus serré, tandis qu'on porte au besoin  
un habit *mauvais*. Un habit peut être si *mauvais* qu'on ne  
le porte plus. & l'on portera bien encore l'habit *cherif* qui  
sera trop court, trop étroit, trop mesquin, en cas de  
besoin. Des fruits *cherifs* valent mieux à manger que des  
fruits *mauvais*. On mange, quoiqu'on fasse une *mauvais*  
crainte, & avec une *mauvais* à craindre souvent on ne mange  
pas davantage. Songez l'enfant *cherif* respecté d'un  
crainte ne s'impose à servir pas tout l'homme, &c.  
*crainte*, &c.

positions prochaines pour le devenir ; car il naît des monstres. Il n'est que trop facile de le devenir avec un caractère dur & féroce, avec une humeur atrabilaire, avec des passions aigries, avec l'ignorance ou le mépris de tous les principes, avec des habitudes licencieuses. Le *méchant* est *mauvais*, quand il a l'occasion de faire du mal ; mais de plus, il cherche les occasions d'en faire. Il est *malin*, s'il a un esprit capable de servir plus sûrement son iniquité ; mais il emploie également la force, le courage, l'audace. S'il a des momens de relâche, de calme, de gaîté, il sera *malicieux*. En deux mots, il fait du mal tant qu'il peut ; il n'a de plaisir qu'à en faire ; il en fait de toute sorte de manières ; s'il n'en fait pas, il médite, il projette d'en faire ; s'il ne peut en faire, il souffre, il se tourmente. Qui descendroit dans son cœur, trouveroit que le plus malheureux des hommes, c'est le plus *méchant*. Heureusement, il est contenu ; il est contenu par le danger, par son intérêt. Par son intérêt même, il est forcé de faire du bien. En proportion de la *méchanceté* qu'on a, on ressemble plus ou moins à cet effroyable portrait. Ce n'est pas la faute de la Langue, si quelquefois on altere, on affoiblit la valeur du terme, au point même qu'il ne signifie plus rien. L'Académie a depuis long-temps remarqué que *méchant* est plus fort & plus odieux que *mauvais*.

M. de Gébélín croit, avec Ménage, que le mot *méchant* est le latin *mis cadens*, qui cheoit, réussit, tombe malheureusement : *cadere*, cheoir ; *mis*, *mes*, signifie privation, mal, misère ; l'oriental *fskan*, pauvre, misérable. Alors son acception propre & primitive seroit à peu près celle de *mauvais*.

dans son sens le plus étendu ; mais avec cette différence que *mauvais* marque la propriété , la mauvaise qualité de la chose , & *méchant* marquera le mauvais succès , l'effet malheureux ; dans ce sens , nous disons un *mauvais* ou un *méchant* habit , de *mauvais* & de *méchans* vers , une *mauvaise* ou *méchante* terre , &c. Cette acception de *méchant* se distingue de la précédente par la manière de placer cet adjectif. De *méchans vers* sont *mauvais* ; des *vers méchans* sont satyriques : un *méchant pays* est *mauvais* , il ne vaut rien ; un *peuple méchant* est mal-faisant , il faut le craindre. Vous ne direz pas qu'un livre est *méchant* , quand il n'est que mal fait ; il est *mauvais*. Ainsi , dans son acception foible , l'adjectif *méchant* précède le substantif. Revenons au sens & au caractère moral de nos synonymes.

Le *malicieux* est tel par une disposition ou une tournure d'esprit & d'humeur , qui fait qu'on se plaît à causer un tort , une peine , ou même une légère humiliation à quelqu'un , par la finesse & l'adresse qu'on a l'art d'employer avec succès ; & qu'on se réjouit de la peine qu'on a faite. Le *malin* est tel par une corruption profonde & raffinée , qui fait qu'on travaille à nuire tant qu'on peut , de manière que la main soit invisible ou le moyen impénétrable , pour porter le coup plus sûrement , plus avant , plus impunément ; & qu'on jouit avec une délectation secrète du mal qu'on a fait. Le *mauvais* est tel par un vice grossier & intraitable de caractère & d'humeur , qui fait qu'on se livre tout entier au penchant qu'on a de nuire ou de faire du mal , dès qu'il est excité ; & qu'on trouve à l'avoir fait une brutale satisfaction. Le *mé-*

*chant* est tel par une corruption & une dépravation absolue de cœur & d'esprit, qui fait qu'on veut nuire & faire tout le mal qu'on peut par toute sorte de moyens, manifestes ou cachés, ruse ou force, n'importe; & qu'on ne jouit que du plaisir de faire tout le mal qu'on peut faire.

Il y a de l'esprit & une sorte de foiblesse à être *malicieux* & *malin* : la *malice* & la *malignité* combinent & concertent; puisqu'elles se cachent, elles craignent : mais le *malin* a tout l'esprit qui convient au *méchant*; & s'il agit en homme foible, c'est quelquefois parce que cette manière est plus sûre que la force. Le *mauvais* se passe fort bien d'esprit; le pouvoir & la force lui suffisent. La force peut suffire au *méchant* : mais avec de l'esprit, il est cent fois plus *méchant*.

Salomon dit que la *malice* des femmes surpasse celle des hommes : les hommes ont la force; les femmes y suppléent par la *malice* : & voilà pourquoi les enfans sont en général *malicieux*. La *malice* dispose à la *malignité* : le talent & l'habitude s'étendent & s'élèvent par degrés à mesure que leur sphere s'agrandit; & gâté par le succès, l'esprit corrompt le cœur. Les gens de mauvaise humeur sont assez naturellement *mauvais* : car on est *mauvais* ou tout près de l'être dans un accès de mauvaise humeur : il semble qu'il faille se venger de ce qu'on souffre; & l'humeur en donne la force comme elle en inspire la volonté. Enfin le *méchant* est un être dénaturé, l'ennemi du bien, l'ennemi de l'humanité : tout homme qui se corrompt devient plus ou moins *méchant*. Que seroit-ce si le pouvoir de nuire ne manquait pas bientôt au *méchant* ?

On trouve dans les auteurs anciens et modernes, des notions très-vagues sur la manie, et sur les autres maladies mentales. Les uns ont cru que la manie était une espèce de délire, et les autres ont cru qu'elle était une espèce de folie. Mais, dans ces notions, il y a une grande confusion, et l'on ne peut en tirer aucune conclusion utile.

### Manie.

Maniaque, terme ancien, qui signifie, dans le langage médical, une personne atteinte de manie. Ce mot est dérivé du grec *mania*, qui signifie, dans le langage commun, une personne qui est folle. On a vu, dans les auteurs anciens, que le mot *maniaque* était employé pour désigner une personne atteinte de manie, et que le mot *mania* était employé pour désigner la manie elle-même. Mais, dans ces notions, il y a une grande confusion, et l'on ne peut en tirer aucune conclusion utile.

Maniaque & manie ont, dans le langage médical, le même sens : on se sert du mot *maniaque* pour désigner une personne atteinte de manie, et du mot *mania* pour désigner la manie elle-même. On a vu, dans les auteurs anciens, que le mot *maniaque* était employé pour désigner une personne atteinte de manie, et que le mot *mania* était employé pour désigner la manie elle-même. Mais, dans ces notions, il y a une grande confusion, et l'on ne peut en tirer aucune conclusion utile.

qui est au jour peut être facilement connu, sans l'être, du moins comme ce qui est *notoire* ou *public*. Les Latins appelloient *manifestaire* un voleur découvert & pris sur le fait; & la chose, mise en évidence, étoit également *manifestaire*, mot qui se rapproche beaucoup de *notoire*.

*Notoire*, qui est fort connu, ce qui l'est d'une manière certaine : de *no*, connoissance. Le latin *notus* veut dire *connu*; qu'est-ce que son dérivé *notorius* ajoute à cette idée? Ce mot est proprement un terme de droit; & les Jurisconsultes nous apprennent qu'on appelloit *notoria* les accusations & les informations qui donnoient la connoissance & la preuve du fait. La *notoriété* fait preuve. Qu'on se rappelle ce que je viens de dire du latin *manifestarius*. La terminaison *oire* désigne sur-tout la cause, l'efficacité, ce qui fait qu'une chose a tel effet, &c. : *illusoire*, ce qui est fait pour séduire, ce qui fait illusion : *gratulatoire*, ce qui est destiné & propre à féliciter ou à rendre des actions de grâces; *ambulateur*, ce qui ne fait qu'aller, venir, changer, varier; *péremptoire*, ce qui tranche toutes les difficultés &c. Ce qui est *notoire* est si bien connu, qu'il est certain & indubitable.

*Public*, pris adjectivement, s'applique à toute sorte d'objets assez généralement connus. Ce que tout le monde voit, ce que tout le monde dit, ce que tout le monde croit, &c., est également *public*. C'est ici ce que tout le monde sçait ou connoît; mais ce mot ne marque que l'étendue de la connoissance, sans établir par lui-même la certitude de la chose; ce qui est propre au mot *notoire*. *Public* vient de *pul*, *plu*, *ple*, multitude; d'où s'est formé le latin *plebs*, public.

Il est donc facile de connoître ce qui est *manifeste* :

ce qui est *notoire* est bien & certainement connu; on connoît assez généralement ce qui est *publié*.

La chose *manifeste* n'est plus cachée : la chose *notoire* n'est pas incertaine : la chose *publique* n'est pas secrète.

Il n'y a point à dissimuler sur ce qui est *manifeste*; à contester sur ce qui est *notoire*; à se taire sur ce qui est *public*.

La *manifestation* déclare ce qui est; la *notoriété* le constate; la *publicité* le répand.

Reconnu par les Parties, un fait est *manifeste*; vu par une foule de témoins, il est *notoire*; sçu de tout le monde, il est *public*.

Il y a des vérités *manifestes* qu'on ne veut pas sçavoir, parce qu'on a peur de les croire, & on les nie. Il y a des vérités *notoires* auxquelles on feint de ne pas se rendre, parce qu'on veut se singulariser, & on les combat. Il y a des vérités *publiques* que presque personne ne sçait, parce qu'on ne veut point passer sa vie à faire foule au coin des rues pour lire, si on le peut, des affiches : prétendez-en cause d'ignorance !

Le terrible jour que celui de la *manifestation* des consciences ! La terrible peine que la *notoriété* du crime imprimée sur le visage par un signe d'opprobre, au lieu de sang répandu ! Le terrible frein que celui de la *publicité* des accusations, des informations, de toutes les procédures & de toutes les délibérations de la Justice !

Il est *manifeste* que les places ne sont pas faites pour les personnes : il est *notoire* qu'elles l'ont quelquefois été : voyez les faits *publics* consignés dans l'Histoire, pour sçavoir la suite de cet arrangement.



☉ *Notoire & public* n'ont rapport qu'à la connoissance qu'on a des choses; mais *manifeste* désigne de plus la qualité des choses considérées en elles-mêmes, dans le sens de ses deux autres synonymes, *clair, évident*. Des principes, des vérités, des raisonnemens sont *manifestes, clairs, évidens* en eux-mêmes. *Cal*, beau en grec, blanc en celte, lumineux, serein, joint au mot *ar*, vif, a fait le latin *clarus*, clair, qui a une lumière vive, une blancheur éclatante, une clarté pure. *Évident* vient du verbe latin *videre*, voir; c'est ce qu'on voit très-distinctement, ce qu'il est impossible de contester, ce qui ravir notre consentement même malgré nous. J'ai dit que *manifeste* signifie littéralement & rigoureusement mis en lumière, au jour, à découvert.

Rien de caché dans ce qui est *manifeste*, il n'y a qu'à le considérer. Rien d'obscur dans ce qui est *clair*, il n'y a qu'à le regarder. Rien d'incertain dans ce qui est *évident*, il n'y a qu'à voir, à ouvrir les yeux. Ce qui est *évident* est très-*manifeste & très-clair*; or l'objet *manifeste* tombe, pour ainsi dire, sous les sens; & la chose *claire* saute aux yeux. Il n'y a rien à développer dans ce qui est *manifeste*, rien à éclaircir dans ce qui est *clair*, rien à dire sur ce qui est *évident*.

Il y a devant nous des choses très-*manifestes* que nous ne voyons pas; nos yeux sont en quelque sorte distraits. Il y a des choses très-*claires* que nous voyons mal; nous avons quelquefois les yeux troubles. Il y a des choses très-*évidentes* que nous ne voulons pas voir; nous fermons les yeux.

Il est bien facile de connoître ce qui est *mani-*

*feste*, de concevoir ce qui est *clair*, de se convaincre de ce qui est *évident*.

Un coup-d'œil jetté sur des vérités *manifestes* ne nous en donnera peut-être que des perceptions imparfaites & confuses ; mais il faut en acquérir , par l'attention , des idées *claires*, distinctes & complètes ; & c'est par l'enchaînement & la combinaison de ces idées que le raisonnement méthodique parvient à rendre , dans un foyer de lumière, ces vérités *évidentes* ; évidence qui seule exclut la crainte de se tromper , & ravit ainsi notre *consentement* ou notre *assentiment* (a).

Après des recherches pénibles , je crois avoir trouvé des différences *manifestes* entre des mots synonymes. De plus grandes difficultés m'attendent ; c'est de rendre mes idées *claires*, & si *claires* que mes Lecteurs les conçoivent sans beaucoup d'efforts. Enfin une peine me reste ; je crains l'erreur ou l'illusion ; je crains que ce qui me paroît *evident* , ne leur paroisse pas bien prouvé ; je crains que ce qui me paroît vraisemblable , n'ait à leurs yeux aucune apparence de vérité.

(a) *Assentiment* est un terme de Métaphysique qu'on distingue du *consentement*. L'*assentiment* est l'acquiescement de l'esprit ; il concerne la vérité des choses : le *consentement* est l'acquiescement de la volonté ; il concerne la bonté des choses. Par l'*assentiment* vous reconnoissez la réalité des rapports que les choses ont entre elles ; & par le *consentement* , la convenance des rapports qu'elles ont avec nous.

*Manigance, Machination, Manege.*

*Manigance* est un mot bas : faudroit-il le rejeter ? Ne faut-il pas des mots bas , pour représenter des choses basses ? Ne sont-ils pas plutôt les noms propres de ces choses ? *Machination* est au contraire un mot noble : ne cesseroit-il pas de l'être , s'il s'appliquoit à des choses qui ne peuvent être anoblies ? *Manege* est enfin de mise par-tout : & ne faut-il pas de ces termes communs pour exprimer des idées communes à divers genres de choses ? Sans cette distinction , sans cette variété ou plutôt sans cette diversité , une langue n'auroit qu'une couleur & un style.

*Manege* & *manigance* viennent de *main* , *manus* , *man*. La *main* , l'instrument le plus adroit , ou , pour mieux dire , l'instrument par excellence , est naturellement faite pour désigner l'adresse , la dextérité , l'artifice , la finesse , la subtilité ; & c'est une propriété que toutes les langues ont affectée à ces noms différens. Ainsi donc , le *manege* est une manière adroite d'agir ou de faire , de manier. La *manigance* est un mauvais *manege* , une manière rusée de faire des choses basses , de vilaines choses. Le mot *man* signifie aussi couvert , caché ; car la *main* sert à cacher , à couvrir ; & c'est encore une idée propre à ces deux termes. Je ne sçais si la terminaison de *manigance* n'a pas quelque rapport au mot *ganse* , qui désigne un entrelacement , un lien , un moyen de saisir , d'arrêter. Nicod croyoit que ce mot signifioit *brouillis d'affaires* ou

une contenance mal composée. *Manege* (dans l'acception dont il s'agit ici) n'a été reçu ou du moins mis en vogue que dans le dernier siècle, avec la valeur de l'italien *maneggio* : Bouhours soupçonnoit même que nous le devions au Cardinal Mazarin.

Quant à *machination*, tout le monde sent qu'il doit exprimer l'action d'assembler & de combiner des ressorts ou des moyens cachés pour venir à bout d'un dessein qu'on n'oseroit mettre au jour; puisque la *machine* est un assemblage de pièces qui, par leur combinaison, & leur artifice, augmentent les forces mouvantes, &c. Le *micmac* nous donne en petit quelque idée de la *machination* qui est dans le grand; mais il entraîne une complication, un embrouillement, qui fait qu'on n'entend rien aux choses, qu'on ne les démêle pas, quoique le *micmac* se trahisse par quelque côté; ce qui l'éloigne de la *manigance* dont il paroît si voisin. *Machination* n'a qu'un sens odieux.

La *manigance* est donc un emploi de petites manœuvres cachées & artificieuses pour parvenir à quelque fin. La *machination* est l'action de concerter & de conduire sourdement des artifices odieux qui tendent à une mauvaise fin. Le *manege* est une conduite habile ou plutôt adroite, avec laquelle on manie ou ménage si bien les esprits & les choses, qu'on les amène insensiblement à ses fins.

La *manigance* est naturelle au brouillon qui n'a que de petits moyens. La *machination* convient à ces gens sans honneur & sans vertu, pour qui tous les moyens sont bons, & les moyens les plus lâches, les meilleurs. Le *manege* est la ressource familière de ceux qui vivent dans des lieux où

### 136 SYNONYMES FRANÇOIS.

l'on ne fait rien , où l'on n'a rien , où l'on n'est rien que par *manège*.

Le petit peuple n'entend guere que la *manigance*. L'intérêt, la passion, la malignité enseignent la *machination*. La Cour est la grande école du *manège*.

Les sots sont très-capables de *manigance* : il n'y a que de mal-honnêtes gens qui le soient de *machination* : il faut des gens fins , souples & stylés pour le *manège*.

Que les grandeurs & les dehors ne nous imposent pas : il y a cent fois plus de *manigance* que de *manège*, là où on excelle même en *machinations*. Au lieu de négociations , des *micmacs*, disoit un Courtisan. Je voudrois qu'on essayât d'exprimer cette pensée autrement que par le mot populaire de *micmac*.

Je pardonne quelque *manigance* à un pauvre misérable qu'on n'écouterait pas, s'il parloit raison & sur-tout misère. Je ne croirai jamais qu'un personnage envoyé pour représenter un Roi dans une Cour étrangère , se permette des *machinations* qui tendent à troubler ou la Cour ou le pays. Je conçois qu'on ait recours au *manège* pour de mauvaises négociations ou avec des esprits faux , ou pour brouiller les affaires.

Le peuple marchand fait, dit-on , toute sorte de *manigances* pour farder & débiter sa marchandise. Un Ministre est en place pendant un mois ou environ qu'on le tâte , sans qu'il se fasse des *machinations* contre lui. Les enfans mêmes ont leur *manège*, & assez adroit pour faire des dupes.



## Manœuvre, Manouvrier.

*Ouvriers* qui, sous des *Chefs* ou des *Maîtres*, travaillent de la main ou à quelque Art mécanique.

Le *manœuvre* est un ouvrier subalterne qui sert ceux qui font l'ouvrage. Le *manouvrier* est un ouvrier mercenaire qui gagne la vie à travailler pour ceux qui ordonnent ou entretiennent l'ouvrage.

*Manœuvre* est la dénomination propre de certains aides qui servent les *Maçons* & les *Couvreurs*, dans les fonctions qui ne demandent point d'art ou d'apprentissage. *Manouvrier* est une appellation générale qui s'applique à toutes les sortes de gens de journée salariés. Le *manouvrier* diffère du *journalier*, en ce que le *journalier* tire son nom de la journée qu'il fait & qu'il gagne, tandis que le *manouvrier* tire proprement le sien de son ouvrage & de son industrie.

A la campagne, tous les gens qui ne vivent que de leurs bras appliqués aux travaux de la terre, s'appellent ordinairement *manœuvres* ou plutôt *journaliers*. Ces *manœuvres* sont compris dans la classe générale des *manouvriers*, gens de peine qui gagnent leur vie, dans quelque métier que ce soit, en travaillant sous les ordres d'autrui pour un salaire. Ces *manœuvres*-là sont, sans contredit, les plus précieux des *manouvriers*, puisqu'ils exercent au plus précieux des Arts.

Nous dirons plutôt des *manœuvres*, si nous *manœuvre*, en spéculant, en prenant tout le monde à

rons plutôt les *manouvriers*, en généralisant, en parlant collectivement. Les premiers forment, en quelque sorte, des especes dans divers genres ; & les seconds, un genre dans une classe. Vous regardez le *manœuvre* relativement au métier qu'il fait : vous considérez le *manouvrier* relativement au rang qu'il occupe dans la société. Le *manœuvre* est un petit ouvrier ; le *manouvrier* est un pauvre malheureux.

Pour désigner un mauvais ouvrier, nous disons quelquefois, *c'est un manœuvre* : la raison en est qu'on appelle proprement *manœuvre*, celui qui n'est employé qu'aux plus simples travaux, ou qui apprend l'Art plutôt qu'il ne l'exerce. Mais le *manouvrier* peut être fort habile ; & s'il n'est pas Entrepreneur ou Maître, ce n'est pas faute de capacité, mais parce qu'il est atteint du vice de pauvreté.

---

### *Manque , Défaut , Faute , Manquement.*

ON a coutume de distinguer *manque & défaut ; de faute & manquement* : des idées particulieres m'obligent à traiter de tous ces mots dans le même article, & j'espère qu'il n'en résultera aucune confusion.

Le *manque* est l'absence de la quantité qu'il devoit y avoir, ce qu'il s'en manque pour qu'une chose soit complete ou entiere, ce qu'on trouve *de manque* ou de moins qu'il ne faut, par opposition à ce qu'il y auroit de trop. Le *défaut* est l'absence de la chose qu'on n'a pas, de ce qu'on desiré-

roit, dece qu'on n'a pas en la possession, par supposition à ce qu'on y a.

Dans un sac qui doit être de mille livres, vous trouvez trente livres à dire, il y a *manque* ; le *manque*, le *défaut* est de trente livres : c'est ainsi qu'on parle, & vous ne diriez pas le *défaut* pour *manque*. Le *manque* est donc en effet ce qui s'en *manque* ou ce qui *manque* d'une quantité déterminée, fixée, ordonnée. Mais ces rapports ne sont nullement indiqués par le *défaut* : le *défaut* exprime toutes les fois que vous n'avez pas une chose ou que la chose celle, comme quand on dit, le *défaut de la cuirasse* ou au *défaut de l'épée*. Le *manque* est toujours relatif ; le *défaut* est plutôt absolu. Par le *manque*, vous n'avez pas assez ; il n'y a pas ce qui devoit y être : par le *défaut*, la chose n'est pas ou n'est plus ; mais il n'est pas dit qu'il e dû être.

Le *manque* de soin fait plus de tort que le *manque* de sçavoir. Dans ce proverbe Arabe, le *manque* de soin & de sçavoir détermine seulement l'insuffisance, & non le *défaut* absolu ou la privation totale de sçavoir & de soin. Le *manque* d'esprit est seulement qu'on n'a pas la dose d'esprit certaine ou convenable : le *défaut* d'esprit exprime une privation quelconque, & même la nulle. L'argent vous *manque* en route, & ce *manque* vous oblige à vous arrêter ; vous n'en aviez pas assez : le *défaut* d'argent annonce simplement que vous n'en avez pas ; & en conséquence vous ne pouvez rien entreprendre. Le *manque* suppose donc une règle ou une mesure donnée ; ce qui le distingue du *défaut* qui en fait abstraction.

Tel est le sens naturel & propre de ces deux termes ; mais l'acception commune de *défaut* est plus étendue.



une irrégularité qui rend la chose défectueuse. Les deux sens de *défait* se distinguent en ce que , pris pour *irrégularité* , il demande l'article devant son régime ; & qu'il l'exclut au contraire , quand il signifie *manque*. Le *défait d'esprit* veut dire qu'on n'en a pas ; un *défait de l'esprit* désigne qu'on a dans l'esprit quelque qualité vicieuse.

Je confesse que *défait* pour *manque* ne me plaît pas , & j'aimerois mieux *faute*. Mes raisons sont , outre l'équivoque présentée d'abord par ce mot , qu'il signifie réellement ici *faute* , & qu'il faut l'abandonner pour en revenir à celui-ci pour parler d'une manière adverbiale. Ainsi , dans le sens de *manque* , on dit adverbialement *faute* de bien , de moyen , de ressource , pour *à faute* ou *par faute* : *faute* d'un point , Martin perdit son âne : *faute* d'argent , on est un sot , dit Scarron. Mais on ne dira pas adverbialement , *défait d'un point* , *défait d'argent*. *Défait* signifie aussi *faute* , *faute* de comparer , dans le style du Palais.

Je ne dissimulerai même pas une idée qui paroîtra d'abord bien étrange , mais qui peut-être n'est pas si dénuée de raison qu'on ne me la pardonne , si on ne l'approuve pas. Je ne sçais s'il ne vaudroit pas mieux dire *le faute d'argent* que le *défait d'argent*. *Faute* seroit alors considéré sous son aspect adverbial qui en fixeroit l'idée. On diroit *le faute* , comme on dit *l'apropos*. Ne disons-nous pas *le boire* , *le manger* , pour exprimer l'action de boire & celle de manger ? Ces manières de parler ont de la grace & jettent dans la Langue de la variété ; & les idiotismes lui impriment un caractère distinctif. Je ne remarquerai pas les variations de genre que plusieurs de nos substantifs subissent ,

comme quand on dit, *la foudre & le foudre*, la grand dence & de grandes velices, ne l'ont pas & des gens fors, une chose belle & pulque, une qui est beau, une personne si bonne que personne n'est bon, &c. Le faire d'argent, d'etour, de bon, ne seroit qu'une phrase elliptique qui signifieroit le cas ou il manque telle chose, comme *il faut* signifieroit dans le cas ou on manqueroit, *il faut* faire, le cas ou on a manqué de &c. Mais c'est trop en dire pour parler en vain.

Aurons. *Faute* est donc synonyme de *manque*, avec la différence que j'ai observée en regardant le *faute*. Le *faute* est synonyme de *manquement*. Le *manquement* est, dit-on, une *faute d'omission*, tandis que la *faute* est tantôt de commettre ce qui ne se pas permis, & tantôt d'omettre ce qui doit se faire. Ne nous y trompons pas : le *manquement* est un point, & on peut dire : une infinité de *manquements* de ce bel, or l'infinité est mesurée par les autres points. Il faut donc une règle pour la *faute* & le *manquement*. Lorsque on a l'infinité d'omissions, on action par omission on *manque* : une règle & une loi. Par exemple, on dit que l'on a *manqué* de faire, on a omis de faire. Mais l'infinité de *fautes*, & l'infinité de *omissions*. L'infinité de *omissions* qui forme le *manquement* s'exprime par le *manque*, & non par le *faute*, ainsi donc l'on *manque* de faire, de se presser, de parler : nous ne faisons pas une *faute* de parole, de se presser, de faire, de tenir, mais une *omission* ou bien, le *manque*.

Admirez-vous donc plus facile que  
 Admirez-vous donc le manque de  
 Admirez-vous donc la faute de  
 Admirez-vous donc l'ordre de

*manquement* n'a pas la même importance. Cependant nous disons *manquement* de foi, ce qui est grave en fait de probité, d'honneur & de mœurs ; & c'est bien plus qu'une *faute*. L'habitude de dire *manquer à sa parole*, dans le langage de l'honneur, a fait qu'on a donné un grand relief au *manquement de parole* ; d'ailleurs, ce *manquement* est nécessairement grave par les circonstances ; puisque c'est *manquer à la loi* qu'on s'étoit soi-même imposée. Enfin *manquement* est vraiment le mot propre pour exprimer l'*omission* simple dont il s'agit ici. Il faut toujours en revenir à l'idée première.

Comme on dit *manquement*, on dit *manque de foi*. *Manque* exprime la nature, l'espèce de la chose, d'une manière générale : *manquement* exprime l'action ou l'omission particulière par laquelle on est coupable de ce *manque*. On dit le *manque de foi* & un *manquement de foi* : le *manque de foi* n'existe que par & dans le *manquement*. S'il étoit vrai que *manquement* en ce sens ne fût plus en usage, comme un Vocabuliste le prétend, il feroit à propos de le réhabiliter.

☀ L'idée propre de *faute*, *défaut*, *faillir*, est celle de tomber : celle de *manque*, *manquer*, *manquement*, est d'être privé, d'avoir besoin d'une chose qui échappe, qu'on ne trouve pas. Nos réflexions répondent au sens naturel de ces termes.

### *Manfuétude, Douceur, Bonté.*

Le mot *manfuétude*, renfermé dans le style religieux, n'a pas fait une grande fortune, & parce

qu'il est isolé dans notre Langue, & parce qu'on n'en a jamais déterminé la juste valeur. Il entre, dans la *mansuétude*, de la *douceur*; il y entre de la *bonté* : mais elle n'est ni la *douceur* ni la *bonté* pure. En associant la *mansuétude* avec la *douceur*, en l'associant avec la *bonté*, je ne prétends pas associer & comparer ensemble ces deux dernières qualités, trop manifestement distinctes : je ne fais que les rapprocher pour chercher les rapports qu'elles ont avec la *mansuétude*, & donner une idée suffisante de cette dernière qualité, dont il nous manque une notion assez précise.

Les Interpretes Latins disent que *mansuetus* est comme *manu assuetus*, littéralement *accoutumé par la main*, c'est-à-dire, apprivoisé, adouci, familiarisé par les caresses, les flatteries, telle que l'action de passer doucement la *main* sur le corps d'un animal pour l'amadouer. En effet, les Latins opposoient *mansuetus* à *ferus*, l'animal sauvage & farouche, à l'animal doux & privé.

Mais cette idée est bien foible & bien petite pour une aussi grande vertu que la *mansuétude* qui suppose les plus belles qualités de l'ame, & qui ne fait presque que perfectionner ces qualités par un exercice habituel & constant. M. de Gébélín élève notre esprit bien plus haut. En convenant que *suetus*, *suetudo* marquent la coutume, l'habitude, il cherche & trouve dans la racine *man* l'acception de *bonté*, celle de *bonté parfaite*. Les premiers Latins disoient *manus* pour *bon* : de là *manna*, manne, suc doux & mielleux : de là *immanis*, qui n'est pas bon, qui est cruel, outré : de là vraisemblablement *humanus*, humain : de là aussi *amænus*, doux & agréable, &c.

La *bonté* formera donc le fond de la *mansuétude*. Mais la *mansuétude* est l'habitude d'être *bon*, ou une *bonté* constamment exercée & nécessairement perfectionnée par cette pratique constante. Aussi est-elle la *bonté* la plus *douce*, la plus égale, la plus parfaite. C'est la *bénignité*, quand il s'agit de se prêter au bien, à l'indulgence, à la clémence, à la bienfaisance : c'est la *débonnairété*, quand il faut être patient, modéré, résigné jusqu'à la longanimité. Aussi l'Académie l'a-t-elle appelée *bénignité*, *débonnairété*, *douceur* d'ame. Aussi les Ecrivains sacrés, & spécialement S. Paul (a), associent-ils souvent la *mansuétude*, avec la *bonté*, la *bénignité*, la *patience*, l'humilité, la longanimité, la modération, &c. Il en est de même des Philosophes profanes de l'ancienne Rome.

L'idée de la plus grande *douceur* est inséparable de tant de *bonté*. Il ne seroit même pas difficile de la trouver dans le mot. *Man* signifie aussi source, ce qui coule de source, facilement, également, doucement : nous venons de voir aussi le sens de *doux*, *adouci* dans *suetus*, *assuetus* : la racine orientale & celtrique *sue*, *sua*, ne désigne-t-elle pas aussi quelque chose de bon, d'insinuant, de *doux*, de persuasif, de *suave*, comme dans les mots latins formés de *suad* & de *suav* ? Quand *suet* seroit tiré de cette racine, la terminaison *udo*, *iudo*, *ude*, *iude*, suffiroit seule pour marquer l'habitude & la constance.

Enfin la constance propre à la *mansuétude* se ré-

---

(a) *Ep. ad Galat.* 5, 22. *Ad Ephes.* 4, 11, 2, *ad Timoth.* 2, 25, &c.

duit à une égalité d'ame, qui en même temps qu'elle nous rend *doux*, traitables & faciles, nous donne la force, la fermeté, l'espece d'immobilité par laquelle on résiste aux impulsions de la colère & à toutes les atteintes étrangères sans en être ébranlé. C'est avec ces traits que Socrate peignoit sa mansuétude ; & Festus, en la retenant toujours dans le juste milieu de la modération, ne veut pas même que la miséricorde l'atténue.

Ainsi la *mansuétude* est une constante égalité de l'ame, qui, fondée sur une bonté inextinguible, & accompagnée d'une douceur inséparable, surmonte le mal de la même manière & avec la même vertu dont elle fait le bien.

La *mansuétude* n'est proprement, dans notre Langue, qu'une vertu caractérisée : elle est néanmoins dans l'ordre purement moral, telle que les Latins nous l'ont transmise ; & le ne voit aucune raison pour borner ainsi l'usage d'un terme si précieux & si distingué de tous ses prétendus synonymes.

### *Marchandise, Denrée.*

Le mot *marchandise* sert souvent, comme un terme générique, à désigner en gros tous les objets de commerce : mais souvent aussi on le met en opposition avec *denrée* ; & alors il doit indiquer une classe particulière d'objets de commerce. Cette opposition n'est pas nouvelle ; & quoique Du Cange assure que, dans la basse-latinité, *denrée* exprimoit toute sorte de *marchandises*, l'un & l'autre mot

annonce, & jusque dans les actes publics, deux objets différens. Il est dit dans une chartre de Philippe le Bel de l'an 1309, qu'on pourra vendre dans le lieu marqué ses *marchandises* & ses *denrées* (*mercaturas & denariatas*), en payant les droits accoutumés. Il paroît que, dans ces temps-là, le mot *denrée* caractérisoit la vente en détail. Un statut de Guillaume, Roi d'Ecosse, permet aux Marchands de vendre en gros, *in grosso*, & non en *denrées*, *in denariatis*. Papebroch a fort bien prouvé qu'on entendoit par là tout ce qui peut s'acheter en détail, à bas prix, pour la valeur d'un *denier*. On disoit un *denier* ou une *denrée* de pain, de vin, d'hydromel, de cire; & même, au rapport de Du Cange, une *denrée* de terre, de vigne, &c., valant un *denier* de revenu; ainsi que des *denrées* de bétail, *vivæ pecuniæ*, comme on le voit dans le Glossaire de Spelman. L'idée primitive du mot s'est sensiblement éloignée de nous: mais celle de *convertir une chose en deniers*, conservée dans le mot *adénérer*, nous est restée. Ainsi la vente est précisément indiquée par le mot *denrée*, chose vénale: & quant à l'idée de la vente en détail, si elle n'est plus distinctive, il ne faut pourtant pas la perdre de vue.

Les *denrées* sont les productions de la terre qui, brutes ou préparées, se vendent ou se débirent jusque dans le plus petit détail pour les besoins de la vie, & se consomment au premier usage: les *marchandises* opposées aux *denrées*, sont les matières premières, travaillées, façonnées, manufacturées, simples ou combinées, appropriées par l'industrie à divers usages, ou faites pour l'être, &c

qui ne se consomment que par un usage plus ou moins long.

Divers Vocabulistes définissent la *denrée*, ce qui se vend pour la nourriture & la subsistance des hommes & des bêtes. D'autres disent, après Savary, que le mot *denrée* est le nom qu'on donne aux plantes propres à notre nourriture, comme artichauts, carottes, navets, panais, choux ; & qu'on peut distinguer les grosses *denrées*, telles que les bleds, le foin, le vin, le bois (à brûler) ; & les menues, comme les fromages, les fruits, les graines, les légumes. Tous ces objets concourent à notre subsistance ; & au premier usage qu'on en fait en ce genre, ils se dévalent. Mais les métaux, les lins, les chanvres, les drogueries, les merceries, les toiles, les bonneteries, &c. sont purement des *marchandises*, & non des *denrées* ; parce qu'ils forment des matières durables, ou des ouvrages d'industrie également durables, destinés à d'autres besoins que ceux de notre subsistance journalière, & qui ne s'usent que par une consommation lente.

Lorsqu'on a voulu faire baisser, à force de prohibitions & de réglemens, le prix des *denrées* pour procurer une main-d'œuvre à bon marché aux Manufacturiers, & des *marchandises* moins chères aux Consommateurs, on a détruit les fondemens pour bâtir en l'air ; car dès que le Cultivateur vend mal ses *denrées* & ses autres productions, il cultive mal, & bientôt il n'a ni *denrées*, ni matières premières à fournir à l'industrie, & il n'y a plus de *marchandises*. La terre ou l'agriculture produit, alimente, soutient, élève, conserve les arts ainsi que les hommes.

Le commerce le plus digne d'être protégé ;



encouragé, favorisé, est sans doute celui qui, en même temps qu'il pourvoit aux premiers besoins de tous & de chacun & de chaque jour, porte le plus tôt, le plus souvent, le plus d'argent à la terre, source unique de toute production & de toute richesse. Or le commerce des *denrées* fournit la nourriture journalière & la subsistance, tandis que le commerce des *marchandises* ne regarde, en général, que des besoins secondaires ou plus rares : & le premier rend directement & immédiatement au Cultivateur le prix, le prix entier des *denrées* (déduction faite des frais de transport, s'il y en a), objets qu'il faut sans cesse faire renaître pour des besoins sans cesse renaissans ; au lieu que le second fait passer le prix des *marchandises* par différentes mains qui les partagent, en rendent le moins qu'elles peuvent au Cultivateur, le lui rendent plus tard, & ne lui renouvellent pas si souvent & si régulièrement leurs demandes pour des objets de durée, qui suffisent plus ou moins long-temps au besoin ou au désir.

☉ A cette différence capitale prise dans l'usage économique de ces mots, j'en ajouterai une autre tirée de leur valeur primitive ; & celle-ci nous indiquera quand & comment la *denrée* devient & peut être proprement appelée *marchandise*.

La *denrée* est proprement ce qui se vend, se débite ; & la *marchandise*, ce qui se trafique, se revend. Le Vigneron qui vend son vin, le vin de son crû, vend une *denrée* : le Marchand qui l'achète & le revend, vend une *marchandise* : le premier fait commerce de *denrées*, le second en fait *marchandise*. Les légumes sont des *denrées* dans les

main du Jardinier qui les met en vente ou qui les apporte au marché ; ils deviennent des *marchandises* dans les mains du Regrattier qui les revend à son échoppe, à son étal, ou à sa boutique. Les choses ne sont que *vénales* dans le premier cas ; & dans le second, elles sont *marchandes*.

Cette différence, si sensible quoiqu'inconnue, est économiquement très-utile, puisqu'elle nous fait distinguer par la valeur & l'emploi propre de chaque mot, le commerce du Cultivateur qui a produit la *denrée*, & le négoce du Marchand qui fait de la *denrée* du Producteur une *marchandise* circulante d'une main marchande à l'autre. Est Marchand qui vend des *marchandises* ; n'est pas Marchand qui vend ses *denrées*.

### *Mari, Epoux.*

*Mar, mas*, fort, mâle, viril : oriental, *mari*, fort, viril, époux, le mâle. *Epoux*, lat. *sponsus*, promis, accordé, fiancé, & par extension *marié* ; du verbe *spondere*, promettre, cautionner.

*Mari* désigne la qualité physique ; c'est le terme physique. *Epoux* marque l'engagement social ; c'est le terme sacramental ou moral. Le *mari* répond à la *femme*, comme le mâle à la femelle : l'*époux* répond à l'*épouse*, comme un conjoint à l'autre. Les Latins appelloient l'animal mâle, *mari* : *époux* ne peut convenir qu'aux personnes. On prend un *mari* : la cérémonie donne un *époux*.

*Epoux* est donc par lui-même un mot plus noble ; il est seul du haut style : *mari* est plus familier. Mais chaque condition a son style comme ses mœurs ; le petit peuple dit *mari* & *femme*, ou même *mon homme*, *ma femme* : les Bourgeois délicats & graves diront *mon époux*, *mon épouse* : plus haut, ce sera *mon sieur* & *madame* ; & quand on descend jusqu'à la familiarité, *mon mari* & *ma femme*, si ce n'est quelqu'un de ces mots plats & fots qu'on appelle *mots d'amitié*.

Le mot *mari* annonce la puissance : le mot *époux* n'annonce que l'union. Qui prend un *mari*, prend un maître ; qui prend une *épouse*, prend une compagne. Une *femme* est en puissance de *mari* ; le *mari* est le chef & le maître de la communauté : deux *époux* sont l'un à l'autre ; & ce mot désignant également l'*époux* & l'*épouse*, semble mettre entre eux une sorte d'égalité.

Le *mari* a les droits ; & l'*époux*, les devoirs. Tel qui ne se souvient pas qu'il est *époux*, n'oublie point qu'il est *mari*. Tel s'appelle *bon mari*, qui n'a que le nom d'*époux*. Il faut connoître les mœurs pour sçavoir la langue qu'on parle.

*Mari* désigne l'état, l'état de *mariage* ; & par cette raison, l'on auroit dû appeller la femme *marie*, comme les Latins l'ont appelée *marita*. *Epoux* désigne simplement la foi donnée ou la fidélité promise : aussi ce mot s'emploie-t-il dans un sens spirituel ; & l'on dit qu'une Vierge est l'*épouse* de Jésus-Christ.



*Marquer, Indiquer, Désigner.*

*Marquer* vient de *mar*, *marc*, *marque*, qui, en celté, & dans les différentes langues de l'Europe, signifie empreinte, caractère, note, signe distinctif qui fait reconnoître la chose. On imprime une *marque*, on met une *marque* aux marchandises, au linge, pour les distinguer. *Marquer* veut proprement dire mettre une marque; mais dans l'acception dont il s'agit, c'est faire reconnoître un objet à certaine marque, à certain trait distinctif.

*Indiquer* vient du mot primitif *di*, jour, lumière, ce qui fait qu'on voit; & de *dak*, *dig*, *doigt*, le doigt qui montre, fait voir : de là le *dux* des Grecs, lat. *indico*. *Indiquer* signifie donner un *indice*, montrer comme avec le doigt, donner des lumières sur une chose. L'*indice* met sur la voie.

*Désigner* vient de *signe*, lat. *signum*, orient. *sem*, celté *sen*. Le *signe* annonce, décele, avertit par des rapports particuliers avec la chose. *Désigner* signifie faire connoître par des signes, des traits, des circonstances propres ou relatives à la chose.

Le propre du verbe *marquer* est de distinguer & de faire discerner un objet par des caractères particuliers, de manière qu'on ne puisse pas le méconnoître ou le confondre avec un autre. Le propre d'*indiquer* est de donner des lumières, des renseignemens sur un objet qu'on ignore ou qu'on cherche, de manière à diriger nos regards, nos pas, nos soins, nos pensées pour le voir, le remarquer, le trouver. Le propre de *désigner* est

d'enseigner ou d'annoncer la chose cachée par le rapport de certains signes avec elle, de manière que, sans la mettre sous nos yeux, nous la sçachions & nous en soyons certains.

Les *marques*, comme les empreintes, les caractères, les taches, ou propres ou appliquées à l'objet, le font connoître & reconnoître au milieu d'une infinité d'autres, par quelque propriété distinctive, ou par des traits exclusifs. Les *indices*, comme les *indications*, les notions, les renseignements, nous montrent, par la lumière & l'instruction, l'objet, le but, la voie, & nous aident, en nous dirigeant, à y parvenir. Les *signes*, comme la *signature*, les *signaux*, les *signalemens*, par leur vertu significative ou démonstrative, fondée sur une liaison nécessaire ou établie avec l'objet, nous apprennent que la chose est, où elle est, ce qu'elle est.

Le cadran *marque* les heures : le barometre *marque* les degrés de pesanteur de l'air : votre sceau *marque* votre approbation : l'ouvrier *marque* son étoffe, il y met *sa marque* : votre Lingere *marque* votre linge : les rides *marquent* la vieillesse : l'habit ecclésiastique *marque* l'état, &c..... Toutes ces *marques* ou empreintes, ou tracées, ou appliquées, vous font distinguer l'objet de tout autre, ou ses qualités exclusives.

L'*index* d'un livre *indique* la division & la place des matieres : votre doigt *indique* l'objet éloigné que vous voulez montrer : une carte vous *indique* votre route : la boussole *indique* le chemin du Nord : un homme officieux vous *indique* où vous trouverez ce que vous cherchez : des écriteaux *indiquent* des objets à vendre, &c. Tous ces

*indices*, souvent étrangers à l'objet ou éloignés de l'objet, ne font que vous aider à y parvenir.

La fumée *désigne* le feu : le signalement *désigne* la personne : l'enseigne *désigne* le Marchand : les symboles *désignent* des choses cachées : les pavillons différens *désignent* les Nations : le pouls *désigne* l'état de la santé, &c. Tous ces *signes* sensibles, liés à l'objet par des rapports connus, vous donnent avis & connoissance de la chose.

La physionomie ne fait qu'*indiquer* le caractère ; car elle ne donne que des présomptions ou des indications éloignées & même incertaines. La conduite, ou une suite d'actions, *désigne* le caractère ; car le caractère nous détermine & nous mène. Il y a des traits de caractère si *marqués*, qu'ils ne nous permettent pas de le méconnoître ; car ils ne conviennent à aucun autre objet.

Le mot *désigne* la chose ; la parole *désigne* la pensée : le mot & la parole sont des *signes* ; ils annoncent, déclarent, expriment. Rigoureusement parlant, les mots & les paroles ne *marquent* point, parce qu'ils sont plutôt l'expression que l'empreinte des choses, & qu'ils revêtent l'idée entière, au lieu de la distinguer par quelque trait particulier ; cependant il est des cas où il seroit très-convenable de le dire. Si les mots & les paroles ne sont pas propres, clairs, expressifs, ils ne feront quelquefois qu'*indiquer* les choses.

La culture des terres fait plus qu'*indiquer* la civilisation des peuples ; elle la suppose, l'établit, la prouve, la démontre ; elle la *désigne*, car elles sont essentiellement liées l'une à l'autre. Mais comme l'agriculture n'est pas la *marque* propre, le

trait distinctif, le caractère affecté à la civilisation; elle ne la *marque* pas, rigoureusement parlant.

Des *marques* d'honneur vous distinguent: certains *signes* manifestent votre volonté: des *indices* nous font conjecturer. Ce sont des différences que les *marques* mettent entre les choses: ce sont des lumières ou des instructions que les *indices* donnent à l'égard des choses inconnues ou incertaines: ce sont des choses cachées ou secrètes, que les *signes* révelent ou annoncent.

### *Marri, Fâché, Repentant.*

*Marri* mériterait d'être conservé, soit parce qu'il est affecté sur-tout à un genre particulier de style (au style religieux), & que c'est, dans une langue, une perfection, que d'avoir des mots, des locutions, des formes exclusivement propres aux différens genres de discours; soit parce qu'il exprime seul l'espece de tristesse & de chagrin que les Latins appelloient *mæror*, mot tiré de la même racine que *marri*, à sçavoir, l'oriental *mar*, *mor*, triste, noire, morne, sombre. *Mæror* est la passion ou la tristesse profonde qui s'exprime par la plainte, par les larmes, par tous les signes extérieurs d'une douleur vive, *ægritudo flebilis*, dit Cicéron (a). Tel est l'état de l'homme *marri*. Il

(a) *Ægritudo* est à l'esprit ce qu'*Ægrotatio* est au corps; une maladie; c'est un désordre de l'esprit. *Flebilis*, qui fait pleurer, qui excite les pleurs, déplorable.

n'est pas seulement *affligé*; l'*affliction* désigne, à la lettre, l'état d'un homme souffrant, abattu, accablé par quelque coup (*flag*, *flig*) de l'adversité. Il n'est pas seulement *chagrin*; le *chagrin* marque proprement l'état d'un cœur *fermé*, *sermé*, *oppressé*, & en quelque sorte enivré de douleur (selon le sens de l'arabe *Shakrain*): il faut que la douleur éclate, & la douleur durable est accompagnée de *regrets* tendres, de *pleurs*, de lamentations, *flebilis*.

*Fâché* est un mot plus vague: il exprime un déplaisir quelconque, & jusqu'à un mécontentement léger & passager. La vertu propre du mot est d'exprimer une sorte de colère, un commencement de colère, un ressentiment, le mouvement d'un sang ou d'un cœur *échauffé*. *Fac*, en latin, signifie indignation, mépris; *facta*, amener, mener: *fâcher* signifie de même mener. Le mot appartient à la racine *fo*, *fu*; d'où le latin *fax*, flambeau, ce qui brûle, allume. De *fax*, *facere*, *fâcher*, par le changement naturel de *x* en *s*, *ss*. On est *fâché* de tout ce qui déplaît; on peut donc l'être aussi de ses fautes: mais on n'est *marri* que de ses fautes. On peut être *fâché*, sans qu'il y ait lieu au *regret*; mais le *regret* est nécessaire du *repentir*. On n'est *repentant* que lorsqu'on est *marri*, de ses propres actions: mais le *marri* *repentant* ne tombe pas toujours, comme le *marri*, sur ses fautes. Il faut donc, pour correspondre exactement ces trois termes, *repentant* en qui on est *repentant* ou *fâché*, comme un *marri* de ses fautes.

*Repentant* est donc dans le *regret* que l'on a une réflexion sur ce que l'on fait, une véritable rétraCTION de ce qu'on a fait; de la même



entre autres acceptions, a celle de penser, peser, méditer; *repen*, *re-penser*, réfléchir, revenir sur ses pas. Mais *pen* signifie aussi pointu, piquant, poignant; de là le mot *peine*, travail, tourment; & le *repentir* marque la peine, le tourment, la douleur poignante qu'on éprouve, comme l'action de réfléchir sur cette peine, le regret ou le retour qui porte à réparer le mal, la *pénitence* ou la *compensation* qu'on voudroit faire & pour réparer le mal & pour se délivrer de la *peine* qu'on en ressent, s'il est possible. Tout le monde reconnoît facilement ces idées dans le mot *repentant*: l'analyse prouve qu'elles lui sont propres & naturelles.

L'homme *marri* de ses fautes, les pleure, les déplore; & dans sa douleur amère & profonde, il demande sa grace, il demande son pardon avec les sentimens & les accens tendres & pathétiques d'un cœur contrit qui mérite de l'obtenir. L'homme *fâché* de ses fautes, les déteste, s'en indigne; & dans son ressentiment tourné contre lui-même, il commence, en quelque sorte, à venger sur lui le tort ou l'offense qu'il s'agit de réparer. L'homme *repentant* de ses fautes, s'en tourmente & les abjure; & dans ses regrets justes & réfléchis, il sent la nécessité, il reconnoît le devoir de réparer ses torts & d'expier ses offenses.

C'est la douleur que vous voyez dominer dans l'homme *marri*; il semble n'avoir pas même d'autre sentiment. C'est l'humeur que vous croyez voir dominer dans l'homme *fâché*; mais ses motifs la corrigent. C'est le regret qui domine dans l'homme *repentant*; & ce regret est en lui-même salutaire.

Il ne suffit pas d'être *fâché* de ses fautes; il faut



même lieu, quand on n'a qu'à tuer, sur-tout avec le sang froid du Boucher, & pour satisfaire un appétit grossier, je veux dire une passion brutale. La racine de ce mot est le celte *boc*, bouche.

*Tuerie* est de même le lieu particulier où l'on tue des animaux, mais sans aucune autre indication donnée par le mot même. Aussi quand il désigne l'action, le fait de tuer, de faire périr beaucoup de gens, il n'exprime ni dessein ni intention; & c'est pourquoi il se dit particulièrement des meurtres qui arrivent comme par accident ou par malheur dans une grande presse, un grand tumulte, une grande bagarre: ce qui a fait dire avec quelque raison, que ce mot n'est pas noble. Mais c'est le mot propre & nécessaire pour exprimer le cas que je viens de décrire. M. de Gébélín tire le mot *tuer* du primitif *du*, *tu*, noir, nuit profonde, sommeil: en celte, *tuad*, hache; *aber-thu*, sacrifice d'animaux; en grec, *thyein*, égorger, sacrifier; en latin, *tudo*, frapper, &c. *Tuer* est donc mot à mot priver du jour, plonger dans le sommeil de la mort, par quelque coup mortel.

La barbarie, la férocité, l'atrocité dans toute leur horreur, ordonnent le *massacre*. La soif du sang, la fureur effrénée, l'*acharnement* poursuivent le *carnage*. L'humeur sanguinaire, l'ardeur de dévorer sa proie, l'impitoyable cruauté font une *boucherie*. Une aveugle impétuosité, un horrible désordre, les chocs tumultueux d'une foule emportée, causent une *tuerie*.

Une politique atroce ordonne le *massacre* de la Saint-Barthélemi, celui des Vêpres Siciliennes, celui des Innocens, celui des Romains répandus dans les Etats de Mithridate: voyez comme le champ



succombent; la *boucherie*, sur des hommes domptés, qu'on traite comme des animaux; la *tuerie*, sur les malheureux.

☉ Il y a cette différence entre *tuerie* & *boucherie*, pris dans le sens propre & pour des lieux particuliers, qu'à la *tuerie*, on ne fait que tuer les animaux; & qu'à la *boucherie*, on en étale & on en vend la chair. La *tuerie* est ordinairement dans la *boucherie*. Il a souvent été question de transférer les *tueries* (& non les *boucheries*) hors des grandes villes; ce qui seroit bon, si le prix de la viande n'en étoit pas augmenté.

### *Mater, Mortifier, Macérer.*

*Mat*, de la même famille que *bat*, battre, en oriental, tuer; grec, *ματῆν*, écraser, broyer; lat. *maſtare*, tuer, assommer, égorger; italien, *ammazzare*, tuer, assommer; espagnol, *matar*, tuer, comme dans la Langue d'Otaïti, &c. *Echec & mat*, signifie en persan, en indien, &c. le *Roi est mort*: *mater* le Roi, c'est littéralement le tuer. Hors de là, ce mot, employé d'une manière figurée ou adoucie, veut dire dompter, soumettre, subjuguier: le grec *matto* a le même sens: *mate*, en anglois, signifie étourdir, atterrer, de même que mortifier: l'espagnol *matar* veut encore dire forcer: Saumaïse dit que *mattus* veut dire en lat. triste, mortifié, dompté, subjugué. Le *mat*, au jeu égyptien des tarots, est une pièce qui ne prend rien; c'est le fou, *matte* en italien, *ματῆς*, en grec;

grec , qui n'a point de tête , de faculté , de liberté ou de puissance.

*Mortifier* est , à la lettre , faire *mort* , commencer la corruption , opérer la destruction. La *mortification* , dit très-pertinemment Bossuet , est un essai , un apprentissage , & un commencement de *mort*. Ce mot désigne physiquement l'altération des mixtes , un changement de figure , la perte de la qualité caractéristique , la soustraction de la chaleur vivifiante. Son premier effet est d'attendrir , d'amollir , d'énervier. Au figuré , *mortifier* signifie réprimer , abaisser , humilier , faire honte , couvrir de confusion.

*Macérer* vient de *mac* , mâchoire , & tout ce qui sert à concasser , à broyer , à briser , à meurtrir , à exprimer le suc des mixtes. Cette dernière idée est propre à la *macération* physique. Ce mot tient particulièrement à *macer* , maigre ; l'effet propre de cette action est d'amaigrir , d'atténuer , de rendre souple , & par conséquent d'attendrir , d'amollir , de flétrir , de réduire une chose à l'état d'un corps mâché , meurtri , épuisé.

Ces mots ne sont pas synonymes dans toutes leurs applications : il faut les distinguer par leurs applications mêmes.

On dit *mater* des animaux , & particulièrement des oiseaux : on les *mate* , en les dressant , en les domptant , en les apprivoisant , en les exerçant à leur faire faire ce qu'on veut. On dit *mortifier* des corps , & particulièrement des viandes ou des chairs : on les *mortifie* en les dépouillant des principes de leur mouvement ou de leur vie , en amortissant leur force , en détruisant le tissu de leurs parties , en les altérant pour les amollir ou les

attendrir ou les mener à la putréfaction , comme quand on bat la viande ou qu'on la laisse exposée à l'air. On dit *macérer* des mixtes , & sur-tout des plantes : on les *macere* en affoiblissant leur vertu , en les faisant tremper ou rôtir dans une liqueur , en faisant passer leurs principes dans la liqueur même , en les flétrissant par quelque moyen semblable.

En style chrétien , on dit également *mater* ; *mortifier* , *macérer* son corps ou sa chair. Vous *matez* le corps par les violences que vous lui faites pour le dompter , le subjuguier , le maîtriser , le réduire en servitude , comme dit S. Paul : vous le *mortifiez* par le soin que vous prenez de réprimer ses appétits , d'amortir ses desirs , d'éteindre ses feux , de briser l'aiguillon de la chair : vous le *macérez* par des exercices qui l'offensent , l'affligent , le tourmentent , & le tiennent dans un état de souffrance. C'est par la souffrance que vous le *macérez* ; c'est par la contradiction que vous le *mortifiez* ; c'est par la force du joug que vous le *matez*.

Le Fidele se *mate* , qui se dompte & prend l'empire sur lui-même : il se *mortifie* , lorsque , pour plaire à Dieu , il se refuse à ce qui lui plaît davantage , & pratique ce qui lui déplaît le plus : il ne se *macere* qu'en tourmentant son corps par les austerités de la pénitence. La *macération* n'est que la *mortification* du corps par les jeûnes , les veilles , la haire , le cilice , & autres austerités semblables : mais il y a des *mortifications* à l'égard de l'esprit & des passions. Tel qui supporte avec constance les *macérations* du désert , suivant la pensée de Bourdaloue , n'aura pas la force d'essuyer une *mortification* qui l'humilie. C'est à l'homme sensuel sur-

« tout à se *macérer* : c'est à l'homme fragile & pré-  
 « somptueux à se *mortifier* : c'est à l'homme indocile  
 « & rebelle à se *mater*. On *mate* ses passions, puisqu'on  
 « les dompte : on les *mortifie*, puisqu'on les humilie  
 « & qu'on les refrene : on ne les *macere* pas, puis-  
 « qu'on ne sçauoit les tourmenter corporellement.  
 « *Mater* ne perd jamais son idée physique.

Par cette raison, on ne *macere* pas quelqu'un ;  
 on le *mortifie*, on le *mate* dans un sens figuré. On  
 le *mortifie* par l'humiliation, la honte, la confu-  
 sion, l'avanie : on le *mate* en le réduisant au si-  
 lence, en ne lui laissant ni excuse ni ressource,  
 en le rangeant à son devoir, en détruisant toutes  
 ses prétentions & sa présomption, en l'atterrissant &  
 le forçant à la soumission, à l'obéissance, à la ré-  
 signation. Il faut *mortifier* l'homme vain & inso-  
 lent : il faut *mater* l'homme revêche & opiniâtre.

### *Matiere, Sujet.*

« LA *matiere*, dit l'Abbé Girard, est ce qu'on  
 « employe dans le travail. Le *sujet* est ce sur quoi  
 « l'on travaille.

« La *matiere* d'un discours consiste dans les  
 « mots, dans les phrases, & dans les pensées. Le  
 « *sujet* est ce qu'on explique par ces mots, par ces  
 « phrases, & par ces pensées.

« Les raisonnemens, les passages de l'Ecriture  
 « Sainre, les pensées des Peres de l'Eglise, les ca-  
 « racteres des passions, & les maximes de morale,  
 « sont la *matiere* des Sermons. Les mysteres de



» Foi & les préceptes de l'Evangile en doivent  
» être le *sujet* «.

L'Auteur prend évidemment ici la *matiere* pour les *matériaux*; or *matiere* n'est point, dans cette acception, synonyme de *sujet*. On ne dira jamais que les mots, les pensées, les raisonnemens, sont le *sujet* d'un discours; c'est la *matiere* dont ils sont composés. Mais outre cette *matiere* ou ces *matériaux* qu'on met en œuvre, il y a une *matiere* sur laquelle on travaille, dont on traite, qu'on explique; & c'est celle-là qui est synonyme de *sujet*: le *sujet* est la *matiere* particuliere dont nous traitons. *Sujet*, de *sub* & *jaceo*, ce qui est dessous, ce sur quoi on opere; *matiere*, de *mat*, étendue, ce qu'on parcourt, ce sur quoi on élève.

La *matiere* est le genre d'objets dont on traite; le *sujet* est l'objet particulier qu'on traite. Un ouvrage roule sur une *matiere*, & on y traite divers *sujets*. Les vérités de l'Evangile sont la *matiere* des sermons; un sermon a pour *sujet* quelqu'une de ces vérités. Les *matieres* philosophiques, théologiques, politiques, présentent une multitude innombrable de *sujets* particuliers à éclaircir.

La morale est la *matiere* des Essais de Nicole; & la maniere de converser avec les hommes, est le *sujet* d'un de ses livres.

Leibnitz a écrit sur toutes sortes de *matieres*; mais il n'a pas écrit sur toutes sortes de *sujets*. Son esprit, capable de tout, sembloit n'être borné que par le temps.

Le Cardinal Duperron écrivit avec un grand succès sur les *matieres* controversées entre les Catholiques & les Protestans: il triompha dans sa

dispute avec Duplessis-Mornay au *sujet* de l'Eucharistie.

Pic de la Mirandole, à l'âge de vingt-trois ans, soutint ses fameuses theses sur toutes les *matieres* scientifiques. Parmi ses censeurs, il y en avoit qui n'entendoient même pas le *sujet* de quelques-unes de ses propositions ; témoin celui qui prit le mot *cabale* pour un méchant hérétique, grand détracteur de Jésus-Christ, & chef des Sectaires appelés de son nom *Cabalistes*.

Les Académies donnent des *sujets* de prix. Des Professeurs donnent des leçons sur une *matiere*.

Il faut posséder toute la *matiere*, pour bien traiter le plus petit *sujet*. Tout tient à tout.

On peut effleurer en passant une *matiere* : on doit approfondir son *sujet*. Le *sujet* est la *matiere* propre d'une discussion ou du discours.

Il y a également de la hardiesse à traiter une *matiere* neuve & un *sujet* rebattu : mais la hardiesse du sot ne s'adresse pas aux mêmes objets que celle d'un homme d'esprit.

Vous connoissez, comme moi, des Orateurs, des Dissertateurs, des Philosophes, qui n'oublient rien sur la *matiere* dont ils parlent, que leur *sujet*. *Sur quoi a-t-il prêché ?* question assez ordinaire.

Il y a toujours *matiere* à conversation pour les gens qui parlent ; il n'y a pas tant de *sujets* de conversation pour les gens qui pensent.

Comment se fait-il que cet homme qui a de grandes connoissances profondes sur une *matiere*, ne soit pas habilité pour les mettre en œuvre, ne sache rien sinon rien qui vaille, du moins rien qui soit utile ? Que lui manque-t-il donc ? le choix.

Au choix des *matieres*, je connois l'esprit d'un Auteur; au choix du *sujet*, son goût.

Une *matiere* n'est jamais épuisée, pour qui l'approfondit; un *sujet* n'est jamais ingrat, pour qui abonde en idées.

- L'art du Louangeur est de trouver *matiere* à louanges, là où il n'y a pas le plus petit *sujet* d'éloge : les sots doivent retenir & payer, au poids de l'or, cet homme-là.

Il est sans doute de la politesse de mettre la personne qui vous visite sur la *matiere* qu'elle sçait : mais il faudra bientôt changer adroitement & sans affectation de *sujet*, pour rendre la conversation générale ; car le monde n'est là que pour parler, & chacun a droit à vos égards. Combien d'esprit il faut pour être poli, sans parler de tant d'autres qualités naturelles & acquises ? Comptez, je vous prie, les maîtresses de maison qui ont ce talent-là, le talent de s'occuper des uns, sans jamais paroître oublier les autres. J'en connois pourtant, & plus d'une ; & je connois fort peu de monde.

### *Matinal, Matineux, Matinier.*

Que d'embarras & de variations dans l'usage de ces mots, faute d'avoir connu la valeur des terminaisons qui les distinguent uniquement !

- » De ces trois, dit Vaugelas, *matineux* est le
- » meilleur ; c'est celui qui est le plus en usage,
- » soit en parlant, soit en écrivant, soit en prose
- » ou en vers. *Matinal* n'est pas si bon, il s'en
- » faut beaucoup ; les uns le trouvent trop vieux,

» & les autres trop nouveaux & l'un & l'autre  
 » ne procède que de ce qu'on ne l'entend pas dire  
 » souvent : *matin* & *matinal* & disent même  
 » mots des personnes : il feroit ridicule de dire  
 » l'étoile *matinale*, ou *matinal*. Pour *matinier*,  
 » il ne se dit pas ni en prose ni en vers, ni pour  
 » les personnes ni pour autre chose, sur-tout au  
 » masculin ; car il feroit insupportable de dire  
 » un *à tre matinière* : mais au féminin l'étoile *ma-*  
 » *tinère* pourroit trouver sa place quelque part.

» L'Académie, dit Th. Corneille sur cette  
 » remarque, a été du sentiment de M. de Vangelas  
 » en faveur de *matineux*, quoique plusieurs aient  
 » témoigné qu'ils diroient plutôt à une femme, vous  
 » êtes bien *matinale*, plutôt que, vous êtes bien  
 » *matineuse*. Il y a un petit Ouvrage fort connu,  
 » sous le titre de *la Belle matineuse*. *Matinier*,  
 » signifie ce qui appartient au matin. Il n'est en  
 » usage que joint à *étoile*, l'étoile *matinière* ».

*Matinal* a prévalu depuis sur *matineux* ; &  
 l'Académie a jugé que le premier doit s'appliquer  
 à celui qui s'est levé matin, & le second à celui  
 qui est dans l'habitude de se lever matin. Si l'usage  
 d'appliquer *matinal* aux personnes se maintient,  
 il faut nécessairement adopter cette distinction. Si  
 l'on aime mieux parler selon le sens propre des  
 termes, nous serons forcés de l'abandonner, &  
 nous reprendrons même *matinier*, qui a de la vogue  
 encore dans quelques provinces.

La valeur des terminaisons *al*, *eux*, *ier*, &c.  
 déterminée, l'incertitude & l'arbitraire de ces  
 mots est clair, l'usage se fixe.

J'ai déjà dit que la terminaison *al* appartient  
 appartenances, les dépendances, les appartenances,

de la chose, comme on le voit dans *local*, ce qui est propre au lieu; *amical*, ce qui est propre à l'amitié; *fatal*, ce qui vient du destin; *conjectural*, ce qui n'est que conjecture. *Matinal* signifie donc ce qui est du matin, propre au matin, dépendant du matin, comme l'*aube matinale*, la *rosée matinale*, la *fraîcheur matinale*, &c. effets ou accessoires dépendans du matin. Cette épithète est donc propre aux choses; les personnes ne sont pas des circonstances du matin: enfin l'idée de *se lever* matin est absolument étrangère à ce terme. *Matinal* n'exprime donc ni l'acte ni l'habitude d'une personne qui se leve matin.

J'ai trop souvent expliqué la valeur de la terminaison *eux*, pour avoir besoin de la rappeler ici. *Matineux* désigne ou l'acte de se lever de grand matin, ou l'habitude de se lever très-matin. Cette épithète convient donc proprement aux personnes. Malleville avoit grande raison d'intituler son fameux sonnet, *la Belle matineuse*. Virgile (a) applique à son héros l'épithète de *matutinus*, *matineux*: sur quoi Servius observe que le Poète transporte à la personne la qualification propre du temps. Virgile parloit très-exactement; & quand ce mot n'auroit pas été fort juste, il auroit été forcé de l'employer pour exprimer la diligence d'Enée, faute d'autre mot distinctif.

Mais *matineux* a un double sens, celui de se lever un jour de *très-grand matin*, & celui de se lever matin *habituellement*. Comment lever l'équivoque, sans périphrase? Il n'y aura qu'à dire *ma-*

---

(a) *Nec minus Æneas se matutinus agebat. Æneid. l. 8.*

*se lever pour sonner l'alarme* : à cet égard le mot, par la terminaison, est particulièrement propre. La terminaison en indique très-certainnement l'alarme, l'attachement, l'effort, le motif même, comme dans *lever en l'air*, *lever en Cordelier*, & mille autres expressions en matière d'art & de profession. L'homme matineux a l'habitude, par accoutumance de se lever matin. C'est pourquoy l'école de *matin* est *matineuse* ; car elle se leve régulièrement de bonne heure pour annoncer le matin.

Ainsi, l'aube du jour est *matinale* : un Chasseur qui se leve de grand matin un jour de chasse, est *matineux* : un Laboureur qui se leve tous les jours de bon matin, est *matinier*.

L'usage de se coucher vers le temps où l'aube *matinale* se leve, ne fait que déplacer la jouissance de la vie, en l'altérant : je ne vois que la laideur & les mauvaises mœurs qui y gagnent. L'effort d'être *matineux* pour des voyages, des affaires ou des plaisirs, vous jette au moins dans un mal-aise qui vous dégoûte & des affaires & des plaisirs : je vois que la paresse est une maladie qu'on ne sent pas, mais qu'une légère secousse fait bien sentir. Le temps n'est pas extrêmement éloigné que les boutiques de Paris étoient ouvertes deux heures plutôt qu'elles ne le sont aujourd'hui, & *aucun* se fermoient-elles plus tard : ainsi pour les *matiniers* de ce temps-là, l'année avoit au moins treize de nos mois de travail, les gains à proportion.

*Matinal* est un mot spécialement appliqué à la Poésie qui décrit, & qui n'a rien de particulier à décrire que le lever du soleil : par exemple, *le matin* qui lui a donné tant de vers.

---

*Mélancolique, Atrabilaire.*

LE *mélancolique* & l'*atrabilaire* sont tourmentés d'une bile noire, recuite, résineuse, visqueuse & tenace, qui est adhérente aux viscères, trouble les digestions, envoie des vapeurs épaisses au cerveau, arrête & vicie les humeurs, & cause enfin le plus grand désordre dans toute l'économie animale. Les villes fourmillent de ces malades-là.

Les deux mots, *mélancolique*, *atrabilaire*, l'un latin, l'autre grec, désignent le même état des personnes, car *μελαν* & *ater* signifient noir, *bilis* & *χολη* bile. Dans les Langues orientales, septentrionales, celtiques, la racine *at* exprime ce qui est mauvais & ce qui est noir; & dans toutes les Langues, *mel*, *mal*, désignent le mal & la noirceur. Mais le mot *ter* renforce celui qu'il modifie: ainsi en latin, *ater*, *atramentum*, *atrox*, *atrocitas*, &c. annoncent ce qu'il y a de plus noir & de plus mauvais: au lieu que souvent *mel*, *mal* ne désignent, dans différentes Langues, qu'un état de langueur ou de foiblesse. Ainsi la *mélancolie*, susceptible de graduations, ne va que par excès jusqu'à l'*atrabile* (qu'on me permette ce mot), Il y a une *mélancolie* douce, agréable même: l'*atrabile* est toujours cruelle & terrible. Une simple tristesse vous donne l'air *mélancolique* qui intéresse: mais l'habitude de l'ame & la férocité des traits donnent cet air *atrabilaire* qui effraye.

Le *mélancolique* est dans un état de langueur & d'anxiété: sa tristesse est morne & inquiète. L'*atru-*

*bilaine* est dans un état de fermentation & d'angoisse ; sa tristesse est sombre & baroque. Le *mélancolique* évite le monde , & veut être seul. L'*atrabilaire* ennuie les hommes , & il ne peut vivre avec lui-même. Le *mélancolique* attendrit d'abord le cœur que l'*atrabilaire* endure. Le *mélancolique*, sensible à l'intérêt que vous lui témoignez , l'est encore aux peines de ses semblables : l'*atrabilaire*, ennemi des autres & de lui-même , voudroit ne voir que des êtres plus malheureux que lui.

Aristote dit que les gens d'esprit sont *mélancoliques* ; naturellement pensifs & réfléchissans , une vie sédentaire , laborieuse & solitaire les rend tels. Les tyrans sont des fous *atrabilaires* , & s'ils n'étoient pas d'abord , comment ne le deviendroient-ils pas bientôt , pleins de sentimens pénibles , nourris de crimes , toujours menaçans & tremblans , toujours & plus méchans & plus malheureux !

La délicatesse des nerfs , une constitution molle , un cœur tendre , les peines d'esprit , disposent à la *mélancolie*. L'abondance de la bile , des fibres seches & roides , l'usage habituel des mets succulens , des passions sans cesse irritées , la possession que par la privation , une passion excessive brûle encore le corps après l'avoir épuisé , contiennent l'*atrabile*.

On est d'un tempérament *mélancolique* , quand on garde à cet enfant , triste sans l'être , rêveur & solitaire , trop tranquille & trop sérieux , il a besoin de distractions , de divers amusemens continuel , d'alimens succulens , de passions des vices & pures , de la tristesse & de la mélancolie , la tristesse & la mélancolie , l'ennui & l'*atrabile* se suivent , & l'ennui qui devient *atrabile* , l'*atrabile* qui devient ennui , &c.



a besoin de fortes secousses, d'exercices violens ; d'un régime adoucissant & frugal, de remèdes simples & capables de diviser & d'entraîner les humeurs.

Craignez d'impatisenter le *mélancolique*, sa bile est prête à fermenter. Craignez d'irriter l'*atrabilaire*, sa bile fermente sans cesse.

Le *mélancolique* devient visionnaire & fou. L'*atrabilaire* devient furieux & frénétique.

Le *mélancolique* meurt lentement : c'est l'*atrabilaire* qui se tue.

☀ *Atrabilaire* ne s'applique qu'aux personnes ; mais on dit un *temps mélancolique*, un *jeu mélancolique*, ou qui inspire la *mélancolie*. Le mot *atrabile* exprimeroit bien le mal physique : la *mélancolie* ne désigne souvent que des peines d'esprit manifestées par un air triste & languissant.

### *Méler, Mélanger, Mixtionner.*

LES Langues sont philosophiques & abondantes, lorsqu'avec la même racine elles distinguent par des modifications d'une valeur connue, la plus grande quantité de nuances dont l'idée du mot simple & radical est susceptible. Ainsi de *miscere*, *méler*, les Latins ont fait les composés *ad-miscere*, *méler*, joindre à ; *com-miscere*, *méler* avec, composer ; *in-miscere*, *méler* dans, ensemble, *mélanger* ; *inter-miscere*, *méler* entre, entremêler ; *per-miscere*, *mixtionner*, confondre, fondre l'un dans l'autre ; *pro-miscere*, *méler* confusément, mettre pêle-

mêle ; *ramiscere*, *mêler* de nouveau, remêler, &c : ainsi des substantifs, des adjectifs, des adverbes.

De la racine *mi* désignant la bonté, la simplicité, la pureté, & de la fugitive *S* désignant la privation, l'altération, le mélange, se formerent *mis* & *mes*, qui, dans une foule de Langues, ont servi à la composition d'une foule innombrable de mots. Les Orientaux, les Celtes, les Grecs, les Latins, en ajoutant à *mes*, *mis*, *mas*, un *c* ou un *g*, indiquant la capacité, la composition, la jonction, l'assemblage, firent, les premiers, *mazg* ; les seconds, *mesg*, *mesc*, *misc* ; les troisiemes, *misgô* ; les derniers, *misc* : d'où le languedocien *mescla*, en françois *mesler*, *mêler*.

*Mêler* est le verbe simple & le genre : *mélanger* & *mixtionner* sont des dérivés ; ils modifient & restreignent l'idée simple. Le *mélange* est proprement un assemblage ou plutôt une aggrégation de choses disposées ou combinées ensemble, pour former un tout, un tissu, un corps, &c. La *mixtion* est un mélange de drogues & de liqueurs : c'est proprement un terme de pharmacie.

*Mêler*, c'est mettre ensemble, avec, dans, entre, &c., à dessein ou sans dessein, avec art ou sans art, avec une sorte de confusion quelconque, toute sorte de choses de quelque maniere que ce soit, en brouillant, en joignant, en incorporant, en déplaçant, en alliant, &c. *Mélanger*, c'est assembler, assortir, ou composer, combiner, à dessein & avec art, des choses qui doivent naturellement se convenir, pour obtenir par leur aggrégation & leur variété, un résultat avantageux & un nouveau tout. *Mixtionner*, c'est *mélanger*, fondre des drogues dans des liqueurs, de maniere

qu'elles restent incorporées, & que la composition produise des effets particuliers.

On *mêle*, on incorpore ensemble des liqueurs : on *mêle*, on bat les cartes : on *mêle*, on brouille mal-adroitement des écheveaux : on *mêle*, on confond des papiers sans y songer : on *mêle*, on dérange des livres. Les eaux d'une rivière vont se *mêler*, se confondre *dans* celles d'un fleuve : vous *mêlez* la douceur à la sévérité : le Cuisinier *mêle*, accommode un mets *avec* un autre, pour en faire un bon ragoût : ainsi de mille autres manières de *mêler*. L'art *mélange* des couleurs, des laines, des drogues, &c. Le Peintre *mélange* habilement ses couleurs : le *mélange* industriel des couleurs fait la peinture : le Fabricant *mélange* artistement les laines & les soies de différentes sortes & de couleurs différentes, pour en former un tissu particulier : l'Apothicaire *mélange* des drogues dans une sage proportion pour en faire un médicament : les recueils appelés *mélanges*, ne sont bien souvent que des *œuvres* fort *mêlées* ; & ce dernier titre leur conviendrait mieux. L'on *mixtionne* artificiellement des substances étrangères les unes aux autres, que l'on fond ou confond ensemble ; & c'est proprement la drogue qui distingue la *mixtion* : un breuvage *mixtionné* est dénaturé : si vous *mixtionnez* une liqueur, vous la falsifiez.

Vous *mêlez* le vin avec l'eau pour boire : vous *mélangez* différentes sortes de vin pour les corriger ou les améliorer l'un par l'autre, & en faire un autre vin : vous *mixtionneriez* le vin que vous frelateriez avec des drogues.

☼ *Mêler* peut également s'employer en bonne

& en mauvaise part; *mélanger* s'emploie plutôt en bonne part; mais *mixtionner* s'emploie ordinairement en mauvaise part. Le premier de ces verbes est seul usité au figuré.

☉ *Mêler* indique proprement l'action de faire un mélange; *mélanger*, le résultat de cette action; *mixtionner*, l'artifice & l'objet de la même action.

### *Mensonge, Menterie.*

MAN, *men* signifie voile, couverture: *mend*, *ment*, *mentir* signifie littéralement mettre un voile sur la vérité. La métaphore est bien marquée dans le mot anglois *falsehood*, voile trompeur, mensonge.

Du verbe *mentir*, vient sans addition le substantif *menterie*: *mensonge* est évidemment un mot composé: il ajoute donc une idée particulière à l'idée simple de l'autre terme. Les Latins disent *mentitio* & *mendacium*, *menterie* & *mensonge*. Le *mensonge* est *menzogna* en italien; & la *menterie*, *bugia*. Les Espagnols appellent *mentira*, la *menterie*; & *embuste*, le mensonge. Ces peuples & autres auroient-ils donc également chargé leurs Langues de mots absolument superflus? N'est-il pas plus vraisemblable que, par deux mots, tirés même de familles différentes, ils ont prétendu exprimer ou désigner des idées ou des choses différentes?

Une *menterie* est une simple fausseté avancée dans l'intention de tromper: le *mensonge* est une fausseté méditée, combinée, composée de ma-

niere à tromper, à séduire, à abuser. Cette dernière assertion n'est point une supposition gratuite. Quand on dit que tous *songes* sont *mensonges*, c'est un rapport matériel, un rapport de signification, un rapport de choses qu'on nous rappelle tout à la fois. Le *mensonge* est la *menterie* à laquelle on a fort *songé*, qu'on a méditée, arrangée, composée avec art; ou la *menterie* qui fait illusion comme un *songe*, une vision, qui impose, fascine, trompe spécieusement. L'espagnol *embuste*, correspondant à *mensonge*, marque l'embûche, le piège : aussi dit-on dans cette Langue *decir mentiras*, dire des *menteries*; & *urdir in embuste*; inventer des *mensonges*. Le latin *mendacium*, *mensonge*, démonstration trompeuse, signe insidieux, dit aussi plus que *mentitio*, *menterie*. Nous avons, dans notre Langue même, la preuve de ma proposition. *Mensonge* y signifie illusion, erreur séduisante; le monde, dit-on, n'est qu'*illusion* & *mensonge*. Le *mensonge* est aussi fable & fiction; la poésie, dit-on, vit de *mensonges* : le *mensonge* & les vers sont de tout temps amis, dit la Fontaine.

Et c'est pourquoi *mensonge* est du style noble, & *menterie* du style très-familier. Le *mensonge* est une grande & profonde *menterie*; il est inspiré par quelque intérêt important, il vise à un but élevé. La *menterie* n'a ni les mêmes motifs, ni les mêmes présomptions, elle est simple & familière; c'est un *mensonge* léger, badin, ou du moins sans conséquence, si l'on se borne à l'usage.

Vous n'accuserez pas sérieusement quelqu'un en face, de *mensonge*; vous l'offenseriez : le *mensonge* est en général grave. Vous lui reprocherez en plaisantant



se farder n'est pas, je l'avoue, parler contre sa pensée ; c'est chercher à imposer aux yeux, & vouloir paroître selon l'extérieur contre la vérité ; c'est une espece de *menterie*. La fausse modestie, dit-il encore, est le dernier raffinement de la vanité, elle fait que l'homme vain ne paroît point tel, & se fait valoir au contraire par la vertu opposée au vice qui fait son caractère ; c'est un *mensonge*. Dans ces deux phrases, la force des termes est très-bien indiquée par la nature des choses & la qualité des actions.

☼ *Menterie* désigne proprement, par sa terminaison, l'espece d'action qu'on fait : ainsi, par lui-même, ce mot a la vertu de désigner toute espece de *mensonge*, ou plutôt de fausseté dite pour tromper. Mais *mensonge* ayant usurpé son domaine naturel, son usage a été restreint à l'espece la plus commune, la plus simple, la plus légère ; & c'est aussi à quoi sa terminaison a été souvent réduite, car elle est souvent renvoyée au style familier pour désigner quelque chose de commun, de petit, de léger, de futile, de frivole, de ridicule, comme dans *badinerie*, *minauderie*, *forfanterie*, *pillerie*, *vanterie*, &c. Voyez *Badinage* & *Badinerie*.

---

### *Merci, Miséricorde.*

Nous disons demander, crier *merci*, *miséricorde*, c'est-à-dire, grace, pardon.

On demande *merci*, comme on demande pardon, jusque pour les fautes les plus légères ; comme on demande quartier ou grace de reproches, de railleries. On demande *miséricorde*, comme on implore la clémence dans des cas graves, pour des

fautes graves ; comme on implore la pitié , des secours dans de grands dangers , dans de vives alarmes. Si quelqu'un vous excède de quelque manière , vous criez *merci* : dans une grande calamité , le peuple crie *miséricorde*.

*Merci* ne se dit plus que dans certaines phrases familières : dès-lors il a perdu son ancienne noblesse ; & il ne convient plus que dans des occasions communes. Les grandes idées morales appartiennent à *miséricorde*.

L'on demande *merci* à celui à la discrétion de qui l'on est , & qui fait trop sentir sa supériorité : l'on implore la *miséricorde* de celui qui peut punir & pardonner , perdre & sauver. Le faible demande *merci* ; le criminel implore la *miséricorde*. On implore la *miséricorde* de Dieu , celle du Prince : on demande *merci* au plus fort.

☉ On est , on se remet , on s'abandonne à la *merci* , à la *miséricorde* de quelqu'un , & c'est-à-dire , à sa discrétion. Mais la volonté , la bonne volonté vous reçoit à *merci* : le cœur , un sentiment tendre vous fait *miséricorde*.

N'attendez point de *merci* des gens durs & rigides : n'attendez point de *miséricorde* des gens insensibles & impitoyables.

Nous avons tous besoin de *merci* : celle par qui l'on dispose à l'indulgence. L'indulgence est le fruit de la clémence ; elle nous dispose à la *miséricorde*.

On est à la *merci* des bêtes féroces , des créatures aveugles , comme des êtres irrésistibles : la *miséricorde* n'appartient qu'aux êtres sensibles , bons par leur nature , capables de pitié.

Si vous avez jamais été à la *merci* des fiers & des



orages, oh ! sans doute vos semblables trouveront en vous *miséricorde*. L'homme qui a senti la puissance peser sur lui, en est plus humble : l'homme qui a senti le malheur frapper sur son sein, en est plus tendre.

Le tyran ne connoît point la *miséricorde* ; vous êtes à sa *merci*. On lui échappe, comme à une bête féroce, par prudence ou par bonheur.

☀ *Merci* exprime également la grace que l'on fait & celle que l'on rend : *grand-merci*, signifie je vous remercie, je vous rends grace : *remercier*, c'est rendre grace ; ainsi *merci* devoit être conservé, quand ce ne seroit qu'en faveur de *remercier*. *Miséricorde* ne désigne que la vertu qui fait grace, & les actes de cette vertu : on a de la *miséricorde*, on fait *miséricorde* ou des actes de *miséricorde* ; mais on ne rend pas *miséricorde*, comme on rend grace.

*Merci* vient du latin *merces*, prix, récompense ; & par extension, faveur, grace. On mérite en quelque sorte la grace en s'humiliant pour la demander : on reconnoît, on commence au moins à payer la grace qu'on a reçue par la grace que l'on rend : il y a là un prix qu'on obtient, & un prix qu'on en paye. Voilà comment ce mot a naturellement deux sens, ou plutôt deux acceptions, qui paroissent d'abord opposées.

Quant à *miséricorde*, ce mot exprime littéralement la sensibilité du cœur (*cor*, *cord*), l'attendrissement de l'ame sur la *misère*, sur les maux d'autrui. Cette notion générale semble confondre la *miséricorde* avec la *pitié*, qui toutefois, par la valeur du terme, annonce une bonté naturelle : une sorte de *piété* envers celui qui souffre (1)



---

*Mériter, être Digne.*

*Mérite*, lat. *meritum*, vient du primitif *mar*; grand, très-grand (de *M*, grandeur, *ar*, élevé, escarpé); & il se rapporte au latin *merces*, récompense, prix, salaire. *Meritum*, mérite, récompense, service, bon office: *meritus*, qui s'est élevé par sa conduite, qui a rendu des services, qui a gagné par son travail; & de même du verbe *mereri*, *mériter*. Ainsi le *mérite* est proprement dans les actions, les œuvres, les services qui, selon la raison, la justice, l'équité, mènent à la récompense, exigent un prix, donnent un droit.

*Dam, dom, dum, dyn, dign*, forment le même mot primitif, qui, en oriental, en celte, en grec, en latin, &c. marque l'élévation, la force, la puissance. *Digne*, lat. *dignus*, signifie mot à mot qui domine sur les autres, qui est distingué par ses qualités, soit par sa naissance, soit par sa place, par son talent, par sa vertu, par son *mérite*. La *dignité* est une distinction; cette distinction annonce une supériorité qu'on peut avoir à différents titres, par le *mérite* qui s'acquiert, & par des avantages naturels ou autres qu'on a reçus. *Digne*, en lat. *dignus*, ne tiendrait-il pas aussi au verbe *dignosco*, qui exprime l'action de distinguer & discerner une chose de toute autre?

Ainsi l'on *mérite* par ses actions, par ses services: l'on est *digne* par ses qualités, par sa supériorité. Le *mérite* donne une sorte de droit; la *dignité* donne un titre. Ce qu'on *mérite*, est récompense dans quelque sens: on est aussi *digne* de récom-



plus importun : il ne resteroit rien au plus *digne* ; si quelquefois la fortune n'avoit le caprice d'élever plutôt que de récompenser le *mérite* & la vertu.

S'il est plus facile d'obtenir que de *mériter*, il est fort naturel qu'on travaille, non à *mériter*, mais à obtenir ; & les personnes qui *sont* les plus *dignes* d'obtenir, ne sçavent & ne peuvent guere que *mériter*.

Vous distinguerez bien entre divers concurrens, celui qui a le plus *mérité* ; les actions & les services parlent. Mais comment distinguer le plus *digne*, s'il faut juger les qualités de l'esprit & du cœur ? Qui peut scruter les profondeurs de l'ame ?

S'agit-il d'une place qui se donne aux services ? celui qui a rendu le plus de services la *mérite*. Ne faut-il pour une place que de la capacité ? celui qui a donné le plus de preuves de capacité, en *est* le plus *digne*.

Pour *mériter* une place, il faut avoir le *mérite* même de la place ; il y a de grands hommes qui ne sont pas *dignes* de certains petits emplois. Vous diriez néanmoins que toute récompense est bonne pour tout service, sur-tout quand les choses ne s'apprécient plus qu'en argent.

À celui qui demande une chose destinée à servir de récompense, vous répondrez, sans l'offenser, qu'il ne l'a point *méritée* : vous ne lui direz point qu'il en est *indigne*, ni sans doute qu'il n'en est pas *digne*, à moins qu'il n'ait mérité l'exclusion, & vous l'offenseriez. Dans le premier cas, c'est lui dire seulement qu'il n'a pas assez de service : dans le second, c'est le taxer au moins d'incapacité.

Vous avez beau dire & beau faire, on n'ôtera point, à celui qui a le plus *mérité*, la satisfaction

& l'honneur d'avoir mieux *mérité* que ceux qui l'emportent sur lui ; on n'ôtera point au plus *digne* ses qualités, la supériorité qu'il a sur les autres, & le sentiment qu'il a de la supériorité.

Croyez que celui qui dérobe aux autres la récompense qu'ils *méritent*, sera regardé, se comportera & finira comme ce misérable qui vole le bien d'autrui. Croyez que l'homme qui n'est pas *digne* de la place qu'il obtient, n'en paroîtra que plus indigne, n'en sera que plus rigoureusement jugé, la perdra honteusement, ou bien ne la conservera qu'avec des travaux infinis qui le rendront infiniment malheureux. Allez, si l'on ne fait pas justice, justice se fait.

Il est de l'ordre naturel & essentiel que chacun ait ce qu'il *mérite* : or, il est clair que le regne de cet ordre n'est pas de ce monde-ci. La curieuse révolution, si tous ceux qui ne sont pas *dignes* des postes qu'ils occupent, en étoient tout d'un coup dépossédés ! Oh ! combien de gens qui tremblent à cette proposition ?

☉ Nous disons souvent un *homme de mérite*, & quelquefois familièrement, un *digne homme*. L'honnêteté, la probité, la droiture, la franchise qui forment le fond du caractère de la personne, & qu'il est facile de reconnoître dans la simplicité de ses discours & de ses procédés, font le *digne homme* ; il est *digne* d'estime, de confiance, de bienveillance. Des qualités excellentes & remarquables, le bon emploi de ces qualités, l'emploi propre à nous assurer l'approbation des honnêtes gens & la considération publique, ce qui vous fait distinguer avec éloge dans votre état, dans

votre profession, dans la carrière ou l'ordre de choses  
 que vous suivez, c'est-là ce qui fait l'homme de  
*mérite* ; il *mérite* bien de la société, de la patrie, de  
 l'humanité, &c. Votre *digne homme* est un bon  
 & honnête homme ; il a de fort bonnes qualités :  
 l'homme de *mérite* a plus que de bonnes qualités,  
 il a de la vertu ; c'est un *homme* ! On n'est pas un  
*digne homme* pour avoir des qualités honnêtes ;  
 pour avoir du *mérite*, on n'est pas *homme de mérite* :  
 mais le *digne homme* est essentiellement & cordiale-  
 ment ce qu'il est ; l'homme de *mérite* s'est fait une  
 habitude & même un caractère de *mérite*, si je puis  
 ainsi parler. On aime assez un *digne homme*, mais  
 on le laisse : l'on aime ou l'on hait, l'on honore ou  
 l'on dénigre l'homme de *mérite* ; il fait souvent en-  
 vie. Le *digne homme* a du sens, & il n'a pas besoin  
 d'esprit : l'homme de *mérite* n'est point tel, sans une  
 certaine dose d'esprit ou de talent ; mais tout  
 l'esprit du monde ne fait pas, seul, un *homme de mé-  
 rite*. Le *digne homme* reste tout naturellement obs-  
 cur : il y a beaucoup de *gens de mérite* fort obscurs,  
 mais ils ne sont pas faits pour l'être ; ce n'est pas  
 que la qualification d'homme de *mérite* ne soit  
 quelquefois ridiculement prodiguée. Je ne pousserai  
 pas plus loin ce parallèle : lisez dans la note, deux  
 passages de Bourdaloue sur le *mérite*, tirés, l'un  
 de l'Oraison funebre du Grand Condé, l'autre du  
 premier Sermon de la Toussaint : il seroit assez diffi-  
 cile d'en dire davantage sur ce sujet, & de dire aussi  
 bien (a).

---

(a) » De quelque maniere que nous jugions des choses,  
 » & quelque idées que nous nous formions du *mérite* des  
 » hommes, il est rare de trouver dans le Monde un vrai

*Méfaise , Mal-aïse.*

Le mot oriental & celte, *me*, changé en *mi*, *mis*, *mes*, souvent placé au commencement de divers

» *mérite* ; encore plus rare d'y trouver un *mérite* parfait,  
 » & souverainement rare , ou plutôt rare jusqu'au pro-  
 » dige d'y trouver un *mérite* universel, c'est-à-dire, tous  
 » les genres de *mérite* rassemblés & réunis dans le même  
 » sujet. On voit tous les jours des hommes avec peu  
 » de *mérite*, aidés du hasard & de la fortune, ne laisser  
 » pas de s'acquérir de la gloire, & faire de grandes ac-  
 » tions sans en être eux-mêmes plus grands. On voit des  
 » hommes d'un *mérite* distingué, mais borné ; des braves,  
 » mais dont les autres qualités ne répondent pas à la  
 » valeur ; de grands Capitaines, mais hors de la de pe-  
 » tits génies. On voit des esprits élevés, mais en même  
 » temps des âmes basses ; de bonnes têtes, mais de mé-  
 » chans cœurs. On voit des sujets dont le *mérite*, quoi-  
 » que vrai, n'a pas le bonheur de plaire, & qui, avec  
 » tous les talens dont le Ciel les a pourvus, n'ont pas ce-  
 » lui de se faire aimer. On voit des hommes qui brillent  
 » dans le mouvement & dans l'action, mais que le repos  
 » obscurcit & anéantit ; que les emplois font valoir, mais  
 » qui dans la retraite ne sont plus que l'ombre de ce qu'ils  
 » ont été. Où voit-on l'assemblage de toutes les choses ,  
 » &c. ?

» Il y a dans le monde des *mérites* stériles, c'est-à-dire  
 » sans récompense, parce qu'il y a des *mérites* que les  
 » hommes ne connoissent pas ; & par ce seul principe ,  
 » combien dans le monde de *mérites* perdus, combien  
 » d'ignorés, combien d'oubliés, combien d'effacés par  
 » le temps, combien d'égarés dans la foule & dans la  
 » multitude ! Il y a aussi des *mérites* connus, mais qui ne  
 » plaisent pas. Combien par-là ne voit-on pas, parmi les  
 » hommes, de *mérites* malheureux, rebutés, &c. si j'ose  
 » ainsi dire, réprouvés ; des *mérites* qui, par l'âpreté  
 » des cœurs, bien loin d'attirer la bienveillance & l'a-  
 » mour, excitent plutôt la jalousie & la haine ? Avoir du



mots composés, désigne la privation, l'altération, le défaut, l'éloignement, &c. ; il se prend aussi pour *mal*, *mauvais*, &c. ; que si l'on met également *mes* & *mal* devant le même mot, ceux-là doivent naturellement reprendre leur sens propre & rigoureux. Le *méfaise* ne sera donc que la simple privation d'aise ou de bien-être ; & le *mal-aise* sera un mal positif, ennemi de l'aise ou du bien-être. *Méfaise* marquera proprement une situation dans laquelle, après avoir cessé d'être bien, on n'est pas encore mal ; & le *mal-aise*, une situation dans laquelle on est mal, sans avoir un mal déterminé.

Mais il arrive que, quand de tels mots forment des synonymes dans la Langue, l'usage les distingue, en appliquant celui-ci à une espèce particulière d'objets, tandis que celui-là est restreint à une autre espèce. Ainsi l'on prétend que *mal-content* se dit du supérieur à l'inférieur ; & *mécontent* de l'inférieur au supérieur (a).

Je n'ai entendu dire *méfaise* que relativement

» *mérite* ou en avoir trop, c'est souvent dans le monde  
 » une exclusion pour les emplois & pour les places qui y  
 » tiennent lieu de récompenses. Enfin, quelque justes &  
 » reconnoissans que soient les hommes ; je dis plus, quel-  
 » que libéraux & magnifiques qu'ils puissent être, il y a  
 » des *mérites* qu'ils ne récompensent pas, parce qu'ils ne  
 » le peuvent pas, des *mérites* dont ils conviennent & dont  
 » ils sont même touchés, mais qui excédant le nombre  
 » des grâces dont ils sont les dispensateurs, leur devien-  
 » nent malgré eux des *mérites* onéreux, des *mérites* incom-  
 » modes, & même des *mérites* importuns «.

(a) Il faut pourtant observer qu'on est *mal-content*, quand on ne l'est guère ou qu'on n'est nullement satisfait ; & *mécontent*, quand loin d'être satisfait, on est fâché & très-fâché.

à l'état de la santé : les Dictionnaires appliquent proprement *mal aise* à l'état de la fortune. Ainsi un homme *mal-aisé* ou qui est dans le *mal-aise*, n'est autre chose qu'un homme privé d'aisance ou des commodités de la vie, à l'étroit, exposé à des besoins. Dans ce cas-là, vous ne diriez pas *mésaise*; mais vous direz avec Fénelon : L'estomac a un dissolvant qui cause la faim, & qui avertit l'homme du besoin de manger : ce même dissolvant qui picotte l'estomac, lui prépare, par ce *mésaise*, un plaisir très-vif, lorsqu'il est appaisé par les alimens. Observons encore que, dans cet exemple, le *mésaise* a quelque chose d'assez léger. Le *mésaise* sera donc un état incommode du corps; & le *mal-aise*, si l'on veut, toute autre espèce d'incommodité analogue, mais proprement celle d'un homme mal accommodé de la fortune.

Enfin, lorsque deux termes aussi faciles à confondre que ceux-là se rencontrent & se heurtent dans la Langue, il arrive insensiblement que l'un des deux fait tomber l'autre dans l'oubli. C'est ainsi que *mésaventure*, quoique négligé, a fait entièrement abandonner *malaventure*. *Malaise* l'a également emporté sur *mésaise*, très-peu usité aujourd'hui; & il a bien fallu qu'il s'emparât de la signification ou de la fonction propre de ce dernier. L'Académie remarquoit, dans son premier Dictionnaire, que *mésaise* étoit vieux, & que *mal-aise* vieillissoit : ce dernier paroît s'être rétabli au détriment de l'autre. Si l'on reconnoît entre eux une différence fixe, pourquoi ne pas les conserver l'un & l'autre ?

*Méfuser , Abuser.*

**MALUSER.** Il y a donc deux manieres générales de *mal user* , distinctes & importantes à distinguer. Sans cela , comment tant de peuples différens se seroient-ils accordés à recevoir deux mots pour exprimer une seule & unique idée ? Comme nous disons *méfuser* & *abuser* , les Latins ont dit *deuti* & *abuti* , les Italiens *misufare* & *abusare* , les Anglois , *misuse* & *abuse* , les Allemands , *mibran* & *ubelbranchen* , &c. Le mot primitif *heth* , *oed* , ( temps ) , changé en *oth* , *uth* , *ut* , a servi dans les Langues de l'Occident comme dans celles de l'Orient , à désigner ce qui se fait *en tout temps* , les *usages* , les coutumes , les mœurs.

Il est facile en effet de distinguer deux manieres très-différentes de *mal user* : il y a un emploi des choses qui est *mauvais* , il y en a un qui est *méchant* ; & voilà ce qui différencie nos deux verbes. On *méfuse* de la chose qu'on emploie mal ; on *abuse* de la chose qu'on emploie à faire du mal. Or dans le premier cas , on peche contre la raison , contre la sagesse , contre ses intérêts , contre le bon ordre : & dans le second , on peche contre la justice , contre la droiture , contre la probité , contre les droits d'autrui. On *méfuse* par *dérèglement* , en agissant , comme on dit , à tort & à travers , sans rime ni raison : on *abuse* par *excès* , ou en outre-passant son pouvoir , ses droits , les droits de la liberté.

Les Jurisconsultes ont défini la liberté le droit d'*user* & d'*abuser* ; ce n'est pas là le mot , il falloit dire *méfuser*. Je *méfuse* de ma liberté , si je fais une sottise qui me nuit ; mais j'en ai le droit. Si je m'en

fers pour nuire à autrui, j'en *abuse* alors, & j'outrepasse mon droit : mais c'est licence & non pas liberté.

Les Loix *abuseroient* de leur force, si elles l'exerçoient contre celui qui ne fait que *mésuser* de la sienne. La justice est de laisser à chacun ses droits, c'est-à-dire, sa liberté.

Une mauvaise tête *mésuse* de vos bienfaits ; un mauvais cœur en *abuse*.

Il n'est rien dont l'ignorance ne *mésuse* & dont la malice n'*abuse*.

Il y a deux choses presque aussi communes & presque aussi funestes l'une que l'autre, *mésuser* avec de bonnes intentions, & *abuser* par des intentions mauvaises. La *bonne intention* n'excuse pas celui qui doit avoir des intentions éclairées ; & , comme la *mauvaise intention*, elle fait le mal avec le bien même.

Un ami indiscret *mésusera* du secret que vous lui confiez : un ami perfide en *abusera* contre vous-même.

Là les filles *mésusent* de la liberté qu'elles ont de se choisir un époux : ici les parens *abusent* du droit qu'ils ont de les empêcher de choisir. Par-tout & toujours, nous sommes entre deux écueils.

Un grand Prince, digne de gouverner un grand Etat & familier avec ses Sujets, témoignoît, il n'y a pas long-temps, à un Artisan, pere de famille, l'envie qu'il auroit d'envoyer un de ses fils s'instruire en France, & de placer l'autre dans le pays. Je supplie Votre Altesse Royale de ne pas combler mes enfans de vos bienfaits, lui répondit l'Artisan : l'un n'apprendroit peut-être qu'à *mésuser* d'un vain sçavoir, & l'autre, qu'à *abuser*

*de sa fortune : moi , je leur apprendrai à vivre honnêtes & heureux , dans une laborieuse médiocrité.* Voilà le premier sage que j'aye rencontré jusqu'à ce jour , s'écrie le Sage couronné !

Ce n'est pas assez que de ne point *abuser* de ses richesses , il faut encore ne pas en *mésuser*. On n'est pas riche seulement pour ne point faire de mal aux autres , on l'est pour leur faire du bien , par le bon emploi de sa fortune.

Oh ! si l'on n'*abusoit* pas de la prospérité , & si l'on ne *mésusoit* pas de l'adversité !

Entre la maniere d'en *user* des gens habiles , & celle de *mésuser* des ignorans , il y a une troisieme voie , dit un proverbe italien. Oui , vraiment , il y a celle du bon sens , droit & éclairé. Mais n'y en a-t-il pas encore une quatrieme trop connue ? celle d'*abuser*.

Sans doute les Sciences , les Lettres , les talens corrompent les mœurs , mais quand on en *abuse* , & de même que la lumiere & la force. Le fait est qu'on en *mésuse* bien plutôt en les détournant de leur destination naturelle , l'utilité du genre humain.

A proprement parler , on ne *mésuse* pas de l'autorité , on en *abuse* : car tout acte d'autorité , s'il n'est tutélaire & juste , est injuste & oppressif.

Songez-t-on à distinguer si l'on ne fait que *mésuser* de ses avantages , ou si l'on n'en *abuse* pas ? Cette considération est bien puissante pour nous engager à en bien user.

Employer son crédit à faire obtenir des graces ; c'est d'abord en *mésuser* ; c'est bientôt en *abuser* , car c'est un grand abus que les graces.

L'avare trouvera qu'on *mésuse* de son bien , & qu'on

SYNONYMES FRANÇOIS. 103  
 qu'on le dit être, des qu'on en vît l'impression  
 forte de son *aura* : de la patience de qu'on l'ex-  
 cède, jusqu'à vous braver.

## Métal, Métail

SANS doute il faut dire *métal* *ta*, & non *me-  
 tail*, pour désigner des corps solides & durables, de  
 qui se font en la terre & s'existent sous le mar-  
 teau, & qui appartiennent au règne minéral : car  
 on dit *métal*, *al*, *metallum*, *ta*, *metall*, &c. l'origine  
 l'origine du mot; en orient, *metall*, *metall*, en  
 celtique, *metall*, en grec, *metallon*; en latin, *metallu-  
 lum*; en italien, *metallo*; en espagnol, en anglais,  
 en allemand, &c. *metall*, *metall*. Mais quelle est  
 la valeur intrinsèque de ce mot? La Langue grec-  
 que nous en donnera une parfaite connoissance :  
*metallon* signifie *metall* & l'action de creuser *meta-  
 llon*; *metallon* signifie creuser, scruter, fouiller, à  
 la lettre chercher ce qui est dessous, sous la sur-  
 face, dans l'intérieur. Le *metall* est une matière  
 tirée du sein de la terre. *Tal* veut dire extraire,  
 arracher, tirer hors.

Mais le mot *métail* est-il le même que *métal*,

(a) Quelques personnes écrivent encore *metail*. Un dis-  
 censeur de M. de Fontenelle, pour répondre au reproche  
 que Rollin fait à cet Ecrivain ingénieux, d'assigner à des  
 pensées énigmatiques, la fin de chaque alinéa, comme  
 un poste dont elles devoient s'emparer, dit : « C'est un  
 » fleuve dont chaque flot apporte sur les bords le précieux  
 » *metail* qu'il roule en une prodigieuse quantité dans  
 » eaux ».

& doit-il être banni de la Langue comme inutile ? Je suis loin de le croire. *Métail* est tout à la fois fort différent de *métal*, & fort utile. Ce mot signifie un *alliage de métaux*, une composition, ou simplement un mélange. Les Etymologistes tirent *métail* ou *méteil* de *mixtale*, mot de la basse latinité. *Met*, *mes*, *mid*, *mis*, signifient moitié, milieu, mélange, mixtion, &c. Le *métail* est, comme l'*émail*, une composition. C'est *métail* qu'on a dit & qu'il faut dire pour désigner l'alliage ou la composition de divers métaux, mal à propos appelée aujourd'hui *métal*, comme quand on dit *miroir de métal* ou d'*acier*, mélange de cuivre & d'étain; ou simplement de *métal*, lorsqu'il s'agit de la composition de cuivre rouge & d'étain fin, dont on fait les cloches. On appelloit autrefois *métail* ce mélange de froment & de seigle que nous appelons *méteil* : l'Espagnol l'appelle *mestillon*.

*Métal* marque donc un *métal* quelconque, pur & simple : *métail*, une composition de métaux ou un mélange dans lequel il entre quelque *métal*. Ainsi, quand nous voudrions enrichir la Langue & parler clairement, nous dirons que l'or est un *métal*, que l'argent est un *métal*; & que le similor est un *métail*, que le tombac est un *métail*.

Si les choses n'étoient pas telles, j'ose dire qu'elles devroient l'être. Il est ridicule de dire qu'une tabatière d'or de Manheim n'est pas d'or, mais qu'elle est de *métal*; comme si l'or n'étoit pas un *métal* : la contradiction ou l'équivoque cesse, si l'on dit qu'elle est de *métail*.

*Métamorphoser , Transformer.*

OPÉRER un changement de forme ; *μετά* & *trans* marquent le changement, le passage ; *μορφή*, forme.

La *métamorphose* appartient à la Mythologie ; le mot dénomme les changemens de formes opérés par les Dieux de la Fable. La *transformation* appartient également à l'ordre naturel & à l'ordre surnaturel ; le mot indique tout changement de forme quelconque , même dans le langage des Sciences exactes.

Niobé est *métamorphosée* ou *transformée* en rocher : Jupiter se *métamorphose* ou se *transforme* en aigle, en cygne, en taureau : Narcisse , idolâtre de sa beauté , méritoit bien d'être *métamorphosé* en fleur fugitive : le vaisseau des Argonautes est *métamorphosé* en constellation. Nabuchodonosor est *transformé* & non *métamorphosé* en bête. L'Ange de ténèbres se *transforme* en Ange de lumière : plusieurs especes de vers se *transforment* en mouches & en papillons : l'eau se *transforme* en air : une équation se *transforme* en une autre.

L'ancienne Histoire du Ciel n'est qu'un tissu de *métamorphoses* : la scène du monde est une *transformation* continuelle. L'allégorie fait des *métamorphoses*, des *transformations* qu'opère la Nature. Les *métamorphoses* merveilleuses de Protée rappellent les *transformations* continuelles & bien plus merveilleuses de la matière.

○ *Métamorphose* n'exprime , au propre , qu'un changement de forme : *transformation* désigne en-



core quelquefois d'autres changemens , comme la transmutation ou la conversion des métaux , la transsubstantiation ou le changement de substance , &c. : les Mystiques appellent *transformation* , l'état d'une ame confondue , perdue , abîmée , pour ainsi dire , en Dieu par la contemplation.

☉ La *métamorphose* emporte toujours une idée de merveilleux ; & il n'en est pas de même de la *transformation* , suivant ce qui vient d'être remarqué. Ainsi , au figuré , la *métamorphose* est une *transformation* merveilleuse , extraordinaire , étonnante , un changement prodigieux , inattendu , incroyable , de manieres , de conduire , de sentimens , de caractère , ou de mœurs. La *métamorphose* est d'ailleurs une *transformation* si entiere , que , l'objet ne conservant aucun de ses traits , il est absolument méconnoissable. La *transformation* sera plus simple & plus facile ; elle s'arrête même ordinairement aux apparences & aux manieres.

Un déguisement étrange qui ne permet pas de reconnoître l'objet , s'appellera une *métamorphose* ; il en sera de même d'un grand changement subit. Le filou qui prendra le dehors & les manieres d'un honnête homme , ne fera que se *transformer* ; ces *transformations* sont faciles & communes.

L'amour-propre se *métamorphose* , comme un Protée , avec tant d'habileté , qu'il prend d'un instant à l'autre les formes même le plus opposées. Le faux dévot *transformera* ses vices en vertus , & vos vertus en vices , par les fausses apparences qu'il tâchera de leur donner.

Le Cardinal de Retz , dans sa retraite , est un homme absolument *métamorphosé*. Le Cardinal

Mazarin se *transformoit* de différentes manieres, selon le visage que lui montrait la fortune.

Le fanatisme *métamorphose* l'homme. L'usage du monde *transforme* l'homme rustique.

Le libertin se *transforme* quelquefois par respect humain ; il est *métamorphosé* par la conversion.

La Cour est le pays des *métamorphoses*, & la décadence en est le temps. La mode *transforme* chaque jour les parures, lorsque les parures ne sont que des colifichets qui *transforment* des colifichets.

Un Apollon qui se *transforme* en Berger, une Daphné qui se fait *métamorphoser* en laurier, oh, le bon vieux conte !

☉ Ces exemples montrent assez que la *métamorphose* annonce, en général, un changement plus grand, plus profond, plus extraordinaire, plus entier que la simple *transformation*. Par la nature même des choses auxquelles le mot de *métamorphose* s'applique à la rigueur, il est sensible qu'il convient mieux que *transformation* au figuré ; & il y est en effet d'un grand usage.

### *Métier, Profession, Art.*

*Art*, lat. *ars*, ablatif *arte*, vient, selon M. de Gébélín, du mot *ar*, terre ; & il désigna d'abord l'*art* de travailler la terre, l'*art* primitif, & ensuite les *arts* succursaux ou secondaires : c'est l'industrie de l'esprit humain qui approprie, perfectionne, multiplie les biens à notre usage.

Donat, sur la première scène de l'*Andrienne*, tire ce mot du grec *arsé*, industrie, vertu. D'autres le dérivent d'*ars*, employé dans le sens d'utilité par Eschyne.

## 198 SYNONYMES FRANÇOIS.

*Profession*, lat. *professio*, vient de *profiteri*, composé de *fateri* (déclarer, avouer), dérivé de *fa*, *fari* (parler). La *profession* désigne proprement une déclaration publique, une affiche authentique, selon la valeur particulière que lui donne la préposition *pro*.

*Métier* vient, suivant M. de Gébélín, de *mat*, matière. Mais cette origine laisse trop d'idées intermédiaires à suppléer sans aucune preuve. Pasquier a prouvé fort bien, & même par des lettres de Charles V, que *mestier* vient de *ménéstrier*, *ministerium*, ministère : on a dit en latin, par abréviation, *myslerium* & *mesterium* ; & les gens de *métier* furent autrefois appelés *ministeriales*. *Minister*, formé de *man*, main, & de *stare*, être debout ; c'est, au rapport de M. de Gébélín, celui qui se tient debout, prêt à la main pour servir, serviteur ; ministre : *ministrare*, servir. *Métier* signifie donc service : il indique naturellement l'idée de besoin ; & l'on a dit avoir *métier* pour avoir besoin, être dans une nécessité. L'espagnol *menester* répond à l'italien *bisogna*.

Ainsi, littéralement parlant, le *métier* est un genre de service que l'on rend dans la Société : la *profession* est un genre d'état auquel on se dévoue : l'*art* est un genre d'industrie qu'on exerce.

*Métier* désigne la condition qu'on remplit ; *profession*, la destination que l'on suit ; *art*, le talent qu'on cultive.

Le *métier* fait l'ouvrier, l'homme de travail : la *profession* fait l'homme d'un tel ordre, d'une telle classe : l'*art* fait l'Artisan, l'Artiste, l'homme habile.

Le *métier* demande un travail de la main ; la *pro-*

le *travail* quelconque ; l'*art*, un *travail* de *main* ; l'*art* exclure comme sans exiger le *travail* de la *main*.

On voit d'ailleurs le *métier* du Boulanger, le *métier* de l'ouvrier, le *métier* de Mignon. Mais on dit la *profession* de Commerçant, d'Avocat, de Ministre, &c. non pas le *métier* ; car ces gens là ne travaillent pas de la main. Enfin, on dit également l'*art* de la Serrurerie ou de l'Horlogerie, de la Peinture ou de la Sculpture, de la Rhetorique ou de la Poésie, pour désigner le génie des choses, *leur* regard à la manière de les exécuter.

○ D'après cette idée & dans un sens restreint par usage ordinaire, le *métier* est, à l'égard de la Société, un service commun. A l'égard de celui qui le fait, c'est une *profession* vulgaire & opposée à & il y a des *professions* nobles, honorables, distinguées, la Robe, l'Epée, l'Eglise. A l'égard du génie & de l'industrie propre de la chose, l'*art* mécanique & subalterne ; & il y a des *arts* libéraux, des *arts* sçavans, &c.

On fait un *métier* pour vivre, sans que la signification de ce terme avec celui de *besoin* ; mais le *métier* est bon ou lucratif, & l'on *métier* n'est plus rien, qu'il faut que chacun ait son *métier*, qu'il n'est si petit *métier* qu'il n'est pas son maître, &c. Mais la *profession*, comme le *métier*, fait abstraction de ces idées, de la subsistance, les convenances, les circonstances, les goûts, en déterminent les *conditions* ; mais s'illustre dans la *profession*, comme le *métier*, comme on s'y engage par *volonté*, & l'on ne désigne par lui même que son *objet*, &c.

connoissances , une habileté distinguée : c'est une science pratique qui tend d'un côté à l'utilité, de l'autre à la gloire peut-être.

On appelle *métier*, *vil métier*, *métier mercenaire*, telle *profession* qu'on veut décrier & flétrir. Ainsi Athalie dit à Joas , *quittez ce vil métier* : Fléchier reproche à des Prêtres de regarder leur vocation ( ou *profession* ), moins comme un *emploi* qui doit les sanctifier, que comme un *métier qui doit les nourrir* : Boileau dit que des Auteurs font d'un *art* divin un *metier mercenaire*. Ainsi la *profession* & l'*art* sont avilis par le nom de *métiers*.

☀ Cependant le mot de *métier* est quelquefois relevé par son régime : ainsi on dit le *métier des armes*, le *métier de Roi*. On dit également le *métier des armes*, la *profession des armes*, l'*art militaire*.

Le *métier des armes* désigne un usage habituel , ou l'habitude acquise par l'exercice & l'expérience. La *profession des armes* marque l'emploi auquel on s'est consacré. L'*art militaire* est la science pratique de la guerre , ou le recueil méthodique des préceptes & des regles à suivre dans l'exécution.

Dans ces cas-là, le mot *métier* n'est point ennobli, comme on le croit , par la métaphore qui le détourne de son sens naturel : il est au contraire ramené à sa signification générale & primitive de *service*, *office*, *ministere*. Ainsi on dit qu'un Militaire est au *service* : la Royauté elle-même est un vrai *service*. •

☀ Suivant ce que nous venons de dire du *métier des armes*, ce mot se prend quelquefois par extension, pour tout ce qu'on fait d'habitude & ce qu'on doit sçavoir faire : ainsi on fait *métier* &

marchandise d'une chose ; qui fait tant de *matiers* et en fait aucun ; que chacun se méle de son *métier* : le Coquet se fait *métier* de s'écouter , &c. La *proffession* se prend pour la livree que l'on porte ou l'habit que l'on se donne : ainsi l'on dit faire *proffession* d'être honnête homme , homme d'honneur , bon citoyen , brave , loyal , &c. : on est bel *écopart* , joueur , ivrogne de *proffession* : les gens qui ne se sentent pas capables de soutenir un avis , prennent le parti d'être complaisans de *proffession*. Enfin l'*art* se prend pour l'industrie , l'adrelle , l'habileté en tout genre : ainsi on dit l'*art d'aimer* , l'*art de plaire* , l'*art du theatre* , l'*art du courtisan* , &c. &c. &c.

---

### *Mignon, Mignard, Gentil, Joli.*

Pour entendre facilement l'explication de ces termes, il faut avoir présentes à l'esprit les notions de la *delicatesse*, de l'*agrément*, de la *grace*, qui entrent dans la composition du *mignon*, du *mignard*, du *gentil*, & du *joli*.

La *delicatesse* est composée d'une finesse, d'une pureté, d'une élégance, qui ne sont discernées que par le goût, & parfaitement senties que par un goût exquis. L'*agrément* est un trait fin & animé, qui se fait remarquer par une impression de plaisir. La *grace* relève ce qu'il y a de plus *délicat* & de plus *agréable*, par ce qu'il y a de plus *doux*, de plus *naturel*, de plus *pur* & *agréable* au cœur. La *delicatesse* surprend, & se fait sentir ; l'*agrément* pique, & se fait plaindre ; la *grace* séduit.

& nous enchante. La *délicatesse* est l'excellence de la finesse ; l'*agrément*, une beauté légère & riante ; la *grace*, l'expression la plus élégante, la plus vraie & la plus séduisante de la Nature (a). J'espère que ces idées paroîtront assez justes, & qu'elles aideront à l'intelligence de ce que j'ai à dire.

*Mignon*, disent les Dictionnaires, délicat, *joli*, *gentil*. Ce mot est formé de la racine *mig*, *mil*, *min*, petit, fin, en celte, en grec, en irlandois, &c., opposé à *mag*, *mac*, *man*, grand, large. La *petitesse* est donc l'idée primitive du mot ; mais dans le petit, la finesse a quelque chose de délicat ; & si l'objet plaît, sa délicatesse est parée d'agrémens. Aussi *mignon* est-il un terme de tendresse & de flatterie ; & l'on appelle *mignons*, des favoris ; ce qui a répandu sur ce terme quelque chose d'odieux, fort propre à le faire négliger : tant le sort des mots dépend des mœurs ! Ce n'est plus qu'en souriant ou par dérision qu'on dit à un homme qu'il

(a) L'Abbé Girard n'a pas prétendu nous faire connoître les *agrémens* & les *graces*, en se bornant à nous dire que l'air & les manières rendent *gracieux* ; l'esprit & l'humeur, *agréable* : que l'homme *gracieux* plaît ; & que l'homme *agréable* amuse : que c'est plus par les manières que par l'air que les hommes sont *gracieux*, & les femmes plus par l'air que par les manières : que *gracieux* exprime proprement ce qui flatte les sens ou l'amour-propre ; & *agréable*, quelque chose qui convient au goût & à l'esprit : que les *graces* naissent d'une politesse naturelle accompagnée d'une noble liberté ; & les *agrémens*, d'un assemblage de traits fins que l'humeur & l'esprit animent : que le corps est plus susceptible de *graces* & l'esprit d'*agrémens*. FausSES ou réelles, ces oppositions ne nous apprennent point ce que c'est que la *grace*, ce que c'est que l'*agrément*.

est un *joli mignon*. Nous disons un *visage mignon*, une *bouche mignonne*, & nous donnons cette épithète à de petits meubles, à des bijoux, & autres petits ouvrages de l'art travaillés fort de douceur. On ne dira plus qu'en riant, qu'un ouvrage d'esprit est *mignon*, pour en exprimer la grande finesse, comme on le faisoit autrefois, au rapport de Bourhours; & on est étonné de trouver dans des Dictionnaires nouvellement corrigés, un *jeune mignon*.

*Mignard*, nous dit-on encore, doux, gracieux, délicat : il a la même origine que *mignon*. C'est un de ces mots, dit-on Bourhours, dont notre Langue s'est presque dé faite, depuis qu'elle est devenue raisonnable; peut-être parce qu'il lui a paru trop mou & qu'il sent un peu le dandisme. Quant à la mollesse du mot, ce n'est point une raison pour qu'on le rejette; c'en étoit une, pour les Poètes de la Cour des derniers Valois, de l'employer sans cesse dans les vers qui devoient en rendre tendre & délicat. Quant à l'air de dandisme qu'on lui suppose, cette idée est absolument contraire à la valeur de la terminaison *ard* qui est représentative, puisqu'elle exprime l'ardeur, la hauteur, la force. Ainsi le substantif *mignardise* marque beaucoup de douceur & de mollesse; il exprime aussi des caresses & des épanchemens amoureux. On a dit la *mignardise* des grâces; d'Ablancour loue Lucien de la *mignardise* & de l'aprément qu'il a toujours avec une humeur gaie & enjouée; Ronsard dit que la vraie éloquence ne dédaigne pas ce qu'on appelle gentillesse & *mignardises*. Aussi les idées de douceur, de mollesse, de tendresse, d'indolence, les idées *gracieuses*, sont-elles comprises dans le mot *mignard*, qui se distingue par sa



*gnon*. C'est comme augmentatif & à raison de l'abus, que nous avons, en quelque sorte, condamné *mignard* à ne plus guere exprimer que l'affectation, l'afféterie, la fadeur, l'excès, les manieres de l'*enfant gâté*, d'un *mignot* ou de quelqu'un qui veut être *mignoté*. Le peuple & sur-tout les nourrices appellent leurs enfans *mignards* dans le sens propre & favorable du terme, que nous devons considérer ici, en prévenant nos Lecteurs que, pris dans un mauvais sens, il désigne l'affectation & l'abus des qualités qui forment son caractère primitif.

L'usage de *mignon* a été fort restreint ; nous gâtons celui de *mignard* ; nos peres ont déflénnobli celui de *gentil*. De *gen* qui marque la naissance, est venu *gentil*, lat. *gentilis*, qui a de la naissance, de la noblesse ; d'où *gentil-homme*. Un air *gentil*, une *gentille* action, une *gentille* entreprise, étoient jadis un air *grand*, une action *généreuse*, une entreprise *noble*. Le temps vint où l'on trouva tout *gentil*, le printemps, le rossignol, un vers, un minois, une plaisanterie, &c. *Gentil* cessa donc d'être noble : il devint agréable, plaisant, gracieux, fémillant. *Gentil*, disent les Dictionnaires, agréable, *mignon*, gracieux, *joli* & même *beau* ; ce qui d'abord semble ne pas s'accorder. Le *gentil* a une tournure agréable, des graces dans ses façons & ses manieres, mais sur-tout cette *vivacité* naturelle que les Anciens avoient mise au nombre des graces avec le *brillant* & la *douceur* : il se passe même de traits ; & il s'accorde si peu avec la grandeur & l'excellence, qu'on dit d'une chose de ce genre qu'elle *passé le gentil*. L'épithete de *gentil* ne loue qu'avec modération, comme quand on dit un *enfant gentil*, un *gentil cavalier*, un *gentil esprit*.

Enfin *joli* a fait la plus grande partie des pens de *gentil* & de *de bon* homme. On a avoir par lui-même & sans la signification particulière, un titre particulier pour donner une préférence. Il se met a tout. Les hommes & les femmes l'ont toujours a la bouche. On ne trouve rien qui ne soit pour lui. On dit de tout. On disoit particulièrement de *jolies choses* que l'esprit trouve toutes agréables & utiles, dit l'illustre Auteur des *Reflexions*. Mais le sens factice de ce mot est si peu connu, qu'on avoit dit en effet que le Corneille étoit *joli* quelques-uns, & M. de Turenne un *joli homme*. Aussi, dans la nouvelle acception, ne conservoit-il aucun trait sensible de son origine. *Joli* signifie gai, enjoué, content. On lit dans une des Cent Nouvelles nouvelles : *J'ai eu, dieu merci, de biens & de richesses, dont vous serez dame & maîtresse, & vous serez dieu joliz.* *Jo* marque la joie : *joc, juc, jov* en latin signifient jeu, agréable, *jovial* ; & Ménage remarque qu'on a dit autrefois *jouli*. On dit en languedocien *pouli* ; ce qui, selon la valeur de la racine *pol*, désigneroit un avantage particulier, une raison de préférence. En allemand, *jollen*, être gai, joyeux ; & en anglois, *jolly*, gai, agréable, enjoué. Ainsi le sentiment que le mot *joli* désigneroit dans la personne, la nouvelle signification le transporte en quelque sorte à ceux qui la considèrent, en la désignant par l'impression que ses agrémens ou ses graces font sur nous. Les idées qui rapprochent le plus ce mot de son origine, sont celles d'agréable, de riant & de gracieux ; & en effet elles lui conviennent parfaitement. *Allez donc*

facile de définir le *joli*, parce que l'on est *joli de* mille manières différentes, il faut du moins retrouver ces caractères dans les différentes manières de l'être. En général, le *joli* est dans le petit ce que le *beau* est dans le grand ; & il en arrive plutôt qu'on admire l'un & qu'on aime l'autre (a). Comme il y a tant de choses *jolies* dans ce monde, de *jolis* enfans, de *jolies* femmes, de *jolis* esprits, de *jolis* garçons, de *jolis* chiens, de *jolis* vers, de *jolies* pièces, de *jolis* sujets, de *jolis* bijoux, de *jolis* habits, de *jolies* maisons, de *jolies* campagnes, de *jolies* expériences, &c. &c. je ne prétends point que toutes mes idées s'accordent avec les applications très-diversifiées du mot. Je considère le *joli*, ainsi que le *gentil*, le *mignard* & le *mignon*, dans les personnes. A l'égard des au-

---

(a) Je ne prétends pas dire que le même objet ne puisse être *joli* & *beau* tout à la fois, *beau* par la régularité & la perfection des parties & des traits qui doivent être grands, *joli* par l'agrément & la grace des traits qui doivent être fins. A plus forte raison, je n'ai garde de refuser les graces à la *beauté* pour les donner en apanage particulier au *joli*. La *grace* est proprement dans l'air & les manières ; la *beauté*, dans les traits & les formes : la *grace* est elle-même un genre de *beauté* douce & riante. Or, cet air, ces manières, cette *beauté* doivent naturellement s'accorder avec ces traits & ces formes, loin de s'en éloigner. M. Watelet prouve même très-bien que rien n'est plus près de la *grace* que la *beauté*. » On a peut-être aussi grand tort de séparer, » comme on fait aujourd'hui, l'idée de la *beauté* de celle des *graces*, que de trop distinguer dans les Lettres un bon » Ouvrage, d'un Ouvrage de goût. Peut-il y avoir un » goût véritable qui n'exige pas la plus juste combinaison » de l'esprit & de la raison ? Peut-il y avoir aussi de véritable *grace* qui n'ait pour principe la perfection des corps, » relative aux usages auxquels ils sont destinés ».

... la perle de  
... le précieux pour  
... mais sans les  
... et gentil. L.  
... adorable pour  
... gard

plaît, s'il est naturel, par quelque chose d'affectueux & de flatteur. Le *gentil* n'a pas besoin de songer à plaire; il plaît par des moyens qui semblent être les faillies de la bonne humeur ou d'un esprit agréable. Le *joli* plaît parce qu'il est précisément fait pour plaire; il plaît par les charmes de la finesse, de l'agrément & de la grace.

Après du *mignon*, les objets du même genre paroissent matériels & lourds. A côté d'une femme *mignarde*, les autres paroissent dures & seches. A côté d'un enfant *gentil*, les autres paroissent sots ou maussades. Au milieu de plusieurs personnes *jolies*, on paroît laid, si on n'est beau.

Les femmes s'étouffent pour paroître *mignonnes*. Elles s'affadissent, quand elles veulent faire les *mignardes*. Si elles veulent faire les *gentilles*, elles grimacent. Lorsqu'elles se croient *jolies* & qu'elles veulent le paroître, elles *enlaidissent*.

S'il y a une certaine mesure de grandeur donnée, il sied mal d'être *mignon* : une jolie petite tête sur de grosses & larges épaules, est difforme. S'il faut avoir des traits mâles & un caractère de force, il est bien ridicule d'être *mignard* : un *homme mignard* est une sotte femme. S'il est de la bienséance d'être grave & posé, il faut avoir peur d'être *gentil* : un Magistrat *gentil* est un plaisant personnage. Si une chose est faite pour être belle, il est bien misérable de la faire *jolie* : ce peuple qui trouve tout *joli*, & qui ne veut que du *joli*, est un *joli* peuple !

Dans cette dernière phrase, *joli* est dit ironiquement ; & l'ironie s'accommode aussi des autres termes, qu'elle dénature de même. Je n'entreprendrai pas d'expliquer les variations auxquelles se  
prêter

prêtent ces mots dans leurs différentes applications à tel ou tel genre 'de choses. Il faut finir.

---

*Minutie, Babiole, Bagatelle, Gentillesse, Veuille, Misere.*

Ces mots désignent des choses petites, de peu de valeur ou de conséquence. Ce n'est pas sans regret que j'associe *gentillesse*, terme d'éloge décadé, avec les autres termes qui n'ont point ce caractère, ou qui en ont un tout opposé. Cependant une *gentillesse* n'est qu'une jolie *bagatelle*; & je crois qu'en prévenant mes Lecteurs sur le tort que j'ai l'air de lui faire, j'obtiendrai d'eux la permission de réunir des mots qui, quoique sensiblement différens, tiennent à une idée commune, pour éviter l'inconvénient de multiplier les articles, & de me répéter ennuyeusement.

*Minutie* ne vient pas de *mineur*, comme on l'a cru : il est immédiatement tiré de *menu*, lat. *minutus*; d'où *minutia*, extrême petitesse, petitesse contempnable, comme disent les Interpretes. Par cette raison d'étymologie, j'écris *minutie* avec un *t* plutôt qu'avec un *c*. J'ai dit que *min* signifie petit : *menu*, ce qui est fort petit, qui a moins, qui est moindre. Nous en avons fait aussi *mince*, qui a peu d'épaisseur, tandis que *menu* veut dire proprement qui a peu de volume. Je ne dis pas qui a peu de grosseur ; car c'est le mot *fin* qui est opposé à *grossier*, comme à *grossier*. Le *délié* est *fin*, mais il est flexible & souple avec une certaine légèreté. Ces idées différent peu de celles de l'Abbé G.

les mêmes termes. *Minutie* désigne donc la qualité de fort peu de chose, de chose de peu de conséquence, de ce qui n'est pas essentiel, qui ne fait rien au gros de l'affaire, ou de la chose, comme dit Bouhours. Saint-Evremond disoit : Ce mot a enfin franchi les bornes de la Langue Latine : il ne paroïssoit d'abord qu'en lettres italiques dans nos livres imprimés, comme un peu honteux de l'honneur qu'on lui faisoit ; aujourd'hui il va la tête levée, habillé à la françoise. Le Cardinal de Retz s'en servoit volontiers.

De *ba*, *bab*, qui expriment les idées relatives à l'enfance, vient *babiole*, hocher, joujou d'enfant, ce qui n'est pas digne d'un homme fait, chose de *bibus*. On a dit dans la basse latinité, *bæubella*, petit joujou : en italien, *bambella*, poupée, &c.

Le celte *bach* signifie petit. On en fit *bague*, qui signifioit en vieux françois une chose de peu de valeur. Les Italiens donnerent le nom de *bagatino* à une petite monnoie qui ne vaut qu'un denier. Leur mot *bagatella*, comme notre mot *bagatelle*, désigne une chose qui n'a point de valeur ou qui n'a que fort peu de prix.

De *gentil*, expliqué dans l'article précédent, s'est formé *gentillesse*, qui désigne, dans ses différentes applications, des agrémens légers, des traits fins, des ornemens délicats, de jolies choses, & spécialement de petits ouvrages délicatement travaillés & curieux par la façon. On achete des *gentillesse*s à la foire.

*Véiille* paroît être le latin *vetilia*, petits brins, brins d'osier avec lesquels on lie la vigne. Nous donnons ce nom à des instrumens ou à des objets fort petits, & qui servent à arrêter, à retenir. Ainsi ce

mot tient à la racine *vet*, qui signifie empêcher, défendre, arrêter. Les *vétilles* sont de petites choses qui gênent, embarrassent, arrêtent.

Je ne sçais pourquoi les Vocabulistes négligent de remarquer l'acception de *misere*, pris pour une bagatelle, un rien, une chose méprisable, qui ne doit faire aucune sensation. La racine, *me*, *mi*, exprime le mépris comme le défaut. On dit sans cesse qu'une chose n'est qu'une *misere*, qu'il ne faut faire aucune attention à de petites *miseres*, qu'une chose qui n'en vaut pas la peine est une *misere*.

Ainsi *minutie* désigne proprement la petitesse, le peu de conséquence d'une chose qu'on néglige, qu'on laisse de côté : *babiole*, la puérilité, le peu d'intérêt d'une chose qui ne peut occuper, qui ne convient qu'à des enfans : *bagatelle*, le peu de valeur, la frivolité d'une chose qu'on ne peut estimer, dont on ne sçauroit faire cas : *gentillesse*, la légèreté, le peu de solidité d'une chose qui n'a que le mérite de l'agrément : *vétille*, la futilité, le peu de force d'une chose dont on ne doit pas s'embarasser, à laquelle il ne faut pas s'arrêter : *misere*, la pauvreté, la nullité d'une chose qu'on compte pour rien, qui ne doit pas affecter, qu'on méprise.

Les petits esprits s'occupent très-sérieusement de *minuties* : eh ! de quoi s'occuperoient-ils ? Les meilleurs esprits s'amuseut quelquefois à des *babioles* : chacun a, chaque jour, ses momens d'enfance. La frivolité de l'esprit & des mœurs donne un grand prix aux *bagatelles* : nous estimons les choses selon les rapports qu'elles ont avec nous. Un goût léger & délicat nous attache à toute sorte de *gentillesse* : on aime bien mieux l'esprit que la



raison. Les gens d'une humeur difficultueuse & d'un esprit borné, sont forts en *vétilles* ; s'ils voient un fêtu dans l'œil, ils ne voient plus l'œil. Une sensibilité ou une susceptibilité extrême s'affecte des plus petites *miseres* : pour peu que vous touchiez les gens de cette sorte, c'est comme si vous les touchiez à la chair vive.

Où en sont les affaires, si le Préteur se mêle de toutes les *minuties* ? Où en est notre âge, si l'on se ruine de tous côtés en *babioles* ? Où en sont les hommes, si les femmes ne sont plus que de jolies *bagatelles* ? Où en sont les mœurs, si toutes les méchancetés passent sous le nom de *gentillesse* ? Où en est la raison, s'il n'est plus permis de parler que de *vétilles* ? Où en sommes-nous, si les *miseres* sont traitées comme de grandes affaires, & les grandes affaires comme des *miseres* ?

Le suffisant qui ne fait rien, traite de *minutie* ce que les autres font. Il vaut mieux s'amuser avec des *babioles*, que de s'ennuyer ou de faire tant de choses qu'on fait gravement dans le monde. La plupart des choses que nous faisons avec le plus d'intérêt & d'ardeur, ne sont que des *bagatelles* quand elles sont faites. Il est souvent moins embarrassant de répondre à de fortes difficultés, qu'à des *vétilles* qui déroutent. Des amis qui se brouillent pour des *miseres*, n'étoient point amis.

Ménagez ces esprits que la Nature a spécialement chargés des *minuties* ; car la vie est si minutieuse dans ses détails, que leurs soins vous en épargnent une bonne partie ; & sans les petits, il n'y auroit point de grands. Ne riez pas de ceux qui pourroient nuire, & qui ne s'occupent que de *babioles* : il y a des hommes qu'il faudroit remercier d'être inu-

tales. Ne croyez pas que ceux qui ne songent qu'à des bagatelles, ne font tous que remplir leur petite vocation : si chacun pouvoit se mettre à sa place, combien de ces gens-là qui deviendroient de grands hommes ! Ne vous engouez pas de toutes les gentilleſſes de ce peuple : car à la fin, il ne pourra ni sentir profondément, ni penser fortement, ni vouloir courageusement, ni agir noblement. Ne vous arrêtez pas à ces *vétilles* qu'on vous oppose pour vous détourner de vos grands desseins ; une fois que les grandes difficultés sont levées, votre réponse à toutes les autres est d'exécuter & de réussir. Concevez-vous comment il y a des riches qui songent à peine une fois en passant, & par accident, que ce qui n'est pour eux qu'une *misère*, seroit souvent le salut & la richesse de plusieurs familles ? Mais consolons-nous ; il y a des riches dont le plus grand luxe (si je puis ainsi parler), est en charités ; & rendons à notre Siècle la justice, qu'il n'y en eut peut-être jamais d'aussi sage dans la distribution de ses charités.

○ *Minutie* se dit particulièrement des petites actions, des petites occupations, des petits détails, des petits soins, des petits accessoires, de ce qui, dans les affaires, dans les ouvrages, ne tire pas à conséquence. *Babiole* se dit proprement des ouvrages mêmes ou des choses qui ressemblent à des hochets, à des joujoux. *Bagatelle* se dit aussi des ouvrages ou des choses qui sont sans sens, &c. de peu de valeur. *Gentilleſſe* s'applique à la manière de penser. *Vétille* sert à dire des difficultés.

Q dij

les petits obstacles, les petites chicanes, &c. qu'on rencontre ou qu'on éprouve dans ses entreprises, dans ses raisonnemens, &c. *Misere* désigne bien le peu de qualité des choses méprisables ou qui ne sont pas dignes d'attention.

---

*Mirer, Viser.*

*Mir* signifie ce qui excite l'attention, la surprise, l'admiration : *mirer*, regarder, considérer attentivement. *Vis* signifie visage, face, vue : *viser*, tendre, diriger la vue vers un point. *Mirer* n'exprime que l'action de considérer ; *viser* indique la fin ou le terme de l'action. On *mire* un objet, & on *visé* à un but, comme dit Malherbe dans sa traduction des *Bienfaits* de Sénèque. *Mirer* ne se dit guere qu'au propre ; & *viser* s'emploie souvent au figuré, pour désigner les *vues* que l'on a, l'objet qu'on a en *vue*.

Un Canonnier *mire* une tour & *visé* à l'abattre. Vous *mirez* une étoffe à contrejour pour en découvrir les tares : vous *visiez* au blanc pour y adresser votre coup.

Une fille se *mire* & tâche de s'admirer dans une glace. L'homme expérimenté *visé* plus haut pour atteindre plus bas.

Le distrait semble *mirer* un objet qu'il ne regarde même pas. L'hypocrite, comme le louche, regarde d'un côté, pendant qu'il *visé* de l'autre.

On voit bien ce que le courtisan *mire*, mais on ne voit pas où il *visé*.

La vie d'un grand nombre d'hommes se passe à *mîrer* un objet & un autre sans *viser* à rien.

On *mîre* beaucoup d'objets, & puis on n'en poursuit aucun. On *visé* où l'on veut, & on arrive où l'on peut.

Si vous *mîrez* la physionomie, elle vous échappe ; il y a des choses qu'on ne voit qu'au premier coup-d'œil. Serviteur très-humble au bel-esprit, dit Moliere, je n'y *visé* pas ; il y a des choses qu'on est sûr de ne pas attraper quand on y *visé*.

Que vous importe ce que cet homme-là *mîre* ? Dès que sa position & sa passion dominante vous sont connues, vous sçavez où il *visé*.

Le paon, dit-on, se *mîre* dans sa queue : & où est l'homme qui souvent ose, si je puis ainsi parler, s'envisager soi-même ? Entre ceux qui attrapent sans *viser*, & ceux qui *visent* sans attraper, quelle différence de nombre !

Nous avons beau *mîrer* les objets, nous y sommes toujours trompés plus ou moins. Nous avons beau *viser* droit à un but ; les voies qui y menent, n'y menent pas toujours.

*Mîrez bien, visé bien, attrape qui peut.*

### *Mobilier, Mobiliaire.*

TERMES de Droit & d'économie. Ces mots ne sont pas seulement distingués par la manière de les écrire, puisqu'on ne dit pas *mobiliaire*, comme on dit *mobilier* ; & qu'on prononce *mo-bi-li-ai-re*, le *li* formant seul une syllabe, au lieu que *lier* dans

*mo-bi-lier* & *mo-bi-lier-e*, n'en forme qu'une seule.

Nous disons également chose, succession, avance, richesse, *mobiliere* ou *mobiliaire*. La terminaison latine des adjectifs *aris*, se rend également en françois par *ier* & par *aire* : ainsi de *singularis* & de *particularis*, nous avons fait *singulier* & *particulier*; & d'*exemplaris* & *salutaris*, *exemplaire* & *salutaire*. Mais la terminaison latine *arius* fait *aire* en françois, plutôt qu'*ier* : ainsi *necessarius*, *contrarius*, *precarius*, &c. nous ont donné *nécessaire*, *contraire*, *précaire*, &c. *Mobiliaire* a cette dernière terminaison & ses rapports; *mobilier* a la première, ainsi que sa valeur déterminée. Or *arius* indique en général, avec un sens plus étendu, un rapport plus vague avec le mot radical, que la modification *aris*. *Particularis* signifie ce qui est à part, & *salutaris*, ce qui sauve : mais *precarius* signifie ce qui existe comme par grace, ce qui semble ne se soutenir qu'à force de *prieres*; *necessarius*, ce qui impose une nécessité, ou ce qui est imposé par la nécessité. Il en est de même des mots suivans, dont la terminaison a la même origine : *secondaire* signifie seulement ce qui est au dessous, en sous ordre; *somptuaire*, ce qui est relatif aux dépenses; *mortuaire*, ce qui a quelque rapport aux morts, comme dans le *drap mortuaire*, un *extraît mortuaire*, &c.; *agraire* signifie, non quelque chose des champs, mais quelque chose de relatif aux champs, comme la loi du partage des terres.

*Mobile*, ce qui se *meut*, ce qui se meut aisément; *meuble*, chose *mobile* ou transportable, employée au service d'une maison; *mobilier*, qui est *meuble*, qui fait meuble; *mobiliaire*, qui a rapport

*aux meubles*, au *mobilier* (pris substantivement), ou qui est regardé comme meuble, lors même que ce n'est pas un meuble proprement dit. *Mobilier* marque la qualité de la chose; *mobiliaire*, une relation quelconque avec la chose.

Les lits, les tables, les chaises, sont proprement des effets *mobiliers*; ils sont la chose même, des meubles: l'argent, les obligations, les récoltes coupées, sont proprement *mobiliaires*; ils ne sont pas meubles, mais on les assimile aux meubles. Le don des meubles meublans est rigoureusement *mobilier*, tandis qu'un don en argent n'est vraiment que *mobiliaire*. Les avances *mobilières* de la culture consistent dans les instrumens & les meubles de l'atelier rustique: ses avances *mobiliaires* consistent dans toutes les choses mobiles, les provisions, comme les instrumens nécessaires au Cultivateur. La richesse *mobilière* est en meubles: la richesse *mobiliaire* est en effets de tout genre ou meubles, ou assimilés aux meubles & rangés dans cette classe. *Mobiliaire* a donc par lui-même une plus grande étendue de sens que *mobilier*, quoiqu'on attribue à ce dernier la même capacité.

Cette distinction n'est pas inutile, puisque la différence existe en effet dans les choses; mais elle ne se borne pas à ce service particulier. Ainsi, par exemple, quand nous voulons dire que quelqu'un a fait des dispositions relativement à ses meubles, nous disons des *dispositions mobilières*, & tout le monde nous entend; mais des *dispositions mobilières* pourraient être des *arrangemens de meubles*.

La Jurisprudence relative aux meubles, est dite *mobiliaire*, & s'oppose à la *meublée*, qui est relative aux immeubles.

Loix relatives aux dépenses s'appellent *somptuaires*, comme la Loi Romaine relative au partage des terres s'appelloit *agraire*. *Jurisprudence mobiliere* seroit une expression aussi louche & aussi désagréable que l'est *Jurisprudence criminelle*. *Mobilier* signifie proprement ce qui est meuble, comme *criminel* ce qui est crime : or la Jurisprudence n'est ni crime ni meuble ; & il faut de la réflexion & de l'habitude pour que l'esprit s'accommode de ces manieres de parler : nulle difficulté au contraire, si l'on dit *Jurisprudence mobiliere*, si l'on disoit *Jurisprudence criminelle* ; car ces adjectifs expriment proprement ce qui est relatif au mobilier, aux crimes.

### *Le grand Monde, le beau Monde.*

LE mot *monde* se prend ici pour les gens polis. Cette acception paroît être fondée sur ce que le mot latin *mundus* a la signification de net, propre, brillant, agréable (a). Les gens qui hantent la Cour, dit-on dans un Dictionnaire estimé, sont appelés les gens *du monde*, le *beau monde*, le *monde poli*. Ce seroit en vérité bien restreindre le *monde*, le

(a) *Mon* exprime la hauteur, la grandeur, le volume ; idée bien convenable au monde. Mais les Grecs & les Latins semblent plutôt avoir considéré le *monde* du côté de l'élégance, de la beauté, de la perfection, dans le sens de l'adj. & f. *mundus*, propre, élégant, ajusté, paré. Les Grecs, dit Plin. 11, 4, l'ont appelé d'un nom qui signifie *ornement* (κοσμος), & nous, d'un nom qui signifie *élégance parfaite* (*mundum*).

*monde poli*, que de le réduire aux gens de la Cour. Le *grand monde*, ajoute-t-on, ce sont les *gens de qualité*. C'est en vérité trop étendre le *grand monde* que de lui faire embrasser tous les *gens de qualité*, & sur-tout ce nombre prodigieux de *gens de qualité*, qui n'étoient hier que des gens de condition. Enfin les mêmes Vocabulistes disent qu'on appelle *beau monde* les gens polis, qui ont de l'esprit, de la politesse, qu'on appelle aussi le *grand monde*. On croiroit encore qu'ils veulent dire qu'il n'y a de polis & de spirituels que les gens de qualité.

Il auroit mieux valu copier l'Académie. On appelle, a-t-elle dit, le *grand monde*, la Cour & les gens de *haute qualité*; & l'on dit le *beau monde*, pour signifier les gens les plus polis. Ces notions sont justes. C'est la naissance & le rang qui font la grandeur, & par conséquent le *grand monde*: c'est une politesse aisée tout à la fois & noble, l'élégance des formes, une certaine fleur d'esprit, la délicatesse du goût, la finesse du tact, l'urbanité dans le langage, un certain charme dans les manières, c'est-là ce qui fait le *beau monde*; car c'est la perfection & l'éclat qui constituent la beauté.

Le *grand monde* est la première classe de la société: le *beau monde* est l'élite du *monde poli*. Les gens du *grand monde* font une grande figure dans le *beau monde*.

Le *grand monde* est un grand tourbillon qu'il faut voir de loin pour ne pas en être froissé ou soulé. Le *beau monde* est un beau cercle qu'il faut voir quelquefois pour se voir de courtoisie.

Les femmes jouent un grand rôle dans le *grand monde*, & la politesse est une vertu de femmes.

Les Gens de bien sont les gens de bien.



déplacés dans le *grand monde* ; qu'est-ce qu'ils font là ? Mais ils ne doivent point paroître étrangers dans le *beau monde*, s'il y faut de l'esprit, du goût, & l'art de parler.

Les *airs* du *grand monde* ne font pas l'air du *beau monde*. Ne vous laissez pas imposer par les *airs* du *grand monde*, ou séduire par l'air du *beau monde*.

Il y a les mœurs du *grand monde* & les formes du *beau monde*. Le *grand monde* fait une société dangereuse ; & le *beau monde*, une compagnie agréable : je ne dis pas la *bonne compagnie*.

Le *grand monde* a cela de propre, qu'il dégoûte de tout autre & de lui-même. Le *beau monde* a cela de particulier, qu'il donne presque tout aux formes & rien au fond ; moins aux formes & beaucoup plus au fond, ce seroit la *bonne compagnie*.

### *Montueux, Montagneux.*

Il y a des pays *montueux* & des pays *montagneux*. Les *monts* font les pays *montueux* ; & les *montagnes*, les pays *montagneux*.

L'Académie, Boûhours, & M. Beauzée sur-tout, ont fort bien observé que le *mont* désigne une masse détachée ou réellement ou idéalement de toute autre, & que ce mot ne se dit guere en prose qu'avec un nom propre, le *mont Sinaï*, le *mont Parnasse*, le *mont Atlas*, le *mont Gibel*, le *mont Cenis*, les *monts Pyrénées*, &c. : au lieu que le mot de *montagne* ne forme qu'une appellation vague désignant seulement l'espece de corps ou de masse, sans aucune distinction individuelle ; aussi faut-il



côté, uni de l'autre, est *montagneux*, comme on l'a justement soupçonné dans le Dictionnaire de Trévoux.

Ces mots viennent du celté *mon*, élévation, qui tient à *man*, grand. *Montagne* est comme *mons magnus*, *ingens*, grand mont.

### *Mur , Muraille.*

La *muraille* est, dans la chose comme dans le mot, l'extension du *mur*. *Mur*, *mor*, en celté, signifie pierre, amas de pierres; & cette racine se retrouve dans plusieurs Langues avec la même idée ou quelque idée semblable. *Muraille* semble tenir au latin *murale*, ou plutôt à *muralia*, ce qui a rapport aux *murs*, ce qui est formé de *murs*, comme la *muraille* qui est une suite de *murs*. Notre terminaison *ail* ou *aille* sert à désigner la grandeur, l'amas, l'assemblage, la quantité.

Le *mur* est un ouvrage de maçonnerie : la *muraille* est une sorte d'édifice. Le *mur* est susceptible de différentes dimensions; la *muraille* est un *mur* étendu dans ses différentes dimensions. On dit les *murs* d'un jardin, & les *murailles* d'une ville.

L'Architecte, le Maçon, distinguent différentes especes de *murs*; ils considerent sur-tout les qualités de leur construction. Le Voyageur, le Curieux, s'arrêteront plutôt à l'espece appelée *muraille*; ils en considereront sur-tout la force, la grandeur ou la beauté, comme à l'égard des *murailles* de Babylone, une des sept merveilles, ou des *murailles* de Troie, un des ouvrages les plus remarquables de ce genre,

de la Chronologie Romaine  
de la Chronologie Grecque  
de la Chronologie des Juifs  
de la Chronologie des Arabes  
de la Chronologie des Indiens  
de la Chronologie des Chinois  
de la Chronologie des Perses  
de la Chronologie des Egyptiens  
de la Chronologie des Assyriens  
de la Chronologie des Babyloniens  
de la Chronologie des Grecs  
de la Chronologie des Romains  
de la Chronologie des Français  
de la Chronologie des Anglais  
de la Chronologie des Espagnols  
de la Chronologie des Portugais  
de la Chronologie des Italiens  
de la Chronologie des Allemands  
de la Chronologie des Russes  
de la Chronologie des Turcs  
de la Chronologie des Persans  
de la Chronologie des Indous  
de la Chronologie des Sines  
de la Chronologie des Japonnois  
de la Chronologie des Coréens  
de la Chronologie des Manchus  
de la Chronologie des Tartares  
de la Chronologie des Mongols  
de la Chronologie des Calmes  
de la Chronologie des Esquimaux  
de la Chronologie des Américains  
de la Chronologie des Africains  
de la Chronologie des Asiatiques  
de la Chronologie des Européens  
de la Chronologie des Orientaux  
de la Chronologie des Occidentaux  
de la Chronologie des Septentrionaux  
de la Chronologie des Méridionaux  
de la Chronologie des Boréaux  
de la Chronologie des Zénithaux  
de la Chronologie des Sublimaires  
de la Chronologie des Infernaux  
de la Chronologie des Célestes  
de la Chronologie des Terrestres  
de la Chronologie des Aériens  
de la Chronologie des Aquatiques  
de la Chronologie des Ignés  
de la Chronologie des Solides  
de la Chronologie des Fluides  
de la Chronologie des Éléments  
de la Chronologie des Corps  
de la Chronologie des Êtres  
de la Chronologie des Objets  
de la Chronologie des Événemens  
de la Chronologie des Actions  
de la Chronologie des Passions  
de la Chronologie des Vertus  
de la Chronologie des Vices  
de la Chronologie des Sciences  
de la Chronologie des Arts  
de la Chronologie des Métiers  
de la Chronologie des Professions  
de la Chronologie des États  
de la Chronologie des Rois  
de la Chronologie des Princes  
de la Chronologie des Seigneurs  
de la Chronologie des Nobles  
de la Chronologie des Chevaliers  
de la Chronologie des Soldats  
de la Chronologie des Officiers  
de la Chronologie des Magistrats  
de la Chronologie des Juges  
de la Chronologie des Avocats  
de la Chronologie des Prêtres  
de la Chronologie des Moines  
de la Chronologie des Religieux  
de la Chronologie des Clergés  
de la Chronologie des Pasteurs  
de la Chronologie des Docteurs  
de la Chronologie des Philosophes  
de la Chronologie des Poètes  
de la Chronologie des Artistes  
de la Chronologie des Musiciens  
de la Chronologie des Peintres  
de la Chronologie des Sculpteurs  
de la Chronologie des Architectes  
de la Chronologie des Médecins  
de la Chronologie des Chirurgiens  
de la Chronologie des Apothicaires  
de la Chronologie des Pharmaciens  
de la Chronologie des Vétérinaires  
de la Chronologie des Fumeurs  
de la Chronologie des Boissonneurs  
de la Chronologie des Joueurs  
de la Chronologie des Danseurs  
de la Chronologie des Acteurs  
de la Chronologie des Comédiens  
de la Chronologie des Musiciens  
de la Chronologie des Poètes  
de la Chronologie des Philosophes  
de la Chronologie des Savants  
de la Chronologie des Lettrés  
de la Chronologie des Érudits  
de la Chronologie des Critiques  
de la Chronologie des Historiens  
de la Chronologie des Géographes  
de la Chronologie des Astronomes  
de la Chronologie des Physiciens  
de la Chronologie des Chimistes  
de la Chronologie des Mécaniciens  
de la Chronologie des Opticiens  
de la Chronologie des Acousticiens  
de la Chronologie des Pneumaticiens  
de la Chronologie des Astronomes  
de la Chronologie des Physiciens  
de la Chronologie des Médecins  
de la Chronologie des Juristes  
de la Chronologie des Politiques  
de la Chronologie des Militaires  
de la Chronologie des Religieux  
de la Chronologie des Laïques  
de la Chronologie des Nobles  
de la Chronologie des Bourgeois  
de la Chronologie des Artisans  
de la Chronologie des Ouvriers  
de la Chronologie des Paysans  
de la Chronologie des Écoliers  
de la Chronologie des Maîtres  
de la Chronologie des Apprentis  
de la Chronologie des Compagnons  
de la Chronologie des Maçons  
de la Chronologie des Charpentiers  
de la Chronologie des Menuisiers  
de la Chronologie des Serruriers  
de la Chronologie des Tisserands  
de la Chronologie des Teinturiers  
de la Chronologie des Cordonniers  
de la Chronologie des Boulangers  
de la Chronologie des Bouchers  
de la Chronologie des Vignerons  
de la Chronologie des Cultivateurs  
de la Chronologie des Pêcheurs  
de la Chronologie des Chasseurs  
de la Chronologie des Voyageurs  
de la Chronologie des Marchands  
de la Chronologie des Banquiers  
de la Chronologie des Courtiers  
de la Chronologie des Notaires  
de la Chronologie des Greffiers  
de la Chronologie des Huissiers  
de la Chronologie des Serges  
de la Chronologie des Valets  
de la Chronologie des Pages  
de la Chronologie des Ecuyers  
de la Chronologie des Postillons  
de la Chronologie des Portiers  
de la Chronologie des Gardes  
de la Chronologie des Sentinelles  
de la Chronologie des Soldats  
de la Chronologie des Officiers  
de la Chronologie des Capitaines  
de la Chronologie des Lieutenants  
de la Chronologie des Majors  
de la Chronologie des Adjudans  
de la Chronologie des Intendants  
de la Chronologie des Secrétaires  
de la Chronologie des Archivistes  
de la Chronologie des Bibliothécaires  
de la Chronologie des Copistes  
de la Chronologie des Relieurs  
de la Chronologie des Imprimeurs  
de la Chronologie des Compositeurs  
de la Chronologie des Correcteurs  
de la Chronologie des Preuves  
de la Chronologie des Tirages  
de la Chronologie des Impressions  
de la Chronologie des Livres  
de la Chronologie des Manuscrits  
de la Chronologie des Chartes  
de la Chronologie des Titres  
de la Chronologie des Diplômes  
de la Chronologie des Patentes  
de la Chronologie des Brevets  
de la Chronologie des Licences  
de la Chronologie des Permis  
de la Chronologie des Autorisations  
de la Chronologie des Approbations  
de la Chronologie des Registres  
de la Chronologie des Archives  
de la Chronologie des Bibliothèques  
de la Chronologie des Musées  
de la Chronologie des Salons  
de la Chronologie des Académies  
de la Chronologie des Sociétés  
de la Chronologie des Clubs  
de la Chronologie des Cercles  
de la Chronologie des Casinos  
de la Chronologie des Jeux  
de la Chronologie des Festes  
de la Chronologie des Fêtes  
de la Chronologie des Réceptions  
de la Chronologie des Banquets  
de la Chronologie des Dîners  
de la Chronologie des Soupers  
de la Chronologie des Collations  
de la Chronologie des Repas  
de la Chronologie des Convivialités  
de la Chronologie des Joyeux  
de la Chronologie des Gaietés  
de la Chronologie des Divertissemens  
de la Chronologie des Amusemens  
de la Chronologie des Plaisirs  
de la Chronologie des Joies  
de la Chronologie des Bonheurs  
de la Chronologie des Contentemens  
de la Chronologie des Satisfactions  
de la Chronologie des Triomphes  
de la Chronologie des Victoires  
de la Chronologie des Gloires  
de la Chronologie des Honneurs  
de la Chronologie des Reputations  
de la Chronologie des Famaux  
de la Chronologie des Bravos  
de la Chronologie des Applaudissemens  
de la Chronologie des Acclamations  
de la Chronologie des Huzzas  
de la Chronologie des Hurrahs  
de la Chronologie des Vive-à-Vives  
de la Chronologie des Salutacions  
de la Chronologie des Complimens  
de la Chronologie des Politesseux  
de la Chronologie des Courtoisies  
de la Chronologie des Gentillesses  
de la Chronologie des Graceries  
de la Chronologie des Amabilités  
de la Chronologie des Bienveillances  
de la Chronologie des Bontés  
de la Chronologie des Miséricordes  
de la Chronologie des Clémenties  
de la Chronologie des Indulgences  
de la Chronologie des Pardonnes  
de la Chronologie des Absolutions  
de la Chronologie des Remissions  
de la Chronologie des Délivranceux  
de la Chronologie des Libérations  
de la Chronologie des Rachats  
de la Chronologie des Rédemptions  
de la Chronologie des Délivrances  
de la Chronologie des Sauvetages  
de la Chronologie des Préservations  
de la Chronologie des Défenses  
de la Chronologie des Précautions  
de la Chronologie des Vigilances  
de la Chronologie des Surveillances  
de la Chronologie des Veilles  
de la Chronologie des Veillées  
de la Chronologie des Veutillages  
de la Chronologie des Veutillades  
de la Chronologie des Veutillures  
de la Chronologie des Veutillages  
de la Chronologie des Veutillades  
de la Chronologie des Veutillures

Or, quelques brigands rassemblés au hasard, à peine auroient-ils pu élever de foibles *murs* pour former des chaumières, dans la première origine du peuple. Mais avec le temps, leur hameau devint une ville ; & c'est à cette époque, c'est-à-dire, à l'époque où ils entourèrent Rome de *murailles* & de fortifications, que leur histoire commence.

L'Art dit proprement *mur*, lorsqu'il s'agit de distinguer la matière de laquelle il est construit, *mur de pierre*, de *terre*, de *brique*, d'*airain* (au figuré) ; ou sa forme, *muren décharge*, en *allée*, en *ailes* ; ou sa destination, *mur de clôture*, de *refend*, de *séparation*, &c. Il n'en est pas de même de *muraille*, qui ne se présente guère que sous son idée distinctive de grandeur & de force.

Ainsi Fléchier dit, dans l'Oraison funèbre de Turenne, en parlant de Machabée : *Cet homme que Dieu avoit mis autour d'Israël, comme un mur d'airain, où se brisèrent tant de fois toutes les forces de l'Asie*, &c. Bossuet, dans la profession de la Vallière, représente l'homme déchu de sa grandeur, comme un grand édifice dont le comble s'est abattu sur les *murailles*, & les *murailles* sur le *fondement* ; de manière qu'on trouve dans ses ruines les traces de sa grandeur & la marque de l'Architecte.

Les privilèges ou les droits particuliers qui favorisent les classes de citoyens aux dépens les unes des autres, sont autant de *murs de séparation* qui découpent & divisent la société en associations jalouses & rivales : mais tout ce qui unit est vertu ; tout ce qui divise est vice. Les immunités & les prérogatives attachées aux *murailles* municipales, combattent les loix de la Nature & de la Société ;

&c

& l'ombre de ces *murailles* illustrées est funeste aux campagnes qui, flétries & desséchées, laissent enfin les villes elles mêmes assises dans l'ombre de la mort. La politique citadine change le pain en pierre ; la politique rurale change les pierres en pains.

☉ J'ai dit que la terminaison *aille* sert à désigner la grandeur, la force, l'assemblage, la multitude, la collection, &c. Ainsi *bataille* signifie grand combat, combat général ; *futaille*, assemblage de fûts, &c. : *canaille*, *valetaille*, *gueusaille*, &c., annoncent une classe de gens : *volaille*, *grenaille*, &c. sont également des mots collectifs. Aussi cette terminaison prend-elle le pluriel sans singulier dans une multitude de mots, tels que *broussailles*, touffes de petits bois ; *entrailles*, parties intérieures du corps ; *semailles*,ensemencemens des terres d'un canton ; *viâtailles*, amas ou provision de vivres, &c.

---

### *Mutuel, Réciproque.*

Le celté *mo*, *mu*, désigne la mobilité, le mouvement, le changement : de là le latin *mutare*, changer, échanger : d'où *mutuare*, prêter, donner en échange ; & *mutuus*, *mutuel*, donné & reçu de part & d'autre. *Réciproque* est également un mot latin composé de *re*, qui marque la répétition, de *cip*, *cap*, qui signifie prendre ; & de *proc*, *procar*, demander, exiger absolument, impérieusement : *réciproque* exprime donc l'idée de

reprendre, de recevoir, de rendre ce qui est dû, exigé à raison de ce qui a été donné. Faute d'avoir eu recours à l'étymologie, on n'a pas même soupçonné la différence de ces termes : l'étymologie la démontre.

Le mot *mutuel* désigne l'échange ; le mot *réci-proque*, le retour. Le premier exprime l'action de donner & de recevoir de part & d'autre ; & le second, l'action de rendre selon qu'on reçoit, c'est-à-dire, la réaction.

L'échange est libre & volontaire : on *donne en échange*, & cette action est *mutuelle*. Le retour est dû ou exigé : on *paye de retour*, & cette action est *réci-proque*.

Les choses du même genre, celles qui s'échangent l'une contre l'autre, qui s'accordent et semblent par leur conformité, sont *mutuelles*. Celles mêmes d'un genre opposé ou différent, mais qui sont corrélatives, qui menent de l'une à l'autre, qui se contrebalancent ou se compensent les uns les autres, sont *réci-proques*.

L'affection est *mutuelle*, dès qu'on s'aime l'un l'autre : elle est *réci-proque*, lorsqu'on se rend sentiment pour sentiment. Dans le premier cas, l'affection est pure & libre : dans le second, il se trouve une sorte de devoir & de reconnaissance.

Des services volontaires, désintéressés, rendus de part & d'autre, sont *mutuels* : des services imposés, mérités, acquittés de part & d'autre, sont *réci-proques*. Des amis se rendent l'un à l'autre des services *mutuels* : les Maîtres & les Domestiques s'acquittent les uns envers les autres par des services *réci-proques*.

Nous nous donnons des secours *mutuels* : nous devons des secours *réci-proques*.

Le don est *mutuel*, qu'on se fait l'un à l'autre : le don est *réci-proque*, qu'on se rend l'un pour l'autre. Mais le don est sur-tout *mutuel*, quand il est le même ou du même genre de part & d'autre, cœur pour cœur, corps pour corps, biens pour biens : il n'est que *réci-proque*, s'il s'agit d'objets différens cédés en compensation.

Ainsi un mari & une femme engagent *mutuellement* leur foi : mais aussi ils s'engagent *réci-proquement* à des devoirs différens.

La sympathie & l'antipathie seront des sentimens *mutuels* : ce qu'on sent, est ce qu'on fait sentir. La bienfaisance du patron & la reconnoissance du client, sont des sentimens *réci-proques* ; ils ne sont pas les mêmes, mais ils se répondent l'un à l'autre.

Les mêmes droits de part & d'autre sont *mutuels* : des droits différens d'un côté & de l'autre, sont *réci-proques*. Les Citoyens ont les mêmes droits à l'égard les uns des autres, ces droits sont *mutuels* : le Prince & les Sujets ont des droits différens & même opposés en apparence ; ces droits sont *réci-proques* & nullement *mutuels*.

Les droits & les devoirs sont *réci-proques*, parce qu'ils naissent les uns des autres, ou qu'ils se supposent également par une corrélation nécessaire : mais ils ne sont pas *mutuels*, car ils forment deux choses différentes & de différente nature.

❖ *Mutuel* ne se dit guere qu'en matiere de volonté, de serment, de société : *amitié mutuelle*, *obligation mutuelle*, *don mutuel*. *Réci-proque* s'étend sur une foule de choses éloignées de



cette idée : on dit des *termes réciproques*, des *verbes réciproques*, des *figures réciproques*, des *influences réciproques*, &c. pour exprimer particulièrement la réaction, la corrélation, le retour, la *réciprocation* ou l'action de rendre la pareille. Ainsi le verbe latin *reciproco* signifie refluer, remonter vers sa source, revenir : ainsi l'on dit dans quelques provinces *récipraquer*, pour dire répondre à des avances, riposter, rendre la pareille : ainsi deux termes qui reviennent au même, s'appellent *réciproques* : ainsi Cicéron nous dit que ces deux choses, ces deux propositions sont *réciproques* : *s'il y a une divination, il y a des Dieux : s'il y a des Dieux, il y a une divination*, &c.

☀ J'ai cherché fort inutilement sur quoi Vaugelas a pu se fonder, pour prétendre que *réciproque* ne se dit proprement que de deux, & même qu'il ne se dit jamais de plusieurs ; mais que *mutuel* ne se dit proprement que de plusieurs, & qu'il ne laisse pas de se dire aussi de deux seulement. Th. Cornéille rapporte que l'Académie a trouvé cette distinction trop subtile, & qu'on dit indifféremment l'un & l'autre terme, en parlant de deux ou de plusieurs. En effet, cette distinction est purement idéale, sans raison & contre l'usage.



---

N.

---

*Nabot , Ragot.*

*Ot* est une terminaison commune à beaucoup de substantifs & d'adjectifs de notre Langue. Quelquefois il représente le participe passif des Latins, *devotus*, dévoué, *dévo*t; *præpositus*, préposé, *prévot*; *depositus*, déposé, *dépôt*, &c. : alors il exprime ce qu'est la chose, son état. Quelquefois il indique l'assemblage, la multitude, le volume, la capacité; *sagot*, amas de bâtons liés; *ballot*, amas de choses renfermées ensemble; *billot*, grosse pièce de bois; *magot*, amas d'argent caché; *tricot*, assemblage de mailles; *maillot*, vêtement qui enveloppe, &c. : peut-être notre ancien mot *ost* (armée) ne désignoit-il proprement que la multitude ou l'assemblage : *vest*, *ouest*, désigne l'enveloppe, &c.

Mais sans nous amuser à chercher les différentes significations d'*ot*, arrêtons-nous sur celle qu'il importe d'établir dans cet article. *Ot* est, de même que *et*, un diminutif familier dans notre Langue : ainsi de paille, *pâlot*; de vieil, *viaillet*; de Guillaume, *Guillot*; de Charles, *Charlot*; de mine, *minot*; de noir, *noiror*, & ensuite *noiraud*, &c. : alors il tient à l'idée de notre verbe *ôter*, retirer, enlever. C'est avec *ot*, *ote*, *et*, *ette*, que Ronsard, dans ses Poëmes, La Noüe, de s son

Dictionnaire de Rimes, Mademoiselle de Gonnay, dans ses Avis, multiplioient si prodigieusement les diminutifs, qu'ils en furent à la fin trahis (car ils ne sont ni sans utilité, ni sans agrément). Quoi qu'il en soit, l'idée de diminution de dégradation, de petitesse, est si naturelle au mot *ot*, qu'il la porte dans un grand nombre de termes : ainsi *marmot*, petit enfant ; *manchet*, privé d'une main ; *magot*, petite vilaine figure contrefaite ; *culot*, le plus jeune des enfans, &c.

*Ot* exprimant ainsi l'idée de petitesse, s'il fait corps avec un autre mot qui exprime la même idée, de diminutif il devient augmentatif : il marque un redoublement de petitesse, comme si l'on disoit *petit petit*, extrêmement petit. C'est ce qui arrive à l'égard de *nabot* & *ragot*, qui forment le sujet de cet article ; car *nab* & *rag* signifient *petit*. Ces termes sont du style familier & méprisant : la petitesse qu'ils indiquent est contre nature ou contre l'ordre commun.

*Nab*, dans *nabot*, marque la petitesse, comme *na*, *nan* dans *nain*, mot latin & grec : ces mots viennent de *na*, *ne*, naître ; & ils désignent des rapports avec la naissance, mais particulièrement l'enfance & son langage. *Nanus* signifie enfant, ou qui n'a point de pieds, qui a les jambes fort courtes ; c'est notre *nabot*. Ménage a cru d'abord que ce mot venoit de *nanottus*, diminutif de *nanus* : mais ensuite il l'a dérivé, comme Borel, de *napus*, navet ; parce que les navets sont gros & courts comme les *nabots*. Le *nabot* est donc gros & court ; mais ce n'est pas tout-à fait un *nain* : le *nain* est une espèce d'homme manqué, un homme



*Naïveté, Ingénuité, Candeur, Franchise,  
Sincérité.*

J'EMPRUNTERAI, sans difficulté, dans cet article, les idées & même les expressions de l'Abbé Girard, de M. de Voltaire, de l'Auteur des *Considérations sur les mœurs de ce Siècle*, & de M. Roubaud de Tresséol, qui a traité la même matière dans un ancien *Mercur* de France, &c. Peut être ont-ils laissé quelquefois ou plus d'exactitude ou plus de développement à désirer.

*Naïf* est le *nativus* des Latins. *Na*, *nat*, désignent ce qui a rapport à la *naissance*, à la *nature*. C'est donc la *nature* pure & franche qu'exprime la *naïvete*, qualité si propre à l'*enfance*. L'Auteur des *Considérations* dit que la *naïveté* est l'expression la plus simple & la plus naturelle d'une idée. Nous parlons de la qualité qui fait qu'on s'abandonne entièrement, dans ses paroles, au sentiment qu'on a des choses, comme si la *nature* elle-même s'exprimoit avec un abandon absolu.

*Gen* signifie production, naissance, noblesse, en celte, en grec, en latin, &c. Le latin *ingenuus*, *ingénu*, signifie né libre, bien né, né avec des sentimens honnêtes & purs. L'*ingénuité* est une bonne qualité naturelle, si précieuse dans les enfans. Aussi je n'aime point qu'on nous la représente surtout comme *bêtise* ou *sottise*. Si elle fait une imprudence, c'est par une facilité, par une simplicité louable qui ne sçait rien cacher.



*Can* signifie en celte, & dans les Langues celtiques, blanc, beau, brillant. La *candeur* est la blancheur, la pureté, l'innocence de l'ame qui se montre, pour ainsi dire, toute nue.

*Franc* signifie libre, ouvert, comme je l'ai dit ailleurs. C'est donc la *franchise* qui fait dire *librement* ce qu'on pense, & non la *naïveté* qui ne fait que parler *tout naturellement*. C'est l'homme *franc* qui ne flatte pas, à proprement parler : le *naïf* est bien loin de l'idée de la flatterie.

*Sincere* signifie sans fard, sans mélange, sans altération, lat. *sine cerâ*. La *sincérité* dit la vérité toute pure.

La *naïveté* fait qu'on dit tout bonnement tout ce qu'on pense, & qu'on le dit comme on le pense, sans retouches & sans art. L'*ingénuité* fait que l'on convient innocemment de ce qu'on sent ou de ce qu'on voit, sans songer aux inconvéniens de ce qu'on dit, ou même sans les sentir. La *candeur* fait qu'on a naturellement le cœur sur les lèvres, sans artifice, pour ainsi dire, les lèvres du cœur. La *franchise* fait qu'on dit librement sa pensée sans rien cacher, & ce n'est par une prudence ou une dissimulation. La *franchise* fait qu'on ne dit que ce qu'on pense, sans obliger à dire tout ce qu'on pense.

La *naïveté* a grand air, & se trouve dans un bon naturel qui n'a rien de réfléchi, & si rare par l'éducation & le monde. Elle se trouve souvent & sans impudence, & sans affectation, & sans tout ce qui se fait pour la faire valoir. La *candeur* est d'une autre sorte, qui ne peut venir que d'un cœur simple & d'un air de face simple. Elle se trouve souvent & sans affectation, & sans tout ce qui se fait pour la faire valoir.

dire, d'elles-mêmes, dès qu'elles sont provoquées. La *sincérité* suit cette droiture & cet amour de la vérité, qui ne souffrent ni le mensonge ni le déguisement qui en tient.

La *naïveté* n'est pas toujours à l'abri du blâme & du reproche ; mais naturelle & avec une sorte de grace, elle se fait aimer. L'*ingénuité* manque quelquefois à la prudence, aux convenances, à des obligations sociales ; mais toujours innocente & sans malice ; & plus sujette à trahir les secrets & les intérêts de l'*ingénu* que ceux des autres, elle se fait excuser. La *candeur* n'offre jamais rien que d'aimable en soi & d'agréable aux autres ; belle sans fard & sans dessein, elle se fait adorer. La *franchise*, loin de plaire à tout le monde, comme on le dit, déplaît souvent aux autres, soit par sa faute, soit par la leur, en se compromettant avec leur amour-propre qui la trouve rude, hardie, injuste, imprudente, indiscrete, insolente même quelquefois, comme elle peut l'être en effet : sujette à devenir offensante & même dangereuse, elle se fait plutôt estimer & craindre. La *sincérité*, plus réservée, plus modérée, & qui sçait se taire, plus affectueuse, plus cordiale, & qui suppose la confiance, devroit se faire aimer ; mais comme elle ne peut pas faire aimer la vérité, elle ne peut souvent que se faire estimer.

La *naïveté* auroit quelquefois besoin de lumières ou de réflexion ; & l'*ingénuité*, de discernement ou d'expérience. La *candeur* n'a besoin que de se conserver. La *franchise* auroit quelquefois besoin de frein & d'adoucissement ; & la *sincérité*, d'une connoissance particulière des caractères, & d'une certaine finesse pour leur faire goûter la vérité.

La naïveté s'accorde avec le génie. L'imp *naïveté* est la vertu propre de l'enfance & le précurseur de la candeur. La candeur se présente à nous comme un vêtement comme la robe de l'innocence. La franchise ne regne qu'avec des mœurs généreuses. La sincérité fait le lien des vraies amitiés, &c. &c. &c.

[illegible]

Narr, Richter, Conner.

Dans son discours, l'Excellence a souligné, par exemple, l'importance de la coopération internationale, en particulier avec les pays en développement, pour lutter contre le changement climatique et promouvoir le développement durable. Elle a également souligné le rôle crucial de la jeunesse et de la société civile dans la mise en œuvre de ces objectifs.



les paroles coulent de la bouche ; la narration est un discours suivi. *Raconter* ne veut pas dire *conter* de nouveau : ce qu'on conte une seconde fois , on le *reconte* : on *raconte* ce qu'on rapporte pour la première fois. *Ra* semble n'être ici que la racine *ra, re* (courir, rouler, couler), appliquée à la parole qui coule de la bouche, comme dans divers mots celtés ou grecs, tel que *Rhétorique*. Ainsi *raconter* signifieroit rapporter de suite, tour au long, en parcourant la chose, ou par un discours suivi. *Conter* a fait le tourment des Etymologistes. Ménage le tiroit de *commentari*, feindre, imaginer. Muratori, en rejetant cette étymologie, renonce à l'espérance d'en trouver une meilleure. M. de Gébélín croit qu'il vient du grec *κωτός*, pique, ou de *κωτός*, petit ; car le *conte* réunit les deux qualités d'être court & piquant. Ce mot ne viendroît-il pas plutôt du latin *contari*, ou de *cundari*, *percontari* ou *percundari*? *Contari* & *percontari* signifient s'informer, interroger avec curiosité : *cundari* ou *percundari* signifient différer, s'arrêter ou s'amuser plus ou moins long-temps. Mis à l'actif, ces verbes signifient donc informer, exciter ou satisfaire la curiosité de quelqu'un, & arrêter quelqu'un ou retenir son attention, l'amuser : ces idées sont précisément propres à nos mots *conte* & *conter*. Cette étymologie me paroît la plus naturelle. Mais il faut recourir à l'usage pour trouver la différence de ces trois mots, selon que les idées leur sont plus particulièrement affectées, sans l'être à l'un exclusivement aux autres ; car ils sont bien souvent confondus.

Ainsi *narrer* est de la Rhétorique & d'apparat ; on ne regarde proprement qu'à la manière. *Raconter*



ou feintes , plaisantes ou sérieuses & même *morales*.

Les beaux diseurs *narrent* en racontant , & tant pis pour eux. Ceux qui aiment beaucoup à parler sans raisonner , *racontent* & *racontent*. Si l'on sçavoit combien il faut d'esprit & d'agrément dans l'esprit pour *conter* !

Il y a de bons *Narrateurs* : on donnoit autrefois ce nom aux Avocats. Un *raconteur* d'office n'est guere qu'un ennuyeux de peu d'esprit : c'est le sens ordinaire du mot. Un *conteur* est mauvais *conteur* , s'il n'est qualifié de bon : autrefois il y avoit des *conteurs* (*conteours, contours*) en titre , qui alloient réciter , chez les Grands , des contes en prose , comme les Troubadours y chantoient leurs vers.

---

### *Nation , Peuple.*

Ces mots ont plusieurs acceptions différentes , selon lesquelles ils different dans leurs rapports. Etablissons d'abord leur sens primitif , qui constitue leur différence primitive.

La lettre *N* a particulièrement désigné les idées relatives à la *naissance* ; & cette idée est celle de *nation* , en latin *natio* , mot dérivé de *nasci* , *natus* , naître , né. Ce mot collectif rassemble tous ceux qui ont la même naissance ou qui sortent de la même tige. Chez les Romains , la Déesse *Nation* étoit ainsi appelée , parce qu'elle présidoit aux *naissances* : *A nascentibus* , *Natio nominata est* , dit Cicéron , de *Divin.* 3 , 47.

*Pol, plus, pol, pul, fol, mul*, désignent le grand, le nombre, la foule, la multitude. De la même Langue, *populus, peuple*, grand nombre, grande multitude, comme s'ils avoient dit *pol-ulus*, bien par la valeur de *po*, puissant, grand, respectable.

Ainsi, dans le sens littéral & primitif, le mot *nation* marque un rapport commun de naissance, de langue; & *peuple*, un rapport de nombre & d'assemblée. La *nation* est une grande famille; le *peuple* est une grande assemblée. La *nation* consiste dans les descendans d'un même pere; & le *peuple*, dans la multitude d'hommes rassemblés en un même lieu.

Les Gaulois de l'Europe, les Galates de l'Asie, les Gelo-Grecs, les Gallois d'Angleterre, & peut-être les Gallies de l'Afrique, forment une même *nation*. Ces Gallies forment, au milieu de l'Afrique, un *peuple* guerrier, redoutable, inconstant, vagabond, fort ressemblant aux anciens Gaulois.

Dans le même sens, les Iroquois, les Abénakis, & autres *peuples* sauvages qui ne forment proprement que des hordes ou des bandes, des troupes, sont justement appelées *nations*, & distinguées comme *nations* par leurs traditions mêmes, qui les font descendre de différens chefs.

Tacite dit que les Sueves sont une *nation* différente des Cattes & des Tenctères avec lesquels ils s'entreméloient dans la Germanie, de manière à ne former, à certains égards, qu'un *peuple* avec eux.

La même Langue, dans la bouche de deux *peuples* éloignés, comme les Bretons & les Gallois, annonce qu'ils ne sont originairement qu'un

*tion*. La confusion des Langues dans l'idiome d'une *nation*, tel que l'anglois, annonce qu'elle n'est, quant à sa composition, qu'un *peuple* mêlé.

☉ Dès que *nation* désigne un rapport de naissance & d'origine, il est naturel d'appeller *nation* la totalité des races nées ou établies de pere en fils dans le même pays, & désignées par une dénomination commune comme le nom à l'égard des familles. Ce mot, dit Festus, désigne ceux qui sont nés dans un pays à l'exclusion de ceux qui seroient venus d'ailleurs. Mais ni les Indigenes ne sont indiqués, ni les Aborigenes ne sont exceptés par le mot *peuple*. Ainsi, dans cette acception, la *nation* consiste dans les naturels du pays; & le *peuple*, dans les habitans. Si le *peuple* a là un domicile, la *nation* seule y a sa patrie.

Un *peuple* étranger qui forme une Colonie dans un pays lointain, est encore Anglois, Allemand, François; il l'est de *nation* ou d'origine. Les *peuples* de l'Italie ou de l'Allemagne, quoique différens de race & dans des Etats différens, composent la *nation* Italienne ou Allemande, du nom de la contrée où ils ont pris naissance, & où ils vivent avec des rapports particuliers de langage, de mœurs.

A la dissolution de l'Empire Romain, la Germanie fut inondée de *peuples barbares* qui, dans leur furie vagabonde, foulerent & refoulerent, pousserent & repousserent, vomirent & revomirent de toutes parts les *nations Germaniques*. Le déluge tomba du nord sur le midi; & de ce chaos sortit l'Europe moderne.

○ Il résulte de là, que divers *peuples* rassemblés, naturalisés, unis par divers rapports communs dans le même pays, forment une *nation*; & qu'une *nation* se divise en divers *peuples*, distingués les uns des autres par des différences ou locales & physiques, ou politiques & morales. Il résulte de là, que la *nation* est un grand *peuple*.

Les Gaulois, les Bourguignons, les Visigots, les Francs & autres *peuples*, naturalisés dans ce pays, amalgamés ou incorporés les uns dans les autres, fondus en un Société politique, ont formé la *nation* Françoisse. La *nation* Françoisse se divise en *peuples* différens, Normands, Gascons, Languedociens, Bretons, établis dans différentes Provinces, sous divers ressorts, avec des coutumes propres.

Les Nomes de l'ancienne Egypte, les Cités de l'ancienne Gaule, les Tribus Arabes, les Hordes Tartares, les Cantons Suisses, les Provinces-Unies, les Etats-Unis de l'Amérique, nous rappellent des *peup es* distincts par des relations ou des associations particulières, dans la *nation* ou la Société générale.

De ces *peuples* résulte la *nation*. Les *peuples* sont unis, & la *nation* est une. La *nation* est le corps; & les *peuples* sont des especes de corporations nationales. Vous parlez collectivement au nom de la *nation*, & distributivement au nom des *peup es*.

Politiquement parlant, la *nation* & le *peuple* conservent leur caractère propre & leurs différences naturelles. La *nation* est une grande famille politique, à l'instar de la famille naturelle: le *peuple*

est une grande multitude rassemblée & réunie par des liens communs.

La *nation* est attachée au pays par la culture ; elle le possède. Le *peuple* est dans le pays , il l'habite. Aussi difons-nous particulièrement une *nation agricole* , & des *peuples pasteurs* ou *chasseurs*.

La *nation* est le corps des Citoyens : le *peuple* est l'ensemble des regnicoles.

En Pologne , la *nation* est composée d'environ deux cent mille hommes ; le reste n'est qu'un *peuple* privé des droits de Citoyen , des droits naturels à l'homme.

La *nation* qui ne fait pas corps , n'est en effet qu'un *peuple* ou une multitude rassemblée sous des conditions qui ne sont pas celles d'une Société parfaite.

La *nation* comprend les *peuples*. La *nation* est une , par l'unité de volonté , de puissance , de Loi , d'intérêt , d'existence politique : les *peuples* se distinguent par des variétés , comme on l'a remarqué plus haut.

Nous ne difons pas la *nation Grecque* ; nous difons les *Grecs* ou les *peuples de la Grece* , parce qu'ils formoient , non un *Etat* , mais des Etats indépendans & sans cesse défunis , & avec une simple confédération contre les ennemis étrangers.

Nous considérons particulièrement dans la *nation* , la puissance , les droits des Citoyens , les relations civiles & politiques. Nous considérons dans le *peuple* la sujétion , le besoin sur-tout de la protection , & des rapports divers de tout genre.

Un Roi est le Chef d'une *nation* , & le pere du *peuple*.

Les alliances , les traités , les guerres , se font

de *nation* à *nation*, & non de *peuple* à *peuple*; mais le *peuple* ou les particuliers en profitent ou en souffrent.

La *nation* est, sous divers rapports, gouvernante & gouvernée; le *peuple* n'est que gouverné, si l'ordre particulier du *peuple* ne gouverne par des Magistrats de son choix. Les Loix se font par les Représentans de la *nation* & en son nom; elles ne se font par les Représentans du *peuple* que dans la Démocratie.

L'Etat étant conquis & soumis à un nouvel ordre de choses, la *nation*, proprement dite, est détruite, mais le *peuple* reste. Les Gaulois, subjugués par César, furent & s'appellerent *Romains*.

Les Juifs, considérés sous deux aspects différens, étoient *nation* & *peuple*. Dans l'ordre naturel & à l'égard des autres Sociétés politiques, ils étoient la *nation Juive*. Dans un ordre surnaturel & eu égard à leur Gouvernement Théocratique, ils étoient le *peuple de Dieu*.

Les Romains ne s'appelloient point la *nation Romaine*; c'étoit le *peuple Romain*, car c'étoit le *peuple-roi*.

☉ Le *peuple* est donc encore distingué de la *nation*, comme un ordre particulier de l'Etat. La *nation* est le tout; le *peuple* est la partie, & cette partie est composée d'une grande multitude. La *nation* se divise en plusieurs Ordres, & le *peuple* en est le dernier.

Par-tout où il n'y aura point, dans ces différens Ordres, égalité ou réciprocité de droits & de devoirs; ou, si l'on veut, dès qu'il y aura d'un côté des droits sans devoirs, & de l'autre des devoirs



sans droits, il y aura dans un Etat deux *nations* qui lutteront l'une contre l'autre, comme Esau & Jacob dans le sein de leur mere : *due sunt gentes in utero tuo* : ou plutôt il n'y aura, au lieu de *nation*, que deux *peuples* ennemis, l'un oppresseur, l'autre opprimé. Mais quelque riches & puissans que les premiers Ordres de l'Etat semblent être, si le *peuple* est pauvre & misérable, la *nation* est pauvre & misérable.

☀ J'ai dit que l'on considère sur-tout la *nation* sous les rapports politiques de puissance, mais sans exclure d'autres rapports qui soient généraux & communs à tout le *peuple*, ou plutôt à tous les *peuples* de l'Etat, sur-tout les qualités morales, car les qualités physiques s'attribueront plutôt au *peuple* qu'à la *nation*. Une *nation* est belliqueuse, fiere, superbe, comme un *peuple*, plutôt même qu'un *peuple* ; car le mot *nation* s'empare naturellement de toute idée d'élévation : mais on dira plutôt qu'un *peuple* est blond ou brun de couleur, petit ou grand de stature, robuste ou débile de corps. En général, les qualifications morales se partagent entre le *peuple* & la *nation*.

Un Roi de Danemarck écrivoit, il y a plus de quatre siècles, à un Roi de France, qu'en secon-  
dant ses projets, il ne pouvoit joindre les troupes Danoises aux troupes Françoises, parce que l'humour des deux *nations* étoit incompatible ; & que la hauteur & la fierté du *peuple* Danois ne supporteroit point la vivacité & la pétulance des *peuples* François.

☀ Je passe sous silence des acceptions subalternes



Le *tempérament* est proprement ce qui fait l'humeur, ce que produit dans le corps animal le mélange avec la dose des humeurs, *tempérées* ou modérées l'une par l'autre. *Tempérer* a pour racine le mot *tep* (lat. *tepidus*, *tiede*), nasalé : en arabe, en celte, *dap*, *daph*, veut dire chauffer. Ce mot signifie modérer, adoucir, affoiblir une chose par une autre ; & c'est ainsi que le mélange des humeurs produit dans le corps le *tempérament*. Les divers degrés de froid, de chaud, de sec, d'humide, forment la *température* de l'air ; l'humeur dominante forme le *tempérament* sanguin ou bilieux, chaud ou froid, bouillant ou flegmatique, &c. Le bon *tempérament* résulte sur-tout de l'équilibre des humeurs.

La *constitution* s'étend plus loin : elle consiste dans la composition & l'ordonnance des différens élémens d'un corps, des différentes parties d'un tout, qui le *constituent* ou l'établissent tel, ou qui fondent & forment son existence, son état, sa manière propre & stable d'être ( *te st*, *stare*, *statuere*, être, établir à demeure ). Ainsi tout ce qui entre naturellement dans un corps animé pour former sa manière propre & habituelle d'être, concourt à sa *constitution*. L'âme & le corps, unis ensemble, *constituent* l'homme ; la matière & la forme *constituent* le corps physique ; les solides & les liquides, tous les élémens d'un corps animé, selon les rapports qu'ils ont entre eux & avec sa destination naturelle, forment ensemble sa *constitution*. La force ou l'irritabilité des nerfs influe sur la *constitution* du corps, tout comme la chaleur ou la froideur du sang ; ainsi des autres branches du système animal. Ce système physique est au corps ce qu'est à un Etat sa *consti-*



qualités naturelles ; le *tempérament*, du mélange des humeurs ; la *constitution*, du système entier des parties constitutives du corps ; la *complexion*, des habitudes dominantes que le corps a contractées.

Le *naturel* fait le caractère, le fond du caractère ; le *tempérament* l'humeur, l'humeur dominante ; la *constitution*, la santé, la base ou le premier principe de la santé ; la *complexion*, la disposition, la disposition habituelle du corps.

### *Nef, Navire.*

POUR abrégér, je réunirai, dans cet article, diverses observations sur la même famille de mots.

*Nef* n'est, depuis long-temps, qu'un terme poétique ; & tant pis. Il peut être considéré comme le mot simple, & employé comme genre. *Navire* distingue une espèce de bâtiment de haut bord pour aller en mer ; & il sert aussi à désigner collectivement tous les grands bâtimens ou les vaisseaux. *Nef* devoit au moins servir de genre à l'égard des petits bâtimens, & *navire* à l'égard des autres.

*Nef* marque proprement quelque chose d'élevé, de construit sur l'eau ; *navire*, une maison flottante, une habitation pour aller sur mer. En celtic *nef*, *neb*, désigne ce qui est élevé, comme le *nez* sur le visage, ce qui est élevé au dessus, comme la *nuée*, le *ciel*, &c. : *na*, *nar*, *nau*, *nat*, désignent, dans toutes les Langues celtiques, les idées d'eau, d'habitation sur l'eau, de nager ou d'aller sur l'eau. *Nef* distingue l'élévation & la forme : ainsi l'on dit *nef*



science ou la pratique de la *navigation*. On dit l'architecture *navale* ou qui regarde la construction des vaisseaux, & l'astronomie *nautique* ou qui concerne la navigation, la conduite des vaisseaux ; des provisions *navales* & des problèmes *nautiques* ; un combat *naval* & des courses *nautiques*, &c. Les Latins appelloient ainsi *naval* ce qui concernoit la guerre *navale* ou de mer : ils appelloient *nautique* ce qui se rapportoit aux *nauteonniers*, appelés eux-mêmes *nautici*.

Nous disons aussi *marin* ; mais ce mot est vague & flottant d'une acception à une autre. *Marin*, qui vient de la mer, ou qui appartient à la mer, *fel marin*, *loup marin*, *corps marin*, *monstre marin*. *Marin*, qui sert sur la mer ou à la navigation, *cartes marines* ou *nautiques*. *Marin*, qui est habitué à la mer, au service de mer ; nous appellons *marins* les Officiers de mer.

On a demandé quel seroit le mot propre pour dénommer la science, l'art, le moyen, l'instrument propre pour découvrir au loin les vaisseaux, leur nombre, leur marche, &c. ? Je crois qu'on pourroit dire *nautoptique* ; *naut* qui regarde la navigation ou les navires ; *optique*, qui concerne la vue, la perspective.

☉ La *marine* joint à la navigation, la construction & le service de mer ; ou dans d'autres termes, elle comprend l'architecture navale, le pilotage, l'art des évolutions militaires. Nous appellons aussi *marine* le Corps des Officiers, des Soldats, des Matelots, même avec les vaisseaux & tout ce qui sert à constituer la puissance *navale* d'un Etat.

☉ Faut-il dire *naviger* ou *naviguer*? On dit l'un & l'autre; quoique les Marins disent *naviger*, je crois qu'il vaut mieux dire *naviguer*. Pourquoi? parce que c'est le mot latin *navigare* qui a le G fort, *gu*, comme dans *navigation* & *navigateur*. La terminaison latine *gare* se change ordinairement en *guer* dans notre Langue : *instigare*, instiguer, instigation, instigateur; *promulgare*, promulguer, promulgation; *divulgare*, divulguer, divulgation; *conjugare*, conjuguer, conjugaison; *allegare*, alléguer, allégation, &c.... C'est la terminaison *gere* qui se change aussi naturellement en *ger*; *affligere*, affliger, affliction; *exigere*, exiger, exaction; *protegere*, protéger, protection, protecteur; *negligere*, négliger, négligence; *erigere*, ériger, érection, &c. Je conviens que *nuigare* a fait mitiger, *obligare*, obliger, *fustigare*, fustiger, &c. : mais ce sont-là des exceptions à la règle, dans laquelle, nous rentrons aussitôt, en disant *mitigation*, *obligation*, *fustigation*, &c. Or il vaut mieux suivre la règle générale que de se jeter dans l'exception, quoique l'usage en donne le choix. Ces deux terminaisons latines *gare* & *gere* viennent également du verbe *agere*, faire, pousser, conduire, &c. : mais la première, par son *a* long, semble désigner une action plus forte & plus constante que la seconde avec l'*a* bref.

*Nègre, Noir.*

Nigre est le latin *niger*, noir. Les Portugais ;  
les premiers à découvrir la côte occiden-



tales de l'Afrique, appellerent *negro* le peuple de couleur *noire*, répandu sur la plus grande partie de cette côte, & le pays *Nigritie*. Les *negres* étoient auparavant désignés par le nom commun d'*Ethiopiens*. Les Grecs & les Latins oppoient, dans plusieurs phrases proverbiales, l'*Ethiopien au blanc* : l'*Ethiopien ne blanchit pas*.

Le *negre* est proprement l'homme d'un tel pays; & le *noir*, l'homme d'une telle couleur.

Vous opposez les *noirs* aux blancs; & des *negres*, vous faites une sorte de bétail.

On fait la traite des *negres*; & on cherche la cause de la couleur des *noirs*. Si la couleur des *noirs* fait des brutes, la traite des *negres* ne peut être maudite ni de Dieu ni des hommes.

Concevez l'esprit humain ! Le fameux Las Casas, ce véhément & vénérable patron des Américains, c'est lui qui fut le premier bourreau des *negres*; c'est lui qui donna la première idée d'enlever des Africains pour les condamner aux fers & aux tourmens dont ils'efforçoit de délivrer ses chers Indiens. Croyoit-il donc que des *noirs* n'étoient pas hommes aussi bien que ses peuples *jaunes* ?

Les *negres* peignent le Diable blanc, ainsi qu'il convient à des *noirs*, & sur-tout à des *noirs* persécutés par les blancs. Chacun se fait des Dieux à son image & selon ses intérêts.

Je veux croire que les *negres* esclaves sont bien traités & fort heureux; mais que signifie donc cette manière de parler proverbiale, & généralement reçue, si souvent employée, *traiter quelqu'un comme un negre* ? Au Pérou, il est défendu aux *noirs* d'avoir un commerce charnel avec une blanche, sous peine d'être honteusement mutilés : ce que font les couleurs !

Si les noirs en fait physiquement une espèce d'hommes, comment arrive-t-il ( fait ) que les 7 grecs transplantés dans d'autres pays, blanchissent d'une génération à l'autre ; & que les Européens noircissent, transplantés dans tous des noirs, sans croisement de races, & par ces changemens gradués du noir au blanc, & du blanc au noir ?

Le latin *niger*, noir, est formé de la négation *ni*, & du celté *gar*, *ger*, brillant, lumineux, &c. Le noir est l'absence de toute couleur. Une des propriétés de la lettre *N* est d'exprimer la négation, la privation, l'absence, par les mots *ne*, *ni*, *non*, *nenni*, &c. Ce dernier mot diffère de *net*, en ce que la négation redoublée *ne*, *ni*, est évidemment plus forte & plus ferme, comme la *nen* du Tudesque, que la simple négative *non*. *Non* signifie pas ou point : *nenni*, point du tout, non certes. *Nenni* n'est qu'un mot de conversation familière. Je fais cette observation en passant, pour ne pas multiplier les articles.

---

### *Néologie, Néologisme.*

Le Dictionnaire *néologique* de l'Abbé Desfontaines, entrepris pour rationaliser les mots nouveaux, & en général les innovations dans le langage, a introduit dans la Langue cette famille nouvelle des mots grecs *neô*, nouveau ; *logos*, discours, parole.

Cette famille a été bien accueillie. Les mots nous manquaient, & il est facile d'en créer ou d'en tirer le mot avec *neuf* & *nouveau*, ou

déjà dans une foule de mots françois avec une idée connue.

*Logie* sert ordinairement à désigner un genre de science, de connoissances, de traité, comme dans *théologie*, *chronologie*, *astrologie*; & souvent une qualité du discours, comme dans *amphibologie*, *battologie*. Ce mot, par lui-même, ne se présente pas sous un mauvais aspect, puisqu'il signifie *parole*. *Isme* indique, comme nous l'avons remarqué, un système ou une doctrine particulière, une créance ou la profession d'une créance particulière, comme dans *magnétisme*, *matérialisme*, *théisme*; & souvent l'affectation, l'abus, l'excès de la chose, comme dans *fanatisme*, *sophisme*, *purisme*.

Dans quels cas cette terminaison est-elle propre à désigner l'abus? C'est sur-tout quand la Langue a un autre mot qui, uniquement distingué par sa terminaison du mot terminé en *isme*, n'exprime que l'idée nue de la chose. Ainsi le *philosophisme* fera l'abus de la *philosophie*; le *purisme* est une affectation de *pureté* dans le langage.

La *néologie* annonce donc, sans aucune note, un genre nouveau de langage, des manières nouvelles de parler, l'invention ou l'application nouvelle des termes. Le *néologisme* marquera l'abus ou l'affectation à se servir de mots nouveaux, d'expressions nouvelles, d'expressions & de mots ridiculement détournés de leur sens naturel ou de leur emploi ordinaire; & c'est ainsi qu'on l'entend.

L'Académie a donc eu raison d'adopter, dans son Dictionnaire, le mot *néologie*, que d'autres Vocabulistes ont passé sous silence. Il ne s'agissoit plus que de le distinguer de *néologisme*.

[illegible][illegible]

ridicule. Le génie est *néologue*, il fait sa Langue : le faux bel-esprit sera *néologiste*, il gâte la Langue. Du moins le mot *néologue* ne doit qualifier que la personne qui innove ; sans éloge & sans blâme ; tandis que le blâme est nécessairement affecté au *néologiste*.

---

### *Net, Propre.*

Ces adjectifs sont synonymes, en tant qu'on les oppose à *sale*.

*Net*, en latin *nit*, *nit-idus* ; en anglois *neat*, &c., vient de *ni*, éclat en celte, formé de *li* ( lumière, blanc ), par un changement ordinaire de *n* en *n*. *Net*, ce qui est blanc, clair, poli, sans ordure, sans souillure, sans tache, sans défaut, sans mélange étranger. *Propre*, formé de *pro* ( en avant, en tête, premier ), exprime ce qui constitue l'essence, ce qui appartient en propre, ce qui est convenable ou disposé pour une fin. Mais, par une ellipse particulière à notre Langue, selon la remarque de M. Gébélín, il prend la signification de *net*, *ajusté* : une *personne propre*, un *appartement propre*, c'est-à-dire, un objet qu'on a mis dans l'état où il doit être, où il est convenablement ; un objet *approprié*, rendu *propre* à être vu, employé.

La *propreté* ajoute donc à la *netteté* l'idée d'un arrangement ou d'une disposition convenable à la destination & à l'usage de la chose. La *netteté* n'est que le premier élément de la *propreté*. Une chose  
est

est *propre*, quand elle est *nette* & arrangée comme il convient.

Une assiette *nette*, blanche, est *propre*, propre pour y manger. Des souliers sont *nets*, quand on les a bien décroûtés : mais quoique *nets*, ils ne sont pas *propres*, s'ils se trouvent déformés, avachis, éraillés. On dit d'un habillement qu'il est *propre*, plutôt que *net*, parce que l'habillement est fait non seulement pour être blanc & sans aucune saleté, mais encore ajusté, selon les convenances & les bienséances. Quoique *nette* & vêtue d'habits *nets*, une personne n'est pas *propre*, si elle a sa chevelure dans un désordre désagréable, un côté de son habillement plus long ou plus pendant que l'autre, des vêtemens qui ne sont pas faits pour sa taille.

On dit qu'un enfant est *net*, lorsqu'il ne laisse plus aller sous lui ; mais il faut bien encore d'autres conditions pour qu'il soit *propre*. Il y a des gens qui, avec une *netteté* recherchée & dans leur personne & dans leurs habits, n'ont pas l'air *propre*, par une sorte de disgrâce naturelle qui fait que leur figure & leur encolure déparent en quelque sorte leurs ajustemens.

On dit d'un gros mangeur qui ne laisse rien dans les plats, qu'il fait les plats *nets* : mais ces plats-là ne sont pourtant pas *propres*, il faut les laver pour qu'on y mange.

On dit, en maniere de proverbe : Qui veut tenir *nette* sa maison, n'y met ni femme ni pigeon. Cependant il n'y a rien de plus *propre* qu'une femme *propre* ; les hommes ne pousent jamais si loin les *recherches* de la *propreté*.

○ Je n'ai rien à dire d'une foule  
Tome III.

## 258 SYNONYMES FRANÇOIS:

dans lesquelles ces mots n'ont aucun rapport l'un avec l'autre. Cela prouve combien ils sont éloignés l'un de l'autre dans leur sens naturel.

---

### *Nippes , Hardes.*

*Nippes*, dit M. de Gébélín, signifie hardes ; habillemens avec lesquels on est toujours propre & qui se lavent : du primitif *nip*, eau ; en grec, *nip*, eau, *nipto*, laver ; *nip*, eau, en algonquin & en virginien, &c. ; en hébreu *nyp*, distiller, arroser ; en danois *nipper*, en suédois *neppe*, propre, paré. Avant cet Interprète de la Nature, les Etymologistes étoient si embarrassés sur l'étymologie de ce mot, qu'ils alloient la chercher jusque dans l'espagnol *naypes*, qui signifie *cartes à jouer*.

*Hardes*, dit ce Sçavant, c'est tout l'équipage d'une personne, tout ce qui est destiné à être porté sur soi : ce mot est pour *fardes*, même famille que *fardeau* ; de *fer*, porter. *Harde*, en françois, signifie troupe, bande, compagnie de bêtes, d'oiseaux. Les Francs ont appelé *horda*, les Saxons *heorda*, les Danois *hird*, les Goths *hairda*, un troupeau. Notre vieux mot *hardelle* signifie troupe, multitude, amas. Tout le monde connoît la valeur de notre mot *horde*. Le tudesque *hord* & le gothique *haurd* désignent une chose, un lieu fait pour rassembler & renfermer une quantité d'objets ; tel est un coffre, une armoire. *Harde* indique de même l'assemblage, l'amas, le paquet.

Les *hardes* sont expressément distinguées des *nippes* dans divers passages d'Auteurs connus. Ainsi

Moliere fait dire à son *Avaro* : que l'emprunteur prendra, pour une partie de la somme, des *hardes*, des *lignes* & bijoux.

Les Dictionnaires nous donnent le mot *nippes* pour un terme générique qui se dit tant des habits que des meubles, & de tout ce qui sert à l'ajustement & à la parure; & le mot *hardes*, pour un terme collectif qui désigne tout ce qui sert à l'habillement, & par conséquent à la parure; & par extension, les meubles destinés à parer une chambre.

*Nippes* indique donc également & des habits & les meubles; & *hardes* n'indique proprement que les habits ou des habillemens quelconques.

Quand il s'agit de désigner l'habillement, en quoi ces deux termes différencient-ils l'un de l'autre? En ce que le mot *hardes* renferme toutes les sortes de vêtemens qu'on porte sur soi pour quelque fin que ce soit, pour l'utilité, pour la nécessité, pour l'ornement : mais les *nippes* sont les *hardes* destinées sur tout à la propreté & à la parure, comme le linge dont on change & qu'on lave pour être propre. S'il est parlé dans la même phrase de *hardes* & de *nippes*, les *hardes* sont de gros vêtemens qui durent : & l'on parle de *nippes*, pour marquer spécialement qu'il y a des *hardes* de parure & de propreté.

S'ils désignent des meubles, qu'ils meubles désignent-ils l'un ou l'autre?

On se de même les meubles ou pour l'usage ou pour la propreté, comme le lit, la table : *hardes* ne peut qu'être employé pour désigner des meubles portatifs & à l'usage des crues, des commodes, des chaises, des encoffres, des armoires, des



signifie troquer, échanger des *hardes* ou de menus meubles.

☀ Le mot *hardes* marque nécessairement une collection, un amas, un paquet; tandis que *nippes* ne fait qu'indiquer le genre d'objets ou de choses. On met ses *hardes* en paquet; on a sa valise pleine de *hardes*; nos *hardes* forment notre équipage; mais nous exprimons par *nippes*, ou tels effets que nous avons, ou l'usage que nous en faisons, les qualités qui les font remarquer. *Hardes* n'a point de singulier; & *nippes* en a un, quoiqu'il soit plus fréquemment employé au pluriel. Les *hardes* se prennent donc en gros; les *nippes* peuvent être considérées en détail. L'idée d'assemblage & de multitude est si naturelle dans le mot *hardes*, que plusieurs Etymologistes, tel que Borel, le tirent de *har*, *hart*, *hard*, qui signifie lien, attache, corde; parce que les *hardes* sont des choses qu'on lie & dont on fait des paquets pour le voyage.

☀ *Hardes* se dit également de ce qui concerne les hommes & les femmes; *nippes* se dit plutôt de ce qui concerne les femmes, comme si la propreté & la parure étoient particulièrement affectées à ce sexe, ou si leurs *nippes* formoient la partie principale de leurs effets ou de leurs jouissances. Ainsi une femme s'est réservé, par son contrat de mariage, ses *nippes* & ses bijoux. A la Chine, un père donne en dot à sa fille que des habits, des *nippes* & quelques meubles.

☀ *Nippes* se dit encore plutôt à l'égard du garde-robe des femmes du com

de celles des femmes d'une classe supérieure. Une bourgeoise a de bonnes *nippes* : une grande Dame de belles *hardes*, ou plutôt de beaux habillemens, une belle garde-robe. La propreté est la magnificence du peuple. Une bonne ménagère se distingue par ses *nippes*, comme une femme de la Cour par ses bijoux & autres effets précieux.

Nos Vocabulistes oublient le verbe *nipper*, quoiqu'on dise tous les jours qu'une fille, une femme se *nippe*, qu'elle est bien *nippée*.

---

### *Noircir , Dénigrer.*

*Dénigrer* est le latin *denigrare*, composé de *negare*, *noircir*. *Noircir*, actif, rendre noir ; *dénigrer*, travailler à rendre noir par décoloration ou dégradation de couleur, comme il arrive à ce qui se ternit, se flétrit, s'obscurcit. *Dénigrer* ne se dit qu'au figuré : *noircir* prend, au figuré, l'idée riante de *noirceur*. L'idée de *dénigrer* est de peindre en noir, ou avec des traits fort défavorables, c'est décrier indignement : celle de *noircir* est de peindre des plus noires couleurs, ou de la manière la plus flétrissante, c'est diffamer odieusement.

Celui qui vous *dénigre*, veut vous nuire ; il attaque votre réputation, il ravale votre mérite. Celui qui vous *noircit*, veut vous perdre ; il attaque votre honneur, il veut perir de réputation ; le calomniateur *noircit* ; le dénigrateur *dénigre*.

L'action de *noircir* est il souvent plus odieuse

qu'elle ne tombe que sur l'innocence, la vertu, la probité, l'honneur & les mœurs. L'action de *dénigrer*, toujours maligne, mais moins méchante par elle-même; & avec un ressort beaucoup plus étendu, roule sur tous les genres de réputation & de mérite, sur les talens agréables comme sur les qualités essentielles, en un mot sur toute sorte d'avantages. Il faut à celui qui vous *noircit*, que vous paraissiez vicieux, méchant, criminel : il suffit quelquefois à celui qui vous *dénigre*, que vous passiez pour ignorant, ridicule, sot, &c.

Les Sçavans se *dénigrent* quelquefois les uns les autres : ceux qui n'ont d'autre raison de les haïr que leur science, sans avoir même l'espérance de les *dénigrer* efficacement, les *noircissent*.

A *noircir* les autres, il y a d'abord un effet certain, c'est celui de commencer par être soi-même *noirci*. A *dénigrer* ses concurrens, c'est au moins parler comme l'envie; & l'envie est un hommage rendu au mérite, comme l'hypocrisie en est un rendu à la vertu.

Les Historiens qui, pour briller par le paradoxe, s'attachent à *noircir* les belles réputations & à réhabiliter les noms pros crits, jouent, avec beaucoup moins d'esprit qu'ils ne pensent, le rôle des sots, & avec un succès à peu près semblable. Les détracteurs de l'Antiquité *dénigroient* ce qu'ils n'entendoient pas; & tout ce qu'ils prouvoient contre les Anciens, c'est qu'ils ne les entendoient pas.

☉ Par la raison que *noircir* attaque l'honneur, il ne se dit que des personnes ou de leurs actions morales. Par la raison que *dénigrer* s'adresse à tout genre de mérite, il s'applique aux choses; car on

râche à rabaisser leur prix, à les rendre méprisables. On *dénigre* un ouvrage, une marchandise ; on ne les *noircit* pas : on *dénigre* & on *noircit* un Auteur, un Marchand.

Je ne sçais sur quoi des Vocabulistes se sont fondés , pour dire que *dénigrer* est bas & hors d'usage ; rien n'est moins exact.

### *Noïse , Querelle , Rixe , &c.*

Il y a différentes sortes de dispute ou de combats de paroles , dans lesquels les esprits s'entrechoquent plus ou moins , par divers motifs , avec des conséquences différentes , enfin avec des caractères particuliers qui leur ont fait donner divers noms. Je demande la permission de rassembler ici les notions de ces termes , quoiqu'ils ne soient pas annoncés dans mon titre. Tous ces objets s'éclairent l'un l'autre.

L'opposition des *opinions* , le desir de défendre la sienne , l'envie de la faire prévaloir , l'opiniâtreté à ne pas céder , la vivacité qui s'en mêle , forment & maintiennent la *dispute*. Ce mot signifie littéralement différence , diversité , division (*dis*) d'opinions , de pensées , d'avis (*put* , penser). Dans la *dispute* , il n'y a qu'à s'expliquer & à s'entendre : mais faute de modération sur-tout , on ne s'explique pas , on ne raisonne pas toujours bien ; on ne s'entend pas , on ne veut pas s'entendre. Il faudroit réduire la *dispute* à une discussion froide , qui , en rapportant & pesant le pour & le contre , démêleroit , approfondiroit & éclairciroit la matière.

La force & l'éclat de la discussion, ou plutôt de la contestation ( opposition formelle & directe qui dément, dénie, défie, attaque, repousse, poursuit ) ; l'esprit de parti, impétueux & obstiné ; les altercations vives & multipliées, avec les grands mouvemens de l'opposition, portés même jusqu'au tumulte, font & distinguent le *débat*. Le *débat* marque, comme le *combat*, l'emploi de toutes ses forces pour *battre* un adversaire, c'est-à-dire, en triompher, & à peu près avec les mouvemens de l'homme qui se *débat*, se démène, & s'efforce de l'emporter. Les partis amènent les *débats*. La discussion des affaires publiques dans une grande assemblée, ne se fait guere sans *débats* vifs & tumultueux. Dans ces sortes de *débats*, l'éloquence du corps a beaucoup de crédit, mais moins que les raisons secrètes de prévention : je les voudrois par écrit & au rapport d'un homme habile, impartial & incorruptible, s'il s'en trouve.

L'alternative de la parole qui passe d'une bouche à l'autre, la contestation toute entre-coupée de réponses, de répliques, de ripostes, qui sont plutôt des mots & des saillies que des raisonnemens suivis, l'impatience que la contradiction excite & qui excite la vivacité de la contradiction, & même des cris, mais sans querelle établie, forment l'*altercation*. Le mot *alter*, *autre*, démontre cette *alternative*, cette espece de *réciprocation* par laquelle l'*altercation* est caractérisée. C'est ainsi que les Latins entendoient ce terme, & qu'on auroit dû nous l'expliquer : ils appelloient *altercation* cette espece de petit combat dans lequel les Avocats se lançoient l'un à l'autre des traits rapides. Quintilien l. 6, c. IV, dit qu'un bon *altercateur* ne doit

être ni colere ni turbulent, ni criard. Il est bien difficile qu'il n'y ait pas quelquefois des *altercations* entre un mari & une femme : je tremble pour eux, si elles deviennent fréquentes ; sans mauvais procédés, ils deviendront insupportables l'un à l'autre. Il faut du sang froid & de la modération, pour que l'*altercation* n'aille pas plus loin.

La confusion & l'embarras des choses, la difficulté de les débrouiller & de les éclaircir, la dissension portée dans les esprits par la diversité de sentimens ou d'intérêts, brouillés comme les affaires, l'attache à son sens ou à son intérêt, avec des raisons apparentes pour s'y tenir, & sans raisons suffisantes pour s'en départir, produisent le *démêlé*. Il s'agit manifestement dans le *démêlé*, de *démêler* ce qui est *mêlé*, de se *démêler* d'un embarras, d'une affaire qui se brouille & qui brouille les esprits. Les *démêlés* tirent à conséquence : prenez des Juges, des Arbitres, des Conciliateurs ; car plus vous contesterez, plus vous vous débattrez, plus vous vous échaufferez, & moins vous pourrez vous rapprocher, vous entendre, vous concilier.

La différence de sentimens, de volontés, de prétentions, &c., qui intéressent, piquent, compromettent la fortune, l'honnêteté, l'honneur, quelque passion, l'amour-propre ; la mésintelligence qui se refuse à l'accord & provoque le conflit, l'humeur ou la passion qui veut avoir raison ou satisfaction de la chose, produisent le *différend*. Il est sensible que ce mot tient à celui de *différence*, mais c'est la *différence* que les Latins appelloient *discrimen*, qui sépare, divise, oppose par des circonstances aggravantes. Dans les *différens*, il y a divers partis à prendre, ou de les accommoder par des

arrangemens amiables, ou de les terminer par un jugement, ou de les vider, comme les querelles, par des voies de fait : le premier de ces partis est sage, le second équitable ; des bêtes & des bêtes féroces prendroient le troisieme.

Ces sortes de divisions sont quelquefois accompagnées ou suivies de *querelle*, de *noise*, de *rix*e, &c.

La *querelle* est, à la lettre, une plainte vive & emportée contre quelqu'un : *quereller*, se plaindre avec emportement, traiter mal, accabler de reproches. *Querela*, en latin, plainte vive, mécontentement, ressentiment marqué. En chaldéen, en syriaque, en arabe, *kahré*, *kara*, se plaindre. Chacun connoît les expressions & les effets du ressentiment & de l'emportement.

La *noise* est une sorte de *querelle* méchante, maligne, faite pour nuire, molester, vexer, ou de maniere à causer du mal, du tort, du tourment. C'est le grec *neikos*, *querelle*, vexation ; lat. *noxa*, faute, dommage, tort ; anglois, *noise*, vacarme, fracas, & *nac*, vexer, molester. La racine *nos* signifie proprement maladie ; *nech*, *noch*, en celte, chagrin, tourment ; *noc*, en latin, nuire, faire du mal, porter dommage. Comme ce mot n'est guere qu'un terme familier, sa force en a été affoiblie.

La *rix*e est une sorte de *querelle* accompagnée d'injures, de coups, ou du moins de menaces, de gestes ou de signes insultans d'une vive colere. C'est le latin *rixa*, qui semble tenir au mot *ringor*, tordre la bouche de colere, donner toutes les marques du courroux, vomir des injures, se déchaîner contre quelqu'un, comme les chiens. La racine de *rix*e est le celte *rhys*, guerre : *reïse*, en vieux François, signifioit une expédition militaire.

La *rix*e est une petite guerre entre des particuliers. C'est-là un terme de Pratique ; & dès lors ce mot indique une *querelle* qui mérite l'animadversion de la Justice. *Riote* est un diminutif de *rix*e : il indique une petite *querelle* populaire , de ménage , de société , &c. Ce mot est bas.

Ainsi la *querelle* naît du mécontentement , du ressentiment ; elle sort des bornes de la modération , ou du moins de la douceur. La *noïse* naît de la méchanceté ou d'une passion qui veut nuire ; c'est le but ou l'effet propre de la chose. La *rix*e naît d'une grande colère , du courroux : elle est un délir & une sorte d'attentat.

Le mot *querelle* est , comme le genre , susceptible de toute sorte d'extensions , de modifications , d'accessoirs. *Noïse* dénonce proprement un principe de malveillance qui pique , chicane , vexe , pour exciter ou plutôt susciter une *querelle* , un différend , une *rix*e , du trouble , & faire du mal , du tort ou de la peine. *Rix*e a un caractère déterminé par la nature des actions & des entreprises qu'il indique.

Quelquefois la *querelle* s'élève , sans qu'on sçache comment , ni qui a tort ou raison. On voit bien celui qui cherche *noïse* ; on recherche sur-tout l'auteur , la cause , le principe de la *noïse*. On est communément entraîné dans la *rix*e ; & il s'agit de découvrir l'agresseur.

Les gens pétulans & emportés sont sujets aux *querelles*. Les personnes aigres , acariâtres , sont sujettes aux *noïses*. Le peuple grossier & brutal est sujet aux *rix*es.



---

*Nom, Renom, Renommée.*

*Volito per ora virum*, je vole de bouche en bouche : voilà l'idée commune de ces trois termes. Ils signifient *ce qu'on publie de quelqu'un* ; tandis que *réputation* exprime littéralement *ce qu'on en pense* ( de *put*, penser, estimer, croire ) ; & la *célébrité*, l'éloge *qu'on en fait* ( de *célébrer*, louer, exalter ). Mais dans l'usage le *nom* annonce plutôt une sorte de *célébrité* ; le *renom* se rapporte mieux à la *réputation* ; la *renommée* est au dessus de l'une & de l'autre. Sans épithète, nos trois synonymes se prennent communément en bonne part : mais le mot *nom* ne se dit guere que dans le genre noble, au lieu qu'on dit d'un Artisan qu'il a du *renom*, le *renom* ou la *réputation* d'être un bon ouvrier : la *renommée* n'est que dans le grand. Employés comme synonymes les uns des autres, ils désignent divers degrés d'une *grande réputation* : le *renom* ajoute au *nom*, & la *renommée* au *renom*.

*Nom* vient de *no*, connoître ; & il signifie ce qui fait connoître & reconnoître. Avec l'acception de *renom*, il n'est d'usage que dans certaines phrases, *acquérir, se faire un nom ; avoir, laisser un nom* ; c'est à-dire, se faire connoître, être bien connu. Il ne s'emploie que dans un sens absolu ; vous avez un *nom* & non pas du *nom*, quoi qu'on ait dit un peu de *nom*, quelque *nom*, au lieu de *renom*. Il rejette le régime composé ; on n'acquiert pas le *nom* d'être homme d'honneur ; on en acquiert le *renom*.

Le *renom* est le *nom* répété, redoublé, répandu, suivant la force de la particule reduplicative & intensive *re* : il emporte donc un plus grand *nom*, une plus grande réputation. Quand il est employé d'une manière absolue, comme dans ces exemples, *homme de renom*, *ville de renom*, il prend le sens de *renommée* qui ne s'emploie pas de cette sorte.

La *renommée* est un très-grand *nom*, un *nom* par-tout connu ; le *renom* qui a le plus d'éclat & de durée ; une réputation aussi haute que vaste, formée par le concours des *cent voix*, par une sorte de concert ou d'accord unanime, & même par une espèce de jugement public qui, sur des faits & des titres connus & même éclatans, fixe l'opinion & la mémoire. Ce mot ne signifie quelquefois que le bruit qui court, ou même l'estimation commune. Souvent il annonce un personnage allégorique qui sème les bruits & distribue les réputations.

Ce mot, par la valeur de sa terminaison, annonce l'assemblage, une réunion, un corps, un résultat de divers jugemens, d'une foule de suffrages, des différentes réputations acquises par une suite de faits, &c. Ainsi le mot d'*armée* marque une réunion de troupes en un corps & sous un Chef ; celui de *ramée*, un assemblage de rameaux & de branches entrelacées ; *fumée*, un amas, un tourbillon, un nuage de flammes éteintes ; *nuée*, un amas, un corps de nuages ou autres objets ; *ondée*, une pluie à flots ou ondes ; *poignée*, tout ce que contient la main ; *potée*, plein un pot, &c. Telle est la signification ordinaire de la terminaison substantive *ée*, ajoutée à un autre mot de la Langue : comme on le voit dans *potée*, formé de *pot* ; *poignée*, de *poing* ; *ondée*, d'*onde* ; *brassée*,

de bras ; fournée , de four ; cueillerée , de cueillere ; renommée , de renom , &c.

Par le *nom* , vous êtes connu , distingué : par le *renom* , on fait du bruit , on a de la vogue : par la *renommée* , vous êtes fameux , tout est rempli de votre *nom* , & il est durable. Le *nom* vous tire de l'obscurité ; le *renom* vous donne de l'éclat ; la *renommée* vous couronne de toute sa gloire. Le *nom* vous a élevé au dessus de votre sphere ; le *renom* vous a élevé au dessus de vos Pairs ; la *renommée* vous a élevé sur le grand théâtre où les réputations n'ont ni borne ni fin. En deux mots , ce que le *nom* commence , le *renom* l'avance , la *renommée* le consomme.

Avec un mérite brillant & les circonstances , on se fait un *nom*. Des qualités & des succès qui éblouissent les esprits & flattent la faveur populaire , dépend le *renom*. Aux places élevées , aux talens sublimes , aux qualités transcendantes , à ce qui produit de profondes impressions & de grands effets , s'attache la *renommée*.

Il n'est pas si aisé , dit la Bruyere , de se faire un *nom* par un ouvrage parfait , que d'en faire valoir un médiocre par le *nom* qu'on s'est déjà acquis. Il est aussi difficile de dire pourquoi certaines gens ont eu autrefois du *renom* , que d'exprimer comment il se fait que tant d'autres n'en ont aucun. Il seroit plus facile de trouver des vertus modestes qui fussent la *renommée* , que des vertus éclatantes qui n'en font point enorgueillies.

*C'est un fardeau pesant qu'un nom trop tôt fameux. Le succès vient du sort ; du succès le renom. L'obscurité vaut mieux que tant de renommée.*

Le *nom* est un bruit qui flatte ; le *renom*, un bruit qui étourdit ; la *renommée*, un bruit qui transporte : tout cela n'est que bruit.

Celui qui s'est fait un *nom* a effectivement l'avantage de s'entendre nommer quelquefois par quelques personnes. Celui qui a travaillé pour s'entendre applaudir tout autour de lui, use en un jour de *renom* toute sa réputation future. Celui qui jouit le plus de sa *renommée*, est celui qui occupe le plus son imagination à la célébrer sur tous les tons au nom des quatre parties du Monde & de la postérité.

Combien d'hommes qui sacrifient leur repos pour avoir un *nom* ! Combien qui sacrifient leur honneur pour avoir du *renom* ! Combien qui sacrifient leur vertu & leur bonheur pour avoir de la *renommée* !

Il n'est pas sans exemple que le mérite égale le *nom*. Il y a quelques exemples de *renom* constamment soutenu. Il n'est pas impossible que la *renommée* vaille ce qu'elle coûte.

Que de gens qui, avec de grands droits à la *renommée*, ont vécu sans *nom* ! Que de personnages qui ont long-temps survécu à leur *renom*, quoiqu'on les crût morts avec lui ! Que de grands hommes qui n'ont jamais vu leur *renommée* ! Qu'est-ce que l'opinion ? qu'est-ce que la fortune ?

L'Auteur du *Paradis perdu* n'eut d'autre *renom* que celui de Républicain fougueux & de vain declamateur ; il mourut sans *nom* : sa *renommée* naquit long-temps après sa mort.

Combien de *noms* faits par des mains étrangères, qui préfèrent l'argent ! Combien de fois le *renom* est surpris par une cabale qui en rit ! Combien de

*renommées* usurpées sur des subalternes qui n'oseroient les réclamer ! Après cela, jugez les hommes.

---

### *Nommer, Appeller.*

« ON *nomme*, dit l'Abbé Girard, pour distinguer dans le discours : on *appelle* pour faire venir dans le besoin. Le Seigneur *appella* tous les animaux, & les *nomma* devant Adam pour l'instruire de leurs noms : tel est le sens du texte hébreu. Il ne faut pas toujours *nommer* les choses par leur nom, ni *appeller* toutes sortes de gens à son secours ».

*Appeller* n'est point synonyme de *nommer*, lorsqu'il signifie inviter à venir à soi, comme dans les cas posés par l'Abbé Girard. *Appellez-moi cet homme, & nommez-moi cet homme*, sont des phrases fort différentes. *C'est toi qui l'as nommé, je le dis & me nomme*, ce n'est pas dire, *c'est toi qui l'as appelé, je le dis & m'appelle*. Mais dans une acception secondaire, *appeller* signifie dire le nom de la personne ou lui donner un nom, sans l'intention de la faire venir à soi ou à son secours ; & c'est alors qu'il devient synonyme de *nommer*, & c'est la différence des synonymes que nous cherchons.

*Nommer*, dire le *nom* ou donner un *nom* ; je viens d'expliquer le sens de ce dernier mot. *Appeller*, formé de *pel*, annonce proprement des signes faits avec la main : l'*appel* est un signal pour faire venir. Mais comme en *appellant*, il est assez ordinaire que l'on *nomme* les personnes, on a dit *appeller*.

*peller pour nommer : comment l'appellez-vous ? comment se nomme-t-il ? Nommer* marque le *nom propre* de la personne : *appeller* n'énonce qu'un signe ou une qualification distinctive, quelle qu'elle soit. On *nomme* quelqu'un par son nom ; on l'*appelle* de diverses manières.

La belle Hélène fit trois fois le tour du cheval de bois pour découvrir le piège ; & dans l'espérance que les Grecs se trahiroient par surprise, elle *appella* leurs principaux Capitaines en les *nommant* par leurs *noms*, & en contrefaisant la voix de leurs femmes.

Adam, ou le Seigneur *nomma* les animaux de noms convenables ou analogues à leurs qualités, ainsi que Platon, dans son *Cratyle*, présume que Dieu le fit de tous les êtres. Lorsqu'Adam, honteux de sa faute, se cacha, Dieu l'*appella* par son nom, en le *nommant*, Adam, où es-tu ? Dans cette dernière phrase, le mot *appeller* a, par l'addition du *nom*, un double sens.

C'est ainsi qu'en *appellant* quelqu'un par son *nom*, on le *nomme*. Celui qui *nomme* ce qui est comme ce qui n'est pas, *appelle*, selon le passage d'Isaïe, Cyrus par son nom, deux cents ans avant sa naissance.

*Appeler* demande donc à la suite quelque nom ou quelque signe particulier, pour qu'il signifie nomment mais on ne nomme les gens que par leurs noms, ou prénoms, ou patronymiques, ou surnoms ; & on les appelle en de leurs noms, ou par leurs qualités, ou de différentes qualifications.

Bien tu nommes Chancelier, & tu *appelles* au chat un chat, & au chien un chien.

Vous nommez Simon, & vous l'*appelez* perfide.

Tome III.

Vous *nommez* Tibere, & vous l'*appelez* monstre.  
 Vous *nommez* Louis XII, & vous l'*appelez* le  
 Pere du peuple. Vous *nommez* Bayard ou du Terrail,  
 & vous l'*appelez* le Chevalier sans peur & sans  
 reproche.

Autrefois les Guerriers distingués étoient *appelés*  
 de quelque surnom, tels que le *preux*, le *hardi*,  
 le *brave*, le *téméraire*, le *loup*, le *renard*, *cœur*  
*de lion*, &c. selon les qualités par lesquelles ils  
 s'étoient le plus signalés dans les hasards de la guerre.  
 Avec cette excellente maniere de publier & de ré-  
 compenser le mérite, nos peres ne *nommoient* pas un  
 Chevalier illustre, sans rappeler ses exploits & dési-  
 gner à un Général tous les genres de talens qu'il  
 devoit employer selon les conjonctures.

Les Fondateurs de Rome *nommerent* leur ville  
*Valentia* : ce fut son nom mystérieux qui signifie  
 en latin, comme *romé* en grec, élévation, ville  
 élevée. On l'*appella* aussi tout simplement la *ville*,  
 non pour désigner par-là, comme on l'a cru, la  
 ville par excellence ; mais par opposition à la cam-  
 pagne, & parce qu'elle étoit la seule ville de l'Etat  
 naissant.

Dans la primitive Eglise, on baptisoit en plon-  
 geant dans l'eau ; & à chaque immersion, on *nom-*  
*moit* une des personnes de la Trinité. Alors tous  
 les nouveaux baptisés, quel que fût leur âge, étoient  
 indistinctement *appelés* enfans.

Plusieurs anciens Peuples ( & il reste des traces de  
 cet usage dans le Nord ), en *nommant* un tel,  
 l'*appelloient* fils d'un tel : il n'y avoit pas moyen  
 de renier son pere.

Jean de Montigni, Premier Président du Par-  
 lement de Paris, fut *appelé* le *Boulangier* par le

peuple reconnoissant des secours qu'il lui avoit procurés dans une disette : après lui sa famille se nomma le Boulanger.

Tel homme qui s'appelle le Comte ou le Marquis, n'oseroit nommer son pere. Un grand nom sied à un petit Plébeïen, comme un grand habit à un petit homme.

Qui craint d'être appelé comme il se nomme, qu'il s'appelle comme il voudra ; c'est ce que je dirois, s'il n'y avoit les plus graves inconvéniens à parler & à traiter sans cesse dans la Société avec des masques.

### *Nonne, Nonnette, Nonnain.*

Noms donnés autrefois aux Religieuses, & employés encore dans le style badin.

*Nonne* est le mot simple ; il signifie une fille Religieuse. *Nonnette* est un diminutif de *nonne* ; c'est une jeune Religieuse. *Nonnain* est une fille d'un Ordre religieux ou appartenant à un Corps de Religieuses. La terminaison de ce dernier mot exprime un rapport de naissance, d'origine, de société, de communauté : ainsi l'*Américain* est né en Amérique ; le *Républicain* est membre de la République ; le *Franciscain* est de l'Ordre de Saint-François ; le *vilain* est du village ou de la classe des objets vils.

Le premier de ces termes exprime donc l'état ou la qualité de la personne ; le second, la jeunesse ou quelque chose de tendre ou de fin ; le troisième,



un rapport particulier de la personne avec l'Ordre ou la Société dont elle est.

Le mot *nonne*, dans le sens de Religieux, Saint, Pénitent, existoit dans l'Egypte chrétienne dès les premiers siècles. Les Religieux ont été appellés *Nonni* & *Nonnones*, comme les Religieuses *Nonnae* & *Nonnanes*. Ces mots expriment certainement un rapport de famille, celui de pere & fils, de mere & fille. Borel croit qu'ils signifient *peres* & *meres*, & qu'ils attribuent par honneur aux Religieux & aux Religieuses, un droit de révérence paternelle & maternelle : il est particulièrement autorisé dans sa conjecture par un passage de la regle de Saint-Benoît, & par le mot italien *nonno*, grand-pere. Vossius pense que ces termes signifient au contraire *fils* & *filles*, & qu'ils viennent de l'hébreu *nin*, fils ( en basque *ninia*, fils & filles ), ou mieux encore, de l'égyptien *non*, qui a le même sens : en effet, cette dénomination paroît être venue de l'Egypte, & dès que le Supérieur a été appelé *Abbé* ou *Pere*, & la Supérieure *Abbesse* ou *Mere*, il a été tout naturel d'appeller *fils* & *filles* les Religieux & les Religieuses.

La *Nonne* differe donc de la *Religieuse*, en ce qu'elle est agrégée à une famille & soumise à une Mere spirituelle, au lieu que l'autre est vouée à une espece particuliere de religion & soumise à une regle.



*Notes , Remarques , Observations ,  
Considérations , Réflexions .*

CES termes , présentés ailleurs comme synonymes , ne peuvent l'être tous que dans une acception littéraire. J'avouerai même qu'il y a loin des *notes* aux *réflexions* : cependant on en a même rapproché les *pensées*. Je ne vais pas jusque là ; & je ne suis la voie qu'on a tracée d'abord , que pour rendre plus sensibles les limites trop foiblement marquées entre ces différens mots.

L'idée propre de *no* , *not* , est de connoître , de faire bien connoître : la *note* fait connoître , mieux connoître ou ressouvenir. L'idée de *marc* , *marque* , est de former un signe distinctif : la *remarque* fait distinguer , discerner & regarder attentivement ce qui peut être confondu , ce qui échappe. L'idée propre d'*observer* (*ob-servare*) est de garder , de tenir devant foi , sous ses yeux , de fixer : l'*observation* est un examen ou le résultat d'un examen attentif & de nouvelles recherches. L'idée primitive de *considérer* est d'attacher ses regards sur un *astre* (*sydus*) , sur un objet important , curieux , qui peut être examiné avec une diligence constante : la *considération* roule sur les différentes faces d'un objet dont elle pénètre ensuite les profondeurs. Le *réfléchir* , composé de *fléchir* , est de se détourner de suivre une nouvelle direction , de se retourner sur la *réflexion* intellectuelle est de se retourner sur la pensée , ou la pensée appliquée à elle-même. Dans le cas présent , les termes se rapportent à la

ment à éclaircir ou expliquer un texte : les *remarques*, à relever ou dans un ouvrage ou dans un sujet, ce qui attire ou mérite particulièrement l'attention ; les *observations*, à découvrir par un nouvel examen des choses nouvelles, & à conduire par de nouveaux développemens ou d'un ouvrage ou d'un sujet à des résultats du moins plus certains : les *considérations*, à développer avec étendue les différens rapports d'un objet intéressant & la raison des choses, en présentant l'objet distinct sous ses différentes faces : les *réflexions*, à creuser les idées ou à tirer de nouvelles pensées du fond des choses.

Les *notes* doivent être claires, courtes, précises, comme les notices & les notions ; car il ne s'agit que d'expliquer des mots, des passages, des allusions, en un mot, de dissiper quelque obscurité ; & si elles étoient fort étendues, elles seroient des commentaires. On fait différentes sortes de *notes* sur un ouvrage ; mais on n'en fait pas un livre, quoique dans plusieurs livres on soit obligé de chercher le *texte* parmi les *notes*.

Les *remarques* doivent être nouvelles, utiles, critiques ; car il seroit peu judicieux de vouloir faire remarquer ce que tout le monde remarque ou ce que personne ne se soucie de remarquer : mais les beautés & les défauts, le bon & le mauvais qui ne frappent point sans beaucoup d'attention, c'est-là l'objet des *remarques* soit sur un ouvrage soit sur une matière. On fait des *remarques* sur la Langue Françoisse comme sur la Philosophie d'Aristote. La Fontaine nous renvoie au *livre des Remarques*.

Les *observations* doivent être lumineuses, curieuses, sçavantes ; car c'est pour démêler ce qu'il

Y a de plus fin , découvrir ce qui est caché , développer ce qui est intéressant , qu'on met une attention particulière à observer , qu'on étudie les choses , qu'on exerce avec constance sa sagacité & sa critique. Les *observations* sont quelquefois des ouvrages particuliers , comme les *remarques*. On fait des *observations* , non seulement dans la Société & sur des écrits , mais sur toute sorte de sujets physiques , métaphysiques , moraux.

M. Beauzée donneroit , ce me semble , lieu de croire qu'il confond les *observations* avec les *remarques* ; car il dit que le mot d'*observation* sert à exprimer les *remarques* que l'on fait dans la Société ou sur les ouvrages ; & il ajoute que les *observations* demandent de la sagacité pour démêler ce qui est le moins sensible , & du goût pour choisir ce qui est plus digne d'attention , & pour rejeter ce qui n'en mérite point. L'Abbé Girard estime que les *remarques* annoncent un choix & une distinction ; & que les *observations* désignent quelque chose de critique & de recherché. Il y a certainement plus de recherches dans les *observations* que dans les *remarques* : vous *remarquez* ce qui vous frappe ; & vous *observez* pour découvrir & sçavoir. Il faut , sans doute , dans les unes & dans les autres du goût & de la critique ; mais dans les *remarques* , c'est plutôt la critique de l'homme de goût qui sent ; & dans les *observations* , celle d'un sçavant qui interroge les choses , les détaille , les creuse , les possède.

Les *considérations* doivent être étendues sur les grandes , grandes ou importantes du moins parties , après qu'on a porté une *observation* sur les divers aspects , elles descendent par

ration constante jusqu'au fond des choses, pour en rendre compte & raison ; & elles ne s'exercent proprement que sur des objets *considérables*, faits pour être *considérés*, dignes de *considération*, selon le rapport naturel que ces mots ont entre eux. Les *considérations* forment des ouvrages philosophiques & méthodiques sur des sujets graves, intéressans, relevés, tels que les mœurs, la Religion, la Société, les finances, les causes de la grandeur & de la décadence d'un Empire.

Les *réflexions* doivent être naturelles sans être triviales, neuves ou exprimées d'une manière neuve & piquante, plutôt judicieuses & solides que subtiles & ingénieuses ; car il faut qu'elles naissent du sujet, qu'elles réveillent l'attention, qu'elles instruisent & se gravent dans l'esprit. Elles sont ou éparées dans un ouvrage, ou ajoutées à un ouvrage, ou rassemblées en un corps d'ouvrage, mais détachées : elles donnent moins l'idée des choses que des idées sur les choses ; elles font penser.

### *Notifier, Signifier.*

LA *note* & le *signe* font connoître, sçavoir. La *note* dit plus que le *signe*. Si le *signe* donne à connoître, la *note* fait remarquer & distinguer. Le *signe* désigne, indique, montre, enseigne : la *note* éclaircit, explique, consigne, caractérise. Le *signe* exprime ; & la *note* imprime. Le *signe* fait que la chose est connue, qu'on en connoît l'existence : la *note* fait que la chose est bien connue, claire, cer-

SYNONYMES FRANÇOIS. 311  
taine, notoire, qu'on en connoît même la valeur,  
la propriété, la qualité, &c. Enfin la *notre* est un  
*signe* très-clair, très-marqué, très-certain, très-  
expressif.

Ainsi, *notifier*, c'est *signifier* formellement &  
nettement, d'une manière authentique, dans les  
formes, de façon que la chose soit, non seule-  
ment connue, mais indubitable, constante, no-  
toire. Vous *signifiez* ce que vous déclarez par une  
résolution expresse aux personnes : vous *notifiez* ce  
que vous leur *signifiez* en règle, en acte, en for-  
mes propres à donner à votre signification le  
valeur convenable ou le poids d'office & d'usage  
vous a été donné, vous ne pouvez pas, comme vous  
ne trouvez pas d'autre moyen de vous faire  
entendre, à moins que vous ne fassiez, par un  
instrument public, par un acte, par un  
acte d'office, la chose que vous voulez  
faire ou déclarer, par un acte, par un acte  
public, par un acte, par un acte, par un acte.

Il est donc évident que *notifier* est un  
acte d'office, un acte d'usage, un acte d'usage.

Il est donc évident que *notifier* est un  
acte d'office, un acte d'usage, un acte d'usage.

Il est donc évident que *notifier* est un  
acte d'office, un acte d'usage, un acte d'usage.

Il est donc évident que *notifier* est un  
acte d'office, un acte d'usage, un acte d'usage.

Il est donc évident que *notifier* est un  
acte d'office, un acte d'usage, un acte d'usage.

Il est donc évident que *notifier* est un  
acte d'office, un acte d'usage, un acte d'usage.

Il est donc évident que *notifier* est un  
acte d'office, un acte d'usage, un acte d'usage.

Il est donc évident que *notifier* est un  
acte d'office, un acte d'usage, un acte d'usage.

Il est donc évident que *notifier* est un  
acte d'office, un acte d'usage, un acte d'usage.

Il est donc évident que *notifier* est un  
acte d'office, un acte d'usage, un acte d'usage.

Il est donc évident que *notifier* est un  
acte d'office, un acte d'usage, un acte d'usage.

Il est donc évident que *notifier* est un  
acte d'office, un acte d'usage, un acte d'usage.

Il est donc évident que *notifier* est un  
acte d'office, un acte d'usage, un acte d'usage.

Il est donc évident que *notifier* est un  
acte d'office, un acte d'usage, un acte d'usage.

Il est donc évident que *notifier* est un  
acte d'office, un acte d'usage, un acte d'usage.

Il est donc évident que *notifier* est un  
acte d'office, un acte d'usage, un acte d'usage.

Il est donc évident que *notifier* est un  
acte d'office, un acte d'usage, un acte d'usage.

vos bâillemens; vous verrez qu'il faudra le lui *notifier*.

Vous *notifiez* à un valet ou à un ouvrier de sortir de chez vous; vous le chassez, il s'en va: vous ne voudriez pas le *signifier* à une personne de votre société; mais l'on entend ce que vous voulez dire, & l'on part. Dans le monde poli, tout, jusqu'à une injure, tout se dit poliment: au lieu de grossièretés, des méchancetés.

Autrefois le Droit public de l'Europe étoit que les Puissances se *notifiasse*nt solennellement les unes aux autres les déclarations de guerre, par des Héraults d'armes, personnages sacrés dans leurs fonctions: cette cérémonie avoit quelque chose de franc & de noble qui distinguoit essentiellement la guerre du brigandage. Le brigandage ne *signifie* en aucune manière ses résolutions, il se trahiroit; il les exécute.

Pour assurer & conserver mes droits, je fais *notifier* dans les formes, à qui il appartient, les actes ou les titres qui les constatent. Pour intenter une action en Justice, je ferai *signifier* par un Officier public les demandes auxquelles on doit répondre. En termes de Palais, la *signification* emporte, comme la *notification*, les formes juridiques; & telle espèce d'acte s'appelle *notification*, telle autre *signification*. Sur cela, rapportons-nous-en aux livres de Pratique. En général, on dit que la *notification* est une *déclaration* certaine & assurée de quelque acte, que l'on en fait à *quelqu'un*, en lui en donnant copie; & que la *signification* est la *notification* qu'on a faite à une *Partie*, par la copie qui lui en est donnée & attestée par un Officier public.

*Nourrir, Alimenter, Sustenter.*

LA lettre *N* désigne les idées relatives à la naissance & à la production. Le primitif *no* signifie production, fruit. *Nu, nou*, indique la nourriture, ce qui entretient, la production, ce qui forme une espèce de reproduction. La *nourriture* se convertit en notre propre substance ; & l'action de *nourrir* a nécessairement trait à cet effet. Ainsi on dit que les alimens *nourrissent* ; & c'est-là le sens primitif du mot. Si nous disons qu'une personne en *nourrit* une autre, nous voulons dire qu'il lui donne la *nourriture*, ce qui se change en sa substance, ce qui la fait vivre.

*Alimenter* est formé d'*aliment* ; l'*aliment*, selon la terminaison du mot, est ce qui fait qu'on s'élève, qu'on s'accroît, qu'on se maintient, qu'on subsiste, qu'on se nourrit ; ce mot latin vient du verbe *alere*, dont la racine est *al*, qui exprime les idées relatives à l'élévation : ainsi nous disons élever ou *nourrir* des enfans, &c. Mais *alimenter* n'est pas le mot *alere* d'où vient le mot *aliment* : qui a fait *alimenter* ; aussi n'exprime-t-il qu'une action relative à l'aliment qui nourrit.

*Sustenter* est le latin *sustentare*, fréquentatif de *sustinere*, soutenir, tenir par-dessous, servir d'appui ; & il signifie faire subsister, ou donner des secours pour qu'on puisse subsister, exister, ne pas tomber, ne pas cesser de vivre. On dit *sustenter*, & non pas *substanter*, qui seroit formé de *substance* & qui signifieroit entretenir la *substance*,



fournir à la *substance*. *Sustenter* indique un état de besoin, de presse, de souffrance, & l'action de soulager, d'aider, de faire supporter.

Ces termes ne sont tous les trois synonymes qu'autant qu'ils désignent un soin relatif à la conservation de la vie par les alimens.

*Nourrir*, c'est fournir à la substance des corps vivans, de maniere qu'elle soit conservée par vos alimens qui se transforment en cette substance même. *Alimenter*, c'est fournir à leur subsistance, de maniere qu'ils aient toujours des alimens pour se nourrir. *Sustenter*, c'est pourvoir à leurs besoins rigoureux & pressans, de maniere que, par vos alimens, ils aient ce qui est nécessaire pour vivre.

Vous *nourrissez* ceux à qui vous donnez les alimens dont ils se nourrissent : vous *alimentez* ceux à qui vous procurez constamment les alimens qu'ils consomment : vous *sustentez* ceux à qui vous donnez les alimens nécessaires pour qu'ils existent.

Vous maintenez la vie de ceux que vous *nourrissez* : vous entretenez la subsistance de ceux que vous *alimentez* : vous soutenez l'existence de ceux que vous *sustentez*.

La vraie mere *nourrit* son enfant de sa propre substance. Un Pourvoyeur *alimente* des consommateurs par des fournitures de denrées. La charité *sustente* l'indigent par des secours.

L'agriculture *nourrit* les peuples par ses productions. Le commerce *alimente* un pays par des approvisionnementns successifs. Le travail *sustente* le petit peuple par de modiques salaires.


Vous n'*alimentez* pas vos enfans, vos gens, ceux à qui vous donnez la nourriture, vous les *nourrissez*. Vous ne *nourrissez* pas vos voisins, des étrangers



communication successive des moyens qui entretiennent les choses, fournissent à leur consommation, perpétuent leur durée, &c.

Vous *nourrissez* le feu dont vous entretenez l'action & la force : vous *alimentez* un feu dans lequel vous jetez de quoi l'entretenir : on *nourrit* un canal avec des eaux qui deviennent ses eaux : on *alimente* un vivier dans lequel on a soin de mettre de nouveau frai de poisson. Au figuré, on *nourrit* la discorde, en tenant toujours les esprits en fermentation & en guerre : on *l'alimente*, en présentant sans cesse aux esprits de nouveaux moyens & de nouveaux motifs de division & d'opposition.

☀ L'idée nécessaire d'*alimenter* est d'entretenir d'alimens : aussi n'exprime-t-il point celle d'entretenir immédiatement la vie ou la substance, ou l'existence même des objets ; autre acception des mots *nourrir* & *sustenter*. Ainsi l'aliment, le pain par exemple, n'*alimente* pas ; il *nourrit* & *sustente*. Tout aliment, en tant qu'il entretient notre substance, *nourrit* : la nourriture suffisante & nécessaire pour soutenir la vie, *sustente*. Il y a donc une mesure donnée de nourriture pour *sustenter* : mais avec plus ou moins d'alimens, on est *nourri* bien ou mal, trop ou trop peu, ou avec toute autre sorte de modifications. On sçait déjà que *nourrir* signifie entretenir la substance par la conversion de l'aliment en cette substance ; au lieu que *sustenter* signifie seulement soutenir la vie, sans aucun rapport à la manière dont l'effet est opéré par les alimens.

La viande fraîche & le sang des animaux 

qués sur la peau, *nourrissent* le corps ; c'est ce qui fait que les Bouchers sont, pour l'ordinaire, gras, frais & vermeils. Six onces de bons alimens par jour suffisent pour *sustenter* une personne ; c'est ce que des curieux ont éprouvé, & ce que l'expérience de divers peuples chasseurs nous avoit appris : les Médecins les plus indulgens ne permettent que trente-six onces de toute sorte de nourriture.

Les fruits *nourrissent* peu ; les sucs des viandes *nourrissent* trop : ce qui n'empêche pas qu'on n'abreuve de bons bouillons les malades qu'il faudroit à peine *sustenter*. Il faut manger pour se *nourrir*, & se *nourrir* pour se *sustenter*. Celui qui se contente de se *sustenter*, est celui qui se *nourrit* le mieux, pourvu que, d'ailleurs, il donne assez de travail à son estomac.

☉ J'ai une remarque à faire sur la formation de ces trois verbes. *Nourrir* est un verbe simple qui exprime une action simple, comme les verbes *aimer*, *lire*, *créer*, *coudre*, &c. : de ces verbes, nous formons assez ordinairement des substantifs qui désignent l'effet produit par cette action : de là les mots *nourriture*, *lecture*, *créature*, *couture*. *Alimenter* est un verbe composé & formé du substantif *aliment* ; comme *tourmenter* est formé de *tourment*, *réglementer* de *réglement*, *fermenter* de *ferment*, *médicamenter* de *médicament*, &c. Ces verbes doivent donc en eux-mêmes contenir l'idée de ces substantifs qui en sont formés, & par conséquent d'un effet, la fin, le but, le résultat de l'action. *Nourrir* signifie donner de la nourriture, &c. ; *Alimenter* signifie nourrir ; *tourmenter* signifie tourmenter, troubler & blâmer ; *réglementer* signifie régler, &c.

qui a la propriété de nourrir, &c. *Sustenter* est le dérivé d'un autre verbe, de *soutenir* ; & comme dérivé, il exprime la fréquence, la répétition, la *réitération* des actes, que les Latins ont coutume d'exprimer par les terminaisons *itare*, *itari*. Ainsi *hærare*, s'arrêter, a fait *hæsitare*, s'arrêter plusieurs fois ; *vocare*, appeler, *vocitare*, appeler à cris redoublés ; *polliceri*, promettre, *pollicitari*, promettre souvent, &c. Mais cette regle trouve peu d'applications dans notre Langue, qui, très-souvent, a le verbe primitif sans le dérivé, ou le dérivé sans le primitif, & qui en confond les idées distinctives.

☉ Enfin il me reste un coup-d'œil à jeter sur les notions que l'Abbé Girard donne de la *subsistance*, de la *nourriture* & de l'*aliment*.

On fait, dit-il, des provisions pour la *subsistance* ; elle est commise aux soins du pourvoyeur. On apprête à manger pour la *nourriture* ; elle se prépare à la cuisine. On choisit entre les mets les *alimens* les plus convenables ; sur cela, on consulte le goût ou le Médecin. De là il conclut que le premier de ces termes a un rapport particulier au besoin ; le second, à la satisfaction de ce besoin ; & le troisième, à la manière de le satisfaire.

Je n'observerai point qu'il falloit comparer les *subsistances* & non pas la *subsistance* avec les *alimens* : que la *nourriture* se passe fort bien de cuisine ; témoin le lait qui fait la *nourriture* du nourrisson : que les *alimens* ne tiennent leur qualité ni de la personne qui les prend, ni du Médecin qui les prescrit : que le besoin n'entre dans la notion propre

propre d'aucun de ces termes caractérisés par des rapports supposés, étrangers ou accessoires. Mes lecteurs, étonnés de ne pas trouver, dans cet article, la plus légère idée des choses, ont déjà prévenu ma critique.

L'*aliment* est ce qui a la propriété de *nourrir*, ce qui fait la *nourriture*. La *nourriture* est l'effet produit par l'usage des *alimens*; ou l'*aliment* en tant qu'il est employé à *nourrir*, & qu'il se convertit en la substance des corps. Les *subsistances* sont les choses, ou, pour mieux dire, les productions qui, par un usage quelconque, nous font *subsister*: je parle de ce mot dans un autre article.

### *Nourrissant, Nutritif, Nourricier.*

*Nourrissant*, qui nourrit, qui nourrit beaucoup. *Nutritif*, qui a la faculté de nourrir, de se convertir en la substance de l'objet. *Nourricier*, qui opère la nutrition, qui se répand dans le corps pour en augmenter la substance. Le premier de ces termes marque l'effet; le second, la puissance; le troisième, l'action.

Les mots *nourricier* & *nourrissant* en parlent *nourriture*, dont l'usage est de nourrir, & de quantifier le fait *nourrir*.

Il y a deux mots qui se rapportent à ces deux termes. Le premier est *nourrir*, qui est le verbe qui exprime l'action de nourrir. Le second est *nourriture*, qui est le nom qui exprime l'effet de nourrir. Le premier est le mot qui exprime la puissance de nourrir. Le second est le mot qui exprime l'usage de nourrir.

qui, si l'on en sçavoit régler l'usage, seroit très-bon pour corriger les humeurs, rétablir la poitrine, & réparer les forces. Le suc *nourricier*, formé de ce corps muqueux & sucré, est lui-même un fluide muqueux & sucré qui se convertit en sang dans les veines du mésentère, & qui, par les artères lymphatiques, se répand dans toutes les parties du corps & va s'y assimiler, de maniere que leur substance en est accrue, & que leurs pertes en sont réparées.

Selon ce que je viens de dire, les alimens doux sont en général *nourrissans* & salubres : Pline parle de quelques vieillards qui avoient poussé la vie fort loin par l'usage seul du vin doux. Le sucre de canne a trop de parties *nutritives*, & il renferme trop de sel pour qu'on ne se borne point à en faire un usage modéré, très-sain alors, pourvu qu'il n'ait point passé par le feu & les drogues du Confiseur. Mais il s'agit bien moins de connoître la qualité des alimens, que de sçavoir ce que votre estomac digere bien & facilement, & de respecter le travail par lequel il donne la coction & la perfection à la lymphe *nourriciere* qui fait la bonne santé, la force du corps, la douceur & la joie de la vie, la vie elle-même.

Les alimens succulens sont trop *nourrissans*. La surabondance de leurs parties *nutritives* excite dans l'estomac une fermentation déréglée, qui tend à la corruption. Alors le suc *nourricier* est vicié ; & il porte dans tout le corps un principe de maladies lentes ; principe sur lequel aucun remede ne peut directement agir, & qui ne peut être expulsé que par une forte transpiration.

L'eau est *nourrissante*, puisqu'on voit des plantes & qu'on a vu des arbres, tel que celui de Van-

helmont, vivre & croître dans l'eau, sans tenir à la terre par des racines. L'effet des engrais semble prouver que les parties huileuses, sulfureuses, &c., ont une qualité *nutritive*. La sève des arbres est leur suc *nourricier* qui se répand dans tout le corps; mais chaque branche paroît avoir ses organes particuliers de nutrition, & sa circulation propre.

*Nourrissant* est le mot usité. *Nutritif* est un mot dogmatique : les Médecins disent un remède *purgatif & nutritif* : on distingue par la qualification de *nutritives* les parties subtiles des alimens, propres à la nutrition, des autres substances grossières qui en sont séparées par l'effervescence de l'estomac. Le mot *nourricier* appartient proprement à la physique des corps animés, & spécialement des plantes.

### *Nue, Nuée, Nuage.*

*Nab, neb*, marque l'élévation. En celte *neb*, *nef*, signifie le ciel, le haut des airs, de même que *nue*. En celte & en latin, *neb, nub*, signifient *nue*, &c., en languedocien *nuy*. *Nub* signifie encore couvrir, voiler, comme dans le latin *nubere* : en grec *νεφ*, en latin *nex*, en différentes Langues celtiques *nos*, en françois *nuit*, désignent l'obscurité, les ténèbres, la privation de lumière. Cette figure de propriété appartient, comme celle d'élévation, à la famille dont il s'agit ici.

*Nue* est un mot simple : il désigne des vapeurs condensées dans les airs. *Nuée* est un composé, & comme les substantifs dérivés



d'un autre, & distingués par cette même terminaison, il désigne les circonstances particulières de la chose, la *nue* ou un amas de vapeurs épaisses, sombres, menaçantes, grosses de pluie, & prêtes à crever. *Nuage* est également un composé de *nue*; & par le mot *age*, il désigne particulièrement l'action ou l'effet produit par l'interposition de la chose, celui de cacher, de couvrir, d'obscurcir, d'offusquer. Ces remarques achevent de justifier les idées de Bouhours & de M. Beauzée sur ces trois termes; c'est tout ce que l'Académicien m'a laissé à faire; car les observations suivantes lui appartiennent quant au fond.

L'idée d'*élévation* est si particulièrement affectée à la *nue*, que dans toutes les applications usitées du mot, soit au propre, soit au figuré, c'est la hauteur qu'il offre à notre considération, comme dans les exemples suivans. Un Ange, une Divinité descend sur une *nue*, du haut des Cieux. L'aigle perce la *nue* & se perd dans les *nues*. Un arbre, un mont sourcilleux, s'élève jusqu'aux *nues* & s'y cache. Dieu voit du haut des *nues* les entreprises des hommes. On élève quelqu'un jusqu'aux *nues* par des louanges excessives. Un homme saute aux *nues*, tombe des *nues*. Les Mystiques, dit Bossuet, n'ont songé qu'à percer les *nues*, & à se faire perdre de vue par leurs Lecteurs. L'un a peur de ramper, & se perd dans la *nue*, dit Boileau. L'idée d'élévation domine manifestement dans toutes ces phrases où l'on ne substituerait pas à la *nue*, la *nuée* ou le *nuage*.

L'idée de l'abondance ou de la quantité représentée sous un aspect sinistre, ou du moins indistinct, est si bien propre à la *nuée*, que le mot soit au figuré, soit au propre, nous rappelle toujours

cette image, ainsi qu'on le voit dans les applications servantes. La *nuée* est épaisse, grosse, sombre, orageuse : elle annonce, porte, vomir la pluie, l'orage, la foudre. Isaïe, dit Balzac, prioit les *nuées* de pleurer le Juste. Le jour, dit Costar, est toujours plus beau que les ténébres, quoiqu'il ne sorte que d'une *nuée* grosse de foudres. La *nuée* creve au propre comme au figuré ; & au figuré, *nuée* se prend pour complot, entreprise funeste. Des tourbillans de poussière en vont former une *nuée*. On menace Alexandre d'une *nuée* de fleches : tant mieux, dit-il, nous combattrons à l'ombre. Enfin on dit une *nuée* de témoins, d'oiseaux, d'insectes, & des ours pour marquer la grande quantité.

L'air de obscurité répandue est si bien dominante dans le mot *nuage*, qu'il la porte par-tout, en figure comme au propre, mais souvent avec des modifications variées à l'infini. Un *nuage* de traits ou de poussière obscurcit l'air. Vous avez un *nuage* sur les yeux, lorsque votre vue est obscurcie. Aucun *nuage*, dit Hélicier, ne troubla la sérénité de sa vie. Les passions, du diable, produisent des *nuages* qui nous dérobent les sens les plus sensibles. Ils élèvent des *nuages* qui obscurcissent le trouble même des époux, des amans.

élévation, c'est d'être délayées, fondues, étendues de manière à former comme une couche de vapeurs dans l'atmosphère.

---

*Nuer, Nuancer.*

*Nuer* vient de *nue*. Les couleurs variées produisent à peu près sur un fond le même effet que les nues sur le ciel.

*Nuer* & *nuancer* signifient, dit-on, mêler & assortir les couleurs, de manière qu'il se fasse une diminution insensible d'une couleur à l'autre, ou d'une même couleur en la faisant passer du clair à l'obscur, ou de l'obscur au clair. Il y a là deux idées très-distinctes, le passage d'une couleur à une autre, & celui des nuances d'une couleur à d'autres nuances de cette couleur. Or la première de ces idées est celle que les anciens Dictionnaires semblent avoir uniquement affectée au verbe *nuer*, & notamment le premier Dictionnaire de l'Académie, qui attribue à ce mot la seule propriété d'assortir les couleurs de manière qu'il se fasse une diminution insensible de l'une à l'autre. *Nuancer* désigneroit donc l'assortiment des différentes teintes de la même couleur; ce mot, inconnu aux Vocabulistes de ce temps-là, est encore peu usité.

*Nuer* a fait *nuance*; *nuance* a fait *nuancer*. *Nuer*, ce seroit donc plutôt, selon la remarque précédente, former des nuances sur un fond de couleur par l'assortiment de différentes couleurs nouvelles; *nuancer*, assortir les nuances d'une couleur par la diversité de ses teintes. Ainsi l'un exprimeroit la

**variété des couleurs, & l'autre la variété des nuances de chacune.**

Il importe peu que cette distinction soit agréée, quoique raisonnable. *Nuer* signifie proprement former des nuances, soit avec différentes couleurs, soit d'une seule; *nuancer*, assortir ces nuances selon leurs propres rapports : ce qui désignera deux genres d'industrie. Il est à observer que *nuer* un dessin, signifie marquer sur les fleurs les couleurs que l'ouvrier doit employer : ainsi le dessinateur *nue*, & l'ouvrier *nuance*. Dans le Dictionnaire du Commerce, *nuer*, c'est disposer les couleurs selon leurs nuances; & *nuancer*, disposer les nuances de l'étoffe, de la tapisserie, de la broderie.

Nuer se dit proprement de ces sortes d'ouvrages : cependant les Fleuristes disent *une fleur bien nuée* ; l'anémone, appelée *albertine*, est *nuée* d'incarnat. Les Naturalistes diront que des papillons & des chenilles étalent une riche variété de couleurs *nuées* avec un art infini.

Dans ces applications, *nuer* indique une diversité de couleurs. Les Brodeurs appellent *or nué*, l'or employé avec de la soie dans un ouvrage, de sorte que l'or serve comme de fond au tableau, & que la soie serve à donner les couleurs convenables aux figures.

Nuler ne le dit point au figuré : mais on y dit nuancer, pour alligner la différence fine, délicate, imperceptible qu'il y a entre les mots, les idées, les choses, comme vertus, passions, etc. On n'a guère d'approprié au mot nuancer, qu'à l'usage des nuances de la couleur.

lyse, de ces différentes observations, que *nuer* exprime l'action ou l'art d'assortir & de distribuer sur un fond ou un tissu, les couleurs ou leurs teintes, selon les rapports qu'elles ont entre elles, avec le fond & avec les objets qu'elles figurent, représentent ou imitent. *Nuancer* exprime l'action ou l'art d'observer, de distinguer, d'employer les nuances, soit celles qui forment ou marquent le passage d'une couleur à une autre, soit celles qui marquent ou forment les différens degrés d'une couleur, selon que la chose l'exige. Cette distinction générale n'a rien d'arbitraire, ou plutôt qui ne soit conforme à l'étymologie comme à l'usage.

---

### *Nul, Aucun.*

*Nul*, *ne ullus*, *ne unus*, pas un, pas un seul : *aucun*, *aliquis unus*, quelqu'un. *Nul* porte avec lui sa négation ; *aucun* en attend une pour en devenir le synonyme. *Nul* a plus de force exclusive & absolue qu'*aucun*. *Nul* exclut *chacun*, chaque individu, chaque chose, d'une manière déterminée, depuis la première jusqu'à la dernière : *aucun* négatif exclut *quelqu'un*, celui-ci ou celui-là, une chose & une autre, d'une manière indéterminée. *Nul n'ose*, c'est-à-dire qu'il n'y a *pas un seul* qui ose : *aucun* d'eux n'ose, c'est-à-dire qu'il ne se trouve pas *quelqu'un* qui ose. L'homme négatif & sans égards, n'a *nul* égard pour vos prières, il les rejette absolument : l'homme honnête & capable d'égards, n'a *aucun* égard à vos prières dans telle occasion, il ne s'y rend pas. La justice rigoureuse

qui ne fait *nulle* acception des personnes, n'en fera *nulle* en votre faveur : l'équité moins sévère, qui fait quelquefois acception des malheureux & des foibles, n'en fera *aucune*. Vous n'aurez *nulle* considération, quand vous devez n'en avoir pas la moindre : vous n'en avez *aucune*, quand vous auriez pu en avoir quelqu'une.

De la force des termes, il résulte que *nul* peut & doit en général être employé en régime, tout comme *aucun*, quoiqu'en disent quelques Grammairiens. Selon eux, au lieu de dire : *les injures ne firent sur lui* nulle impression, il faudroit dire : *les injures ne firent sur lui* aucune impression. Pourquoi donc, si un terme renchérit sur l'autre, si vous avez besoin de marquer une parfaite insensibilité, s'il est utile d'aggraver le reproche ? *Nul* ajoute à *aucun*, comme *point* à *pas*. Si l'oreille préfère quelquefois *aucun* à *nul*, il n'en faut pas moins que la justesse de l'expression l'emporte, dans les cas graves, sur la délicatesse de l'oreille.

Nous disons fort bien, *je n'ai vu cet homme-là* nulle part, *je ne fais nul cas de celui-ci*, *je ne dois nul égard à l'autre*, *un contrat est nul* & de nul effet. Les personnes les plus délicates parlent ainsi. Une observation grammaticale à faire, c'est que, loin d'exclure *nul* du régime, il est absolument nécessaire, lorsque la phrase ne porte point de négation ; & la raison en est que, sans une négation particulière, *aucun* signifie *quelqu'un* ou *quelque*. Et c'est pourquoi on a dit & bien dit : *le bien est de nulle considération devant Dieu, mais non pas devant les hommes ; cette pièce est de nulle valeur ; cette machine est bien inventée, mais elle est de nul usage*. On ne diroit pas qu'une chose

*est d'aucun usage, d'aucune valeur, d'aucune considération*, pour exprimer qu'elle n'en a point : *aucun* ne prend ce sens que dans la proposition négative. Des Historiens disent : *Il y avoit peine de mort contre quiconque avoit tué volontairement aucun de ces animaux : il n'appartient qu'à ceux qui ignorent la liaison de toutes les especes de connoissances entre elles, d'en mépriser aucune partie. Aucun* est là mis, en mauvais style à la vérité, mais dans son vrai sens, pour *quelqu'un* ou *quelque*.

☼ *Nul* se dit, au nominatif, pour *personne*, sans rapport à un nom exprimé. *Nul ne sçait s'il est digne d'amour ou de haine : nul ne va au pere que par le fils. Nul* désigne là, sans aucun nom, de la maniere la plus précise & la plus propre au style énergique des sentences, l'universalité des hommes. *Aucun* se lie nécessairement avec un nom : ainsi vous direz, *aucun Auteur, aucune raison, aucun de ces gens-là, aucune de ces choses*.

☼ *Nul* se prend encore dans une autre acception absolument étrangere à *aucun* : il marque l'invalidité, l'inefficacité, la nullité d'un acte & autres choses semblables. On dit aussi en ce sens, qu'un *homme est nul*, quand il n'a ni vertu, ni caractère, ni énergie, ni influence. Cette acception sert bien encore à confirmer la force négative, exclusive & destructive du mot, qui réduit les choses à rien, qui fait qu'elles sont comme non-avenues, comme si elles n'étoient pas.

---

*Numéral, Numérique.*

LE mot *numérique* n'est pas la même chose que *numéral*, comme on nous le dit ; car la chose *numérale* forme toujours un nombre ; mais il n'en est pas de même de la chose *numérique*. *Trois* est un nom *numéral* ou un nom de nombre : mais une différence *numérique* n'est pas même cette différence dans le nombre, c'est celle d'un individu à un autre. *Numéral* signifie ce qui dénomme un nombre ; *numérique*, ce qui a rapport aux nombres. Les lettres *numérales* servent de chiffres, les vers *numéraux* marquent des dates ; mais les rapports *numériques* sont seulement tirés des nombres ; l'arithmétique *numérique* se sert seulement de chiffres au lieu de lettres.

Les lettres *numérales* des Romains, I, II, III, IV, &c. ne sont pas du *calcul numérique* ; ce calcul se fait avec les chiffres que nous appelons *arabes*, 1, 2, 3, 4, &c. : ces chiffres & ces lettres de nombre ont la même origine, quoique dans leur figure ils ne semblent avoir aucun rapport entre eux. La main est également leur type, avec cette différence que les lettres représentent les doigts coupés ou séparés de leur racine ; au lieu que les chiffres représentent, selon le nombre, la forme des doigts alongés & unis à leur base. Dans l'une & l'autre manière, *un* est le pouce isolé ; *deux* représente dans le chiffre deux doigts unis, & par les lettres deux doigts séparés, ainsi de suite. Le 5 offre le dessin ou le contour des cinq doigts étendus ;



& V, la forme de la main dont les doigts du milieu sont fermés ou retranchés. Après V, les Romains ajoutent des doigts ou des unités; les Arabes ferment la main & levent le pouce, figure représentée par 6; & les nombres suivans, 7, 8, 9, ont des rapports marqués avec 2, 3, 4, parce qu'ils se forment avec les mêmes doigts, mais différenciés par des arrondissemens & par des pointes. Les Romains expriment la dixaine, terme des nombres, fixé par les dix doigts, avec un X, signe des deux mains mises en croix; & ce signe porta d'abord à chacune de ses pointes élevées, cinq autres petites lignes ou doigts. La dixaine arabe est exprimée par 10, c'est-à-dire première révolution des doigts: le zéro est l'imitation du poing ou de la main fermée. M. de Gêbelin, un jour que nous causions ensemble sur cette matiere, fut si frappé de la vraisemblance & de la simplicité de mon idée, qu'il suspendit la publication annoncée de ses conjectures sur l'origine de ces deux sortes de chiffres. Cet excellent homme, si ami du vrai qu'il étoit toujours prêt à renoncer à ses plus grandes idées & à ses plus belles découvertes, avoit toute la candeur & la docilité d'un enfant.



---

O.

---

*O, Oh, Ho.*

*O* est une voix forte, pleine, sonore, naturelle à celui qui s'écrie, à celui qui appelle, à celui qui invoque, à celui qui apostrophe, à celui qui s'étonne, à celui qui s'indigne, à celui qui éprouve une grande joie ou autre grande passion. Un cri fort & retentissant est le signe & l'expression naturelle d'une impression, d'une sensation profonde, qui a besoin de s'exhaler & de se répandre. Le son *O*, en frappant le haut du palais & en se repercutant dans toute la capacité de la bouche, s'enfle; &, en sortant par un passage étroit, par le canal de la bouche rétrécie ou des lèvres arrondies comme par un porte-voix, il porte au loin, & va frapper fortement l'oreille. Il s'emploie donc naturellement pour appeler, pour réveiller l'attention, pour attirer les regards, pour exprimer une situation extraordinaire.

J'ai dit que la bouche s'arrondissoit pour prononcer *o*. De là vient la figure de la lettre *o*, pure imitation de la moule que la bouche forme, en exprimant ce son. C'est le signe naturel des corps ronds, comme l'œil, le fruit, ou oriental *hol*. L'apostrophe d'un homme est naturelle d'une affection vive le geste du doigt étendu, la longueur, l'éléva-

tion , l'éloignement ; ainsi le mot *hol* , changé dans la suite en *sol* , est l'indice naturel d'un corps rond & élevé qui excite de vives affections ; & tel est le *soleil*. L'écriture alphabétique est donc aussi bien donnée par la Nature que le langage. J'observerai encore , & ce n'est pas sans objet , que la voyelle *o* n'est que la quatrième dans l'ordre alphabétique , par la raison que la bouche s'ouvre moins pour le prononcer , que pour prononcer *i* , comme elle s'ouvre moins pour prononcer *i* que *e* , *e* que *a* : mais elle s'ouvre moins encore pour prononcer *u* , *ou*. Permis à l'ignorance de trouver tant de choses arbitraires & risibles.

L'interjection *o* s'emploie avec ou sans aspiration. Elle ne prend point d'aspiration , lorsqu'il ne s'agit que d'exprimer purement & simplement la sensation , le sentiment , l'idée sans accessoires ; lorsque vous n'avez besoin que d'avertir par l'émission de la voix ou du cri ; lorsque vous passez promptement de ce mot à un autre sur lequel la voix s'élève , appuie , ou se repose. Ainsi vous vous écriez , *ô Ciel ! ô Dieu ! ô mon pere ! ô temps ! ô mœurs ! ô crime ! ô terreur ! ô bonté suprême !* On n'est là que le cri pur du besoin , de l'étonnement , de l'effroi , de la reconnoissance , &c.

Si l'interjection est modifiée par l'aspiration , son idée l'est également ; & elle l'est différemment , selon que l'aspiration précède ou suit la voyelle.

Si l'aspiration suit la voyelle , il est évident qu'elle allonge la syllabe & qu'elle prolonge le cri. *Oh !* c'est comme si vous disiez reduplicativement *o o* , en coulant & sans distinguer les deux voix. *Oh* est donc une exclamation plus forte , plus grande , plus soutenue , le cri d'une sensation plus profonde & plus durable , celui d'une intention

plus marquée & plus développée, tandis que *o* n'est qu'un pur éclat de voix. Vous dites *o* pour appeler quelqu'un qui est à portée de vous entendre : si la personne est éloignée, & que vous craigniez de n'en être pas entendu, vous criez *oh*, *oh* ! La douleur d'une vive piqure vous fait jeter un cri *o* : la douleur d'une blessure profonde vous fait pousser un cri lamentable, *oh* ! *O* n'est qu'une voix fugitive qui appelle, pour ainsi dire, la suite du discours : vous vous arrêtez, vous pesez sur *oh* ! c'est une sorte de phrase ; & cette phrase nous apprend que vous êtes pénétré de douleur, de joie, d'admiration, de terreur, &c. ; & que vous voudriez nous pénétrer des mêmes sentimens.

Si l'aspiration précède la voyelle, c'est tout le contraire. Les poumons semblent se vider, la voix s'épuiser, la sensation se dissiper par la force de l'aspiration. En disant *ho*, vous chassez tout d'un coup un grand volume d'air ; & la voix s'arrête aussitôt. Cette interjection exprime donc une sensation vive, impatiente, prompte à s'exhaler ; & qui exhale, pour ainsi dire, toute entière par sa force, par sa précipitation, par l'élan de l'homme qui étouffe. Vous dites *ho* dans la vive surprise que vous cause la présence subite d'un objet très-inattendu ; mais la sensation ne dure pas : vous direz *oh* dans une grande & longue admiration, & votre exclamation est soutenue par la sensation durable qui prolonge l'accent. *Ho* marquera un mouvement vif de plaisir : *oh*, la joie, une joie profonde ; il en sera de même de la douleur & de tout autre sentiment. Aussi l'exclamation *ho* exprime-t-elle particulièrement la vivacité de la surprise. Ne vous marquez encore mieux votre surprise ?

vous répétez le cri *oh*, *oh*, avec syncope, ou en entrecoupant votre discours avec l'effort d'une voix épuisée, difficile, gênée, comme dans le rire *hi ! hi ! hi !* où les coups de gosier sont très-distincts & très-sensibles.

La même observation s'applique naturellement aux interjections *ah*, *ha*, *eh*, *he*, &c. ; puisque la différence vient de la manière de placer l'aspiration. Mais ces interjections ne servent-elles pas quelquefois à exprimer les mêmes sensations que *oh*, *oh*, l'admiration, par exemple, & autre passion vive ? oui, sans doute : elles sont donc synonymes sous ce rapport. *Ah*, *eh*, *oh*, exprimeront la surprise : l'exprimeront-ils sans aucune différence ? non certes ; car ces cris sont ordinairement involontaires, on ne choisit pas entre l'un & l'autre : c'est donc la Nature qui inspire telle ou telle voix ; & chaque voix a sa raison dans la Nature. Quelle est donc la raison particulière de chacune de ces exclamations ?

Il faut la chercher dans la valeur distinctive des voix & des voyelles. *A* se prononce sans modification, de toute l'ouverture de la bouche, & si je puis ainsi parler, de toute l'ouverture de l'ame. Cette voix rend & réfléchit en quelque sorte la sensation de la manière la plus libre, la plus franche, la plus pure ; & cette sensation doit remplir l'ame, puisqu'elle force ou nécessite la plus grande ouverture de la bouche. *Ah !* est donc l'exclamation d'un cœur plein & libre de rendre sa sensation par un éclat égal à la force de l'impression. *A* exprime dans toutes les Langues, la possession, la jouissance, ce qu'on a, ce qu'on a dans l'ame. L'interjection est donc l'expression

pression naturelle & nécessaire de la grande sensation.

*E* n'est autre chose que le son même de la respiration naturelle; & c'est par cette raison qu'il est le signe propre de la vie & de l'existence, & dans toutes les Langues, *hé*, *é* est la racine d'une foule de mots qui expriment cette idée. Moins ouvert que l'*a*, moins sonore que l'*o*, il n'exprime qu'une sensation plus douce, ou il n'exprime une sensation quelconque que d'une manière plus douce, sans l'éclat de l'*a*, sans la force de l'*o*. *Eh* affoiblit donc ou adoucit la sensation que vous exprimez également par *ah* & par *oh*.

O se prononce de maniere que la voix en est plus sonore, plus retentissante, plus frappante; elle fait ainsi plus d'impression ou la porte plus loin. C'est sur-tout cet effet que la Nature produira par les interjections *o*, *oh*, *ho* : c'est pour cela qu'elle ramasse, enfle & pousse fortement la voix. Aussi *o*, *oh* sont-ils les cris naturels de celui qui appelle, qui appelle à son secours; & *o* s'est tout naturellement placé devant ce qu'on appelle grammaticalement le *vocatif*. *Oh* marque donc l'intention ou du moins la propriété de produire plus d'effet.

*Ah !* sera donc l'éclat franc d'une grande plainte, d'une grande joie, ou de toute autre grande sensation, sans autre dessein & par l'effet naturel de l'impression. *Eh !* sera l'émission douce de la plainte, de la joie, de tout autre sentiment qui, s'il ne peut pas absolument se contenir, se modère du mieux qu'il se peut. *Ah !* sera l'explosion d'une grande peine, d'une grande douleur, d'une grande sensation, qui ne peut se contenir, & qui se déverse, un soulagement, un relief, un plaisir, un contentement, un plaisir à satisfaire la passion de

l'ame. *Eh !* marque l'existence de la sensation ; *ah !* la grandeur ; *oh !* son énergie.

De même, *ha, ha, ha* est un éclat de rire franc & ouvert. *Hé, hé, hé* est un rire simple & modéré. *Ho, ho, ho* est un gros rire accompagné de surprise ou de moquerie, ou de quelque autre circonstance aggravante. *Hi, hi, hi* est le rire tout bas & contraint. *I* est la plus foible, la plus gênée, & la plus timide des voix. . . .

J'en ai assez dit, si l'on veut m'entendre : j'en ai trop dit, pour qui ne le veut pas, & ne trouve qu'à rire dans la scène de M. Jourdain avec son Maître de Langue. Si ce n'est là qu'un rêve de mon imagination, je suis bien trompé : je croyais étudier la Nature, & j'ai cru l'entendre parler.

### *Obliger, Contraindre, Forcer, Violenter.*

Ces termes expriment des actions contraires à la liberté de quelqu'un. L'Abbé Girard remarque que *violenter* enchérit sur *forcer*, & celui-ci sur *contraindre* ; mais toutefois que la liberté est également ravie par l'action qu'ils énoncent. L'expression est au moins trop forte ; car la contrainte ne ravit pas, elle n'ôte pas même toujours absolument la liberté. M. d'Alembert pense que *contraindre*, *obliger*, *forcer*, désignent quelque chose que l'on fait contre son gré : cependant ce n'est pas toujours contre son gré qu'on remplit des obligations, celles par exemple de la reconnaissance.

On dit, ajoute ce Philosophe célèbre : Le res-

peut me *force* à me taire, la reconnoissance m'y *oblige*, l'autorité m'y *contraint*. Le mérite *oblige* les plus indifférens à l'estimer, il y *force* un rival juste, il y *contraint* l'envie. On dit une fête d'*obligation*, un consentement *forcé*, une attitude *contrainte*. On se *contraint* soi-même, on *force* un poste, & on *oblige* l'ennemi d'en décamper.

Je crains que ces applications ne suppléent pas à l'explication des termes. *Obliger*, lat. *ob-ligare*, lier tout autour. *Contraindre*, lat. *con-stringere*, serret de tous côtés, étreindre fortement. *Forcer*, de *fer*, *for*, *hortz* (porter, élever) signifie employer des moyens puissans, efficaces par eux-mêmes, qui ôtent ou ravissent. *Violenter*, de *vi*, (force) avec l'augmentatif *bl* (grand, élevé), marque l'abus & les excès de la force par les mauvais traitemens.

Ainsi l'*obligation* lie, engage : la *contrainte* moleste, contrarie : la *force* emporte, entraîne : la *violence* maltraite, outrage.

L'*obligation* empêche ou entraîne la liberté ; la *contrainte* la tourmente ; la *force* l'ôte ; la *violence* la viole, si on me permet de le dire.

L'Abbé Girard estime que le mot *contraindre* semble mieux convenir pour marquer une atteinte donnée à la liberté dans le temps de la *délibération*, par des oppositions *gênantes* qui font qu'on se détermine contre sa propre inclination qu'on suivroit si les moyens n'en étoient pas ôtés ( dites plutôt affoiblis ) : que le mot *forcer*, paroît proprement exprimer une *attaque* portée à la liberté dans le temps de la *détermination*, par une autorité *puissante* ( ou plutôt par une *puissance* ) qui fait qu'on agit formellement contre sa volonté dont on a re-



gret de n'être pas le maître : & que le mot *violenter*, donne l'idée d'un combat livré à la liberté dans le temps de l'exécution, par les efforts contraires d'une action *vigoureuse*, à laquelle on essaye en vain de résister. J'ajoute qu'*obliger* exprime un *empêchement* mis à la liberté, soit avant, soit pendant & la *délibération* & la *détermination* & l'exécution, par une *cause quelconque*, même par la volonté de la personne obligée.

*Obliger* est un acte de pouvoir, qui impose un devoir ou une nécessité. *Contraindre* est un acte de persécution ou d'obsession, qui arrache plutôt qu'il n'obtient un consentement. *Forcer* est un acte de puissance & de vigueur, qui, par son énergie, détruit celle d'une volonté opposée. *Violenter* est un acte d'emportement ou de brutalité, qui emploie le droit & les ressources du plus fort à dompter une volonté rebelle & opiniâtre.

Les préceptes de l'Evangile *obligent*, dès qu'on est Chrétien, mais sans *contraindre*; car on est parfaitement libre d'obéir ou de désobéir. Les persécutions d'un importun vous *contraignent* quelquefois, mais sans vous *forcer*; car vous pouviez y résister encore. Une puissance irrésistible qui vient sur nous quand nous suivons la direction opposée, nous *force* à reculer sans nous *violenter*; car il est naturel que nous nous déterminions, sans attendre la violence, à renoncer à ce que nous ne pouvons pas faire. Un maître inique & absolu qui vous ordonne une chose honteuse ou injuste, vous *violentera* pour vaincre, par de mauvais traitemens. votre résistance, & vous mener au crime malgré vos efforts.

On s'*oblige* soi-même, quand on s'engage

*se contraindre*, quand on se gêne fort. On s'efforce plutôt qu'on ne *se force*, dans ce qu'on fait avec répugnance. On ne *se violente* pas ; car on ne peut pas vouloir efficacement & faire tout ensemble des choses contraires.

☼ *Obliger* a différentes acceptions figurées. *Contraindre* ne se dit aussi que dans un sens figuré, tantôt rigoureux, tantôt relâché. *Forcer* s'applique seul aux choses : on *force* des barrières, des obstacles : il a toujours un sens plus ou moins dur ou sévère. *Violenter* ne se dit guère que dans le genre familier ou du moins modéré, & ce n'est souvent qu'une manière de parler : au figuré & dans le genre noble, on dira *faire violence*, même aux choses, à la Loi par exemple.

---

### *Obliger à faire, Obliger de faire.*

TH. CORNEILLE & Bouhours ont remarqué & prouvé par l'usage, que plusieurs de nos verbes, tels qu'*obliger, contraindre, forcer, s'efforcer, tâcher*, &c. prennent également après eux la préposition *à* & la préposition *de*, quand ils sont suivis d'un autre verbe, comme d'un régime. Ainsi l'on dit *obliger, contraindre, forcer*, &c. *à faire* ou *de faire*. Il est sans doute plus naturel de dire *à* ou *de* devant un verbe, selon qu'on dit l'un ou l'autre devant un substantif. *obliger à faire* une chose, comme *obliger à* une chose, &c. Mais l'usage a ses licences, & même ses raisons, pour s'écarter de la règle générale. Il s'agiroit donc de trouver, dans ces deux manières de s'exprimer, une

différence générale qui en déterminât le sens particulier & en réglât l'emploi. Quoique les Grammairiens n'aient pas poussé si loin leurs recherches & leurs réflexions, ils m'aideront, par leurs remarques, à résoudre ce problème, & à mettre la science à la place de l'aveugle routine. A la règle générale, je joindrai quelques exceptions dans lesquelles l'usage semble attribuer à d'autres verbes également suivis des deux prépositions, des sens particuliers.

Si je ne me trompe, 1°. la préposition *à* placée entre les deux verbes, marque particulièrement le rapport, l'influence & l'action de la cause, de la puissance, du sujet qui *oblige, force* ou *contraint*: au lieu que la préposition *de* marque spécialement l'effet de cette cause & de cette action sur l'objet ou le sujet qui est *contraint, forcé* ou *obligé*. 2°. La préposition *à* désigne plutôt le genre d'action & le but, sans aucun rapport déterminé de temps; au lieu que la préposition *de* annonce plutôt l'acte & l'exécution ou présente ou prochaine, & par conséquent avec une détermination de temps assez précise.

Je prouve la première de ces distinctions relative à la cause & à l'effet. Nous disons plutôt *à* lorsque le verbe régisseur est à l'actif, & *de* lorsqu'il est au passif. Vous vous *obligez* à faire une chose, & vous êtes *obligé* de la faire. La nécessité nous *force* à nous aider; & nous sommes *forcés* de nous aider. La résistance vous *contraint* à user de force; & vous êtes *contraint* d'en user. Une douce violence vous *force* à quitter votre luxe & vos délices; & vous êtes *forcé* d'y renoncer. Comme la Religion nous *oblige* à révéler les Princes, les Princes sont *obligés* de révéler la Religion, dit un Orateur,

Corneille observe qu'on met plutôt à que *de* après le passif ; Bouhours observe & confirme par des exemples, que nos bons Auteurs le pratiquent presque toujours ainsi. Or il est à remarquer qu'avec le verbe passif, vous n'êtes pas même *obligé* d'énoncer la cause : ainsi vous dites, *je suis obligé de partir, forcé de me défendre, contraint de céder*, sans autre énonciation. L'actif énonce au contraire nécessairement la cause : ainsi vous direz, *la loi m'oblige, le respect me force, la fortune me contraint*. La préposition *de* sert donc plutôt à marquer l'effet produit ; & la préposition *à* nécessite à désigner la cause qui le produit. La première dénote donc particulièrement le devoir & la nécessité qu'on impose ; & la seconde, le devoir ou la nécessité qui est imposée.

Je prouve la seconde différence relative à l'action & à l'acte. La préposition *à* désigne précisément le genre & l'objet de l'obligation ; tandis que l'obligation se fait sentir dans l'acte ou à l'égard de l'exécution de la chose. Ainsi la Religion *oblige* le diffamateur *à* réparer l'honneur de son prochain aux dépens du sien propre ; c'est un devoir qu'il doit remplir : mais la justice *oblige*, par une condamnation, *de* faire à sa partie réparation d'honneur ; c'est une peine qu'il subit. Vous vous occupez *à* une chose, quand elle est l'objet de vos occupations, ou que c'est votre genre d'occupation ordinaire : vous vous occupez *de* la chose, quand vous y songez, quand vous y travaillez actuellement. L'ambition *force* le courtisan *à* ramper, il faudra qu'il rampe : quand il rampe, elle le *force* de ramper. Ainsi parlent nos bons Ecrivains, comme dans les phrases suivantes : La prévoyance *oblige* à

faire des épargnes ; les impies *forcent* la Providence à les punir : la valeur *contraint* la fortune à se déclarer pour elle ; & tout au contraire, votre vainqueur vous *contraint* de fuir : la mauvaise conduite de votre ami vous *force* de l'abandonner ; de petites pertes *obligerent* Alexandre de séparer ses troupes.

Aussi dit-on à plutôt que *de*, lorsqu'il ne s'agit que d'une obligation morale & générale à remplir dans l'occasion ; au lieu qu'on dit bien plutôt *de* qu'à, lorsqu'il s'agit d'une nécessité physique & présente dans le temps de l'exécution. Je ne sçais même, disoit Bouhours, si, quand *obligé* emporte une obligation étroite de conscience, à ne seroit point mieux que *de*. Oui certes, lorsqu'on ne parle que d'une loi, d'une règle, d'une autorité qui vous impose un devoir ou une nécessité, abstraction faite de la circonstance du temps. Mais dans la circonstance du temps, on est *obligé* par une force d'agir ainsi. La charité vous *oblige* à pardonner, lorsque vous serez offensé : vous êtes *obligé* de pardonner, dans le cas précis de l'offense.

Cette seconde distinction s'accorde parfaitement avec la première ; & elles se confirment l'une l'autre. L'actif qui demande, après lui, la préposition *à*, n'exprime que l'existence de l'obligation ; mais le passif qui suppose déjà l'existence de l'obligation, en marque l'accomplissement & l'effet par la préposition *de*.

Et non seulement ces distinctions sont justifiées par l'usage & par des préjugés légitimes ; mais encore elles sont fondées en raison, & sur la valeur même des prépositions. *Ad*, comme chez les Latins *ad*, marque la fin, le but, la chose à faire, la

chose à *venir*, plus ou moins éloignée : *de* désigne l'induction, l'extraction, la conséquence, l'origine de la chose, l'effet produit par la cause. Ainsi l'obligation à remplir, la loi à observer, tend à un but, à une action, à un effet futur ; elle indique la chose à *faire* : mais l'*obligation de faire*, la nécessité d'agir, marque sensiblement la circonstance, le cas présent de faire ce qui est à faire dans le moment. La circonstance vous *oblige de fuir* ce que la règle vous *oblige à faire* dans cette occasion.

Observez encore qu'on dit *obliger, forcer, contraindre, être obligé, forcé, contraint à une chose*, & non pas d'une chose ; la raison en est que le substantif ne désigne que le genre d'obligation & d'action, & non l'acte & l'exécution même de la chose.

Faut-il ajouter que quelque fois l'oreille demande une préposition plutôt que l'autre ? Une oreille délicate, dit Bouhours, ne pourroit souffrir *obliger à abandonner* ; & *obligé de défendre* lui paroîtroit un peu dur. Cette considération est de quelque poids, pourvu qu'il n'y ait d'ailleurs nul inconvénient, ajoute l'Observateur.

Passons à quelques autres verbes également suivis de l'une & l'autre prépositions. Les uns sont dans la règle générale : les autres prennent des acceptions différentes.

On dit *tâcher & s'efforcer à* ou *de*. *Tâcher* à signifie tendre avec effort à un but, se proposer fermement une chose, la prendre à tâche, y diriger toutes ses facultés : ainsi l'on dir *j'y tâchois* ou *je n'y tâchois pas*, c'est-à-dire j'avois ou je n'avois pas ce dessein, c'étoit ou ce n'étoit pas mon projet,

le but où je visois, où je dirigeois mes efforts. *Tâcher* de exprime les efforts que l'on fait dans l'exécution même, les soins qu'on se donne en faisant la chose, toutes les ressources que l'on emploie à la faire, le travail & le tourment avec lequel on poursuit le succès : on *tâche* de bien faire ce qu'on fait ; on *tâche* d'obtenir en sollicitant vivement. Si vous *tâchez* à être plaisant, vous ne le ferez pas ; si vous *tâchez* de l'être, vous ne l'êtes pas : on est naturellement plaisant, & la plaisanterie doit être naturelle ; le dessein & le travail vous trahissent. Ce verbe suit donc la règle générale qui distingue le dessein, le but, l'objet éloigné par la préposition à ; l'acte, l'exécution, la chose présente par la préposition de. *S'efforcer* est dans le même cas, si toutefois il est du bel usage de dire *s'efforcer* à faire.

On dit ainsi *prier* à dîner, à souper, ou de dîner, de souper. Bouhours observe qu'on *prie* à dîner d'avance & par un dessein formé ; mais qu'on *prie de dîner* sur le champ & sans préparation. Ainsi M. Dacier dit, dans une Remarque sur les Épîtres d'Horace, que ce Poète écrit à Manlius Torquatus, pour le *prier* à souper la veille d'une grande fête : & Madame Dacier, en parlant de Térence, que ce Poète ayant lu à Cécilius quelques vers de l'*Andrienne*, celui-ci le *pria de* souper. Les Sybarites, dit Fontenelle dans ses Dialogues, *prioient* les gens à manger un an avant le jour du repas, pour avoir le loisir de le faire aussi délicat qu'ils le vouloient. Mademoiselle de Scudéry raconte que quelqu'un l'ayant *priée de* dîner chez lui, & ayant été *prie* dîner ailleurs une heure après, il y alla sans l'avertir. *Prier* à marque la cérémonie, & *prie*

la familiarité. Cette remarque de Bouhours est conforme à la règle.

On *commence* de même, & on *continue* de parler, d'écrire, de faire, ou à parler, à écrire, à faire. Vaugelas prétend qu'il faut toujours dire *commencer* à sans aucune exception : l'Académie n'a point été de ce sentiment ; & Bouhours prouve qu'il est contraire à l'usage suivi par de bons Ecrivains. Pellisson parle, dans l'Histoire de l'Académie, de foux qui *commencent* d'être éblouis de la gloire : Regnier dit dans un Eloge, que le jour *commence* d'éclorre ; Henri VIII, dit Bossuet, Oraison funebre de la Reine d'Angleterre, *commença* d'ébranler l'autorité de l'Eglise. Je ne sçais si cette manière de parler est là bien placée ; mais il me semble que *commencer* à faire a plus de rapport à l'état de la chose considérée relativement à sa perfectibilité ; & *commencer* de faire, à l'époque de l'action considérée relativement à sa durée. On *commence* à faire ce qui se fait progressivement, ce qui va croissant par degrés jusqu'à son plus haut période : on *commence* de faire ce qui se fait successivement, ce qui a un commencement, un milieu, une fin. Vous *commencez* à parler une Langue, lorsque vous ne la parlez encore qu'imparfaitement & difficilement : un Orateur *commence* de parler, quand il n'en est encore qu'au commencement de son discours. Un enfant *commence* à marcher, quand il fait à peine quelques pas : un Voyageur *commence* d'aller, lorsqu'il se met en route. Le jour qui ne répand encore qu'une foible lumière, *commence* à luire : le jour qui ne fait que de répandre sa lumière, *commence* de luire. Quand on n'en est qu'aux élémens d'une science, on *commence* à apprendre :



on *commence d'apprendre*, si on en est encore aux premières leçons. *Commencer de* n'indique que le temps, l'exécution, la suite, l'action physique, tandis que *commencer à* désigne le succès, la faculté, la capacité, les progrès, des circonstances morales ; & nous rentrons ainsi sans cesse dans la règle générale, comme à l'article suivant.

On *continue à faire* ce qu'on fait d'habitude ; ce qu'on a coutume de faire, tant qu'on n'y renonce pas : on *continue de faire* ce qu'on fait actuellement, ce après quoi l'on est, tant qu'on ne discontinue pas. La première manière de parler n'indique que la continuation ; la seconde marque la continuité : celle-ci spécifie l'acte présent ; celle-là en fait abstraction. On *continue à jouer*, tant qu'on est adonné au jeu : on *continue de jouer*, tant qu'on reste au jeu. Celui qui a toujours la même opinion, *continue à la défendre* : celui qui parle toujours pour son opinion, sans attendre, sans écouter les objections, *continue de la défendre*. L'Empire *continue à décliner*, quand il est sujet à éprouver des secousses de décadence : il *continue de décliner*, lorsque, dans sa décadence, il ne s'arrête pas. Vous *continuez à faire* ce que vous avez *commencé à faire* ; & vous *continuez de faire* ce que vous avez *commencé de faire*.

Bouhours observe à propos qu'entre *oublier à faire* & *oublier de faire*, il y a cette différence qu'*oublier à* signifie perdre l'habitude, la science, le talent qu'on avoit ; & *oublier de* signifie manquer à une chose par oubli, l'omettre, ne pas songer à la faire. On *oublie à faire* ce qu'on sçavoit faire, on désapprend : on *oublie de faire* ce qu'on devoit ou ce qu'on vouloit, on ne le fait pas. Là

c'est la perte d'un talent, d'une faculté : ici c'est une omission, une action omise dans le temps. Toujours des rapports avec la différence générale & primitive.

Le même Auteur ne voit guere de différence entre *manquer à faire* & *manquer de faire*, sinon que quand le verbe *manquer* est joint à une négative, on met élégamment, avec tous les Ecrivains un peu corrects, *de* à la suite, & qu'on met plus élégamment *à*, quand il n'y a point de négative. Les malheureux *ne manquent* jamais de se plaindre; il y a dérèglement dans les desirs, si, *manquant à* obtenir ce qu'on souhaite, on en est chagrin.

J'ai de la peine à convenir de cette différence; car, puisqu'on dit *manquer à* son devoir, pourquoi ne diroit-on pas *manquer à* remplir son devoir? *Manquer à* désigne encore une omission morale, sans détermination de temps; *manquer de*, une omission physique d'action dans le temps propre : là il y a *manquement*, ici *manque*. On *manque à* faire ce qu'on doit, comme on *manque à* son devoir, à ses engagements, à ses obligations : on *manque de* faire ce qu'on ne fait pas dans le temps, soit que ce fût, soit que ce ne fût pas un devoir, comme on *manque d'argent*, de prudence, de hardiesse quand on n'en a pas. C'est toujours le temps précis & l'exécution physique en opposition avec des considérations morales & des rapports vagues.

*Manquer à* se dit encore dans un sens très-différent qu'on ne doit pas donner à *manquer de*. Il signifie quelquefois *manquer de peu*, avoir été tout près de la chose, sur le point de l'atteindre. Ainsi j'ai *manqué à* tomber, quand j'ai fait un faux pas; vous avez *manqué à* obtenir une place, si vous avez

été sur le point de l'obtenir; un autre a *manqué à* se ruiner, quand il s'en est peu fallu qu'il ne se ruinât. *Manquer de* signifie seulement qu'on n'a pas, qu'on n'a pas fait, que l'on n'est point parvenu à son but. Il est certain que *manquer d'obtenir* veut dire simplement *ne pas obtenir*; la circonstance d'avoir été sur le point d'obtenir ne sera bien marquée que par *manquer à*, comme par *faillir à*. Cette distinction seroit bonne à observer.

Des Ecrivains ont dit *engager de*, *exhorter de*; mais les exemples en sont rares, infiniment rares chez les Ecrivains purs & châtiés; & l'usage général est de dire *engager à*, *exhorter à*, ce qui me dispense d'entrer dans une nouvelle discussion. Que s'il falloit tolérer *engager* ou *exhorter de*, il faudroit, comme à l'égard de tout autre verbe semblable, y appliquer notre règle générale.

J'ai été long dans cet article, pour abrégé par le rapprochement & éclaircir par la comparaison. Il est bon & convenable, ce me semble, de donner à tout une expression propre, à l'expression vague un sens précis, à l'expression équivoque un sens clair & unique.

---

### *Obscene, Déshonnéte.*

BOUHOURS a très-bien remarqué que l'épithète *déshonnéte* s'applique aux choses contraires à la pureté, à la chasteté, à la pudicité, à la pudeur, tandis que celle de *mal-honnéte* marque le défaut ou de politesse, de bienséance, ou de bonne foi, de probité. *Obscene* dit beaucoup plus que *déshon-*

*nette* dans le même ordre de choses; car son idée propre est celle de sale, immonde, ordurier, suivant la valeur du latin *cænum*, boue, bournier, ordure; *scænus*, chez les Sabins, impur, immonde; chez les Grecs, *κοινος* souillé, profane : d'où *cuneo*, se gâter; *in-quin-o*, souiller, gâter. On donne différentes étymologies du mot *obscænus*. Les uns le tirent de *can*, *cenn*, chant; d'où les vers *se-scen-nins*, chansons licencieuses; les autres le font venir de *scena*, parce que l'ancien Théâtre d'Italie étoit sale & ordurier, &c. Quoi qu'il en soit, l'idée est toujours la même; & il n'y a point de difficulté sur le sens du mot.

La chose *obscene* viole ouvertement les vertus que la chose *deshonnête* blesse. Je dis *ouvertement*, car c'est ce que la préposition *ob* exprime. L'*obscénité* ajoute à la *deshonnêteté*, l'immodestie ou plutôt la licence impudente. Voler, tromper, commettre un adultère, dit Cicéron, c'est chose *deshonnête*, honteuse en soi; mais cela se dit sans *obscénité*. Il paroît que les Latins étendoient plus loin que nous l'emploi du mot *obscene*.

O femmes ! souvenez-vous bien qu'une pensée *deshonnête* fait perdre la pureté, & qu'une parole *obscene* fait perdre la pudeur !

Des pensées *deshonnêtes* se présentent quelquefois aux cœurs les plus purs; mais des manières *obscènes* appartiennent à la plus sale corruption.

La prétendue modestie de notre Langue, ou, pour parler plus exactement, de notre langage, ne consulte, ce me semble, qu'à éviter les mots *obscènes*; car il n'y a guère de chose *deshonnête* qu'on ne dise jusque sur le théâtre, avec des mots à double entente, & que le Public n'applaudisse.

avec des éclats indécens. Je dis que la Langue n'est pas chaste, comme l'a fort bien remarqué Rousseau, puisqu'elle a des mots *obscenes* : les Athéniens n'avoient point de nom pour exprimer le crime dont ils ne concevoient pas l'idée. Je dis que le langage est au moins *déshonnête* ; car on dit tout , & l'équivoque n'ôte pas la saleté.

*Obscene* ne se dit communément que de certaines choses, des choses apparentes, des paroles, des tableaux, des postures, de ce qu'on peut appeller des *nudités* : *déshonnête* convient généralement à toute chose qui blesse la pudeur ou la pureté. On a pourtant des idées, des imaginations *obscenes*, lorsque les idées forment des images qu'on se plaît à considérer : mais la plus légère pensée peut être *déshonnête*. En général, l'*obscénité* fait tableau, & ce tableau prononce fortement ce qu'il y a de plus *déshonnête*.

On dira bien, avec l'Académie, un Poëte *obsce*, & de même d'un Peintre, d'un Acteur, d'une personne quelconque. Mais, selon la remarque de Bouhours, on ne dira guere une personne *déshonnête* ; une personne est immodeste, indécente, *obsce*, impure, impudique, &c.

Un Auteur *obsce* est une espece d'empoisonneur ou d'incendiaire, toujours impuni ; car il ne l'est jamais assez. Un peuple simple & innocent ne trouve point *déshonnêtes* beaucoup de choses que la corruption même rend telles aux yeux des autres.

L'Histoire nous a conservé des Réglemens relatifs aux femmes de mauvaise vie ; Réglemens qui sont *déshonnêtes* dès qu'ils sont publics ; car régler autrui iniquement la corruption, c'est l'autoriser

toriser ; & il faut la proscrire. L'Histoire nous retrace encore des supplices *obscènes*, ordonnés chez différens peuples ; supplices qui, familiarisant les yeux avec l'obscénité , contrarient la fin que la Loi se propose : tout ce qui est de la Loi doit être chaste & dans les bonnes mœurs, loin d'imiter le crime qu'elle punit ; vice plus commun qu'on ne pense (a).

Femmes chastes avec qui un époux se permet d'être *obscène*, apprenez que c'est-là l'outrage d'un homme qui , sans amour & sans estime, n'a de plaisir qu'à vous corrompre & à vous avilir. Maris insensés, qui trouvez *deshonnête* dans vos femmes ce que la pudeur & la modestie ne désavouent pas, apprenez que le moindre inconvénient auquel vous vous exposez , est de les rendre prudes, c'est-à-dire, fausses & méchantes.

☉ Je négligeois de rappeler , à l'égard du mot *deshonnête*, ce que j'ai dit ailleurs sur la racine *hon*, qui désigne l'honneur, & qui sert aussi à exprimer la honte, par le rapprochement des contraires. L'honnêteté est proprement l'amour de l'honneur, ou la conformité des choses avec les règles de l'honneur. Ce mot indique ici ce que nous appellons proprement *honneur* & *honnêteté* morale dans les femmes. *Dés* marque la négation, la privation, l'opposition.

---

(a) Est-ce par l'homicide que l'horreur de l'homicide sera inspirée ? Vous n'inspirerez donc que la crainte de la mort ; mais celui qui tue, ne craint pas la mort ; car il s'y expose.

### *Obscur, Sombre, Ténébreux.*

*Obscur*, qui n'est pas clair, privé de clarté : mot formé d'*obs*, privation, contrariété, & de *cur*, blancheur, clarté; ou de l'oriental *skar*, se masquer. *Sombre*, qui n'a qu'une foible lumière, qui est à l'ombre : mot formé du latin *umbra*, *umra*, dérivé de *mar*, *mer*, *m-r*, le contraire de l'éclat, du jour. *Ténébreux*, qui est sans lumière, noir : mot formé de *ten*, feu, lumière, & de *brelu*, ravir, fuir.

*Obscur*, faute de clarté, de manière que les objets sont au moins plus difficiles à voir ou à distinguer. *Sombre*, faute de jour, de manière que la lumière éclaire moins les objets que les ombres ne les effacent. *Ténébreux*, faute de toute lumière, de manière qu'on ne voit rien, on ne voit pas.

Un lieu est *obscur*, qui n'est pas assez éclairé. Un bois est *sombre*, dont l'épaisseur, interceptant le jour, n'y laisse pénétrer qu'une foible & triste lumière. L'enfer est *ténébreux*, ou, s'il s'y élève quelque sombre lueur, elle ne sert qu'à rendre les ténèbres visibles & plus affreuses.

*Il fait obscur*, lorsque le temps, eu égard à sa clarté ordinaire, ne nous présente plus qu'à peine le spectacle confus du soir. *Il fait sombre*, lorsque le temps est si couvert & si rembruni qu'il reste à peine une lumière presque inutile. *Il ne fait pas ténébreux*; mais il fait *noir*: ce dernier mot explique le premier, qui est d'un style recherché.

Des nuages épais & la fuite du jour rendent le temps *obscur*: des nuées *sombres* & l'appareil

de la nuit le rendent *sombre* : la nuit, la nuit par-faite le rend *ténébreux*.

La nuit qui n'est point éclairée par les *astres*, est *obscur* : en accumulant les ombres, elle devient *sombre* : par la profonde *obscurité*, elle est *ténébreuse*, ou plutôt ce sont les *ténèbres*, ces *ténèbres* qui existoient avant la lumière.

L'*obscurité* se gradue & se modifie, de manière que de légère, pâle & douce qu'elle étoit, elle devient épaisse, triste & *sombre*; &, selon la valeur littérale du mot, elle ira jusqu'à être *ténébreuse* : car *obscur* peut bien exprimer l'absence de toute lumière.

L'*obscurité* inspire des pensées & des sentimens différens, selon ses degrés & ses modifications. Le *sombre* inspire la tristesse & la crainte. Les *ténèbres* inspirent l'horreur & l'effroi.

☉ Ces mots, au figuré, s'appliquent à des objets divers; & cette diversité d'application sert encore à l'intelligence de leur sens propre.

Un homme est *obscur*, qui n'est pas connu, qui est confondu dans la foule, qu'on ne remarque pas. Né de bas lieu, il est d'une naissance *obscur*; car les lieux bas sont naturellement plus *obscurs*. Sa vie est *obscur*, si elle est cachée, inconnue, sans éclat, sans appareil. Dans tous ces cas, l'*obscurité* empêche de connoître, de remarquer, de distinguer. Il en est de même de l'*obscurité* des temps, du passé, de l'avenir, où l'on ne voit rien de clair, dont on a peu de connoissance, qu'on ignore. On appelle sur tout *obscur*, un discours qui n'est pas bien clair, bien intelligible. Cette épithète convient donc sur-tout aux choses qui, par



elles-mêmes, sont lumineuses ou doivent être claires :

*Sombre* ne se dit figurément que de l'air du visage, de l'humeur, de l'esprit des personnes, des pensées, &c. *Sombre* est couvert, triste, renfrogné, repoussant : une humeur *sombre* est inquiète, chagrine, rêveuse, difficile, taciturne, mélancolique, atrabilaire. Il y a dans le tragique un genre *sombre*, noir.

*Ténébreux* se dit proprement des actions, des projets, des entreprises odieuses & secrètes, enveloppées de voiles impénétrables, en un mot des mystères d'iniquité.

### *Obséder, Assiéger.*

ÊTRE établi, campé devant, autour ; entourer, environner pour ôter la communication. *Obséder* signifie littéralement *assiéger* : du latin *sedere*, *obséder* ; du françois *siéger*, *assiéger* ; *sedere*, siéger, s'asseoir, placer son siège, être dessus.

Au propre, on *assiége* une ville, une place, un ennemi, &c. *Obséder* ne se dit qu'au figuré. Nous avons ainsi emprunté divers mots latins, pour exprimer dans un sens figuré, l'idée que la Langue exprimait déjà dans le sens propre par son mot propre. Nous disons *oppresser*, composé du françois *presser*, au physique ; & *opprimer*, composé du latin *premere*, au moral. Il paroît qu'*obséder* a été spécialement emprunté pour le style mystique : dans ce style, il suffit de dire qu'un homme est *obsédé*, pour faire entendre qu'il l'est par le malin esprit qui s'attache à le poursuivre d'illusions pour le posséder.

Balzac dit qu'un favori *obsède* le Prince & se l'*approprié*.

☉ Les personnes & les choses nous *assiègent*, comme nous *assiégeons* les choses & les personnes : il n'y a que les personnes ou les êtres intelligens & des êtres moraux qui *obsèdent*, ils n'*obsèdent* que les personnes.

Les Courtisans *assiègent* le trône & *obsèdent* le Prince.

Des eaux, des neiges qui vous entourent & vous enferment, vous *assiègent*. Des parens, des domestiques qui vous isolent & vous circonviennent, vous *obsèdent*.

Les maux nous *assiègent* nous ou notre vie, comme des créanciers *assiègent* un débiteur : de même que le malin esprit nous *obsède*, les passions nous *obsèdent*, comme des démons familiers.

☉ On *assiège* par l'assiduité, les assauts, les poursuites, pour parvenir à un but quelconque : on *obsède* par l'assiduité, l'artifice, la malignité, pour parvenir à gagner & gouverner la personne. Ainsi, *obséder* quelqu'un, c'est l'*assiéger* sans cesse, le circonvenir ou l'envelopper par les circuits artificieux de la séduction, pour s'emparer de son esprit & de ses volontés. L'*obsession* a pour but la possession.

L'homme en place est *assiégé* par d'importuns sollicitateurs qui veulent lui arracher des grâces. Le vieillard est *obsédé* par ses familiers, qui veulent lui enlever sa fortune.

Un esprit est *obsédé* par ses passions, qui le rendront bientôt *assiégé*. Un esprit est *obsédé*.

L'enfant qui a senti votre foible , vous *obédera* ; il ne tient qu'à lui de vous gouverner. Si vous faites des pauvres , vous en serez *assiégé* ; il faut bien que vos enfans vous demandent leur nourriture.

L'homme poli & fin *obsède* les femmes : l'homme rustique & brutal les *assiège*. L'un offense & révolte ; l'autre séduit & abuse. Lequel est plus odieux ou de l'assassin ou de l'empoisonneur ?

Celui qui se laisse *assiéger* , sera forcé. Celle qui se laisser *obséder* , sera possédée.

☼ *Assiéger* désigne les attaques du dehors ; mais *obséder* marque sur-tout la persécution intérieure. Vous n'êtes pas *assiégé* par une pensée , une imagination , une vision , une illusion qui vous poursuit sans cesse malgré vous ; vous en êtes *obsédé* : l'*obsession* est dans votre esprit même.

### *Observation , Observance.*

SELON la remarque de Bouhours , *observance* signifie proprement règle , institut , constitution religieuse , réforme. Nous disons les *observances régulières* , l'*étroite observance*. Nous appelons aussi *observances* les cérémonies légales , les pratiques extérieures. Nous disons les *observances de la Loi de Moïse*. La vie religieuse , dit Cheminais ( serm. sur la Profession religieuse ) , gêne par une multitude de Loix , de coutumes & d'*observances* , & par une exactitude régulière qui , de toutes les vertus , est celle dont l'amour-propre s'accommode le moins ; n'y trouvant point l'éclat qui flatte sa

vanité, & y trouvant toute la contrainte des vertus les plus héroïques.

Enfin, on a dit l'*observance* pour l'*observation* des commandemens de Dieu, des regles d'un Monastere, &c. Les Pharisiens, dit Bossuet, se glorifient de l'exacte *observance* des cérémonies de la Loi. Cheminais dit : Si un Religieux manque à observer une regle, l'*observance* d'une autre est une satisfaction présente. Le bon ordre des Communautés, dit un autre Ecrivain, dépend de l'exacte *observance* des regles.

Ainsi, comme le remarque Bonhours, la regle, qui est elle-même l'*observance*, a conduit insensiblement à l'*observance de la regle* ; & les *observances de la Loi*, à l'*observance des commandemens*. Il ne faut pas quelquefois, ajoute-t-il, d'autre fondement que cela, pour introduire une façon de parler, quelque irréguliere qu'elle soit.

Il résulte de là, qu'*observance* se dit pour & comme *observation*, en matiere religieuse : dans tout autre cas, on ne dit qu'*observation*. On ne dira pas l'*observance des Loix civiles* ou des *regles de l'art*, &c.

Il en résulte encore que l'*observance* regarde proprement les regles monastiques & les pratiques cérémonielles. On loue un Religieux de son zele pour l'exacte *observance des constitutions* de son Ordre : on louera des Gentils de leur zele pour l'*observation de la Loi naturelle*. On dira l'*observance du jeûne*, & l'*observation des préceptes de la charité*.

La différence des terminaisons met de plus dans la signification des termes, une différence essentielle. *Jon* désigne proprement l'action & l'acte ; *observance*, l'existence & l'état des choses. L'*observance*

est, proprement, le résultat de l'*observation*, ou l'*observation* accomplie. L'*observation* fait, exécutée : l'*observance* suppose la chose faite, exécutée. En suivant la même idée, *observation* sera plus propre à désigner une action particulière, l'*observation* particulière d'un précepte, les *observations* différentes des différens préceptes ; & *observance*, l'exécution habituelle & entière, l'*observation* fidèle, étroite, constante, plénier, absolue de la Loi, de la règle, de l'ordre en général. Aussi ces épithètes sont-elles ordinairement jointes au mot *observance*.

---

### *Observer, Garder, Accomplir.*

CES termes sont synonymes dans le sens de faire, suivre, exécuter ce qui est prescrit par un commandement, une règle, une Loi.

Le sens propre d'*observer* est d'avoir sous les yeux, de tenir les yeux sur, de donner son attention à, (*sar*, serrer ; *ferr*, tenir lié, astreint ; & *ob*, devant, sous les yeux). Le sens propre de *garder* est de tenir sous sa garde, de veiller sur, d'avoir toujours ses regards sur l'objet pour le conserver, le maintenir, le défendre (du celté *waq*, veiller ; theuton *war*, garder ; faire *guet* & *garde*). Le sens propre d'*accomplir* est celui d'achever de remplir, de compléter, de consommer (de *ple*, multitude, *plenus*, plein ; *adimplere*, achever, *accomplir*).

Vous *observez* la Loi par votre attention à exécuter ce qu'elle prescrit. Vous la *gardez* par le soin continuel de veiller à ce qu'elle ne soit violée en

aucun point. Vous l'*accomplissez* par votre exactitude à remplir entièrement & finalement tout ce qu'elle ordonnoit.

*Observer* marque proprement la fidélité à son devoir ; *garder*, la persévérance & la continuité ; *accomplir*, la perfection ou la consommation de l'œuvre.

Le précepte qui n'oblige qu'à certaines actions & dans certains cas, comme le précepte du jeûne, vous l'*observez*. L'obligation qui vous lie sans cesse & que vous pouvez à chaque instant violer, comme la foi conjugale, vous la *gardez*. L'œuvre qu'il s'agit de terminer ou de mettre à sa fin, comme une pénitence imposée, vous l'*accomplissez*.

Vous *observez* un commandement & un autre. Par votre constance à observer les commandemens de Dieu & de l'Eglise, vous les *gardez*. Par l'observation plénier de ces commandemens, vous *accomplissez* la Loi.

On *observe* l'usage, s'il y a lieu. On *garde* les bienséances dont on ne s'écarte jamais. On *accomplit* ses desseins, lorsqu'on en acheve l'exécution.

Il est encore vrai qu'il n'y a rien que l'on *observe* mieux, dans la Société, que le cérémonial & les formes : & nous nous plaignons qu'on ne les *observe* plus ! Il est des gens qui *gardent*, dit-on, religieusement leur parole, & qui toutefois n'ont jamais payé un de leurs billets, une de leurs dettes à l'échéance : comment l'entendez-vous donc ? Il n'est personne qui ne se croie heureux, quand il voit *accomplir* ses desirs : attendez donc les effets de la jouissance, épreuve bien critique & du cœur & des objets de ses desirs.

Le méchant semble *observer* des préceptes de

justice & même de bonté : je dis qu'il semble les *observer* ; car quand il fait ce qu'il doit , il ne le fait point parce qu'il le doit. Le Juste seul les *observe* , parce qu'il les *garde* ; & il les *garde* par une crainte salutaire & continuelle de s'en éloigner. Le Saint enfin les *accomplit* par la persévérance finale ; & pour en *accomplir* un en particulier , il faut qu'il les *accomplisse* tous.

Vous trouverez toujours les hommes plus fideles à *observer* leurs superstitions que leur religion. Je dirois volontiers à celui qui , sans motif , veut me donner un secret à *garder* , *garde - le toi-même*. C'est un grand bonheur pour l'homme , que ses vœux soient rarement *accomplis*.

---

### *Obstacle , Empêchement.*

Mots latins. *Obstacle* signifie ce qui est , ce qui est fixé , ce qui reste devant : *ob* , devant ; *stare* , être arrêté , rester. *Empêchement* signifie , à la lettre , ce qui embarrasse , entortille , gêne les pieds : *pes* , *ped* , pied ; & *en* , dans , entre. Mais *empêcher* , comme *empêtrer* , se dit , dans un sens étendu , de tout ce qui gêne , embarrasse , retient. L'*opposition* est une sorte d'*obstacle* ; puisque le mot exprime l'action de *poser devant* , d'aller contre : l'*entrave* est un *empêchement* , puisque ce mot désigne ce qui se met entre , en *travers* , pour traverser. *Embarras* , formé de *barre* , est de même un *empêchement* ; c'est comme un bâton mis entre les jambes. J'ai cru qu'il suffisoit d'expliquer ces derniers mots , qui participent à la même idée.

L'*obstacle* est devant vous , il vous arrête : l'*empêchement* est çà & là autour de vous , il vous retient. Pour avancer , il faut surmonter , applanir

*l'obstacle* : pour aller librement , il faut ôter l'*empêchement* , le lever.

L'*obstacle* a quelque chose de grand , d'élevé , de résistant : & c'est pourquoi il faut le vaincre , le surmonter , le franchir , le renverser , l'aplanir ; léger , il faut encore le détruire ou passer par-dessus. L'*empêchement* a quelque chose de gênant , d'incommode , d'embarrassant : & c'est pourquoi il faut l'ôter , le lever , ou s'en débarrasser , s'en délivrer , s'en affranchir ; c'est un lien à rompre. On met des *obstacles* & des *empêchemens* : il s'éleve des *obstacles* plutôt que des *empêchemens*.

L'*obstacle* se trouve sur-tout dans les grandes entreprises & avec de grandes difficultés ; l'*empêchement* dans les actions ordinaires & avec des difficultés ordinaires. Les *obstacles* allument le courage ; les *empêchemens* l'impatientent. Le style & le discours élevés négligent les *empêchemens* pour en venir aux *obstacles*.

Celui qui craint les difficultés , voit par-tout des *obstacles*. Celui qui manque de bonne volonté , a toujours des *empêchemens*.

Toujours des *obstacles* devant nous & des *empêchemens* à nos pieds.

Quoique l'idée d'*obstacle* soit plus grande que celle d'*empêchement* , ce n'est pas à dire que l'*empêchement* ait moins de force relative que l'*obstacle* , pour vous faire échouer : ils sont seulement , l'un & l'autre , d'un genre ou dans un genre différent. Et puis , celui qui réussit dans les grandes choses , n'est-ce pas précisément lui qui va échouer dans les petites ?

L'Abbé Girard , faute d'avoir analysé les deux , n'a que des soupçons sur leur différence , & se jette dans des conjectures précaires & gratuites.



### Odeur, Senteur.

Ne pourroit-on pas, dit un Vocabuliste, regarder le mot d'*odeur* comme un terme générique qui se prendroit en bonne & mauvaise part ; & celui de *senteur*, comme restreint uniquement à une *odeur* agréable ? Mais l'usage rejette cette distinction ; & l'Auteur dit lui-même, avec tous les Vocabulistes, une mauvaise *senteur*.

Ce qui le confirme dans cette idée, c'est, ajoute-t-il, que le mot de *senteur* pris absolument & au pluriel, désigne toujours une *odeur* agréable ; & qu'ainsi on dit *acheter, aimer, porter des senteurs* ; & au singulier même, on dit, dans le même sens, *eaux, gants, poudre-de senteur*. Mais on dit également, & même plus ordinairement aujourd'hui, des *odeurs* pour désigner une *odeur* agréable ; & de même *porter des odeurs, poudre d'odeur*.

L'*odeur* est spécialement ce qui s'élève ou s'exhale des corps ; du celté *od, ol, oz*, qui élève ou s'élève. La *senteur* est proprement ce qui se sent ou ce qu'on sent ; de la racine *sen*, en celté *syn*, sentir. L'*odeur* n'est *senteur* qu'autant qu'elle est sentie ou qu'elle fait sensation. Le *sens* relatif à l'*odeur* a été appelé *odorat*, pour être distingué des autres par la qualité ou la propriété particulière qu'il distingue dans les corps. Cette distinction est simple & prouvée par elle-même.

Ainsi l'*odeur* est l'émanation des corps, sensible à l'odorat ; & la *senteur* est cette même émanation, sentie par l'odorat. L'*odeur* peut absolument n'être

par l'air. Il suffit au lieu de s'exhaler, il faut que la *senteur* se fixe, elle s'attache le sens. L'*odeur* peut être plus légère & subtile, pour qu'elle soit mieux sentie, mais la *senteur* est toujours plus ou moins forte ou diminuée, pour qu'elle affecte l'organe. Aussi l'*odeur* est-elle sentie par le nez, & la *senteur* qu'une *odeur* forte. L'*odeur* est commune à une infinité de corps : la *senteur* est propre à certains corps odoriferans, tels que les animaux, certaines fleurs, certains lieux. On ne dit pas qu'un corps qui ne sent rien, n'a point de *senteur* ; il n'a point d'*odeur*. La *senteur* de l'animal le sent, prédomine, absorbe les *odeurs* fines ou délicates.

Mais dans son chapitre des *Senteurs*, nous donne des exemples que l'*odeur* est attachée aux corps, & que la *senteur* s'attache au nez. Celui, en effet, qui se plaint de Nature, de quoi elle a laide l'air sans instrument pour porter les *senteurs* au nez, a tort ; car elles se portent elles-mêmes. Mais à moi particulièrement, les moustiches m'en sentent : si j'en approche mes gants ou mon mouchoir, l'*odeur* y tiendra tout un jour.

*Odeur* est donc le terme générique, & est celui qui s'emploie pour exprimer l'espèce particulière d'*odeur* de chaque espèce de corps, au lieu que *senteur* ne se dit guère que d'une manière vague & indéterminée, pour une forte *odeur*. Il ne dit ni l'*odeur* & non la *senteur* d'un pommier, du chardon, du thym, &c. pour désigner les espèces. On dit à l'*odeur*, & non la *senteur*, de la rose. Un mélange a une *odeur*, & non une *senteur*, vineuse.

Au pluriel, les *odeurs* & les *senteurs* sont également des parfums agréables destinés à embaumer, à parfumer, à faire sentir bon. Les *senteurs* doivent

donc être encore plus fortes que les *odeurs*. Vous avez des *odeurs* pour les respirer, lorsqu'il sent mauvais : un autre s'impegne de *senteurs* pour ne pas puer, & il en put davantage. Des *odeurs* douces & qui ne soient pas senties de vos voisins, passe : si des *senteurs*, à moins que vous ne soyez dans un air infect. Avec des *odeurs*, vous sentirez peut-être bon, si l'on vous sent : avec des *senteurs*, on vous sentira au loin, malgré qu'on en ait. Le mot d'*odeur* ne conviendrait-il pas mieux aussi pour désigner les parfums naturels qui, sans apprêt ou sans mixtion, sentent ou font sentir bon ; & celui de *senteur*, à ces compositions & à ces mélanges que l'on forme artistement pour la même fin ? C'est la Nature qui donneroit les *odeurs* ; c'est le Parfumeur qui fabriquerait les *senteurs*. Les Latins distinguoient ainsi *odoramaenta* d'*odores*.

On dit figurément *odeur de sainteté*, l'*odeur des vertus*, &c. *Senteur* ne se dit que dans le sens propre.

### *Odieux , Haïssable.*

Du latin *odi* (haïr), l'adjectif *odieux* : du verbe haïr, *haïssable*. Ce dernier terme est infiniment plus foible de *haine* que le premier. Si l'objet *haïssable* est digne de haine, l'objet *odieux* est digne de toute votre haine. La terminaison *eux* marque la plénitude, la force ; & la terminaison *ble*, la capacité, la disposition.

Avec certains défauts, on est *haïssable* : avec certains vices, on est *odieux*. Un homme méchant,

pervers , dangereux , intolérable , est *odieux* : une personne incommode , fâcheuse , impatientente , contrariante , devient *haïssable*.

Il n'y a point d'homme si parfait , qu'il ne soit *haïssable* pour un autre. Il n'y a point de méchant si endurci , qu'il ne soit quelquefois *odieux* à lui-même.

Combien ces vices sont en effet *odieux* , qui nous paroissent si aimables ! Combien ces personnes sont *haïssables* , qui rendent *haïssables* les vertus mêmes !

Quel art pour faire un monstre tel que *Lovelace* , rarement *haïssable* , mais ou souverainement aimable ou souverainement *odieux* !

Montrez - moi une Société où la franchise ne rende point *haïssable*. Montrez - moi un homme à qui la flatterie soit *odieuse*.

Combien de gens *odieux* , dès qu'on les voit tels qu'ils sont ! Combien de personnes *haïssables* , dès qu'on cesse de les aimer !

Dans le style familier du jour , c'est une faveur qu'une femme dise à un homme qu'il est *haïssable* ; une chose *odieuse* , ce sera de n'avoir pas vu la nouvelle Piece. Il en est aujourd'hui des choses comme des personnes , il n'y en a plus guere qui portent leur nom. Par quelles étranges locutions on distingue , par exemple , les couleurs ? Le mal est qu'avec ce langage-là , on veut faire du style fleuri & jusqu'à de l'éloquence. Représentez - vous un personnage qui , pour marcher avec grace ou noblesse , fait des tours d'adresse & de force comme un sauteur , ou cet homme de Sophocle , lequel ouvre une grande bouche pour souffler dans une petite flûte.

☀ *Haïssable* ne se dit guere que des personnes ou de leurs manieres, & dans le style modéré. *Odieux* se dit, dans tous les styles, des personnes & des choses.

---

### *Odorant, Odoriférant.*

ON a beau dire que ces deux termes signifient la même chose, *odoriférant* doit ajouter une idée à celle d'*odorant*, par l'addition du mot *fer* qui signifie porter, produire, pousser au dehors, jeter, répandre. Ainsi Pline donne à l'Arabie l'épithete d'*odoriférante* (*odorifera*), parce qu'elle produit les parfums (a); & non celle d'*odorante* (*odora*); car ce mot ne rendroit pas son idée. *Odoriférant* exprime la propriété de produire l'odeur, de l'exhaler de son sein, de la répandre au loin; tandis qu'*odorant* désigne seulement la chose qui a de l'odeur, qui en donne, qui en jette. Le corps *odoriférant* est donc naturellement très-*odorant*. On flaire, on sent ce qui est *odorant*: on n'a pas besoin de flairer ce qui est *odoriférant*, il se fait sentir. Aussi l'Académie dit-elle une *fleur odorante*, un *bois odorant*, & des *parfums odoriférans*, des *aromates odoriférans*. Les corps *odoriférans* parfument, embaument. Les corps *odorans* ont une odeur agréable, sentent bon. Montaigne dit que la sueur d'Alexandre étoit *odorante* & suave; & que le Roi de Tunis, qui eut à Naples une entrevue avec

---

(a) *Arabia odorifera, in quâ nascuntur odores.* L. 5, c. 11.

Charles-Quint,

Charles-Quint, faisoit farcir ses viandes de drogues *odoriférantes*, qui, quand on dépeçoit la volaille, remplissoient le palais & même les rues d'alentour d'une très-suave vapeur.

Peut-être aussi *odoriférant* désigne-t-il l'odeur, en tant qu'elle est exhalée, répandue & sentie, comme le mot *senteur*; au lieu que le mot *odorant* n'indiquerait proprement que l'odeur qui s'exhale, se répand, & doit se faire sentir, comme le mot même d'*odeur*. Dans cette hypothèse, *odoriférant* dit plus encore qu'*odorant*.

Je ne dis pas qu'on a eu égard à ces différences : l'usage, au rapport de l'Académie, distingue ces termes en donnant *odoriférant* à la prose, & *odorant* à la poésie. *Odoriférant* peut souvent gêner & embarrasser les Poètes; & sans le rejeter, ils auront fait celui d'*odorant*, qu'on rejetteroit sans raison de la prose, si on lui affecte une idée particulière.

### *Œillade, Coup-d'œil, Regard.*

L'*œillade* n'est proprement qu'un *coup-d'œil*. Le mot *coup* exprime l'action d'un corps qui tombe sur un autre, qui le frappe; il désigne aussi l'action qui se fait promptement en un instant : cette double acception se retrouve dans le *coup-d'œil* & dans l'*œillade*. Mais l'*œillade* est proprement considérée comme un *coup-d'œil* ou un *regard* jeté d'une manière détournée, comme en tournant les yeux sans tourner la tête, de manière à regarder sans qu'il y paroisse. Le *regard* exprime l'action de prendre garde, de faire attention, de considérer de l'œil. Ce mot

vient de *gar*, garde ; d'où *égard*, considération, &c.

L'*aillade* est un *coup - d'ail* ou un regard jetté comme furtivement, avec dessein & avec une expression marquée. Le *coup - d'ail* est un *regard* fugitif ou jetté comme en passant. Le *regard* est l'action de la vue qui se porte sur l'objet qu'on veut voir.

Il y a toujours dans l'*aillade* une intention & un intérêt visible : on jette des *aillades* amoureuses, jalouses, animées, favorables, &c. On donne un *coup-d'ail* pour voir en gros ; on jette un *coup-d'ail* à dessein ou par hasard ; & il y a des *coups-d'ail* très-expressifs. Les *regards* se portent, se tournent, se jettent, se lancent, se fixent sur les objets ; ils forment l'action propre de la vue, & même une sorte de langage naturel.

Les passions dissimulées jettent des *aillades*. La légèreté jette un *coup - d'ail* vain ; mais la fierté lance un *coup - d'ail* dédaigneux. Chaque passion a son *regard* ; & le *regard* prend toute sorte de caractères : *regard de colere*, *regard de pitié*, *regard doux* ou *sévère*, &c.

L'*aillade* parle aux yeux. Il y a tel *coup-d'ail* qui ne dit rien, & tel autre qui dit plus qu'un long discours & qui compromet moins. Tout se peint dans les *regards*, au moral comme au physique.

Les amans trahissent par des *aillades* l'intelligence qu'ils veulent cacher. Il y a un *coup - d'ail* d'avis, qu'on jette inutilement sur ceux qui ne pensent pas à ce qu'ils disent. Le *regard*, ou la manière de regarder propre à chacun, indique ou décele le caractère à celui qui sçait lire sur les visages.

*Billade* ne se dit qu'au propre & dans le style familier. Dans le style soutenu, il faut dire *coup-d'œil* pour *aillade*. *Coup-d'œil* se dit au figuré comme *regard* ; il exprime ou une légère attention de l'esprit ; ou un talent composé de sagacité & de justesse, ou la vivacité & la pénétration comme dans le *coup-d'œil* du génie. *Coup-d'œil* se dit aussi de l'objet même qui frappe l'œil : ainsi une campagne couverte de riches moissons & de productions très-variées, est un beau *coup-d'œil* pour l'homme qui songe à ses semblables. *Regard* a d'autres acceptions qu'il est inutile de rappeler ici.

### *Œuvre, Ouvrage.*

» *Œuvre*, selon l'Abbé Girard, dit précisément  
 » une chose faite ; mais *ouvrage* dit une chose  
 » travaillée & faite avec art. Les bons Chrétiens  
 » font de bonnes *œuvres* ; les bons ouvriers font  
 » de bons *ouvrages* «.

*Œuvre* exprime proprement l'action d'une puissance ; ce qui est fait, produit par un *agent* : *ouvrage*, le travail de l'industrie ; ce qui est fait, exécuté par un *ouvrier*. On dit l'*œuvre* de la création & l'*ouvrage* des six jours : la création est elle-même l'*œuvre* de la Toute-Puissance : le monde sorti des mains du Créateur dans six jours d'exécution, est son *ouvrage*. La force productive est dans l'*œuvre* ; l'effet de son action est dans l'*ouvrage*. L'*œuvre* de la rédemption est ce que Jésus-Christ a fait pour le salut des hommes ; & son *ouvrage* est leur salut. Nous admirons dans les *œuvres* de la Na-



ture son énergie, & dans ses *ouvrages* leur beauté. La puissance & l'action de l'agent font l'*œuvre* : l'*ouvrage* est le résultat du travail & de l'industrie. On dit *œuvre* & non *ouvrage* de la chair. L'Artisan fait des *ouvrages*, & son chef-d'*œuvre* est la plus belle production de son talent. *Œuvre* est le latin *opus*; & ce mot exprime, dans son sens primitif, la production, l'action productive : *ouvrage* est proprement le latin *opera*; & ce mot exprime le travail, la chose industrieuse. Voyez *Production*, *Ouvrage*.

» Le mot d'*œuvre*, continue l'Abbé Girard,  
 » convient mieux à l'égard de ce que le cœur &  
 » les passions engagent à faire. Le mot d'*ouvrage*  
 » est plus propre à l'égard de ce qui dépend de  
 » l'esprit & de la science. Ainsi l'on dit une *œuvre*  
 » de miséricorde & une *œuvre* d'iniquité, un *ou-*  
 » *vrage* de bon goût & un *ouvrage* de critique «.

Voilà l'usage : mais la raison de l'usage ? c'est ce que je tâche toujours de découvrir : je la trouve ici dans la différence que je viens d'établir, ce qui m'en confirme la justesse. L'*œuvre* est l'action, l'action faite par une puissance : or, qu'est-ce que la Morale considère ? les actions, les actions bonnes ou mauvaises, le bien & le mal, la vertu & le vice, principes de ces actions. L'*ouvrage* est le travail, ce qui résulte ou reste de ce travail : or, qu'est-ce que la Science entend par *ouvrage* ? les discours, les écrits, les pièces, les traités, les livres ; & l'Art, le mérite, les beautés ou les défauts qui sont dans l'*ouvrage* même. L'*œuvre* morale n'est qu'une *action* bonne ou mauvaise selon les mœurs ; & cette action est produite par la miséricorde, par l'iniquité, &c. L'*ouvrage* littéraire est une *chose* bonne

ou mauvaise selon la Science ; on trouve dans la chose même de la critique & du goût.

Mais les *ouvrages* d'esprit sont les *productions* d'un Auteur : aussi les appelle-t-on quelquefois *Œuvres*, *Œuvres* de théâtre, *Œuvres* morales, *Œuvres* mêlées, *Œuvres* complètes, *Œuvres* posthumes, &c. L'Abbé Girard prétend qu'*œuvres* se dit au pluriel du recueil de *tous les ouvrages* d'un Auteur ; & que lorsqu'on les indique en particulier, ou qu'on leur joint quelque épithète, on se sert du mot d'*ouvrages*. Mais le mot d'*ouvrage* au pluriel marque aussi la pluralité ; & celui d'*œuvres* n'en marque pas davantage. Le recueil de *tous les ouvrages* forme les *œuvres complètes* : les *œuvres choisies* ne renferment qu'une *partie des ouvrages* de l'Auteur ; & si le choix est bien fait, les *œuvres choisies* valent beaucoup mieux que les *œuvres complètes*. Ce qui signifie un recueil entier, c'est le mot *œuvre* au singulier & au masculin, quand il s'agit de gravures ; l'*œuvre* de Calot, l'*œuvre* de Balechon. On dit aussi *œuvre* au singulier, pour un *ouvrage* particulier de Littérature : *La Pucelle est encore une œuvre bien galante*.

*Œuvres* est le titre de certains *ouvrages*. Les *œuvres* annoncent l'Auteur ; les *ouvrages* le supposent : l'*œuvre* est la production ; le livre est son *ouvrage*. L'*œuvre* est l'*ouvrage*, en tant qu'il est fait par l'Auteur & considéré comme tel ; l'*ouvrage* est bien fait par l'Auteur, mais on le considère tel qu'il est en lui-même ou indépendamment de ce rapport. Ainsi l'on juge l'*ouvrage* & non l'*œuvre* : l'*ouvrage* est bon ou mauvais en lui-même & sans égard à celui qui l'a fait ; mais à l'*œuvre* on connaît l'ouvrier, on juge l'homme.

Avec les données précédentes, mes Lecteurs rendront facilement raison des différentes manières usitées d'employer ces termes. Par exemple, on dit mettre en *œuvre* des matériaux : mettre des matériaux en *œuvre*, c'est donner la forme ou la façon à la matière, l'employer à faire quelque *ouvrage*. L'action d'employer ou de former est propre à l'ouvrier, à la personne ; & c'est-là l'*œuvre*. La matière employée, mise en *œuvre*, qui a reçu la forme, est l'*ouvrage*.

La Nature, dit un illustre Ecrivain, fait le mérite ; & la fortune le met en *œuvre*. La fortune fait ainsi, par ses influences, le prix de l'*ouvrage*.

On dira se mettre à l'*œuvre*, & se mettre à l'*ouvrage*. On se met à l'*œuvre*, quand on commence son travail ; on se met à l'*ouvrage*, quand on commence à donner, par son travail, des formes à la matière. Il y a le travail actif de l'ouvrier, qui fait l'*œuvre* ; & le travail passif, qui, reçu par le sujet, distingue l'*ouvrage*. Vous direz qu'il y a beaucoup d'*ouvrage* dans une tabatière, & cet *ouvrage* est la façon de la tabatière : vous en payez cher la *main d'œuvre*, c'est-à-dire, le travail de l'ouvrier qui a donné cette façon.

### *Office, Ministère, Charge, Emploi.*

*Office*, lat. *officium*, ce qui présente une chose à faire, ce que chacun doit faire : de *facere*, faire, & d'*ob*, devant, présent. Nous traduisons le latin *officium* par *devoir*.

J'ai dit au mot *métier*, que *ministère* signifie

*service* qu'on rend à un supérieur, à un maître ; & de même ce qu'on fait en son nom, comme son représentant ; lat. *ministrare*, servir.

*Charge* signifie fardeau, ce qu'on porte, tant au figuré qu'au propre : de la racine *car*, ce sur quoi une chose porte, roule ; d'où le latin *cardo*, gond, pivot, & nos mots *cardinal*, *char*, &c. Ce mot répond au latin *onus*, charge, fardeau ; & au figuré, dans le sens d'*office*, d'*emploi*, à *munus*, grande *charge*, *charge* pesante, importante ; d'où *munia*, fonctions, obligations dont on doit s'acquitter (*fungi*).

*Emploi*, ce à quoi l'on se *ploie*, l'usage qu'on fait d'une chose, l'occupation que l'on suit : du lat. *implicare*, entrelacer, mettre en œuvre ; rac. *pli*, *plo*, dont j'ai si souvent occasion de parler. L'*emploi*, dans le sens de charge, indique un travail déterminé.

Ainsi l'idée propre d'*office*, c'est d'obliger à faire une chose utile à la Société : celle de *ministère* est d'agir pour un autre, au nom d'un autre, d'un Maître qui commande : celle de *charge*, de porter un fardeau, ou de faire une chose pénible pour un bien ou un avantage commun : celle d'*emploi*, d'être attaché à un travail qui est commandé.

L'*office* impose un devoir ; le *ministère*, un service ; la *charge*, des fonctions ; l'*emploi*, de l'occupation.

L'*office* donne en même-temps un pouvoir, une autorité pour faire ; le *ministère*, une qualité, un titre pour représenter les personnes, disposer des choses ; la *charge*, des prérogatives, des privilèges qui honorent ou distinguent le titulaire ; l'*emploi*,

des salaires, des émolumens qui payent ou récompensent le travail.

Il implique une sorte de contradiction que l'un ait l'*office*, & l'autre le *bénéfice*. Il est naturel que celui qui prend un Agent, se serve ou ne se serve pas, à volonté, de son *ministère*, & qu'il le paye en conséquence. S'il y a des *charges* qui ne *pesent* rien, je veux dire qui n'imposent aucun exercice, *charge* n'est plus qu'un mot sans idée; mais ces *charges* en sont que de plus gros fardeaux pour le peuple qui paye. On sçait que tout *emploi* demande salaire; je ne sçais si l'*emploi* qui occupe le plus est le mieux payé.

Autrefois on appelloit *offices* ce que nous appelons *charges*: ainsi l'on dit encore *Grands Officiers de la Couronne*, *Officiers d'épée*, *Officiers de robe*, &c. En général, la *charge* est au dessus de l'*office*: nous disons les *grandes charges* & non les *offices* de la Couronne; mais sous les *grandes charges*, il y a beaucoup d'*offices* dans la Maison du Roi; nous disons *charges de Magistrature*, & *offices de Finance*: on a une *charge* de Président du Parlement & un *office* de Greffier, &c. Cependant *charge* s'emploie comme un mot générique; & il y a une infinité de petites *charges* fort ignobles, constituées telles, ou mises dans cet ordre par lettres du Prince. L'*emploi* est chose subalterne & très-subalterne, quelquefois honnête, souvent ignoble, toujours en sous-ordre. Nous ne disons *ministère*, dans le sens de place, dont je parle en ce moment, que de la place de *Ministre* du Roi; ainsi ce terme a un caractère bien distingué: mais nous disons le *ministère public*, le *ministère des autels*, avec une idée de noblesse; & le *mi*...

dans le sens d'*entremise*, a quelque chose de plus relevé que l'*entremise* ordinaire. Ce n'est pas à dire que chacun n'ait ici son petit *ministere* à remplir, toujours dans le sens de service à rendre aux autres ou à faire pour les autres.

En général, l'*office* est par lui-même stable & à demeure, mais on en supprime : il y a, par accident, des Ministres sans *ministere* : vous avez des *charges* à temps, à vie, & même en héritage, & toujours faites pour le mérite : il y a beaucoup d'*emplois* où il y a beaucoup d'embarras & d'affaires.

Mais il faut consulter les Dictionnaires, la Chancellerie, & les Praticiens, pour sçavoir les applications de ces noms aux cas particuliers. Ma tâche est d'expliquer la valeur propre & l'usage ordinaire des mots.

### *Offrande, Oblation.*

DANS un sens rigoureux, l'*oblation* est l'action d'offrir ; & l'*offrande* est la chose à offrir, & ensuite la chose offerte. *Oblation*, lat. *oblatio*, est un mot dérivé du participe passif d'*offerre*, *oblatum* : *offrande* est le gérondif *offerenda* ; & ceci nous donne la vraie explication de notre terminaison substantive *ande* ou *ende*. *Amandus*, *faciendus*, signifie ce qui est à aimer, à faire ; ce qui doit être aimé, fait ; ce qui est fait pour cela. Notre terminaison *ande* ou *ende* exprime ce qu'il faut faire pour, ce qu'on fait pour une destination. Ainsi la *réprimande* est un discours fait pour *réprimer* ; la

*demande* est l'indice donné pour faire *savoir* ce qu'on desire; la *guirlande* (de *gyr*, cercle) est une chaîne de fleurs faites pour couronner ou pour être mises en rond; la *prébende* (*præbenda*) est ce qui doit être *fourni* en argent ou en nature, aux Ecclésiastiques d'un Chapitre; la *propagande* est une Congrégation établie pour la *propagation* de la foi; la *bande* est un nombre de personnes rassemblées pour aller de compagnie; la *viande* est la chair destinée à être mangée, à faire vivre; une *houpelande* est une espèce de vêtement fait pour être mis par *dessus* (*hup*) & envelopper, &c.

L'*offrande* est donc proprement la chose destinée pour l'*oblation*. Si l'usage, intervertissant les idées, attribue également à l'*oblation* l'idée de l'*offrande*, & à l'*offrande* l'idée de l'*oblation*, la différence n'en existe pas moins dans les mots; & le sens primitif de l'un n'est que le sens détourné de l'autre.

L'*offrande* se fait, dit-on, à Dieu, à ses Saints, & même à ses Ministres: l'*oblation* ne se fait qu'à Dieu.

L'*oblation* est alors un vrai sacrifice: l'*offrande* est seulement un don religieux.

L'*offrande* du pain & du vin dans le sacrifice de la Messe, est une *oblation*. Les présents que les Fidéles font en allant baiser la patène, sont proprement des *offrandes*.

Jésus-Christ fait à son Père, sur la croix, une *oblation* de lui-même. Dans vos prières, vous élevez votre cœur à Dieu, & vous le lui donnez en *offrande*.

Les *offrandes* des premiers Fidéles, consistant en pain & en vin, destinés à être consacrés pour la communion, étoient des *oblations*. Ainsi, comme

Mabillon l'observe, ce qu'on appelle aujourd'hui l'*offrande*, est bien différent des *oblations* d'autrefois.

*Oblation* a toujours un sens plus rigoureux qu'*offrande*; & il ne se dit que pour exprimer le sacrifice ou le don fait avec les cérémonies religieuses prescrites à cet effet. Ainsi toute *offrande* n'est pas *oblation*; & l'idée du don ou même du dévouement suffit pour constituer une *offrande* sans aucune cérémonie. La main ou sacrée ou religieuse fait son *oblation* sur l'autel : le cœur fait en lui-même son *offrande*. *Oblation* est un terme de liturgie, & le peuple ne l'entend pas : *offrande* est le terme commun & vulgaire, lors même qu'il s'agit de l'*oblation* rigoureuse.

*Oblation* ne se détourne pas de son sens religieux & propre. Nos Poètes, nos Orateurs se servent du mot *offrande* pour désigner ce qu'on présente avec un respect & un zèle fort vif : il est aussi employé dans des phrases populaires & proverbiales, pour revêtir d'un langage religieux des idées profanes. On dit, à l'*offrande* qui a dévotion, ou l'*offrande* est à dévotion, pour marquer qu'une chose est libre. On dit, à chaque Saint son *offrande*, pour dire qu'il faut rendre à chacun ce qui lui convient, ou offrir à chacun ce qui peut lui convenir, pour se rendre tout le monde favorable.

### *Offusquer, Obscurcir.*

De *fo*, *fo*c, feu, lumière, les Latins firent *fucus*, fard, déguisement, fausse couleur; & *fustus*, *obscurci*, caché, brouillé, troublé, terni, bruni, li-



téralement décoloré, qui n'a pas son éclat ; car *se* ou *x* désigne la privation, l'absence. De là le verbe *offusquer*. *Obscurcir*, priver de lumière, rendre obscur. Voyez *Obscur*.

*Offusquer* signifie empêcher de voir ou d'être vu, du moins de voir & d'être vu clairement, dans sa clarté naturelle, par l'interposition ou l'opposition d'un corps, d'un obstacle. *Obscurcir* exprime l'action simple & vague de faire perdre à un objet sa lumière ou de son éclat, sans aucun rapport indiqué ni au moyen ni à la vue.

Le soleil est *obscurci*, lorsqu'il a perdu son éclat : si vous le considérez dans des nuages, il est *offusqué*. Les nuages l'*obscurcissent* & l'*offusquent* : ils l'*obscurcissent*, en lui ôtant sa lumière ; ils l'*offusquent*, en vous empêchant de le voir, ou en l'empêchant d'être vu.

Le hâle *offusque* le teint ; il laisse un masque sur la figure. Le teint s'*obscurcit* avec l'âge ; il n'a plus ses couleurs & son éclat. Vous voyez le teint *obscurci* par sa dégradation, tel qu'il est : vous ne le voyez pas tel qu'il est, s'il est seulement *offusqué* par des taches accidentelles.

Les passions *obscurcissent* l'entendement, de quelque manière qu'elles le troublent : elles l'*offusquent*, en élevant autour de lui des nuages, ou en s'interposant entre lui & la vérité.

Une montagne qui borne la vue de votre maison, l'*offusque* ; & on ne veut pas dire qu'elle l'*obscurcisse*, comme un mur qui lui ôteroit le jour.

Une femme fardée est vraiment *offusquée*, & elle vous *offusque* : cependant son teint, loin d'être *obscurci*, est enluminé.

Un feu sombre vous *offusque* plutôt que de vous

**Éclaircir** : cependant il éclaire l'objet plutôt que de l'*obscurcir*. Cette phrase fut bien, ce me semble, distinguer l'effet produit à l'égard de la vue par l'action d'*éclaircir*, & l'effet produit à l'égard de l'objet par celle d'*obscurcir*.

La grandeur nous *offusque*, & nous tâchons de l'*obscurcir*.

La gloire de Milcade *offusquoit* l'esprit de Themistocle : la gloire de Themistocle *obscurcit* celle de Milcade. Vous pouvez dire que la gloire de Themistocle *offusque* celle de Milcade ; mais c'est que celle de Milcade *obscurcit* l'esprit de Themistocle. La raison en est que l'*offuscation* vient de l'œil qui voit & considère l'objet, au lieu que l'*obscurcissement* vient de l'objet seul.

L'objet qui vous éblouit, vous *offusque*, & vous n'en découvrez la lumière qu'à malheur & à confusion.

Trop de paroles *offusque* la vérité, & la simplicité fait perdre de vue ce qu'elle veut dire, ce qui vaut quelquefois son prix. Trop de subtilité dans l'expression *obscurcit* l'idée, & la simplicité vous donne un air de probité, & vous fait bien aussi son mérite.

Nous sommes *offusqués* par ceux qui font un bruit autour de nous ; ils nous empêchent de voir de près ce que nous voudrions bien les devancer. Nous sommes *obscurcis* par ceux qui font un bruit au dessus de nous ; ils nous couvrent de leur ombre pendant qu'ils font un bruit pour nous couvrir de leur ombre sous les étoiles.

---

*Oisif, Oiseux.*

M. Beauzée a donné la vraie différence de ces termes : il ne s'agit que de la justifier & de la commenter.

» Ces termes, dit-il, annoncent également  
 » l'inaction & l'inutilité. Etre *oisif*, c'est ne rien  
 » faire, être sans action, sans occupation : être  
 » *oiseux*, c'est avoir quelque rapport à l'oisiveté ;  
 » soit par goût, parce qu'on l'aime ; par habitude ;  
 » parce qu'on y passe sa vie ; ou par ressemblance,  
 » parce qu'on est inutile «.

Remontons à l'origine de ces mots. *Oed, ed, et*, signifie temps, en celté & dans d'autres Langues anciennes. De là les Latins ont dit *otium* pour marquer le temps qu'on passe sans rien faire : de là *otiosus*, autrefois *ocieux* (a) dans notre Langue, & ensuite *oisif* & *oiseux*. *Otium* signifie proprement *loisir* ; mais l'*oisiveté* est, en latin, *otiositas*, mot formé d'*otiosus*, pour exprimer la qualité. *Oisif* répond à *otium*, *loisir* ; & *oiseux*, à *otiositas*, *oisiveté*. Avec du *loisir*, on est *oisif* ; avec de l'*oisiveté*, on est *oiseux*. Attilius dit, dans une Lettre de Pline le jeune, qu'il vaut mieux être *oisif* (*otiosum*) que de ne rien faire ; c'est-à-dire, avoir du *loisir*, que de rester *oiseux*. Les Etymologistes con-

---

(a) Du Bellay, dans son *Illustration de la Langue françoise*, l. IV, dit : Quant aux épithetes qui sont, en nos Poëtes françois, la plus grand part ou froids ou ocieux, &c.

viennent qu'on a dit d'abord *oisi*, *oisir* ; & que par la confusion de l'article *le*, *l'* avec ce mot, on en a fait *loisir* ; ainsi que Vaugelas l'a remarqué.

On doit donc appeller *oisifs*, continue notre Académicien, l'homme, les animaux, les êtres qu'on regarde comme actifs, si l'on veut dire qu'ils sont *actuellement* dans l'*inaction*. Mais si l'on veut dire qu'ils en ont l'habitude, on doit les appeller *oïseux*, ainsi que toutes les choses *inutiles* comme l'*inaction*, quand même ce seroient des actions.

*Oisif* n'exprime proprement que l'acte, un état passager, l'inaction actuelle : *oïseux* marque l'habitude, la qualité ou l'état permanent, l'inertie. On est *oisif*, dès qu'on n'est pas en activité ; quand on croupit dans l'inaction, on est *oïseux*. La valeur distinctive de ce dernier mot est déjà connue par celle de sa terminaison : la terminaison *if*, en latin *ivus*, désigne quelque chose d'actif, qui fait, qui réduit en acte. Ainsi *actif* signifie qui est fort agissant & prompt à agir ; *communicatif*, qui se communique facilement ; *vocatif*, qui appelle ; *curatif*, qui guérit ; *palliatif*, qui pallie ; *oppressif*, qui opprime ; *plaintif*, qui fait plainte ; *négatif*, qui nie. Ainsi *oisif* indique ce qu'on fait ; *oïseux*, ce qu'on est dans le goût ou dans l'habitude de faire. *Oisif* ne marque que le repos ou la cessation du travail ordinaire : *oïseux* marque une sorte de léthargie ou d'inertie.

Un Ouvrier qui n'a point d'ouvrage, est *oisif* : un Ouvrier qui ne veut pas travailler, est *oïseux*. Le premier ne fait rien, quoique peut-être il voulût faire quelque chose : le second ne fait rien, parce qu'il ne veut pas faire, & même quand il fait quelque chose, mais d'inutile ou d'*oïseux*.

Mademoiselle de Scudéri dit que les gens plongés dans la mollesse méritent d'être appelés *oisifs* dans une mauvaise signification. Cette mauvaise signification est propre au mot *oisieux*.

Là tous les soirs , la troupe vagabonde  
D'un Peuple *oisif* , appelé le beau monde ,  
Va promener de réduit en réduit  
L'inquiétude & l'ennui qui le suit.

Voltaire , *Épît. sur la Calomnie.*

Ce peuple est non seulement *oisif*, mais *oisieux*.

Au rapport de Cicéron (a), Scipion disoit qu'il n'étoit jamais moins *oisif* que quand il étoit *oisif*, c'est-à-dire, plus occupé que dans son loisir, ou quand il n'avoit point de travail commandé. Il est impossible que de tels hommes soient *oisieux*.

Solon vouloit punir les *oisieux*, qui sont déjà bien punis par leur oisiveté même , & non des gens *oisifs*; car il y a un repos nécessaire, & même un repos forcé.

Bouhours dit qu'à y regarder de près, *oisif* va plus à la personne qu'à la chose. L'une & l'autre épithetes vont aux choses & aux personnes; mais *oisif* ne convient proprement qu'à l'espece de choses qui ont un principe d'activité ou un genre particulier d'énergie & d'action.

Ainsi la Nature paroît *oisive* pendant l'hiver : la matiere est par elle-même *oiseuse*. L'épée du Soldat est *oisive* en temps de paix : celle du Gentilhomme casanier est fort *oiseuse*.

---

(a) *Dicere solitum Scipionem accepimus, numquam si minus otiosum, quam cum otiosus esset. Offic. l. 3.*

Les dix *Oiseux* de la Synagogue étoient ainsi appelés parce qu'ils n'avoient d'autre emploi que de lire les livres saints au peuple ; ce qui est une sorte d'emploi paresseux. On appelle deniers *oisifs* (*pecunia otiosa*), l'argent mort que naturellement il faudroit faire circuler & valoir.

Bouhours remarque qu'on dit une *vie oisive* : mais Fléchier préfère une *vie oiseuse*. La vie est *oisive*, quand on ne fait pas grand'chose : la vie est *oiseuse*, quand on ne fait rien ou rien de bon. L'inaction fait donc la *vie oisive*, & l'inutilité la *vie oiseuse* : oh ! combien de gens *oiseux* ! Il y a, selon le mot de Sénèque, des gens dont la vie ne peut être appelée *oisive*, mais bien une occupation *oiseuse* (a).

On dit des mots, des paroles, des épithètes, des phrases, des discours, &c. ou *oisifs* ou *oiseux*. *Oiseux* est le meilleur, quoiqu'*oisif* devienne peut-être plus commun ; & M. de Voltaire dit avec raison, dans la Préface de son *Électre*, des *termes lâches & oiseux*. On a même dit une *parole oisive*, en rappelant le *verbum otiosum* de l'Evangile : la parole n'est point *oisive*, c'est une action : mais elle est souvent *oiseuse*, car on en dit beaucoup d'inutiles. Si l'on veut absolument parler ainsi, *oisif* exprimera ce qui est superflu & sans effet ; *oiseux*, ce qui est tout-à-fait vain & ne peut produire qu'un mauvais effet.

---

(a) *Quorundam non otiosa vita est dicenda, sed desidiosa occupatio. De Brevit. vite* Citation de M. Beauzée.

---

*On , l'On.*

DANS l'écriture abrégée, *hom* vouloit dire *homo*, *homme*. *Hom*, *hon* se prononce *on* : par succession de temps, on a écrit comme on prononçoit. *On dit* signifie donc *homme dit* : les Italiens ont employé de même *uomo* ; les Allemands & presque tous les peuples Septentrionaux disent aussi *man* (homme). *On* ou *homme dit*, est une proposition particuliere ; car *on* signifie un homme quelconque, quelqu'un, & des gens. *L'on*, *l'homme dit*, est une proposition générale ; *l'on* signifie les hommes, la généralité, la multitude du moins. *On* est un pronom indéfini : *l'on* est une expression collective.

Cette distinction si naturelle de sens, Vaugelas, du Marais, & presque tous nos habiles Grammairiens l'ont reconnue. Du Marais reproche même à l'Abbé Girard de ne pas l'avoir observée. » Quand nous disons *si l'on* au lieu de *si on*, dit-il en parlant du bâillement, *l'* n'est point alors » une lettre euphonique, quoi qu'en dise M. l'Ab. » Girard. *On* est un abrégé de *homme* ; on dit » *l'on* comme on dit *l'homme*. *On* marque une » proposition indéfinie, *individuum vagum* ». Comment se peut-il donc que ce Grammairien philosophe conclue ensuite, avec la foule, qu'il est indifférent pour le sens de dire, *on* dit ou *l'on* dit ; & que c'est à l'oreille à décider lequel doit être préféré ?

Est-il donc indifférent de faire une proposition

ou générale ou particulière ? Est-il indifférent de laisser le Lecteur dans l'embarras de sçavoir si la proposition est ou particulière ou générale , tandis que l'addition ou l'omission de l'article doit lever toute équivoque ? Est-il indifférent de violer une règle essentielle de la Grammaire , qui détermine par l'article , ce qui , sans l'article , reste indéfini ? Si nos Grammairiens veulent seulement dire que , dans l'usage reçu , on dit indifféremment , quant au sens *on* ou *l'on* , pourquoi n'ont-ils pas démontré le vice & les inconvéniens de l'usage ?

M'objectera-t-on l'autorité de l'usage même ? Je répondrai que , si on ne peche point en le suivant , il n'en est pas moins contraire à la Grammaire , à la raison , au sens propre des choses : je répondrai que l'usage change , & qu'il n'y a rien de mieux à faire que de le changer pour le réformer & le perfectionner : je répondrai qu'un usage introduit & maintenu par l'ignorance , ne défend point , lorsqu'on s'est éclairé , aux Ecrivains , faits pour donner l'exemple & la loi , de rendre avec ménagement à la Langue la clarté , la régularité , l'abondance. J'observerai plus bas , que *l'* , comme article , auroit encore une utilité particulière.

Ainsi *on* & *l'on* ne sont pas réellement identiques quant au sens : loin d'être identiques , ils ne sont pas synonymes : loin d'être synonymes , ils sont si opposés l'un à l'autre , que l'un fait une proposition vraie , tandis que l'autre la rend fautive. Quand une personne seule vous a dit une chose , il est bien vrai qu'*on* vous l'a dite ; mais il est faux que *l'on* vous l'ait dite ; car tout le monde ne vous l'a pas dite. Cette distinction est bien évidemment utile & même nécessaire ; car , sans cela , vous ne



parlez plus que d'une maniere vague, & on ne sçait plus ce que vous voulez dire par *on* ou par *l'on*; on ne sçait pas si vous faites allusion à un individu ou à l'espece; on ne sçait si vous donnez une maxime générale ou une observation particulière; chacun vous fera dire à son gré une chose ou une autre, vraie ou fausse, puisqu'on est obligé de vous commenter.

Par exemple, la Bruyere dit : *L'on se couche à la Cour, & l'on se leve sur l'intérêt; c'est ce que l'on digere le matin & le soir, la nuit & le jour.* Il dit encore : *On loue les Grands pour marquer qu'on les voit de près, rarement par estime ou par gratitude.* S'il n'y a point de différence entre *on* & *l'on*, ces deux propositions sont donc pareilles : *on* exprime donc la même chose que *l'on*; toutes deux elles doivent être également ou générales ou particulières. Or la premiere est générale, puisque c'est en général la maniere de sentir & de vivre du courtisan : la seconde ne peut être que particulière, car il est faux qu'en général nous ne louions les Grands que pour faire entendre que nous en approchons. Mais si *on* & *l'on* signifient deux choses différentes, il n'y a plus d'équivoque & d'obscurité; au premier mot vous comprenez que la premiere de ces propositions regarde tous les courtisans ou la foule; & l'autre, certaines gens ou certaine espece de gens.

Revenons à l'usage, & voyons ce qu'il nous enseigne. Faute d'avoir consulté la raison & la regle sur le bon emploi de ces locutions, l'euphonie a été invoquée pour leur assigner des places distinctes, c'est-à-dire qu'on a sérieusement entrepris d'assujettir la prose à des regles de versification, sans

songer que la poésie, faite pour l'harmonie & distinguée par son harmonie propre, retombe dans la prose, si la prose s'assujettit aux mêmes loix. Il s'agit donc, quant à l'usage d'*on* ou de *l'on*, d'éviter dans la prose des bâillemens ou des hiatus que la poésie proscriit avec raison, mais dont la prose la plus coulante & la plus pure est inévitablement remplie.

Ainsi on veut nous obliger à dire *l'on* après *si*, tandis que nous disons sans cesse *si un*, *si elle*, &c.; après *&*, tandis que nous disons sans cesse *& il*, *& elle*, *& ou*, &c.; après *ou*, tandis que nous disons *utile* ou *agréable*, *où est-il*, *où il va*, *fou à lier*, *mou à l'excès*, &c.; & le tout, sans que l'oreille en soit choquée. L'oreille ne sçauroit être choquée des sons qu'elle a coutume d'entendre sans en être surprise, sans même les remarquer; elle seroit inconsequente & bizarre, si, en les approuvant dans tous les cas ordinaires, elle les rejettoit dans un seul: il seroit donc ridicule d'en exiger cette fausse délicatesse. Est-il vraisemblable, est-il possible qu'elle soit, par exemple, offensée de *si on*, quand une foule innombrable de substantifs terminés en *sion* ou *tion*, la frappent, presque à chaque phrase, agréablement ou du moins sans la blesser? Il ne faudroit employer euphoniement *l'* devant *on*, que dans les cas où le mot seul formeroit un bâillement ou un hiatus auquel l'oreille ne seroit point accoutumée, ou dont il n'y auroit que des exemples assez rares dans le langage pour être remarqués.

A cette occasion, je voudrois distinguer le *bâil-*

*lement* proprement dit de l'*hiatus* (a). J'appelle *bâillement* proprement dit, l'effet produit par la répétition immédiate de la même voyelle ou de la même voix ; & c'est ce qu'exprime par l'imitation le mot *ba-ailler*. J'appelle *hiatus* l'effet produit par la succession immédiate de deux voix ou voyelles différentes ; & c'est encore ce qu'exprime par l'imitation le latin *hi-are*. En général le *bâillement*, ainsi entendu, est pénible & désagréable ; il n'en est pas de même de l'*hiatus*, qui, souvent au contraire, rend le langage plus liant & plus doux. La Langue a peu de mots dans lesquels la même voyelle soit répétée sans consonne ou articulation interposée : elle en a une infinité dans lesquels une voyelle se lie immédiatement avec une autre, comme dans *haïr, payer, prier, &c.* L'effet doit donc être à

---

(a) Je sais que *bâillement* se dit plutôt à l'égard de la prose, & *hiatus* à l'égard des vers : mais ce n'est point là une différence réelle de sens. Je sçais que M. Beauzée considère le *bâillement* comme un effet relatif à la personne qui parle, & qui reste la bouche béante par l'émission de deux voix successives ; & l'*hiatus*, comme l'effet produit par la même cause sur la personne qui écoute, & dont l'oreille est offensée. Mais le mot latin *hiatus* signifie à la lettre, *bâillement* ; & il exprime l'ouverture de la bouche. Le mot primitif *hi*, d'où le latin *hio*, signifie de même *bâiller, entr'ouvrir, rester la bouche ou la gueule béante*. Sans m'opposer à ce qu'on adopte cette différence, j'observe seulement qu'elle n'est pas fondée sur la valeur des termes, & qu'elle paroît purement arbitraire quoiqu'utile. Quant à celle que je donne, fondée sur la valeur & la constitution matérielle des mots, je ne dissimule point que l'usage n'y a pas plus d'égard qu'à la précédente : mais je la crois fort propre à distinguer deux choses naturellement distinctes, ou deux especes ou de fortes différentes de choses dans le même genre.

peu près le même quand le même rapport se trouve entre deux mots. ainsi *qui est*, *il y est*, se prononcent avec la même mollesse & la même douceur qu'*inquiét*. Il faut donc en général éviter le *bâillement* s'il n'est imitatif & reçu ; il n'y a point de raison d'éviter un *hiatus* familier à l'oreille. J'assimile au *bâillement*, la cacophonie produite par la répétition de la même syllabe, comme quand on dit, *qu'on conserve*.

Il me semble que les différentes remarques de Vaugelas peuvent se réduire à une observation générale. L'Abbé Girard, qui les rassemble en une phrase & les adopte, n'a pas pris garde qu'en faisant deux termes différens d'*on* & de *l'on*, & en ajoutant qu'ils sont entièrement semblables, il alloit directement contre le but de son livre qui tend à détruire la parfaite synonymie de sens, & non à distinguer les synonymes par des différences intrinsèques d'une application arbitraire & précaire, & c'est en partie ce qui m'a fait entrer ici dans une discussion grammaticale. Achéons notre ouvrage.

L'Académie, dans ses Observations sur les Remarques de Vaugelas, juge, à l'égard de *si on*, que la rencontre des deux voyelles n'a rien de rude, & qu'il y auroit quelque chose de trop affecté à dire toujours *si l'on*.

A l'égard de *& on*, ainsi que de *ou on*, prononcés tout de suite & sans pause, il convient assez de séparer les deux syllabes par *l'*. Cependant on nous oblige à dire *& on*, *ou on*, quand le mot suivant commence par *l'*. Il faut donc que l'oreille s'accoutume à ces hiatus.

Il est certain que, si *l'* ne s'emploie que pour l'euphonie, l'objet n'est pas rempli, quand la lettre

*l* commence le mot suivant : il faut rejettér le secours, dès qu'il est inutile, à plus forte raison quand il ne fait que choc & embarras : mais *l'* est un véritable article. L'habitude & l'utilité rendront aussi supportables ces phrases, *l'on lit, l'on le dit, l'on le loue, & autres*, que celles-ci, *il lit, elle lit, il ou elle lit le livre, le long de l'eau, la loi l'ordonne*, & mille autres semblables.

*Qu'on, con ; qu'on consente, qu'on consigne* : c'est là de la cacophonie ; & nous dirons plutôt *que l'on* en pareils cas. Mais on a tort de mettre en these générale qu'il faut dire *que l'on* devant *con, com* : la regle n'est juste que dans les cas où *con, com* se nasalent comme *on*, dans la prononciation. L'Académie a très-bien observé qu'en conversant, on dit plutôt, *qu'on commence*. La raison en est que *com & con*, dans *commencer, commettre, connoître, &c.* ne se prononcent pas avec le son nasal : vous dites *qu'on co-mence, qu'on co-noît* ; de maniere que la lettre *n* ou *m* se rejette sur la syllabe suivante ; & alors le son propre de *qu'on* n'étant pas répété, il n'y a point de cacophonie. Ainsi, quand vous direz, *on ondoie un enfant*, il n'y a point de bâillement, parce que vous prononcez *o-n-ond* : mais le bâillement est sensible, à dire *on hon-nit*, puisque vous répétez le même son (*a*). Des Grammairiens voudroient même nous faire

---

(a) Je ne prétends pas proscrire ce bâillement particulier ; puisque *on-on* imite le cri que l'on fait en *honnissant*. Je suppose ici que ce mot est prononcé comme il doit l'être ; mais j'ai tort, car on trouve fort joli de prononcer *hon-nir*, & de transformer ainsi les huées en des sons doux & flatteurs.

dire *l'on* après *que*, suivi d'un *c* qui a le son de *k*, comme dans ces exemples : *il y a des défauts que l'on cache soigneusement ; on ne se persuade que l'on connoît assez ses devoirs qu'à proportion qu'on les aime moins.* Je conviens qu'il vaut mieux dire *qu'on*, quand les *que* sont multipliés dans une phrase.

Vaugelas conseille de préférer *on* à *l'on* au commencement d'un discours & même d'une période : l'Académie en fait une loi. Et il est vrai que si *l'* ne se met que par euphonie, ce motif n'a pas lieu au commencement d'une phrase, & il faut l'en bannir. Mais n'est-ce donc là qu'une lettre euphonique ? Je crois le contraire avec du Marfais ; & je prouve que c'est un article par l'apostrophe nécessairement placée entre *l* & *o* : l'apostrophe marque l'élision, l'élision retranche l'*e* : *l'on* signifie donc *le on* : il s'agit donc d'un véritable article, & non d'une simple lettre euphonique. Et s'il faut même, par euphonisme, intercaler une lettre entre un verbe interrogatif & le pronom *on*, vous rejetez absolument *l'* pour placer le *-t-* entre le verbe & le pronom, *ira-t-on*, *viendra t-on* : tant il est vrai que *l'* n'est nullement une lettre euphonique. Je suis donc bien loin de blâmer la Bruyère, d'avoir commencé par *l'on* tant & tant de paragraphes : *l'on n'a guère vu jusqu'à présent un chef-d'œuvre d'esprit qui fait l'ouvrage de plusieurs : l'on devroit aimer à lire ses ouvrages à ceux qui en sçavent assez pour les corriger & les estimer : l'on n'aime bien qu'une seule fois, c'est la première : l'on ne peut se passer de ce même monde que l'on n'aime point, & dont l'on se mocque, &c.* Je conviens qu'on aimeroit mieux entendre dans cette dernière phrase

*dont on se moque*, comme le veut Vaugelas en parlant de *dont*. Mais l'Auteur avoit d'abord dit *l'on*, & il falloit continuer de même : que d'embarras !

C'est encore une règle que quand on répète plusieurs fois *on* ou *l'on*, il faut toujours dire de même : *on loue*, *on blâme*, *on crie*, *on menace*, *on dit* & *on fait* ; & non *on dit* & *l'on fait*, &c. La chose est convenable, lorsque le discours est rapide, & que le pronom se répète presque aussi-tôt. Ainsi Rousseau dit fort bien : *On n'est curieux qu'à proportion qu'on est instruit : on perd tout le temps qu'on peut mieux employer : on ne peut réfléchir sur les mœurs qu'on ne se plaise à se rappeler l'image de la simplicité des premiers temps.*

Mais si, dans *l'on*, nous considérons l'article, il sera très-utile de s'en servir dans des phrases longues, pour déterminer que le *on* dont on parle est le même dont on a parlé dans l'autre période, ou dans un autre membre d'une période étendue. *L'on* leve alors toute difficulté ; & en ce cas, il est encore utilement employé dans une proposition particulière pour en désigner le sujet. J'ai dit, *on* ou *un homme fait* ; & dans la suite du discours, je continue en disant, & *l'on* ou cet homme-là croit. L'Abbé de Vertot dit ainsi : *On vendoit ordinairement une moitié de ces terres conquises pour indemniser l'Etat des frais de la guerre ; & l'autre moitié se réunissoit au Domaine public, que l'on donnoit ensuite gratuitement ou à un cens modique, &c.* *L'on* marque très-bien ici que celui qui donne, c'est celui qui a vendu. Cet usage établi donneroit la liberté d'employer plus souvent *on* avec des rapports différens : sans cela, il devient quelquefois équivoque & fatigant : aussi a-t-il fallu établir

qu'il ne seroit pas employé dans la même phrase pour désigner des personnes différentes.

Il est inutile de remarquer combien *l'on* réuniroit d'avantages, employé dans un récit à remplacer le pronom personnel défini, employé déjà pour remplacer un sujet collectif, comme dans ce récit :

» Les *Frans*, dans la cérémonie de l'installation  
 » de leurs Rois, les éleverent d'abord sur des bou-  
 » cliers. A cet usage propre à une association  
 » militaire, ils en substituerent un autre plus ana-  
 » logue à une Société policée. *L'on* plaça les Rois  
 » sur des trônes ou des sieges sans dossier, pour  
 » les avertir, dit-on, qu'ils devoient se soutenir  
 » ou se maintenir d'eux-mêmes, & veiller sur eux  
 » comme sur les peuples «.

### *Ordonner, Commander.*

*Ordonner*, donner ordre : *ordre* vient du primitif *r-d*, *rad*, *red*, gouverner, régir. *Commander*, montrer ou ordonner de la *main* : ce mot vient de *man*, la main qui indique, qui montre.

Le *commandement* est donc à la lettre la notification de l'*ordre*. Celui qui gouverne, *ordonne* : celui qui fait exécuter, *commande*. On *ordonne* en vertu de l'autorité, à celui qui doit obéir : on *commande* en vertu d'un pouvoir ou d'une charge, à celui qui doit exécuter.

Il faut la puissance, la force pour *ordonner* : il faut une domination, une supériorité pour *commander*. Un Maître *ordonne* ; un Chef *commande*. La Loi, la Justice *ordonnent*, la force en main :



de terre pour prendre un cours plus ou moins continu : c'est le *fons* des Latins ( *fundere* , verser ).

Les familles tirent leur *origine* d'un homme connu , du moins jadis , qu'elles appellent leur auteur , parce qu'il l'est de leur noblesse : mais cet homme nouveau & très-nouveau avoit un pere & des aïeux inconnus ; & peut-être est-il bon d'ignorer la *source* de son illustration , ce qu'il a fait pour y parvenir , & ce que la fortune a fait pour l'y élever.

Toute *origine* est petite ; l'embryon d'un Géant n'est pas moins imperceptible que celui d'un Nain. Toute *source* est primitivement foible ; les plus grands fleuves , comme les ruisseaux que vous franchissez d'un pas , descendent d'un filet d'eau.

Regardez l'*origine* , si vous le voulez ; mais considérez la fin. Remontez , si vous le voulez , jusqu'à la *source* ; mais descendez jusqu'à l'abîme où tout s'engloutit.

Il est curieux de sçavoir les *origines* , si elles peuvent nous éclairer. Il est bon de connoître les *sources* , si nous pouvons y puiser.

L'*origine* du mal en général est une grande & belle question. Mais il me suffit , à moi , que la Religion l'ait résolue ; & je serois plutôt occupé à découvrir la *source* des maux dont nous sommes les victimes , de ceux qui nous environnent , & celle des maux que nous faisons nous-mêmes , pour le malheur d'autrui & le nôtre. Mon esprit n'est pas fait pour ces hautes pensées qui aspirent à concevoir la Nature & la Divinité ; & mon cœur l'est pour ces doux sentimens qui nous rendent heureux ou malheureux du bonheur ou du malheur de ceux avec qui nous vivons.

L'*origine* nous découvre souvent la *source* ; elle nous met du moins à la *source* des choses. Cependant , combien il y a de choses dont l'*origine* nous est connue , & dont la *source* reste cachée ! La connoissance de l'*origine* est proprement celle d'un fait ; & la *source* en découvre le principe.

Les *origines* de la plupart des coutumes & des usages anciens , nous sont inconnues ; & si elles nous étoient tout-à-coup manifestées , nous serions très-étonnés de voir tant de raison où nous trouvons tant de folie , & tant de folie où nous trouvons tant de raison , parce que nous jugeons tout selon l'esprit de notre siècle & de nos mœurs : par exemple , la danse *macabre* ou des *Macchabées*, quoiqu'elle renferme une bonne leçon pour des gens à qui l'on n'en donne guere , n'est pour nous qu'une ridicule momerie. Les vraies *sources* de ce qui a cours dans le monde , nous sont presque toujours cachées : eh ! que m'importe à moi , d'ignorer les *sources* du Nil , s'il répand régulièrement ses eaux grasses & fécondes sur mes terres , & si je sçais profiter de ses bienfaits ! j'en rends grace à l'Auteur de la Nature , *source* de tous les biens.

Mais il importe de connoître les *sources* des maux publics , les *sources* des abus , les *sources* des divisions , les *sources* des crimes , les *sources* de la misère ; & sans cela , comment y remédier ? Il faut bien que le feu vous brûle & vous consume à la fin , quelque appareil que vous mettiez sur vos plaies. Si vous aviez une histoire , vous remonteriez jusqu'à l'*origine* de ces désordres ; & si vous sçavez les principes essentiels de l'ordre , vous connoissez la *source* & le remède de tous les maux.

L'*origine* du langage date de la création de l'homme : la *source* du langage est dans la consti-

tution de l'homme. Sa sensibilité, frappée par des objets divers, exprime ses sensations diverses par les sons de l'instrument vocal propres à chaque sensation; & ils vont frapper de la même manière l'être organisé de la même manière : dès-lors, l'homme commence à parler, il est entendu. L'intelligence humaine, habituée à reconnoître la même sensation à la même voix ou au même son, & à distinguer les sensations diverses par la diversité des voix & des sons qui les expriment, applique & affecte naturellement aux objets qui excitent les sensations, & comme les noms qui leur conviennent le mieux, les sons ou les expressions naturelles de ces sensations qu'ils excitent; & voilà comment la Langue se forme.

Si je ne vais pas jusqu'à l'*origine* ou à l'étymologie des mots, comment fixerai-je l'idée incertaine d'un terme? L'*origine* imprime un caractère; & la vraie science est à la *source* des choses, là où sont les principes, les causes, la raison des choses, de leur existence, de leurs qualités, de leurs propriétés.

☉ J'observe que la terminaison *ine* exprime ordinairement l'intention, l'objet, la destination de la chose. La *cuisine* est le lieu fait pour y cuire & apprêter les mets; *machine*, ce qui est fait pour des opérations industrieuses; *médecine*, ce qui est fait pour guérir (*mederi*); *latrines*, ce qui est fait pour qu'on s'y cache (*latere*), qu'on s'y renferme; *doctrine*, ce qui est fait pour être enseigné (*docere*); *marine*, ce qui est fait pour aller en mer; *sourdine*, ce qui est fait pour rendre le son *sourd*; *usine*, ce qui est fait pour de grandes fabrications; *poitrine*, la *poche* (*petto*, *pectus*) qui est faite pour contenir l'air

l'air nécessaire à la respiration ; *réte*, le réseau (*rete*), le tissu qui est fait pour arrêter, retenir, rassembler les rayons, &c. Mais cette terminaison n'a pas toujours le même sens ; ainsi dans *urine*, *résine*, *terébinthine*, &c. elle indique l'action de découler ; & c'est plutôt ce qu'elle exprime dans *origine*, où elle est manifestement formée de *gigno*, engendrer, produire ; *genus*, race, ce qui est produit, ce qui sort d'une *source*. Ce mot est donc propre pour désigner la *source* proprement dite ; & c'est ce qu'il exprime aussi quelquefois, quoique cette idée du terme ait été obscurcie par son extension & ses applications diverses. Ainsi *origine* ne marque proprement que les circonstances & les divers rapports de la chose naissante ; au lieu que *source* marque toujours une cause productive, féconde, continue. Une suite de choses *tire* son *origine* de telle autre ; une succession d'effets *prend* la *source* dans un tel principe. L'*origine* est telle manière dont les choses sortent de leur *source*.

### *Ourdir, Tramer.*

Au propre, *ourdir* signifie disposer les fils pour faire une toile ; & *tramer*, passer des fils entre & à travers les fils tendus sur le métier. Le sens de ces termes répond bien à leur origine. *Ourdir* est le latin *ordiri*, commencer : du primitif *aur*, *or*, commencement, lever ; d'où *aurora*, *origine*, *exorde*, &c. Ce mot a aussi de l'analogie avec le latin *ord-inare*, disposer, arranger, ordonner. *Tramer* est formé de *tra*, entre, travers : on com-

mence par faire la chaîne ; & par l'*entrelacement* des fils passés dans un sens contraire ou en *travers*, on forme la *trame*.

Ces termes ne se confondent point dans le sens propre : mais au figuré, on dit, sans avoir égard à leur idée rigoureuse, *ourdir* & *tramer* un mauvais dessein, une trahison, &c. Cependant il est bien sensible que *tramer* dit plus qu'*ourdir*, un dessein plus arrêté, une intrigue plus forte, des mesures plus concertées, des apprêts plus avancés pour l'exécution. *Ourdir*, c'est commencer ; on *ourdit* même une *trame* : *tramer*, c'est avancer l'ouvrage de manière à lui donner la consistance convenable : la chose étant *tramée*, elle est toute prête.

Si donc il est utile de déterminer l'état de la chose & d'en distinguer les progrès, il l'est aussi d'employer figurément le mot *ourdir*, pour annoncer le commencement d'un projet, un dessein informe, les premières idées & les premiers traits de la chose ; & celui de *tramer*, pour annoncer une intrigue qui se noue, des moyens qui se combinent, la forme & la consistance que la chose commence à prendre. Au lieu d'une expression vague & commune, vous aurez deux idées distinctes qui vous épargneront souvent des longueurs ; vous peindrez d'un seul trait par le mot propre, employé selon son idée propre, tel ou tel état des choses, & leurs différences.

Nous disons aussi dans le même sens, *machiner*, qui marque quelque chose de plus artificieux, de plus profond, de plus compliqué, & même de plus bas ou de plus odieux.

---

*Outil, Instrument.*

*Outil*, autrefois *util*, ainsi que l'écrit souvent Montaigne, vient du latin *uti*, se servir, s'aider d'une chose. *Instrument*, mot latin, vient de *stru*, *struere*, *instruere*, construire, instruire, élever, arranger, composer. Le premier de ces mots ne marque que l'usage ou l'emploi de la chose ; le second en indique l'objet & la qualité. L'*instrument* fait des choses plus grandes, plus remarquables, plus combinées, mieux ordonnées que l'*outil* ne le promet.

L'*outil* est une invention utile, usuelle, simple, maniable, dont les arts mécaniques & simples se servent pour faire des travaux & des ouvrages simples & communs. L'*instrument* est une invention adroite, ingénieuse, industrieuse, efficace, dont les arts plus relevés & les sciences mêmes se servent pour faire des opérations & des ouvrages d'un ordre supérieur ou plus relevé. Si la chose étoit plus compliquée, plus sçavante, plus puissante, ce seroit une *machine*. L'*engin* annonceroit sur-tout l'esprit d'invention, une sorte de génie.

On dit les *outils* d'un Menuisier, d'un Charron ; & des *instrumens* de Chirurgie, de Mathématiques. L'Agriculture a des *outils* & des *instrumens* ; la pioche est un *outil* ; la grande charrue est un *instrument*. Le Luthier fait avec des *outils* des *instrumens* de musique. L'*instrument* est en lui-même un ouvrage supérieur à l'*outil*.

L'*outil* est, en quelque sorte, le supplément de la main ; elle s'en aide : l'*instrument* est un sup-

plément de l'intelligence ou de l'habileté. L'*outil* ne fait qu'obéir ; l'*instrument* exécute avec art. L'*outil* a sa propriété ; l'*instrument* a son habileté, si je puis parler ainsi, ou son industrie propre. Il y a des *instrumens* qui, une fois mis en action, font tout par eux-mêmes : l'*outil* suit la main.

La nécessité a inventé les *outils* : la science a imaginé les *instrumens*. En perfectionnant les *outils*, on en vient aux *instrumens*.

Par les *outils* d'un peuple, vous connoissez son genre d'industrie ; par ses *instrumens*, vous connoissez quel est chez eux l'état des arts & des sciences.

Celui qui, le premier, considéra le bras de l'homme & ses manœuvres avec autant de sagacité que d'attention, fut l'inventeur d'*outils* le plus fécond, & le premier créateur d'*instrumens*. La main, modele d'un nombre prodigieux d'*outils*, est le premier des *instrumens*.

Les Indiens n'ont, pour fabriquer les toiles les plus fines, que des *outils* si grossiers, que nos bons Ouvriers feroient à peine, par leur moyen, une grosse toile de canevas, si on en croit l'Historien Anglois des *dernieres guerres de l'Inde*. Mais la Nature leur a donné, ajoute-t-il, une main si délicate, si bien coupée, si adroite, qu'elle vaut les plus habiles *instrumens* de l'art.

Les Montagnards du Tyrol font avec une mauvaise lame de couteau, avec un clou, un morceau de fer, pour tout *outil*, ces jolies petites figures de bois que nous regardons toujours avec curiosité. Le talent, la persévérance, l'habitude, tiennent lieu d'*instrumens*.

Il n'y a que de mauvais *outils* pour de mauvais





### *Outrageant , Outrageux.*

*Outrageant*, participe présent du verbe *outrager*, converti en adjectif verbal, exprime l'action d'*outrager*, le fait, l'effet de cette action ; elle *outrage*, on en est *outragé*, offensé cruellement. *Outrageux*, formé du substantif *outrage*, espece particuliere d'offense, désigne la nature de la chose, sa propriété ou son caractère, l'effet qu'elle doit par elle-même produire ; elle est faite pour *outrager*, c'est le propre de la chose d'offenser cruellement. Ainsi un discours, un procédé *outrageant*, fait un outrage : le discours, le procédé *outrageux*, fait outrage. Ce qui est *outrageux*, est donc *outrageant* par soi-même : il sera même bien *outrageant*, puisqu'il porte en soi l'outrage, & que sa vertu & son efficacité est d'outrager, selon la valeur de sa terminaison qui sert même à indiquer l'habitude, la plénitude, l'excès.

L'Académie observe qu'*outrageant* ne se dit que des choses, tandis qu'*outrageux* s'applique également aux personnes. Cette observation confirme la distinction précédente ; car un homme *outrageux* a l'intention & le dessein, l'habitude & le défaut, le caractère & l'humeur qui portent à outrager.

Cette distinction entre les adjectifs formés du participe présent des verbes, & les adjectifs formés du substantif relatif à ces verbes, est bonne à établir ; puisque, fondée sur le sens des terminaisons *ant* & *eux*, elle nous rend la raison de deux se-

D'adjectifs adoptés dans la Langue, sans autre différence générale à assigner, & qu'elle nous donne une regle générale pour en déterminer la valeur propre & l'emploi. On en retrouvera l'application aux mots *languissant & langoureux, vaillant & valeureux, &c.*



## P.

*Pacage, Pâturage, Pâtis, Pâtur.*

De *pa*, bouche, sont issus des mots sans nombre, qui, en différentes Langues, présentent des idées relatives à l'action de manger & sur-tout de *paître*, en latin *pascere*. De *pas*, *pasc*, *past*, viennent les mots du présent article, où nous les considérons selon leur acception commune de lieux où le bétail trouve à *paître*.

Le *pacage* est un lieu propre pour nourrir & engraisser du bétail. Le *pâturage* est un champ où le bétail *pâtur* & se *repait*. Le *pâtis* est une terre où l'on met paître le bétail. La *pâtur* est un terrain inculte où le bétail trouve quelque chose à paître.

On dit de *bons pacages*, de *gras pâturages*, un *simple pâtis*, une *vaine pâtur*.

*Pacage* désigne la qualité de la terre & la production propre dont elle se couvre : ainsi le *bocage* est un lieu couvert ou parsemé de bois, de bosquets ; le *marécage* un lieu plein de marais ou de terres humides & bourbeuses ; le *plantage* un lieu couvert de *plants*. *Pâturage* marque & la propriété de la terre, & l'abondance de la production propre au bétail, & l'usage qu'on en fait : le bétail y *pâtur*, c'est-à-dire qu'il y prend la nourriture qui lui convient & qui lui suffit, l'herbe & la réfection.

*Pâtis* rappelle seulement l'action simple de *paître*; le bétail y trouve à *paître*, c'est-à-dire de l'herbe à *brouter* (a) ou à manger sur pied. *Pâtur* ne se prend, dans l'acception présente, que pour un lieu vain & entièrement négligé, qui ne peut donner qu'une herbe rare, courte & pauvre : c'est pourquoi, dans un bail de ferme, on distingue le *pré* de la *pâtur*, tant d'arpens de *pré*, tant d'arpens de *pâtur* : la *pâtur* est donc opposée au *pré* qui est tout couvert d'herbes.

Les prés & les prairies, ou ces grands prés fertiles, arrosés, couverts d'herbes, forment naturellement des *pacages*. Ces *pacages*, soignés, entretenus, employés à leur destination naturelle, couverts de bestiaux, sont des *pâturages*. Les bruyères, les landes, les bois comme les *prés*, forment des *pâtis*. Des friches, des terrains négligés ou abandonnés, de mauvaises terres qui ne sont ni en prés ni en labour, sont des *pâtur*. *Pâtis*, quoique moins usité, est un mot générique, vague & technique : le *pâtis* peut donc être fertile & gras, comme dans ces vers de la Fontaine :

Je vous enseignerai les *pâtis* les plus gras.

---

(a) *Paître* & *brouter* different l'un de l'autre en ce que le premier de ces verbes indique particulièrement l'effet de ce genre d'action, celui de nourrir ou faire subsister; & le second, la manière propre de l'action, celle de manger l'herbe sur pied ou sur sa racine. Je donne, dans le texte, la différence de *paître* & de *pâturer* : *pacager* signifie seulement mener ou conduire le bétail dans des *pacages*; car il n'a point l'idée de nourrir.

Un âne, de la riche taille,  
 Tenté de l'herbe fraîche, & pour faire ripaille ;  
 Voyant dans un *pâtis* un *grand-troupeau* de bœufs ;  
 Se mit à paître au milieu d'eux.

Mais, par lui-même, le mot n'exprime point l'abondance, au lieu qu'elle est naturelle au *pâturage*, à moins qu'on ne l'en dépouille par quelque accessoire. Ainsi l'on dit que les riches domaines consistent en *pâturages* ; & ce mot est noble.

### *Pâle, Blême, Livide, Hâve, Blafard.*

PERSONNE ne dira sans doute *hâve* pour *pâle*, ou *blafard* pour *livide* : mais tous ces mots indiquent une sorte de pâleur ou de décoloration ; & j'ai cru qu'on me permettroit de les réunir, pour ne pas multiplier les articles inutilement & me répéter.

De *bal*, lumière, on fit *pal*, lumière faible. De là *pâle*, dont les couleurs sont faibles, passées, blanchies.

De la même racine *bal*, *bel*, *bl*, soleil, lumière, éclat, on a fait *blanc*, nom de la couleur du jour & de la lumière. On a certainement dit d'abord *blac* ; & *œc*, *eik* signifie qui a, qui possède, qui participe. *Blême*, *blesme* désigne l'exemption, la suppression, la dégradation du blanc naturel & en général de la couleur ; car *bl* désigne différentes sortes de couleurs. On dit, au figuré, *blâmer*, c'est-à-dire ternir, flétrir.

De *lu*, lumière, on a fait plusieurs mots, *luc* ;

*liv*, qui désignent le contraire. Le celte *liu*, *lwid* signifie sombre, morne. Le latin *lividus*, comme notre mot *livide*, marque de même quelque chose de sombre & de noirâtre, comme la meurtrissure.

*Hâve* semble tenir au mot *havi*, brûlé par-dessus, desséché, du grec *avein*, brûler, s'il n'a pas un rapport plus particulier avec la racine *car*, creux, cave : car ce mot ne désigne pas moins la maigreur que la pâleur. *Havée* signifie ce qui tient dans le *creux* de la main.

*Blasard* est composé de *bla* & de *fard*. Il désigne une couleur fade ou une couleur éteinte comme par une couche de blanc.

Ainsi, foible de coloris ou décoloré par une teinte de blanc sans éclat, un objet est *pâle*. Très-*pâle*, dépouillé de toute la vivacité de ses couleurs, ou plutôt changé de couleur, le même objet est *blême*. Plombé & taché ou chamarré de noir, un objet est *livide*. Morne & défiguré par le décharnement, un objet est *hâve*. *Pâle* jusqu'à l'affadissement, tout blanchi par l'extinction de ses couleurs, un objet est *blasard*.

Le teint d'une personne est *pâle*, dès qu'il n'est pas assez animé. Si les chairs ont perdu leur couleur propre & leur vie, il est *blême*. Il est *livide*, lorsqu'un mélange de blanc & de noir lui donne une couleur sombre ou rembrunie. Quand sa couleur est morte ou effacée par un blanc mat ou inanimé, il est *blasard*. On dira plutôt un air *hâve* qu'un teint *hâve*, parce que le mot teint n'exprime que le coloris, & que le mot *hâve* rassemble deux qualités, celle de la couleur qui est d'un blanc brun, & celle de la maigreur qui n'est pas applicable au teint.

Un convalescent est *pâle* ; il n'a point encore re-

pris les chairs & sa carnation. Une personne, saisie de crainte, est *blême* : il semble que son sang se soit retiré ou glacé. Un malheureux, tout meurtri de coups, est *livide* ; du sang extravasé & corrompu le noircit. Un pénitent, consumé par des macérations, est *hâve* : à la décoloration, il joint le *défigurement* ( pour me servir d'un terme de Bossuet ), & les autres signes extérieurs d'épuisement ou de débilitation. Une femme, crépée de blanc, est *blafarde* ; elle n'a plus de teint, & son visage est d'un blanc mort.

Un objet est *pâle* ou naturellement ou par accident. Cette épithète s'applique aux personnes, aux couleurs, à toute sorte de lumière, aux corps lumineux. Une personne est *pâle*, une couleur est *pâle*, une lumière est *pâle*, le soleil est *pâle*.

Un objet n'est guère *blême* que par accident. Cette épithète ne convient qu'aux personnes ou aux êtres personifiés : & dans les personnes, il n'y a que le visage, le teint ou la couleur qui soit *blême*. On est, on devient *blême*, on a le visage ou le teint *blême* par l'effet de la maladie, de la souffrance, de quelque passion violente, de quelque émotion subite. Mais la disette, l'indigence, &c. ont le teint *blême*, & c'est leur couleur propre.

Des coups, des contusions, des maladies, l'épanchement du sang & sa corruption, rendent *livide* une personne ou plutôt son teint, ses chairs, sa peau : on appelle aussi *livides* les taches, les marques bleues ou noirâtres qui se forment sur la peau ; & il en est de même des tumeurs. L'Envie a le teint *livide*.

*Hâve* ne s'applique aussi qu'aux personnes, &

proprement à l'air, au visage, à son ensemble. Je ne sçais s'il convient de dire les *yeux hâves*, quoiqu'on semble l'assurer dans un Dictionnaire. Mais les yeux creux, enfoncés, éteints, contribuent, comme les joues creuses, pâles, décharnées, à former un visage *hâve*.

*Blasard* se dit en général de toute couleur, de toute lumière qui n'a point d'éclat ou de vivacité, de tous les objets qui tirent sur le blanc ou qui blanchissent en se décolorant. Le soleil, offusqué par des vapeurs qui ne font qu'amortir ses feux sans le cacher, est *blasard*.

### *Parade, Ostentation.*

DANS les choses morales, *parade* est regardé comme synonyme d'*ostentation*.

Indépendamment de la différence tirée de la racine ou de l'origine de ces mots, ils diffèrent en ce que *parade* sert plutôt à désigner l'action & la fin ou son but; & *ostentation*, la manière de faire l'action & son principe ou la cause.

On fait plutôt *parade* d'une chose qu'on n'en fait *ostentation*: l'usage ordinaire est d'exprimer l'action par le premier de ces mots.

On fait une chose, non *avec parade*, mais avec *ostentation*; ce qui désigne la manière de faire.

On se met en *parade* pour être vu; on s'y montre avec *ostentation*. On fait une chose *pour la parade*; on la fait *par ostentation*. Pour marque la fin, & par le principe.

*Parade* ne désigne que l'appareil extérieur;



*l'ostentation* seule est le vice. *L'ostentation fait parade* des choses.

Une chose de *parade* est faite pour les occasions d'apparat ou avec appareil : une chose d'*ostentation* se fait par vanité , par vaine gloire.

*Parade* se dit au propre dans un sens favorable ou indifférent : *ostentation* réveille toujours l'idée de blâme.

On a des habits de *parade* pour la cérémonie : celui qui est réduit à se faire valoir par ses habits, les étale avec *ostentation*.

Dans le cas présent , la *parade* est la montre ou l'étalage des choses qu'on croit propres à faire briller ou à faire paroître avantageusement : *l'ostentation* est une montre vaine ou un étalage fastueux des choses qu'on croit propres à donner de l'éclat & à effacer tout le reste. S'il y a de la vanité dans la *parade*, *l'ostentation* est un excès de vaine gloire. On se *pare*, on se targue de la chose dont on fait *parade* : on se glorifie , on s'enorgueillit de la chose qu'on fait avec *ostentation*. Cette distinction est reconnue par les Vocabulistes.

Celui qui fait *parade* de bel esprit, craint donc de n'avoir pas naturellement assez d'esprit pour être remarqué, s'il ne l'affiche. Celui qui met de *l'ostentation* dans ses paroles, craint donc que ce qu'il dit ne soit pas en soi assez bon pour être remarqué, s'il le disoit simplement.

Il y a une modestie de *parade* ; elle consiste à se mettre en vue en faisant semblant de se cacher. Il y a un silence d'*ostentation* : il consiste à substituer l'air & les gestes du dédain aux paroles.

La beauté, quand elle se met en *parade*, n'attire que les regards de la critique & de la censure.

L'*ostentation* de vertu , dans les femmes , est une maniere de provoquer la curiosité & les entreprises des hommes.

Faire *parade* de peu de chose, c'est prouver qu'on est bien peu de chose. Faire avec *ostentation* des choses communes , c'est prouver qu'on est bien au dessous du commun.

La vraie vertu & le vrai mérite ne font *parade* de rien ; c'est ce qui ne brille point de soi-même qu'on tâche de faire briller. La vraie grandeur & la vraie gloire sont sans *ostentation* ; l'*ostentation* n'est qu'une fausse & gauche imitation de la grandeur & de la gloire.

Théophraste n'estime pas que l'on puisse donner une idée plus juste de l'*ostentation* , qu'en disant que c'est dans l'homme une passion de faire montre d'un bien ou des avantages qu'il n'a pas. Cependant celui qui fait montre de ses richesses avec un grand étalage , peut être en effet très-riche. Mais cet homme veut ou donner aux choses un prix qu'elles n'ont pas , ou se donner par elles un mérite qu'elles ne lui donnent pas : l'*ostentation* est de la vanité ; & il y a dans la vanité un vuide ou de choses où d'esprit.

J'ai dit souvent que *par* désigne l'action de passer à travers , de mettre au dehors , de montrer ou de faire *paraître* : d'où *parer* ou couvrir d'ornemens ; *se parer* , faire *parade* de , s'en faire un mérite , en faire un étalage. *Ostentation* vient du latin *ostentare* , fréquentatif d'*ostendere* , mettre en avant , montrer , exposer aux yeux : ainsi *ostentare* signifie montrer souvent , & par une extension naturelle , montrer avec affectation , étaler avec faste , exalter avec emphase ; & alors il devient augmentatif.

Saint-Evremond a dit, à l'exemple des Latins, *ostentateur*, beau mot pour le style noble.

---

*Paralogisme, Sophisme.*

Il semble que Messieurs de Port-Royal ne mettent aucune différence entre ces termes, lorsqu'ils disent, dans leur Logique, qu'il n'est pas inutile de représenter les principales sources des mauvais raisonnemens qu'on appelle *sophismes* ou *paralogismes* : il auroit fallu dire qu'on appelle ou *sophismes* ou *paralogismes*, pour rendre la particule disjonctive, si l'on avoit voulu distinguer ces termes par un sens particulier à chacun.

Ces mots sont purement grecs. Mais, en grec, *paralogisme* désigne la déception opérée par des raisonnemens artificieux, des argumens captieux, des conclusions trompeuses ; tandis que *sophisme* désigne plutôt une fraude quelconque, la subtilité, l'astuce, un adroit artifice, sans application particulière au raisonnement ou au discours exprimé par le mot *log* dans *paralogisme* ; car *soph*, racine de *sophisme*, signifie sagesse, science, faculté. Il est vrai que ; par le sens même de cette racine, il est tout naturel de faire l'application du dérivé au raisonnement ; & il n'a point d'autre emploi dans notre Langue. La différence des mots grecs ne se retrouve donc plus dans les mots françois ; & si nous donnons à *paralogisme* le sens qu'il a dans le grec, il sera difficile de le distinguer de *sophisme*. Remontons donc jusqu'à la valeur primitive & littérale des mots par leur décomposition. *Para* sert  
ici

ici à marquer l'opposition, la contrariété : le *paralogisme* n'est donc qu'un raisonnement faux, un argument vicieux, une conclusion mal tirée ou contraire aux regles. Or le mot *sophisme*, formé de *soph* & pris en mauvaise part, sera toujours un trait d'artifice, un raisonnement insidieux, un argument captieux. Telle est la distinction qui paroît être reçue.

Le *paralogisme* & le *sophisme* induisent en erreur, le *paralogisme* par défaut de lumière ou d'application, le *sophisme* par malice ou par une subtilité méchante, comme il est fort bien dit dans le Dictionnaire de Trévoux. Je me trompe par un *paralogisme*; par un *sophisme*, on m'abuse. Le *paralogisme* est contraire aux regles du raisonnement : le *sophisme* l'est de plus à la droiture d'intention. *Paralogisme* est un terme dogmatique ; & par là même il désigne plutôt une opposition aux regles de l'art : *sophisme* est un terme plus familier, & il désigne plutôt l'art d'abuser, ou le métier de chicaner ; c'est aussi l'idée propre à tous les mots françois de la même famille. Platon comparoit les *sophistes* à des chasseurs qui tendent des pièges : les *paralogistes* (a) peuvent être comparés à des voyageurs qui s'égarent par inattention ou par ignorance.

Il est des sciences auxquelles il semble qu'on veuille attribuer exclusivement aux autres la certitude & l'évidence ; comme si les grandes vérités politiques ou morales ne se démontreroient pas aussi rigoureusement que les vérités mathématiques ;

---

(a) Ce mot n'est encore que grec : mais il mériterait bien autant que *sophiste* d'être françois. *Paralogiste* désignerait l'homme qui, de bonne foi, raisonne mal ; & il y a de ces gens-là parmi nous comme chez les Grecs.

comme si l'on ne tomboit pas dans le *paralogisme* en géométrie tout aussi bien qu'en morale ; comme si l'on croyoit que la géométrie ne seroit pas aussi en butte au *sophisme* que la morale , dans le cas où une foule de gens mal intentionnés s'attacheroit à la combattre devant un peuple ignorant qui s'ingéreroit de la juger (a).

Nous disons les *sophismes du cœur*, les *sophismes de l'amour-propre* , & nous ne disons pas dans le même sens *paralogismes des passions*, les *paralogismes de l'intérêt personnel*. L'amour-propre, les passions ne raisonnent guere dans les formes ; mais , en feignant de raisonner , elles nous séduisent , nous entraînent & nous persuadent. Le *paralogisme* n'est qu'une erreur de l'esprit. Le *paralogisme* nous trompe , sans le vouloir ; le *sophisme* veut nous tromper , si l'on ne nous permet de nous exprimer ainsi.

☉ Il faut pourtant convenir que nous appelions souvent *sophismes* les faux raisonnemens que nous faisons sans aucune intention de tromper , & quand nous nous trompons nous-mêmes. Nous voulons alors désigner par ce mot un raisonnement qui n'a que de l'apparence sans solidité , un raisonnement

---

(a) « Si la Géométrie ; dit Leibnitz dans ses *Nouveaux Essais sur l'Entendement humain* , s'opposoit autant à nos passions & à nos intérêts que la Morale , nous ne la contesterions & ne la violerions guere moins , malgré toutes les démonstrations d'Euclide & d'Archimede , qu'on traiteroit de rêveries & qu'on croiroit pleines de *paralogismes* ; & Joseph Scaliger , Hobbes & d'autres qui ont écrit contre Euclide & Archimede , ne se trouvoient pas aussi peu secondés qu'ils le sont ».

illufoire. Or j'ai déjà remarqué que *paralogisme* n'est guere employé que dans le genre dogmatique, & par conséquent lorsqu'il s'agit sur-tout d'argumenter en regle ou de relever l'irrégularité de l'argument, comme dans l'école.

---

*Parasite, Ecornifleur.*

GENS qu'on appelle trivialement *piqueurs d'assiettes, chercheurs de franchises lippées, écumeurs de marmites*, parce qu'ils font métier d'aller manger à la table d'autrui.

*Parasite*, mot grec, qui prend sa nourriture chez quelqu'un, qui mange chez les autres, de maniere qu'un domestique étoit un *parasite*. Au rapport d'Athénée, l. VI, Solon institua des *parasites*, pour consommer avec les Prêtres, comme leurs asseurs, les chairs des victimes immolées. Ministres du culte religieux, les *parasites* avoient l'intendance des *bleds sacrés* & même de certains sacrifices. Ainsi ce mot n'est nullement odieux en soi : il étoit même honorable & non seulement chez les Grecs, mais encore chez les Gaulois, selon le témoignage de Polybe. Mais lorsqu'il y eut à Athènes beaucoup de ces gens si riches qu'ils sont obligés de faire manger leur bien aux autres pour en jouir, lorsqu'il y eut de grandes tables, il s'éleva des es-faims de convives qui s'introduisirent dans les maisons opulentes, s'y impatroniserent, & en devinrent les commensaux. On les appella *parasites*; & ce mot se prit alors en mauvaise part. Il est tiré de *fit*, froment, nourriture, provision. Lucien composa un Traité pour prouver, à sa maniere,

que la *parasitique* ou l'art du *parasite* est un art libéral & même le meilleur de tous les arts.

Je ne vois pas des rapports assez marqués entre l'*écornifleur* & la corneille, pour dériver le premier de ces mots du latin *cornix* ( corneille ) avec Ménage & M. de Gébeline. Je composerois plutôt *écornifler*, d'*écorner* & de *nifler*, mot que nous avons dans *renifler*, respirer, attirer avec force & avec bruit dans le nez. L'*écornifleur* ne respire, ne convoite que de franches lippées; il escroque, pour ainsi dire, *écorne*, avale le dîner ou la part des autres; il gruge, comme on dit, impudemment, il dévore. Aussi ce terme est-il plus injurieux & plus avilissant que celui de *parasite*.

L'assiduité à une table & l'art de s'y maintenir distinguent le *parasite*: l'avidité de manger & l'art de surprendre des repas, distinguent l'*écornifleur*. Le *parasite* a du moins l'air de chercher le Maître & de s'en occuper; il prend des formes: l'*écornifleur* a l'air de ne chercher que la table & de s'en occuper uniquement; il n'a guère besoin que d'impudence. Le *parasite* sait se faire donner ce qu'il convoite, & du moins on le souffre: l'*écornifleur* escroque souvent ce qu'on n'a pas envie de lui donner, & on le souffre impatiemment. Le *parasite* paye en empressemens, en complaisances, en adulations, en paroles, en bassesses, sa commensalité: l'*écornifleur* mange, le repas est payé. Il y a des *parasites* qu'on est bien aise de conserver: il n'y a pas un *écornifleur* dont on ne tâche de se défaire.

Nous ne parlons pas des *parasites*, quoiqu'il y ait à Paris, comme à Athenes & à Rome, une foule innombrable de ces gens qui ne font que dîner

dans les maisons où l'on dîne , soit en qualité d'amis de la maison , soit sous le rôle de complaisans , soit à titre de diseurs défrayans pour la conversation & la Société : nos mœurs les autorisent ; & dès-lors le métier n'a plus rien d'odieux. Cependant l'espece des *complaisans* ressemble fort à ces *parasites* décrits par Lucien , dans le fond vrais *écornifleurs* , qui n'ont d'autre envie & d'autre plaisir que de manger aux dépens des autres , dans la forme bas valets qui servent fidèlement , en présence , les défauts & les vices de leurs Patrons , & vils flatteurs , dont le grossier encens enivre la grossière vanité de ces forts personnages qui ont une table pour avoir une Cour. Je voudrois pouvoir exposer ici l'origine & l'histoire de ces tables , de ces soupers , de ces dîners établis , & en développer les influences , aussi puissantes que variées sur les mœurs & la Société. Ces petites recherches seroient peut-être aussi curieuses qu'utiles pour l'importante histoire des mœurs.

---

### *Pas , Point.*

*Pas*, dit l'Abbé Girard , énonce la simple négation. *Point* appuie avec force & semble l'affirmer. Vaugelas avoit remarqué que *point* nie bien plus fortement que *pas*.

L'observation est si juste , que *pas* ne nie souvent la chose qu'en partie ou avec modification ; & que *point* la nie absolument , totalement , sans réserve , selon la remarque du même Grammairien.

Telle personne n'est *pas* riche , mais elle n'est peut-être *pas* fort éloignée de l'être : telle autre



n'est *point* riche, & il s'en faut bien qu'elle le soit.

On n'a *pas* d'esprit, quand on n'en est *pas* pourvu : on n'a *point* d'esprit, quand on en est dénué.

Vous ne croyez *pas* une chose qu'on ne peut vous persuader : vous ne croyez *point* celle que votre esprit rejette absolument. Dans le premier cas, il peut encore vous rester quelque doute ; vous êtes très-décidé dans le second.

Pour n'avoir *pas* d'argent, il suffit que vous en manquiez, que vous en ayez peu, que vous n'en ayez *pas* assez. Pour n'avoir *point* d'argent, il faut que vous n'en ayez *point du tout*, ou du moins que vous n'en ayez que si peu qu'on le compte pour rien.

Un homme n'est *pas fort* sçavant, il n'est *pas très-beau*, il n'est *pas bien bon*, il n'est *pas beaucoup* répandu : ainsi *pas* s'accorde avec les différens degrés de qualité. Mais il n'en est *pas* de même de *point*, il ne se prête *pas* à ces manières de restreindre la négation, il exclut la totalité de la chose.

L'Académie, dans son Dictionnaire, met cette différence entre *pas* & *point*, quant à la signification. » Lorsqu'on dit, n'avez-vous *point* vu un tel ? » n'avez-vous *point* pris ma montre ? l'interrogation n'est qu'une question simple. Et lorsqu'on dit, n'avez-vous *pas* vu un tel ? n'avez-vous *pas* vu ma montre ? on marque par là que celui qu'on interroge a vu celui dont on parle ; & qu'il a pris la montre qu'on lui demande ». Je crains bien que cette finesse de langage ne soit guère observée, & que la différence de sens ne se tire plutôt du ton dont on interroge, que de l'emploi particulier ou de *point* ou de *pas*. Quoi qu'il

en soit, je m'en rapporte entièrement à l'Académie. *Point* aura donc encore la propriété d'exclure, dans la question, une connoissance que *pas* suppose dans la personne qui interroge, outre la propriété naturelle de nier d'une manière plus absolue ou plus rigoureuse que *pas*. Cette dernière différence se retrouve dans l'interrogation même. Si je dis, ne connoissez-vous *point* cette affaire ? c'est comme si je disois, n'en avez-vous *absolument aucune* connoissance ? & vous répondrez, *point*, ou je n'en *sçais rien du tout*. Au lieu qu'en disant ne connoissez-vous *pas* cette affaire ? je vous demande si vous la sçavez, & vous répondez, je ne la sçais *pas*, lors même que vous en avez quelque connoissance, mais une connoissance insuffisante. La première question semble dire, avez-vous connoissance de cette affaire ? & la seconde, en avez-vous la connoissance ou la science ?

Mais d'où vient donc cette différence de force négative, reconnue dans *pas* & *point* ? Elle vient de la valeur propre & naturelle des mots. Le *pas* est une enjambée, la première division du marcher, la trace imprimée par le pied sur la terre : le *point* est une piquure, la plus petite étendue possible, la valeur d'un *point* d'écriture ou de couture. Or, c'est de ces mots positifs que nos deux négations sont formées ; & , selon leur valeur positive, *point* qui représente la plus petite étendue est naturellement plus exclusif que *pas* qui ne laisse *pas* que d'avoir une étendue remarquable. *Il n'y en a pas*, c'est comme si on disoit, il n'y en a la valeur ou la longueur d'un *pas*, la trace du pied. *Il n'y en a point*, c'est, il n'y en a la valeur ou la grosseur d'un *point*, la trace de la plus légère piquure.

*Pas* & *point* marquent de petits objets ; mais de tous les objets le plus petit , c'est le *point* : c'est donc le *point* qui a dû marquer l'absence ou la privation la plus complète ; & c'est ce qui est en effet.

Cette remarque a été faite depuis long-temps par Nicod ; du Marlais l'a parfaitement développée en traitant de l'*article* ; elle est confirmée par M. de Gêbelin & par tous les Grammairiens Philosophes. Tous les mots employés dans un sens négatif désignent par eux-mêmes des objets positifs, mais petits, tous jusqu'à la simple négative *ne*, *ni* qui signifie *petit*, dans son sens primitif, comme *rien* veut dire quelque chose, *rem*, en latin, accusatif de *res*, chose. Nos peres exprimèrent d'abord le sens négatif par la simple négative *ne*, comme on l'a remarqué & prouvé par des exemples. Dans la suite, pour renforcer la négation, on y joignit divers mots qui désignent de petits objets, tels que *grain*, *goutte*, *mie*, *brin*, *pas*, *point*, suivant l'observation de Nicod au mot *goutte*. On disoit, je n'en ai *grain* ni *goutte*, ou pour la grosseur ou la valeur d'un *grain de blé* ou d'une *goutte d'eau*. Nous disons encore je *ne vois goutte*. On dit encore dans quelques provinces, il n'en aura *mie*, *mie* pris dans le sens de *miette de pain*, en latin *mica*. Par allusion aux petits jets d'herbe, nous disons familièrement que quelqu'un n'a *brin* d'esprit.

Il n'est donc pas douteux que *pas* & *point* ne se rapportent au *pas* qu'on fait en marchant & au *point* qu'on fait en piquant ou pointant. Convertis en mots négatifs, ils ont nécessairement été d'abord employés selon l'analogie que les objets pouvoient avoir avec le *pas* & le *point*. Aussi on a dû

dire, *je n'irai pas & je n'écrirai point*, par la raison bien simple que c'est en allant qu'on fait des *pas*, & en écrivant qu'on fait des *points*, & de même de tous les objets analogues à l'action de marcher ou à celle de piquer ou de pointer. Il en étoit sans doute ainsi de *brin*, *mie*, *goutte*, *grain*; ce qui donnoit au langage plus d'abondance, plus de variété, & tout à la fois plus d'expression & d'image. L'oubli du sens propre des mots nous a fait perdre une différence particulière qui les faisoit négativement appliquer à tel ou tel genre différent d'objets; & il ne leur est resté que plus ou moins de propriété ou d'attribution négative.

» On doit regarder *ne pas*, *ne point*, dit du  
 » Marfais, comme le *nihil* des Latins. *Nihil est*  
 » composé de deux mots, 1°. de la négation *ne*,  
 » & de *hilum* qui signifie la petite marque noire  
 » que l'on voit au bout d'une feve. . . . Les Latins  
 » disoient aussi *ne pas* faire plus de cas de quel-  
 » qu'un ou de quelque chose, qu'on n'en fait de  
 » ces petits flocons de laine ou de soie que le vent  
 » emporte, *floci facere*, c'est-à-dire *facere rem*  
 » *floci*: nous disons *fêtu*. Il en est de même de  
 » notre *pas* & de notre *point*. . . . Or comme dans  
 » la suite, le *hilum* des Latins s'unit si fort avec  
 » la négation *ne* que ces mots n'en firent plus  
 » qu'un seul, *nihilum*, *nihil*, *nil*, & que *nihil* se  
 » prend souvent pour le simple *non*. . . . de même  
 » notre *pas* & notre *point* ne sont plus regardés  
 » dans l'usage que comme des particules négatives  
 » qui accompagnent la négation *ne*, mais qui ne  
 » laissent *pas* de conserver toujours des marques  
 » de leur origine «.

*Passer, se Passer.*

NOTRE Langue a beaucoup de verbes qui , & dans un sens neutre & avec la forme des verbes réciproques, conjugués ou sans ou avec le pronom *se*, semblent avoir à peu près la même signification. Ainsi nous disons *passer* & *se passer*, *pâmer* & *se pâmer*, *amender* & *s'amender*, &c.

Bouhours & M. Beauzée ont établi une distinction particuliere entre *passer* & *se passer*. Mon dessein est de donner une regle générale applicable à toutes ces sortes de verbes, & d'en faire ensuite différentes applications.

Les verbes neutres different des mêmes verbes accompagnés du pronom; en ce que les neutres désignent d'une maniere générale la propriété ou la qualité, le sort ou la destination du sujet, l'état de la chose, ou le fait & l'événement final : au lieu que les autres désignent d'une maniere particuliere les changemens successifs, l'action progressive, le travail ou la crise qui attaque actuellement le sujet & qui le conduit à l'événement final. Le pronom *se* ne peut être utilement employé qu'à désigner expressément l'action reçue & les changemens éprouvés par le sujet dans le temps de l'épreuve. Cette différence est très-sensible dans l'emploi de *passer* & de *se passer*; exemple sur lequel nous nous étendrons davantage, parce que l'usage de ce verbe est sans contredit le plus ordinaire.

La qualité & le sort des choses qui *passent*, c'est de n'avoir qu'une existence bornée & de finir. L'état

actuel & la révolution des choses qui *se passent*, c'est d'être sur leur déclin ou dans une crise de décadence qui amène leur fin. On dit que *passer* se rapporte à la totalité de l'existence ; & *se passer*, aux différentes époques de l'existence. *Passer* a bien plus de rapport à la fin de l'existence ; & *se passer*, à l'action d'une telle époque, la dégradation.

Les fleurs & les fruits *passent*, ils n'ont qu'une saison : les fleurs & les fruits *se passent*, lorsqu'ils se fanent ou se flétrissent. Les plaisirs sont, pour la plupart, comme ces fleurs qui ne font que *passer* : la plupart des biens sont comme ces fruits qui *se passent*, dès qu'on les a cueillis.

Les couleurs *passent*, elles n'ont qu'une certaine durée : elles *se passent*, dès qu'elles commencent à s'effacer ou à perdre leur lustre. C'est ainsi que la beauté *passé* & *se passe*.

Les saisons *passent*, elles se succèdent : elles ne *se passent* que quand elles tirent à leur fin.

Les modes *passent*, leur nature est de changer : dès qu'elles commencent à *se passer*, elles sont passées.

Ces distinctions sont palpables. Ainsi, quoiqu'il soit vrai que *passer* & *se passer* s'appliquent souvent aux mêmes objets, il ne suffit pas de dire qu'il y a plusieurs endroits où l'on peut mettre indifféremment l'un & l'autre, mais que néanmoins l'un est quelquefois plus propre & plus élégant que l'autre. L'un & l'autre expriment des idées différentes, & si l'un est propre dans un cas, l'autre ne sauroit l'être.

Bouhours observe que s'il s'agissoit, par exemple, de la beauté en général, on diroit *la beauté passé* ; mais que s'il s'agit d'une belle personne qui com-

mence à vieillir, on dira plus proprement & plus élégamment, *sa beauté se passe*. La raison en est que la proposition générale présente les qualités ou la fin commune aux objets de la même espèce ; & que, dans les cas particuliers, on considère plutôt le changement ou la révolution opérée dans les objets individuels. C'est le sort de la beauté en général que de *passer* : mais l'événement particulier à telle beauté, c'est de *se passer* par des altérations successives.

La beauté *passé* ; on a peu de temps à être belle & long-temps à ne l'être plus, comme dit Madame Deshoulières. La *beauté* de nos jeunes femmes *se passe* avant qu'elle ait acquis toute la perfection, & qu'elles aient acquis des ressources pour s'en *passer*.

Les maux *passent*, & votre mal *se passe*. Le temps *passé* ; & le temps de semer ou de recueillir *se passe*. Le goût du monde *passé* ; & votre goût pour le monde *se passe*, à mesure que vous en essayez plus de dégoûts. Nous *passons*, & que restera-t-il de nous ? Le respect pour les anciens monumens *se passe* ; & nous apprenons à nos descendans à renverser ceux que nous aurons élevés.

☉ Comme le mot *passer* n'a trait qu'à la durée & à la fin, on s'en sert particulièrement pour marquer le peu de durée des choses. Comme le verbe *se passer* désigne particulièrement une action ou une révolution, il sert particulièrement à indiquer un rapport à l'emploi des choses. Ainsi Bouhours remarque, avec ce goût fin qui le distingue & sans pouvoir en rendre raison, que quand on parle du temps, seulement pour exprimer la rapidité avec

laquelle il s'échappe, on dit le *temps passe*, les *jours passent*, les *années passent* : mais que quand on parle du temps avec rapport à l'usage que nous en faisons, on dit qu'il *se passe*.

Le *temps passe* sans que nous nous en apercevions : il *se passe* sans que nous en profitons,

La *vie passe* ; & elle *se passe* à perdre la plus grande partie du temps.

Que de jours *se passent* laborieusement & longuement dans l'ennui ! & la *vie passe* comme un songe !

La vaine joie *passe* comme un éclair : la peine *se passe* avec le temps & la réflexion.

Il y a, dit Bouhours, des maux qui *passent* & des maux qui durent : les maux qui durent, *se passent* à la longue.

Ce Grammairien condamne la phrase suivante d'un bon Auteur : *Le Temps a dans ses mains une horloge, pour nous apprendre qu'avec les heures & les momens, les maux se passent* : il aimeroit mieux dire dans ce cas-là, *les maux passent*. Je ne suis point de son avis ; car il s'agit ici d'exprimer une diminution successive & graduelle qui suit le cours des heures & des momens jusqu'à leur fin : & c'est précisément là l'idée de *se passer*.

☉ Passons à quelques autres verbes qui, de même, dans un sens neutre, désignent simplement la qualité, la destination, le résultat ou l'événement ; tandis qu'avec la forme réciproque, ils indiquent une succession d'efforts, de changemens, de progrès, jusque vers le terme de l'événement final.

Celui qui *pâme*, tombe en défaillance : celui qui



*se pâme*, se débat, pour ainsi dire, avant que de tomber. Le premier verbe désigne le résultat ; & le second, la crise. On *pâme* de joie ainsi que de tristesse ; la joie a, comme la tristesse, la propriété, la vertu de vous jeter dans un état de pâmoison. On *se pâme* à force de rire ou à force de crier ; c'est-à-dire que des efforts ou des éclats successifs de cri ou de rire menent par une progression d'effets jusqu'à la défaillance.

Des fleurs, des oiseaux *panachent* ; c'est leur propriété que de prendre les couleurs ou les formes d'un panache. Les oiseaux, les fleurs *se panachent*, lorsque, par le développement & l'énergie de cette propriété, ils prennent en effet ces couleurs ou ces formes.

Les choses sujettes à devenir noires, *noircissent* : le teint *noircit* au soleil. Les choses *se noircissent*, lorsqu'elles perdent de leur blancheur & qu'elles deviennent noires : le temps *se noircit* à mesure qu'il se couvre de nuages épais & sombres. Un objet pourroit *noircir* tout d'un coup : il ne *se noircit* que par degrés.

En disant qu'une terre *amende*, vous la présentez dans un état d'amélioration, vous considérez l'effet produit : en disant qu'elle *s'amende*, vous la présentez dans le travail de l'amélioration, vous considérez ses efforts & ses progrès.

La viande *pourrit*, les confitures *chanfissent*, le pain *moisit*, &c. ; ce sont des accidens que ces objets doivent éprouver ou même qu'ils éprouvent actuellement. La viande *se pourrit*, les confitures *se chanfissent*, le pain *se moisit* ; ces objets sont alors dans la crise ou fermentation qui produit la pourriture, la chanfisure ou cette pellicule bla

châtre qui se forme sur la surface, la moisissure ou cette efflorescence en mousse ou en duvet qui s'élève sur cette pellicule.

Un homme *meurt*, qui rend le dernier soupir : un homme *se meurt*, qui se débat contre la mort.

Cet article m'a jetté dans de nouvelles réflexions sur le travail immense qu'il reste à faire, quand on sçait même le mieux l'usage, pour sçavoir la Langue : combien peu nous en connoissons les finesses ! comme nous sommes loin de l'entendre parfaitement ! Je parle de moi & même du commun des Docteurs ; & je le dis même des manieres de parler les plus familiares.

### *Passereau , Moineau , &c.*

LA source des noms propres est infiniment difficile à découvrir : les noms d'espece ou de genre sont ordinairement tirés des qualités distinctives de l'objet ; & l'espece ou le genre porte souvent des noms différens qui expriment les différentes qualités de l'objet, ou qui quelquefois ne présentent que des rapports difficiles à saisir, ou même que des allusions qu'il faudroit souvent deviner.

Les Etymologistes semblent avoir désespéré de trouver l'origine du mot *passereau*, ou plutôt du latin *passer* ; car dire, par exemple, que ce mot vient de *patis*, pâtir, souffrir, parce que cet oiseau est sujet au mal caduc, c'est avouer toute son ignorance. Je conjecture qu'il tient à la racine *pan*, *pans*, *pass*, qui exprime l'idée d'étendre, déployer. Je conviens que cette idée relative au déploiement

des ailes de l'oiseau & de son vol , ne donneroit qu'une appellation commune à toute espece d'oiseau : mais aussi c'est ce qui arrive souvent , & je remarque que les Latins appellent également *passer*, un poisson plat & large du genre des pélamides. Un nom commun à des animaux si différens ne peut être tiré que d'une qualité commune, telle que celle d'étendue. La terminaison *eau* ajoute au mot latin une idée de petitesse ; & *passereau* marquerait une espece de petits oiseaux qui , étant fort communs , se serent appropriés un nom convenable au genre entier des oiseaux. *Moineau* a pris la même terminaison dans le même sens. M. de Gébelin dit que ce nom est dû à la couleur de l'oiseau, approchant de la robe de plusieurs Ordres de Moines. Bêlon avoit déjà dit que ce mot vient de *Moine*, parce que sa couleur grise le fait ressembler à plusieurs Moines. Ménage le tire directement du grec *monos*, solitaire, à cause qu'il y a une espece de moineau qu'on appelle *solitaire*. En vérité, il y a bien moins de raison à affecter à une espece particuliere d'oiseaux, ce dernier nom qui ne porte que sur un trait bien léger de ressemblance & commun à tant d'autres especes, que celui de *passereau*.

Quoi qu'il en soit, *passereau* est certainement le nom propre ; car ces oiseaux étoient connus & nommés avant qu'on pût les comparer à des Moines. Mais *moineau* est devenu leur nom vulgaire & générique. Les Naturalistes distinguent encore plusieurs sortes ou variétés de cette espece d'oiseau, par le nom de *passereau*, particulièrement réservé à ces moineaux à plumage gris, qui sont ordinairement

rement leurs nids dans des trous de muraille , mais de jour en jour moins usité.

Dans le style religieux , nous disons *passereau* pour désigner le *passer solitarius* de l'Ecriture , & suivant l'idée particulière de Ménage : je me trouve comme le *passereau* qui est seul sur le toit d'une maison. Par là même que ce mot n'est pas familier comme celui de *moineau* , il devient plus propre pour le style noble , pour ses comparaisons , ses métaphores & autres manières de l'employer.

Il en est de même de *colombe* & de *pigeon*. *Colombe* est du discours ou noble ou tendre ; & *pigeon* est le mot commun. *Colombe* n'exprime plus aussi dans le langage ordinaire , comme *passereau* , qu'une espèce ou une variété particulière , tandis que *pigeon* est le mot générique. Ces deux noms sont également tirés de deux qualités ou de deux rapports différens de l'objet. La racine *col* marque l'union , le lien , l'assemblage , l'attache ; & nous regardons la *colombe* comme l'emblème de la tendresse , de l'attachement. Le nom de *pigeon* , en latin *pipio* , est tiré du cri des pigeonneaux ou des petits de la colombe ; & *pi* est , par cette raison , la racine de différentes dénominations de plusieurs espèces d'oiseaux. M. de Gébélín tire aussi le nom de *colombe* de la nature des sons que fait entendre cet oiseau , de son *roucoulement* : cette opinion est d'autant plus vraisemblable , que l'on disoit autrefois *coulon* au lieu de *colombe*. Quoi qu'il en soit , ce *roucoulement* est l'accent de la tendresse , de l'amour ; & le cri d'où vient *pipio* , n'est que celui du besoin & d'un foible organe. Nous retraçons les qualités physiques du

*pigeon*, & les mœurs ou la simplicité, l'attachement, la fidélité de la *colombe*.

Vous trouverez toujours des différences semblables dans les différens noms de certains animaux, considérés alors sous diverses faces, lorsqu'il sera possible de remonter jusqu'à leur origine. J'en ajouterai encore ici quelques exemples, pour ne pas être obligé de revenir à de simples applications des mêmes principes.

Ainsi nous disons *cochon* & *porc*. L'idée propre de *cochon* est celle d'animal immonde : *coch*, *cawch*, en celte, signifie fumier, fiente : *ko*, *kak*, en grec, veut dire aussi sale, puant, vilain, &c. Nous appellons métaphoriquement *cochon*, un enfant sale, mal-propre : une femme grasse, grosse & mal bâtie, est une *coche*. L'idée propre de *porc* est celle d'animal qui fouille, fend, laboure avec son groin ou son museau pointu : *per*, *por*, *porc*, signifie piquer, percer, passer à travers. Les Latins ont tiré de la racine *porc* une foule de mots relatifs au travail de labourer & de sillonner : *porca* signifie chez eux sillon & truie ; & la famille des *Porcius* descendoit sans doute d'un Laboureur distingué.

L'*âne*, *asne*, lat. *asinus*, nom venu de l'Orient, est, à la lettre, l'animal aux longues oreilles : de l'oriental *azn*, *auzen*, oreille. Aussi distinguons-nous l'*âne* par ses oreilles, & nous disons souvent des *oreilles d'âne*. L'*âne* chargé devient un *baudet* ; mot celte formé de *bal*, porter. Nous plaignons le pauvre *baudet*, pliant sous le fardeau & assommé pour peine de sa foiblesse. Ce mot n'est que du style familier.

Le *cheval*, en latin *caballus*, mot connu des Grecs, selon Hefychius, tire son nom de sa grandeur :

*chev, chef, cab, cap*, désignent la tête, le sommet, la grandeur, l'élévation ; qualité que le mot *al* exprime également. Le *cheval* devient un *coursier*, dans le style noble ; & vous le distinguez alors par la rapidité de sa course, par son ardeur, par son courage. Chez les Latins, *caballus* étoit un *cheval* de bagage & de peu de prix : le *cheval* bon & beau s'appelloit *equus*, mot dérivé du primitif *oc, og* (haut, grand) ; nom de divers grands animaux. Pour désigner un *mauvais cheval*, un cheval usé, nous avons fait le mot *rosse*, du *ross* des Allemands.

---

*Patelin, Patelineur, Papelard.*

L'OPINION commune sur l'origine du mot *patelin*, est que la Langue l'a reçu de l'Auteur de l'ancienne farce intitulée l'*Avocat patelin*. Quel qu'en soit le créateur, le mot est bien fait ; & vous en trouvez aussi-tôt le sens par ses rapports marqués, soit avec la dénomination de *patte-pelue* donnée à celui qui fait comme le loup imitant la patte de brebis pour attirer l'agneau, soit avec la phrase très-usitée, *faire patte de velours* ; c'est ce qui fait le *patelin*, *patte douce* (*lenis*, doux). *Papelard* sembleroit venir du latin *palpator*, flatteur, par une transposition très-naturelle de la lettre *L*. Du Cange croit que ce nom vient des exclamations d'un flatteur qui s'écrie sans cesse en latin, *papæ !* cri d'admiration. Si ce mot a désigné autrefois, comme on le dit, quelqu'un qui bégaye & grasseye, il exprimera plutôt l'imitation du langage doux & du ron caressant d'un enfant qui n'en est encore qu'aux

premiers mots de l'enfance, *baba*, *papa*. Ce sera même, si l'on veut, un dérivé du latin *pappare*, qui indique l'action de faire avaler à quelqu'un les morceaux qu'on a mâchés. Quoi qu'il en soit, le *papelard* est en paroles, selon les idées reçues, ce que le *patelin* est par ses manières. *Pat*, *patie*, qui signifie en général pied, se prend au figuré pour main. On rapporte *pap*, *papa*, au langage. Je parlerai tout-à-l'heure des terminaisons *eur* & *ard*.

Le Dictionnaire de l'Académie appelle *patelin* l'homme souple & artificieux qui, par des manières flatteuses & insinuanes, fait venir les autres à ses fins. Il appelle *patelineur*, celui qui, par des manières souples & artificieuses, tâche de faire venir les autres à ses fins. Le *papelard* est ordinairement un hypocrite, un faux dévot; mais c'est aussi tout homme caressant & rusé, qui flatte & amadoue avec de belles paroles, pour séduire. Celui-ci a dessein de tromper; les autres ont dessein de gagner les gens.

Le mot *patelin* marque, sans accessoire, la qualité, le défaut, le vice. *Patelineur* marque, par sa terminaison, l'action de faire le *patelin*, l'acte de pateliner, l'habitude du patelinage. *Papelard* marque, par la sienne, le vice, la manie, l'affectation, l'excès.

On est *patelin* par caractère, & par un caractère souple & artificieux. On est *patelineur* par le fait & par les manières propres du *patelin*. On est *papelard* par hypocrisie & par un manège outré.

Je l'ai dit souvent, la terminaison *eur* désigne celui qui fait, qui a coutume de faire, qui fait métier ou profession d'une chose : *séducteur*, qui séduit, qui fait métier de séduire; *voleur*, qui

vole, qui fait profession de voler, &c. La terminaison *ard* exprime l'*ardeur*, la passion, l'*immodération*, l'excès : *mufard*, qui ne fait que muser & s'amuser de tout, de rien ; *babillard*, qui a la fureur du babil ; *cafard*, hypocrite fieffé, exalté ; *hagard*, tout égaré, &c. Ainsi le *parleur* parle beaucoup ; & le *bavard* a la rage de parler, c'est un parleur impitoyable : le *pilleur* pille ; le *pillard* ne fait que piller, il ne songe qu'à piller, &c.

### *Pâtre, Pasteur, Berger.*

*Pat*, *past*, expriment l'idée de *paître*. Le *pâtre* & le *pasteur* font paître les troupeaux ; c'est-là leur trait caractéristique. Ces deux mots n'en forment qu'un seul, le lat. *pastor*, sous deux finales qui ne diffèrent que matériellement. Il a fallu les différencier dans leur emploi.

*Ber*, *berc*, *berg*, signifient enceinte de branches, bercail, bergerie (*a*) ; *bre*, brebis ; *béret*, en languedocien, béliet, mouton. Le *berger* a soin des bergeries & des brebis ; c'est son office propre.

*Pâtre* se prend dans un sens générique & collectif, pour désigner tout gardien de toute espèce.

(a) Le *bercail* est proprement le logement d'hiver, fait pour les brebis avec des branches : on ne le dit plus guère qu'à figuré. La *bergerie* est le lieu destiné, construit, arrangé pour loger & soigner les brebis sous la garde du berger ; comme une *léproserie* est un lieu, un édifice construit, arrangé pour retirer & traiter les lépreux ; & ainsi de *maladrerie*, *orangerie*, *écurie*, &c. Ce mot se prend aussi pour le *troupeau* même, &c.



de troupeaux, comme le bouvier, le chévrier, le porcher, le berger; & il se dit particulièrement de ceux qui gardent le gros bétail, les bœufs, les vaches, &c. *Pasteur* se prend quelquefois dans un sens générique; mais il se dit proprement de celui qui garde le menu bétail: Pan a soin des *brebis*, dit Segrais, Pan a soin des *pasteurs*. Le *berger* n'est qu'un gardien de moutons ou de brebis, ou plutôt il en est l'éducateur.

✻ Nous avons coutume d'attribuer au *pâtre* des mœurs grossières. Je ne sçais si ce n'est point par une sorte de rapport qu'on suppose entre l'homme & le gros bétail qu'on met particulièrement sous sa garde. Je ne sçais si c'est à cause du rapport matériel du mot avec la terminaison *âtre* qui désigne quelque chose de sauvage, de dur, de désagréable: la terminaison latine *aster*, signifie sauvage; *oleaster*, olivier sauvage. Nos épithètes *douceâtre*, *oilâtre*, &c. se prennent en mauvaise part. Nous disons *parâtre* & *marâtre*, pour désigner des parens durs, ou des parens d'alliance & par eux mêmes étrangers. Nous supposons au contraire dans le *berger* des mœurs simples & douces comme à leurs troupeaux. Nous donnons plutôt au *pasteur* des qualités morales, sur-tout pour l'administration, parce qu'il n'est guere employé qu'au figuré pour désigner des Chefs spirituels ou temporels.

Dans le genre pastoral, les personnages de Théocrite ne sont quelquefois que des *pâtres grossiers*; ceux de Virgile sont des *bergers* un peu ennoblis; ceux de Gesner sont des *pasteurs tendres* & sensibles, inspirés par la simple & belle nature.

Dans quelques éditions de la *Henriade*, il est dit de Sixte-Quint :

*Le Pâtre de Montalte est le rival des Rois.*

*Pasteur* seroit un mot équivoque dans ce vers ; car appliqué à un personnage chargé de la conduite des ames, il réveilleroit d'abord dans l'esprit cette idée religieuse ; d'ailleurs, on appelle *pasteurs*, les Rois ; l'Histoire Ancienne parle des *Rois pasteurs*. Ce mot ne marqueroit donc point du tout le contraste : celui de *berger* ne peut que l'affoiblir par une image gracieuse.

☉ Dans le langage de l'économie rurale, le *pâtre* & le *laboureur* forment la principale division de la classe agricole, comme le *pâturage* & le *labourage* sont les deux premières branches de l'agriculture. Ainsi Fénelon dans son *Télémaque*, Fleury dans ses *Mœurs des Israélites*, &c., mettent sans cesse en opposition les *laboureurs* & les *pâtres*.

Le mot *pasteur* est particulièrement adopté dans le langage de l'économie politique. Ainsi l'on dit les peuples *pasteurs* par opposition aux peuples *chasseurs* & aux peuples *agricoles*. On observe que les Patriarches étoient des *Rois pasteurs* ; & l'on appelle *Rois pasteurs*, les Rois Arabes de la seconde dynastie des Egyptiens. Le *pasteur* figure aussi dans l'Eglogue & dans le style grave.

Le *berger* est, dans l'économie rurale, une espèce de *pâtre* ; & un bon *berger* est un homme aussi précieux que rare. Mais le *berger* est sur-tout le héros d'un genre particulier de Poésie, quoique ce genre de Poésie se distingue par différens noms qui expriment des rapports particuliers, l'un au

*pâtre*, l'autre au *pasteur*, le dernier au *berger* proprement dit.

Le mot *bucolique* désigne littéralement ce qui concerne les bœufs & leurs *pâtres* : ce mot vient de *bu*, *bo*, *bœuf*. La *pastorale* doit regarder les *pasteurs* : mais les *pasteurs* Latins sont ordinairement des *bergers* dans notre Langue. La *pastorale* proprement dite, est une pièce dramatique dont les personnages sont de l'ordre des *bergers* : le Tasse croyoit avoir créé ce genre ; parce qu'il avoit fait oublier tous ceux qui l'avoient traité avant lui. Les *bergeries* sont des pièces particulières du genre *pastoral* ou de vraies *pastorales*, ou des histoires des mœurs champêtres : les *bergeries* de Racan sont une agréable *pastorale*. Nous intitulos aussi des Poëmes de ce genre, *Eglogue* ou *Idylle*, mots grecs dont le premier signifie *choix*, *élite* ; & le second, *imitation*, *tableau*. L'*Idylle* est proprement un tableau des mœurs champêtres : l'*Eglogue* est, par une application particulière à notre Langue, un récit de quelque histoire champêtre ou un entretien de *bergers*. Nous cherchons sur-tout dans l'*Idylle* cette sensibilité pure, cette simplicité touchante, ces mœurs naïves, ces tableaux charmans, cet intérêt tendre, cette instruction douce que Madame Deshoulières sur-tout & les modernes Poëtes bucoliques de l'Allemagne ont mis avec tant de succès dans les leurs. L'*Eglogue* est rarement aussi morale que l'*Idylle* moderne.

*Pauvre , Indigent , Nécessiteux , Mendiant , Gueux.*

*Je ne suis point pauvre*, disoit un bon payfan qui n'avoit pour tout bien que ses bras , & sur ses bras une famille (a) ; mais à qui l'on offroit la charité, quand il demandoit du travail. Il y a le *pauvre* qui demande du travail pour vivre , & le *pauvre* qui demande l'aumône & qui en vit. Le premier est un homme *pauvre* ; le second est ce qu'on appelle un *pauvre*, un *mendiant*, un *gueux*. *Pauvre* de profession, il fait le métier de *mendiant*, & communément avec la livrée du *gueux* : il mendie, il gueuse. *Pauvreté* n'est pas vice sans doute ; mais la mendicité est l'abus & la honte de la pauvreté. Je ne dis pas que le *mendiant* soit coupable & encore moins punissable ; je dis seulement que c'est ou sa faute ou celle d'autrui, d'en être réduit là. Quoi qu'il en soit, il falloit d'abord distinguer le *pauvre*, l'*indigent*, le *nécessiteux*, le *gueux*, qui ne sont que dans le besoin, d'avec ceux qui se font un état de la mendicité.

*Pauvre* est le latin *pauper* composé de *pau*, peu, & de *per*, richesse, biens, partage. Le *pauvre* a peu, il est mal partagé, il manque de fortune.

*Indigent* est le latin *indigens*, participe d'*indigere*, composé d'*egere*, être sans bien, avoir be-

---

(a) Si quelque Grammairien difficile ne s'accommode pas de cette ellipse, qu'il lise : & il avoit sur ses bras une famille.

soin ; à particule exclusive, hors, sans ; & *gé*, *ghé*, terre, biens. L'*indigent* n'a point de bien, il éprouve le besoin, il pâtit.

*Nécessiteux* est le latin *necessitosus*, dérivé de *necessitas*, extrême besoin, obligation indispensable ; mot qui semble tenir à *nec*, tristesse, souffrance, mort, & à *necs*, lien, embarras, détresse ; mais qui est formé de la négative *ne* & de *cessus*, participe de *cedo*, qui ne cede pas ou ne fléchit pas, irrésistible, invincible. Le *nécessiteux* est dans les liens & les douleurs de la nécessité, d'un besoin urgent, d'une détresse dont il ne peut sortir, se tirer.

*Mendiant* est le latin *mendicus*, formé de *men*, *man*, main, & de *dicare*, présenter, tendre. Le *mendiant* tend la main en demandant & pour recevoir la charité.

*Gueux* est le latin *ganeo*, vaurien, débauché, selon Pasquier ; ou l'allemand *geiler*, *mendiant*, selon Nicod ; ou le latin *quæstor*, qui cherche, quête, demande, selon Ménage ; ou peut-être un dérivé du celté *gwaz*, qui sert, selon la conjecture de M. de Gébélín ; ou, selon d'autres, le latin *egenus*, &c. *Gueux* vient de *ghé*, terre, possession, comme *egenus* & *indigens* ; & il signifie dépourillé, dénué de biens. En matière de hief, *guévé* signifie laissé vacant, abandonné ; *guévir*, se dessaisir, se dépouiller d'un bien, d'une propriété. Nous disons un *gueux revêtu*, par la raison que le propre du *gueux* est d'être nu, dénué, dépourillé. Les *guenilles* sont l'équipage du *gueux* : on dit un *équipage gueux*. Nous appelons hypocritement *gueux*, celui qui n'a pas la fortune qui convient à son état. *Gueux* est un état.

& il indique, au physique & au moral, un désordre, un dérèglement : vous appelez *gueux*, un misérable, un fripon, un homme vil, &c. Les *gueux* font de vilains *pauvres*, des *mendians* suspects, des fainéans vagabonds. Voyez le tableau de la vie des *gueux*, tracé par le Sage dans le *Diable boiteux*.

Le *pauvre* n'a qu'une existence précaire, il est exposé au besoin. L'*indigent* est dans le besoin, il éprouve de la souffrance. Le *nécessiteux* est dans une extrême détresse, il manque des nécessités de la vie. Le *mendiant* professe, pour ainsi dire, la misère, il va sollicitant la charité publique. Le *gueux* gueusant étale la nudité ou le dénuement de la misère, il mendie avec l'appareil le plus dégoûtant ou le plus révoltant.

La *pauvreté* est une condition laborieuse ; l'*indigence*, une dangereuse crise ; la *nécessité*, une maladie mortelle ; la *mendicité*, une profession infame ; la *gueuserie*, prise pour le métier fainéant de *gueuser*, est la plus vile & la plus odieuse mendicité.

Le *pauvre*, tant qu'il est valide, n'a besoin que de travail : donnez-lui du travail ; payez-lui & laissez-lui le prix de ce travail qui vous a servi & payé d'avance : c'est son pain, c'est sa vie. L'*indigent* a besoin d'assistance : aidez-le, pendant qu'il s'aide lui-même à se tirer de cet état ; & faites-lui bénir la leçon de prévoyance que la Providence vient de lui donner. Le *nécessiteux* a besoin & un besoin urgent de secours : il faut peu pour le sauver d'un grand danger, mais il le faut vite : ayez donc votre petit trésor de secours en réserve & tout prêt ( s'il se vuide bientôt, il se remplit aisément ),

& la vigilance qui ne laisse pas la misère ignorée & ensevelie dans des greniers, & la diligence qui sçait le prix du moment & fait une épargne précieuse du temps. Le *mendiant* a besoin de subsistance; mais si vous pouvez le nourrir dangereusement oisif, vous pouvez le nourrir utilement employé : des travaux, & il n'y aura point de *mendiants* : tendez ainsi de bonne heure au *pauvre*, à l'*indigent* une main secourable, & ils ne vous tendront pas une main flétrie & peut-être bientôt suspecte. Le *gueux* de profession a besoin ou semble avoir besoin de tout : j'ai dit tout ce qu'il y avoit à faire pour vous épargner le spectacle déchirant ou rebutant de toutes les misères de la vie, les séductions d'une pitié artificieusement inspirée & dérobée à ceux qui souffrent en effet, les dangers de ces associations particulières qui ne tendent qu'à infester un pays. Voilà tout le système de la charité religieuse & politique.

Le *pauvre* est aussi nécessaire au riche que le riche l'est au *pauvre* : le travail du *pauvre* fait le revenu du riche, & le revenu du riche fait le salaire du *pauvre* : ne les mettez donc pas sans cesse en guerre l'un avec l'autre. L'*indigent* manque de ce que les aîsés ont de trop : n'est-ce pas pour que tout le monde vive que la Nature donne l'abondance, & pour que vous la distribuiez au besoin, que Dieu vous la donne à vous ? Apprenez-moi un emploi plus doux, plus beau, plus céleste de votre superflu, que de fournir au nécessaire de votre frère qui peut-être le rendra demain à vos enfans, à vous-même. Le *nécessiteux* semble accuser la Providence, mais les cœurs sensibles la justifient. Oh ! si l'opulence lui refuse jusqu'à des regards, voilà

des *pauvres* qui partageront leur nécessaire avec lui. Le *mendiant* est en face du Public : protégez-toujours vos clients , craignez toujours d'opprimer l'innocence ; sçavez-vous bien qui l'a fait malheureux jusqu'à perdre la honte de la misère ? Je me tais : mais s'il ne refuse pas le travail , qu'avez-vous à faire , si ce n'est de le soulager ? Le *gueux* est votre honte , la mienne , celle de l'Etat ; un scandale & un fléau public : couvrez-le donc ; vos vieux vêtemens le pareroient : il s'engraïsseroit des miettes de votre table : mais sur-tout faites-le rougir & ne lui laissez point d'excuse.

Il y a des *pauvres* dans toutes les conditions : mais que veut-on dire quand on s'écrie que l'Etat doit venir au secours de la pauvre Noblesse ? Voilà du travail , c'est tout ce qu'elle peut demander. Dieu a-t-il dispensé les Nobles de la loi du travail ? Y a-t-il une loi qui ordonne aux uns de travailler pour nourrir des gens oisifs ? Et qu'est-ce que cet insensé qui aimera mieux mourir de faim que de travailler pour vivre ? Le travail ne déshonore pas : anoblissez-le. Il y a des riches mêmes souvent *indigens* ; hommes méprisables qui manquent du nécessaire pour regorger de superflu , & qui couvrent encore leur misère de faste. Il y a des *nécessiteux* retenus par la honte entre la mort & le crime : n'est-il donc point d'ame charitable qui ouvre leur cœur à la confiance ? N'est-il donc point de sage établissement où ils puissent déposer en secret & en sûreté leurs peines ? Il y a des *mendiants* de toute espece & de toute qualité ; car qu'importe , lorsqu'on mendie la fortune , à quelles portes on aille frapper ! Il y a même des *gueux* superbes ; êtres





des *soldes* avant qu'il y eût des *soldats* ; & l'on dit *soudoyer*, avoir, tenir à sa *solde* des agens, des espions, &c., engagés & payés pour d'autres genres de services.

Le *salaire* concerne proprement l'ouvrier, qui, pour gagner chaque jour sa vie, travaille pour autrui chaque jour. Mais ce mot s'applique aussi généralement à toute rétribution légitimement & rigoureusement due pour tout genre de soin : ainsi l'on dit que toute peine mérite *salaire*.

*Payer* désigne particulièrement l'action de payer, de distribuer, de délivrer actuellement la *solde* ou les *salaire*s que l'on doit, selon les conventions qui ont été faites. *Solde* désigne sur-tout l'engagement par lequel on s'est mis au service & sous la puissance d'autrui pour tel genre de service & avec la condition de la *solde*. *Salaire* désigne spécialement un droit & un besoin rigoureux dans celui qui le gagne.

☼ Il est parlé dans les Synonymes de l'Abbé Girard & dans l'Encyclopédie, des *gages*, des *appointemens*, des *honoraires*.

Les *gages*, dit-on, regardent les domestiques, les occupations serviles ; & ce mot marque toujours quelque chose de bas. Cependant il y a des *gages* attribués aux offices de Justice, aux offices de la Maison du Roi, & même aux plus grandes charges. Ainsi le mot ne marque pas toujours quelque chose de bas & une occupation servile. Mais il désigne toujours un serviteur, celui qui sert un maître, qui lui est *engagé* moyennant des *salaire*s attachés à l'office.

Les *appointemens*, ajoute-t-on, s'appliquent à ce qu'on appelle ou à ce qu'on peut appeller *places* & à toute sorte de places grandes ou petites ; & ils

sont fixés par celui qui a l'autorité, au lieu que les *gages* sont de convention. Cette distinction est un peu précaire. A l'égard des offices publics, il est établi que les *gages* sont certains & ordinaires, attribués par Edit ou Lettres-Patentes, & payés par les Trésoriers ordinaires; & que les *appointemens* sont des pensions ou gratifications annuelles, accordées par brevet, & payées au Trésor Royal. Entre particuliers, il faut bien que l'on convienne des *appointemens* comme des *gages*. Mais *appointement* est un mot honnête, qui sert à distinguer des emplois & des services honnêtes & habituels qui ne vous mettent point au rang de domestique: c'est une sorte de pension qui dure autant que le service.

Le mot *honoraire* désigne clairement un service & une rétribution *honorable*. Par un ancien usage, les *honoraires* sont la récompense de l'enseignement, du conseil, de ce qui demande de la science, une capacité distinguée, l'exercice d'un talent ou d'un art noble ou libéral. On en donne, soit pour un service habituel, tel que celui d'un Instituteur, d'un Gouverneur; soit pour un service passager, tel que celui d'un Médecin, d'un Avocat.

### *Payer, Acquitter.*

*Payer*, en languedocien *paga*, est le celte *paga*, *paca*, faire un marché, donner ce dont on est convenu, le prix d'une chose. *Pac*, *pag*, racine de ces mots, présente en celte, en grec, en latin, l'idée d'arrêter, fixer, conclure, convenir, *passer*.

*Acquitter*, *quitter*, *quitte*, *acquit* expriment l'idée

l'idée de rendre *coi*, tranquille, calme, libre : c'est le sens du latin barbare *acquitare*. *Coi* est le *quietus* des Latins. On a dit *achoisson* & *accoiser*, pour marquer l'action d'appaîser, de tranquilliser. *Achoissonner* signifioit le contraire de *coi*, tourmenter, molester, vexer, mettre à l'amende ; & *achefer*, tribut, impôt, amende, vexation. Cette famille tient à la racine *que*, qui marque la force, la puissance, la stabilité. L'idée propre d'*acquitter*, c'est de décharger d'un fardeau, de libérer ou de délivrer d'une charge, de rendre tranquille & libre.

Ainsi *payer* c'est remplir la condition d'un marché, en livrant le prix convenu d'une chose ou d'un service qu'on reçoit. *Acquitter*, c'est remplir une charge imposée, de manière à être libéré & quitte avec celui envers qui elle étoit imposée.

On *paye* des denrées, des marchandises, des services, des travaux, &c., ce qu'on reçoit moyennant un prix ; mais on n'*acquitte* pas ces objets. On *acquitte* des obligations, des billets, des contrats, ce qui engage & greve à quelque titre ; & ce n'est pas dans ce sens qu'on les *paye*. On s'*acquitte* d'un devoir, & on ne le *paye* pas. En *payant* une dette, on s'*acquitte* envers son créancier. Le *payement* termine le marché ; l'*acquit* décharge la personne ou la chose.

Vous *payez* un droit pour prix de quelque équivalent ; vous *acquittez* un droit à titre de charge. Vous *payez* les impôts, le tribut, à raison des avantages que vous retirez de la protection & des dépenses publiques : vous *acquittez* des droits de péage & d'entrée, dans la simple idée d'acquérir ou de recouvrer la liberté de passer & d'entrer.

Quand vous achetez une marchandise, vous la

*payer* : si vous ne la *payer* pas , vous la *devez* , vous vous imposez une obligation : il faudra un jour que vous *acquittiez l'obligation* & que vous *payiez la marchandise*. Ainsi *payer* une dette , c'est donner le prix de la *chose due* ; & *acquitter* une dette , c'est remplir l'obligation de débiteur.

On *paye* les personnes , & on s'*acquitte* envers elles. Vous *acquitez* quelqu'un , lorsque vous *payer* pour lui. *Acquitter* , c'est toujours décharger : *payer* , c'est satisfaire.

Vous *payer* une dette incertaine , pour *acquitter* votre conscience. Votre conscience délicate seroit chargée , si dans le doute vous ne preniez pas le parti le plus sûr.

On ne *paye* pas un bienfait , il est gratuit : mais on *acquitte* envers le bienfaiteur les obligations de la reconnoissance , c'est un devoir.

La vertu se *paye* par elle-même , & elle ne fait que nous *acquitter* envers notre prochain & envers Dieu , autant qu'il est possible.

Celui qui prend facilement sans *payer* , aura peine à *payer*. Celui qui prodigue les promesses , n'entend pas s'en *acquitter*.

En général il n'y a rien qu'on *paye* plus cher que les sottises. En général & selon les mœurs des riches , il n'y a rien qu'on soit moins pressé d'*acquitter* que des engagements envers les pauvres.

*Payer* se prend donc ainsi , par extension ou par métaphore , pour exprimer l'action de compenser ou de récompenser , de rendre la pareille , d'user de représailles , de donner un équivalent ; toujours la même idée : & cette idée est étrangère au mot *acquitter* , qui , dans les applications morales , désigne également l'obligation dont on étoit chargé , les

devoirs qu'il faut rendre ou remplir, l'emploi qu'il s'agit d'exercer, &c.

C'est-la le sens de *payer* dans les exemples suivans. L'amitié seule *paye* l'amitié. La fatuité sera *payée* de mépris. Il faut *payer* la puissance par de grands travaux. On *paye* une grande fortune par de grands embarras. Le tyran *paye* de tout son repos les craintes qu'il inspire. Les Hollandois *payent* par un grand assujettissement la fidélité de leurs femmes. Toutes ces phrases annoncent la compensation ou la récompense, l'équivalent de la chose.

C'est-toujours la *charge* dont on s'*acquitte* au moral, comme dans ces phrases. On s'*acquitte* fort bien des devoirs que l'on aime. Celui qui craint le plus, par délicatesse, de se charger d'une commission, est ordinairement celui qui s'*en acquitte* le mieux. Il y a des charges & des emplois très bien *payés* avec dispense & même avec défense de s'*en acquitter*. Un vœu est bien téméraire, dont on ne peut s'*acquitter* que par une très-grande vertu. L'un *acquitte* les obligations d'une place, l'autre en tire les émolumens. Dans le monde, les devoirs de bienfaisance sont ceux dont on s'*acquitte* le mieux, encore s'*en acquitte-t-on* bien mal. On dit qu'une personne se ruine à promettre, & s'*acquitte* à ne rien tenir; c'est l'histoire de bien des gens. Tous ces exemples démontrent l'obligation & le devoir de faire, & le dessein d'en être quitte ou délivré.

On dit *payer de paroles, d'excuses; payer de sa tête, de sa personne; payer d'ingratitude, de mépris; payer de complaisance, d'attention; payer d'audace, d'effronterie, &c.* C'est comme si l'on disoit métaphoriquement, *payer en telle ou telle monnoie*: il s'agit de la manière de remplir les condi-

rions données, ou de donner en retour, en réponse, en revanche. Il n'en est pas de même d'*acquitter*; on *acquitte* ou on n'*acquitte* pas; la chose à faire est toute déterminée par l'obligation. La raison de cette différence est que le mot *payer* n'exprime que l'action de donner, livrer, faire; & que l'action entraîne ses particularités: au lieu qu'*acquitter* marque l'effet de rendre quitte, & par conséquent il suppose qu'on fait ce qui est prescrit pour rendre quitte. A la vérité on dit, dans le moral, s'*acquitter* bien ou mal d'un emploi; parce qu'en morale il ne s'agit pas seulement de faire, il faut bien faire.

Les Dictionnaires rapportent les différentes manières usitées d'employer ces mots avec différentes acceptions. En exposant successivement avec des applications particulières ces divers emplois, j'ai tâché d'en expliquer la valeur; & cette explication m'a toujours ramené à l'idée essentielle & propre des termes.

*Avoir peine, Avoir de la peine à faire une chose.*

Nous disons de même *avoir pitié* & *avoir de la pitié*, *avoir envie* & *avoir de l'envie*, *avoir horreur* & *avoir de l'horreur*, &c. *Avoir pitié*, *honte*, *soif*, c'est l'équivalent & l'explication des verbes qui seroient formés de ces noms. *Aimer*, *estimer*, *craindre*, &c., signifient *avoir amour*, *estime*, *crainte*. Les Latins disent *misereri*, avoir pitié; *pudere*, avoir honte; *sitire*, avoir soif, &c.

Dans la phrase, *avoir peine*, *pitié*, *horreur*, ces noms sont des noms d'*espece*, pris dans un sens in-

défini, sans extension & sans restriction, sans graduation & sans qualification. Dans la phrase, *avoir de la peine*, de *la pitié*, de *l'horreur*, ces noms, précédés de l'article, sont pris dans un sens particulier ou individuel, & susceptible de restriction, d'extension, de qualification, en un mot, de modifications différentes.

La phrase *avoir peine*, *honte*, &c., exprime uniquement l'espece de sentiment qu'on a, le genre de disposition où l'on est. La phrase *avoir de la peine*, de *la honte*, &c., marque tel effet qu'on sent, certaine épreuve qu'on fait, avec telle circonstance, dans un cas particulier ou particularisé.

Vous *avez peine* à faire la chose à laquelle vous répugnez naturellement : vous *avez de la peine* à faire ce que vous ne faites qu'avec plus ou moins de difficulté.

On *a peine* à croire ce que l'esprit rejette de lui-même : on *a de la peine* à croire ce qu'on ne se persuade pas aisément. Dans le premier cas, il y a une répugnance ou un préjugé à vaincre : dans le second, vous trouvez des difficultés ou des embarras à lever.

Alexandre étoit dans une telle disposition d'esprit, qu'il *avait peine* à croire ce qu'on lui disoit de l'armée innombrable de Darius : on *eut de la peine*, une grande peine, toutes les peines du monde à le lui faire croire.

Nous *avons peine* à concevoir ce qui choque nos idées : nous *avons de la peine* à concevoir ce qui ne nous est pas présenté d'une manière claire & intelligible.

Vous *avez peine* à voir souffrir les malheureux. Mais, s'il en est un à secourir, vous ne songez pas



à la peine que vous aurez, vous volez à son secours.

Vous avez peine à passer par une ouverture étroite, s'il le faut. Vous avez de la peine à y passer, quand vous y passez en effet.

Il en est de même des autres exemples que j'ai cités. Ainsi, en général, j'ai honte de choquer les bienfaisances : ce sentiment est en moi : j'ai de la honte à les voir choquer ; c'est tel sentiment que j'éprouve à certain degré.

Vous avez faim : voilà l'espèce de besoin que vous sentez sans autre accessoire. Vous avez la faim canine, la faim la plus pressante : voilà le degré ou la qualité de la faim que vous éprouvez.

Vous avez dessein de faire une entreprise ; telle est la disposition de votre esprit. Vous avez le dessein de faire telle entreprise ; c'est une résolution particulière que vous avez formée.

Une personne peureuse a peur ; c'est son naturel. Dans telle occasion, elle a telle ou telle peur ; c'est le fait circonstancié.

En général, on a pitié du pauvre, horreur du crime, peur du mal, &c. En vertu de ce sentiment général, on a pitié d'un pauvre, horreur d'un crime, peur d'un mal particulier. Mais par le fait & selon les circonstances, on a pour un pauvre la pitié qu'il mérite, pour un crime l'horreur qu'il inspire, pour un mal la peur qu'il doit faire.

☉ Il est clair que le nom sans l'article donne au discours plus de rapidité que le nom précédé de l'article. Il est sensible qu'il doit lui donner plus de force, puisqu'il exclut la restriction que le nom souffre ordinairement dans le second cas, si les accessoires n'en changent la valeur. Avoir horreur

*du crime* dit plus qu'*avoir de l'horreur pour le crime* : il semble même que la première phrase proportionne l'horreur qu'on éprouve au crime qui l'excite ; circonstance précieuse à remarquer. Il est également visible que le nom indéfini sied sur-tout lorsqu'il est suivi d'un régime indéfini , comme dans le premier de ces exemples : au lieu que le nom individualisé ou particularisé convient proprement dans tel cas individuel , comme quand on dit qu'on *a de l'horreur pour une telle action*.

---

*Penchant, Pente, Propension, Inclination.*

*Pan*, *pen* signifie haut , & par corrélation bas ; *pant*, en celte, bas, vallée : de là *pencher*, aller vers le bas, baisser ; *pendre*, aller de haut en bas. Au physique, *penchant* désigne ce qui est hors de son aplomb, ce qui s'écarte de sa position droite : *pente* est l'état de la chose qui va en descendant, qui *pend*, pour ainsi dire, de haut en bas. Ainsi l'Académie avoit tiré *pente* de *pendre*, qui dit bien plus que *pencher*. De *pendre*, latin *pendere*, vient aussi le mot *propension*, lat. *propensio*, qui marque une *pente* forte & rapide, une tendance directe à la chute ; car *propendeo* veut dire littéralement *pendre droit en bas*.

*Cyl*, *cil* en celte signifie la diminution, le décroissement, la petitesse : il se change souvent en *cli*. *Lin* ( ligne ) désigne aussi ce qui est mince, délié, perit. *Clin* signifie courber, baisser, se mouvoir un peu, s'écarter un peu de sa direction. Un *clin* d'œil n'est qu'un mouvement rapide de l'œil.

Le *déclin* est un commencement de décroissement ; de décadence. L'*inclination* est l'action de plier , de se courber , comme on le voit dans l'*inclination* de tête , simple mouvement de la tête. L'*inclination* n'est donc qu'un mouvement , un changement simple , un léger *penchement*. Quand la victoire *commence à pencher* d'un côté , selon le Dictionnaire de l'Académie , on dit qu'elle *incline* de ce côté-là. Et voilà ce qui prouve ce que disoit l'Abbé Girard , qu'*inclination* dit quelque chose de moins fort que *penchant* ; ce qui n'empêche pas que l'*inclination* ne soit plus ou moins forte : aussi *inclination* se prend-il même pour *attachement*.

Ainsi , au propre , le *penchant* est une direction qui porte la chose vers le bas : la *pente* est un abaissement progressif qui mène la chose de haut en bas : la *propension* est une tendance naturelle de la chose vers un terme qui l'attire puissamment : l'*inclination* est une impression qui fait plier ou courber la chose d'un côté.

Nous disons au propre le *penchant* d'une montagne , d'une colline , & la *pente* d'une montagne , d'une rivière. Le *penchant* est un point quelconque d'inclinaison ou d'abaissement , avec opposition au sommet : la *pente* comprend tous les points du *penchant* , ou les divers degrés d'inclinaison sur la surface du plan incliné. Vous êtes sur le *penchant* de la montagne quand vous la descendez : vous suivez , vous graduez , vous mesurez la *pente* ou l'étendue de son abaissement. Nous disons proprement la *pente* & non le *penchant* d'une rivière , parce que la rivière a une inclinaison prolongée & progressive , tandis qu'elle n'a pas un sommet. *Propension* est un terme métaphysique qui désigne une

forte de force interne par laquelle un objet gravite ou tend en bas : ainsi les corps graves ont une *propension* naturelle vers le bas ou leur centre. *Inclination* ne se dit guere dans un sens physique que quand il s'agit de courber son corps ou sa tête, ou de pencher doucement un autre corps, comme quand on verse par *inclination*. Hors de là, & s'il est question de lignes & de plans, on dit *inclinaison* ; l'*inclinaison de l'axe de la terre*.

Le *penchant* & la *pente* ne figurent guere dans la métaphysique : il n'en est pas de même de la *propension* & sur-tout de l'*inclination*. L'*inclination* est une impression reçue, qui nous porte vers certaines choses. Les *inclinations* des esprits, nous dit-on, sont au monde spirituel ce qu'est au monde matériel le mouvement : elles sont aussi nécessaires aux esprits que le mouvement l'est à la matiere. Ainsi nous avons de l'*inclination* pour le bonheur, pour la conservation de notre être, &c. ; nous avons de l'*inclination* pour les sciences, pour les armes, &c. : ce sont-là nos mobiles. Quand une *inclination* est si forte & si puissante que l'ame est dans un état violent si elle ne se réunit à son objet, comme un corps s'il n'est pas dans son centre, c'est une *propension*. En métaphysique, l'*inclination* devient *propension*, comme en morale elle devient *penchant* par un accroissement de force & d'énergie. Il résulte de là que le mot *inclination* est souvent employé, abstraction faite de toute moralité : mais ce n'est pas une raison pour dire, comme l'Abbé Girard, qu'on donne ordinairement à l'*inclination* un objet honnête, comme quand on parle d'*inclination* pour les arts ; au lieu qu'on suppose au *penchant* un objet plus sensuel & quelquefois même

honteux , comme quand on parle du *penchant* pour le libertinage ; ce qui est faux.

En morale , le *penchant* marque une forte impulsion , la *pente* une situation glissante , la *propension* un puissant attrait , l'*inclination* une sorte de goût ou une disposition favorable.

Le *penchant* , plus ou moins fort , fait sortir l'ame de son équilibre & de son indifférence par des mouvemens indélibérés qui la portent vers un objet : on y cede par foiblesse , on y résiste par une force qui nous pousse en sens contraire ou vers un autre objet. La *pente* , plus ou moins rapide , fait perdre l'équilibre ; elle entraîne , cu l'on ne se retient qu'avec beaucoup d'efforts. La *propension* , plus ou moins grande ou violente , emporte l'ame séduite par la promesse du repos , du bonheur , d'une grande satisfaction ; on s'y abandonne , on ne la combat qu'à regret & avec de puissans secours. L'*inclination* , plus ou moins agréable ou flatteuse , inspire le désir qui sollicite la poursuite d'un objet ; on la suit , ou on la contrarie : & voilà pourquoi ce mot se prend pour affection , attachement , amour.

Il est faux que l'*inclination* doive plus à l'éducation , & le *penchant* au tempérament. Nous avons des *inclinations* & des *penchans* , & naturels & contractés , & les uns & les autres bons ou mauvais , vertueux ou vicieux , honnêtes ou dépravés. Nous naissons même plutôt avec des *inclinations* qu'avec des *penchans* : nous avons des *inclinations* naturelles , même indestructibles , telles que l'*inclination* vers notre bien-être. Sans les *inclinations* naturelles , nous ne serions qu'apathie & inertie. Les *inclinations* deviennent des *penchans* ; les *penchans* deviennent des *passions*. Les *penchans*

dominans & habituellement appliqués au même objet produisent la *pente*. La *propension* tient ou semble tenir à notre constitution ; c'est la nature ou une seconde nature : telle est la *propension* de la nature corrompue vers le mal.

Les *inclinations* forment comme une espece d'instinct ou de sympathie. Les *penchans* forment les passions & les mœurs. La *propension* forme la maniere d'être, le genre de vie. La *pente* forme les habitudes & un état passif.

Nous avons des *inclinations* & des *penchans*, divers, contraires mêmes, & tout à la fois. On ne dira pas que nous avons des *pentes* ou des *propensions* : mais on dira une *pente*, une *propension particulière*. La *pente* occupe tant de place, qu'elle ne laisse guere lieu qu'à des *penchans*. La *propension* a tant de force, qu'elle ne souffre pas des *penchans* capables de la contrebalancer. La *pente* nous renverse, pour ainsi dire ; la *propension* nous domine. Le mot *pente* s'applique particulièrement aux choses ; & il indique une suite ou une intimité de rapports, qui naturellement nous entraîne d'un degré à l'autre, ou d'une chose à une autre. Ainsi on est sur la *pente* du vice ; la *pente* est rapide, d'un crime à l'autre ; l'on ne s'arrête guere sur la *pente* du mal.

---

### *Pendant que, Tandis que.*

L'ABBÉ GIRARD a fort bien dit que des prépositions *pendant* & *durant*, qui ajoutent un accessoire de temps au rapprochement de deux choses, la premiere ne fait entendre que l'époque du temps où les choses arrivent sans qu'elles en embrassent égale-

ment toute l'étendue , au lieu que la seconde exprime toute l'étendue du temps , ou l'égalité de durée dans les choses rapprochées. Ainsi *durant* signifie *pendant* la durée , toute la durée de la chose.

La même différence distingue les adverbes *pendant que* & *tandis que* : *tandis que* supplée à *durant que* , qui ne se dit guere. *Pendant* vient de *pen* , qui porte l'idée de *pendre* , suspendre , tenir en l'air : on dit *une affaire pendante* avec l'idée d'un rapport à son exécution ; & par une conversion dont il y a beaucoup d'exemples , on a dit *pendant cette affaire* , en ce temps - là , dans ce même temps. *Tandis que* vient de *tan* , *tam* , *tant* , signe de l'étendue & mot comparatif ; & de *di* , jour , temps : il indique ainsi toute l'étendue ou la durée du temps , *tant que* , *autant que* , *aussi long-temps* que l'autre chose dure. Ainsi l'Auteur de Télémaque fait dire par les habitans de la Bétique : *Tandis qu'il restera des terres libres & incultes* , nous ne voudrions pas même défendre les nôtres contre des voisins qui viendroient s'en saisir. Montesquieu dit : *Tandis que* les Loix subsisterent dans leur force , personne ne put se plaindre de ce qu'on lui ôtoit son fief , puisque la Loi ne le lui donnoit pas pour toujours. *Tandis que* est employé là dans son sens propre : c'est le *tandiu* des Latins , *aussi long - temps que*. Cicéron écrit à Atticus , 9. 4. : Quand je lis vos lettres , je me fais à moi - même moins de honte , mais seulement *tandis que* ou *tant que* je les lis.

Il arrive quelquefois à de bons Ecrivains de s'y tromper , comme on le voit dans la phrase suivante d'un Historien célèbre de Louis XI : *Tandis que* les Ambassadeurs du Roi étoient à Bruges , le Duc tint un Chapitre de l'Ordre de la Toison d'or. Le

mot est impropre ; & il falloit dire *pendant que*, puisque le Chapitre ne devoit pas durer autant que l'ambassade. Mais la Poésie, moins rigoureuse, préfère le premier de ces termes au second, lors même qu'il ne s'agit que d'exprimer l'idée de concours sans aucun accessoire, comme dans ces vers de Racine :

*Tandis que* mes Soldats prêts à suivre leur Roi,  
Rentrent dans mes vaisseaux pour partir avec moi,  
Venez, &c.

Je me suis échappée,  
*Tandis qu'*à l'arrêter sa mere est occupée.

En vain de ce présent ils m'auroient honoré. . . .

Si, *tandis que* je donne aux veilles, aux alarmes  
Des jours toujours à plaindre & toujours enyiés,  
Je ne vais quelquefois respirer à vos pieds.

*Pendant que* n'est guere employé que pour désigner la circonstance ou l'époque commune des choses ; au lieu que *tandis que*, par un usage familier aujourd'hui, & peut-être introduit par l'ignorance de sa valeur propre, sert particulièrement à marquer des rapports moraux entre deux choses, & à faire sortir les oppositions, les contrastes, les disparates, comme si l'on disoit *au contraire, au lieu que, au rebours*.

Ainsi Bossuet, pour présenter uniquement les faits dans leurs rapports chronologiques, se sert toujours du premier terme, comme dans les phrases suivantes. *Pendant que* la valeur de Constantin maintenoit l'Empire dans une souveraine tranquillité, le repos de sa famille fut troublé par



Il y a vraiment des gens de mérite qui font fortune, il y en a ; *tandis que* la fortune fait sans cesse de rien une foule d'hommes merveilleux.

*Pendant que* ces gens-là se font fort de leur courage, je voudrois qu'il survînt une de ces occurrences où, pour exposer & soutenir la vérité, il faut oser. Les lâches ! *tandis qu'ils* ne cessent de parler de courage, ils ne savent pas même ce que c'est.

*Pendant qu'un* peuple malheureux rit à des fêres, je me rappelle ce faux rire d'un mourant. De deux hommes d'Etat qui s'occupent avec une ardeur égale de la chose publique, je vois que l'un songe à l'avenir, *tandis que* l'autre ne songe qu'au présent ; & les voilà jugés.

*Pendant que* l'un travaille, l'autre est oisif ; & celui-ci vit dans l'abondance, *tandis que* l'autre meurt de faim.

Les femmes, *pendant qu'elles* veulent donner leurs mœurs aux hommes, prennent les mœurs des hommes ; & leur succès fait leur perte. Les femmes du monde, moins accessibles & plus rares, étoient plus recherchées & plus respectées ; *tandis que*, par une singulière fatalité, depuis qu'elles se sont avisées de tenir leur cour, même avant que d'être sorties de leur lit, à peine en reçoivent-elles un hommage fugitif ; ils ne font plus société avec elles.

Autrefois on rassembloit ses amis chez soi ; aujourd'hui on y rassemble du monde. Les amis faisoient société, *tandis que* le monde fait cour ; & *pendant que* la femme qui donne à souper à quarante personnes, se tourmente & sonne ne fait attention à elle.

*Pendant* que les mœurs se corrompent, le respect, ce sentiment si précieux, le respect de soi & des autres se perd ; & jusqu'à la politesse extérieure, tout frein est rompu. *Tandis* que la politesse est d'être ou du moins de paroître occupé des autres, & de se gêner pour les autres, vous ne voyez partout, à considérer la génération qui nous chasse, que des cercles où, moyennant quelques inclinations & une formule de civilité, chacun, tout pour soi, ne pense qu'à se mettre à son aise & à faire ce qui lui convient, poussant la dépravation des mœurs jusqu'à la grossièreté des manières.

---

### *Pensée, Penfer.*

Au lieu de répéter vainement la plainte de la Bruyere sur la perte du substantif *penfer*, travaillons, avec quelques Poëtes, à le réhabiliter & à réparer nos torts.

Le mot *pensée* est changeant, versatile, employé dans divers sens. Dès-lors, il n'exprime que faiblement, & par les accessoires du discours, ce que *penfer* exprime sensiblement & par lui-même.

*Pensée* signifie ici réflexion, méditation de l'esprit. Le *penfer* est la *pensée* qui intéresse l'ame, l'attache, l'occupe, la remplit, la tient en *pensement* (mot utile). L'esprit s'entretient avec ses *pensées* : l'ame s'entretient avec ses *penfers*.

Le profond Métaphysicien s'enfonce dans ses *pensées*, & il y tient. Le Philosophe sensible s'abandonne à ses *penfers*, & il s'y complait.

L'on s'égare quelquefois dans ses *pensées*, & l'on s'y perd : l'on s'égare aussi quelquefois dans ses *pensers*, mais on s'y retrouve. Une vaine illusion vous laisse l'esprit vuide ; une douce illusion laisse le cœur ému.

Le *penfer* est proprement la *pensée* du cœur : ce les *pensers* sont des *pensées* attachantes, accompagnées de soin, de souci, d'inquiétude, d'émotions, d'intérêt. Ainsi l'italien *pensiero*, qui est notre mot *penfer*, signifie inquiétude, souci, soin : le *penfer*, c'est-à-dire le chagrin, ne paye pas les dettes, dit un Proverbe de cette Langue. Avec des *pensées*, on est pensant : avec des *pensers*, on est pensif.

Les *pensées* inspirées & entretenues par une douce rêverie, par un tendre souvenir, par un sentiment affectueux, sont des *pensers* ; & ces *pensers* nourrissent la rêverie.

L'amour vous tient dans d'éternelles *pensées* ; & les *pensers* sont une de ses plus douces jouissances.

Nous nous consumons en *pensées* plutôt tristes qu'agréables. A la grande douleur succèdent de mélancoliques *pensers* qu'on aime mieux que la joie.

La vieillesse se repaît de tristes *pensées* : si elle a de doux *pensers*, ce ne sont guere que de tendres souvenirs.

On laisse là tous les genres de *pensées*, pour les tendres *pensers* de l'Idylle & de l'Elégie.

Enfin les *pensers* sont les *pensées* propres ou dominantes d'un tel genre, d'une telle passion, d'une telle situation. Ainsi l'ambition a ses *pensées*, & ce sont les *pensers* de l'ambition : elle les forme naturellement, elle s'y attache, elle s'en entretient, elle en entretient sa rêverie, sans cesse elle y revient ;

c'est ce qui la flatte, l'excite, la remplit & la nourrit. Le mot *pensée* ne désigne que l'action de *penfer* ; tandis que *penfer* en marque la maniere propre & distinctive.

Avec des traits si caractérisés, *penfer* a nécessairement & manifestement une énergie que *pensée* ne peut jamais acquérir. Frappé du grand sens & de l'excellence du mot, la Bruyere le trouve beau & vante ses effets en poésie. Mais sur quoi donc les prérogatives de ce terme sont-elles fondées ? Est-ce à ses titres particuliers, est-ce au caprice qu'il les doit ? Il les doit à sa valeur propre & à l'esprit philosophique de la Langue. *Penfer* est le verbe changé en substantif par une conversion familiere à notre Langue. Ainsi nous disons le *rire* d'une personne, le *parler* d'un autre, le *faire* d'un Artiste, &c. Or ces substantifs verbaux marquent le genre, l'espece, la maniere propre de *rire*, de *parler*, de *faire* de la personne : & c'est précisément ce que marque le *penfer*. Ce n'est pas tout : *penfer* & *pensée* different essentiellement quant à la forme : de là une différence naturelle de sens. *Pensée* a, comme l'italien *pensata*, une terminaison passive : c'est la *chose pensée*, l'effet ou le produit de l'action de *penfer*. *Penfer* au contraire a la forme active du verbe : il désigne l'action, l'opération, l'efficacité, la cause productive. Aussi le *penfer* a-t-il une activité & une efficacité particulière ; c'est le travail & le tourment de l'esprit : il le tient & pensant & pensif ; il l'attache à ses *pensées* & le mene de l'une à l'autre ; il le met en *penfement* & le jette dans la rêverie. Ainsi les idées affectées à ce mot par l'usage ne sont que les développemens de son énergie naturelle.

*Pensée , Perception , Sensation , Conscience , Idée , Notion.*

CE n'est pas moi qui présente ces termes comme synonymes : je les trouve associés de la sorte & avec opération de l'esprit (définition particulière d'un mot) dans le XII<sup>e</sup>. volume de l'ancienne Encyclopédie : je les rapporte pour examiner les explications qu'on en donne.

» Tous ces termes, dit l'Auteur de l'article, » semblent être synonymes, du moins à des esprits » superficiels & paresseux, qui les emploient indifféremment dans leur façon de s'expliquer: mais » comme il n'y a point de mots absolument synonymes, & qu'ils ne le sont tout au plus que par la ressemblance que produit en eux l'idée générale qui leur est commune à tous, je vais marquer leur différence délicate, c'est-à-dire, la manière dont chacun diversifie une idée principale par l'idée accessoire qui lui constitue un caractère propre & singulier. Cette idée principale est celle de la *pensée*; & les idées accessoires qui les distinguent, en sorte qu'ils ne sont point parfaitement synonymes, en sont les diverses nuances. Je doute que mes Lecteurs apperçoivent une grande synonymie entre tous ces mots divers, & que personne les confonde au point de dire, par exemple, *sensation* pour *idée*, ou *notion* pour *conscience*. Quoi qu'il en soit, en examinant les idées de l'Auteur, je me bornerai ramener ou à y opposer les *notions*.

munes & usitées de ces termes métaphysiquement pris, sans m'embarasser ni des sens particuliers que chaque école leur donne dans son langage, ni des acceptions détournées qu'il a plu à l'usage de leur attribuer. Je traite de la Langue que tout le monde parle, & que nous devons tous entendre.

» On peut regarder le mot *pensée*, comme  
 » celui qui exprime toutes les opérations de l'ame.  
 » Ainsi j'appellerai *pensée* tout ce que l'ame éprouve,  
 » soit par des impressions étrangères, soit par l'u-  
 » sage qu'elle fait de sa réflexion; & *opération*,  
 » la *pensée* en tant qu'elle est propre à produire  
 » quelque changement dans l'ame, & par ce  
 » moyen à l'éclairer & à la guider «.

Tous ces termes annoncent des modifications de l'ame. La *pensée* est l'opération propre de l'esprit. L'ame pense & sent : le cœur sent, & l'esprit pense. A mettre une différence entre la *pensée* & l'*opération* de l'esprit, il faut dire que *pensée* ne présente qu'un acte pur & simple; & qu'*opération* indique une action, un travail de l'esprit. La racine primitive de *pensée* est le mot *pen*, qui signifie tête : c'est la tête qui *pense*; c'est là que nous sentons la *pensée* : la *pensée* est littéralement ce qu'on a dans la tête. *Op* marque la puissance, le secours, le travail : *opérer*, c'est faire, exécuter, travailler; & l'*opération* est l'action de faire ou l'acte d'une puissance qui fait, ainsi que l'ouvrage exécuté.

» J'appelle *perception*, l'impression qui se pro-  
 » duit en nous par la présence des objets «.

La *perception* est, pour ainsi dire, la vision de l'objet présent, qui, par l'impression qu'il fait sur l'entendement, s'en fait *appercevoir* & connoître. *Appercevoir* n'est pas simplement recevoir les im-

pressions des objets, c'est encore les leur rapport comme à leur cause ou à leur source. Cette dernière opération suppose manifestement la réflexion d'après l'impression reçue. Il y a même deux choses à distinguer dans cette réflexion, la vue de l'objet qui n'est qu'une *apperception* ; & une certaine connoissance acquise de l'objet, qui est la *perception* vraie & parfaite, comme la *conception* l'intelligence de la chose. *Cap, cep*, racine de ces mots, signifie *prendre, saisir, contenir*.

» J'appelle *sensation*, cette même impression qui se produit en nous, en tant qu'elle vient par les *sens* «.

La *sensation* est la *perception* excitée dans l'âme par la force des impressions produites sur nos yeux ou sur les organes du corps, à la présence des objets extérieurs & sensibles. La *sensation* est donc une sorte de *perception* matérielle. Il y a des *perceptions* purement intellectuelles, telles que celles des objets spirituels, des choses abstraites, des *notions* générales, des objets moraux : elles appartiennent à l'entendement pur ; & l'esprit n'a pas besoin de s'en former des images corporelles. La *sensation* va donc, pour ainsi dire, à l'âme par les *sens* ; ce n'est l'âme qui sent, & non le corps ; c'est l'âme qui éprouve les *sensations* de douleur & de plaisir. Il ne suffit donc pas de dire, avec l'Abbé Girard, que la *sensation* va aux *sens*, tandis que la *perception* s'adresse à l'esprit, & que le *sentiment* va au cœur. La *sensation* est dans l'âme qui en éprouve de la douleur, du plaisir, ou tout autre *sentiment*, en même temps qu'il s'y forme des *perceptions* corporelles : il y a même quelquefois des ébranlemens dans nos nerfs, organes des *sensations* : sans

aucune *sensation* réelle, parce que l'ame ne s'en apperçoit pas. *Sens*, en celt. *cyn*, en oriental *tem*, expriment l'idée de penser ou de sentir.

» J'appelle *conscience*, la connoissance qu'on prend des objets «.

En Métaphysique, la *conscience* est le sentiment intérieur que nous avons des objets, sans en avoir reçu l'idée par une impression étrangere. Nous avons le sentiment intérieur de notre existence, de nos pensées, de notre liberté, sans qu'on nous en donne l'idée; nous n'avons la connoissance des objets étrangers que par les idées que leurs impressions nous en donnent: cette connoissance est une *perception* acquise; ce sentiment est *conscience*. En Morale, la *conscience* est le sentiment intérieur de ce qui est bien & de ce qui est mal. Il est des objets dont nous jugeons bien sans réflexion, comme par instinct, mais par sentiment, par ce sentiment intérieur & naturel qui fait la *conscience*. Ce sentiment est si naturel & si intime, qu'on en a fait les idées innées. La *conscience* est donc, avec raison, regardée comme un *sens intime*: elle est, avec raison, nommée *conscience*, c'est-à-dire *science intime*; car non seulement c'est une lumière intérieure qui nous éclaire & nous guide, mais elle a une force particulière qui l'emporte sur le raisonnement & la démonstration.

Et ceci donne la différence propre de la *sensation* & du *sentiment*. Le *sentiment* appartient à cette espece de sens intime: & la *sensation* est dans la dépendance des sens corporels. Le *sentiment* est en nous, comme une modification de l'ame, comme une chose qui nous est propre: la *sensation* vient du dehors, elle va dans l'ame porter une idée ou ré-



veiller quelque *sentiment*. Le *sentiment* est à l'ame; comme la pensée qu'elle produit : la *sensation* est à l'ame, comme l'idée qu'elle reçoit. Le cœur est fait pour aimer, il cherche à aimer, il aime, pour ainsi dire, d'un amour vague : un objet aimable se présente à nous, & par une *sensation* agréable & vive, il va exciter & fixer le *sentiment* dans votre cœur. Vous voyez un enfant dans quelque danger, une *sensation* pénible vous trouble, & un *sentiment* impétueux vous fait voler à son secours. La *sensation* est passive & toujours passagère : le *sentiment* est actif & souvent très-durable. La *sensation* est proprement physique ; mais le *sentiment* est moral. Les *sensations* ne sont que des accidens : les *sentimens* forment nos affections, nos passions, nos vertus, nos vices, notre naturel, notre caractère, nos mœurs, notre bonheur ou notre malheur. Reprenons.

» J'appelle *idée*, la connoissance qu'on prend  
» des objets comme image «.

L'*idée* est en effet, selon le sens propre du mot, l'*image*, la représentation des objets, intimement unie à l'ame ou gravée dans son entendement. C'est par l'*idée* ou la représentation immédiate des choses, que l'esprit les apperçoit & les connoît : c'est par cette *idée* conservée dans la mémoire, que la mémoire nous les rappelle. Les *idées* simples forment la matière première de nos connoissances ; & les opérations de l'esprit se réduisent à mettre cette matière en œuvre de différentes manières, ainsi que Locke l'explique. Dans l'impuissance d'expliquer la nature de ces *idées* ou représentations, Malebranche a tout vu en Dieu. Chez les Orientaux & les Grecs, *id* signifie *idée*, connoissance, science, image, modèle.

» J'appelle *notion*, toute idée qui est notre  
» propre ouvrage «.

Toute *idée* qui est notre propre ouvrage, est notre *pensée*, & non pas une *notion*. L'*idée* représente l'objet ; la *notion* en représente quelques détails. Si l'*idée*, dit Leibnitz, représente ce qu'un objet a de commun avec les autres individus de son espèce, c'est alors une *notion* ; & en effet elle en considère & compare alors les qualités communes. La *notion* déploie l'*idée* de la chose, mais d'une manière succincte & imparfaite. Nous appelons *notions* communes, ces vérités élémentaires, ces principes naturels du sens commun ou du bon sens, que tout le monde conçoit de la même manière. En général, la *notion* emporte une explication mais courte, un développement mais léger. J'ai dit que *not* signifioit connoissance.

Après ces *notions* un peu hasardées, notre Auteur continue. » On ne peut, dit-il, prendre indifféremment ces termes l'un pour l'autre, qu'autant qu'on n'a besoin que de l'idée principale qu'ils signifient «. Ces cas sont rares ; & il n'y en a peut-être point où tel de ces mots puisse être employé pour tel autre, comme *conscience* pour *sensation* : & l'Auteur le reconnoît lui-même tout aussi-tôt.

» On peut, dit-il, appeller les *idées* simples  
» indifféremment *perceptions* ou *idées* ; mais on  
» ne doit point les appeller *notions*, parce qu'elles  
» ne sont pas l'ouvrage de l'esprit ; on ne doit pas  
» dire la *notion* du blanc, il faut dire la *percep-*  
» *tion* du blanc «.

On ne dit pas la *notion* du blanc, parce que l'*idée* du blanc est une idée simple & première qui

ne s'analyse pas ; & la *notion* est un essai d'analyse. On ne dit pas non plus la *pensée* du blanc, quoique, selon l'Auteur, la *pensée* soit tout ce que l'âme éprouve. Ainsi ce n'est point parce que la *notion* est l'ouvrage de l'esprit, qu'on ne dira pas la *notion* au lieu de la *perception* ou de l'*idée* du blanc.

On dira indifféremment *perception* ou *idée*, lorsque leur différence n'influera point sur le sens de la proposition ; ce qui arrive assez souvent. Mais s'il existe entre ces termes une différence, il est des cas où l'un des deux ne peut pas être mis à la place de l'autre, sans entraîner une confusion & une erreur. Selon l'Auteur, la *perception* est l'*impression*, & l'*idée* est l'*image* : or l'impression diffère manifestement de l'image imprimée. Dans la réalité, la *perception* est l'action d'appercevoir ; or cette action doit être quelquefois nécessairement distinguée de l'image imprimée dans l'esprit, c'est-à-dire, de l'*idée*. La *perception* suppose l'objet présent à l'esprit, elle suppose que l'esprit le considère : il n'en est pas de même de l'*idée* ; elle reste gravée dans l'esprit, sans que l'objet lui soit présent, sans que son image lui soit présente. L'esprit a la *perception* de l'objet par le moyen de l'*idée* ; & il a souvent l'*idée* de l'objet sans en avoir la *perception* actuelle. Enfin on ne dira jamais que la *perception* représente les objets ; on ne dira jamais que l'*idée* les apperçoive : donc il ne faut pas appeler indistinctement *idées* ou *perceptions*, les *idées* mêmes simples.

Nous dirons également des *idées* ou des *perceptions* claires ou obscures, distinctes ou confuses, simples ou complexes, parce qu'il ne s'agit ici que de considérer des qualités communes aux *idées* &

aux *perceptions*, sans aucun égard à l'attention que l'esprit peut leur donner, & à la manière dont il peut les envisager. Nous dirons encore, que l'esprit forme, avec les *perceptions* ou ses *idées* combinées, des jugemens & des raisonnemens ; car il est évident que l'esprit donne alors à l'*idée* l'attention que la *perception* exige. Mais s'il faut exprimer formellement cette attention, c'est de la *perception* & non de l'*idée* qu'on parlera.

» Les *notions* à leur tour, continue l'Auteur, » peuvent être considérées comme *images* ; on » peut par conséquent leur donner le nom d'*idées*, » mais jamais celui de *perceptions* ; ce seroit faire » entendre qu'elles ne sont pas notre ouvrage : on » peut dire la *notion* de la hardiesse, & non la » *perception* de la hardiesse : ou si l'on veut faire » usage de ce terme, il faut dire les *perceptions* » qui composent la *notion* de la hardiesse «.

Notre Métaphysicien revient toujours à son idée que la *notion* est notre propre ouvrage, tandis que les *idées* & les *perceptions* sont produites en nous. Mais il y a des *notions* comme des *idées* ou des *perceptions*, reçues & acquises. Quelques *idées* d'une chose en forment une *notion* : or nous pouvons recevoir cette *notion*, comme nous pouvons la donner : des *notions* sont de légères connoissances, du moins quant à la forme. La *notion* peut être considérée comme une *image* ; elle est même un petit tableau, puisqu'elle expose divers traits de la chose. La *notion* peut donc s'appeller *idée*, mais moins parce que ce dernier mot signifie *image*, que parce que dans une acception secondaire, une *idée* se prend pour un court exposé, ou pour un assemblage de rapports considérés dans la chose :

ainsi l'on donne une *idée*, un petit précis, une légère notice d'une affaire. Ce mot désigne aussi quelquefois toute sorte d'opérations de l'esprit, & par conséquent notre propre ouvrage : ainsi le génie produit ses *idées*; & il y a dans ses *pensées* des *idées* de génie. Dans le sens de *notion*, le mot d'*idée* est plus vague; & la *notion* sert plutôt à faire *connoître* la chose par ses élémens, tandis que l'*idée* la représente par divers traits. Une définition est une *notion* rigoureuse, & non pas une simple *idée* de la chose; l'*idée* en seroit plutôt une légère *description*. Lorsqu'il s'agit de fixer l'*idée* propre des mots, il ne faut pas confondre leurs acceptions différentes. Mais cet article n'auroit point de fin, si j'entreprendois d'expliquer toutes les acceptions de tant de termes dont on a tant abusé.

Quant à *perception*, il ne se dit pas pour *notion*; parce que la *perception* ne se présente que comme une *idée* simple, au lieu que la *notion* comprend plusieurs *idées*; & parce que la *perception* n'est que la vue de l'objet qui se fait connoître à nous, tandis que la *notion* en est une connoissance distincte & détaillée qui le fait mieux connoître. Si les *perceptions* composent, comme on le dit, la *notion* de la hardiesse, il est évident qu'on a des *perceptions* de la hardiesse, & que la *notion* n'en est qu'un assemblage.

Enfin l'article de l'Encyclopédie est terminé par cette observation : » Une chose qu'il faut encore  
 » remarquer sur les mots d'*idée* & de *notion*,  
 » c'est que le premier signifie une *perception* considérée comme *image*, & le second une *idée*  
 » que l'esprit a lui-même formée; les *idées* & les  
 » *notions* ne peuvent appartenir qu'aux êtres qui

ont capables de réflexion : quant aux bêtes, si-  
ant est qu'elles *pensent*, & qu'elles ne soient point  
e purs automates, elles n'ont que des *sensations*  
e des *perceptions* ; & ce qui devient pour elles  
ne *perception*, devient *idée* à notre égard par  
a réflexion que nous faisons que cette *percep-*  
*tion* représente quelque chose «.

e n'entreprends pas d'expliquer les mystères de  
ature & de composer des Traités de Métaphy-  
ie. Je m'en tiens à la valeur des termes ; & s'il est  
i que les bêtes n'aient pas des *notions*, puisque  
*notions* entraînent des réflexions, des compa-  
ions, des jugemens, je demande pourquoi l'Au-  
r refuse nettement des *idées* aux animaux, quand  
l'ose leur refuser des *pensées* ? Pourquoi il leur  
use des *idées*, sous prétexte qu'elles sont des  
*ages*, pendant que les corps mêmes retracent  
*images* ? Pourquoi il leur refuse des *idées*, quand  
leur accorde des *perceptions* qui ne font apper-  
voir les objets que par des *idées* ou des *images* ?  
is juger du fond des choses, j'observe seulement  
e les explications de l'Auteur ne se concilient  
int avec les *notions* qu'il donne des choses.

☉ L'Abbé Girard établit la différence suivante  
tre l'*idée*, la *pensée*, l'*imagination*.

» L'*idée* représente l'objet : la *pensée* le consi-  
dere : l'*imagination* le forme. La première peint :  
la seconde examine : la troisième séduit «.

L'*imagination* qui *forme*, dit-on, l'*objet*, est  
ne puissance de l'ame ou la faculté qu'a l'ame de  
ormer des images, c'est-à-dire, de nous retracer  
les images sensibles des objets absens, ou d'opérer  
de telle manière sur les images, que quelquefois

elles semblent être des inventions & des créations nouvelles. Or il est évident que cette *puissance* ne peut être assimilée ni à l'*idée* ni à la *pensée*, qui sont des *effets* produits : c'est donc son effet propre ou une *imagination* qu'il faut comparer avec l'*idée* & la *pensée*, comme l'Auteur le fait dans ses applications. Or l'*imagination*, considérée comme production ou effet de la puissance imaginative, est une *idée* ou une *pensée* imaginaire ou neuve, &c. & particuliere à la faculté d'imaginer ; c'est une *image* reproduite ou créée, ou diversifiée, &c. sans le concours des objets extérieurs. Comme il s'agit ici de l'exactitude du langage, mes Lecteurs ne seront pas surpris que je releve la faute de comparer un terme avec d'autres termes dans un sens, tandis qu'il ne leur est comparable que dans un autre.

. La *pensée* est une action quelconque de l'esprit, ou un travail qu'il fait sur ses *idées* ; considération, réflexion, comparaison, combinaison, décomposition, jugement, &c. Ainsi *pensée* se prend pour *idée* ; mais c'est une *idée* produite par l'esprit. *Pensée* se prend pour *opinion* ; mais c'est une *opinion* moins méditée, moins approfondie, moins réfléchie, moins raisonnée, moins appuyée, moins arrêtée. *Pensée* se prend pour *dessein* ; mais le *dessein* est plus combiné, plus concerté, plus décidé, plus achevé. *Pensée* se prend pour vue, réflexion, délibération ; mais elle a toujours quelque chose de plus vague & de moins précis. *Pensée* se prend pour sentence, maxime, &c. ; mais elle n'exprime ni le grand sens de la sentence, ni la hauteur ou la profondeur de la maxime. La *pensée* est susceptible de toute sorte de qualifications métaphysiques, littéraires, mo-

rales, &c. : il y a donc la *pensée* littéraire, la *pensée* morale, la *pensée* métaphysique. La *pensée* est opposée tantôt à l'action, tantôt à la parole, &c... Je m'arrête : il est temps de finir.

---

### *Périphrase , Circonlocution.*

*Périphrase* signifie en grec, ce que *circonlocution* signifie en latin, un circuit, un détour de paroles. *περι*, *circum*, autour : *φράσσω*, *loqui*, parler, dire.

La *périphrase* ( & de même la *circonlocution* ) consiste à dire en plus de paroles ce que l'on auroit pu dire en moins, selon la définition de Quintilien.

La *périphrase* suppose la *phrase* : or nous entendons par *phrase*, une proposition composée de divers termes & qui forme un sens. La *circonlocution* suppose la *locution* ; & nous entendons par *locution*, une certaine manière de s'exprimer, qui a quelque chose de particulier. Ainsi la *périphrase* devrait naturellement rouler sur une proposition entière ; & la *circonlocution*, sur une expression quelconque. Par *circonlocution*, vous appellerez Louis XII *le Pere du peuple* ; Alexandre *le vainqueur de Darius* : ce n'est pas là une *phrase*. Par *périphrase*, vous direz que *le soleil sort des bras de Thétis*, ou qu'il *se replonge dans l'Océan*, pour dire qu'il se leve ou qu'il se couche : chacune de ces propositions a un sens complet. Cette différence est dans les termes, quoiqu'on n'y ait point d'égard : car, ainsi que l'observe du Marais, la *péri-*



• *phrase* tient aussi la place d'un mot ; quoique ce soit plutôt l'office de la *circonlocution*.

*Périphrase* est proprement un terme de Rhétorique : la *périphrase* est une figure par laquelle , à l'expression simple d'une idée, vous substituez une description ou une expression plus développée , pour rendre le discours plus agréable , plus noble , plus sensible , plus frappant , plus intéressant , plus pittoresque. *Circonlocution* est un terme plus simple : la *circonlocution* sera plutôt une expression détournée , développée , & substituée à l'expression naturelle , sans art ou moins par art & avec une intention oratoire ou poétique , que par nécessité , par convenance , pour la commodité , pour l'utilité , soit parce qu'on n'a pas le mot ou l'expression propre , soit parce qu'il est à propos de s'en abstenir , soit parce qu'il s'agit de faciliter l'intelligence des choses. La *circonlocution* seroit donc la *périphrase* commune , familière , sans prétention de style & de recherche dans l'élocution : la *périphrase* seroit donc la *circonlocution* oratoire ou poétique , faite pour embellir ou relever le discours.

Quoique cette distinction n'ait point été faite expressément , il n'est pas moins vrai que les Grammairiens & les Rhéteurs parlent & traitent plutôt de la *périphrase* que de la *circonlocution* ; qu'il est utile de distinguer ce qui appartient proprement à l'art , de ce qui n'a qu'un rapport accidentel avec l'art : il n'est pas moins vrai que , dans une foule de cas , on prend naturellement les détours de la *circonlocution* , sans avoir dessein de faire des *périphtases*.

L'Orateur cherche à donner à son discours plus de force , de chaleur & d'intérêt , par des *périphtases*

*phrases* qui déploient la chose pour la présenter sous ses aspects les plus favorables : le Poëte cherche sur-tout à donner à ses tableaux plus de grace , plus de noblesse , plus de grandeur , par des *périphrases* qui étendent & embellissent ses images. Le Philosophe a besoin de *circonlocutions* pour rendre , par des développemens , son idée plus claire & la chose plus sensible : le Traducteur qui n'a pas dans sa Langue le mot correspondant à celui de son Auteur , a besoin d'en expliquer l'idée par des *circonlocutions*. Ces *circonlocutions* du Traducteur & du Philosophe qui n'envisagent que la justesse de l'expression , doivent-elles être assimilées aux *périphrases* de l'Orateur & du Poëte qui ne considèrent que la beauté du discours ? Ceux-ci veulent faire des figures , & ceux-là n'y songent point.

Dans la conversation ordinaire , nous usons de *circonlocutions* pour faire entendre ce que nous ne voulons pas ou ne pouvons pas dire d'une manière expresse ; & ces détours ne s'appelleront pas des *périphrases*. Mais vous appelleriez *périphrases*, des *circonlocutions* inutiles , superflues , étudiées , affectées , opposées à la simplicité naturelle de la conversation. Ainsi la *circonlocution* sert plutôt à voiler , à déguiser , à affoiblir ou adoucir par une manière détournée ce que la *périphrase* a plutôt pour objet de développer , d'éclairer ou de renforcer , & d'étaler par une exposition plus circonstanciée & plus frappante.

La *circonlocution* est présentée dans la nouvelle Encyclopédie , comme l'abus de la *périphrase* , comme une expression verbeuse & mal à propos employée au lieu de l'expression courte & simple , un étalage frivole de paroles superflues , une abon-

dance inutile, déplacée, embarrassée, ridicule. Parcourez toutes les Rhétoriques, tous les Dictionnaires tant françois que latins, *circonlocution* ne se prend pas plus en mauvaise part que *périphrase* ; & il n'y a pas moins de *péripfrases* que de *circonlocutions* vicieuses. Ainsi l'usage général, conforme au sens propre du mot, détruit cette allégation destinée de tout fondement.

L'Auteur de cet article joint *circuit* à *circonlocution* & à *périphrase*, comme synonyme. Mais *circuit* n'emporte point l'idée de *locution*, de *phrase*, de discours, de paroles ; & pour ramener ce mot au sens des autres, il faut dire *circuit de paroles* ; ce qui est, à l'égard des autres termes, une sorte de *périphrase* & une vraie définition de mots. Nous ne disons guere *circuit de paroles* qu'avec l'épithète de *long*, un *long circuit de paroles*, pour désigner l'abondance inutile & verbeuse attribuée ci-dessus à la *circonlocution*, ou le défaut de prendre un trop grand détour. On dit que le *circuit*, en fixant l'attention sur une idée un peu différente dont il s'agit, affoiblit l'effet qu'elle craignoit, mais qu'elle avoit intention de produire ; & c'est ce que j'attribue particulièrement à la *circonlocution* qui va souvent à ce but par des détours ou par un *circuit de paroles*.

On ajoute que la *circonlocution* & la *périphrase* tendent *directement* à leur but, mais par une voie *plus longue*, & que le *circuit* n'y tend qu'indirectement & paroît l'éviter. Mais la *voie plus longue* est assurément *indirecte* ; & la *circonlocution* & la *périphrase* ne vont à leur but *que par un circuit* qui mène à ce but en tournant *autour* de lui ; car *circum* signifie autour, en tournant.

formant un cercle ou des lignes courbes ou des détours, dans *circon-locution* comme dans *circu-it*; & *péri* a le même sens dans *périphrase*.

---

*Perpétuel, Continuel, Eternel, Immortel, Sempiternel.*

*Perpétuel*, lat. *perpetuus*, formé de *peto*, aller, marcher (*pes*, *ped*, pied), & de *per*, à travers, dans toute l'étendue, entièrement, pleinement; & appliqué au temps, à la durée, ce mot désigne proprement l'action de traverser, pour ainsi dire, toute l'étendue du temps, d'aller toujours, de ne pas finir.

*Continuel*, lat. *continuus*, formé de la racine *ten*, étendre, prolonger, maintenir, & de *con*, avec. Il marque proprement l'action qui se fait avec *tenue*, suite, constance, sans relâche, sans interruption; ce à quoi on tient la main & long-temps, qui ne cesse pas.

*Eternel*, lat. *æternus*, dérivé de la racine *æt*; temps, âge; en oriental, *hed*, *hoth*; en celte *oed*, temps. Il désigne l'état, la qualité de ce qui est de tout temps, en tout temps, dans tous les temps. Mais ce mot ne signifieroit-il pas plutôt l'être, celui qui *est*, celui qui est même avant & après les temps? car l'Eternel proprement dit n'a pas commencé d'être.

*Immortel*, lat. *immortalis*, formé de la négation *in*, & de *mors*, *mortalis*, mort, mortel. Il marque

la qualité de ce qui ne meurt pas, de ce qui vit toujours.

*Sempiternel*, lat *sempiternus*, formé du latin *semper*, toujours, à jamais, mot composé de *sè*, *he*, *sem*, *heim*, qui marque l'existence, & de *per*, qui marque toute l'étendue, la plénitude, la perfection : *iternus* marque, comme *eternus*, le temps, le plus grand temps (*ter*, très). Ce mot qualifie donc ce qui est à jamais, ce qui existe toujours, ce qui ne s'évanouira pas.

Ainsi *perpétuel* désigne le cours & la durée d'une chose qui va ou qui revient toujours : *continuel*, le cours ou la durée prolongée d'une chose qui ne s'arrête pas, ou une suite longue de choses qui se succèdent rapidement : *éternel*, la durée de l'objet qui n'a ni commencement ni fin, ou du moins qui n'a point de fin : *immortel*, la durée de l'être qui ne meurt pas ou ne passe pas : *sempiternel*, la durée de la chose qui existe toujours ou qui ne périra pas.

Par la valeur propre des termes, *perpétuel* & *continuel* expriment une action ou un cours de choses, avec cette différence que *perpétuel* exclut toute borne à la durée de la chose dans l'avenir ; & que *continuel* marque une chose commencée & suivie, sans rien déterminer sur sa durée future. *Eternel*, *immortel*, *sempiternel*, ne font proprement qu'annoncer un état permanent & illimité dans sa durée ; mais avec cette différence qu'*éternel* exprime littéralement la durée du temps, *immortel* la durée de la vie, *sempiternel* la durée de l'existence. Dans un sens strict, *éternel* exclut un commencement de même qu'une fin ; *immortel* & *sempiternel* font abstraction du commencement.

Le mot *perpétuel* n'exclut ni n'exige la continuation rigoureuse & absolue, sans interruption & sans intermission : ainsi nous disons également le *mouvement perpétuel* (& il ne cesse jamais), & des *rentes perpétuelles* (& elles ne font que revenir à certaines époques).

Le mot *continuel* ne souffre point d'interruption, ou il veut une succession rapide sans autre accessoire : ainsi des pluies sont longues ou *continuelles*, dans une saison, mais à la fin elles cessent ; elles finissent un jour. Si des maux *continuels*, ou qui ne laissent point de relâche, durent toujours, ils seroient *perpétuels*.

Le mot *éternel* réunit les idées de *continuité* & de *perpétuité*, toujours avec une idée plus ou moins sévère & même effrayante ; ou plutôt il emporte toute la *continuité* & la *perpétuité* du temps ; ou même il désigne une durée qui, opposée à celle du temps, n'a ni succession ni changement, ni passé ni futur : c'est dans ce dernier sens que Dieu est *éternel* : dans un autre sens, les peines de l'enfer sont *éternelles*, ou sans cesse & sans fin.

Le mot *immortel* marque la sorte d'éternité de l'être vivant ou d'un être personnifié, & de tout objet à qui l'on attribue la vie : ainsi le Dieu vivant est *immortel*, l'ame est *immortelle* ; la gloire qui ne passe point, qui brille toujours, qui vit dans la mémoire des hommes, est *immortelle*, & de même du nom, des hauts faits, &c.

Le mot *sempiternel* rappelle une sorte d'éternité successive qui parcourt, comme par degrés, toute la suite des temps, pour ainsi dire, jour par jour, tous les jours, toujours (*semper*), pour ne jamais finir : mais comme ce mot, purement latin, n'a

point de famille dans notre Langue, il n'est point usité, & il ne se dit qu'en raillant d'une femme très-veille & qui, ce semble, ne peut mourir.

Ces termes se relâchent de leur sévérité, & ne marquent souvent qu'une durée ou un temps plus ou moins long. Ainsi un Supérieur de couvent est *perpétuel*, lorsqu'il l'est pour sa vie, & on érige des monumens *perpétuels* qui durent tant qu'ils peuvent : des plaintes très-longues & très-fréquentes sont *continuelles* : ce qui dure outre-mesure, contre notre attente ou l'ordre commun, de manière à fatiguer, à excéder, est *éternel* : ce qui mérite ou laisse une longue & glorieuse mémoire, est *immortel* : la personne qui passe les bornes de la vie & qu'on semble ennuyé de voir vivre, est *sempiternelle*. Ces applications en disent assez pour que le Lecteur distingue aisément ce qui se prend en bonne ou en mauvaise part.

---

### *Persevérer, Persister.*

Je l'ai dit souvent, *per* signifie entièrement, absolument, pleinement, parfaitement, fort, très : c'est ce superlatif qu'il marque à la tête de ces deux verbes. *Persevérer* vient de *sever*, *sévère*, rigoureux, inflexible, qui ne cède point, ne change point, ne se dément point, & reste dans le même état, dans son état naturel ou ordinaire : car je crois que ce mot vient de *ver*, *vir*, tourner, changer, varier, plutôt que de *ver*, vrai : *se* est la préposition *fin*, sans. Le latin *perseverus*, si voisin de *perseverare*, signifie très-sévère. *Persister*, lat. *persistere*, est un

composé de *sistère*, arrêter, s'arrêter, fixer, se fixer, soutenir, s'en tenir à, être ou tenir ferme, &c.

*Persévérer* signifie continuer avec attache ou plutôt poursuivre avec une longue constance ce qu'on avoit commencé & même continué. *Persister* signifie soutenir avec attachement & confirmer avec une ferme assurance ce qu'on a décidé ou résolu.

*Persévérer* se dit proprement des actions & de la conduite ; *persister*, des opinions & de la volonté. C'est dans la pratique ou l'exercice d'une chose, dans le bien ou dans le mal, dans un genre d'occupation ou de vie, qu'on *persévère* : c'est dans son sentiment ou dans son dire, dans sa détermination ou dans sa résolution, dans sa manière de penser ou de vouloir, qu'on *persiste*.

Vous ne *persistez* pas dans le travail ou l'étude ; vous y *persévérez* : vous *persistez* dans votre déposition ; & vous n'y *persévérez* qu'autant qu'il est question d'actes répétés ou d'affirmations multipliées. Pour *persévérer*, il faut toujours agir de même sans se démentir : pour *persiste*, il n'y a qu'à demeurer ferme sans varier. Celui qui *persévère* dans sa révolte, se comporte toujours en rebelle ; il faut l'arrêter dans sa marche : celui qui *persiste* dans sa révolte, y est fermement attaché ; il faudroit changer ses sentimens.

J'ai dit que *persévérer* marquoit l'attache, je veux dire une assiduité soutenue : j'ai dit que *persiste* marquoit l'attachement, je veux dire une volonté ferme. Il suffit d'un acte de récollement, pour qu'un témoin *persiste* dans sa déposition : il faut une suite d'épreuves, pour qu'un Fidèle soit censé *persévérer* dans sa foi. On *persévère* par l'habitude



de faire ; & c'est ce qui demande une longue confiance : on *persiste* par la force de la résolution ; & c'est ce qui annonce la fermeté.

Ce n'est pas assez de continuer, il faut *persévérer* : ce n'est pas assez de résoudre, il faut *persiste*r. Si vous ne *persistez* pas dans vos bons sentimens, vous ne *persévererez* pas dans vos bonnes œuvres : si vous n'êtes pas ferme, vous tombez ; si vous n'êtes pas constant, vous changez. La vertu est de *persévérer* ; la force d'esprit est de *persiste*r.

A *persévérer*, on arrive à son but : à *persiste*r, on demeure dans le même état. Rien ne résiste à celui qui *persévère* : celui qui *persiste*, résiste à tout. Celui qui *persévéra* jusqu'à la fin, sera sauvé : celui qui *persistera* toujours, est fort de caractère ou opiniâtre : il est *opiniâtre*, s'il *persiste* dans une fausse opinion ou dans une mauvaise résolution, sans vouloir en convenir ou se défabuser.

Il est visible, par ces dernières phrases, que *persévérer*, employé seul & sans accessoire qui détermine le bien ou le mal, se prend en bonne part : c'est ainsi que le substantif *persévérance* désigne une vertu. *Persiste*r ne marque par lui-même ni louange ni blâme ; mais il entraîne souvent la qualification d'*opiniâtreté*.

Ainsi donc, quand on a dit que *persévérer* marquoit la réflexion & la volonté de ne point changer, on n'a pas saisi le caractère du mot : mais on a été tout près de saisir celui du mot *persiste*r, quand on a dit qu'il marquoit l'attachement & la confiance ou l'*opiniâtreté* à *persévérer*.

On a dit encore qu'il y avoit des cas où ces mots signifioient précisément la même chose ; mais que *persévérer*, avec un sens plus étendu, se dit géné-

ralement de tout ce qui demeure dans le même état, quelle que soit la cause de cette invariabilité ; & que *persister*, plus restreint dans sa signification, ne peut être employé que dans les cas où il y a un dessein arrêté, un acte ou une délibération de la volonté qui la détermine & la fixe à une chose. Ainsi on diroit qu'un corps *persévère*, mais on qu'il *persiste*, dans son repos, tant qu'une cause extérieure ne lui communique point de mouvement. Quelques Physiciens ont pu dire qu'un corps *persévère* dans son état, pour lui attribuer une sorte d'invariabilité, mais contre l'usage commun ou plutôt général, quoique d'une manière conforme au sens naturel du mot ; car, hors de là, il seroit difficile de trouver un seul exemple qui justifie cette acception. A la manière des Latins, nous n'employons ce mot que dans un sens moral, comme celui de *persister*, qui d'ailleurs pourroit, aussi bien que *persévérer*, être pris, selon sa valeur naturelle, dans un sens physique. Quoi qu'il en soit, il n'est pas moins vrai qu'il n'y a point de cas où l'un & l'autre aient exactement la même signification.

---

*Pestilent*, *Pestilentiel*, *Pestilentieux*,  
*Pestiféré*.

*Pestilent*, qui tient de la peste, du caractère de la peste, qui est contagieux. *Pestilentiel*, qui est infecté de peste, qui est propre à répandre la contagion. *Pestilentieux*, qui est tout infecté & tout infect de peste, qui est fait pour répandre de tous côtés la contagion. *Pestiféré*, qui produit, porte,

communiquer, répand par-tout la peste, la contagion.

Une chose est *pestilente*, qui peut exciter ou communiquer un venin : on dit une fièvre *pestilente*, un souffle *pestilent*, un air *pestilent*, &c. Cicéron oppose les lieux *pestilens* aux lieux *salubres* : leur infection peut causer ou communiquer la contagion.

*Pestilentiel* tient à *pestilence*, & *pestilence* marque le regne de la peste, une contagion établie, une influence épidémique : des maladies *pestilentielles*, comme les fièvres malignes & les petites véroles pourprées, sont propres à engendrer de funestes épidémies : des exhalaisons ou des vapeurs *pestilentielles* sont les miasmes ou les émanations propres de la corruption, de la contagion ; ce qui les distingue fortement des vapeurs *pestilentes*. De tous ces mots, c'est celui qui nous est le plus familier.

*Pestilentieux* marque par sa finale, la force, l'activité, l'opiniâtreté de la contagion : mais ce mot, adopté dans le dernier Dictionnaire de l'Académie, n'est pas usité ; & s'il est quelquefois employé, il paroît, par les citations de l'Académie, que c'est dans un sens religieux ou moral. Ainsi on dira des discours *pestilentieux*, des sentimens *pestilentieux*, une doctrine *pestilenteuse*. C'est ainsi que le sens moral peut être utilement distingué du sens physique. Les Latins qui n'avoient que les mots *pestilens* & *pestifer*, disoient au figuré, des citoyens *pestiferes*, un tribunal *pestifere*, des vices *pestiferes*, une joie *pestifere*.

Dans notre Langue, *pestifere* est un terme dialectique, comme *sonnifere*, *létifere*.

&c. terme de Médecine. Le latin *ferre* signifie également produire, causer, porter, apporter : un corps *pestifere*, une odeur *pestifere*, une vapeur *pestifere*, cause, communique, apporte en effet la peste, la contagion, l'épidémie.

---

### *Peu , Guere.*

*Pu, pau, parv, peu*, expriment, dans un grand nombre de Langues, l'idée de petitesse, de *peu*. Ménage avoit rapporté, dans ses Origines, le mot *guere* au *guare* des Italiens, ou *gara* (retrancher) de l'hébreu : mais, dans ses Observations, il se reproche de n'avoir pas remarqué qu'il venoit du latin *avarè*, devenu, *varè*, ensuite *garè*, *guere*. C'est dommage que *guere* signifie *beaucoup* ; car il ne désigne *peu* qu'en vertu de la négation qui l'accompagne toujours : il *n'y en a guere*, ou il *n'y en a pas* beaucoup. *Ger, gar*, signifie amas, tas : de là notre mot *ger-be*, &c.

Il y a cette différence entre les deux phrases, *il n'y en a guere* & *il n'y en a pas beaucoup*, que celle-ci ne fait que nier ou exclure la grande quantité, le grand nombre, la vraie abondance ; au lieu que l'autre exclut ou nie indéfiniment la quantité, le nombre, l'amas. Ainsi *non guere* diminue beaucoup plus & désigne beaucoup moins de choses que *pas beaucoup*. Il *n'y a guere*, c'est-à-dire il *n'y a pas* nombre, quantité, amas ; il *n'y a pas* quantité remarquable, suffisante, convenable ; il *y a* manque, défaut, disette.

*Peu* est donc l'opposé de beaucoup ; & *guere* en

devient une forte négation. S'il n'y a *guere* d'une chose, non seulement il n'y en a pas *beaucoup*, mais il n'y en a pas assez, il n'y en a pas *ce* qu'il faut, il y en a *trop peu*, *fort peu*, il n'y en a presque point. L'usage est parfaitement conforme à cette observation, ainsi que je le prouverai plus bas.

Mais je dois remarquer d'abord que *peu* affirme positivement la petite quantité, & que *guere* ne fait que l'indiquer ou la supposer. *Peu* détermine une petite quantité; & dès-lors il convient au ton positif, à l'affertion formelle, à l'opinion décidée. *Guere* ne détermine rien sur la petite quantité; & dès-lors il laisse nécessairement une incertitude, un doute, & quelque chose de vague dans l'idée de *peu*. A la vérité, dès qu'il exclut la quantité, il laisse *bien peu* de chose.

Qui ne voit *guere*, dit la Fontaine, n'a *guere* à dire : ce n'est pas à dire que qui sçait *peu*, parle *peu*. Sçavoir *peu* & parler *peu* expriment l'opposition formelle à *beaucoup*; ne voir *guere*, n'avoir *guere* à dire, indiquent l'idée vague de *pas grand-chose*; mais l'esprit, invité par cette maniere de parler à diminuer l'objet, le réduit presque à rien, comme on le verra par d'autres exemples.

Vous dites positivement qu'il y a *peu* de commerce dans un pays; le commerce en est petit. Vous dites vaguement qu'il n'y a *guere* d'argent dans le commerce; & par-là vous indiquez que l'argent y manque.

On dira qu'il y a *peu* de vin cette année, eu égard aux récoltes ordinaires, quoiqu'on n'en manque pas. Vous direz qu'il n'y en a *guere* dans le canton, pour marquer que vous ne croyez pas qu'il y en ait suffisamment ou pour le besoin.

Un homme qui a *peu* d'argent, en a & peut-être assez : un homme qui n'en a *guere*, en manque, il en manquera. Vous demandez d'un plat, *peu* ? Mais si l'on ne vous en sert pas assez, vous trouvez qu'il n'y en a *guere*, qu'il y en a *trop peu*, *bien peu*. Vous rencontrerez mille exemples semblables où *guere* désigne une *quantité insuffisante*, tandis que *peu* ne marque que la petite quantité sans accessoire. On vit avec *peu*, on est content de *peu* ; mais s'il n'y a *guere* de ce qu'il faut pour vivre ou pour être content, on vit mal & on n'est pas content. Les plaisirs durent *peu* ; & les grands plaisirs ne durent *guere*.

☀ Il y a différens degrés de *peu*, *bien peu*, *fort peu*, *trop peu*, *très-peu*, *tant soit peu*, *si peu que rien*. Il n'en est pas ainsi de *guere*, il indique le *peu* comme indivisible : il exclut donc naturellement par son emploi négatif, tout ce qu'il peut exclure, & il ne laisse du *peu* que ce qu'il est obligé d'en laisser, *le moins*.

Il y a *peu*, *fort peu* d'originaux, & encore moins de bonnes copies. Il y a *si peu* d'originaux, qu'il n'est *guere* d'hommes qui, placés dans des circonstances tout-à-fait différentes, n'eussent été d'autres hommes.

Avec *peu*, on fait quelquefois *beaucoup* : avec *trop peu*, on ne fait *guere*, on ne fait pas grand-chose.

Sans expérience, on n'a *guere* de raison : avec une grande expérience, on n'en a encore que *trop peu*.

Il y a *si peu* de gens à leur place dans le monde, qu'on diroit presque le monde renversé. Il n'y a

*guere* d'homme assez fort pour aller se mettre à sa véritable place, & point pour s'y maintenir.

Beaucoup d'esprit & fort *peu* de goût, cela se rencontre : il semble que l'esprit & le goût soient comme deux sens différens de l'entendement. Du génie sans goût, la chose n'est *guere* possible, si elle l'est : qu'est-ce en effet que le génie, si ce n'est le goût ou le sentiment & la révélation du grand, du sublime, du beau (a) ?

Il n'est pas étonnant qu'avec *peu* d'esprit & de talent, on se fasse une réputation, dès qu'on a le talent & l'art de se faire une réputation. Il n'est *guere* de réputation qui ne hausse ou ne baisse à la mort de l'homme célèbre ; car tant que les personnes existent, nous jugeons les personnes & les œuvres tout ensemble.

☉ *Peu* qui comporte des degrés de comparaison, ne se place pas devant des comparatifs ou des termes de comparaison ; or c'est précisément le contraire de son synonyme. On dit qu'une personne n'est *guere* mieux ou *guere* meilleure qu'une autre ; & il faudroit dire qu'elle est, non pas *peu*, mais substantivement *un peu* mieux, *un peu* meilleure qu'une autre. Or il est évident qu'*un peu* marque

---

(a) » Beaucoup de gens prétendent que le génie ex-  
 » clut le goût ; & Corneille est toujours l'exemple dont  
 » s'appuie cette assertion. Corneille me persuade au con-  
 » traire que le génie & le goût sont inséparables ; car il  
 » ne manque jamais de goût que quand son génie l'aban-  
 » donne ». *Doutes sur les opinions reçues dans la Société.*  
 Fort bien observé ! Eh ! qui donc nous a donné le goût de  
 la bonne Tragédie ? c'est à cet homme qu'on refuse le  
 goût !

une différence sensible, un jugement positif, une quantité certaine : au lieu que *guere* n'indique alors qu'une quantité insensible, un jugement douteux, une différence insensible ou si légère qu'on n'en fait pas cas.

S'il n'y a *guere moins* de probabilité pour une opinion que pour une autre, elles sont presque également probables : s'il y en a *un peu plus* pour celle-là que pour celle-ci, elles le sont inégalement. Entre deux objets dont l'un n'est *guere* plus agréable que l'autre, vous laissez choisir : entre deux objets dont l'un est *un peu plus* agréable que l'autre, vous choisissez. Souvent même vous pensez qu'il n'y a point de différence entre deux choses, lorsque par condescendance pour celui qui en trouve *un peu*, vous dites qu'il n'y en a *guere*. Ainsi *guere* dit ordinairement moins ou marque moins de grandeur ou de quantité que *peu*.

☀ Aussi l'Académie observe-t-elle que *guere* se met souvent pour *presque*, *presque point*, comme quand ce mot est suivi d'un *que*. Par exemple, il n'y a *guere* que lui qui fut capable de faire cela, c'est-à-dire il est *presque* le seul, peut-être le seul homme capable de le faire : s'il y en a d'autres, il y en a *fort peu*.

Il n'y a *guere* qu'Alexandre qui fut capable de songer à donner un centre de commerce au monde. Il y a *peu* d'hommes capables, comme Annibal, de servir l'Etat dans toutes les parties du gouvernement & de l'administration, autant que dans les armes : on nommera *Catinat* & *fort peu* d'autres.

Ecoutez le monde : il vous dira qu'il n'y a *guere* que des fous, ou qu'il n'y a que des fous qui, sans



intérêt & à leurs risques & périls, professent hardiment les vérités de l'ordre public. C'est *peu* que ce mot , mais c'est assez pour faire connoître la trempe des ames.

S'il y a beaucoup de spectacles , il y aura beaucoup d'oïveté & *peu* de mœurs. Si les spectacles ne sont plus *guere* que des écoles de mauvaises mœurs , je ne demanderai point comment une honnête femme y va même publiquement ( ce seroit une question bien ridicule dans ce siècle ), mais comment elle y mene sa fille ?

Vous allez consulter les registres des exécutions criminelles, pour sçavoir s'il s'est commis *peu* ou beaucoup de crimes dans un tel temps : & vous avez raison, si vous êtes sûr qu'il n'y a *guere* eu alors que des crimes qui ayent été punis par les Loix.

☉ Enfin il est très-ordinaire d'employer le mot *guere* pour adoucir la force & modérer l'énergie de la négation absolue *pas* ou *point* , par un air d'exception ou de doute. Ainsi , pour ne pas dire séchement qu'une femme est laide , vous dites qu'elle n'est *guere* jolie ; & vous diriez qu'elle n'est pas fort jolie, pour dire qu'elle l'est *peu* ou qu'elle ne l'est qu'*un peu*. Vous dites que vous ne vous souciez *guere* d'une chose dont vous vous souciez *fort peu* , ou dont vous ne vous souciez point du tout. Pour ne pas trancher par une assertion absolue , vous direz qu'il n'y a *guere* de vertu sans défaut , de mal sans quelque bien , d'abus sans protecteur , d'absurdité sans partisan , &c. Vous vous abstiendriez modestement & philosophiquement de dire *peu* , quand vous n'avez rien de positif & d'absolu

folu à érablir ; & que vous ne sçavez pas certainement s'il y en a *peu* ou *point*.

---

*Piquant., Poignant.*

**D***épic*, ce qui est pointu, aigu, ce qui perce ; fiche, arrête, nous avons fait *piquer* ; les Latins ont fait *pug*, *pung*, *pungere*, d'où notre mot *poindre*. *Piquer* signifie *percer* dans, entamer légèrement avec une pointe, faire par ce moyen un petit trou : la *piquure* est plus ou moins légère ; elle ne fait qu'une petite ouverture ; elle ne pénètre pas très-avant dans un corps épais & gros. Nous disons *poindre*, plutôt dans le sens de *percer*, paroître, commencer à luire comme le jour, ou à pousser comme les herbes, quand on n'en voit qu'une petite *pointe*, que dans le sens littéral de *piquer*. Cependant on dit en proverbe, *poignez vilain, il vous oindra ; oignez vilain, il vous poindra* : mais dans cet exemple, le mot ne désigne que vaguement l'action de faire du mal ou de la peine. Il faut donc consulter ses dérivés ; or ses dérivés désignent quelque chose de très-piquant, très-perçant, très-aigu, plus ou moins profond & douloureux. Ainsi la *ponction* n'est pas une simple *piquure* ; la *componction* est une vive douleur ; un *poignard* est une arme cruelle, ce qui cause une grande douleur, &c.

*Poignant* dit donc plus que *piquant*. Un point de côté vous *poind* & ne vous *pique* pas : il vous cause une vive douleur avec des élancemens, comme si l'on vous donnoit des coups de lancettes, & non de petits coups d'épingles. Une injure *poi-*

*gnante pique* jusqu'au vif, *perce* jusqu'au cœur. Le *piquant* est même quelquefois très-agréable ; il réveille, il chatouille : on est toujours blessé, toujours souffrant, de ce qui est *poignant*.

Mais la différence ordinairement observée dans l'usage de ces mots, & peut-être fondée sur celle-là, consiste en ce que *piquant* s'applique à la cause, à la chose qui pique ; & *poignant*, au mal, à la douleur que vous éprouvez. Un trait est *piquant*, & votre mal est *poignant* : vous dites une *raillerie piquante* & une *douleur poignante* : une épi-gramme est *piquante*, & le remords est *poignant*. Ce mot est sur-tout une qualification de l'effet ou de la cause interne, tandis que l'autre désigne proprement l'action d'une cause extérieure.

Les choses nous paroissent *piquantes* en raison de ce que nous sommes sensibles : le mal que je trouve *poignant*, seroit peut-être léger pour vous. Le trait qui s'émousse contre l'un, perce l'autre : le breuvage qui n'est pour celui-là qu'un verre d'eau, est un poison pour celui-ci.

Le ressentiment est souvent plus *poignant* que l'injure n'est *piquante*. Le ressentiment est comme l'aiguillon resté dans la plaie ; il l'envenime, l'irrite & l'enflamme.

L'injure la plus *piquante* est celle qu'on mérite : le mal le plus *poignant* est celui qu'on s'est attiré. Comme on se fait justice de soi-même !

La langue maligne, qui s'est impunément essayée sur les foibles, en devient si *piquante* & si hardie, qu'elle semble chercher sa peine, comme l'abeille sa mort. L'envie, qui se nourrit du mal qu'elle fait, en devient plus *poignante* & plus cruelle, comme la faim qui ne se repait que de

*Pis, Pire.*

COMMENT oser dire qu'une Nation éclairée tombe dans la méprise étonnante de prendre un adverbe pour un adjectif ! J'ai beau repasser dans mon esprit la preuve que c'est erreur inconcevable, je crains toujours de m'être fait illusion.

Cherchez le mot *pis* ; vous le trouverez par-tout qualifié d'abord d'*adjectif comparatif*. Je l'ai cru sur la foi de l'autorité, je pourrois dire sur la foi publique. Mais en tâchant de découvrir une différence entre *pire* & *pis*, *adjectifs*, je n'ai pu reconnoître dans ce dernier qu'un adverbe : je ne dois point le dissimuler, & je proposerai mes doutes en les soumettant au jugement de nos Maîtres.

Si *pis* étoit adjectif, il seroit, du moins quelquefois, joint à un substantif, puisque c'est-là l'office propre de l'adjectif. Or il ne l'est jamais ; du moins je ne le trouve dans aucun exemple à citer. On ne dira pas qu'il n'y a *pis* sourd que celui qui ne veut pas entendre : on ne dira pas, *un remede pis que le mal* : on ne dira pas qu'un malade est dans un *pis* état qu'il n'étoit, &c. ; c'est toujours *pire* que vous joignez à un substantif.

On suppose que *pis* est adjectif dans les phrases suivantes : *Il n'y a rien qui soit pis que cela : Ce que j'y trouve de pis : Il ne me sçauroit rien arriver de pis*. Or ces exemples ne prouvent rien. *Pis* est adverbe dans ces phrases, comme *mieux* dans celles-ci : *Il n'y a rien qui soit mieux que cela : ce que j'y trouve de mieux*, &c. *Pis* est l'opposé de *mieux*,

& il se place de même dans les mêmes cas, comme adverbe : *pire* est l'opposé de *meilleur*, & il s'emploie de même seul, comme adjectif.

*Pis* adjectif auroit un féminin ; car ce mot ne sçauroit être des deux genres : seroit-ce *pire* ? Mais *pire* est *pire*, mot des deux genres ; & il est ridicule de supposer qu'un adjectif qui est masculin & féminin, ait encore, on ne sçait pourquoi, un autre masculin. *Pire* est le latin *pejor*, des deux genres, comme *meilleur*, *melior* : *pis* est l'adverbe *pejùs*, formé du neutre *pejus*, comme *mieux* est *melius*, du neutre *melius*.

*Pis* est adverbe ; on en convient : or, s'il n'est point de cas où il ne puisse être reconnu pour adverbe, comme *mieux*, il n'est que cela. Ainsi *pire* n'est qu'adjectif comme *meilleur* ; c'est un point convenu : il n'y a qu'à le peuple qui dise tant *pire*, de mal en *pire*, &c. *Pis* signifie *plus mal* ; & *pire*, *plus mauvais*.

Je sçais que *pis* & *pire* s'employent substantivement & dans le degré superlatif, mais celui-ci comme adjectif, & celui-là comme adverbe. On dit *le pis*, comme *le mieux* ; & *le pire*, comme *le meilleur*. Dans ces manières de parler elliptiques, *pire* suppose un substantif sous-entendu dont il exprime la qualité & auquel il se rapporte : *pis* suppose un verbe sous-entendu dont il modifie l'expression.

*Le pis*, *le pis du pis*, *qui pis est*, *ce qu'il y a de pis*, *le pis-aller*, toutes ces locutions & autres semblables annoncent par le mot *pis* ce qui est, ce qu'il y a, ce qui arrive, ce qui se fait *de plus mal*. *Pis* qualifie l'espece d'action ou d'existence qui

seroit exprimée par le verbe sous-entendu. On fait *du pis* qu'on peut, quand on fait *aussi mal* ou autant de mal qu'on peut, comme on fait *du mieux* qu'on peut. L'un *prend les choses au pis*, *aussi mal* qu'il est possible, tandis que l'autre les *prend bien*, ou *en bien* autant que cela se peut. Ce que vous *trouvez de pis*, est ce qui vous paroît *être plus mal*, ce qu'il peut *arriver de plus mal*.

*Pis* désigne adverbialement comme *plus mal* le *pire état*, le *pire événement*; ainsi que *mieux*, quand on dit le *mieux*, désigne le *meilleur état*, la *meilleure action*.

Le *pire* réveille toujours l'idée d'un substantif par lequel vous expliquerez votre phrase. Qui choisit prend le *pire*, c'est-à-dire le plus mauvais parti, l'objet le plus mauvais. Il n'y a point de degré du médiocre au *pire*, c'est-à-dire entre le degré médiocre ou moyen, & le degré *pire* ou le plus bas. Toujours le *pire* se rapporte à un mal ou à un autre substantif équivalent & suffisamment indiqué; & c'est le *pire* ou le plus grand des maux comparés.

Tout rentre ainsi dans la règle; & il ne reste ni bizarrerie, ni inconséquence, ni difficulté, ni synonymie.

De *pes*, pied, dit M. de Gébélín, les Latins firent *peßum*, aux pieds, au fond, en bas; de *peßum*, *peßimé*, très-bas, très-honteux, très-mal; & nous en avons fait *pis*, mal, très-grand mal (ou plutôt *très-mal*). Ils ont fait aussi *pejor*, plus mauvais, plus méchant, plus honteux; & de là notre mot *pire*. Ainsi ce profond Etymologiste tire *pis* d'un adverbe, & *pire* d'un adjectif.

*Pitié, Compassion, Commisération.*

*Pi* est, ainsi que *bi*, l'imitation du bruit qu'on fait en buvant, en trottant, en suçant. De là le celtique *piw*, mamelle, sein, lait; le grec *pipizo*, tetter, & *epios*, doux, bienfaisant; le latin *pius*, bon, doux, tendre, & *pietas*, *pitié*, piété. La *pitié* ouvre son sein aux malheureux; ils y puisent des secours comme l'enfant dans le sein de sa mère; c'est une sensibilité ou plutôt une bonté tendre & secourable: Fléchier la définit une tristesse mêlée d'amour pour ceux qui souffrent.

De *pat*, c'est à quoi l'on est exposé, ce qu'on éprouve, vient le grec *πάσχω*, affection, impression, émotion; d'où le latin *pati*, pâtir, souffrir, & *passio*, passion, affection; d'où nos mots *pâtir*, *compatir*, *passion*, *compassion*. La *compassion* nous fait souffrir avec (*cum*, *com*) les autres & de leurs maux; c'est proprement, dit Pope dans sa Théorie des Passions, la peine que nous ressentons des souffrances d'autrui; c'est l'émotion qui, causée par les signes de la douleur, nous la fait actuellement partager.

De *mis*, mal, malheur, misère, sont formés les mots latins *misereri* & *miserari*: *misereri*, signifie avoir *pitié*, être touché du sort des misérables; & *miserari*, les plaindre, leur marquer de la sensibilité. *Miseratur is*, dit Festus, *qui aliena mala conqueritur*. La *commisération* est de déplorer les maux d'autrui, de mêler ses plaintes à celle des misérables, de pleurer avec ceux qui pleurent, &c.

La *pitié* est proprement la qualité de l'ame, qui dirige sur les malheureux le sentiment de la bienveillance ou plutôt de la charité universelle. La *compassion* est le sentiment de *pitié* actuellement excité dans l'ame par des malheureux dont la douleur nous frappe droit au cœur, & le malheur par contrecoup. La *commisération* est l'expression sensible d'un vif intérêt qui, excité dans l'ame par la *compassion*, se répand sur les malheureux avec plus ou moins d'effort.

La *pitié* résulte d'une correspondance générale établie dans la constitution & l'organisation des êtres sensibles, en vertu de laquelle, si vous faites résonner dans les uns les cordes de la douleur, vous les ébranlez dans les autres. Chaque homme, dit Montaigne, porte la forme entière de l'humaine condition. La *compassion* est l'effet actuellement produit dans ce système d'harmonie par le seul mouvement imprimé à une touche, & non, comme le dit Pope, l'effet d'une imagination qui s'élève par degrés de l'idée vive au sentiment réel de la misère des autres hommes : l'ame est émue, avant que l'imagination travaille ; aussi les bêtes donnent-elles des signes sensibles de *compassion*. La *commisération*, en vertu du mouvement communiqué, forme un accord harmonieux par lequel les âmes se répondent les unes aux autres, & la voix de l'attendrissement se mêle avec celle de la souffrance : un cri de plainte excite une acclamation.

La *pitié*, reconnue dans l'homme, même par les détracteurs de l'espèce humaine, tels que l'Auteur de la Fable des Abeilles, est la source naturelle des vertus sociales qu'ils s'obstinent à lui disputer : distinguée de la pure sensibilité par une



activité quelquefois héroïque, elle mène à la bonté, à l'humanité, à la tendresse, à la clémence, à la bienfaisance, à la générosité, à la charité, à la pitié même qui n'est qu'un amour respectueux. Qui ressent le mal d'autrui, lui veut du bien, en écarte le mal, & jouit du bien qu'il lui fait. La *compassion* semble d'abord n'être qu'une qualité passive. La *compassion* de la plupart des hommes, dit un célèbre Orateur, n'est que dans les sens: ils sont émus par les objets, & ne peuvent refuser ce sentiment à la Nature: ainsi Charron dit, l. 1, c. 39, & l. 3, c. 30, que c'est une passion d'ame foible, une sorte & féminine *pitié* qui vient de mollesse d'ame émue, & loge volontiers aux femmes, aux enfans, aux hommes méchans & cruels (car ce sont des lâches). Oh! sans doute, il y a une *compassion* stérile & barbare qui tient plus de la sensibilité que de la *pitié*, & qui nous fait éviter les malheureux pour nous faire éviter une sorte de souffrance: c'est alors la passion forte qui triomphe d'une passion foible; c'est l'amour exclusif de nous-mêmes qui nous enduret contre la *pitié* qui voudroit nous attendrir. Mais les mouvemens naturels de la *compassion* n'en sont pas moins en eux-mêmes des impulsions d'une *pitié* secourable; & d'abord elle se change en *commiseration*; & la *commiseration* témoigne aussi-tôt par des plaintes & des pleurs un intérêt tendre pour les misérables; & cet intérêt promet aux misérables déjà soulagés, tous les secours d'une *pitié* bienfaisante & même généreuse; & au défaut des grands bienfaits, les consolations, les conseils, les soins, les amis, les protections sont autant de ressources que la *commiseration* laisse pour le soula-

gement des malheureux, comme l'observe J. J. Rousseau.

La *pitié*, dit l'illustre Auteur des Réflexions morales, est un sentiment de nos propres maux dans autrui : oui, sans doute ; mais est-ce par une habile prévoyance que nous donnons des secours aux autres, & dans la vue qu'ils nous les rendent ? Nos services ne sont-ils que des biens anticipés que nous nous faisons à nous-mêmes ? Eh ! la *pitié*, si elle n'exclut pas un retour sur soi-même, ne prévient-elle pas sans cesse la réflexion ? Un enfant attaqué par une bête féroce, jette des cris perçans ; l'homme sensible l'entend, le voit, vole, l'arrache à la dent meurtrière, & dispute ensuite sa propre vie. *Homo sum*, je suis homme, voilà tout le secret de la *pitié*. Mais il est vrai que nous ne ressentirons les maux d'autrui qu'autant que nous les auront soufferts ou que nous serons exposés à les souffrir. Comment notre *compassion* seroit-elle excitée par un mal si étranger pour nous que nous n'en avons pas l'idée ? Comment nous mettrions-nous à la place de celui qui souffre, quand nous ne concevons ni ce qu'il souffre, ni même qu'il souffre ? Malebranche observe que l'homme souffrant qui ne changeroit ni d'air ni de contenance, n'inspireroit aucune *compassion* ; & les maux qui se manifestent le moins, sont ceux dont nous sommes le moins touchés. Heureusement nous passons assez généralement de bonne heure par l'école du malheur ; & à la fin, les plus malheureux d'entre nous, ce sont ceux qui, n'y ayant point été instruits, sont devenus aussi incapables de supporter leur malheur propre, qu'ils sont insensibles au malheur d'autrui. Ils n'entendront pas

alors un cri de *commifération* ; pas une larme pour adoucir leur fort : ou s'ils éprouvent les douceurs de la *commifération*, s'ils éprouvent une *compaffion* indulgente, s'ils éprouvent une *pitié* généreufe de la part des ames fenfibles & nobles, cette épreuve fera leur défefpoir : au fentiment de leurs maux préfens fe joindra l'horreur de leur vie paffée.

La *pitié* eft douce, dit J. J. Rouffeau, parce qu'en fe mettant à la place de celui qui fouffre, on fent pourtant le plaifir de ne pas fouffrir comme lui. Elle eft douce encore par le bon témoignage que la confcience nous rend, & par la récompense que la vertu porte avec elle. Montaigne dir qu'au milieu de la *compaffion* nous fentons au dedans je ne fçais quelle aigre-douce pointe de volupé maligne à voir fouffrir autrui : cette malignité n'eft que de l'amour-propre qui s'enorgueillit de l'humiliation des miférables. Les malheureux fe cherchent les uns les autres, & s'attachent les uns aux autres, mais moins pour fe foutenir mutuellement que pour difputer de malheur, ou pour fe confoler par l'afpect d'un malheur plus grand ; plaifir qui n'a pas plus en lui-même de malignité que celui de n'éprouver foi-même aucun mal. Aufli dans le concert de leurs plaintes, vous n'entendez guere celles de la *commifération* ; on réferve fa fenfibilité pour foi, c'eft foi qu'on plaint : il n'y a que l'ame ferme & généreufe qui, oubliant fes propres maux, fe livre toute entiere à la *commifération* ; elle ne fe plaint pas, elle nous plaint.

La *pitié* nous conduit naturellement au grand précepte de ne pas faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit : elle nous apprend par fentiment ce que la raifon démontre à la :

gueur, que l'intérêt de chacun est celui de tous, & que l'intérêt de l'humanité est celui de chacun. La *compassion* ou la *pitié* appliquée à des cas particuliers, fournit de si fortes preuves de ces vérités, qu'elle va jusqu'à désarmer l'ennemi furieux qui se croit alors & se trouve en effet plus heureux de sauver sa victime suppliante que de l'immoler à sa colere. Voyez Marcellus, considérant ce peuple infortuné qu'il vient d'écraser & d'ensevelir sous les ruines de Syracuse ; il frémit de sa gloire ; & il en est puni comme d'un grand crime par les larmes ameres & inarissables d'une *commisération* stérile & désespérée.

Comme la *pitié* vient à l'appui de la raison, la raison vient à l'appui de la *pitié* ; & la raison nous apprend que la vraie *pitié*, subordonnée à la justice, s'intéresse plutôt pour l'humanité que pour l'homme, pour l'espèce que pour l'individu ; & que la *pitié* pour les méchans est une barbarie. Ainsi les Livres saints nous défendent d'avoir *pitié* du pauvre en jugement : il appartient à la Justice à qui l'ordre social appartient. Mais le jugement une fois prononcé par la Loi, que la *compassion* la plus tendre, la plus miséricordieuse, la plus consolante préside à son exécution : frappez comme si vous ne frappiez qu'à regret ; & ne multipliez pas autour du supplice tant de tourmens qui ne font haïr que les bourreaux qui semblent s'y complaire. A ce spectacle d'une cruauté recherchée & insatiable, la *commisération* publique éclate en faveur de la victime : on pleure sur celui qu'on auroit presque immolé soi-même ; & au lieu de l'horreur du crime, vous n'avez inspiré que l'horreur du supplice & de votre justice criminelle. La justice n'est

pas d'être cruel; il faut le dire, puisqu'on l'a tant oublié.

L'Aréopage, par un raffinement de justice, abjure avec la *pitié*, la raison, pour condamner à la mort un enfant qui a crevé les yeux à son oiseau. Et l'on cite, & l'on approuve, & l'on célèbre cette atrocité insensée ! Et qui ? les hommes les plus sensibles, les plus bienfaisans (a) ! Ah ! qu'ils en-

(a) Voyez *l'Esprit des Loix*, L. V. c. 19. Ainsi, dans la crainte d'être séduit par sa sensibilité, on s'en dépouille pour s'abandonner aux idées rigoureuses de la justice, & l'on devient impitoyable comme la Loi : l'imagination, exaltée dans la sévérité de ces idées, franchit même à la fin les bornes de la justice même. Je ne sçais expliquer autrement les éloges donnés à ce jugement de l'Aréopage, jugement non moins insensé qu'atroce. Jugement insensé ; car cet enfant n'a sçu ce qu'il faisoit, & celui qui se trompe, comme le dit Platon, ne mérite que d'être éclairé : il n'a sçu ce qu'il faisoit, & il a cru qu'il pouvoit aveugler son oiseau, lui qui voyoit sa famille, sa Nation, les Juges, les Prêtres maltraiter & égorger des animaux jusque sur les autels : il n'a sçu ce qu'il faisoit, il n'a pas sçu même ce qu'il avoit fait, parce qu'il n'a pas entendu l'oiseau se plaindre & avertir sa *compassion* : il n'a pas sçu ce qu'il faisoit, car il étoit enfant, ignorant, inconsideré, pétulant, étourdi, défaut de l'âge. Jugement atroce ; car il est atroce d'ôter la vie à un homme pour venger les yeux d'un oiseau, ou de punir une faute comme le plus grand des crimes ; car il est atroce de punir ainsi dans un enfant ce qui n'auroit pas même été légèrement puni dans un homme fait ; car il est atroce de punir cet enfant des crimes qu'il n'a pas commis, sous prétexte que son caractère le porte au crime ; prétexte aussi abominable qu'absurde, qui feroit étouffer tous les enfans au berceau, & qui fait commettre un crime bien avéré en vertu d'un soupçon que ce crime en prévient peut-être quelque autre.

tendent les cris d'un enfant, émus de la *compassion* la plus tendre & la plus vive, ils iront le soustraire même au châtement paternel : fût-il coupable ? ils savent que la peine d'un enfant n'est que d'être corrigé, & qu'envers un enfant l'indulgence est justice. Et si ces hommes respectables, mais abusés, avoient été les témoins du supplice de ce malheureux Athénien, je le demande à leur cœur, n'auroient-ils éprouvé qu'une vaine *commisération* ? leur ame indignée & révoltée auroit fait trembler l'Aréopage, & l'enfant auroit vécu.

---

### *Plier, Ployer.*

VAUGELAS a très-bien observé que ces mots ont deux significations fort différentes : mais on n'a pas voulu l'entendre ; & *plier* a pris, presque par-tout, la place de *ployer*, sans toutefois l'exclure de la Langue ; car de bons Ecrivains, & sur-tout les Poëtes, *ployent* encore des choses que la foule n'a aucune raison de *plier*.

Tout le monde sçait, dit Vaugelas, que *plier* veut dire faire des *plis* ou mettre par *plis*, comme *plier* du papier, du linge ; & *ployer* signifie céder, obéir, & en quelque façon succomber, comme *ployer sous le faix*, une planche qui *ploie à force d'être chargée*. Mais comme on a dit aussi *plier* pour céder ou obéir, *ployer* a paru dès-lors inutile. Remontons plus haut ; & en fixant, s'il se peut, la différence capitale des deux termes, rendons-la si sensible, qu'elle se retrouve facilement dans toutes les acceptions, & jusque dans leurs

applications aux mêmes objets : c'est le seul moyen de remettre les choses à leur place.

*Pel*, boule, s'est changé en *ple*, *pli*, *plo*, *pla*, d'où *plier*, *ployer*, en celte *pelyg*, en grec *pleko*, en latin *plico*, *plecto*, en allemand *biegen*, en anglois *plaite*, en espagnol *plager*, en italien *piegar*, &c. *Ployer*, souvent prononcé *pléyer*, rappelle particulièrement l'idée première de boule ou de *pel-oton*, de courbure ou d'arc ; & *plier* exprime proprement celle de *pli* ou d'*application* d'une partie sur une autre, de *rendoublement* ou d'arrangement en double. Ces idées très-distinctes expliqueront toute l'énigme.

Au propre, *plier*, c'est mettre en double ou par plis, de manière qu'une partie de la chose se rabatte sur l'autre : *ployer*, c'est mettre en forme de boule ou d'arc, de manière que les deux bouts de la chose se rapprochent plus ou moins. On *plie* à plat ; on *ploye* en rond. Personne ne contestera qu'on ne *plie* de la sorte : la preuve que c'est ainsi qu'on *ploye*, est dans l'usage général & constant d'expliquer ce mot par ceux de *courber* & de *fléchir*. *Plier* & *ployer* different donc comme la *courbure* du *pli*. Le papier que vous plissez, vous le *pliez* ; le papier que vous roulez, vous le *ployez*. Cette distinction fort claire démontre l'utilité des deux mots.

On avoit *plié* ce que vous *dépliez* : on avoit *ployé* ce que vous *déployez*. *Déployer* est-il un mot inutile, & le confondez-vous avec *déplier* ? Pourquoi donc abandonner *ployer* ou le confondre avec *plier* ? Vous ne *piez* ni ne *dépliez* l'étendard que vous *roulez* ou *déroulez*, vous le *ployez* & *déployez*.

*Plier* se dit particulièrement des corps minces & flasques, ou du moins fort souples, qui se plissent facilement & gardent leur pli : *ployer* se dit particulièrement des corps roides & élastiques qui fléchissent sous l'effort & tendent à se rétablir dans leur premier état. On *plie* de la mouffeline, & on *ploye* une branche d'arbre. Quand je dis *particulièrement*, je ne dis pas exclusivement & sans exception.

☉ J'ai déjà remarqué que nous disions *plier* dans le sens de *ployer*, courber, fléchir, ou de céder ; & ce n'est pas sans raison, lorsque la chose, en *ployant*, forme un pli, un coude, un angle. Ainsi on dira fort bien *plier* comme *ployer* le genou, le bras (contre le sentiment de Vaugelas), parce que le bras & le genou *ployés* forment un vrai pli, le pli du jarret, le pli du coude, comme l'on dit. Mais à proprement parler, comme le dit ce Grammairien, un bâton, une épée *plient* & ne *plient* pas ; car ils ne font que décrire un arc ou fléchissent, & ils tendent à se rétablir dans leur état naturel, tandis que les objets *pliés* restent naturellement comme on les met. On dira donc qu'il vaut mieux *ployer*, & non *plier*, que rompre, par la raison que les corps qui rompent sont des corps durs & roides qui résistent & refusent de sortir de leur état naturel.

Dans tous ces cas, *plier* dit un effet plus grand, plus marqué, plus approchant du pli rigoureux, que *ployer*. Ainsi dans une gènesflexion profonde, vous *pliez* le genou ; il faut le *ployer* pour marcher. Pour marquer qu'une personne *ploye* beaucoup le corps, sans pouvoir se relever, on dira qu'elle est



*pliée* en deux. Si vous voulez absolument qu'une épée *plie*, quoiqu'elle ne fasse en effet que *ployer*, ce sera lorsqu'elle *pliera*, comme on dit, *jusqu'à la garde*. Sous le fardeau qui fait *ployer* un homme fort, l'homme foible *plie*. Une armée ne fait que *ployer*, tant qu'elle résiste & s'efforce de reprendre sa place, sinon elle *plie* ou s'enfonce, il ne lui reste que la retraite. Ainsi donc au figuré, il suffit de fléchir, de foiblir, de mollir pour *ployer*; on *plie*, quand on ne sçait plus que céder, obéir, succomber.

☀ *Plier* & *ployer* emportent quelquefois une idée secondaire d'arrangement avec une fin ou une destination particulière. Le Marchand *plie* sa marchandise pour en diminuer l'étendue; car en la *dépliant*, il l'étend: il *ploye* sa marchandise pour la soustraire à la vue; car en la *déployant*, il l'étale. On *plie* du linge, afin de le placer commodément & de le conserver propre: on le *ploye* pour le renfermer & le mettre à part ou à couvert. *Ployer* est le contraire de *déployer*: or *déployer* signifie développer, exposer au grand jour, mettre en spectacle, faire parade; & c'est selon cette idée qu'on dit *déployer* ses talens, ses charmes, son éloquence, ainsi que des voiles, des enseignes, &c. *Déplier* n'a point ce faste & ce dessein; ainsi *plier* n'y a point de rapport.

Quoi qu'il en soit, en fait d'arrangement & d'ordre, on ne doit encore dire *plier* que des choses qui se mettent en plis, ou bien par lits & par couches, semblables à des plis, telles que des nippes, des toiles, des vêtemens, des étoffes: *ployer* convient mieux à ce qui se met en paquet, en bloc, en peloton, de ce qui se roule, s'enveloppe sans avoir besoin de plis. Un Marchand de draps *plie* sa

la marchandise : un Marchand de porcelaines ploye la sienne.

---

*Le Point du jour, la Pointe du jour.*

COSTAR demandoit à Voiture s'il falloit dire le *point* ou la *pointe du jour* ? Voiture lui répondit, le *point du jour* ou la *pointe du jour* ; vous en userez comme il vous plaira, & selon l'humeur où vous serez. Balzac fit la même question à Chapelain ; & celui-ci prononça que le *point du jour* valoit beaucoup mieux ; & qu'il ne falloit se servir de la *pointe du jour* que dans le style familier, & en y ajoutant le mot *petite* : c'est ce qui s'observe communément. Ménage, en préférant le *point du jour*, pense, avec raison, que, dans le discours familier, on peut fort bien dire la *pointe du jour* sans épithete. L'élégant Abbé de Vertot n'a pas craint que cette dernière locution déparât la noblesse de l'Histoire : il dit, dans la description du siège de Rhodes, que les Turcs, dès la *pointe du jour*, redoublerent leurs batteries, &c.

Pour juger entre ces deux manieres de parler ; il faut en connoître la valeur. Le *point* & la *pointe du jour* different naturellement entre eux comme le *point* & la *pointe*. Ainsi le *point* & la *pointe du jour* s'accordent à désigner le plus petit jour, par la raison que le *point* & la *pointe* désignent ce qu'il y a de plus petit.

Le *point* est la plus petite division de l'étendue : la *pointe* est le plus petit bout de la chose. Le *point du jour* est le premier & le plus simple élément de

la *journée* qui commence à courir : la *pointe du jour* est la première & la plus légère apparence du *jour* qui commence à luire. Le *jour* est la clarté répandue dans le monde ; la *journée* est la succession des temps renfermés dans la durée du *jour* : or la *pointe* est au *point* , comme le *jour* à la *journée*.

Je m'explique. La *pointe* fait le *point* : la *pointe* de l'aiguille fait le *point* de couture , un ouvrage : la *pointe du jour* fait le *point du jour* ou le commencement du temps que dure le *jour*. La *pointe* fait partie du corps ; le *point* en est un ouvrage distinct. La *pointe du jour* est le premier rayon du *jour* qui commence à poindre ou à percer les ténèbres, c'est la naissance du *jour* : le *point du jour* est le premier instant qui commence à marquer la division des époques différentes de la *journée* ou du *jour* considéré dans sa durée , c'est l'origine du temps. Le *point du jour* est le commencement de la durée , comme le midi en est le milieu : la *pointe du jour* est le commencement de la clarté , comme le grand *jour* en est la plénitude ou l'éclat.

Le propre du *point* est de marquer & de diviser ; & c'est ce que fait le *point du jour* , qui marque & divise le temps. Le propre de la *pointe* est de poindre & de percer ; & c'est ce que fait la *pointe du jour* qui perce & luit à travers l'obscurité.

Le *point du jour* est très-bien dit pour marquer le commencement de la durée du *jour* ; car le mot *point* se prend souvent pour l'instant , le moment , le temps précis d'une chose : on dit *sur le point* ou *au moment* de partir ; une chose vient à *point* ou *au temps* propre ; vous arrivez à *point nommé* ou *au temps* précis. La *pointe du jour* est une très-

bonne maniere d'exprimer un petit commencement d'apparence ; car le mot *pointe* désigne toujours quelque chose d'aigu, de piquant, de perçant, de fin, de subtil : aussi *poindre* (piquer, percer), se dit-il proprement du jour qui commence à paroître, ainsi que de l'herbe qui commence à pousser, & l'on dit également que le jour, la clarté, un rayon de lumière, percent à travers l'obscurité, les nuées, les corps transparens. Une *pointe* se dit aussi pour un *peu* ; & la *pointe du jour* n'est qu'un peu de lumière.

Il y a donc une différence bien sensible entre ces deux locutions ; & vous n'avez plus à balancer sur l'emploi propre que vous devez en faire. Ainsi, quand nous parlons de l'époque ou de l'emploi du temps, nous disons le *point du jour* : nous dirons la *pointe du jour*, quand il s'agira de distinguer le degré ou l'effet de sa clarté. L'Observateur se leve avant le *point du jour* pour considérer la petite *pointe du jour*. Vous partez au *point du jour*, à cette époque ; & vous marchez à la *pointe du jour*, ou à la clarté du jour naissant. Vous mesurez le temps par le *point du jour* : la *pointe du jour* vous fait distinguer les objets.

On dit la *petite pointe du jour*, & non le *petit point*. Le *point* est ordinairement censé n'avoir point d'étendue ; le *point du jour* est donc regardé comme indivisible : la *pointe* au contraire a plus ou moins de longueur & de grosseur ; & c'est une raison pour dire la *petite pointe du jour*.

---

*Pontife , Prélat , Evêque.*

*Pontife*, qui fait ou dirige les choses sublimes, les choses saintes, celles de la Religion. Plusieurs Scavans ont cru, avec Varron, que le mot latin *Pontifex* signifioit *faiseur de pont*; & que les *Pontifes* Romains étoient ainsi appelés, parce qu'ils avoient présidé à la construction & à l'entretien du pont *Sublicien*: comme si ces Ministres sacrés n'avoient point eu de nom avant d'être chargés de ce soin; & comme si leur nom avoit pu être tiré d'un soin étranger à leur ministère, plutôt que de leurs fonctions propres, de ces sublimes fonctions. D'autres disent, avec Scævola, que *Pontifex*, formé de *pontis* & de *facere*, signifie *celui qui peut faire des sacrifices*: pourquoy des sacrifices? comment cette idée est-elle exprimée dans le mot *Pontife*? C'est ce qu'il falloit expliquer: car s'il est vrai que les *Pontifes* seuls avoient le droit d'offrir des sacrifices, ce n'est pas à dire que le mot porte en lui-même ce sens. Il falloit donc observer que *pot*, *potn* en grec, *pont* en latin, désignent l'élévation, la grandeur, la puissance, les choses élevées, vastes, vénérables, célestes. Le grec *potniades* signifie mot à mot *choses sublimes*, & désigne des choses célestes ou divines: le latin *pontifex* qualifie l'homme chargé des choses sacrées, puissant en matière de religion, chef religieux. Le *Pontife*, dit Cicéron, préside aux choses sacrées.

*Prélat*, qui est élevé au dessus des autres, placé dans un haut rang, distingué par sa place, selon

la valeur du latin *Præ-latus*, qu'il nous a plu d'appliquer à l'Ordre Ecclésiastique exclusivement à tout autre. Ce mot revient au *Præful* des Latins, celui qui mene la bande, la troupe, la procession, la danse (des Prêtres Saliens) ; & à l'*Antistes* des Phrygiens & des Grecs, qui étoit le premier Prêtre du Temple, à la première place, devant les autres. Il y a dans l'Eglise deux ordres de *Prélats* : les *Evêques* forment le premier : le second est composé d'Abbés, de Généraux d'Ordre, de Doyens, &c. qui ont des droits honorifiques, tels que celui de porter la crosse & la mitre, &c. A Rome, les Ecclésiastiques qui ont le droit de porter l'habit violet, s'appellent *Prélats*. Le *Prélat* est distingué par la supériorité & par des honneurs.

*Evêque*, espece de Magistrat qui, par une consécration ou destination particulière, exerce une juridiction & veille au gouvernement d'un district, d'un diocèse. C'est le grec *ἐπίσκοπος* lat. *Episcopus*, inspecteur, surveillant, intendant ; mot dérivé de *sp*, *spc*, regarder, considérer, *spéculer*, être *spéctateur*, *inspecteur*. L'*Evêque*, chez les Athéniens, étoit un Magistrat délégué pour visiter une province, inspecter l'administration, veiller au maintien ou au rétablissement de l'ordre. Arrien donne ce nom à des especes de *Missi dominici*, employés, dans l'Inde, à s'instruire de l'état des choses dans les provinces, pour en faire un fidele rapport. Chez les Romains, l'*Evêque* avoit l'inspection & la police du pain & des alimens dans un ressort appelé, à la grecque, *diocèse*. Cicéron dit, dans le Liv. 7<sup>e</sup>. de ses *Lettres à Atticus*, que Pompée voulut le faire *Evêque* d'un *diocèse* de la Campanie. Ces fonctions des *Evêques* Grecs &

Romains indiquent assez les fonctions spirituelles, attribuées aux *Evêques* Chrétiens par l'imposition de ce nom.

Ainsi vous êtes *Pontife* par la puissance & par la hauteur des fonctions que vous exercez dans l'Eglise : vous êtes *Prélat* par la dignité & par le rang que vous occupez dans la *Hierarchie Ecclesiastique* : vous êtes *Evêque* par la consécration & par le gouvernement spirituel que vous avez d'un diocèse. Le *pontificat* est une domination ; la *prélature*, une distinction ; l'*épiscopat*, une charge. La domination du *Pontife* lui donne le droit de commander & de présider : la distinction du *Prélat* lui attribue la prééance & des prérogatives honorifiques : la charge d'*Evêque* impose le devoir de veiller & de pourvoir aux besoins spirituels d'un troupeau.

Le mot *Pontife* & ses dérivés réveillent toujours les idées de grandeur & de prééminence, d'une autorité & d'un ministère divin, d'appareil & de pompe dans la représentation. Le mot *Prélat* réveille bien moins des idées de ministère & de fonctions, que celles des honneurs ecclésiastiques & d'un costume distinctif : ainsi La Fontaine a osé dire que l'âne se *prétussoit*, marchant seul devant le Meunier & son fils, avec une gravité composée & même arrogante. Le mot *Evêque* & ses dérivés réveillent & réveilleront toujours l'idée d'une vie pastorale, d'une continuelle surveillance, d'un dévouement absolu au soin des Fidéles, de leur foi, de leurs mœurs, de leurs besoins : on est *Evêque d'un tel diocèse*, c'est-à-dire, Pasteur d'un tel troupeau ; & jamais des mœurs contraires n'en effaceront l'idée. S'il y a des *Evêques* sans fonctions, comme les *Evêques* titulaires des pays infidèles, ils ne

sont pas moins appelés à ces travaux par leur consécration.

Dans le langage ordinaire, le nom de *Pontife* n'est donné qu'au *Souverain Pontife* (au Pape), aux *Pontifes* de l'ancienne Rome ou autres anciens, aux Saints *Evêques* dont l'Eglise fait l'office: ces cas-là exceptés, *Pontife* ne se dit que dans le style relevé, pour désigner un *Evêque*; & ce nom imprime toujours la vénération. *Prélat* est de tous les styles, & sur-tout du style poétique qui ne s'accommode pas du mot *Evêque*: mais ce nom, qui n'exprime ni juridiction ni office particulier, a quelquefois excité la censure qui s'égaye sur l'oisiveté, l'inutilité, le faste, l'ambition, les vices de quelques individus de cet ordre, parvenus, comme dit Boileau, par la brigue aux honneurs, soutenant leur dignité par l'oiseuse consommation d'un ample revenu, & pour toutes vertus faisant armer la crosse à côté d'une mitre, au dos de leur carrosse: ainsi ce nom n'est pas toujours aussi respecté qu'il est respectable. *Evêque* est le nom propre & vulgaire des *Prélats* chargés de la conduite spirituelle d'un diocèse: ce nom honorable distingue des simples *Prêtres* l'ordre éminent de ceux qui jouissent de toute la gloire & de tous les pouvoirs du sacerdoce (a); & chaque *Evêque* se distingue des

---

(a) Le *Sacerdoce* & la *Prétrise* désignent, dans les idées de la Religion, l'ordre & le caractère indélébile, en vertu duquel on a le pouvoir d'offrir le saint Sacrifice de la Messe & d'administrer divers Sacrements. Mais avec la simple *Prétrise*, on n'a pas le pouvoir de conférer les Ordres, ni celui de donner la Confirmation, ni même celui d'exercer, sans une Jurisdiction ou sans une approbation particulière, le pouvoir de confesser; tandis



autres par le nom de la ville où il est censé résider :

que cette approbation est accordée, & que ces deux Sacremens sont administrés par l'Evêque en vertu d'une consécration spéciale : & c'est ce qui le constitue dans la plénitude du *Sacerdoce* conféré à l'homme. Le *Sacerdoce*, dans toute son étendue, renferme plus de pouvoirs & de droits que la simple *Prêtrise*.

*Sacerdoce* est aussi un mot générique qui s'applique également à tous les genres de Prêtres, Chrétiens, Juifs & Païens, au lieu que *Prêtrise* n'a d'usage qu'à l'égard des Prêtres de la Religion Chrétienne, quoique nous disions les *Prêtres Païens* ou *Juifs*, faute d'avoir adopté le mot *Sacerdos* en même temps que celui de *Sacerdotium* : d'où il résulte que *Sacerdoce* n'indique proprement que la consécration au service des Autels, & l'office de faire les sacrifices & les cérémonies sacrées ; & que le Sacrement de l'Ordre & le caractère imprimé par ce Sacrement au Prêtre Chrétien distinguent proprement la *Prêtrise* : aussi est-ce proprement la *Prêtrise* qu'on reçoit par l'Ordination.

Enfin, *Prêtrise* est le mot vulgaire, & *Sacerdoce* est un mot noble. Dans le sens propre & simple du mot, *Sacerdoce* exprime le ministère & l'office de Sacrificateur ou de celui qui fait ou remplit les choses sacrées : en oriental *hag*, *chag*, signifie fête, sacrifice, offrande ; *sakar*, célébrer, louer ; en grec, *hagios*, saint ; en latin, *sacer*, sacré, &c. Quant au mot *Prêtrise*, il a été détourné de son acception primitive pour désigner l'autorité, la supériorité, ou un caractère imposant : *Prêtre* est le grec *πρεσβυς*, vieux, ancien, *πρεσβυς*, très-vieux, très-ancien, très-avancé en âge : de *by*, vic, & *pro*, en avant, avancé. Personne n'ignore que, dans toutes les Langues, les mots qui expriment la vieillesse, sont devenus les noms de l'autorité, de la dignité, de la prééminence.



---

*Posture , Attitude.*

*Posture*, maniere dont le corps est mis, *posé* (lat. *positus*). *Attitude*, maniere convenable d'être du corps, de la tête, &c. ; c'est le latin *aptitudo*, disposition propre, convenable ; mot qui, en passant par la Langue Italienne, a pris un *t* au lieu du *p*, *attitudine*.

La *posture* est une maniere de poser le corps, plus ou moins éloignée de son habitude ordinaire : l'*attitude* est une maniere de tenir le corps, plus ou moins convenable à la circonstance présente. La *posture*, même la plus commode, n'est jamais sans gêne, & on en change : l'*attitude*, même la moins ordinaire, est dans la nature ou la convenance des choses, & on s'y maintient ; sinon l'*attitude* devient *posture*. La *posture* de suppliant est une *attitude* fort contrainte.

La *posture* marque la position, & la position est mobile : l'*attitude* marque la contenance ; & la contenance est ferme. Une personne souffrante ne fait que changer de *posture* : l'homme constant gardera long-temps la même *attitude*.

On prend des *postures* & des *attitudes* : on fait des *postures* & non des *attitudes*. Il y a de la recherche & du mouvement dans les *postures* ; les *attitudes* sont des manieres d'être données.

La *posture* est singuliere ; elle a toujours quelque chose qui, sortant de la nature ou de l'état ordinaire du corps, se fait remarquer. L'*attitude*

est pittoresque ; elle est l'expression naturelle du caractère, de la passion, de l'état actuel de l'ame.

Les positions forcées, outrées, bizarres, celles de la caricature ou de la charge, s'appelleront des *postures*. Les formes nobles, agréables, expressives du maintien & de la contenance, s'appelleront des *attitudes*.

Ces *postures* sont au corps ce que les grimaces sont au visage : ces *attitudes* sont au corps ce que l'air est à la figure.

Les Baladins font des *postures* ridicules pour exciter le rire : les Acteurs prennent des *attitudes* pour représenter leur personnage.

Celui qui pour marcher prend l'*attitude* d'un Danseur, se met dans une *posture* ridicule. L'*attitude* naturelle, convenable & belle dans la danse, n'est qu'une *posture* affectée, outrée & risible hors de là.

Les grotesques de Callot s'appellent *postures*, comme les indécences de l'Arétin. Les figures naturelles ont dans les tableaux les *attitudes* convenables à l'action représentée.

*Posture* est le terme vulgaire ; *attitude* est un terme d'art, employé par le Peintre, le Sculpteur, le Danseur, &c.

Enfin la *posture* embrasse le corps entier ; au lieu que l'*attitude* n'est quelquefois que de certaine partie, telle que la tête.

### *Poudre, Poussière.*

Du celté *pol*, boue, limon, en grec *pelos*, en latin *pulvis*, espagnol *polvo*, italien *polvere*, &c.

nous avons fait *pouldre*, ensuite *poudre*. Les Grecs, les Latins, &c. ont des diminutifs de ces mots, qui répondent à notre mot *poussiere*. La *poudre* est la terre desséchée, divisée & réduite en petites molécules : la *poussiere* est la *poudre* la plus fine que le moindre vent enleve, qui s'envole, se dissipe, s'attache aux corps qu'elle rencontre.

Homme, souviens-toi que tu es *poudre*, & que tu retourneras en *poudre* : telle est la traduction littérale de cette formule dans laquelle il s'agit de rappeler à l'homme sa fragilité, sa mortalité, par la matiere, la *poudre* dont son corps est formé : & c'est ainsi que traduit la Rue avec fort peu d'autres Prédicateurs. Cependant la cendre employée dans la cérémonie est plutôt une *poussiere* ; & les Grecs & les Romains exprimoient la valeur de ce dernier mot par *conis* & *cinis*.

Lorsque la terre est si desséchée qu'elle se met en *poudre*, il s'élève dans les chemins beaucoup de *poussiere*, & les Voyageurs en sont couverts. Si vous réduisez un corps en *poudre*, il s'en élève une *poussiere* incommode & souvent dangereuse. La foudre qui écrase un corps, le réduit en *poudre* : la foudre qui consume un corps, le réduit en *poussiere*. On dit du tabac en *poudre*, quand il est trop fin, que c'est de la *poussiere*.

Le vainqueur qui vient de faire mordre la *poudre* à son ennemi, paroît assez beau, couvert de sueur & de *poussiere*.

L'industrie humaine est habile à mettre en *poudre* les corps les plus compacts ; mais, comme si elle n'étoit faite que pour détruire, elle ne sçait plus de cette *poudre* recomposer les corps. Lorsque l'Histoire des Nations devient celle des Parvenus,

les Empires ressemblent bientôt à ces terres arides d'où il ne s'élève plus qu'une vaine *poussière* qui va tout ternir, tout dessécher, tout étouffer, tout engourdir.

Dans le style hyperbolique, il suffit de renverser & de détruire pour mettre en *poudre*; il faut renverser de fond en comble & dissiper pour réduire en *poussière*.

Nous appelons *poudres*, différentes sortes de compositions ou de substances broyées, pulvérisées, réduites en petits grains, en petites parcelles, & semblables à la *poudre*: ainsi nous disons *poudres de senteurs*, *poudres officinales*, *poudre à canon*, *poudre à poudrer*, &c. Nous appellerons *poussière*, tout ce qu'il y aura de plus subtil & de plus fin, comme cette matière qui s'élève sur les étamines des fleurs pour les féconder, ces atômes que nous ne voyons voler dans l'air qu'à travers les rayons du soleil, la matière subtile de Descartes, qu'on dit être une *poussière* provenant de la raclure des angles des parties primordiales, &c. On dit, au figuré, qu'un homme a été tiré de la *poussière*, du néant, lorsqu'il s'est élevé de la condition la plus basse ou de l'état le plus obscur, jusqu'à une certaine hauteur.

Au figuré, on dit jeter de la *poudre* & de la *poussière* aux yeux. On jette de la *poudre* aux yeux, lorsqu'il s'agit d'éblouir, d'imposer, de donner le change: on jette de la *poussière* aux yeux, lorsqu'il s'agit d'aveugler, d'abuser, d'ôter la faculté de voir. La *poudre* offusque les yeux; la *poussière* y pénètre. Le faste jette de la *poudre* aux yeux du peuple: le prestige y jette de la *poussière*.

*Préoccupation, Prévention, Préjugé.*

*Pré*, d'avance, par anticipation. *Préoccupation* désigne l'action d'occuper, de saisir l'esprit mal à propos ; *prévention*, celle de prévenir, de disposer d'avance l'esprit ; *préjugé*, celle de juger, de croire trop tôt.

» Tous ces termes, dit M. Beauzée, expriment  
 » une disposition intérieure, opposée à la connois-  
 » sance certaine de la vérité. La *préoccupation* &  
 » la *prévention* sont des dispositions qui empêchent  
 » l'esprit d'acquérir les connoissances nécessaires  
 » pour juger régulièrement des choses : avec cette  
 » différence que la *préoccupation* est dans le cœur,  
 » & qu'elle rend injuste ; au lieu que la *préven-*  
 » *tion* est dans l'esprit, & qu'elle l'aveugle. Le  
 » *préjugé* est un jugement porté précipitamment  
 » sur quelque objet, après un exercice insuffisant  
 » des facultés intellectuelles «.

La *préoccupation* n'est pas seulement dans le cœur ; vous avez l'esprit *préoccupé*, comme vous l'avez *occupé* ; & c'est aussi ce que vous répondez pour vous excuser de n'avoir pas entendu ce qu'on vous disoit. La *prévention* tient fort souvent au cœur ; la *prévention* des peres & meres pour leurs enfans vient de là. Le cœur, comme dit Saint-Evremond, a ses *préventions* aussi bien que l'esprit. La *preoccupation* & la *prévention* menent au *préjugé*.

La *préoccupation* est l'état d'un esprit si plein, si possédé de certaines idées, qu'il ne peut plus en

entendre ou en concevoir de contraires. La *prévention* est une disposition de l'ame. telle, qu'elle la fait pencher à juger plus ou moins favorablement ou défavorablement d'un objet. Le *préjugé* est un jugement anticipé, ou une croyance établie sans un examen suffisant ou une connoissance convenable de la chose.

La *préoccupation* ôte la liberté de l'esprit ; elle l'absorbe. La *prévention* ôte l'impartialité du jugement ; elle le suborne. Le *préjugé* ôte le doute raisonnable ; il tranche.

La *préoccupation* rend sourd & intraitable : la *prévention* rend partial & même aveugle : le *préjugé* rend indocile & opiniâtre.

Dieu vous garde de la *préoccupation* d'un maître qui vous juge d'autorité & qui ne veut pas vous entendre ; de la *prévention* d'un Juge qui entend mal votre affaire & qui n'entendra pas mieux vos raisons ; & des *préjugés* fanatiques d'un peuple qui ne veut ni ne peut entendre raison.

Je ne sçais comment m'insinuer dans un esprit dont la *préoccupation* a fermé, pour ainsi dire, toutes les avenues : je laisse à d'autres la finesse & le manège, & je garde autre chose pour moi. Dès qu'on m'écoute, j'espère venir à bout de détruire une fausse *prévention* : j'augure bien de celui qui écoute. Pour réduire à l'absurde tel ou tel *préjugé* politique, il ne faudroit que la liberté de parler ; je ne dis pas pour en désabuser.

La *préoccupation* n'est jamais bonne à rien ; elle fait tort même à la vérité, par-là même qu'elle empêche l'erreur de se défendre. Il y a des *préventions* justes & raisonnables : ainsi la justice & la raison veulent que nous consultions nos *préven-*

*tions* pour l'homme d'une probité reconnue & contre l'homme suspect de mauvaise foi, si nous avons à traiter avec eux. Les *préjugés* seront légitimes, lorsque, fondés sur des présomptions fortes, ils ne formeront que des jugemens provisoires sur lesquels l'esprit se repose, en attendant une instruction plus ample : le *préjugé* n'est plus alors qu'une opinion.

Je ne vivrai pas avec des gens sujets à la *préoccupation* : ils ne vous écoutent pas, & ils veulent qu'on pense ou qu'on parle comme eux. Il est si difficile de se garantir de toute *prévention*, qu'il faut bien se pardonner réciproquement celles qu'on a de part & d'autre ; c'est avec ces dispositions, qu'elles sont faciles à dissiper. Vous voulez mener un peuple par les *préjugés* ? fort bien, avec cela il se laissera mener : mais où le menerez-vous ? & vous-même, où irez-vous ?

Les Philosophes systématiques donnent tant d'ascendant à leurs idées sur leur esprit, que la *préoccupation* ne leur permet plus de voir autrement les objets que dans leurs idées mêmes : tout s'y moule. Il est si doux & si commode de se livrer à ses *préventions*, au lieu de les combattre, que si elles ne dictent pas la plupart de nos jugemens, il n'en est guere où elles n'influent : rarement juge-t-on un homme comme un autre sur les mêmes œuvres. Quelqu'un a dit que les *préjugés* sont les supplémens de la raison ; ils sont même la raison de la plupart des hommes : combien de milliers d'hommes qui croient, pour un qui sçait !

Il faut se garder de la *préoccupation* comme d'un démon qui vous obsède pour vous égarer. Il faut redouter les *préventions* du cœur ; mais aussi



craindre de jeter l'esprit dans des *préventions* opposées. Il faut, dit-on, respecter les *préjugés* ; & , ce qui vaut mieux encore , ne jamais trahir la vérité.

La jalousie est une *préoccupation* continuelle : aussi n'en guérit-on jamais. L'amour est une furieuse *prévention* : le cœur ne veut jamais avoir tort. L'incrédulité n'est , pour l'ordinaire , qu'un *préjugé* conçu de mauvaise foi : attendez le danger, & vous verrez.

Si les passions prennent sur nous tant d'empire, c'est sur-tout par l'éternelle *préoccupation* dans laquelle elles tiennent l'esprit : il faut à la fin que la raison s'y fasse. Si des sympathies & des antipathies cachées nous inspirent tant de *prévention* à l'égard de gens inconnus, que sera-ce donc à l'égard de ceux avec qui nous vivons ? Promettez-vous donc d'être justes ! Si l'opinion est la reine du monde, le *préjugé* en est donc le tyran ; car le *préjugé* est l'opinion érigée en raison, en règle & en loi.

Il semble, nous dit-on, que l'amour-propre soit le premier principe de la *préoccupation* ; la paresse, celui de la *prévention* ; & l'une de ces deux causes, celui des *préjugés*. L'amour-propre peut se mêler de tout, de la *prévention* comme de la *préoccupation* ; & il seroit bien plutôt le principe de la *prévention* que la paresse, qui ne fait certainement pas qu'on soit *prévenu* pour les gens qu'on aime, comme l'amour-propre ne fait pas toujours qu'on ait l'esprit rempli de certaines idées, à moins qu'on ne le regarde comme notre mobile ; & alors il n'agira pas moins dans les *préventions* & les *préjugés*.

*jugés* & dans tout autre cas que dans la *préoccupation*.

La *préoccupation* naît de quelque impression vive & profonde qui remplit de son objet la capacité de l'esprit & captive la pensée. La *prévention* naît de certains rapports qui, en nous intéressant à l'égard d'un objet, ne permettent pas à l'ame de conserver son équilibre & son indifférence. Les *préjugés* naissent sur-tout de la foiblesse & de la paresse de l'esprit, qui aime mieux juger & croire que douter & apprendre.

Les têtes argentes, étroites & foibles, sont sujettes à la *préoccupation*; & voilà pourquoi un sexe y est plus exposé qu'un autre. Avec de la mollesse & de la renacité, des penchans déterminés & irrésistibles, plus de sentiment que de lumière, la *prévention* est fort à craindre; & voilà pourquoi elle est tant à craindre. Le doute n'est supportable que pour les bons esprits & pour les cœurs droits; & voilà pourquoi il y a tant de *préjugés* & de gens à *préjugés*.

Les *préjugés*, ces idoles de l'ame, dit Bacon, viennent, ou de la nature de l'entendement qui donne à tout une existence intellectuelle, ou de la *préoccupation* du jugement qui naît de l'obscurité des idées, ou de la diversité des impressions fondée sur la disposition des sens (ce qui fait sur-tout la *prévention*), ou de l'influence des passions toujours mobiles & changeantes.

---

*Près, Proche.*

Ces deux mots viennent, comme le latin *prope*, de *por*, *pr*, face, tête ; d'où les prépositions latines *præ*, *pro*, qui est en avant, devant, vers, contre. Mais *proche* tient à *prox*, qui sert à exprimer le superlatif, une grande proximité, un étroit voisinage : de là le latin *proximus*, prochain ; *approximare*, approcher. La lettre *x* se change souvent en *ch* : *merx*, marchandise ; *maxilla*, mâchoire ; *laxare*, lâcher, &c. De *proche* en *proche* signifie du lieu, du point le plus voisin au plus voisin. Nous disons qu'un homme a *approché fort près*, *très-près* du but ; il en a été *proche* ou *tout proche*.

☉ Ces prépositions doivent être suivies de la particule *de* ; mais quelquefois on la supprime dans le discours familier, pour abréger, quand elles ont pour régime un substantif de plusieurs syllabes, & mieux encore un régime composé : *près* ou *proche* le Patais Royal, la porte Saint-Antoine. Mais la préposition *de* se met quelquefois devant *près*, & non pas devant *proche*. Voir *de près*, suivre *de près*, serrer *de près*, tenir *de près*, toucher *de près*, &c. & non de *proche*. Dans ces cas-là, *près* acquiert la valeur de *proche*, celle d'une grande proximité ; & par-là même il en exclut l'usage. Un homme regarde *de près* à la dépense, lorsqu'il est fort ménager. La véritable grandeur, dit la Bruyère, ne perd rien à être vue *de près*, elle se laisse *approcher de fort près*. Il faut voir les

choses *de près*, ou les examiner attentivement pour en juger. On loue les Grands pour faire entendre qu'on les voit *de près*, qu'on les fréquente familièrement.

☉ Le mot *près* se prend donc adverbialement ; il n'en est pas de même de *proche* : mais *proche* se prend adjectivement, & il n'en est pas de même de *près* : voyez *Proche*, *Prochain*. Je sçais qu'on a coutume de dire que *proche* est, ainsi que *près*, adverbe dans ces phrases : ces deux villages sont *tout proche* ou *tout près* ; ces deux amis logent *assez près* ou *assez proche*. Mais il est aisé de remarquer que, dans ces cas-là, le régime est seulement sous-entendu ; & qu'on entend alors *près* ou *proche d'ici*, ou *d'un de l'autre*.

☉ On dit *près* & non *proche* de faire, de tomber, de partir, de parler, de périr, & autres verbes. Je n'ignore point que cette maniere de parler, *près de faire*, a été censurée, comme si elle n'étoit pas françoise. *Près de*, dit-on, veut un substantif, *près de la ruine*, *près d'être ruiné*. Je suppose que cette dernière maniere de parler n'est employée que pour l'explication de celle qui précède ; sans quoi il y auroit contradiction entre l'exemple & la remarque. Quoi qu'il en soit, consultez le Dictionnaire de l'Académie, & vous y trouverez *près de mourir*, *près d'être condamné*. Consultez Trévoux, vous y lirez : on dit si *près* que vous voudrez, pourvu qu'il n'y touche, lorsqu'un accident a été *près d'arriver*. Consultez tous les bons Ecrivains & l'usage général, tout le monde parle de la sorte. Corneille a donc pu dire,

500 SYNONYMES FRANÇOIS.

Si *près de voir* sur soi fondre de tels orages ,  
L'ébranlement sied bien aux plus fermes courages.

Horace, *Att.* 1, sc. 1.

Racine a parlé comme Corneille :

*Près d'unir* avec moi sa haine & sa famille ,  
Il me demande un fils pour époux à sa fille.

Mithrid. *Att.* 3, sc. 1.

Voltaire aussi :

Je lui restois encore , & , *tout près de périr* ,  
Il n'avoit plus que moi qui pût le secourir.

Henriade, Ch. 3, vers 109.

Je crois néanmoins avoir remarqué que Racine  
semble éviter cette locution , & qu'il préfère sou-  
vent *prêt à* , à *près de* , devant un verbe.

Ils sçavent que sur eux , *prêt à se déborder* ,  
Ce torrent , s'il m'entraîne , ira tout inonder.

Toujours *prêt à partir* , & demeurant toujours .  
Quelquefois elle appelle Oreste à son secours.

Je tremble au seul penser du coup qui le menace ;  
Et *prêt à me venger* , je lui fais déjà grace.

Je vois de votre cœur , Octavie effacée ,  
*Prête à sortir* du lit où je l'avois placée.

Il me semble que , dans ces divers exemples , l'ex-  
pression propre ou du moins la plus propre , seront  
*près de se déborder* , *de partir* , *de me venger* , *de*  
*sortir*. Je sçais qu'il est une infinité de cas où l'on  
peut dire également *prêt à* & *près de* ; parce qu'il  
est très-ordinaire qu'on soit en même temps *près*

ou *sur le point* de faire une chose, & *prêt* ou *préparé à la faire*. Mais les Grammairiens n'en ont pas moins raison de nous avertir qu'il ne faut pas confondre la préposition *près* avec *prêt* adjectif, puisque la préposition désigne le temps, le moment de faire ; & que l'adjectif signifie *disposé à faire, en état de faire*. Rollin dit que *Rome prête à succomber, se soutint par la constance du Sénat* : or Rome n'étoit pas proprement *disposée* à sa chute ; mais elle étoit *près, sur le point, sur le penchant* de sa ruine. Cette façon de parler mérite d'autant plus d'être conservée, que la locution synonyme, *sur le point*, fixe une époque beaucoup plus précise & plus restreinte que *près de* : elle est même sur-tout d'autant plus nécessaire à la poésie, que l'expression à peu près équivalente est languissante & prosaïque. L'utilité de cette digression nous la fera sans doute pardonner.

☉ *Proche* ne s'emploie qu'au propre & dans le langage ordinaire, pour exprimer une proximité de lieu ou de temps ; & il est beaucoup moins usité que son synonyme. *Près* est très-usité dans tous les genres de style ; & il s'emploie selon diverses acceptions & dans une foule d'expressions figurées. Les Dictionnaires me dispensent d'entrer dans le détail de ces applications différentes.

---

### *Présenter, Offrir.*

L'Abbé GIRARD a joint à ces deux termes celui de *donner*.

» L'idée du don est, dit-il, le fondement essentiel & commun qui rend synonyme, en beaucoup d'occasions, la signification de ces mots : mais *donner* est plus familier ; *présenter* est toujours respectueux ; *offrir* est quelquefois religieux. Nous *donnons* aux Domestiques ; nous *présentons* aux Princes ; nous *offrons* à Dieu.

» On *donne* à une personne, afin qu'elle reçoive. On lui *présente*, afin qu'elle agré. On lui *offre*, afin qu'elle accepte.

» Nous ne pouvons *donner* que ce qui est à nous ; *offrir* que ce qui est en notre pouvoir ; mais nous *présentons* quelquefois ce qui n'est ni à nous, ni en notre puissance.

» *Donner* marque plus positivement l'acte de la volonté qui transporte actuellement la propriété de la chose. *Présenter* désigne proprement l'action extérieure de la main ou du geste, pour livrer la chose dont on veut transporter la propriété ou l'usage. *Offrir* exprime particulièrement le mouvement du cœur qui tend à ce transport. Ainsi la valeur des deux derniers mots a plus de rapport à la partie préliminaire du don ; & celle du premier en a davantage à ce qui rend cet acte pleinement exécuté : c'est pourquoi l'on peut fort bien dire qu'on *présente* en donnant, & qu'on *offre* pour donner ; mais on ne peut changer l'ordre de ce sens.

» Les biens, le cœur, l'estime, se *donnent*. Le respect, le pain bénit, les cahiers (caviers) des Etats ou des délibérations, se *présentent*. Les services personnels s'*offrent*.

» Ce n'est pas toujours la libéralité qui fait *donner* ; l'intérêt y a quelquefois beaucoup de

- part. La maniere de *présenter* peut être plus
- agréable que le don même de la chose. On
- offre plus souvent par pure politesse que par affection de cœur.

L'Auteur sent mieux qu'il ne s'explique ; & faute d'idées assez claires & distinctes, il marque de l'embarras & laisse des difficultés. Je supprimerai d'abord le verbe *donner*, parce qu'il n'est point synonyme de *présenter* & d'*offrir*, quoiqu'il ait quelque rapport avec ces termes, & parce que personne ne s'y trompe. J'observerai seulement que *donner* & *recevoir* sont réciproques : l'action de *donner* n'est accomplie qu'autant que la condition de *recevoir* est remplie d'un autre côté. Sans cela, le *don* n'a pas lieu ; il n'y a eu que la volonté de *donner*. Ainsi vous *donnez* ce qu'on reçoit, plutôt que vous ne *donnez* pour qu'on reçoive. Mais qu'on reçoive ou non & le *présent* & l'*offre*, l'action de *présenter* ou d'*offrir* n'en est pas moins consommée.

*Présenter* signifie littéralement mettre devant, sous la main, devant ou sous les yeux de quelqu'un : *présent*, ce qui est *près*, devant, en *présence*, de *præ*, devant, & *ens*, qui est. *Offrir* signifie porter devant, mettre en avant : *offre*, ce qu'on met en avant, ce qu'on propose ; de *ferre*, porter, & *ah*, devant, en avant.

Il n'y a personne qui ne conçoive d'abord la différence qu'il y a entre *faire une offre* & une *présentation* : on sçait donc ce qui distingue *offrir* de *présenter*. Vous *présentez* à quelqu'un ce que vous avez à lui *donner* de la main à la main ; vous ne *présentez* que ce qui est *présent* : vous *offrez* ce que vous desirez de donner ou de faire, sans qu'il soit nécessaire de livrer ou d'exécuter actuellement



la chose ; vous *offrez* ce qui n'est pas *présent* comme ce qui l'est. *Présenter*, c'est offrir une chose *présente* : *offrir*, c'est proposer une chose quelconque présente ou absente. Vous *présentez* ce que vous avez à la main, sous la main ; vous *offrez* ce que vous avez à votre disposition, en votre pouvoir. *Présenter* un bouquet, c'est *offrir* un présent. Vous *présentez* des hommages par des signes actuels de respect & de soumission : vous *offrez* des services par la proposition d'en rendre, quand l'occasion s'en *présentera*. Rien n'est plus simple & plus palpable : on ne confond pas une *présentation* avec une *proposition*.

• On *présente* donc à une personne, afin qu'elle reçoive ou qu'elle prenne, comme de la main à la main : on lui *offre*, afin qu'elle accepte ou qu'elle agresse. *Recevoir*, c'est prendre ce qu'on vous donne : *accepter*, c'est consentir à ce qu'on vous propose (a). Il suffit qu'on trouve bon ce que vous *offrez* : il faut que vous remettiez en quelque sorte à la personne ce que vous lui *présentez*. Si vous ne faites pas connoître la valeur des mots *recevoir* & *accepter*, vous expliquez une énigme par une autre.

Vous *présentez* quelqu'un dans une société ; il

---

(a) L'Abbé Girard dit dans un autre article, que *recevoir* exclut simplement le refus ; & qu'*accepter* semble marquer un consentement ou une approbation plus expresse. Cette distinction est insuffisante. *Recevoir* emporte, pour ainsi dire, une prise de possession de la chose, tandis qu'*accepter* n'exprime que le consentement ou l'agrément donné à la chose. Ce que vous avez *reçu*, vous l'avez ; mais vous n'avez fait qu'autoriser ce que vous avez *accepté*. Un Négociant *accepte* & ne *reçoit* pas une lettre de change. Vous *recevez* même malgré vous ; mais vous n'*acceptez* que de plein gré. On refuse ce qu'on ne *reçoit* pas : on rejette ce qu'on n'*accepte* point, &c.

y est reçu, admis. Il *offre* de faire la partie qu'on voudra, & ses *offres* sont agréées ou acceptées.

Il est clair qu'on *présente* & qu'on *offre* également une chose pour la donner, dans la vue de la donner ; puisqu'on la *présente* pour qu'elle soit reçue, & qu'on l'*offre* pour qu'elle soit acceptée. Il est clair qu'en la donnant ou la délivrant, on la *présente* ; mais qu'on l'*offre*, soit en la *présentant* & la donnant, soit en s'engageant seulement à la donner sans la *présenter* actuellement. L'Abbé Girard s'est donc ou mal entendu ou mal expliqué.

On *offre* de faire, de dire, d'aller, &c. choses à venir : on *présente* les remerciemens qu'on fait, l'hommage qu'on rend, le placet qu'on donne ; choses qu'on rend présentes. On *offre* de payer, & on *présente* l'argent en paiement. On *offre* de faire des réparations d'honneur ; & on *présente* ses soumissions pour les faire.

On *présente* ce qu'on a ; on *offre* ce qu'on peut.

Personne ne vous *présente* des secours quand vous êtes dans la détresse : tout le monde vous *offre* ses services quand vous n'en avez pas besoin.

Il y a des personnes fort obligeantes, toujours empressées à vous *présenter* tout ce qu'elles ont ; hors ce que vous demandez ; & à vous *offrir* tout ce que vous voudrez, hors ce que vous voudrez.

Le rôle des pauvres & des petits est de *présenter* en pur don des bagatelles, pour qu'on les leur paye bien cher. Le rôle des importans & des protecteurs est d'*offrir* à tout venant le crédit qu'ils n'ont pas, & de garder pour eux celui qu'ils ont.

Si vous voulez qu'on vous *présente* beaucoup de choses, donnez. Si vous voulez qu'on vous *offre*, n'acceptez rien.

*Présenter*, c'est risquer quelque chose : tout *offrir*, n'engage à rien, dans le style du monde.

○ Mais on *offre* aussi comme on *présente*, des objets présens ; & alors n'y a-t-il entre ces termes aucune différence ?

Il y en a d'abord une si grande, qu'il est des objets qu'on ne peut qu'*offrir* & qu'on ne sçauroit *présenter*. Par les définitions que nous avons données, il est sensible qu'on ne *présente* que des choses mobiles, & qu'on *offre* beaucoup d'autres choses. On *présente* & on *offre* des fruits, de l'argent, des bijoux, des dons manuels : mais on ne *présente* pas, on *offre* une maison, un terrain, un domaine, ce qu'on ne sçauroit porter avec soi. Voyez l'article *Don*, *Présent*.

Vous *offrez* à quelqu'un votre maison & l'hospitalité ; & ces objets ne se *présentent* pas. Vous *offrez*, & vous ne *présentez* pas l'usage ou la propriété d'une chose. Vous *offrez* & vous *présentez* à Dieu vos maux, vos peines, vos souffrances, afin qu'il les reçoive en expiation de vos fautes ou qu'il les accepte pour sa gloire. Pour *offrir*, il n'y a qu'à proposer ; pour *présenter*, il faut tendre l'objet à la personne.

Le Czar Pierre auroit *offert* à Richelieu la moitié de ses *Etats*, pour que le Ministre lui apprît à gouverner l'autre : mais s'il lui avoit *présenté* une *couronne*, il auroit couru risque de perdre la sienne, comme on l'a très-bien remarqué.

Vous *présentez* des tributs au Souverain ; & il vous *offre* l'abri du trône.

On *présente* la main au malheureux pour le tirer

du danger : on *offre* la vie pour sauver celle de son ami.

Mais il y a aussi des choses qu'on *présente* & qu'on n'*offre* pas. Vous *présentez* & vous n'*offrez* pas un placet ou une requête. On *présente* à quelqu'un une personne qu'on ne lui *offre* point. Le peuple *présente* & n'*offre* pas, à proprement parler, ses doléances au Prince.

Et c'est ici le lieu de déployer enfin l'énergie particulière du mot *offrir*. *Présenter* n'exprime que l'idée simple & nue d'exposer devant quelqu'un ou de lui tendre une chose pour qu'il la prenne, qu'il l'agrée, qu'il l'accueille, ou même qu'il la considère (car *présenter* comporte ces différentes intentions), mais sans aucune autre circonstance marquée, sans désigner aucun accessoire, ni la qualité de la chose présentée, ni aucun sentiment qui accompagne la présentation, ni autre rapport. *Offrir* exprime l'action de proposer ou d'engager à agréer, mais particulièrement des choses agréables, utiles, intéressantes, importantes, & même avec empressement, ardeur, zèle, dévouement, ainsi que pour prouver ses sentimens particuliers, convaincre ou persuader la personne, lui complaire ou la satisfaire, la servir ou l'honorer, &c. Ainsi nous disons *offrir* des victimes, des sacrifices, son cœur, sa vie, un culte, & s'*offrir* soi-même en sacrifice, &c. Ainsi *offrir* signifie quelquefois, comme le latin *offerre*, dévouer, consacrer; de là les mots religieux *oblation*, *offrande*, *offertoire*. Ainsi nous *offrons* des témoignages éclatans de respect, d'amour, de tendresse, de soumission, de vénération, d'honneur, à nos pères, à nos amis, aux Grands, à Dieu, &c.



Ainsi on *présente* de la main : on *offre* du cœur, du moins on le dit.

On *offre* ce qu'on *présente* généreusement , & pour le plaisir de le voir accepter.

Celui qui vous doit de l'argent , vous en *présente* : celui qui ne vous en doit pas , vous en *offre*.

On vous *présente* un siège : on vous *offre* la place.

La politesse fait qu'on vous *présente* ce que le sentiment fait qu'on vous *offre*.

Par civilité , on vous *présente* un hommage : par dévouement , on vous *offre* des sacrifices.

On vous *présente* à boire , quand vous l'avez demandé ; on vous l'*offre* , quand on vous y invite.

Il y a des gens qui tiennent bien ce qu'ils vous *présentent* ; ils ont l'art de se faire refuser. Il y a des gens qui font semblant d'*offrir* , & ils disent qu'ils ont *offert*.

Un Général qui , rangé en bataille , attend l'ennemi , *présente* le combat. Un Général qui provoque & défie l'ennemi , *offre* le combat.

On vous *présente* un compte ; & on vous *offre* à l'appui des pièces justificatives pour vous convaincre.

Vous me *présentez* , dans un tableau des finances , un calcul hypothétique du nombre des habitans , & la somme des arpens de terre d'un Royaume : eh ! que m'importe à moi ? qu'est-ce que cela signifie ? Et si les hommes n'ont que des besoins , & si les terres ne sont que des friches ? déchirez ces états précaires ou inutiles & illusoires : *offrez* - moi celui du revenu territorial , qui seul paye le revenu public ; car on ne paye pas avec des

hommes & de la terre brute ; alors seulement je ſçaurai ſi les impôts ſont ou trop forts ou trop foibles. Vous me *présentez* du papier perdu ; & vous prétendez m'*offrir* des inſtructions ! Craignez qu'on ne diſe que celui qui ne connoît rien à l'agriculture, ne ſçait rien & ne peut rien ſçavoir en finance, du moins en matiere d'impôt.

Celui qui, pour remplir la cérémonie, brûle de l'encens devant l'autel, le *présente* ; celui-là l'*offre*, qui le *présente* avec les ſentimens d'une piété humble, tendre & ſincere.

Vous *présenterez* toujours avec grace ce que vous *offrirez* de tout votre cœur.

L'occasion ſe *présente* lorſque vous ne la cherchez pas : lorſqu'elle ſemble vous chercher, elle s'*offre*.

*Présentez*-vous comme vous voudrez : mais *offrez* les bienfaits comme on doit vous *offrir* des actions de graces.

Comment oſerois-je demander, ſi je n'ai aucun titre à *présenter* pour obtenir ? Si l'on m'*offre* des graces, je n'ai donc pas mérité des récompensés.

Que de choſes dans un mot ! c'eſt ma réponſe à ceux qui ſe récrieroient ſur la longueur de certains articles de cet Ouvrage ; je pourrois même répondre : *J'en'ai pas tout dit, je n'en ai pas même aſſez dit.* Les applications des termes ne ſont-elles pas du moins trop multipliées ? A cela, j'ai un mot à dire : je ne viens à bout de me convaincre de la juſteſſe de mes idées & de les inculquer aſſez avant dans mon eſprit, qu'à force d'en multiplier & d'en varier les preuves.

## Présomption , Conjecture.

*Présomption*, action de *présumer*, c'est-à-dire, de prendre d'avance un avis, une opinion ; ou l'opinion prise d'avance, un jugement préalable, *opinio præsumpta*, disent les Jurisconsultes. Du primitif *ham*, *hem*, prendre, les Latins ont fait *sum*, *sumere*, *præsumere*.

*Conjecture* est tirée de la racine latine *jac*, *jacere*, jeter, lancer : d'où *conjicere*, *conjectars*, jeter ensemble ou avec, augurer, deviner, interpréter, par une allusion marquée à l'action de jeter les dés, de tirer au sort. *Conjectura*, dit Quintilien, l. 3, à *conjectu*, c'est-à-dire, ainsi qu'il l'explique lui-même, d'une certaine direction de la raison vers la vérité ; mais avec l'idée de hazard & d'augure.

La *présomption* est une opinion fondée sur des motifs de crédibilité : la *conjecture* est une opinion établie sur de simples apparences. La *présomption* est plus forte de raison que la *conjecture*. La *présomption* forme un préjugé légitime ; la *conjecture* n'est qu'un simple pronostic.

La *présomption* est réelle, je veux dire fondée sur des faits certains, des vérités connues, des commencemens de preuves : la *conjecture* est idéale, je veux dire tirée par des raisonnemens, des interprétations, des suppositions. La *présomption* est donnée par les choses : la *conjecture* est trouvée par l'imagination.

Les motifs extrinsèques, tels que les circonstances des temps, des lieux & des personnes, des

titres valides mais indirects , les preuves des faits qui tiennent à la chose , enfin les probabilités qui établissent une forte vraisemblance sans prouver directement la vérité , forment des *présomptions* : des rapports vagues , des inductions éloignées , des analogies imparfaites , des raisonnemens qui n'arrivent qu'à la vraisemblance , ne produiront que des *conjectures*.

La croyance universelle de tous les peuples & dans tous les temps , est une forte *présomption* en faveur d'une vérité morale , sans en être une démonstration directe. L'expérience dément si souvent nos *conjectures* sans nous en défabuser , que l'ancienneté d'une coutume ne prouve plus rien en sa faveur.

On a dit que c'étoit une forte *présomption* en faveur des dogmes du Christianisme que Descartes les ait prouvés , que Newton les ait crus , que Leibnitz les ait défendus , &c. ; & nos petits esprits sorts en rien ! De toutes les *conjectures* ou plutôt de toutes les hypothèses hasardées touchant l'action du corps sur l'ame & l'action de l'ame sur le corps , il n'y en a peut-être point de plus ingénieuse & de plus grande que l'harmonie préétablie entre la suite des mouvemens de l'un & la suite des pensées de l'autre , & *vice versa* ; mais les plus beaux génies s'arrêtent à l'hypothèse.

Entre deux témoins dont l'un affirme & l'autre nie , la *présomption* , toutes choses étant égales d'ailleurs , est sans doute pour le plus honnête & le plus désintéressé : c'est donc une règle bien absurde & bien injuste qu'un témoignage en détruise un autre ; tel témoin en vaut cent. Entre deux Historiens d'un poids égal & contraires l'un à l'autre ,



il est rare que la critique ne trouve pas des *conjectures* à tirer des circonstances mêmes de leurs récits & des circonstances relatives aux personnes ; & la vérité n'a-t-elle pas toujours quelque chose de naïf qui vous saisit l'ame ?

La *présomption* attend la certitude : la *conjecture* tend à la découverte. La *présomption* a lieu sur tout à l'égard des faits positifs, dans les affaires civiles, pour des actions morales à *juger* : elle est familière au Jurisconsulte & à l'Orateur. La *conjecture* s'exerce principalement sur des choses cachées, des vérités inconnues, des principes éloignés à découvrir : elle est familière au Philosophe & au Sçavant. Il ne suffit pas de *présumer*, il faut prouver : il ne suffit pas de *conjecturer*, il faut trouver. La *présomption* doit se changer en conviction ; la *conjecture* en réalité.

La *présomption* doit, selon les Jurisconsultes, passer provisoirement pour une vérité jusqu'à ce qu'on prouve le contraire : disons plutôt que la *présomption* autorise à croire, mais non à juger. La *conjecture* ne peut passer que pour une hypothèse, quand même on ne prouveroit pas le contraire, tant qu'elle ne fait qu'augurer : car raisonner sur ce que les choses peuvent être, n'est pas sçavoir ce qu'elles sont.

La *présomption* est un poids qui fait pencher la balance, mais qui ne la fait pas tomber. La *conjecture* n'est qu'une voie ouverte pour chercher la vérité ; sçavoir si elle y mène.

Le danger de la *présomption* est d'être sujet à des préventions & des partialités ; la *conjecture* est, au contraire, une voie ouverte pour chercher la vérité ; & la *présomption* qui se fonde sur des conjectures n'est plus qu'une sorte de da-

danger des *conjectures*, c'est de produire des préoccupations & des préjugés systématiques qui abusent l'esprit : la *conjecture*, reçue comme une réalité, est un miroir magique où l'on ne voit que des fantômes.

---

### *Sous le Prétexe, sur le Prétexe.*

CES deux locutions sont bonnes, selon Bouhours, & même également usitées ; ce qu'il prouve par des citations. Sans rien contester à l'usage, j'observerai que la préposition *sur* ne s'accorde point avec le sens du mot *prétexe*, qui, formé du latin *prætexere* (tendre devant, mettre dessus, couvrir), désigne un *tissu*, un voile, une enveloppe, ce qui cache, couvre, déguise la chose : or la chose qui est couverte, est *sous* ce qui la couvre & non *sur*.

Quoi qu'il en soit, l'usage a-t-il prétendu donner le même sens à deux prépositions contraires, telles que *sous* & *sur* ? Il me paroît plus naturel de penser qu'il a laissé à chacune son sens naturel, & qu'il en résulte deux propositions différentes. On fonde, on établit, on appuie *sur* : on couvre, on dissimule, on cache *sous*. Ainsi on fonde, on appuie ses desseins, ses actions *sur un prétexe* : on cache ses desseins, ses motifs *sous un prétexe*. Le *prétexe* est une raison fausse, feinte, apparente & mauvaise. Quand on fait une chose sans raison, on la fait *sur un prétexe* : quand on la fait pour des raisons qu'on dissimule, on la fait *sous un prétexe*. Dans le premier cas, on veut s'autoriser, se dis-

culper : dans le second , se déguiser , en imposer. On cherche un *prétexe* sur quoi l'on s'appuie pour s'autoriser à faire la sottise ou le mal qu'on a envie de faire : on imagine un *prétexe* sous lequel on fasse passer une action ou une entreprise pour toute autre chose que ce qu'elle est. Le premier *prétexe* a pour objet de nous tromper par une fausseté , & le second de nous séduire par une imposture. On prendra une résolution *sur un prétexe plausible* : on déguise les vrais motifs *sous un prétexe spécieux*.

On laisse aller le mal , *sur le prétexe* qu'il est impossible d'y remédier : on protège les abus , *sous le prétexe* qu'ils tiennent à des choses utiles ; mais en effet parce qu'ils sont utiles à ceux qui les protègent. Dans la première phrase , le *prétexe* n'est qu'une mauvaise raison qu'on donne de la conduite ; & dans la seconde , un déguisement de ses vrais motifs.

Celui - là qui n'est pas fort humain , se fonde pour s'envoyer un malheureux sans secours , *sur le prétexe* qu'il y a trop de malheureux à secourir ; comme si on étoit dispensé de faire quelque chose , parce qu'on ne peut pas tout faire ! Celui - ci qui trouve l'argent du peuple fort bon , soutient qu'il ne faut pas laisser de l'aïssance au peuple , *sous le prétexe* que l'aïssance le rend insolent ; je ne pardonne à cet homme qui masque son avidité d'une cruelle politique , que de craindre les insultes.

*Sur le prétexe* de la fragilité humaine , il y a des gens qui se pardonnent bonnement leurs fautes : mais *sous prétexe* de justice , leur malignité ne pardonne pas celles des autres.

Vous trouvez assez de gens qui , *sur le prétexe*

qu'il seroit ridicule de ne pas être & faire comme tout le monde, se rendent fort ridicules. Vous voyez des gens qui ne se conviennent plus, se quitter *sous divers prétextes* qui ne trompent personne ; on fait mieux encore, c'est de se quitter *sans prétexte*.

Que de crimes on honore & on encense *sur le prétexte* qu'ils supposent de grands talens & de grandes qualités ! & je les aurois cru cent fois plus dignes d'anathème. Que de mal-honnêtes gens on caresse & on emploie, *sous prétexte* qu'ils rendent de bons services que d'honnêtes gens ne voudroient pas rendre ! De bons services que d'honnêtes gens ne voudroient pas rendre ! je n'entends pas cela.

☼ Ce n'est pas à moi d'observer qu'on dit *sous* avec ou sans article à la suite ; & qu'il faut, l'article après *sur*, devant *prétexte* : *sous prétexte*, & non *sur prétexte*.

---

### *Prier , Supplier.*

*Prier*, demander avec une sorte de respect & d'instance : *supplier*, *prier* avec révérence & humilité, avec beaucoup d'empressement & d'ardeur. On *prie* ceux dont on veut obtenir quelque chose : on *supplie* ceux qu'on veut particulièrement intéresser & honorer. La *supplication* ajoute à la *prière* les signes qui supposent ou une assez grande distance entre celui qui prie & celui qu'il prie, ou des besoins & des desirs urgens dans celui qui *supplie*. Tout le monde connoît la posture du *suppliant*, qui, selon la valeur du mot, *plie* ou *ploie*

son corps, se courbe pour se mettre fort au *dessous*, se prosterne devant.

Vaugelas, Th. Corneille, M. Beauzée, &c. ont remarqué qu'en parlant aux Rois, aux Grands, ou en parlant d'eux, on dit *supplier* & non *prier* : mais qu'en parlant de Dieu & des Saints, on dit *prier* ; & en leur adressant la parole, *prier* ou *supplier*. Il me semble qu'en parlant des Grands, on dit fort bien *prier*, & même en leur parlant, pourvu qu'on accompagne ce mot de tournures & de formules d'un respect plus ou moins profond selon les distances.

» D'où vient, demande M. Beauzée, cette différence par rapport à Dieu & aux Grands de la terre ? car l'usage même, que l'on donne ordinairement pour dernière raison, a aussi les siennes. Ne seroit-ce pas parce que la supériorité des Grands étant accidentelle & en quelque sorte précaire, vu les droits imprescriptibles de l'égalité naturelle, on ne doit se permettre aucune expression qui puisse leur rappeler trop clairement ces droits, & donner quelque atteinte à leur prééminence ? Au contraire, la grandeur de Dieu est si incontestable, que le choix des expressions ne doit plus tomber que sur nos besoins ; & elle est si supérieure à notre néant, que les différences de nos façons de parler sont nulles à son égard «.

Cette raison est ingénieuse & philosophique : mais il me semble que la véritable raison de dire, à l'égard de Dieu, *prier*, c'est que ce mot se prend alors dans un sens religieux, & qu'il est consacré pour marquer un acte de culte, un hommage de religion, un devoir & un exercice de piété. *Prier*,

c'est faire la priere, ses prieres, les prieres par lesquelles on rend un devoir & un culte. C'est la *priere* qui nous est recommandée & ordonnée comme un moyen de salut. Il faut *prier*; veillez & priez; priez & priez sans intermission: ce mot emporte ainsi toutes les idées accessoiress de la chose. Aussi disons-nous *prier Dieu*, dans un sens absolu, sans addition, sans spécifier ce qu'on lui demande; car l'objet de cet acte est constant & connu, comme l'observe M. Beauzée. Mais on ne dit pas *supplier Dieu*, sans ajouter, déterminer & spécifier la grace qu'on desire obtenir; car ce mot ne désigne qu'un acte particulier & une maniere particuliere & accidentelle de *prier*. Il faut appliquer aux Saints ce que je dis de Dieu, avec cette différence qu'on *prie* Dieu pour qu'il nous accorde ses graces, & les Saints pour qu'ils intercedent en notre faveur auprès de Dieu.

Mais à l'égard des Grands de la terre, le mot *prier* rentrera nécessairement dans son acception vulgaire. Nous ne dirons pas *prier le Roi & les Grands*, dans un sens absolu & sans addition: on ne fait point la *priere* aux Grands; on leur demande accidentellement une chose ou une autre. Ainsi, pour marquer le respect particulier qu'on leur porte, & la distance à laquelle on se tient d'eux, il faudra communément dire *supplier* au lieu de *prier*, qui les confondroit dans la foule de ceux qu'on a coutume de *prier*.

Et il ne faut pas croire que le sens religieux de *prier* ne tienne qu'à un caprice de l'usage; c'est au contraire une acception fort naturelle & suggérée par la valeur primitive du mot. *Prier*, en latin *precari*, en languedocien *prega*, vient de l'oriental

*brek*, genou, *brak*, plier ; il signifie littéralement *plier le genou*, *s'agenouiller*, signe d'une vénération profonde ou même de l'adoration ; & c'est cette idée que se rapporte son acception religieuse. Prodigué ensuite à toute sorte d'objets profanes, le terme s'est affoibli ; & il a cessé de présenter notre esprit l'image qu'il dépeint naturellement. & que nous avons cru retrouver plus sensible dans le mot *supplier*.

---

*Privé, Apprivoisé.*

» Les animaux *privés*, dit l'Abbé Girard, le  
 » sont naturellement ; & les *apprivoisés* le sont  
 » par l'art & par l'industrie des hommes ; le chien,  
 » le bœuf & le cheval sont des animaux *privés* ;  
 » l'ours & le lion sont quelquefois *apprivoisés*.  
 » Les bêtes sauvages ne sont pas *privées* ; les fa-  
 » rouches ne sont pas *apprivoisées* ».

Ce n'est pas assez : il falloit ajouter que l'animal *apprivoisé* devient *privé*, c'est-à-dire, *familier* : car *apprivoiser* signifie rendre *privé*, *familier*, *traitable*. Rectifiez, d'après cette idée, celle de l'Abbé Girard. Les chiens & autres animaux qui naissent au milieu de nous, sont naturellement *privés* : votre moineau, votre serin, vos tourterelles, ne sont *privés*, que parce que vous les avez *apprivoisés*. L'éléphant *apprivoisé* devient si *privé*, qu'il rend avec docilité une foule de services domestiques, & qu'un enfant le mène plus facilement avec une baguette que vous ne menez votre cheval avec la bride, le fouet & l'éperon.

Les animaux naturellement *privés* sont des serviteurs à nos gages ; il faut leur payer des salaires en subsistances & en soins : toute société est une réciprocité de services. Des insectes *apprivoisés* ont fait la consolation & les délices de plus d'un prisonnier : comme les conjonctures rendent les choses précieuses ! & combien la société est nécessaire à l'homme !

Le lion, guéri d'une blessure par l'esclave fugitif Androcle, devint si *privé* & si benin, qu'il parcourait assez librement les rues de Rome, sans donner aux enfans mêmes le moindre sujet de crainte : quelle est la puissance des bienfaits ! Un lion *apprivoisé* valut au Carthaginois Hannon, son maître, la peine de l'exil que lui infligèrent ses compatriotes, tremblans qu'un homme capable de dompter une bête féroce, ne captivât bientôt la peuple : comme une lâche peur est forte & cruelle !

Il est certain qu'une multitude inutile & innombrable d'animaux *privés* mange, chaque année, bien des milliers d'hommes dans un Etat ; & le pauvre lui-même se fait manger par son chien : avons-nous donc perdu le secret de faire rougir les hommes ? Il ne faut pas pour cela tomber dans la ridicule proposée de taxer les chiens. Il est certain que la bête féroce, le mieux *apprivoisée*, ne cesse pas d'être fort redoutable : le lionceau, élevé avec les agneaux, dit La Fontaine, croît pour la guerre, devient lion & mange les agneaux : évitez donc ces spectacles de férocité & de destruction, qui engagent des hommes à exposer tous les jours leur vie à la fureur de ces animaux, pour la gagner. Mais que dis-je ? tout le monde y court.

Il y a une petite espèce d'hommes naturellement



Et *privés*, qu'ils sont vos camarades & vos intimes avant que vous ayez eu le temps de les connoître. Il y a une espece de bêtes féroces, qui ne sera jamais *apprivoisée* ; c'est le tyran farouche.

---

### *Prix , Récompense.*

*Prix*, en latin *pretium*, en celte comme en languedocien *pris*, en theut. *prüs*, tient à la racine *præ*, *pre*, ce qui est mis devant, offert, préféré, *pris*. Il désigne proprement la valeur des choses, l'estime qu'on en fait, ce qu'on en donne. Le P. Pezron, dans l'*Antiquité des Gaulois*, observe qu'anciennement *pris* signifioit *récompense* chez les Celtes ; qu'on la faisoit des dépouilles les plus précieuses qu'on avoit prises sur les ennemis ; & que cette sorte de *récompense* étoit la marque de la *valeur*. Le mot auroit ainsi passé de la valeur des personnes à celle des choses : & cette idée est renfermée dans le latin *præmium*, qui signifie également *prix* & proie ou butin. *Récompense* vient de *pen*, *pens*, peser, balancer ; d'où *compenser*, *dispenser*, &c. : la *récompense* est ce qu'on rend, ce qu'on *dispense*, en *compensation*, pour rétribution.

Dans le sens naturel & rigoureux, le *prix* est la valeur vénale d'une chose : la *récompense* est le retour dû au mérite. Le *prix* est ce que la chose vaut ; la *récompense*, ce que la chose mérite. Vous payez le *prix* de la chose que vous achetez : vous donnez une *récompense* pour le service qu'on vous a rendu.

Le *prix* est l'avantage naturel qu'on retire de la

chose, selon la qualité de la chose : la *récompense* est un avantage quelconque que l'on tient des personnes, & selon la reconnoissance des personnes. Deux choses, appréciables l'une par l'autre & de valeur égale, sont le *prix* naturel l'une de l'autre : deux objets, moralement aussi estimables & d'une utilité ou d'un agrément pareil pour l'un & pour l'autre, sont de justes *récompenses* pour l'un ou pour l'autre. Les *prix* sont estimés, réglés, convenus ; c'est affaire de justice : les *récompenses* sont plus ou moins arbitraires, volontaires, variables ; c'est affaire d'équité. La concurrence détermine les *prix* : les convenances déterminent les *récompenses*.

Le salaire d'un Ouvrier est le *prix* de son travail : une gratification sera la *récompense* de son assiduité. Les gages sont le *prix* des services d'un Domestique ; un legs ou une pension de retraite sera la *récompense* de ses longs & agréables services : vous le payez parce qu'il vous sert ; vous le récompenserez de ce qu'il vous aura bien servi. Vous aviez perdu quelque effet d'un grand *prix* : vous donnez une *récompense* honnête à celui qui vous le rapporte.

Celui qui remplit son devoir a pour *prix* un droit acquis par l'accomplissement de son devoir. Celui qui fait plus que son devoir, mérite encore une *récompense* ; mais qu'il sçache se contenter de la mériter.

La victoire est le *prix* naturel du courage & de l'habileté protégée par la fortune : la gloire est une *récompense* de la victoire, mais quelquefois partagée par les vaincus.

La vertu, dit un Ecrivain plus célèbre autrefois

qu'aujourd'hui, la vertu est le *prix* d'elle-même & sa propre *récompense*. En effet la vertu seule vaut ce qu'elle coûte ; & la rétribution de l'homme vertueux est de devenir plus vertueux.

Un bienfait n'a point de *prix* : il ne se paye pas, mais il se reconnoît ; & la gratitude en est la *récompense*.

A la Chine, il n'y a point d'action patriotique qui n'ait un *prix* que les Loix y ont affecté. Ailleurs il y a des actions patriotiques qui attirent quelquefois des *récompenses*.

Le Ciel est le *prix* d'une sainte mort : une sainte mort est la *récompense* d'une sainte vie. Il y a quelque chose de gratuit dans la *récompense*, mais non dans le *prix*.

☉ J'ai dit que le mot *prix* marquoit naturellement la comparaison, le concours, l'estimation, la préférence. Ainsi l'on met des *prix* au concours : ces *prix* sont de nobles salaires assignés à de nobles travaux ; & la justice est censée les adjuger. On propose, on promet aussi des *récompenses* ; mais les *récompenses* semblent toujours avoir une teinte de faveur & de grace : vous les donnez & les distribuez toujours à votre gré.

On gagne, on remporte un *prix* : on obtient, on reçoit une *récompense*. Les *prix* sont pour les plus dignes : La Rochefoucauld prétend que les *récompenses* tombent plutôt sur les apparences du mérite que sur le mérite même.

Il ne faut croire ni que les Juges soient infailibles sur le *prix* des choses présentées au concours, ni qu'ils se sont trompés toutes les fois que des concurrents & des censeurs d'office frondent la distri-

bution qu'on a faite des *prix*. Faut-il croire, comme le dit Bourdaloue dans son *Sermon sur l'Ascension*, que telle est la distribution des *récompenses* dans le monde, qu'on les a souvent sans les mériter, & qu'on les mérite encore plus souvent sans les avoir ?

Il est si difficile de juger, que, dans la plupart des genres de littérature, le Public n'ose pas décider à tel Auteur le *prix* de son art : aussi n'ai-je pas balancé à remettre à une Société un *prix* laissé à mon jugement seul par un Bienfaiteur de l'Agriculture (a). Il est difficile que les *récompenses* aient leur vrai *prix*, si elles sont distribuées comme des graces, ou si les graces sont répandues comme des *récompenses* : aussi arrive-t-il alors qu'on cherche plutôt à obtenir qu'à mériter.

Rousseau disoit : Les *récompenses* sont prodiguées au bel esprit, & la vertu reste sans honneurs : il y a mille *prix* pour les beaux discours, aucun pour les belles actions. Ce Philosophe a trop peu vécu ; il auroit vu un grand nombre d'actions généreuses honorées & *récompensées* par la munificence de Louis XVI ; & un *prix* déjà institué par un excellent Citoyen pour le trait le plus marqué de vertu parmi le peuple.

Chimene est le *prix* d'un combat, & la *récompense* du vainqueur. Le *prix* est attaché à la chose ; & il devient la compensation ou la rétribution des travaux de la personne. Tancrede dit dans ce sens :

Quel est donc ce superbe Orbassan ?

---

(a) Feu M. Hulin, Ministre du Roi de Pologne, Stanislas.

Qu'a-t-il déjà donc fait qui le doive enhardir  
 A demander le *prix* qu'on doit à la vaillance,  
 Qui des plus grands *héros* seroit la *récompense*,  
 Qui m'appartient ?

☀ *Récompense* se dit pour *dédommagement*, *indemnité* : on l'oppose aussi à *peine*. *Prix* a aussi d'autres acceptions : mais ce n'est pas le lieu d'en parler.

---

### *Probité, Intégrité, Honnêteté.*

LA racine latine *prob* renferme les idées de *preuve*, d'*épreuve*, d'*approbation*, de *probité*, &c. : elle indique ce qui est *bon* à mettre *en avant* (*pro*), à produire, à faire. La *probité* est l'espèce de bonté qui empêche de faire du tort. *Probus*, disent les Interprètes Latins, *quasi prohibus* ; parce que la *probité* nous empêche (*prohibere*) de faire à autrui ce que nous ne voudrions pas qu'on nous fit à nous-mêmes. C'est une vertu à l'*épreuve* & digne de toute *approbation*.

L'*intégrité* est la qualité d'*intègre*, c'est-à-dire, *entier*, *intact*, qui n'a point été touché, entamé, souillé, gâté. La racine de ce mot est *tac*, toucher, précédé de la négation *in*. En morale, l'*intégrité* est une pureté de mœurs, qui n'a souffert aucune atteinte, une sorte d'innocence sans tache, une vertu entière. Le propre de cette qualité est d'exclure l'altération, la corruption, le vice, le manquement.

*Hon*, mot primitif, oriental & celtique, marque l'élévation en tout genre, l'élévation morale en

bonté, en beauté, en mérite, en rang, en considération. Le mot celtique *on* signifie bon, beau. De là *honneur* & *honnêteté*. L'*honnêteté* est de faire ce qui est *bon* en soi, ce qui mérite d'être *honoré*, le bien qui nous est imposé. Tel est le sens propre qu'il s'agit de considérer ici dans ce terme. C'est de l'*honnête* que je parle, c'est-à-dire, de ce qui est conforme à la raison & à la vertu, comme le dit Cicéron. Voyez l'article *Honnête homme*, *Homme honnête*.

La *probité* est la qualité de l'homme ferme & constant à respecter les droits d'autrui & à rendre à chacun ce qui lui appartient, selon les regles essentielles du Juste. L'*intégrité* est la qualité de l'homme ferme & constant à remplir ce qu'il doit, sans que sa fidélité soit jamais altérée. L'*honnêteté* est la qualité de l'homme ferme & constant à pratiquer le bien que la morale prescrit, d'après les regles imprimées par la Nature dans le cœur humain.

La *probité* est d'un cœur droit ; son principe est l'amour de l'ordre : vertu de caractère. L'*intégrité* est d'un cœur pur ; son principe est l'amour de ses devoirs : vertu d'une conscience timorée. L'*honnêteté* est d'un cœur bon ( je voudrais dire *bien né* ) ; son principe est l'amour du bien : vertu des belles ames.

La *probité* est une vertu de société ; elle ne s'exerce qu'envers les autres hommes. L'*intégrité* est la vertu pure de son état : tantôt elle n'intéresse que nous seuls, comme l'*intégrité* d'une Vierge ; tantôt elle intéresse les autres, comme l'*intégrité* d'un Juge. L'*honnêteté* est la vertu de l'homme dans tout état possible : on est honnête

pour soi comme pour autrui ; on l'est seul comme dans la Société.

La *probité* défend ; elle défend de faire tort à personne , ou même de faire aux autres ce que nous ne voudrions pas qu'ils nous fissent. L'*intégrité* se défend & se conserve ; elle se défend contre les atteintes qu'on voudroit lui porter. L'*honnêteté* défend , comme la *probité* ; elle commande plus que l'*intégrité* : elle commande de faire à autrui ce que nous voudrions qu'il nous fût fait à nous-mêmes ; car cela est conforme à la raison & à la vertu.

La *probité* rend le commerce d'une personne sûr ; l'*intégrité* le rend sain ; l'*honnêteté* le rend doux & salutaire.

La *probité* exclut toute injustice ; l'*intégrité*, la corruption ; l'*honnêteté*, le mal & même les mauvaises manières de faire le bien.

Qui n'auroit , dit Duclos , que la *probité* qu'exigent les Loix civiles , & ne s'abstiendrait que de ce qu'elles punissent , seroit encore un assez mal-honnête homme : je dis même un très-mal-honnête homme ; car il seroit encore malin , détracteur , dur , féroce , menteur , fourbe , ingrat , perfide , injuste de mille manières. Qui n'auroit que l'*intégrité* qui empêche qu'on ne se vende à prix d'argent ou qu'on ne se prostitue à un vil intérêt , seroit certes très-corrompu : les partialités , les considérations , les brigues , les cabales corrompent l'*intégrité* de la justice , comme l'observe Boissac. Qui ne ferait le bien par de bons motifs , qui ne le préféreroit au mal que par des calculs d'intérêt personnel , seroit sans *honnêteté* ; car , comme a dit Horace , les méchans s'abstiennent du mal par

la crainte de la peine, & les bons par amour pour la vertu.

Il ne faut qu'un mensonge pour violer la *probité* ; car il ne vaut pas mieux tromper que trahir, & manquer à sa pensée qu'à sa parole. Il est bien difficile de conserver l'*intégrité* des mœurs, s'il ne faut qu'une pensée pour perdre la pureté, ou une prévention pour manquer à la droiture : mais le soleil a des taches qui n'altèrent ni sa beauté, ni la pureté de sa lumière, ni ses influences bienfaisantes. S'il faut suivre constamment les inspirations de l'*honnêteté* pour en remplir les conditions, l'*honnêteté* parfaite est la vertu elle-même ; cette vertu qui fait non seulement ce qu'elle doit faire, mais beaucoup plus qu'elle ne doit rigoureusement ; qui non seulement rend à chacun ce qui appartient à chacun, mais qui ordonne encore des sacrifices ; qui faisant toujours le bien, tend toujours à faire le mieux ; qui donne à l'*honnêteté* simple cette force, cet éclat & cette grandeur qui approchent l'homme de la Divinité.

D'après ces principes, cherchez la *probité* parmi les gens de *probité* ; cherchez l'*intégrité* dans les sanctuaires où l'*intégrité* se réfugie ; cherchez l'*honnêteté* là où on ne parle que d'*honnêteté*. Il y a le mot & la chose : la chose passe & le mot reste.

Il semble, dit fort bien un ingénieux Observateur, qu'on soit convenu de différentes espèces de *probité*, qu'on ne soit obligé qu'à celle de son état, & qu'on ne puisse avoir que celle de son esprit. Il y a en effet, dans la Langue, différentes sortes d'*intégrité*, une *intégrité* qui est innocence, une *intégrité* qui est justice, une *intégrité* qui est chasteté ; & leur idée commune ne peut être que



de remplir purement les conditions de l'état ou de la vie que l'on professe. L'*honnêteté* prend , dans le monde , tant de formes différentes , qu'on oublie ce qu'elle est : il y a l'*honnêteté* des manieres & celle des mœurs , l'*honnêteté* des femmes & celle des hommes , l'*honnêteté* de convention & l'*honnêteté* naturelle , &c. : mais , dans toutes ces acceptions , le mot annonce quelque chose de séant , de convenable , de bien placé , de favorable , de gracieux pour autrui ; & c'est un des caractères distinctifs de l'*honnêteté* essentielle.

Quoi qu'il en soit , celui qui viole la *probité* est un coquin ( c'est le mot ) : celui qui a perdu son *intégrité* , est vicieux : celui qui n'a pas l'*honnêteté* dans le cœur , est au moins mauvais.

☼ Nous sommes obligés d'appeler *honnête homme* , l'homme de *probité* : voilà donc l'idée d'*honnêteté* & celle de *probité* confondues. J'approuverois fort l'*homme probe* : on a hazardé cette locution ainsi que le mot *improbité*. Sans cela , nous n'aurons jamais la justesse de l'expression & une Langue vraiment philosophique. *Integre* n'a pas la même étendue de sens qu'*intégrité* ; il ne désigne qu'une justice , une équité *incorruptible* ( *incorruptue* ) , & ne se dit guere que des Juges , des Supérieurs , & autres personnes semblables : ainsi nous serons trompés , si nous voulons expliquer le dérivé par le simple , ou le simple par le dérivé. J'ai déjà dit combien on avoit flétri le mot d'*honnêteté* pour l'accommoder aux mœurs.

L'Auteur des *Considérations sur les Mœurs de ce Siècle* , a très-bien parlé de la *probité*. Il la compare avec la *vertu* , non pas comme nous comparons ensemble

ensemble des synonymes , mais comme on peut comparer des objets qui ont entre eux de la ressemblance. Ce parallele ne sera point ici déplacé.

L'esprit seul , dit-il , peut & doit faire l'homme de *probité* : la sensibilité prépare l'homme *vertueux*. La fidélité aux loix , aux mœurs & à la conscience , fait l'exacte *probité* : la *vertu* , supérieure à la *probité* , exige qu'on fasse le bien , & y détermine. La *probité* défend , il faut obéir : la *vertu* commande , mais l'obéissance est libre , à moins que la vertu n'emprunte la voix de la Religion. On estime la *probité* , on respecte la *vertu*. La *probité* consiste presque dans l'inaction , la *vertu* agit. On doit de la reconnoissance à la *vertu* ; on pourroit s'en dispenser à l'égard de la *probité* , parce qu'un homme éclairé , n'eût-il que son intérêt pour objet , n'a pas , pour y parvenir , de moyen plus sûr que la *probité*. Il y a tel homme dont la *probité* mérite plus d'éloges que la *vertu* d'un autre. La *probité* est la *vertu* des pauvres ; la *vertu* doit être la *probité* des riches , &c.

Ce que l'Auteur rapporte ici à la *vertu* , je le rapporte proprement à l'*honnêteté* : mais ce mot est si équivoque , & l'on met la *vertu* à si bon marché , qu'il a jugé nécessaire de se prêter aux idées communes. L'*honnêteté* , dans toute sa valeur , est d'ailleurs si près de la *vertu* , comme je l'ai remarqué ci-devant , que la *vertu* n'est , pour ainsi dire , que l'excellence de l'*honnêteté*.

Enfin notre Observateur compare ensemble la *probité* , la *vertu* & l'*honneur*. L'*honneur* , dit-il , est différent de la *probité* , peut-être ne l'est-il pas de la *vertu* ; mais il lui donne de l'éclat , & me paroît être une qualité de plus. L'homme de *probité*

se conduit par éducation, par habitude, par intérêt : ou par crainte : l'hon me *vertueux* agit avec bonté. L'homme d'*honneur* pense & sent avec noblesse : ce n'est pas aux loix qu'il obéit, ce n'est pas la réflexion & encore moins l'imitation qui le dirigent : l'*honneur* est l'instinct de la *vertu*, & il en fait le courage. La *probité* a ses limites, & pour le commun des hommes, c'est beaucoup que de les atteindre ; mais la *vertu* & l'*honneur* peuvent s'élever & s'étendre à l'infini ; on peut toujours en reculer les bornes, on ne les passe jamais.

J'ai dit quel est le vrai principe de la *probité*, considérée comme une *vertu* particulière. Je dirai que l'*honneur* est très-différent de la *vertu* ; la *vertu* exige même quelquefois le sacrifice de l'*honneur* (a). L'*honneur* est le desir d'être *honoré*, ou la distinction brillante acquise par des choses *honorables* : la *vertu* ne cherche ni distinction, ni récompense, ni gloire ; elle fait le bien pour le bien. Personne, dit Sénèque, *Ep.* 81, ne me paroît plus estimer la *vertu* que celui qui perd l'*honneur*, la réputation d'homme de bien, pour n'en pas perdre la conscience. L'homme d'*honneur* est

---

(a) » Il faut être vertueux sans intérêt. Il n'y a point  
 » de plus grand prix d'une bonne action que d'être bon.  
 » Il n'importe que beaucoup de gens connoissent votre  
 » rectitude. Celui qui veut que sa vertu soit vantée, ne  
 » travaille pas pour la vertu, mais pour la gloire. Vous  
 » ne voulez pas être vertueux sans gloire ? mais certes  
 » vous serez souvent obligé de l'être avec infamie : &  
 » alors, si vous avez le sens droit, la mauvaise réputation  
 » acquise par des actions bonnes, vous réjouira ». *Sénèque, Ep.* 113.

tel par l'élévation & la délicatesse des sentimens, qui ne souffrent ni tache ni atteinte sur sa réputation : l'homme *vertueux* est tel par un dévouement absolu au bien, sans aucune considération accessoire, & même malgré toutes les considérations contraires. Il résulte de là que la *vertu* est dirigée par une règle immuable, & que l'*honneur* est exposé à la versatilité de l'opinion. La différence est d'ailleurs immense entre celui qui préfère d'être & celui qui préféreroit de paroître. L'Auteur observe lui-même que l'homme du monde qui est irréprochable au jeu & par la valeur, est *homme d'honneur* décidé. Je crains que nos Lecteurs ne remarquent, quant à l'article du jeu, qu'il parle du temps passé.

---

### *Problématique, Douteux, Incertain.*

*Problématique*, du grec *πρόβλημα*, proposition à éclaircir. *Douteux*, latin *dubius*, de *du*, *duo*, deux, & de *via*, changé en *bia*, qui a deux voies, l'embarras entre deux chemins. *Incertain*, qui n'est pas *certain*, qui peut être combattu, qui n'a pas une vérité irrésistible.

Il n'y a point encore de raison de prononcer dans les choses *problématiques* : il n'y a pas des raisons suffisantes pour se décider dans les choses *douteuses* : il n'y a pas assez de raisons de croire dans les choses *incertaines*. Dans le premier cas, l'esprit est indifférent pour & contre : dans le second, entre le pour & le contre, il est embarrassé : dans le troisième, il voit le pour & craint le contre. A l'égard des propositions *problématiques*, l'o-

pinion est libre : dans les cas *douteux*, le choix est difficile : sur les objets *incertains*, on n'a qu'une opinion.

Vous chercherez la solution de ce qui est *problématique*, la vérification de ce qui est *douteux*, la confirmation de ce qui est *incertain*.

Il faut acquérir des idées claires de la chose *problématique*, dont vous ne sçavez que penser; des raisons solides à l'égard de la chose *douteuse*, dont vous n'avez que des idées précaires ; des preuves constantes de la chose *incertaine*, à laquelle vous n'osez ajouter foi.

Une vérité, pour ainsi dire, aventurée, est *problématique* : une vérité, fortement combattue, paroît *douteuse* : une vérité, purement croyable, est encore *incertaine*.

Il y a la sottise & l'art d'embrouiller les choses les plus claires, de manière à les rendre *problématiques*. Il y a deux sortes de philosophie, fondées sur le doute ; l'une qui regarde tout comme *douteux*, pour se convaincre de ce qui ne l'est pas ; l'autre qui affecte de trouver tout *douteux*, pour ne pas même avouer ce qui est évident. Il y a une manière de sophisme & d'imposture, assez employée & peu remarquée, qui consiste à bien entourer les choses *incertaines*, & à passer légèrement sur elles, pour appuyer sur les choses certaines & en tirer une conclusion commune à tous les points du discours.

Sur des points *problématiques*, commencez par douter, puisque vous ignorez. Dans les cas *douteux* en morale, prenez le parti le plus sûr, si le doute ne peut être levé. A l'égard des bruits *incer-*

*ains*, ne comptez que sur la fausseté, sur la malice & sur la crédulité des hommes.

☉ *Problématique* est un terme de science : on dit une *question* ou une *proposition problématique* : c'est un *problème* à résoudre. Mais le *doute* & l'*incertitude* nous accompagnent par-tout : les pensées, les opinions, les cas, les événemens, les faits, &c. ; sont *douteux* & *incertains*. *Douteux* ne se dit proprement que des choses, tandis qu'*incertain* se dit des personnes, mais dans un autre sens.

*Procéder, Provenir, Emaner, Découler, Dériver.*

Ces termes désignent le rapport des choses avec leur origine.

*Procéder*, aller hors de, en avant, en lumière, sortir de : *pro*, dehors, en avant, & *cedere*, quitter sa place. *Provenir*, venir de là ici, être produit & mis au jour : il désigne le cours de la chose depuis le lieu d'où elle vient. *Emaner*, sortir, jaillir d'un lieu, d'un corps, se répandre au dehors ; de toutes parts : *man* signifie eau, & particulièrement la source assez abondante pour verser, surgir, répandre. *Découler*, couler de, couler lentement, par un canal : *col*, tuyau, canal. *Dériver*, se détourner, s'éloigner de la source ou de la *river*, eau ; celle *rhiv*, rivière, ruisseau ; en françois *rive*, bord.

*Procéder* indique particulièrement le principe & un certain ordre dans les choses : *provenir*, la



métaphysiques, les objets intellectuels. Ces mots ne se disent qu'au figuré, tandis que les autres s'emploient & dans un sens figuré & dans le sens propre.

J'ai dit qu'*émaner* indique une source qui répand avec force ou avec abondance, au loin, de toutes parts ; caractère d'une puissance active & féconde. C'est ainsi que la lumière *émane* du sein du soleil ; que d'un grand principe, il *émane* des vérités innombrables ; que des particules subtiles *émanent* en abondance & sans cesse des corps ; que les actes *émanent* de la puissance.

J'ai dit que *découler* indique mieux la source d'où les choses découlent & la voie par laquelle elles coulent avec plus de suite que d'activité. C'est pourquoi l'eau *découle* d'une fontaine par un tuyau ; la sueur *découle* du corps par les pores de la peau ; la conséquence *découle* des prémisses dans un raisonnement ; une douce éloquence *découle* des lèvres de l'Orateur. *Découler* s'applique proprement aux liquides dont l'écoulement est perceptible & successif, tels que l'eau : mais *émaner* concerne plutôt les émissions abondantes des fluides subtils, tels que la lumière.

J'ai dit que *dériver* regardoit les choses tirées & détournées de leur source, de laquelle elles s'éloignent plus ou moins : idée particulière à ce terme. Ainsi l'eau d'un canal *dérive* ou est *dérivée* d'un ruisseau : le revenu public *dérive* du revenu territorial : un mal local *dérive* quelquefois d'un désordre éloigné : divers mots *dérivent* d'une racine commune. Et voilà pourquoi j'ai dit que ce verbe indique aussi une *racine* ; car la Grammaire l'a consacré pour désigner les mots qui



viennent d'un autre : celui-ci est le *radical* ; ceux-là sont les *dérivés*.

---

### *Proche, Prochain, Voisin.*

APRÈS avoir médité les remarques & les observations critiques de nos plus habiles Maîtres sur ces trois mots, l'esprit demeure enveloppé de nuages à travers lesquels il aperçoit à peine quelques rayons d'une lumière incertaine, qui, s'ils l'avertissent d'une fausse route qu'il faut éviter, ne l'éclairent point du tout sur celle qu'il doit prendre. Je ne désespère pas d'éclaircir la matière.

*Proche* vient du latin *propè*, *près*, non loin, à votre portée, dans le lieu qui touche : mot formé du verbe *e*, *es*, *est*, qui marque l'existence, & de *pro*, *prop*, en avant, en face, devant vos yeux, &c., *Proche* est primitivement préposition, comme *propè* ; on en a fait un adjectif ; on a fait de son pluriel un substantif.

*Prochain* signifie *très-proche*, *le plus proche* : Tous les Etymologistes conviennent que c'est le latin *proximus*. Sa forme est adjectivale ; & sa terminaison nasale indique l'existence, la relation de lieu, de temps, &c.. On dit substantivement le *prochain*.

*Voisin* est un adjectif formé du latin *vicinus*, tiré de *vic*, *ouic*, qui signifie en celtique & dans ses dialectes, *habitation*, lieu. Il ne s'applique en effet, dans le sens propre, qu'à l'habitation renfermée avec d'autres dans un certain arrondissement, tandis que *proche* & *prochain* embrassent

aussi les relations de temps, &c. Les Espagnols disent qu'une ville a douze mille *voisins*, pour douze mille habitans qu'elle renferme dans ses murs. Nous appellons substantivement un *voisin* celui qui demeure dans une habitation voisine.

Ainsi *proche* annonce une proximité quelconque ou de lieu ou de temps, &c., & même un moindre éloignement; *prochain*, une grande proximité ou de temps ou de lieu, une proximité très-grande ou relativement grande; *voisin*, une grande proximité locale.

Saint-Denis est *proche* de Paris; une saison est *proche* de sa fin. Quand vous partez de Calais, Douvres est le Port d'Angleterre *prochain*, le plus *prochain*: l'été *prochain* est le premier été qui arrivera. L'Espagne est *voisine* de la France. Mais une saison n'est pas *voisine* d'une autre.

*Proche* n'indique pas toujours une proximité absolue, une chose *voisine* ou vraiment *prochaine*. Si je dis que la ville la plus *proche* d'un hameau en est à quinze lieues, je n'entends pas dire qu'elle soit *prochaine* ou *voisine*; je dis seulement que c'est la ville la moins éloignée. Quand vous direz figurément que Regnard est l'Auteur comique le plus *proche* de Moliere, vous n'excluez pas un intervalle assez grand entre l'un & l'autre.

☉ Nous disons substantivement & figurément, *proches* pour parens, le *prochain* pour hommes ou les hommes en général, un *voisin* pour une personne qui loge près de nous.

Quel temps, quel pays où l'on connoît à peine ses *proches*; où l'on ne vit pas avec ses plus *proches*! Comment des gens si fiers de leur illustre race, reconnoîtroient-ils leur *prochain* dans cette

immense multitude qui n'est que de la race humaine ? Quel désordre a donc fait dire en proverbe , *grand chemin , grande riviere , grand Seigneur , sont trois mauvais voisins* , quand l'ordre pur & prospere nous les donne pour les plus desirables ?

S'il est vrai que l'élévation & la fortune vous fassent méconnoître vós *proches* , comment ne pas trembler d'être frappé de la peste des honneurs & des biens ? S'il est vrai que la couleur noire ou rouge ou cuivrée fasse des especes différentes d'hommes ou plutôt d'êtres anthropophormes , pourquoi être si fort étonnés que les conquérans des deux Indes aient traité les Indiens plutôt comme des animaux que comme leur *prochain* ? S'il est vrai que , comme on dit dans un sens moral , *n'est pas voisin qui ne voisine* , combien d'habitans de Paris , qui n'ont point de *voisins* ?

Cette remarque qui semble nous éloigner de notre plan , nous y ramene par une objection spécieuse qu'elle suggere contre la distinction que nous avons établie entre *proche* & *prochain*. Si le mot *prochain* disoit plus que *proche* , comment auroit-on appelé toute la race humaine notre *prochain* , tandis que nous ne donnons à nos parens que la qualité de *proches* ? Je pourrois dire qu'une exception , sur-tout dans un sens figuré , ne détruit pas la regle ; je pourrois dire encore que le *prochain* , renfermant tous nos *proches* , il exprime même ceux qui nous sont le plus *proches* : mais j'observerai seulement que quand nous appelons tous les hommes notre *prochain* , nous les regardons tous comme *freres* ; ainsi cet usage même est parfaitement conforme à notre regle.

☉ Passons à une remarque plus importante. Ces mots different grammaticalement & métaphysiquement, en ce que *proche* demande ou suppose après lui un régime ou une suite ; que *prochain* exclut au contraire tout régime ; & que *voisin* admet le régime ou s'en passe. Ainsi le premier n'exprime qu'une idée incomplète ; l'idée est complète dans le second ; le dernier a tantôt un sens complet & tantôt un sens incomplet.

Une terre est *proche* ou *voisine*, & non *prochaine* d'une autre. Nous disons la ville *prochaine* ou *voisine*, & non la ville *proche*. Une époque est *proche* d'une autre ; elle n'en est pas *prochaine* ; elle n'en est pas plus *voisine*, car *voisin* ne se dit que des relations locales. *Les modernes sont trop proches de nous : ils font ombrage aux vivans. Un bonheur extrême est proche du malheur. La folie est tout proche d'une haute sagesse. La vieillesse est proche de l'enfance.* C'est ainsi qu'on a coutume de parler.

Je sçais que nous disons : *ces deux domaines sont proches*, mais en sous-entendant *l'un de l'autre* ; comme nous sous-entendons quelquefois le régime après la préposition *proche* ; *l'ennemi est proche* : l'esprit comprend aussi tôt la réticence & y supplée. Je ne connois point d'exemple d'un régime donné au mot *prochain* : quand nous disons, par exemple, *occasion prochaine de péché*, le régime dépend du substantif, comme quand nous disons *occasion éloignée de péché*. Au figuré, nous substituons *voisin* à *prochain*, lorsque la phrase veut un régime après l'adjectif : ainsi nous disons qu'un joueur est *voisin* de sa ruine ; qu'un discours est *voisin* du galimatias ; que les vertus sont *voi-*

*fin*es des vices. Alors le mot *voisin* s'écarte de sa signification propre qui n'indique qu'une proximité locale.

☉ Vaugelas prétendoit que *prochain* & *voisin* ne reçoivent jamais de comparatif ni de superlatif, & qu'ainsi on ne dit pas *plus prochain*, *très-prochain*; *plus voisin*, *très-voisin*. Il s'applaudissoit même de cette remarque qu'il trouvoit curieuse, & qui lui paroissoit d'autant plus nécessaire qu'il voyoit de bons Ecrivains commettre cette faute. Ménage qui ne laissoit passer aucune occasion de la reprendre, étoit assez de cet avis qu'il croyoit devoir suivre pour une plus grande perfection.

L'Académie, Ménage lui-même, Th. Corneille, &c., observerent qu'on disoit fort bien *plus prochain* & *plus voisin*, le *plus prochain village*, le *village le plus voisin*. Il perdit courage, dit l'Académie, quand il vit la mort plus prochaine : on ne sçauroit être plus voisins que nous le sommes. Malherbe, dans sa traduction du trente-troisième livre de Tite-Live, dit : les meurtriers sortirent de la ville par la porte qui se trouva la plus prochaine. Quelques Coutumes disent le *plus prochain héritier*, &c.

La remarque de Vaugelas étoit fautive; mais la critique de ses Censeurs n'est pas irréprochable. Sans pouvoir se rendre raison de leur goût, Vaugelas & Ménage sentoient que le mot *prochain* a la valeur d'un superlatif; par-là il semble exclure d'autres degrés de comparaison : en effet, il est une infinité de cas où le mot exprime la plus grande proximité ou le plus haut degré de proximité. La maison *prochaine*, la rue *prochaine*, la semaine *pro-*

*chaine*, l'année *prochaine*, le terme *prochain*, la *prochaine* assemblée, &c., sont ce qu'il y a de plus *proche*, ce qui vient immédiatement après, ce qui exclut tout autre objet de comparaison ; c'est le premier objet qui se présente ensuite. Voilà ce qui avoit induit ces Ecrivains en erreur ; voilà ce que les Censeurs auroient dû remarquer. Il en est de même, dans divers cas semblables, du mot *voisin*.

Mais notre Langue a deux sortes de superlatifs ; l'un absolu, qui exprime un *très-haut* degré sans rapport à aucune autre chose ; l'autre relatif, qui exprime *le plus* haut degré, à l'exclusion de tout autre objet comparé. Le mot *prochain* équivaloit tantôt à l'un tantôt à l'autre de ces superlatifs. Dans les derniers exemples cités, il signifie *le plus proche* ; dans d'autres cas, il signifie seulement *très-proche*. Lorsqu'il veut dire *le plus proche*, il n'y a plus de degrés à y ajouter. Mais lorsqu'il ne veut dire que *très-proche*, il est clair qu'entre les objets même *très-proches*, il y en a qui sont *plus* ou *moins prochains*, comme on le voit dans les exemples cités par l'Académie, & à leur suite. Les Latins ont dit *proximior*, au comparatif, quoique *proximus* soit un superlatif. Il résulte de là que *prochain* signifie *le plus proche*, quand le substantif auquel il est joint, n'est pas expressément comparé à d'autres objets ; & que, s'il y a une comparaison expresse, il ne signifie plus que *très-proche*. Il résulte de toute cette discussion, que *prochain* dit encore plus que *proche*.

---

*Prodige, Miracle, Merveille.*

*Prodigium quasi prodicium*, disent les Interpretes Latins : le *prodige* est une chose qui *predit*, annonce d'avance, présage ; de *pro*, en avant, devant, & *dic*, montrer, indiquer. Cicéron, l. 2, de *Nat. Deor.*, dit formellement que les signes des choses futures sont appelés *prodiges*, parce qu'ils *prédisent* ou *présagent*. Valere Maxime, l. 1, c. 6, range les *prodiges* dans la classe des augures & des auspices. Nos Livres saints présentent aussi les *prodiges* comme des signes prophétiques. Cependant ce n'est là qu'une acception secondaire du mot : *prodigium* est formé de *pro*, prononcé, *prod*, pour éviter l'hiatus, & du verbe *ago*, pousser, chasser, piquer, faire aller, changé en *igo* dans ses composés. Le *prodige* est ce qui est mis au jour, ce qui fait spectacle, ce qui excite la curiosité, ce qui va plus avant, plus loin, au dessus.

*Miraculum quasi res mira* : le *miracle* est une chose que l'on regarde avec étonnement, que l'on contemple, que l'on *admire* : de *mir*, voir, *miser*, *admirer*. La terminaison neutre des Latins *um*, signifie chose. Le *miracle* est, comme le dit Valere Maxime, un effet dont on ne peut découvrir la cause & donner la raison ; ou, selon Saint Augustin, ce qui passe notre espérance & notre conception ; ou dans l'acception rigoureuse de la Théologie, ce qui est au dessus des forces de la Nature, contraire à ses Loix. *Merveille*, en espagnol *maravilla*, en italien *maraviglia*, est le latin *mirabi-*

Sont des *miracles*, mais si pitoyables, si pûérils, si ridicules, qu'ils ne valent pas celui de Mahomer, qui, quand la montagne refuse d'a'ler à lui, s'écrie : *Eh bien ! je vais à toi*, & marche : les *miracles* seuls de Jésus-Christ sont des bienfaits d'une puissance divine. Si les *merveilles* de la Nature n'annoncent point un suprême Architecte, comme dit Newton, un suprême Ordonnateur, il est évident que rien ne peut prouver l'intelligence de l'homme ; & que, s'il en a une, il faut qu'il attribue à la matiere, à la matiere mise en mouvement sans moteur, au hasard qui n'est rien que notre ignorance, à des forces aveugles qui ne sont que des puissances supposées, un esprit infini.

Le monde est bien vieux, dit-on, ou du moins bien ancien : & il n'y a pas long-temps que l'apparition d'une comete étoit un *prodige* sinistre pour tout l'Univers ; & l'art de rendre le souffle aux asphixiques feroit crier au *miracle* dans la plus grande partie de l'Univers ; & la lanterne magique de Kircher fut une *merveille* pour l'Europe même.

Les singularités sont des *prodiges* pour celui qui n'a rien observé & qui s'étonne aisément. Les effets extraordinaires sont des *miracles* pour celui qui n'a aucune idée des possibles, & qui juge selon sa foiblesse. Un ouvrage curieux est une *merveille* pour celui qui n'a rien vu & qui ne peut rien apprécier.

☉ Et c'est par ces raisons-là que le style familier a fort affoibli, & que le style hyperbolique a même avili ces trois termes, comme tant d'autres faits pour exprimer de grandes choses. Mais du moins, si on leur ôte leur énergie, faut-il leur laisser leur idée propre, & ne pas les confondre l'un avec l'autre.



l'autre. Ainsi ce qui est poussé fort loin ou porté fort haut, ce qui surpasse de beaucoup l'énergie ou la portée commune, de manière à exciter la surprise & à fixer notre considération, sera regardé comme un *prodige* : ce qui est contraire à toutes les apparences & à toutes les vraisemblances, ce qui sembloit impossible & paroît incroyable, de manière que l'esprit reste confondu ou qu'il en est enthousiasmé, sera regardé comme un *miracle* : ce qui est parfait dans son genre, ce qui se distingue par une supériorité marquée, de manière à surpasser nos espérances & à enlever tous les suffrages, sera regardé comme une *merveille*.

Un soldat fait des *prodiges* de valeur, lorsqu'il y a peu d'exploits comparables aux siens. Une personne retirée par le plus heureux hasard ou par le secours le plus inattendu, d'un danger où elle devoit infailliblement périr, est sauvée par *miracle*. Ce sont des *merveilles* que des succès si rapides & si grands, qu'on n'auroit jamais osé se les promettre.

Une pluie teinte de rouge, passeroit encore pour un *prodige*, car c'est une chose extraordinaire & très-rare. La conjuration de Venise fut un *miracle* du secret ; car jamais secret si difficile à garder ne le fut si long-temps. La sphere d'Archimede seroit encore une *merveille* ; car la science & l'industrie réunies ensemble ne forment guere d'ouvrages si curieux.

☉ On dit même des personnes qu'elles sont des *prodiges*, des *miracles*, des *merveilles* ; *prodige de science*, *miracle de bonté*, *merveille du siècle*.

exagérations à peine supportables dans la première chaleur de l'enthousiasme.

Il arrive souvent que ces enfans qui étoient des *prodiges d'esprit*, ne sont pas même des hommes ordinaires ; que des *miracles de vertu* n'attendent qu'une occasion particulière pour n'être pas même des vertus communes ; & que la *merveille du jour* est oubliée ou ridiculisée le lendemain.

☼ Les mots de *prodige*, de *miracle*, de *merveille*, avoient tant été prodigués dans les vers, selon la remarque de Pascal, que les bons Poëtes du siècle de Louis XIV ne les employèrent plus qu'avec beaucoup de réserve, si ce n'est dans leur sens propre.

☼ J'ai remarqué que le mot *prodige* venoit du verbe *ago*, qui marque l'action & l'énergie, ce qui fait, ce qui fait faire ; & cette idée se retrouve dans divers mots qui ont la même terminaison : *prestige*, ce qui fait illusion ; *vertige*, ce qui fait tourner la tête : c'est aussi la valeur propre & primitive de la terminaison *age*, ainsi que des terminaisons *ager*, *iger*, &c. pour les verbes. La terminaison *cle*, en latin *culum*, signifie, dans une foule de mots tant françois que latins, ce qui sert à faire, ce qui est fait pour, la destination, l'intention, la propriété d'une chose : ainsi *miracle*, ce qui est fait pour exciter l'admiration ; *spectacle*, ce qui est fait pour être considéré ; *oracle*, ce qui est fait pour parler ; *tabernacle*, ce qui est fait pour y loger ; *cénacle*, ce qui est fait pour y manger, &c. J'ai dit que le mot *merveille* étoit formé du latin *mirabilis* ; &, selon cette origine, la terminaison *eille* in-

diqueroir ce dont un objet est capable ou susceptible, sa propriété ou son effet : ainsi *merveille*, ce qui est propre à exciter l'admiration ; *oreille*, ce qui a la propriété, la faculté d'entendre ; *oseille*, ce qui a la qualité, l'acidité propre pour piquer ; *treille* ; ce qui a la propriété d'entrelacer, de s'entrelacer, &c.

Je ne dis pas que chaque terminaison ait toujours le même sens ; souvent le même mot en a plusieurs : & il est bien à croire que, quand on emploie une terminaison comme une définition vague & insignifiante par elle-même, elle peut être quelquefois mal appliquée, si en effet elle a une signification. Du reste, je desirerois fort qu'on nous donne des découvertes, quand je suis obligé de m'en tenir à des conjectures.

### *Production, Ouvrage.*

*Produire*, ou plutôt le latin *pro-ducere*, signifie littéralement mettre en avant, au dehors, au jour, en face, au loin ou au long. Une de ses acceptions principales est celle d'engendrer, enfanter, donner naissance, tirer de soi, causer par son efficacité propre : & c'est ici l'acception particulière du mot *production*. Ainsi nous disons les *productions* de la terre, de la Nature, de l'esprit, du génie, de toute cause qui produit par elle-même, qui donne l'être à ce qui ne l'avoit pas, qui tire une chose de sa propre substance ou de son fonds. *Ouvrage* est le latin *opera*, ce qu'on fait, travail, ce qu'opère l'industrie : ce mot est tiré d'*opus*, moyen de se

procurer des subsistances, des richesses, des secours, & primitivement la culture de la terre ; car *ops* signifie la terre productive ou couverte de fruits. Ainsi le mot *ouvrage* peut bien désigner une *production* ; mais il sert à désigner en général tous les genres de travaux & d'objets d'industrie. On dit des *ouvrages* de menuiserie, de broderie, de tapisserie ; & ce ne sont pas là des *productions*. Dans les *productions*, c'est la substance de la chose que l'on considère ; & dans les *ouvrages*, la forme. La *production* & l'*ouvrage* mis en opposition, diffèrent comme le *producteur* & l'*ouvrier*. Le *producteur* donne l'être ; l'*ouvrier* travaille la *production* ou la chose *produite*.

La *production* est l'*ouvrage* de la fécondité : l'*ouvrage* est le résultat du travail. La *production* sort du sein de la cause productive ; l'*ouvrage* sort des mains de l'ouvrier industrieux. La *production* reçoit l'être ; & l'*ouvrage*, la forme.

L'arbre est une *production* de la terre ; la charpente est un *ouvrage* formé de cette *production* par la façon qu'on lui a donnée. La terre, avec un germe, produit un arbre par sa fécondité propre : le Charpentier ne fait que façonner le bois que la terre a produit.

L'Univers est la *production* ou la création d'une Puissance infinie qui l'a fait de rien : il est l'*ouvrage* d'une intelligence infinie qui a donné à la matière ces formes merveilleuses & cette ordonnance faite pour jeter dans l'extase l'ame sensible.

La terre est la source unique des *productions*, & par conséquent des richesses, & par conséquent de tous les revenus tant publics que particuliers : il est donc d'un intérêt évident de prendre le revenu

(60) SYNONYMES FRANÇOIS.

public à sa source. L'industrie ne fait que des *ouvrages*, & le commerce ne fait que transporter des *ouvrages* : l'un & l'autre ne font point des *productions* & des richesses ; ils gagnent seulement des salaires qui leur payent les *productions* qu'ils ont employées ou consommées, avec d'autres *productions* de la terre : ils ne peuvent donc payer des impôts qu'avec de plus forts salaires ou une plus grande portion du revenu territorial qui, en dernière analyse, paye ces impôts.

Saturne qui dévore ses enfans, est le cultivateur qui consomme ses *productions* : Pygmalion, amoureux de sa statue, est l'artisan enorgueilli de son *ouvrage*. Avec un boisseau de blé, le Laboureur en fait dix : avec un bloc de marbre, le Sculpsseur ne fait que configurer diversement son bloc.

Les *productions* de la terre sont celles du cultivateur, par la raison que c'est lui qui la féconde, la fertilise, & la force à lui rendre le double de ce qu'il dépense à la cultiver : ainsi, comme la terre est la source unique des *productions*, la classe agricole est la seule classe *productive* de la Société. Les *ouvrages* de l'art ne sont que ces mêmes *productions* devenues usuelles par des façons ou des combinaisons nouvelles ; car l'art ne fait que travailler sur des matières ou des matériaux donnés qu'il approprie à notre usage : ainsi le Corps entier des Artisans & des Artiles, ainsi que des Commerçans, ne forme dans la société qu'une classe industrielle, subordonnée, mais nécessaire à l'agriculture.

Si vous ôtez au Cultivateur ses avances, les *productions* cessent de renaître : si vous ôtez à l'Industrie les siennes, les *ouvrages* cessent d'être produits.

Il ne faut que la confusion de ces mots & de ces idées simples pour ruiner les Empires : tant il importe d'avoir la science des mots, je veux dire la connoissance exacte de leur valeur.

Je sçais qu'on dit quelquefois les *productions de l'Art* comme les *productions de la Nature* ; fort mal à propos, ainsi que je m'en plains, si c'est dans le sens propre & physique ; très à propos, si c'est au moral & au figuré, pour exprimer l'esprit & le mérite de l'invention. Ainsi nous disons fort bien les *productions* de l'esprit, de l'imagination, du talent, du génie ; parce qu'en effet ces puissances produisent, enfantent, créent en quelque sorte leurs pensées, les tirent d'elles-mêmes, leur donnent l'existence ; & cet emploi figuré du mot est une preuve & une démonstration nouvelle de sa valeur propre. Mais par la même raison, les *ouvrages* seront fort improprement appelés *productions* au figuré, s'ils n'ont aucun mérite d'invention & de nouveauté, s'ils ne donnent que de nouvelles formes à des connoissances acquises, s'ils se réduisent à des compilations ou à des abrégés. En mettant en œuvre les pensées d'autrui, on peut faire un *ouvrage* ; mais il faut créer pour donner ses *productions*. Nous dirons les *productions d'un Auteur* ; car le propre de l'*Auteur* est d'*augmenter* la somme des lumières : nous dirons les *ouvrages d'un Ecrivain* ; car il n'y a qu'à rapporter & à tourner les choses à sa manière pour être *Ecrivain*. Voulez-vous être *Auteur*, dit M. de Voltaire ; voulez-vous faire un livre ? qu'il soit utile & neuf, ou du moins infiniment agréable.

# *Proférer, Articuler, Prononcer.*

EXPRIMER avec la voix. *Proférer* signifie porter au dehors, pousser en avant ; du latin *ferre*, porter. *Articuler*, lier, joindre ensemble : du latin *articulus*, diminutif d'*artus* (membre), ce qui sert à joindre, à former une connexion entre les membres ou les parties de la chose. *Prononcer*, faire connoître, exposer ouvertement : de la racine *no*, connoître, faire connoître. ; ou de *nu*, faire signe.

*Proférer*, c'est prononcer des paroles à haute & intelligible voix. *Articuler*, c'est prononcer distinctement ou marquer les syllabes en les liant ensemble. *Prononcer*, c'est exprimer ou faire entendre par le moyen de la voix.

L'homme seul *profère* des *paroles* ; car seul il parle pour exprimer ses pensées. Quelques oiseaux *articulent* parfaitement des syllabes, des *mots*, & plusieurs de suite ; on en est même parvenu à l'apprendre à des chiens : mais il ne s'agit ici que du matériel de *mots*. La différence des climats & des *habitudes* fait que les habitans d'une région ne peuvent pas *prononcer* ce que d'autres *prononcent* avec une grande facilité : cependant le travail triomphe de l'organe même le plus ingrat.

Une personne confuse ou interdite ne pourra pas *proférer* une parole ; c'est tout, si elle balbutie. Lorsque le canal du nez est obstrué par l'enichifrement, il n'est plus possible de bien *articuler* les lettres & les syllabes nazales ; & l'on dit qu'une

personne parle du nez , lorsqu'en effet la voix sonore ne passe point par le nez. Les peuples qui parlent la même Langue ne la *prononcent* pas tous de même : c'est dans ce sens que l'on dit que chaque province a son accent.

En général , les paroles sacramentales doivent être *proférées* ou dites à haute & intelligible voix , comme dans le Mariage. Il faut *articuler* très-distinctement les paroles de la consécration , & par conséquent de manière que les mots liés ensemble fassent entendre une phrase , & non des syllabes détachées. Il suffit que ces paroles soient *prononcées* assez haut pour que le Prêtre s'entende lui-même.

C'est une irrévérence que de *proférer* dans les temples des paroles profanes qui détournent les fideles. C'est une bien grande irrévérence que de ne pas *articuler* les prières publiques qu'on fait à Dieu ; irrévérence si commune , même parmi ceux qui donnent l'exemple à l'autel , qu'elle ne scandalise presque plus. C'étoit , chez les Hébreux , une irrévérence que de *prononcer* le nom de *Jehovah* , nom ineffable de Dieu.

En Grammaire , *articuler* ne se prend que , dans un sens physique , pour exprimer l'action de l'instrument vocal. *Proférer* n'a d'autre idée physique distincte , que celle de parler de manière à être entendu & compris ; mais avec une idée morale d'intention & d'attention. *Prononcer* s'emploie dans différens sens & avec des rapports divers , soit physiques , soit moraux. Il y a des *articulations* fortes & des *articulations* faibles : il y en a de labiales & de linguales. Il suffit pas d'*articuler* distinctement , il faut aussi *prononcer* ,



c'est-à-dire, faire sonner les mots, comme le font les gens les plus polis & les plus instruits. On distingue aussi la *prononciation* oratoire de la *prononciation* familière. Tandis qu'on ne *profère* que tout haut, on *prononce* ou haut ou bas, &c. Nous disons *proférer des formules*, *proférer des blâphêmes*, pour marquer le poids qu'on veut donner aux paroles, ou l'éclat qu'on leur donne. Nous disons *prononcer un discours*, *prononcer un jugement*, pour marquer la solennité de l'acte, l'autorité de la personne ; idées accessoires qu'il me suffit d'indiquer.

---

*Proie, Butin.*

CES mots désignent une prise ou plutôt une capture faite par force. *Proie*, en latin *præda*, signifie littéralement ce qu'on *prend pour soi*, pour sa nourriture, pour sa subsistance : il vient de *præd*, *præd*, nourriture, repas ; & tient au verbe *prehendere*, prendre, originairement *prehendre*. Ils se préparent à la *proie* & au festin, dit Virgile. Le cerf va périr, dit Ovide, & servir de *proie* ou de nourriture aux chiens. Le jeune lionceau, dit la Fontaine, s'instruit à la *proie*, c'est-à-dire, à la chasse qui doit le nourrir. Les Latins ont, par extension, appelé *præda*, tout ce qui provient du pillage. Mais c'est ce que nous avons exprimé par le mot *butin*, qui signifie proprement dépouille, chose utile qu'on ravit pour son usage. Ce mot-ci appartient aux Langues teutoniques. *Beute*, en allemand, a le même sens :

**piller**, & anciennement **troquer**. *Bot*, en anglo-saxon, veut dire profit, gain : l'anglois *to boot*, être utile ; *to boot-hale*, piller, voler.

Le mot *proie* sert proprement à désigner ce que les animaux carnaciers ravissent & mangent, leur chasse : le mot *butin* est proprement affecté à désigner ce qu'on a pris en guerre ou sur l'ennemi, des dépouilles. Mais l'un & l'autre sont le plus souvent employés dans des sens plus vagues, le premier avec son idée distincte de *destruction*, le second avec son idée caractéristique de *pillage*.

L'appétit féroce cherche une *proie* : l'avidité cherche du *butin*. L'animal carnacier court à sa *proie*, pour la déchirer & en faire sa pâture : l'abeille diligente vole au *butin*, pour l'enlever & l'emporter dans sa ruche. Le Chasseur poursuit sa *proie* : le Maraudeur fait du *butin*. Un édifice est en *proie* aux flammes qui le consomment : le glanage est un *butin* que l'on ravit au propriétaire du champ, s'il ne le donne lui-même ; car nul autre n'a le droit de donner pour lui ce qui est à lui. Dans toutes ces applications, la destruction & le pillage sont distinctement exprimés & marqués fortement.

Celui qui ne vit que de *butin*, sera la *proie* de la misère : celui qui s'en engraisse, sera la *proie* de la corruption.

Il faut bien que les animaux soient la *proie* de l'homme, si l'homme ne veut être la *proie* des animaux ; car ils font la guerre ou à sa personne ou à ses ouvrages. Il faut bien que la Justice rende en entier aux propriétaires le *butin* qu'elle a repris sur des brigands, si, sous quelque prétexte que ce puisse être, elle ne doit point participer au brigand-

dage; car la protection ou la puissance tutélaire est déjà payée.

Chez les peuples antropophages, le prisonnier de guerre est rigoureusement la *proie* du vainqueur, il est mangé; chez des peuples barbares, du moins quant à leur droit des gens, les prisonniers de guerre étoient une partie du *butin* on les faisoit esclaves. Pour moi, je crois que l'homme qui en rend un autre misérable, le fait bien esclave, s'il le pouvoir; & que celui qui est capable de faire périr son semblable, l'est naturellement de le manger.

Quand le soldat n'avoit d'autre paye qu'une portion du *butin*, la guerre pouvoit quelquefois payer & nourrir la guerre; mais le vaincu devenoit la *proie* du vainqueur affamé. Depuis que la solde & les troupes réglées ont été substituées au *butin* & au devoir du service militaire, la guerre s'est sur-tout payée & nourrie de la substance propre de chaque Nation belligérante, victorieuse ou vaincue; & long-temps encore dans la paix, elles sont en *proie* aux horreurs de la guerre.

Dès qu'il y a une puissance tutélaire, le foible n'est plus la *proie* du fort. Tant que le fisc n'est pas dans les intérêts des exacteurs, la dépouille du pauvre n'est point le *butin* du péculat.

Il n'y a de vrai malheur, philosophiquement parlant, que d'être en *proie* à une passion; & le bonheur est de régner sur soi. Il n'y a, dans la somme de nos connoissances, presque rien qui soit à nous en propre; & l'homme le plus riche en sçavoir ne l'est que de *butin*.

Le premier supplice du tyran est d'être, le premier, la *proie* de la plus cruelle tyrannie; car la

tyrannie est encore plus terrible dans son cœur que sur ses peuples. Dans les Etats despotiques, l'impôt mis sur les peuples est ordinairement modéré, mais le *butin* fait sur eux est immense ; car les commissions du Prince sont des pouvoirs de piller, conférés aux brigands qui ont le mieux payé ces pouvoirs.

Toute chose est, dans la Nature, la *proie* d'une autre qui le fera d'une autre à son tour, & ainsi à l'infini ; tout change, tandis que l'ordre est toujours le même. Le Naturaliste est tout étonné, en remontant & étudiant les Alpes, d'y trouver, à différens degrés, les productions distinctives de tous les climats ; & il en revient chargé d'un *butin* auquel la terre entière semble avoir contribué.

☉ Quelques-unes des phrases précédentes indiquent au Lecteur que le mot *butin* ne se prend pas toujours, comme *proie*, dans un sens odieux.

---

### *Promenade, Promenoir.*

*Promenoir* est un mot presque oublié, quoiqu'il désigne une espèce particulière de *promenade*, utile à distinguer. Cependant on lit dans un Poëme récent : *Le Luxembourg, gai promenoir* ; & j'en loue l'Auteur. *Promenade* dit, selon Bouhours, quelque chose de plus naturel : & *promenoir* tient plus de l'art. Des plaines, des prairies, ajoute-t-il, sont des *promenades* : des *promenoirs* sont des lieux plantés selon les alignemens de l'art. Le *promenoir* est en effet de l'art : mais la *promenade* est ou de l'art ou de la nature. Les Tuileries, les Champs

Elysées sont des *promenoirs* & des *promenades* : la plaine de Grenelle, des bois sont des *promenades* & non des *promenoirs*. Tout lieu où l'on se promene, est *promenade* : il n'y a de *promenoir* que le lieu destiné, arrangé, disposé exprès pour qu'on s'y promene.

Un Courtisan du dernier siècle écrivoit à une femme d'esprit, sa parente : Je suis fâché que vos *promenoirs* vous fassent souvenir que vous n'êtes plus jeune. Ces *promenoirs* étoient, selon la réponse de cette femme célèbre, des *promenades* qu'elle avoit faites ; & l'ombrage que lui donnoient ses plantations, lui rappelloit son âge. Bussy-Rabutin parloit plus rigoureusement que sa cousine.

Bossuet dit en parlant des palais de Salomon : Tout étoit grand dans ces édifices ; les salles, les vestibules, les galeries, les *promenoirs*. On se ménage des *promenoirs* dans des jardins, dans des parcs. Les Anciens en construisoient toujours autour de leurs théâtres ; les Philosophes en avoient dans leurs lycées ; usages bons à suivre. Nos trop grandes villes manquent de *promenoirs* ; & souvent il faut aller chercher trop loin les *promenades* : de là les inconvéniens d'une vie sédentaire, le trop grand usage des voitures, les dangers de l'isolement, de la séparation, des amusemens privés, &c.

*Promenade* signifie proprement l'action de se promener, & par extension le lieu où l'on se promene. La terminaison substantive *ade* désigne l'action de faire telle chose marquée, ou tel genre d'action, ou un concours, un ensemble, une suite d'actions ou de choses d'un tel genre. Ainsi *bravade* exprime l'action de faire le brave ; *accolade*, l'action, la cérémonie d'embrasser ; *bastonnade*,

**L'**action de donner des coups de bâton ; *canonnade*, l'action de canonner ; *saccade*, une forte secousse ou l'action de secouer rudement ; *parade*, l'action de s'étaler ; *aubade*, un concert donné à l'aube ou au point du jour ; *algarade*, une sortie véhémement contre quelqu'un ; *cascade*, une chute d'eau ; *gasconnade*, une action ou un trait de Gascon ; *arlequinade*, un tour d'Arlequin ; *ensfilade*, une suite de choses à la file ; *cavalcade*, une file de gens à cheval ; *mascarade*, une bande de masques ; *esplanade*, une étendue de terrain applani ; *marmelade*, un amas de fruits mêlés, mis en pâte & confits ; *salade*, un amas d'herbes qu'on sale & assaisonne ; *grenade*, un fruit qui contient beaucoup de grains ; *rémolade*, une sauce dans laquelle il entre divers ingrédients, &c.

*Promenoir* signifie uniquement &c à la lettre un lieu destiné pour la *promenade*. La terminaison *oir* ou *oire* marque la destination propre des choses, le lieu disposé, un moyen préparé, un instrument fabriqué, &c., pour telle opération, tel dessein, tel objet. Ainsi *dortoir* signifie lieu où on se retire pour dormir ; *trottoir*, lieu élevé pour trotter à l'aise ou marcher sans embarras ; *boudoir*, lieu, cabinet fait pour qu'on s'y retire, qu'on y soit seul, comme si on boudoit ; *manoir*, lieu destiné à servir de demeure ; *observatoire*, lieu, édifice élevé pour observer ; *mouchoir*, linge pour se moucher ; *peignoir*, vêtement pour se couvrir le corps quand on se peigne ; *baignoire*, cuve à se baigner ; *ratissoire*, instrument pour ratiller ; *écumoire*, ustensile pour écumer ; *couloir*, *couloire*, vaisseaux à couler, à passer des liquides ; *nageoire*, espee d'aile, moyen pour nager ; *armoire*, meuble à serrer les

armes & ensuite des effets ; *doloire*, instrument à tailler le bois en travers & à faire des pièces courbes (*dol*, en celte) ; *ostensoire*, vase pour contenir & *exposer à la vue* ( latin *ostendere* ) ; *mémoire*, faculté, moyen pour se souvenir ; *pres-soir*, machine pour presser ou pressurer ; *montoir*, masse élevée & solide pour aider à monter à cheval ; *histoire*, ouvrage fait pour retracer les événemens ( de l'hébreu *stér*, écrire, tracer ), &c. Je multiplie les citations, pour établir par leur ensemble la signification ou l'acception ordinaire des terminaisons.

---

### *Propre à, Propre pour.*

Le mot *propre* désigne ici les dispositions nécessaires pour un objet. La lettre *A* désigne la possession, l'action d'*avoir*, la présence de ce qu'on a. De ce mot primitif, se formerent les prépositions *ab* & *ad*, dont la première marque le passé, & la seconde le futur. Le latin *ad* est en françois la préposition à. De *pro*, tête, face, on a fait *pro*, *pour*, ce qui est en tête, en face, en présence, en avant, devant : *pour* marque la considération, la vue, la perspective actuelle, présente. Lorsque les prépositions *à* & *pour* indiquent la fin ou l'objet, *pour* annonce la fin prochaine, l'objet immédiat ; & *à-fin*, la fin ultérieure, l'objet éloigné.

*Propre à* désigne des dispositions plus ou moins éloignées, une aptitude ou une capacité nécessaire, mais peut-être insuffisante, une vocation ou une destination encore imparfaite. *Propre pour*  
marque

marque des dispositions prochaines, une capacité plutôt qu'une aptitude entière & absolue, une vocation ou une destination immédiate. En deux mots, la première de ces locutions désigne plutôt un pouvoir éloigné ; & la seconde , un pouvoir prochain.

Ainsi l'homme *propre* à une chose a des talens relatifs à la chose : l'homme *propre pour* la chose a le talent même de la chose. Un Sçavant en état de donner de bonnes leçons est *propre pour* une chaire ; un jeune homme en état de recevoir ses instructions, est *propre aux* Sciences : le premier a toutes les qualités & les conditions requises pour instruire actuellement ; le second a les qualités & les conditions nécessaires pour s'instruire ou être instruit avec le temps. On est tout formé à l'égard de la chose *pour* laquelle on est *propre* : il faudra se former à l'égard de la chose *à* laquelle on est *propre*. *Propre aux* armes, vous serez, vous deviendrez guerrier ; *propre pour* les armes, vous êtes guerrier ou prêt à l'être. Le fer est *propre à* divers usages, c'est-à-dire qu'il peut recevoir différentes formes d'une utilité différente : un couteau est *propre pour* couper, c'est-à-dire qu'actuellement il peut couper. Un homme *propre à* tout n'est pas également *propre pour* tout ; & *propre à* une chose, il faut encore qu'il devienne *propre pour* la chose en acquérant de nouvelles conditions. Un objet est *propre pour* faire & *propre à* devenir.

Cette distinction, fondée sur la valeur des prépositions, est confirmée par une différence bien reconnue. La locution *propre pour*, laisse le sens actif au verbe qui le suit ; tandis que la locution



*propre à*, donne après elle un sens passif même au verbe actif. *Propre pour* signifie *propre pour faire*, pour agir ; *propre à* signifie *propre à devenir*, à être fait : ainsi la première locution marque une propriété actuelle, active, efficace ; & la seconde, une propriété éloignée, passive, & , pour ainsi dire, brute.

Nous disons que des simples sont *propres pour* guérir, c'est-à-dire qu'ils operent par eux-mêmes la guérison : nous disons que des fruits sont *propres à* confire, c'est-à-dire à être confits en subissant des préparations particulières.

La faux est *propre pour* moissonner, ou couper la moisson : un champ est *propre* ou bon à moissonner, ou en état de souffrir la moisson.

Un bois est *propre pour* teindre ou donner la teinture : une étoffe est *propre à* teindre ou à recevoir la teinture.

Un Laboureur est *propre pour* semer ou répandre la semence : des graines sont *propres à* semer ou à être employées en semences.

Vous trouverez dans mille exemples semblables ; & le pouvoir prochain & actif attribué à la préposition *pour*, & le pouvoir éloigné & passif affecté à la préposition *à*.

### *Prostration, Prostration.*

CES mots expriment l'action de se *prosterner* devant quelqu'un, ou de se baïsser, par une profonde révérence, jusqu'à ses genoux, jusqu'à ses

pieds. Le verbe latin *sterno* signifie étendre ou jeter par terre, coucher de son long, mettre bas, joncher.

Mais la *prosternation* est proprement l'action par laquelle on se prosterne ; & la *prostration*, l'action par laquelle on est prosterné. La preuve en est que *stern* marque le présent & l'actif ; & *strat*, le passé & le passif ; *stern* qui étend par terre, *strat* qui est étendu par terre.

Il résulte de là que *prosternation* n'indique qu'un acte de respect ; & que *prostration* marque un état ou une posture plus ou moins durable de respect. Dans la *prosternation* simple, on s'incline profondément & on se relève : dans la *prostration*, on reste profondément incliné.

Aussi le mot *prostration* sert-il à marquer une sorte de culte, tandis que celui de *prosternation* n'annonce qu'une humble révérence. Le premier se prend plutôt dans un sens religieux que le second.

On salue avec *prosternation* : on adore avec *prostration*.

La Bruyere demande si un Souverain est bien payé de ses soins par les *prosternations* de ses courtisans. Dupin observe que la *prostration* étoit fort commune dans l'ancienne Loi.

Les Chinois font plusieurs *prosternations*, quand ils se présentent devant l'Empereur ; & plusieurs *prostrations*, quand ils honorent l'image de Confucius.

La *prostration* est donc une *prosternation* profonde qui, & par sa forme & par sa durée, tient de l'adoration.



*n'ont toujours le hareng*, seroit donc un *adage*; car ce *proverbe* mene du sens littéral à un sens caché. Mais *ad* ne veut pas dire *pour signifier autre chose*; au lieu que, par lui-même, il indique l'objet & l'effet de pousser à *faire*, d'exciter.

Le *proverbe* est une sentence populaire ou un mot familier & plein de sens : l'*adage* est un *proverbe* piquant & plein de sel. Le *proverbe* annonce une vérité naïve, tirée de l'observation : l'*adage* donne à cette vérité une pointe pour la rendre plus pénétrante. Il n'y a que du sens & de la précision dans le *proverbe*; il y a de l'esprit & de la finesse dans l'*adage*. Le *proverbe* instruit; l'*adage* excite. Le *proverbe* qui joint à l'instruction des motifs d'agir, est un *adage*.

*Tout ce qui reluit n'est pas or; monnoie fait tout; nul n'est prophete dans son pays; tel maître, tel valet*; voilà de simples *proverbes* qui nous apprennent ce qui est, ce qui se passe, ce qu'on a observé, sans autre circonstance remarquable que la précision des phrases. *Bonne renommée vaut mieux que ceinture dorée; un tiens vaut mieux que deux tu auras; la mélancolie ne paye pas les dettes; faites bien, bien vous vient* : voilà des *proverbes* qui deviennent *adages* par une tournure singulière, par l'invitation qu'ils nous font, par la règle de conduite qu'ils nous donnent.

Dans les *adages* d'Erasme comme dans les *proverbes* Arabes de Scaliger, les *proverbes* & les *adages* sont confondus ensemble, & avec raison; car il est inutile de les distinguer; il n'est pas toujours facile de le faire; &, comme les *adages* sont une espèce de *proverbes*, les bons *proverbes* tiennent toujours de l'*adage*.

---

*Proverbe, Adage.*

MOT ou dit sentencieux & familier ou populaire. Les *proverbes*, dit Bouhours, sont les sentences du peuple, & les sentences sont les *proverbes* des honnêtes gens : je croirois qu'il y a beaucoup de *proverbes* qui valent bien les sentences des honnêtes gens ; & je vois que beaucoup de sentences d'honnêtes gens, tels, par exemple, que la Fontaine & Moliere, deviennent *proverbes*. Nous ne disons guere *adage* qu'en y joignant l'épithere de *vieux* : est-ce que la raison vieillit, ou qu'il ne se trouve d'*adage* que chez les Anciens ?

*Verbe* signifie mot, parole; le *proverbe* est un mot, une sentence qui va en avant (*pro*), court, est dans la bouche de tout le monde. *Adage*, lat. *adagium*, est formé du verbe *ago*, piquer, pousser, aiguillonner ; & de la préposition *ad*, à, vers, à une fin, vers un but : l'*adage* est une sentence ou plutôt un *proverbe* qui a quelque chose de piquant, qui aiguillonne, qui excite l'attention & pousse à l'action.

Varron explique *adagium* par *circumagium*, qui tourne autour, qui circule : ce seroit l'idée du *proverbe*, à moins qu'on ne voulût désigner par là une idée enveloppée ou cachée sous l'idée apparente de l'expression. Scaliger a fort bien senti la valeur de la préposition *ad* dans *adagium* : mais il a supposé gratuitement, ce me semble, que le dessein de l'*adage* est de signifier autre chose que ce qu'il présente, *quòd agatur ad aliud significandum*. On a dit en conséquence que l'*adage* est une courte sentence qui a un sens caché : ce seroit alors une espece de *proverbe allégorique*. La caque

est si éloigné de l'idée  
il pour caractériser les  
propres à chacune de  
ne sentons-nous pas que  
perfection & la disette  
nécessité de recourir, faute  
de périphrases, pour expri-  
mer les plus familières,  
faits d'armes doit l'être à un

action propre du *preux*. Le  
hébelin, est le *premier* en va-  
du moins entre ses pareils par  
ée, par les *preuves* signalées  
re qui le constitue brave entre  
entre les forts ; vaillant entre les  
*neuf preux* sont l'élite des braves  
aliers. Le *preux* n'est pas seule-  
x : il a plus que du *cœur*, de la  
sécurité qui ne souffre pas la crainte.  
ulement *brave*, il a plus que de la  
is son *bras*, c'est-à-dire, ses forces ; il  
de *braver* & d'affronter le danger. Il  
plement *vaillant* ; sa haute *valeur* est  
nphante des plus grandes épreuves. *Pre*  
*primaauté*, la *prééminence*, &c. : *pro*  
*la manifestation*, l'évidence, la *preuve* :  
ou marque la *force*, la *valeur*, l'*utilité*,  
*ance*, &c. L'excellent mot que celui de  
ie !

ant à celui d'*exploit*, il peut en effet expri-  
, par une acception particulière, une action  
lat, digne de renommée, faite pour exciter  
grands *applaudissemens*. La racine de ce mot

Cardan ( *de Sapientiâ* ) a fort bien observé que la sagesse & la prudence d'une nation est toute contenue dans ses *proverbes* : j'ajoute qu'on trouvera sur-tout son esprit dans ses *adages*.

Toute la raison humaine se réduit à quelques *proverbes* ; & l'*adage* est la meilleure maniere d'instruire.

Pasquier , Henri Etienne , Nicod , Moisant de Brieux , &c. , ont soigneusement recueilli les *proverbes* de notre Langue , & recherché curieusement l'origine de ces sentences nationales. Si les ridicules détracteurs de ces façons de parler & d'enseigner les relegend parmi les *vieux adages* condamnés à l'oubli comme indignes de grossir le trésor de la Langue , le Philosophe leur apprendra que c'est un trésor pour l'Histoire : là se peignent le caractère , l'esprit , les mœurs , & les usages mêmes des nations , pour qui sçait les y chercher.

Il faut en convenir , nos aïeux ont étrangement abusé des *proverbes* jusques à confondre les *adages* les plus agréables avec les plus grossiers quolibets , & à les entasser les uns sur les autres avec aussi peu de mesure que de goût. Mais falloit-il pour cela les négliger , les décrier , & se jeter dans les quolibets les plus plats , les rébus , & les calembours où tant de gens d'esprit mettent si souvent tout leur esprit à faire heureusement les sots ?

### *Prouesse , Exploit.*

Avons-nous trop de mots qui expriment les actions de courage , de bravoure , de valeur , d'héroïsme , pour avilir celui de *prouesse* , comme on l'a fait , en le renvoyant au style moqueur ? Le

## SYNONYMES FRANÇOIS. §69

mot *exploit*, naturellement si éloigné de l'idée d'une vertu militaire, suffit-il pour caractériser les différens genres d'actions propres à chacune de ces qualités? Comment ne sentons-nous pas que rien ne prouve mieux l'imperfection & la difette d'une Langue que la nécessité de recourir, faute de mots propres, à des périphrases, pour exprimer les idées qui nous sont le plus familières; comme celle des hauts faits d'armes doit l'être à un peuple guerrier?

La *prouesse* est l'action propre du *preux*. Le *preux*, dit M. de Gébeline, est le *premier* en valeur: il se distingue du moins entre ses pareils par une valeur *éprouvée*, par les *preuves* signalées d'une vertu militaire qui le constitue brave entre les braves, fort entre les forts, vaillant entre les plus vaillans. Les *neuf preux* sont l'élite des braves & vaillans Chevaliers. Le *preux* n'est pas seulement courageux: il a plus que du *cœur*, de la hardiesse, cette sécurité qui ne souffre pas la crainte. Il n'est pas seulement *brave*, il a plus que de la confiance dans son *bras*, c'est-à-dire, ses forces; il fait plus que de *braver* & d'affronter le danger. Il n'est pas simplement *vaillant*; sa haute *valeur* est sortie triomphante des plus grandes épreuves. *Pre* marque la *primauté*, la *prééminence*, &c.: *pro* marque la *manifestation*, l'*évidence*, la *preuve*: *pro*, *prou* marque la *force*, la *valeur*, l'*utilité*, l'*abondance*, &c. L'excellent mot que celui de *prouesse*!

Quant à celui d'*exploit*, il peut en effet exprimer, par une acception particulière, une action d'éclat, digne de renommée, faite pour exciter de grands *applaudissemens*. La racine de ce mot



est *plo*, imitation du bruit qu'on fait en frappant des mains, en *applaudissant* : le mot *explosion* marque le bruit & l'éclat d'un corps qui en chasse un autre avec une grande violence. Ainsi le fait d'armes éclatant, signalé, mémorable, glorieux, s'appelle très-bien un *exploit*.

Il est fâcheux que les Romans de Chevalerie ; à force de célébrer les extravagantes *prouesses* de leurs Chevaliers errans, ayent décrié ce mot, beaucoup mieux marqué que celui d'*exploit*, au coin de la valeur & de l'héroïsme. La *prouesse* n'est plus proprement que l'action d'un Chevalier, d'un Paladin ; l'*exploit* est d'un grand Capitaine, d'un Général. Le Roman racontera les *prouesses* d'Amadis & de Splandian ; & l'Histoire dira les *exploits* d'Alexandre & de César. Il n'y a qu'un aventurier qui fasse des *prouesses*, & qu'un homme ridiculement vain qui parle de ses *prouesses* : le héros, le conquérant fait des *exploits* ; & c'est aux *exploits* que la renommée & la gloire s'attachent. Un trait de courage singulier, étonnant, mais sans un grand dessein & un grand intérêt, pourroit peut-être s'appeller fort bien encore une *prouesse* : mais il faut, pour l'*exploit*, de grands intérêts & de grands effets. Je voudrois du moins dire la *prouesse* du soldat qui fait un beau coup de main ; & l'*exploit* du Capitaine qui force la victoire ou qui fait rougir la fortune. S'il faut absolument que *prouesse* n'exprime plus qu'un ridicule, je voudrois qu'on n'employât pas aussi le mot d'*exploit* dans le même sens.



*Publicain, Financier, Traitant, Partisan, Maltôtier.*

GENS employés à la levée des deniers publics.  
 » Les Publicains, dit Ulpien, sont ceux qui  
 » font du revenu *public* leur fruit ou leur jouis-  
 » sance propre ; car c'est de là qu'ils tirent leur  
 » nom : & tous ceux qui tiennent à bail quelque  
 » chose du fisc, sont bien appelés *publicains* ». *Publicani sunt qui publico fruuntur ; nam inde nomen habent : & omnes qui aliquid fisco conducunt, rectè vocantur Publicani. De Publ. & Vezig. l. 1.*

Les *financiers* sont des gens intéressés dans les *finances* ou l'argent du fisc. Les uns tirent ce mot de l'allemand *finantz*, usurier : les autres, de *financia* qui, dans la basse latinité, signifioit, au rapport de Ducange, prestation pécuniaire. Mais d'où viennent *finantz* & *financia* ? de *finiendo*, disent les uns ; & parce que *financia* désignoit un compte *fini*, clos : de *finis*, disent les autres ; & parce que, quand l'habitant des villes fut obligé de se racheter en argent du service militaire, on appella *finare*, *finer*, le paiement du droit de rester dans le ressort, en dedans des *confins*, *jus remanendi intra fines*. Mais il est évident que tous ces mots *finer*, *financer*, *finance*, désignent un paiement en argent ; & ce paiement se faisoit en *argent fin*, en monnoie de bon aloi ; & l'on disoit *fin* pour *argent fin*. Nous disons encore, il y a tant de *fin* dans les monnoies. Ainsi le *financier* leve proprement l'impôt en argent & non en nature.

Les *traitans* ont été ainsi appelés des *traités* ; des contrats, ou des baux qu'ils faisoient avec le Prince pour lever à leur profit certaines especes d'impositions, moyennant certaines sommes données au Prince. Ainsi les Fermiers sont des *traitans* proprement dits : mais des Administrateurs, des Régisseurs sont des *financiers* & non des *traitans*. Ces *traités* ont quelquefois porté des aliénations de droits à terme. On appelle aussi *traitans* ceux qui traitent avec le Gouvernement pour certaines fournitures.

Les *partisans* sont des gens qui ont fait au Roi un *parti* de certains objets particuliers de finance, ou qui forment des *partis* pour lever des contributions, comme à la guerre. On dit mettre le sel, la poudre, le tabac en *parti* : les tailles mêmes ont été mises en *parti* : La Bruyere dir qu'Ergaste mettroit en *parti* jusques à l'harmonie. Les *partisans* ressemblent fort aux *traitans* : mais leur nom paroît annoncer une distraction particulière faite d'une portion du revenu public en faveur d'une Compagnie ; & en même temps il nous rappelle la destination & les expéditions des Officiers militaires qui, sous le nom de *partisans*, sont employés à la petite guerre. Ce mot étoit devenu si odieux sous le regne de Louis XIV, que la Bruyere n'osoit souvent désigner ces gens-là que par les lettres P. T. S. Il fut remplacé par celui de *traitans*.

Les *maltôtiers* sont des gens qui vexent les peuples par de mauvaises levées. Ce nom est formé de *mal* & de *tôte*, autrefois *tolte*, *tolste*, *tolle*, levée. *Tol*, *tal* signifie lever, enlever, en vieux françois *tollir* ; *tolle*, levée, impôt ; *tollart*, bourreau. Le nom de *maltôte* ou plutôt *maltoute*, a

été donné, pour la première fois, selon Bignon sur Marculphe, à l'impôt mis en 1296 pour faire la guerre aux Anglois. Le nom de *maltôtier* n'est qu'une dénomination injurieuse & populaire. C'est ainsi qu'on a dit autrefois *truander* pour gourmander & fouler; *parce que*, dit Pasquier, t. 1, p. 885 de ses *Recherches*, ceux qui sont destinés à lever les tributs (autrefois appelés *trus*) sont ordinairement gens fâcheux qui ont peu de pitié des pauvres sur lesquels ils exercent les mandemens du Roi. *Tyu, treu, truage* signifioit tribut, selon Pasquier, du Cange, Ménage, M. de Gébeline, &c. Ce mot peut donner quelque lumière sur ceux de *truste* & d'*antrustion*.

Reprenons. Le *publicain* est littéralement un percepteur des revenus publics : le *financier*, un agent du fisc; le *traitant*, un Fermier ou un Entrepreneur d'impôts; le *partisan*, un homme d'affaires & d'expéditions fiscales; le *maltôtier*, un exacteur tortionnaire d'impositions.

Le mot *publicain* s'applique proprement aux gens de finance de l'antiquité. Cicéron, en sa qualité de Chevalier, regardoit les *publicains* comme les colonnes de l'Etat, dans le temps que César jugeoit nécessaire de décharger la province d'Asie de ces colonnes qui l'écrasoient; & bientôt après Néron, Néron ! indigné des vexations des *publicains*, résolut d'abolir tous les impôts, au rapport de Tacite, *Annal.* l. 13. Tout le monde sçait quelle étoit la réputation des *publicains* en Judée. Rollin dit que les *Fermiers-Généraux* de Carthage, furieux des réformes faites dans la finance par Annibal, homme d'Etat autant qu'homme de guerre, suscitèrent contre lui le Sénat Romain, & cau-

*seront la perte. Il n'est pas fils d'un, ce ne l'est pas ; les publicains : Tra-Live au feldement dans ce passage, les exadeurs des trônes, exadeurs tributorum. La Bruyere dit fort bien : « Homere est encore & sera toujours : les Receveurs de l'Etat, les publicains ne sont plus, ont-ils été ? ... » t-il eu dans la Grece des parifans ? Que font devenus ces importants personnages qui méritent d'être Homere. .... Que deviendront les Financiers ? iront-ils aussi loin dans la postérité que Descartes né François & mort en Suede ? » Le mot *publicain* marque proprement l'emploi.*

*Financier* est la dénomination propre & commune de l'état. On dit qu'un homme est dans la Finance, comme on dit qu'il est dans la Robe ou dans l'Epée. Nous disons les *financiers* & les *financieres*. Ces mots se prennent même adjectivement : les alliances financières, dit Amelot de la Houffaye, ont encaillé la plus illustre noblesse. Si le *financier* manque son coup, dit la Bruyere, les courtisans disent de lui, c'est un bourgeois, un homme de rien, un malotru ; s'il réussit, ils lui demandent sa fille. Toutes ces idées sont relatives à l'état & à la fortune du *financier*, homme d'argent. Ce mot doit se maintenir parce qu'il tient à une famille.

Le mot *traitant* rappelle sur-tout les rapports de cette espece de gens avec la chose publique, leur influence sur le Gouvernement, leurs conflits avec l'intérêt & le bien public. C'est l'aspect sous lequel Montesquieu considère les *traitants* dans son 14<sup>e</sup> livre de *l'Esprit des Loix*. « Faut-il le plaindre, dit-il, en occasion de plus on enrichit celui-ci &

» Pour arrêter la fraude , il faut donner au *traitant* des moyens de vexation extraordinaires ,  
 » & tout est perdu. . . Il faut , pour se défendre  
 » du *traitant* , de grandes connoissances. Le *traitant* ,  
 » interprete des réglemens du Prince ,  
 » exerce un pouvoir arbitraire sur les fortunes. . .  
 » Comme celui qui a l'argent est toujours le maître  
 » de l'autre , le *traitant* se rend despotique sur le  
 » Prince même ; il n'est pas Législateur , mais il  
 » le force à donner des Loix «. Les Chambres de  
 Justice , établies dans différentes occasions , ont  
 sur-tout contribué à flétrir le nom de *traitant* & à  
 y imprimer la tache que j'ai à peine indiquée. Il est  
 porté dans un Edit de 1716 , que la fortune des  
*traitans* est composée des dépouilles des provinces ,  
 de la subsistance des peuples , & du patrimoine de  
 l'Etat.

» Le nom de *partisans* qu'on donnoit autrefois  
 » à cette espece de gens qui se chargent du recou-  
 » vrement des revenus du Roi , étant devenu  
 » odieux , on lui substitua celui de *traitant*. Ce  
 » dernier l'est-il moins ? & ne rendront-ils pas  
 » odieux tous les autres noms qu'ils pourroient  
 » prendre ou qu'on pourra leur donner « ? Je n'en  
 sçais rien , & ce n'est pas mon affaire. Ce mot n'est  
 pas oublié ; mais il n'a pas la vogue qu'il avoit  
 sous le regne de Louis XIV. La Bruyere , sur-tout ,  
 s'en sert comme d'une dénomination propre à la  
 profession , dans son chapitre *des Biens de fortune*.  
 » Si l'on partage, dit-il, la vie des *partisans* en deux  
 » parties égales ; la première vive & agissante , est  
 » toute occupée à tromper le peuple ; & la  
 » seconde, voisine de la mort , se consacre à se  
 » faire des amis & à se faire des ennemis.

« font bien sentir toutes les passions les uns aux  
 « les autres. L'on commence par le mépris, à cause  
 « de leur obscurité. On les envie ensuite, on les  
 « hait, on les craint, on les estime quelquefois,  
 « & on les respecte. L'on vit assez pour finir, à  
 « leur égard, par la compassion ». On confie-  
 roit donc ainsi particulièrement les mœurs & la  
 vie des *partisans*.

*Maltôtier* n'est qu'une dénomination satyrique. Le peuple ne l'oubliera jamais ; & il l'applique assez indistinctement à toute la finance. On s'en souvient & parce qu'on en sent la force, & parce qu'il est injurieux & méprisant de sa nature. C'est même le seul à employer sans équivoque dans certains cas. Ainsi l'Auteur de la *Confession de Sancy*, l. 2, c. 1, remarq., dit énergiquement : « Zamet,  
 « quoiqu'agréable au bon Henri, n'en étoit pas  
 « moins un vil & insolent *maltôtier* qui osa se  
 « qualifier, dans le contrat de mariage d'une de  
 « ses filles, de Seigneur suzerain de dix-sept cent  
 « mille écus ».

Enfin, nous attribuons quelquefois à ces mots des idées accessoires tirées de quelques circonstances particulières. Ainsi Jésus Christ, avant souvent attaché, dans l'Evangile, les *pharisiens* avec les prêtres & les scribes de mauvaise vie, on les traitoit, comme en chaire, comme des gens sans loi & sans mœurs, & on citoit souvent de d'au-  
 tre part les *malheureux*, les gens comme le bon ou le  
 mauvais, & le malin le bon, on parloit de la  
 malice & de la bonté du *malin*, & on citoit  
 de la *bonne* comme de la *mauvaise*. Les *malheureux*  
 les *malheureux* ont été  
 mal de la *bonne*

dureté & de la cruauté des *traitans*, & on dira *dur & impitoyable comme un traitant*. Les Mora-  
listes ayant sur-tout déclamé contre les mœurs des  
*partisans* & contre leurs vices inspirés par une  
grande & odieuse fortune, on parlera de la bouf-  
fissure & de l'impudence d'un *partisan*, & on dira  
*vain & insolent comme un partisan*. Enfin la *mal-  
rôte* étant ordinairement considérée comme une  
sorte de pillage avilissant, on parlera de la bas-  
selle & de la rapacité du *maltôtier*, & on dira *vil  
& pillard comme un maltôtier*.

### *Pureté, Chasteté, Pudicité, Continence.*

Nous considérerons ces termes dans leur sens  
moral, relatif à l'usage des plaisirs charnels que je  
désignerai, dans le cours de cet article, par le seul  
mot de *plaisirs*.

Du primitif *ur*, feu, vient le mot *pur*, à la lettre,  
ce qui a passé par le feu, ou qui semble avoir passé  
par le feu, parce qu'il est sans mélange, sans alté-  
ration, sans tache : le feu fut naturellement l'em-  
blème de la purification. La *pureté* morale désigne  
en général l'intégrité, l'honnêteté, la droiture,  
l'innocence, la candeur naturelle des mœurs ou  
plutôt de l'âme. Dans un sens restreint, c'est la  
*chasteté*, genre de *pureté*, qui a tant d'influence  
sur la bonté des mœurs, & qui est si recomman-  
dable aux yeux de la raison & de la Religion : mais  
c'est la *chasteté* la plus — la plus entière, la plus  
parfaite, exempte de — pureté, de tout co-  
municer l'altère



*Cas*, *cas*, nancé en *cas*, *cast*, &c. est, au rapport de M. de Gobelin, un mot primitif qui désigne les objets propres à contenir, à envelopper, à couvrir, &c. *Cas*, en toute Langue, signifie enceinte, enveloppe, habillement, ceinture ; en égyptien, *cas*, habit ; en theuton, *kasak*, casaque ; en grec, *tester*, ceinture, tablier, &c. De la féminine *cast*, habit, jupe, ceinture, ce qui couvre le corps, se forma le mot latin *castus*, *chaste*, modeste, pur, devot, qui se garde du vice, qui maintient la pureté : ainsi, en hébreu, *cheshd* signifie pureté, intégrité. C'est, dit le Sçavant qui me sert de garant & de guide, c'est, mot à mot, la qualité d'une personne remplie de modestie & qui s'habille toujours décemment, couvrant ce qu'il seroit immodeste de laisser à découvert. Cette *pureté* physique, symbole de la *pureté* morale, est devenue le nom même de celle-ci. Ainsi la *chasteté* sera proprement le vêtement de la *pureté*, & la modestie du plaisir même. Si le plaisir est permis, elle tient sur lui d'une main le voile nuptial ; & de l'autre, le frein qui lui est imposé par la Loi.

*Pu*, *put*, *pud*, désigne la corruption. La *pudeur*, lat. *pudor*, est l'aversion marquée de la corruption, de tout ce qui est deshonnête & honteux ; une honte chaste & naïve qui s'exprime ordinairement par la rougeur du visage, la modestie naturelle d'un cœur pur. La *pudicité* se manifeste, se défend & se conserve par la *pudeur* : c'est la qualité qui empêche de faire des choses dont on doit rougir, & qui fait même quelquefois rougir de ce qui n'est permis qu'en secret. Si elle cède au devoir, ce n'est qu'en combattant le plaisir & en le resserrant dans les limites les plus étroites.

connoît que le plaisir honnête, & elle le craint : mais elle repoussé avec force l'attentat. Voyez dans l'invocation de Valere Maxime, l. 6. c. 1., à la Déesse *Pudicité* ; l'influence qu'elle a sur les mœurs.

Le mot *continence* exprime sensiblement l'action & l'effort de se *contenir*, soit en s'*abstenant* des plaisirs qu'on desire, soit en se *retenant* dans la jouissance. Le latin *continentia* est synonyme de tempérance, modération, sobriété, ce qui ne suppose pas la privation totale : il s'applique même à toutes les jouissances qu'elle ne permet qu'avec retenue. Le terme françois n'exprime que la résistance à la volupté dont nous parlons ; & dans un sens religieux, il ordonne une privation absolue. Ainsi la *continence* de Scipion n'étoit pas ce que doit être celle d'un Chrétien célibataire. Le célibat est un état de *continence* absolue.

Adaptons ces idées propres des termes à l'usage qu'on en fait.

La *pureté* est l'état de l'ame qui conserve la fleur de l'innocence, sans que le souffle de la corruption en ait ni altéré l'intégrité, ni terni la couleur propre. La *chasteté* est une vertu forte & sévère, qui dompte le corps, l'épure, & tient constamment ses appétits ou ses jouissances dans un respect sacré de la Loi. La *pudicité* est une qualité délicate & vertueuse, qui met toujours la pudeur devant les desirs & les plaisirs, pour se sauver de la honte ou de la *deshonnêteté* ou de l'immodestie. La *continence* est le mérite sublime de résister invinciblement à la soif des plaisirs, & de frustrer la Nature elle-même de ses droits, par le sacrifice continuel de

ses appétits, & un empire sans cesse combattu; mais toujours conservé, sur ses sens (a).

La *pureté* est moins une vertu particulière que l'excellence, la persévérance, l'honneur & le lustre de la *chasteté*. La *chasteté* est une grande règle des mœurs, & la gloire propre du sexe. La *pudicité* est la fidélité à un sentiment naturel exprimé & réglé par la pudeur dont elle ne passe pas les bornes. La *continence* est l'observation constante d'une Loi que la Religion ou la sagesse impose.

C'est proprement par le cœur qu'on est *pur*; & il suffit de se complaire dans une pensée impure

(a) » La *chasteté*, dit-on, est une vertu morale qui  
» prescrit des règles à l'usage des plaisirs de la chair : la  
» *continence* est une autre vertu qui en interdit absolu-  
» ment l'usage. La *chasteté* étend ses vues sur tout ce qui  
» peut être relatif à l'objet qu'elle se propose de régler :  
» pensées, discours, lectures, attitudes, gestes, choix  
» des alimens, des occupations, des sociétés, du genre  
» de vie par rapport au tempérament, &c. La *conti-*  
» *nence* n'envisage que la privation actuelle des plaisirs  
» de la chair «.

Il me semble que la *chasteté* interdit quelquefois absolument, comme la *continence*, l'usage des plaisirs : c'est ainsi qu'une fille est *chaste*; & c'est par l'usage réglé des plaisirs qu'une femme l'est. Le vœu de *chasteté* est un vœu de *continence* absolue. Il me semble aussi que la privation absolue n'est que de la *continence* chrétienne & vouée, tandis que la *continence* purement morale n'exige qu'une grande modération, comme l'exemple de Scipion le prouve. Du reste, il est vrai que cette dernière vertu s'arrête à l'exclusion des plaisirs, au lieu que la première étend sa vigilance sur tout ce qui peut l'intéresser.

Quelqu'un a dit que la *continence* consiste à s'abstenir des plaisirs de l'amour; & la *chasteté*, à ne jouir de ces plaisirs qu'autant que la Loi le permet, & comme la Loi le permet.

ou de savourer un desir impur, pour perdre ou corrompre. la *pureté*. Avec un corps intact, on est *chaste*; mais la vertu de la *chasteté* est dans le cœur; la pensée & le desir l'offensent, elle se perd par des actions volontaires & illégitimes. La *pudicité* veut l'intégrité du corps & la modestie du plaisir honnête: elle se perd même par la violence & la licence d'un ravisseur. La *continence* ne retient que le corps; elle se perd par sa foiblesse. Lucrece vivoit dans une *continence* virginale; Tarquin lui ravit sa *pudicité*: sa *chasteté* ne se démentit-elle pas? Saint Augustin en doute, & il demande pourquoi, si son cœur fût demeuré *pur*, son bras auroit vengé sur elle le crime & la honte d'un scélérat?

La *pureté* ressemble au feu sacré de Vesta, éternellement conservé dans son éclat par une main vierge. La *chasteté* s'échauffe & s'éclaire de ce feu, pour en épurer tous les autres. La *pudicité* l'entretient; & de ses douces flammes, elle anime la pudeur. La *continence* a besoin d'en emprunter la force, pour l'opposer aux feux de la concupiscence.

La *pureté* se conserve, pour parler le langage de l'Ecriture, par la finesse du serpent jointe à la simplicité de la colombe; elle se conserve au milieu du monde, comme la vie des trois enfans dans la fournaise, par un miracle divin: retracez-vous la vertu des Anges, mais essayez aussi de vous retracer leur béatitude. La *chasteté*, dit un Ecrivain, aussi ardent que sensible, doit être une vertu délicieuse pour une belle femme qui a quelque élévation dans l'ame: tandis qu'elle voit toute la terre à ses pieds, elle triomphe de tout & d'elle-même;

elle s'élève dans son cœur un trône, &c. : ce tableau nous rappelle celui de la *Chasteté* Romaine , représentée avec le sceptre en main & des colombes blanches à ses pieds. La *pudicité* ne se conserve & ne triomphe guere qu'en fuyant ; mais elle a de rudes combats à essuyer , lorsque le plaisir est aux prises avec la pudeur : aussi les Romains la peignoient-ils avec un voile qu'elle tiroit sur son visage , & une *haste* ( espece de javelot ) qu'elle tenoit en travers du corps. La *continence* ne se soutient & ne s'affermir que par des victoires continuelles sur soi-même : mais la victoire devient toujours plus facile ; à force de réprimer le desir , on l'éteint : rappelions-nous ces sacrifices de purification , qui , au lieu de détruire la victime , ne détruisent en elle que des principes de corruption.

Peres & meres imprudens , qui oubliez devant vos enfans le respect que l'on doit à la *pureté* de l'enfance (a) , vous ne sçavez pas ce que vous faites ; avant qu'ils sçachent discerner le mal , vous les avez corrompus. Meres inconsidérées , qui , en prêchant à vos filles la décence & la *chasteté* , ne les formez pourtant que dans l'art de plaire ou d'allumer des desirs , même par cette décence maligne , vous les allumez dans leurs cœurs , ces mêmes desirs ; & vous ne leur laissez de la *chasteté* qu'un préjugé dont elles commencent à souffrir impatiemment le frein. Femmes vaines , qui ne cherchez que l'orgueil des triomphes , vous ne songez pas que votre manège suscite contre votre *pudicité* autant d'ennemis redoutables qu'elle vous

---

(a) *Maxima debetur puero reverentia.* Juven.

attire d'adorateurs ; & que la femme qui emploie l'art de séduire, se prête bien plus qu'aucune autre à celui qui veut la séduire. Vierges folles, qui vous engagez à une éternelle *continence*, sans connaître la force de vos engagements, avant de vous connaître vous-mêmes, vous tentez Dieu ; & si vous ne touchez sa miséricorde, vous serez consumées par le feu que vous lui offrez en sacrifice ?

---

### *Purger , Purifier , Epurer.*

Ces termes expriment littéralement, l'un comme l'autre, l'action de rendre *pur*. Leur synonymie seroit-elle donc parfaite ? Si elle l'étoit quant à leur signification primitive, l'usage les auroit différenciés par des applications particulières & par des idées accessoiress. Mais analysons ces mots, ou plutôt les mots latins *purgare*, *purificare*, *expurgare* ; décomposons-les avec les Interprètes, & nous les trouverons distingués par des traits bien sensibles.

*Purgare*, *purger*, est mot à mot *parum agere* : or *agere*, *agir* ne marque que l'action, le soin, le travail : *purger* signifie donc agir pour rendre *pur*, travailler à ce qu'une chose soit *pure*, tant en sorte qu'elle le devienne. *Purificare*, *purifier*, est mot à mot *facere purum* : or *facere*, *faire*, signifie produire par son action, être la cause ou l'auteur, exécuter & consommer par sa propre efficacité ; *purifier* signifie donc donner ou rendre à la chose la *pureté*, la faire par soi-même *pure*, exécuter & consommer l'action propre de la *purifica-*

*tion. Expurgare, épurer, c'est purgare ex*, purger la chose de tout ce qu'elle a d'impur : or cette action consiste à attaquer directement, & à détruire entièrement les impuretés de la chose : *épurer* signifie donc rendre la chose toujours plus pure à force de la dépouiller de ce qui l'empêche de l'être parfaitement. Ainsi l'action de *purger* tend à procurer ou à opérer la pureté ; celle de *purifier* rend ou produit la pureté ; l'action d'*épurer* tend à perfectionner ou à consommer la pureté.

Cherchons maintenant, dans les acceptions particulières de chacun de ces termes, l'idée propre & distinctive qui leur est affectée par l'usage.

Quelle est l'idée commune des différentes acceptions du mot *purger* ? celle de débarrasser ou de délivrer la chose de ce qui s'y trouve de sale ou de nuisible. Ainsi on *purge*, on *se purge*, en évacuant, en expulsant du corps ce qui est contraire à la santé : on *purge* les laines dont on détache les ordures : on *purge* les métaux en les séparant des matières étrangères qui les dégradent : on *purge* un jardin des mauvaises herbes qu'on arrache pour qu'elles ne nuisent pas aux bonnes : on *purge* une terre des hypothèques qui la grevent : on *purge* la mémoire d'un mort, en la déchargeant de ce qui l'a flétrie : on *purge* une contrée, une société, des voleurs, des fripons dont on la délivre : on *purge* la conscience de ce qui la charge : on *purge* son esprit d'erreurs & de préjugés funestes ou pernicieux. On *purge* donc en ôtant ce qui gâte & nuit, mais sur-tout les matières étrangères qui forment un grossier alliage ou un déagréable mélange avec la chose.

L'idée commune des différentes acceptions

mot *purifier*, est de dissiper ou de détruire ce qu'il y a de mauvais & de vicieux dans la substance de la chose. Le feu *purifie* les métaux qu'il met en fusion. Les vents *purifient* l'air qui se corrompt, comme l'eau, dans le calme. Les eaux, en se divisant & se filtrant, déposent les principes de leurs mauvaises qualités, & se *purifient*. Le suc des alimens purs va *purifier* le sang dont il pénètre la masse. Le cœur se *purifie* par la pénitence qui le brise, le réforme, & l'anime d'un feu nouveau. Des principes purs & salutaires *purifient* les mœurs, les actions, les intentions, l'ame. L'Ange *purifie* les levres d'Isaïe avec un charbon de l'aurel. Toutes ces applications ordinaires du mot *purifier* supposent une cause ou une vertu active, pénétrante, efficace, qui s'insinue dans les substances, consume ou dissipe ce qu'elles ont d'impur, les raffine, les *subtilise*, les spiritualise, les change en bien & en mieux.

L'idée propre à toutes les acceptions du mot *épurer*, est celle de donner un nouveau degré de pureté, de honnêteté, d'agrément, de netteté, de clarté, de finesse, de délicatesse, d'élevation, en un mot de perfection; c'est donc enlever non seulement ce qui est impur ou mauvais, mais encore ce qui n'est pas assez pur, assez bon. Les métaux *s'épurent* par des fusions répétées qui les raffinent de plus en plus. Le sucre bien *épuré* prend une blancheur éclatante. Vous *épurez* le mercure en le *sublimant*. Les liqueurs deviennent plus claires, plus limpides, plus parfaites, à mesure qu'elles *s'épurent*. Une diction plus nette, plus châtiée, plus élégante, *épure* le style. Le langage qui *s'épure*, se polit. Le goût le plus *épuré* est le plus fin & le



plus délicat. Le cœur, les sentimens, l'ame, les idées, la foi, *s'épurent*, en s'élevant, en s'ennobliſſant, en ſe réformant, en ſe perfectionnant. Boſſuet blâme la dévotion *trop ſublime & trop épurée* (trop déſintéreſſée) de Fénelon. *Epuré* ne déſigne que l'effet ſans le rapport déterminé que *purifier* marque avec la cauſe & les moyens de le produire. Il eſt bon d'observer que ces différences ſont juſtifiées par les propriétés naturelles des termes.

Otez donc de deſſus les choſes, d'entre les choſes, du milieu des choſes, celles qui ne produiſent qu'un mauvais effet, & vous *purgerez* ce qui forme l'objet de vos ſoins. Enlevez par des moyens puisſans, de la ſubſtance même de l'objet ce qui l'altère, le ſouille, le gâte, le corrompt, & vous le *purifierez*. *Purgez*, *purifiez* l'objet de ce qui en empêche le perfectionnement, de ce qui en diminue la perfection, de ce qui n'eſt pas conſommé en perfection, vous l'*épurez*.

L'action de *purger* rend la choſe nette, claire, ſaine, libre de ce qui lui ôtoit ſa pureté apparente ou l'offuſquoit. L'action de *purifier* rend en effet à la choſe ſa pureté, ſon intégrité, ſa vertu eſſentielle qu'elle avoit perdue par altération, mélange ou corruption; elle lui donne même la pureté qu'elle n'avoit jamais eue. L'action d'*épurer* ſuppoſe déjà une ſorte de pureté; mais elle l'augmente par des dépurations, des raffinemens, des réformations, des purifications, des perfectionnemens ſucceſſifs.

Un métal dégagé d'un groſſier alliage, paroît *purgé*. *Purgé* par le feu de tout ce qu'il avoit en lui-même d'impur quoiqu'inſenſible, réduit à ſa  
propre

propre substance, il est *purifié*. Plus on le *purifie*, plus il est *épuré*.

L'ame se *purge* des affections grossieres. La charité seule la *purifie*, en l'embrasant, de toute souillure & de toute impureté. Plus elle se détache du corps & de la terre avec le secours de la grace, plus elle *s'épure* & s'élève vers le Ciel ; mais quoique *purgée* de ce qu'elle avoit de terrestre, quoique *purifiée* par le feu de la charité, n'aura-t-elle pas encore besoin de *s'épurer* dans les feux du Purgatoire pour s'élever jusqu'à la vue intuitive de Dieu ?

Vous *purgez* un pays de malfaiteurs, comme un champ de mauvaises herbes ; mais il est aussi difficile de *purger* l'un de fripons, que l'autre d'insectes. Un vice grossier est dans les mœurs comme une humeur grossiere dans le corps ; & vous *purgez* le corps : un vice raffiné est dans le cœur, comme la corruption dans le sang ; & il faut *purifier* le sang : or cette cure ne s'opere que par le régime le plus sain, le plus sage & le plus constant. Il y a des gens qui jugent que les mœurs *s'épurent* à mesure que les manieres se polissent, à peu près comme les Orientaux croient que l'ame est *purifiée*, quand ils se sont lavé le corps : il est pourtant vrai que, si les manieres n'*épurent* pas les mœurs, la grande dépravation des mœurs mene à la grossièreté des manieres.

*Fin du Tome troisieme.*











SEP 2 - 1942

